REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE & LITTÉRAIRE

PARAISSANT

à la fin de chaque mois

VINGT-ET-UNIÈME ANNÉE — TOME XXI

I — JANVIER 1886

PARIS

CHEZ MM. F. WATTELIER ET Cie, ÉDITEURS

5, RUE DU CHERCHE-MIDI, 5

—

1886

Tome XXI. N° 1 **Janvier 1886**

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

HISTOIRE DU CARDINAL PIE, évêque de Poitiers, par Mgr BAUNARD. Deux volumes in-8°, XVI-682 et 780 pages. Prix : 15 francs

Le travail de concentration autour du Saint-Siège, dans l'Église catholique, nous parait être le fait prédominant de l'histoire contemporaine ; il en restera, croyons-nous, le fait le plus salutaire, puisqu'il aura rendu inexpugnable le rempart de l'autorité et de l'unité religieuse à une époque de révolution et d'émiettement général.

C'est au service de cette cause que Mgr Pie a mis, pendant quarante ans, sa haute intelligence, sa volonté persévérante et les trésors d'un cœur qui avait placé Rome au centre des trois objets de sa prédilection : dans la famille sa mère, dans l'humanité l'Église et dans le ciel Marie.

Ce fut toute sa vie.

Mgr Pie a combattu à une époque où des dissentiments se sont élevés, même parmi les tenants de l'Église, sur les questions délicates et pratiquement difficiles des rapports entre la société spirituelle et la société temporelle, entre l'autorité et la liberté. Deux noms, en particulier, ont personnifié ce dissentiment dans l'Église de France. Remercions l'auteur d'avoir su nous donner l'histoire véridique de l'un de ces illustres évêques, sans oublier qu'il avait longtemps vécu sous la houlette de l'autre, et d'avoir mis dans les pages où ils se rencontrent quelque chose de cette charité qui les unit maintenant dans le sein de Dieu.

Mais que dire des pages, où il nous les montre, marchant la main dans la main au devant de l'ennemi qui menace l'Église, comme à l'époque où la brochure *le Pape et le Congrès* vint déchirer les voiles et découvrir à tout l'épiscopat le plan de spoliation des États pontificaux.

En défendant la même cause, chacun de ces deux illustres chefs combat à sa manière : Mgr Dupanloup qui veut agir sur son siècle et sur son pays, pour les éclairer et les entrainer, multiplie ses brochures ; Mgr Pie, qui s'adresse avant tout à l'Église, se fait une loi de n'employer que les moyens d'action usités dans l'Église . instructions, mandements épiscopaux ; l'un se place sur le terrain du droit public et politique, l'autre sur celui de la doctrine et du droit ecclésiastique. Si les éclairs que jeta sur ce champ de

bataille la brillante épée de Mgr Dupanloup, illuminent encore l'horizon, l'impression profonde que produisit alors l'action épiscopale de Mgr Pie est restée gravée dans tous les cœurs. On se rappelle ses lectures, du haut de la chaire métropolitaine, des documents pontificaux que l'empire voulait arrêter à la frontière, ses condamnations tombant de cette même chaire sur des écrits inspirés par le gouvernement, ses mandements où il vengeait l'Église de Jésus-Christ des *Pilates* qui la trahissaient à son tour.

Il est un acte cependant dont les détails sont restés ignorés jusqu'ici et que nous avons été heureux de trouver dans l'ouvrage de Mgr Baunard : nous voulons parler de la démarche personnelle que fit Mgr Pie auprès du chef de l'État et de sa conversation avec l'empereur. Nous la donnons à nos lecteurs parce qu'elle traçait alors les principes fixés depuis par l'encyclique *Immortale Dei* sur les devoirs des États chrétiens.

Au sortir de cette audience, l'évêque fit part de tout l'entretien à son secrétaire, M. l'abbé Héline, qui l'écrivit aussitôt. Voici les détails de cette entrevue :

« Monseigneur a eu mardi une audience de l'empereur. Elle a duré une heure. Après quelques mots échangés sur les affaires locales de la ville de Poitiers, Sa Majesté a porté la conversation sur le terrain de la politique, et en particulier sur les affaires d'Italie.

» — On méconnaîtrait grandement ses intentions, a-t-elle dit, si on croyait qu'elle veut autre chose que du bien au gouvernement pontifical. Son but est plutôt de rendre ce gouvernement plus populaire, et de montrer à l'Europe que la France n'a pas entretenu à Rome une armée d'occupation pour y consacrer des abus.

« A ces derniers mots, Mgr de Poitiers s'est redressé, et a demandé la permission de s'expliquer sur ce sujet, en toute liberté.

» — Parlez, monseigneur ; je désire avoir toute votre pensée.

» — Puisque Votre Majesté daigne entendre ce que je pense, elle me permettra de m'étonner du scrupule qui lui fait craindre de passer pour avoir consacré des abus, par la présence de notre armée d'occupation à Rome. Certes, je n'ignore pas, Sire, qu'il se glisse des abus partout ; et quel gouvernement peut se flatter d'y échapper ? Mais j'ose affirmer qu'il n'en existe nulle part de moins nombreux que dans la ville et dans les États gouvernés par le pape. Que Votre Majesté veuille bien se rappeler, par contre, Constantinople et la Turquie ; qu'elle compare et qu'elle me permette de lui demander ce qu'a fait là notre glorieuse expédition de Crimée ? N'est-ce pas là, plutôt qu'à Rome, que la France serait allée pour y maintenir des abus ?.....

» Les yeux de l'empereur, d'ordinaire à demi fermés, comme on sait, se levèrent un instant sur son audacieux interlocuteur. Celui-ci continua.

» — Ah ! Sire, lorsqu'on se rappelle que, pendant onze siècles, la politique de l'Europe chrétienne fut de combattre le Turc, comment n'éprouverait on pas quelque étonnement de voir le souverain d'un pays catholique se faire le soutien de la puissance ottomane, et aller, à grands frais, assurer son indépendance ? Or, ne suis-je pas fondé à dire que c'est, par là même, assurer des abus ? Car, enfin, qui protégeons-nous ? Il y a, à Constantinople, un homme ou plutôt un être que je ne veux pas qualifier, qui mange daus une auge d'or deux cent millions prélevés sur les sueurs des chrétiens. Il les mange avec ses huit cents temmes légitimes, ses trente-six sultanes et ses sept cent cinquante femmes de harem, sans compter les favoris, les gendres et leurs femmes. Et c'est pour perpétuer et consolider un tel état de choses que nous sommes allés en Orient ? C'est pour en assurer l'*intégrité* que nous avons dépensé deux milliards, soixante-huit officiers supérieurs, trois cent cinquante jeunes gens, la fleur de nos grandes familles, et deux cent mille Français. Après cela, sommes-nous bien venus à parler des abus de la Rome pontificale ? »

Pendant ce discours, l'empereur tordait ses longues moustaches, et l'évêque observait qu'il les tirait plus bas à mesure que la question devenait plus embarrassante. Mgr Pie poursuivit :

« Excusez-moi, Sire, mais à ce Turc, non seulement nous avons dit : Continue à te vautrer comme par le passé dans ta fange séculaire ; je te garantis tes jouissances et je ne souffrirai pas qu'on touche à ton empire. Mais nous avons ajouté : Grand sultan, jusqu'à présent le souverain de Rome, le pape, avait présidé aux conseils de l'Europe. Eh bien ! nous allons avoir un conseil européen ; le pape n'y sera pas ; mais tu y viendras, toi, qui n'y étais jamais venu. Non seulement tu y seras, mais nous ferons devant toi le cas de conscience de ce vieillard absent ; et nous te donnerons le plaisir de nous voir étaler et soumettre à ton jugement les prétendus abus de son gouvernement !

» En vérité, Sire, n'est-ce pas là ce qui s'est fait ? Et après de telles tolérances, pour ne rien dire de plus, est-on bien en droit d'alléguer des scrupules qui nous seraient venus au sujet des abus d'un gouvernement qui est bien, à n'en pas douter, le plus doux, le plus paternel, le plus économique des gouvernements de l'Europe ?... »

L'empereur, en voyant l'animation de l'évêque, s'était rapproché de lui peu à peu. Il écoutait avidement, se passant la main sur le front. Puis détournant le sujet de la conversation. — « Mais enfin, monseigneur, n'ai-je

pas fait suffisamment mes preuves de bon vouloir en faveur de la religion ? La Restauration elle-même a-t-elle fait plus que moi ? »

L'évêque se trouvait amené à sa grande thèse, celle des rapports nécessaires de la religion et des gouvernements, et du règne de Jésus-Christ dans la société. Il répondit aussitôt :

« Je m'empresse de rendre justice aux religieuses dispositions de Votre Majesté, et je sais reconnaitre, Sire, les services qu'elle a rendus à Rome et à l'Église, particulièrement dans les premières années de son règne. Peut-être la Restauration n'a-t-elle pas fait plus que vous. Mais laissez-moi ajouter que ni la Restauration, ni vous, n'avez fait pour Dieu ce qu'il fallait faire, parce que ni l'un ni l'autre vous n'avez relevé son trône, parce que ni l'un ni l'autre vous n'avez renié les principes de la Révolution, dont vous combattez cependant les conséquences pratiques ; parce que l'Évangile social dont s'inspire l'État est encore la déclaration des droits de l'homme, laquelle n'est autre chose, Sire, que la négation formelle des droits de Dieu. Or, c'est le droit de Dieu de commander aux États comme aux individus. Ce n'est pas pour autre chose que Notre Seigneur Jésus-Christ est venu en terre. Il doit y régner, en inspirant les lois, en sanctifiant les mœurs, en éclairant l'enseignement, en dirigeant les conseils, en réglant les actions des gouvernements comme des gouvernés. Partout où Jésus-Christ n'exerce pas ce règne, il y a désordre et décadence.

» Or, j'ai le devoir de vous dire qu'il ne règne pas parmi nous, et que notre Constitution n'est pas, loin de là, celle d'un État chrétien et catholique. Notre droit public établit bien que la religion catholique est celle de la majorité des Français ; mais il ajoute que les autres cultes ont *droit* à une *égale protection*. N'est-ce pas proclamer équivalemment que la Constitution protège pareillement la vérité et l'erreur ? Eh bien ! Sire, savez-vous ce que Jésus-Christ répond aux gouvernements qui se rendent coupables d'une telle contradiction ? Jésus-Christ, roi du ciel et de la terre, leur répond : « Et moi aussi, gouvernements qui vous succédez en vous » renversant les uns les autres, moi aussi je vous accorde une égale pro- » tection. J'ai accordé une pareille protection à l'empereur votre oncle ; » j'ai accordé la même protection aux Bourbons ; la même protection à la » République : et à vous aussi la même protection vous sera accordée. »

L'empereur arrêta l'évêque : « Mais encore, croyez vous que l'époque où nous vivons comporte cet état de choses, et que le moment soit venu d'établir ce règne exclusivement religieux que vous me demandez ? Ne pensez-vous pas, monseigneur, que ce serait déchainer toutes les mauvaises passions ?

« — Sire, quand de grands politiques comme Votre Majesté m'objectent que le moment n'est pas venu, je n'ai qu'à m'incliner, parce que je ne suis pas un grand politique. Mais je suis un évêque, et, comme évêque, je leur réponds : Le moment n'est pas venu pour Jésus-Christ de régner : eh bien ! alors, le moment n'est pas venu pour les gouvernements de durer. »

Après avoir lu cette page magnifique, on ne sait ce que l'on doit le plus admirer de cette sûreté de doctrine qui valût à Monseigneur de Poitiers le second rang dans la commission de la foi, au concile du Vatican, ou de la noble indépendance avec laquelle, comme saint Hilaire, son illustre prédécesseur, il rappelle à l'empereur les devoirs d'un prince chrétien et les conséquences de leur violation.

W. FERNOUT.

RÉFORMES MILITAIRES (les) et l'armée coloniale, par le général MONTAUDON. Un volume in-8° de 438 pages. Prix : 6 fr.

Les désastres de 1870 ont eu ce triste résultat d'ébranler dans la nation la confiance en l'armée et dans sa bonne organisation. La guerre à peine terminée, chacun se mit à rechercher la cause de nos désastres et naturellement fit part au public de ses découvertes plus ou moins heureuses. Notre organisation, présentée comme la grande coupable par la plupart, eut à supporter toutes les attaques. A les entendre, il fallait tout détruire et tout réédifier sur de nouvelles bases, les critiques étaient accompagnées de beaux projets où tout était prévu, tout calculé, et leur adoption devait assurer incontestablement le salut du pays. Le résultat de tout ceci fut de jeter le trouble et le doute dans les esprits, car on ne sape pas impunément des bases séculaires.

Le général Montaudon signale ce danger dans son livre : « *Les Réformes militaires et l'armée coloniale* » et il essaie de réagir contre ce courant funeste avec toute la force de sa longue expérience militaire. Il sait que dans notre société démocratique, où l'égalité règne en souveraine absolue et d'où l'autorité est bannie, la stabilité est indispensable pour conserver à l'armée un semblant d'autorité et un peu de respect aux lois militaires, choses qui lui sont si nécessaires. La routine est ennemie du progrès, il le sait aussi et il croit qu'il faut perfectionner sans cesse mais sagement et lentement sans rien bouleverser, surtout sans toucher à la base même des lois militaires. Car ces lois sont l'œuvre de toute une génération d'hommes illustres et de militaires expérimentés, et elles ont pour base un facteur qui varie peu, la connaissance du cœur humain.

Dans son livre, le général Montaudon traite successivement des trois

lois en travail sur l'armée : loi d'avancement, loi de recrutement, loi sur l'armée coloniale.

Après quelques aperçus sur les lois militaires actuellement en vigueur, il aborde dans sa deuxième partie la question de l'avancement, en fait l'historique en France et à l'étranger puis analyse la loi déposée au parlement. Dans son examen critique, il montre que, contrairement aux idées des démocrates de 1830, les auteurs de cette loi veulent supprimer l'avancement à l'ancienneté, qu'ils préconisent un système d'examens subis devant des commissions spéciales avant le passage d'un grade à l'autre et cherchent la communauté d'origine. Le général Montaudon fait ressortir les graves défauts de ces divers principes et ajoute qu'il n'est nul besoin de changer ainsi complètement la loi actuelle. Quelques changements suffiraient à corriger les défauts qu'on y a reconnus : rajeunir les cadres par la retraite proportionnelle, revenir à l'avancement par régiment, ce qui entretient l'esprit de corps, maintenir l'avancement au choix et celui à l'ancienneté en établissant une sage proportion entre ces deux modes, confier les propositions au choix non à de savantes commissions qui ne peuvent juger, par un examen écourté et superficiel, de la valeur d'un individu, mais aux chefs directs, les seuls bons juges en la matière.

La troisième partie traite de la nouvelle loi de recrutement : égalité de tous les citoyens devant le service militaire, suppression des dispenses, réduction du service à 3 ans, recrutement régional, tels sont les principes qui président à cette loi, et ces principes n'ont pas en vue le bien de l'armée et du pays, ils ont un but politique avant tout.

L'égalité de tous devant le service militaire est un beau mot que la pratique essaiera vainement à rendre vrai. L'État a des besoins en dehors du service militaire qu'il faut savoir satisfaire même en temps de guerre, il doit aussi encourager certaines carrières s'il ne veut perdre de sa vitalité et nuire à son développement moral et intellectuel. Il faut savoir allier ces nécessités avec le principe du service obligatoire et un trop grand rigorisme serait funeste sans profit. La suppression des dispenses n'a d'autre but que d'atteindre les séminaristes et est donc dirigé par un tout autre sentiment que le bien de l'armée.

Quant au service de 3 ans, en France, pays démocratique où chacun a conscience de ses droits et nullement de ses devoirs, 3 ans ne peuvent suffire à former un soldat discipliné comme en Prusse, pays d'autorité où la vie civile est une école de discipline qui prépare à la vie militaire. L'institution des bataillons scolaires ne peut avoir que des effets funestes sous ce rapport : l'enseignement de la gymnastique et une bonne éduca-

tion morale sont les seules choses utiles à enseigner à l'enfant pour le préparer à la vie militaire.

En somme, comme réformes à introduire dans la loi de 1872, il y a d'abord à réduire le volontariat, à se montrer plus large pour les ajournements, à rendre plus rationnelles les opérations pour la conscription, à maintenir les effectifs au complet au moyen d'hommes à la disposition et à établir une taxe militaire sur les dispensés et les exemptés du service actif.

La quatrième et la cinquième partie ont trait à l'armée coloniale. D'abord l'armée d'Algérie doit être distincte de l'armée coloniale, car l'Algérie est la continuation de la France. Cette armée composée d'éléments indigènes et d'autres français doit assurer la sécurité dans la colonie et pouvoir apporter l'appoint d'un 19e corps d'armée en cas de guerre européenne. L'appel des réserves (colons) remplacerait, avec les dépôts, les troupes parties ; 2° Pourquoi enlever l'armée coloniale à la marine ? il n'y a nul besoin de la rattacher à la guerre. De plus, on ne doit pas sacrifier la véritable armée à cette armée coloniale, qui n'est que d'un intérêt secondaire, en y mettant les meilleurs éléments et en y dépensant des sommes considérables en primes de rengagement. Il faut utiliser les populations indigènes de concert avec l'infanterie de marine et alléger d'autant les sacrifices que ferait la France. Ce système permettrait d'utiliser partiellement l'infanterie de marine en cas de guerre européenne et développerait chez les indigènes d'utiles qualités en les rehaussant.

C'est sur cette dernière question que se termine le livre du général Montaudon. Nous ne saurions trop en recommander la lecture aux officiers désireux de s'instruire. Ils y trouveront l'avis d'un militaire expérimenté, le raisonnement serré d'un homme qui connaît et le jugement sûr d'un général qui a passé sa vie à méditer les questions militaires importantes.

Un officier.

PENSÉES, par Joseph Roux, avec introduction par Paul Mariéton,
Un vol. in-12 de xxxii-228 pages. Prix : 3 fr 50

Un prêtre qui, de nos jours, se livre au culte des lettres, paraît aux gens du monde une rare exception. Il est vrai que peu d'ecclésiastiques de notre temps écrivent pour le plaisir d'écrire.

Aux époques précédentes, le clergé fournissait aux lettres un contingent de maîtres et d'élèves plus considérable.

Que voulez-vous ? le clergé jadis était plus nombreux. Aujourd'hui la majeure partie des prêtres est employée aux travaux du ministère parois-

sial. Leur vie est toute morcelée, ils ont rarement assez de temps pour se mettre sérieusement à étudier. Ceux qui, parmi eux, échappent à cet accablement, préfèrent composer des ouvrages d'apologie ou de polémique religieuse ; l'heure présente est grave, l'erreur livre à l'Église des combats incessants ; le gros des écrivains se porte aux remparts et déserte les académies. Pour ce qui est des penseurs de profession, ils ont toujours été rares, dans le clergé comme parmi les gens du monde.

M. Roux est un prêtre ; il veut l'être en tout et ne pas écrire une seule ligne qui ne soit parfaitement orthodoxe. « Je déclare rétracter tout passage de mon livre, qui, de près ou de loin, contredirait à la religion et à la morale. Nulle pensée n'est avouable à moins d'être catholique. Tout ce qui n'appartenait pas à l'empire romain, avait nom barbarie, tout ce qui ne se rattache pas à l'Église romaine a nom erreur. Un philosophe, pour ingénieux qu'il se croie et qu'on le dise, propage les ténèbres, non la lumière, le scandale, non la paix, s'il n'enseigne pas comme Pierre, avec Pierre... »

Soumis, comme tout bon catholique doit l'être, l'auteur n'en demeure pas moins un esprit indépendant, libre, curieux, aimant à faire des excursions lointaines sur des terres que les prêtres ne parcourent pas d'ordinaire. Mais sa foi sacerdotale l'accompagne toujours, elle est la lumière de ce qu'il écrit et la raison définitive des divers sujets qu'il traite. Le plus beau des chapitres est celui de *Dieu et de la Religion*. Cela devait être ; cela est.

Dès qu'on entre dans la lecture des Pensées, on est sous le charme, « *Les Pensées*, nous dit l'auteur, *sont des fruits, les mots des feuilles... épamprons ! épamprons ! afin que la pensée, mise en lumière, gagne force, beauté et saveur. O vous, qui cueillez ces pensées, puissiez-vous tous, sous leur voile de verdure, toujours trouver une fleur odorante, un fruit savoureux.* » Ce souhait est accompli. On se promène à travers les *Pensées*, comme dans un beau jardin ; ombrages, fleurs et fruits tout y abonde. L'abbé Roux est à la fois écrivain, philosophe, moraliste, poète, artiste ; son style est correct, élégant, concis, souple, plein d'images et de nuances. Il parle de tout, et il a sur tout des mots justes, des vues ingénieuses et pénétrantes. Il est original, d'une sincérité, parfois d'une naïveté qui part d'un cœur d'enfant.

Le plus ordinairement, M. Roux procède comme La Rochefoucauld, par sentences et maximes. Son livre ressemble à un médaillier qu'un homme de goût aurait rempli. Sa pensée n'a besoin que d'une ligne pour prendre forme et figure ; à la façon de La Bruyère, il aime à rompre la monotonie de la manière par quelque morceau de plus d'étendue. Il fait des portraits en

pied, ou seulement des bustes, ou bien encore à la façon de Téniers ou de Collot, il dessine une scène d'intérieur.

Les citations feront mieux connaître l'auteur que tout ce qu'on pourrait dire à sa louange. Nous les prendrons dans son chapitre : *La Campagne et les Paysans* qu'on s'accorde à regarder comme le plus original de tout l'ouvrage On a appelé M. Roux l'homme des paysans, le La Bruyère des paysans. Le tableau de leurs mœurs, leur *caractère* manquait au musée des lettres françaises, nous a-t-on dit ; M. Roux nous l'a composé.

Il connaît les paysans à fond. Il est entré dans leurs habitudes. Il a étudié chacun de leurs défauts, et misères et vices :

« Qu'est-ce qu'un paysan ? C'est un homme informe.

» Le paysan n'aime rien ni personne, que pour l'usage.

» Sait-on de qui ou de quoi on peut avoir besoin ?

» Voilà, en abrégé, la préoccupation, le critère et le mobile du paysan.

» Le paysan ignore l'art de dire droitement et clairement sa pensée ; le » vrai d'une affaire ce n'est pas ce que vous en ouïrez, mais ce que vous en » devinerez.

» Le paysan est trop enfant pour n'être pas menteur.

» Le paysan ne se promène pas. « Il donne le bras à sa femme le jour de » leur mariage, pour la première et dernière fois. »

Je demanderai entre deux parenthèses, à M. Roux, si le paysan ne se promène pas, par cette simple raison qu'il se promène toujours. Quand il se repose, il s'assied, il regarde.

« Nos paysans supportent bien Dieu ; il n'est pas là s'il est quelque part ; » et puis il ne demande ni or ni argent.

» Par contre, ils endurent mal les hommes de Dieu, le pape, l'évêque, le » curé. S'ils osaient, moins encore endureraient-ils leurs anciens maîtres, à » dire la vérité.....

» Ils ont beau être jeunes encore, ils n'ont, ils n'auront qu'un fils.

» Et ce fils, enfant gâté comme tout fils unique, a failli périr sous une » muraille écroulée.

» « C'eût été une leçon pour les parents ! » dit un villageois, témoin de » la chose, avec un sourire mystérieux.....

» Un monstre existe depuis naguère, le paysan impie. En lisant » Théocrite et Virgile, et Florian, et Berquin, vous n'imaginez pas que le » paysan, quand il chante, chante autre chose que « la belle nature, » l'amour honnête, Dieu, le foyer, le printemps, les fleurs et les fruits et ce » qui ressemble à tout cela. Illusion ! le paysan met son esprit à « hurler » » des bêtises, son cœur à « miauler » des gaudrioles. »

L'abbé Roux saisit au vif l'esprit mercantile des paysans.

« Vendre n'importe quoi, n'importe comment, à n'importe qui, voilà en trois mots toute la diplomatie du paysan à la foire. »

Mon Dieu ! Est-il besoin d'aller à la foire du village, pour rencontrer cet esprit-là ?

« Le paysan aussitôt arrivé en foire, cesse d'être chrétien, d'être homme.
» C'est une araignée au centre de sa toile ! Ni la voix du sang, ni le respect,
» ni l'honneur, ne lui sont plus de rien: à la guerre comme à la guerre ! à la
» foire comme à la foire ! On le sent, il se sent résolu, pour vendre le plus
» cher et le plus vite possible, à tromper même son voisin, même son père
» et sa mère.

» Le paysan ne donne jamais, il vend, il prête, il échange, il paye, il ne
» donne jamais.

» Le paysan meurt de faim toute sa vie, pour avoir de quoi vivre après
» sa mort. »

Je pourrais dire cent traits aussi justes et bien lancés.

Le dernier chapitre du livre a pour titre : *Dieu et la Religion*. J'ai dit que c'était celui qui me paraissait le plus beau, celui qui fait le plus d'honneur à M. l'abbé Roux : il est dans le centre de son domaine, il y trouve ses plus précieuses richesses.

La vie a pu lui être triste, il a pu porter avec peine son isolement : la pensée de Dieu a tout surmonté, Dieu a été la lumière, l'ami de son cœur.

Ses pensees sur la religion nous montrent qu'il a bien étudié son temps : il a vu les ravages de l'irréligion qui nous dévore ; prêtre, il a gémi, il s'est indigné.

Sur Dieu :

« O toi que l'on calomnie, patience ! Dieu sait ; toi qu'on méconnait, résignation ! Dieu voit ; toi qu'on oublie, espoir ! Dieu se souvient.

» Dieu seul panse bien un cœur qui saigne.

» Si nous comprenions bien que le bon Dieu nous aime plus que nous l'aimons, plus que nous nous aimons !

» Aimons Dieu non pas autant qu'il le mérite, nous ne le pouvons ; mais autant que nous le pouvons, il le mérite. « N'aime que moi, et les autres que pour moi ! » admirable précepte, absolu mais juste, pressant mais tendre ! Ah si nous aimions Dieu, cette exigence d'amour ne nous importunerait point, ingrats ! ne nous gênerait pas, infidèles !

« En présence de Dieu, nous parlons trop, nous n'écoutons pas assez. Laissons le maître parler : c'est justice, ce sera profit. En effet, il sait ce que nous savons, et nous ne savons pas ce qu'il sait. »

- Tout nous dispute à Dieu.

- Croire en soi conquiert le monde ; croire en Dieu conquiert le ciel.

- Dieu nous endure quand nous l'offensons ; endurons-le quand il nous éprouve, l'endurance est un des mots de l'amour. »

Et plus loin :

« Une preuve que la raison humaine n'aurait pas toute seule trouvé les vérités surnaturelles, c'est qu'elles sont encore non avenues pour ses sectateurs.

Beaucoup de philosophes imitent ce maniaque qui fermait en plein jour les volets de sa chambre pour écrire à la chandelle. La chandelle, c'est la sagesse antique ; le plein jour, c'est la sagesse éternelle, manifestée par l'Évangile.

Les incrédules ne laissent pas de clamer : ô désintéressement de Cratès ! ô renoncement de Diogène ! ô austérité de Pythagore et d'Epictète ! ô bonté de Marc-Aurèle !

Par contre, l'humble et journalière pratique de toutes ces vertus, et d'autres encore, les indigne, que dis-je, les scandalise !

On proclame à cor et à cri, la découverte d'une planète, l'invention d'une machine, l'application d'un système, etc. Mais les vérités qui diminuent, les mœurs qui s'en vont, la religion qui succombe, nul, nul n'y songe !

Ah ! qu'il faudrait à cette heure un homme qui se lèverait au milieu des hommes, et prêt aux disgrâces officielles, imprudent selon le siècle, vraiment sage devant Dieu, crierait avec des sanglots plein la gorge que Dieu est trop méconnu, la conscience trop meurtrie, l'intérêt et l'honneur de chacun trop éprouvés ! les amis et les ennemis rediraient peut-être : « Tolle, tolle !... »

Mais, par contre, combien seraient vengés la foi, l'espérance et l'amour.

« Mirabeau, « l'idole des peuples, » a entrepris de déchristianiser la France. Voltaire, « le grand prêtre de la raison, » osa écrire : « Écrasons l'infâme ! » Béranger, « le chantre de la liberté, » s'évertua à détruire le trône et l'autel. Gambetta, « le défenseur de la patrie, » a pu s'écrier : « Le cléricalisme, c'est l'ennemi ! »

- Prophètes qui mentez et mentez, parce qu'il en reste toujours quelque chose ; empiriques qui traitez le peuple par le poison, passez ! Votre iniquité s'est trompée, passez vite, passez ! »

Tout dans ce chapitre de *Dieu et la religion* serait à citer, à retenir, et à méditer.

TARTARIN SUR LES ALPES; nouveaux exploits du héros tarasconnais, par ALPHONSE DAUDET, illustré de 150 aquarelles dans le texte et 16 grandes compositions. Un vol. in-8° cavalier de 320 pages Prix : 10 fr.

Ce livre délicieux fait diversion à nos tristesses, à nos misères. Qui ne connait le *Siège de Tarascon* et les prodiges de valeur déployés par les Tarasconnais à l'époque de l'invasion prussienne : on ne leur avait pas laissé le temps de se lever ; mais s'ils se fussent levés, les Allemands étaient anéantis. Daudet nous a « raconté Tarascon et sa défense héroïque, l'esplanade torpillée, le cercle et le café de la Comédie imprenables, tous les habitants formés en compagnies franches, toutes les barbes poussées, un tel déploiement de haches, sabres d'abordage, révolvers américains, que les malheureux en arrivaient à se faire peur les uns aux autres, et à ne plus oser s'aborder dans les rues ».

Tant de forces physiques et morales ne pouvaient se condamner au repos et demeurer sans emploi. Transformé par nos catastrophes, Tarascon n'est plus ni Athènes, ni Sybaris, ni Capoue, Tarascon est Lacédémone. — Bronzé, blindé, bardé de fer ; plus de bouillotte à un sou la fiche ! Plus de bésigue ! Plus de romances sentimentales ! Plus de chasses aux casquettes ! Supprimés, ces plaisirs enivrants, mais dangereux, qui amollissent les nations et préparent les décadences ! Les Tarasconnais, Tartarin en tête comme toujours, ont fondé le club Alpin, sur le modèle du fameux Alpine-Club de Londres, destiné à devenir pour les clubistes une école d'excursions pédestres sur les sommets, au bord des précipices, à travers les glaciers et les neiges, dans les anfractuosités des gorges et des ravins, de manière à les acclimater au danger et à leur faire acquérir ces « doubles muscles » dont Tartarin avait jadis le monopole. Seulement, les Alpes sont les Alpines : un peu plus que des collines, un peu moins que des montagnes.

On n'a pas oublié ce groupe en qui se résume Tarascon : les lieutenants au dessous du capitaine, les satellites autour de la planète ; le pharmacien Bézuquet, nature tendre, aussi bonne pâte que ses guimauves et ses jujubes ; Bézuquet, dont la belle-mère vivra dans l'histoire pour avoir eu l'honneur de chanter, tous les soirs, pendant dix ans, avec le héros : « *Grâce pour toi ! Grâce pour moi !* » à quoi Tartarin répondait en transposant pour sa basse-taille ? « Ah ! ne repoussez pas ! » (4e acte de *Robert le Diable*) ; le commandant Bravida, Escourbaniès, puis une nouvelle connaissance, Pascalon, le jeune Séide du Mahomet de Tarascon ; Pascalon, l'élève pharmacien, dont le portrait est bien joli : « Presque un enfant, et déjà chauve, comme s'il portait tous ses cheveux dans sa barbe risée et blonde, l'élève Pascalon avait l'âme exaltée d'un Séide, le front

en dôme, des yeux de chèvre folle, et, sur ses joues poupines, les tons délicats, croustillants et dorés d'un petit pain de Beaucaire... L'enfant avait voué au P. C. A. une admiration frénétique, l'adoration brûlante et silencieuse du cierge qui se consume au pied de l'autel en temps de Pâques. »

Le P. C. A. (président du club Alpin), c'est Tartarin, le seul, l'unique, le légendaire Tartarin ; mais il touche à la cinquantaine, s'il ne la dépasse. Il s'est alourdi ; il a pris du ventre. Soit dédain, soit fatigue préventive, il préside bien les Alpinistes, mais il ne les accompagne presque jamais. Son prestige diminue à mesure que son embonpoint augmente.

« Rarement Tartarin prenait part à ces ascensions ; il se contentait d'accompagner les Alpinistes de ses vœux, et de lire en grande séance, avec des roulements et des intonations à faire pâlir les dames, les tragiques comptes rendus des expéditions. »

Il n'y a pas à se le dissimuler, la crise approche. Costecalde, le pharmacien, a si habilement tissé la toile d'araignée de ses intrigues, qu'il pourrait bien, aux élections prochaines, être élu président du club Alpin : P. C. A. Or, comme les grands conquérants, les grands souverains et les grands artistes, Tartarin est de ceux qui peuvent tomber, mais qui ne peuvent pas descendre. Il faut frapper un grand coup ; mais quel coup ? Tartarin a toujours aimé à *faire grand*. Il se prendra corps à corps avec des Alpes dont ses collègues s'offrent, chaque dimanche, la réduction Collas, sur les Alpines.

Un chef-d'œuvre, un vrai chef-d'œuvre, c'est le chapitre II, où nous assistons aux oscillations de Tartarin entre son devoir et sa nature, entre don Quichotte et Sancho L'issue du combat ne saurait être douteuse. L'héroïsme natif triomphe des faiblesses inséparables de notre débile humanité. Tartarin partira. Ses préparatifs de départ, l'attirail extraordinaire qu'il fait venir clandestinement d'Avignon, le pistolet système Kennedy, les crampons système Whymper, la lampe à chalumeau, les deux cents pieds d'une corde de son invention, tressée avec du fil de fer, sa façon de *s'entraîner* en sautant par-dessus son bassin pour s'accoutumer à franchir les grandes crevasses alpestres, son testament, ses effusions épiques et élégiaques dans les bras du fidèle Bézuquet, sa sortie à quatre pattes sous le *portissou* de la pharmacie, tout cela est pétillant de gaité, de verve et de bonne humeur, sans une seule fausse note.

Mais le coup de maître, le coup de Commandeur, c'est la création du personnage de Bompard ; c'est Tartarin rencontrant sur son chemin un compatriote dont l'imagination est encore plus inventive que la sienne. A en croire Bompard, la Suisse a été confisquée par une Compagnie anglo-

américaine qui a *truqué* les montagnes, les gouffres, les glaciers, les torrents, les crevasses, de façon à ne leur laisser que l'illusion du pittoresque et le trompe-l'œil du danger. — Désormais parcourir la Suisse, côtoyer les précipices, arpenter les glaciers, longer les crevasses, gravir les cimes les plus escarpées, c'est exactement comme si, installé à l'aise sur un plateau, on contemplait sans péril un immense panorama. Tout est prévu, combiné, machiné, pour la sécurité et la commodité des voyageurs. Rien de comique, d'irrésistible, comme le chapitre intitulé : *Confidences sous un tunnel.* Bompard avoue qu'il n'a jamais mis le pied dans les pays fabuleux d'où il prétend revenir : « Et le voilà comptant sur ses doigts tous ses *avatars* divers depuis trois ans : guide dans l'Oberland, joueur de cor des Alpes, vieux chasseur de chamois, ancien soldat de la garde de Charles X, pasteur protestant sur les hauteurs... » Tartarin confesse qu'il n'a jamais vu, tiré ni tué le moindre lion. Et voici le plus drôle ! Tartarin, désillusionné tout à la fois et tranquillisé, va braver sans pâlir des périls qu'il croit n'exister pas. Il aura tout le prestige de l'Alpiniste le plus intrépide ; il plantera sur les plus hauts sommets le drapeau du club Alpin, la tarasque étoilée d'argent. Or, comme la Suisse, quoique trop civilisée, a encore de quoi estroprier, tuer et entorser les explorateurs trop hardis, comme la Compagnie n'a jamais existé que dans l'imagination fabuliste de Bompard, vous voyez d'ici ce qui se passe : Tartarin affronte d'autant plus vaillamment des périls d'autant plus formidables qu'il s'en est remis à cette bienfaisante Compagnie du soin de macadamiser les abîmes, de ouater les crevasses, de matelasser les glaciers, de machiner les précipices. Il joue le rôle inconscient de ce duelliste novice et un peu poltron, qui, forcé d'aller sur le terrain, y fait bonne figure, parce qu'on lui a dit que les pistolets étaient chargés à balles en mie de pain. Cependant tout est bien qui finit bien. Tartarin, à peu près intact, rayonnant d'une nouvelle gloire, se retrouve à Tarascon en face de son ami Gonzalve Bompard. Inutile d'ajouter qu'il est réélu à perpétuité, comme M. Jules Grévy, président du club Alpin, P. C. A. et que Costecalde en sera pour ses perfidies.

G. de F.

PETITAU, par Francis Poictevin. Un vol. in-18. Paris, 1885. Prix : 3 fr. 50

Nous n'avons pas voulu nous montrer sévère pour M. Francis Poictevin, car nous pensions trouver un tempérament dans ses écrits ; il nous paraissait qu'il cherchait une voie nouvelle, et nous attendions qu'il ait trouvé son chemin dans les sentiers non battus.

Aujourd'hui, nous craignons d'être fixé à son égard, et malgré toute

notre bonne volonté, nous déclarons qu'à moins d'une grande gageure, qui l'excuserait peut-être, il se moque bel et bien du public, des lecteurs malheureux qui vont chercher à comprendre son Petitau.

Dans les pharmacies, on vend toutes sortes de choses contre la migraine, et si les quelques francs dépensés en pure perte laissent un regret, du moins le malade a-t-il eu l'espoir de se voir débarrassé de son mal. Mais, froidement, avec préméditation, venir donner cette maladie à l'homme bienveillant qui achète vos élucubrations déséquilibrées, M. Poictevin, ce n'est pas bien ! Que vous coupiez la queue de votre chien, que vous mettiez votre paletot à l'envers, que vous vous promeniez dans les rues, escorté de deux fifres et d'un tambour, enfin que vous fassiez tout pour vous faire remarquer, vous y réussirez très probablement, les gens aimant assez à baguenauder et à regarder les excentriques qui passent; mais il faut songer aussi à notre belle langue française, que vous torturez à plaisir, et pour laquelle cependant vous avez un grand amour. Car, je ne m'y trompe pas, vous écrivez le français, comme tout le monde, et j'en ai la preuve dans vos lettres ; vous causez fort agréablement, m'a-t-on dit, n'ayant pas encore eu l'honneur de me rencontrer avec vous, et jamais, au grand jamais, vous n'employez le langage amphigourique de Petitau; jamais vous ne correspondez avec personne en une langue aussi désordonnée que vous le faites dans votre œuvre nouvelle. Donc c'est un parti pris. Vous voulez qu'on se retourne sur votre passage. Bien, c'est entendu ! mais vous savez que la foule est capricieuse : elle rit d'abord et finit ensuite par jeter des pierres à ceux qui l'amusaient en premier lieu ; elle brise facilement son hochet.

Assez de bruit ! on connaît votre nom, mais il ne faut pas continuer ce jeu, sous peine de passer pour un incohérent. Le marchand en plein vent qui fait son boniment amuse son public pour l'amasser, mais une fois que le cercle est bien fourni, il lui parle raison et vante sa marchandise. Vous parlez français comme le commun des mortels, vous écrivez mieux que bien d'autres; votre imagination est vive et ce qui passe sous vos yeux se grave nettement dans votre esprit.

Pourquoi jongler avec les mots et les réunir dans une incohérence voulue et assommante pour le lecteur ?

« C'est en lui une indébrouillable sensation d'apercevoir cette femme dans de l'autrefois, comme dans un temps où il n'eut été possible en l'être même de sa mère, alors fillette, d'apercevoir ainsi indistinctement cette depuis toujours haute vieille, rodante et casanière. »

« .....Le Vinci emportait en des régions aux bleus qui se vaporisent, se

glacent, et où il éprouverait, lui comme reconnaître de ses rêves Il voyait le poème dont l'acuité se dérobait dans la distance, un poème renvoyant des échos presque de douleur, tant ils revenaient longuement de loin. Poigné et heureux en face de ces figures fuselées, flottantes sur « l'infini d'horizons », il appropriait ce mot de Michelet, un écrivain préféré, à son peintre préféré. »

Écrivez un Salon dans le genre de cette dernière phrase et essayez de le placer dans un journal quelconque! M. Poictevin, une femme n'est pas « froidement causante », elle cause froidement et correctement comme vous et moi. — Tout cela c'est du tapage, de la grosse caisse, de la réclame: assez de « Revalescière »,mangeons tout bonnement des lentilles!

LES QUADRUPÈDES DE LA CHASSE, par le marquis de CHERVILLE. Un volume petit in-8°, illustré de 30 eaux-fortes en couleur et 74 illustrations, par KARL BODMER Prix : 12 fr.

LES OISEAUX DE CHASSE ; description, chasse, mœurs, acclimatation, par le même auteur, avec 34 chromotypographies et 64 vignettes, par E. de LIPHART. Un volume in-8° carré. Prix : 12 fr.

COMMENT IL FAUT CHOISIR UN CHEVAL DE SELLE ET D'ATTELAGE, par le comte de MONTIGNY. Un volume in-16 orné de 150 vignettes Prix : 6 fr.

Les trois ouvrages, publiés par la maison Rothschild seront les bienvenus chez tous les disciples de saint Hubert, chez les sportsmen et les gens du monde.

Ces deux premiers, dus à la plume expérimentée du marquis de Cherville, sont remarquables par leur conception, la généralité de leurs vues et le charme de leur science technique. Pour les *Oiseaux de chasse*, le directeur de la *Chasse illustrée* prend une à une toutes les variétés du gibier à plumes et analyse minutieusement les mœurs et habitudes des volatiles, donne son avis sur l'approche, la capture, l'élevage, l'acclimatation de chaque espèce, dans le style aimable qu'on lui connaît. Les très fines aquarelles dont il est orné donnent un merveilleux spécimen de divers types d'oiseaux. Dans les *Quadrupèdes de chasse*, le marquis de Cherville apporte à l'étude du gibier à poil non moins de conscience; on sent qu'il traite avec plaisir son sujet *ex professo* et on éprouve à le lire un agrément infini. De tels ouvrages, qui ont tous les éléments d'instruction théorique et pratique, ne peuvent passer inaperçus, et leur succès est assuré dans le monde spécial auquel ils s'adressent.

Le troisième ouvrage publié par M. Rothschild est un véritable dictionnaire de la race chevaline, et tous les ignorants sur ce sujet, et ils sont

encore nombreux en France, trouveront le cheval envisagé à tous ses points de vue. C'est un petit traité très complet qui est indispensable dans la bibliothèque de tous les châteaux.

ILIOS, ville et pays des Troyens. Résultat des fouilles sur l'emplacement de Troye et des explorations faites en Troade, de 1871 à 1882, par HENRI SCHLIEMANN, avec une autobiographie de l'auteur, traduction de Mme E EGGER. Un volume in-8°, de 1,029 pages, orné de 2,000 gravures sur bois, 8 plans et 2 cartes. Prix : 30 fr.

On est au courant, dans le monde érudit, des fouilles et des découvertes prodigieuses de M. Schliemann. On sait son enthousiasme et on se rappelle les polémiques qu'avaient suscitées ses assertions premières, qui pouvaient paraitre précipitées et téméraires, mais que tout est venu confirmer depuis, au moins pour les points importants.

« Un hasard heureux, dit le professeur Virchow, m'a permis d'être témoin des dernières fouilles d'Hissarlick et de voir la cité *brûlée* émerger toute entière des monceaux de décombres accumulés sur elle par les siècles anciens. En même temps, j'ai vu la Troade sortir, de semaine en semaine, du sommeil de l'hiver et déployer ses beautés naturelles sous des aspects de plus en plus frappants et grandioses. Je puis donc témoigner non seulement des travaux de cet explorateur infatigable qui ne s'est arrêté que lorsque son œuvre a été complètement achevée, mais aussi du fond de vérité sur lequel repose la conception poétique qui, depuis des siècles, enchante les plus nobles esprits du monde civilisé. Je veux aussi témoigner contre les détracteurs qui, à bonne ou mauvaise intention, ne se lassent pas de critiquer l'authenticité et la portée de ces découvertes. »

Toutes ces questions sont restées jusqu'à présent en France dans le domaine de l'érudition pure. Il était temps qu'on mît le public tout entier à même de connaître et de juger un des plus grandioses efforts de l'archéologie dans notre siècle. Il y a longtemps que les Anglais ont traduit les écrits de Schliemann et que ses travaux et ses découvertes sont populaires chez eux. Mme E. Egger, outre qu'elle honore la mémoire de son mari, à qui M. Schliemann avait dédié son ouvrage, s'honore aussi elle-même en menant à bien une entreprise si considérable, et a rendu un véritable service par sa traduction de l'*Ilios*.

Le livre est édité dans de somptueuses conditions : le papier, les caractères, la justification, tout est parfait. Il est regrettable que le volume soit trop gros et trop lourd ; mais on peut bien se donner un peu de peine pour feuilleter des pages si attrayantes à l'œil et si intéressantes

pour l'esprit et puis le bruit court que les ouvrages en deux volumes ne se vendent pas.

LE CANAL DE PANAMA, l'isthme américain, explorations; comparaison des tracés étudiés; négociations; état des travaux; par LUCIEN WYSE. Un volume grand in-8° de 400 pages, avec 90 gravures sur bois, une grande carte de l'isthme colombien, un plan panoramique du canal de Panama supposé achevé, et un tableau synoptique des divers projets. Prix : 15 fr.

Nul n'était plus en état que M. Lucien Wyse de donner une description complète des régions que doit traverser le canal, ainsi qu'une étude comparative des divers tracés proposés pour joindre l'Atlantique au Pacifique, avec un historique des négociations politiques et privées qui furent engagées relativement au percement de l'isthme, car c'est M. Wyse qui a commandé les expéditions chargées d'étudier le meilleur tracé du canal intérocéanique; c'est lui qui a obtenu la concession définitive du gouvernement colombien, et qui a suivi toutes les phases définitives de l'affaire; c'est lui enfin qui, de concert avec son collègue, le lieutenant de vaisseau Reclus, a présenté le plan adopté par le congrès international de 1879, plan qu'on exécute en ce moment. Quoiqu'il ne participe point à cette exécution, il n'en a pas moins voulu exposer les faits tels qu'ils se sont déroulés, et c'est à cette circonstance que nous devons la publication de cet ouvrage important destiné à nous faire connaître dans ses détails l'une des plus grandes entreprises de notre siècle. Après avoir jeté un coup d'œil général sur l'isthme colombien, l'auteur trace un résumé de toutes les explorations effectuées dans ces parages ; étudiant ensuite les divers tracés proposés, parmi lesquels celui qui a été définitivement adopté est le sien, il fait, comme nous l'avons dit, l'historique des négociations engagées avec les États de l'Amérique Centrale, et il termine par un compte rendu de l'état des travaux et de la situation de la Compagnie de l'isthme interocéanique. Pour cette dernière partie, l'auteur est allé se renseigner sur les lieux; il revient à peine d'une tournée dans l'isthme, où il a pu recueillir les informations les plus récentes sur les travaux qui se poursuivent. Parmi les nombreux dessins dont l'ouvrage est illustré, plusieurs représentent l'installation des chantiers en pleine activité. G. D.

LA TERRE A VOL D'OISEAU, par ONÉSIME RECLUS. Un volume grand in-8° de 960 pages et contenant 10 cartes et 616 vues et types, gravés sur bois. Prix : 20 francs.

On connaissait déjà les deux volumes petit format que l'auteur avait naguère publiés sous le même titre, mais ici, la grandeur du format a permis des illustrations de dimension plus large, et, par conséquent, l'insertion de

tableaux et de types plus en rapport avec la véritable physionomie des pays et des peuples. Autrefois, la géographie n'était souvent qu'une nomenclature sèche et aride ; mais, sous la plume de M. Onésime Reclus, elle s'anime, elle est vivante : son style coloré, pittoresque, peint en quelques mots l'aspect d'une région, en fixe le véritable caractère ; on sent que l'auteur possède à un haut degré l'esprit d'observation et de synthèse. La richesse et le luxe des gravures ne fait donc pas tout l'intérêt de ce volume ; le fond ici l'emporte même sur la forme, quelque soignée qu'elle soit. Il faut insister aussi sur les jugements que porte l'auteur. Nous voudrions pouvoir, si nous avions plus de place, reproduire tout ce qu'il dit de l'Afrique française et du rôle de notre patrie en Algérie, rôle qu'il considère comme « la revanche de Québec », c'est-à-dire de la perte du Canada au siècle dernier. « L'Algérie, dit-il, doit absorber tôt ou tard la montagne du Tell africain dans une vaste unité française. Or, qui tient le Tell tient le Sahara et doit dominer au Soudan... »

On ne peut refuser à cet auteur, un certain tour vif et piquant, clair et rapide, véritable nouveauté en littérature géographique. Aussi, pensons-nous qu'il serait difficile de donner en cadeau un livre plus intéressant, plus sérieux et plus instructif à la fois.

Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir été d'une discrétion parfaite au sujet de la religion ; à tout autre nous reprocherions ce soin jaloux de rester neutre au point de décrire Jérusalem sans nommer Jésus-Christ.

MÉMORABLES AVENTURES DU DOCTEUR J.-B. QUIÈS (Les), par Paul Célières. Un volume in-4° de 284 pages, illustré de 125 dessins, par F. Lix. Prix : 12 fr.

Aucune analyse ne saurait rendre la gaieté de bon aloi que l'auteur a répandu d'un bout à l'autre de ce livre.

Membre d'une foule de sociétés savantes, le docteur Quiès aime l'étude mais il aime avant tout le repos, le coin du feu, la vie paisible. Dès son enfance, il a eu horreur du mouvement. La renommée que lui a faite sa ville natale lui suffit ; et c'est bien malgré lui qu'il mérite de se voir appelé « le Livingstone de la France » le « célèbre explorateur Quiès ». Faire cent pas est pour lui une fatigue à laquelle il sacrifierait peut-être une fortune. Hélas ! l'homme propose et Dieu dispose.

Un beau matin, le malheureux savant se résigne, bien à contre cœur, à monter en diligence pour assister, à quelques lieues de là, au baptême de son filleul, le fils de son meilleur ami, le commandant La Carriole. Un enchaînement inouï de circonstances l'entraîne plus loin, à Marseille, à

Alger, au fond du Sahara, à Khartoum. Il accomplit malgré lui un voyage en ballon ; plus involontairement encore, il entreprend une course folle sur le dos d'une autruche ; et lorsque, arrivé à Alexandrie, il prétend enfin s'y reposer jusqu'à la fin de ses jours, la fortune, obstinée à le contrarier sans trêve, le ramène chez lui en dépit de lui-même. Il a du moins la consolation d'assister à l'inauguration de sa propre statue dans sa patrie à Pignon-les-Girouettes.

On le voit : amusante et innocente histoire dessinée avec talent par M F. Lix dont le crayon sait rester honnête, seulement il représente quelque part une chaîne d'esclaves auxquels la couleur noire tient un peu trop lieu de vêtement.

LES ROBINSONS FRANÇAIS, par Pierre Delcourt. Un volume grand in-8°, avec de nombreuses illustrations. Prix : 10 fr.

Cet ouvrage tend à montrer quel sort l'homme peut s'assurer aujourd'hui, grâce aux découvertes de la science moderne, lorsqu'il se trouve transporté loin de son pays.

« Dans l'esprit de chacun, dit M. Delcourt, le nom de *Robinson* symbolyse l'homme livré à lui-même, luttant corps à corps avec la nécessité pour assurer, avec son existence, un bien-être qui ne saurait être que relatif, étant donné le milieu lointain et sauvage où les héros doivent se mouvoir. Des chefs-d'œuvre, tels que *Robinson Crusoë*, de Daniel de Foë, et *Robinson suisse*, de Wyse, ont consacré l'excellence du procédé au point de vue philosophique et moral ; mais la science a marché de longues années et à grands pas depuis l'apparition de ces merveilleux ouvrages, qui sont vieux aujourd'hui, sans avoir vieilli. »

L'auteur a pensé qu'à des générations nouvelles il faut des exemples nouveaux ; aussi, tout en conservant la donnée première de naufragés abordant des terres inconnues, a-t-il mis à la disposition de sa colonie de Robinsons, ces objets multiples dont le progrès industriel et scientifique a doté l'homme depuis trente ans, et qui assurent de plus en plus l'exercice de sa royauté sur le monde terrestre.

Ce livre aura pour résultat de faire germer dans l'esprit de ceux qui le liront, le goût de l'exploration, au profit de notre commerce national et de notre industrie.

Après des aventures d'un intérêt saisissant, nos Robinsons auraient pu être rapatriés, mais ils préfèrent rester en famille dans ce pays qu'ils ont appelé la Nouvelle France.

Toute la morale du livre est là.

LES FORÊTS DE LA FRANCE, par F. DEPELCHIN. Un volume petit in-4° de 400 pages, illustré de cent gravures sur bois. Prix : 5 fr. 50

Cet ouvrage nous montre le rôle climatérique important que jouent les bois dans une contrée ; ils ont une influence marquée sur l'atmosphère, les cours d'eau, le sol, la végétation et, par suite, sur les conditions hygiéniques et la situation économique des populations. Ces rapports sont mis en pleine lumière par l'auteur. Parmi les causes du déboisement de l'antique Gaule, où abondaient les forêts, les marécages et les fondrières, il signale le travail des ordres monastiques. Les moines ont rempli tout d'abord une mission providentielle, en asséchant et en assainissant le pays. Cette action bienfaisante, qui a rendu possible et prospère la culture de la vigne, a pris fin quand le déboisement a atteint certaines limites. Mais, avec une imprévoyance et un égoïsme absolument condamnables, les générations qui suivirent ont gravement compromis les richesses forestières, qui devaient être ménagées dans un intérêt général et d'avenir Il serait à désirer qu'on se rendit mieux compte du rôle important que jouent les forêts au point de vue de la prospérité ou de la décadence d'un pays. Le livre de M. Depelchin contribuera à répandre cette connaissance : ce sera un véritable service rendu au pays. Il faudrait que tous les hommes intelligents fussent convaincus que les forêts doivent être ménagées comme l'un des plus riches présents faits à l'homme par la munificence divine. Pline l'a dit et compris : *Summum munus homini datum arbores sylvæque intelligebantur*.

VIE DE Mgr PAULINIER, évêque de Grenoble, par Mgr BESSON, évêque de Nîmes, Uzès et Alais. Un vol. in-12 de VII-416 pages. 1885. Prix : 3 fr. 50

Tout en rendant justice aux vertus de Mgr Paulinier, j'avoue que la simplicité de sa vie semblait rendre difficile une biographie. Mais avec Mgr Besson les choses changent, deviennent plus faciles, et nous en avons ici une nouvelle preuve. Il a su donner de Mgr Paulinier un portrait qui vit et se détache bien, quoiqu'il exprime une figure de second plan. D'où vient cette impression heureuse ? De la physionomie animée du personnage ou de la main de l'artiste, ou bien encore de l'émotion qui circule partout, grâce à la sympathie que l'auteur a pour son sujet ? Il y a de tout cela dans l'attrait que l'ouvrage inspire dès les premières pages ; mais s'il fallait expliquer la satisfaction sérieuse et durable qu'il laisse, j'en trouverais la raison dans ce fait qu'il nous présente la vie d'un évêque par un évêque. Mgr Besson n'a pas seulement connu et observé de très près son héros ; il a passé par les mêmes voies, et l'on peut dire qu'il a vécu son livre.

Tour à tour séminariste, professeur, prédicateur, curé et enfin évêque, Mgr Paulinier a occupé presque toutes les positions où peut se trouver un prêtre. Son ami l'y suit pas à pas avec une affection communicative, mais clairvoyante. Il en résulte que sa biographie est une étude consciencieuse de ce que doit être le prêtre dans ces situations diverses, et pour que rien ne manque à l'autorité d'un tel livre, il est signé par un évêque qui connait lui-même ces situations par expérience. C'est dire avec quel fruit il sera lu par tous les membres du sanctuaire. Les autres lecteurs y admireront de belles pages sur l'histoire ecclésiastique de notre temps et une appréciation toujours saine des événements multiples qui s'y rapportent, depuis les luttes de l'*Avenir*, qui enthousiasmèrent la jeunesse de Mgr Paulinier. jusqu'à l'expulsion des ordres religieux qui attrista ses derniers jours.

On pouvait craindre que l'amitié n'exagérât la bienveillance de l'auteur et ne fit de son livre un simple panégyrique. Il n'en est rien. Quand son ami s'est trompé, il l'avoue franchement et sans détour. Le don le plus éminent de Mgr Paulinier fut son talent oratoire. Tout en l'exaltant, l'auteur n'a pas de peine à reconnaître que son éloquence était parfois flottante et molle, que sa parole élégante était un peu fardée, surtout dans les sermons d'apparat. Mais si elle n'atteignait pas cette perfection du naturel qui n'est réservée qu'aux maitres, tous ceux qui ont eu la bonne fortune de l'entendre prêcher reconnaitront que l'éloge ne dépasse pas la mesure. Ceux-là même qui n'auront lu que des extraits de ses sermons ne pourront nier qu'il s'élevait parfois à une grande hauteur : témoin le sermon de charité sur l'œuvre de Béthanie (p. 285 et suiv.).

L'auteur donc nous a donné un livre intéressant et pieux, qui fera bonne figure à côté de la vie du cardinal Mathieu.

UNE TRÈS ANCIENNE PROPHÉTIE SUR LA PROSPÉRITÉ PASSÉE ET LA DÉCADENCE ACTUELLE DES ÉTATS CHRÉTIENS, par M. l'abbé Augustin Lémann, professeur aux Facultés catholiques de Lyon, in-8° de 46 pages. Prix : 1 fr. 50.

L'objet de cette prophétie, qui date du VIIIe siècle avant l'ère chrétienne, est de déterminer la place que Jésus-Christ a le droit d'occuper dans la société civile.

Sous le symbole d'un clou prophétique, qui est comme l'abrégé de tout le crucifix, la prophétie annonce d'abord que, durant des siècles, Jésus-Christ accepté et révéré sera le soutien et la cause de la prospérité des États.

Je le planterai comme un clou dans un lieu solide,
Et il sera comme un trône d'honneur pour la maison de son père,
Toute la gloire de la maison de son père reposera sur lui,
Les enfants et les petits-enfants,
Tous les meubles jusqu'aux plus menus ;
Depuis les coupes jusqu'aux instruments de musique.

Mais, ajoute la prophétie qu'il faut lire en son entier, un temps viendra où Jésus-Christ sera rejété de la société civile, et alors tout l'ordre social appuyé sur lui croulera.

En ce jour-là, dit Jéhovah des Armées,
Il sera ébranlé le clou,
Qui était fiché en un lieu solide ;
Il sera arraché et tombera,
Et toute la charge qu'il supportait croulera :
C'est Jéhovah qui l'a dit.

Tout cela est interprété, discuté, commenté.

Serions-nous donc voisins de ces temps redoutables annoncés par la prophétie, où le crucifix arraché et rejeté de la Société civile entraînera dans sa disparition toutes les choses qu'il soutenait? Et qu'on n'essaie point de s'illusionner, de se rassurer par la considération que c'est de tout temps que l'antagonisme a existé contre la religion ; que ce n'est pas d'aujourd'hui seulement, mais dans tous les siècles que Jésus-Christ a rencontré des ennemis et des ennemis nombreux et acharnés... Oui, cela est vrai ! l'antagonisme contre Jésus-Christ s'est rencontré dans tous les temps, et saint Augustin l'a éloquemment montré jusqu'au siècle qui fut le sien, dans l'immortel ouvrage de la *Cité de Dieu*. Mais si Jésus-Christ a de tout temps été contredit, combattu ; jamais cependant il n'avait été rejeté d'une manière aussi absolue, aussi radicale. C'étaient ses enseignements, ses préceptes qu'on méconnaissait, c'était son église qu'on persécutait, qu'on outrageait ; mais Lui, on le reconnaissait encore, on le conservait ! L'Arianisme lui-même, qui alla jusqu'à s'attaquer à sa personne, n'osa pas la dépouiller de tout reflet divin. Aujourd'hui, au contraire, c'est à la négation absolue, au rejet total de Jésus-Christ que marche, et d'une manière rapide, la Société civile. C'est à tout ce qu'il est qu'on s'attaque : *Tolle, tolle ! Qu'on l'enlève, qu'il disparaisse !*

Mais si le clou, comme tout le fait craindre, est officiellement arraché en France, *entraînant dans sa chute toute la charge qu'il soutenait ;* demain ne le sera-t-il pas également en Belgique et en Espagne ? Ne

voyez-vous pas qu'il est même déjà ébranlé en Italie, et qu'il menace de l'être dans tous les États autrefois chrétiens ?.....

C'est donc guidés par une haute pensée de conservation sociale autant que de foi religieuse, que les évêques d'Autriche, dans un récent mandement, ont tous ensemble recommandé à leurs fidèles de ne pas déserter le champ de bataille électoral, mais d'y faire triompher des candidats défenseurs de Jésus-Christ et de son église.....

Il faut en convenir, on n'a plus, pour se consoler et se disculper, cette distinction qu'émettait, en 1858, le Père Lacordaire: « L'église peut être en » contradiction avec le gouvernement d'un pays; mais le gouvernement » d'un pays n'est pas la nation, bien moins encore la patrie. Quel est celui » d'entre nous qui ait jamais pensé que sa patrie est dans la tête ou le » cœur des hommes qui la gouvernent ? (1) » Que le grand moine nous pardonne de n'être plus de son avis. C'est que les événements ont marché ! Aujourd'hui une nation s'identifie avec le gouvernement qu'elle s'est donné par le suffrage universel. Car le suffrage universel ayant fait surgir ce gouvernement du sein même de la nation, soit d'une manière directe par le devoir du vote accompli, soit d'une manière indirecte par l'abstension, il en résulte que quels que soient ensuite les actes du gouvernement ainsi constitué, la nation en partage la responsabilité !

S'il en est ainsi, les catholiques français ne s'efforceront-ils point, dans un généreux élan de concorde, d'abnégation et de virilité, de rendre prochainement à la France, et par elle à d'autres États chrétiens non moins en péril de déchéance, des assemblées législatives respectueuses de Jésus-Christ et de ses droits ?

De deux choses l'une :

Ou bien Jésus-Christ rentrera en possession, dans l'ordre social, du rang d'honneur et de l'influence prépondérante qui lui sont dus ;

Ou bien, selon l'annonce de l'antique prophétie, l'ordre social ira se désorganisant de plus en plus jusqu'à crouler presque entièrement !

Mais si les États autrefois chrétiens en arrivent à cette dernière limite de décadence, d'autres prophéties bibliques non moins positives, leur font connaitre dans de terribles annonces, qui les dominera alors à la place de Jésus-Christ, Notre Seigneur, outrageusement et injustement rejeté !

(1) Lacordaire : *Lettre à un jeune Homme sur la Vie chrétienne*, p. 121, Paris, 1860

LA RESTAURATION, par CH. BARTHÉLEMY. Un beau volume in-12
Prix : 3 francs

Le nouveau livre de M. Ch. Barthélemy est le second volume du cours d'Histoire moderne, qu'il a inauguré par un tableau des plus complets et des plus intéressants du Consulat et de l'Empire. M. Barthélemy retrace, aujourd'hui, l'histoire des quinze années de prospérité que la Restauration a données à la France.

« La grande erreur de l'Europe, écrivait, en 1827, M. de Bonald à Joseph de Maistre, la grande erreur de l'Europe est d'avoir regardé Napoléon comme toute la Révolution, et d'avoir cru qu'en le chassant, tout était fini. » C'est de cette parole si vraie que M. Ch. Barthélemy a fait, avec raison, l'épigraphe de son livre. Il était impossible de mieux résumer l'esprit général de l'œuvre, d'en mieux exposer la pensée maîtresse.

Ainsi que l'établit l'auteur de la Restauration, nul n'a plus contribué que Napoléon à propager les principes de 89 et de 93. Ces théories subversives, qu'il a vulgarisées, lui survivent et, chose qui lui donne une force nouvelle, sur elles rejaillit un peu de l'éclat de l'admirable épopée impériale. Aussi, c'est à l'aide des souvenirs guerriers de Napoléon que la Restauration est battue en brèche ; c'est à l'aide de ces souvenirs qu'on suscite contre elle une sourde et terrible conspiration, victorieuse en 1830, après quinze années d'efforts déloyaux des *libéraux*, véritables révolutionnaires, enrôlés sous un drapeau trompeur. « Napoléon comprimait la » révolution tout en s'en servant ; dès que sa main de fer n'a plus pesé » sur elle, elle s'est relevée plus forte que jamais. »

Telle est la thèse qu'expose cette nouvelle *Histoire de la Restauration*, thèse d'une indéniable vérité. Reconnaissons-le avec M. Ch. Barthélemy : tout n'était pas fini, après qu'on avait chassé Napoléon. Car la force d'impulsion qu'il avait imprimée aux idées révolutionnaires subsistait. C'est ce qui amena la chute des Bourbons s'ensevelissant glorieusement dans l'immortelle conquête d'Alger ; c'est elle qui fait que nous répétons aujourd'hui ces prophétiques paroles de Joseph de Maistre : « La Révolu» tion est debout ; non seulement elle est debout, mais elle marche, elle » court... J'ai peine à croire que l'état actuel ne finisse pas de quelque » manière extraordinaire, et peut-être sanglante. »

HENRI DE CHATENAY.

RELIGIEUSE ET MÈRE par Marie Beppa. Un volume in-12 de 182 pages
Prix : 2 fr.

On ne reprochera pas à ce volume de ressembler à tant d'autres. L'auteur a su se frayer une voie nouvelle dans ce pays des fictions où tous cheminent généralement par les mêmes sentiers. La jeunesse qui admire les sentiments généreux et que captive les situations extraordinaires donnera tous ses suffrages à Martha, sainte religieuse et mère aussi tendre que dévouée. Tout est original et délicat dans ce livre, le fond ainsi que le style.

On est tout de suite agréablement surpris et charmé par cette histoire qui s'ouvre au parloir d'un couvent, se déroule ensuite en Italie et en France. Les péripéties sont vraisemblables ; le style a une séduction continue de simplicité élégante. Ces personnages ont-ils existé ? On serait tenté de le croire tant ce livre est *vécu*, tant il vous met à toutes ses pages en présence de la réalité; mais n'allez pas croire que l'œuvre est *réaliste ;* elle en est à mille lieues. L'idéal la dore partout de ses reflets délicieux. On y vit dans une atmosphère de foi, de poésie, de sentiments exquis et nous souhaitons à ce livre le succès que lui mérite l'extrême pureté de ses situations.

HAUTELUCE ET BLANCHELAINE, par Charles Buet. Un volume in-12
Prix : 3 fr.

Ce roman, quoique tout contemporain, emprunte à la législation, aux coutumes savoisiennes des dernières années avant l'annexion, une couleur tant soit peu moyen âge ; le cadre en est riche, ciselé, soigné avec amour ; les personnages représentent tous un principe, une idée, un type... De leurs rencontres, de leurs chocs, habilement calculés, jaillissent souvent de belles, de nobles scènes.

L'auteur peint la lutte entre la foi et le scepticisme, dans sa forme moderne, sans négliger celle du devoir aux prises avec la passion ; puis il soulève un instant le voile qui cache les arcanes des sociétés secrètes, pour le laisser retomber sur le cadavre mutilé d'un des adeptes qu'elles ont égaré... A ces chapitres effrayants se mêle une pure, une suave pastorale, fort romanesque, mais si réservée dans ses atours qu'elle charme sans danger. Un jeune prêtre est, sinon le héros, du moins une des principales figures de cet ouvrage : le caractère sacerdotal est fréquemment un écueil pour les romanciers qui essayent de l'introduire dans leurs drames. M. Buet a su vaincre la difficulté ; son abbé de Hauteluce n'est ni taillé

dans un bloc de marbre, ni coulé en bronze, ni pétri non plus de cet argile qu'emploient les écrivains hostiles ou légers ; homme, il sent les défaillances de la nature humaine, pour les dominer toutes dans son héroïsme sacerdotal.

Enfin, hâtons-nous de le dire, si l'auteur respecte le passé historique, s'il l'admire dans ce qu'il a de grand et de beau, il montre aussi de nobles pages dans les annales du présent ; la conversion de ses personnages les plus incrédules, les plus endurcis, prouve, d'ailleurs, qu'il ne désespère pas pour l'avenir de la victoire des saintes causes.

J. DE ROCHAY.

PAUVRE JEAN MARIE, par ÉTIENNE MARCEL. Un vol. in-12. Prix : 3 fr.

C'est ce qu'on appelle de la littérature honnête, lecture de famille, émotion tempérée. Il importe peu que le sujet soit neuf et original, pourvu que ce soit écrit simplement, discrètement.

M. Étienne Marcel a parfaitement atteint le but proposé : *Pauvre Jean Marie* est un type très sympathique de militaire, officier subalterne loyal et franc, ayant le dévouement instinctif, comme un bon chien de Terre-Neuve.

Il va épouser une jeune fille qu'il adore, quand le mari de sa propre sœur lui met sur les bras un petit neveu orphelin. « Qu'il le dépose à terre » dit sa fiancée, qui ne se soucie pas d'avoir un moutard près d'elle dès le jour du mariage. Jean Marie, autrement dit le lieutenant Duval, ne veut pas manquer à son devoir d'oncle ; il renonce plutôt à sa fiancée. Le voilà se consacrant à Daniel. Pourtant Daniel est devenu sous-lieutenant au même régiment que son oncle promu capitaine-trésorier. Il en profite pour soustraire l'argent de la caisse. Son oncle désespéré sauve l'honneur en vendant tout son bien ; mais il ordonne à son neveu coupable d'aller se faire tuer chez les Arabes. Et le neveu obéit.

Le volume contient une autre nouvelle, *Mon vieux Professeur*, où l'on voit encore un excellent homme nourrir une affection délicate et désintéressée pour la fille d'un banquier qui a filé en Belgique. C'est plein de moralité.

Le Gérant : F. WATTELIER.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages ; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ALMANACH DE GOTHA 1886. Reliure toile pleine. Prix : 9 fr.

AMIE (l') par Henry Rabusson. 1 vol. grand in-8. Prix : 3 fr. 50.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

ANCIENS ALMANACHS ILLUSTRÉS (les) par Victor Champier, rédacteur en chef de la Revue des arts décoratifs. Ouvrage contenant l'histoire des calendriers, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, accompagné de 50 planches hors texte en noir et en couleurs. Album grand in-folio de 130 pages. Prix : 75 fr.

ARTISANS (les) et les domestiques d'autrefois par Albert Babeau. 1 vol. in-8° de xv-367 pages. Prix : 7 fr. 50

A TRAVERS LES ÉTATS-UNIS, de l'Atlantique au Pacifique ; par L. Simonin. 1 vol. in-18 jésus de 390 pages. Prix : 3 fr. 50.

AU SOIR, récits et souvenirs ; par Léon Aubineau. 1 vol. in-18 jésus de vi-395 pages. Prix : 3 fr.

CONTUMAX (le) par Raoul de Navery. 1 vol. in-12. Prix : 13 fr.

DISCOURS ET OPINIONS DE M. CHARLES FLOQUET publiés par M. Albert Faivre, ancien directeur à la préfecture de la Seine. 2 vol. in-8° de viii-1078 pages. Prix : 5 fr.

ERREURS ET MENSONGES HISTORIQUES par Ch. Barthélemy 13me série. 1 vol. in-18 jésus de 261 pages. Prix : 2 fr

ESCADRE DE L'AMIRAL COURBET (l'), notes et souvenirs ; par Maurice Loir, lieutenant de vaisseau à bord de la Triomphante. (Formation de la division navale des côtes du Tonkin ; Bombardement de Thuan an ; la Convention de Tien-Tsin ; les premières hostilités contre la Chine ; Kelung, etc.). 1 vol. in-18 jésus de xi-371 pages avec portrait et 10 cartes. Prix : 4 fr.

ESSAIS DE PSYCHOLOGIE CONTEMPORAINE ; par Paul Bourget (Baudelaire ; M. Renan, Flaubert, M. Taine, Stendhal). 1 vol. in 18 jésus de viii-328 pages. Prix : 3 fr. 50.

FIANCÉE DU VAUTOUR BLANC (la) par A. de Lamothe. 1 vol. in-18 jésus de 413 pages. Prix : 3 fr

GRANDES DAMES D'AUJOURD'HUI (les) par Violette. 1 vol. in-8° de 440 pages orné de gravures. Prix : 20 fr.

HISTOIRE DE LA COIFFURE DES FEMMES EN FRANCE, par G. d'Eze et A. Marcel. 1 vol. in-8 jésus de 372 pages avec 242 gravures. Prix : 3 fr. 50

HISTOIRE DE LA MONARCHIE DE JUILLET ; par Paul Thureau-Dangin. Tome 3. in-8° de 558 pages. Prix : 3 fr

HISTOIRE DES PERSÉCUTIONS pendant la première moitié du IIIme siècle (Septime-Sévère, Maximin, Dèce), d'après les documents archéologiques ; par Paul Allard. 1 vol. in-8° de xv-529 pages. Prix : 7 fr. 50

HISTOIRE DU CARDINAL PIE, évêque de Poitiers, par Mgr Baunard, professeur aux facultés catholiques de Lille. 2 vol. in-8° de 1412 pages. Prix : 15 fr.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'EUROPE, par la géographie politique ; par Edouard-A. Freemann, membre honoraire du collège de la Trinité, à Oxford. Traduit de l'anglais par Gustave Lefebvre, avec une préface de M. Ernest Lavisse, directeur d'études pour l'histoire à la faculté des lettres de Paris. 1 vol. in 8° de LXXIV-672 pages et atlas de 73 planches. Prix : 5 fr.

ILLUSTRATIONS (les), et les célébrités du XIXme siècle. 8e série. L'Empereur Napoléon III ; Mme Swetchine ; le cardinal Consalvi, etc. 1 vol. in-8° de 487 pages. Prix : 4 fr.

JACOBITES (les), drame en cinq actes, en vers ; par François Coppée. 1 vol. in-18 jésus de 149 pages. Prix : 2 fr. 50

JEANNE d'ARC A DOMRÉMY ; recherches critiques sur les origines de la mission de la pucelle accompagnées de pièces justificatives, par Siméon Luce, membre de l'Institut. Prix : 10 fr.

JEANNE D'ARC SUR LES AUTELS, et la Régénération de la France, par le P. J. B. J. Ayroles, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-18 jésus de xiii-475 pages. Prix : 4 fr.

JEU DES VERTUS (le), roman d'un auteur dramatique ; par le vicomte Henri de Bornier. 1 vol. in-18 jésus de 294 pages. Prix : 3 fr.

LE PLUS HEUREUX DE TOUS ; par Gyp. 1 vol. in-18 jésus de 339 pages. Prix : 3 fr. 50

MADEMOISELLE DE BRASSIER, nouveau roman par Albert Delpit. 1 vol. grand in 18. Prix : 3 fr. 50

MÉMOIRES SUR NAPOLÉON ET MARIE-LOUISE (1810-1814), par Mme la générale Durand, première dame de l'impératrice Marie-Louise. 1 vol. in-18 jésus de III-364 pages. Prix : 3 fr. 50

MIONNETTE (la), par Eugène Muller. 1 vol. in-16 de vi-250 pages avec 28 compositions de Cortazzo, gravées à l'eau-forte par Abot et Clapès. Prix : 25 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

MONSIEUR PARENT, par Guy de Maupassant. 1 vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

MORALE MONDAINE, par Ange Benigne. 1 vol. petit in-18. Prix : 4 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

MORTE (la), par Octave Feuillet. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

NOUVEAUX ESSAIS DE PSYCHOLOGIE CONTEMPORAINE (M. Dumas fils ; M. Leconte de Lisle ; MM. de Goncourt ; Tourguénief ; Amiel ; par Paul Bourget. 1 vol. in-18 jésus de vii-311 pages. Prix : 3 fr. 50

NOUVELLE CHAMBRE (la), 1885-1889. Biographie des cinq cent quatre-vingt quatre députés, par Félix Ribeyre. 1 vol. in-18 de 547 pages. Prix : 3 fr. 50

NOUVELLES EXPÉRIENCES SUR LA FORCE PSYCHIQUE ; recherches sur les phénomènes du spiritualisme ; par William Crookes, membre de la Société royale de Londres. Traduit de l'anglais par J. Alidel. 1 vol. in-18 jésus de 204 pages. Prix : 5 fr.

PASSÉ ET PRÉSENT, récits de voyages ; par Xavier Marmier, de l'Académie française. 1 vol. in-18 jésus de 339 pages. Prix : 3 fr. 50

VAINQUEURS ET VAINCUS ; par le comte Wodzinski. 1 vol. in-18 jésus de 331 pages. Prix : 3 fr. 50

PÉCHÉ MORTEL par André Thieuset. 1 vol. in-18 jésus de 281 pages. Prix : 3 fr. 50

PENSÉES, par Joseph Roux. Introduction par Paul Mariétan. 1 vol. in-18 de XXXII-228 pages. Prix : 3 fr. 50

PETITS MÉMOIRES D'UNE STALLE D'ORCHESTRE (acteurs, actrices, auteurs, journalistes), par Philibert Audebrand. 1 vol. in-18 jésus de 370 pages. Prix : 3 fr. 50

PRÊTRE DE NEMI (le), par Ernest Renan, de l'Académie française. 1 vol in-8°. Prix : 3 fr.

RÉVEIL NATIONAL (le), par Léon Hugonnet. 1 vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50

RIGOLO suite de la Belle Angèle, par Xavier de Montépin, 2 volumes in-12. Prix : 6 fr.

RUSSIE SOUTERRAINE (la), par Stepniak. Avec une préface de Pierre Lavroff. Traduction française de Hugues Le Roux. 1 vol. in-18 jésus de 430 pages. Prix : 3 fr. 50

SOCIÉTÉ DE MADRID (la), par le comte Paul Vasili. 1 vol. in-8°. Prix : 6 fr.

SURSUM CORDA ! par Jeanne Loiseau (Daniel Lesueur), pièce de vers couronnée par l'Académie française. In-18 jésus de 16 pages. Prix : 0 fr. 75

UNE ÉTRANGÈRE, étude de femme ; par Claude Vignon. 1 vol. in-18 jésus de 347 pages. Prix : 3 fr. 50

Tome XXI. N° 2 **Février 1886**

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

LA MORTE, par OCTAVE FEUILLET, de l'Académie française. Un volume in-12 de 306 pages. Prix : 3 fr. 50

« — Ah! docteur ! savez-vous qu'il devient bien difficile, quelque bonne volonté qu'on y mette, d'être heureux en ménage ?... Comment faire ?... Généralement, aujourd'hui, un homme qui se marie n'a plus la foi....; s'il épouse une jeune fille élevée à la moderne, c'est-à-dire à la diable, il risque fort d'épouser une petite courtisane...; s'il épouse une personne élevée dans les traditions anciennes, il n'a intellectuellement rien de commun avec elle..., le mariage n'est plus qu'un divorce moral ! — L'institution serait-elle donc périmée et le mieux ne serait-il pas d'y renoncer ?

— Le mieux, mon cher ami, dit le docteur Tallevaut, serait de donner aux femmes une éducation plus conforme au temps où nous vivons et plus en harmonie avec l'état de nos connaissances. ., ce serait de substituer dans leur esprit un idéal nouveau à l'idéal chrétien... (1) C'est ce que fera l'avenir..., c'est ce qu'on fait même dès à présent..., et, si vous me permettez de le dire, c'est ce que j'ai fait moi-même dans ma maison..... »

Mais n'anticipons pas sur l'analyse de ce nouvel ouvrage de M. O. Feuillet, roman que l'on ne saurait trop recommander à ceux qui en lisent, et voyons à l'œuvre ce nouvel idéal.

Ce n'est point ici l'histoire banale d'un mariage mal assorti, entre une femme intelligente et pieuse et quelque vulgaire malhonnête homme, mais l'union de deux êtres d'élite, parfaitement associés d'ailleurs, que toutes leurs qualités rapprochent et que sépare seulement la question de foi. Le développement des conséquences de cette situation forme une étude pleine d'intérêt, et, croyons-nous, d'une grande utilité à cette époque.

Le fond, d'ailleurs, est d'une grande simplicité. C'est un jeune homme d'excellent monde, mais sceptique par raison, peut-être aussi un peu par genre, mais d'une éducation et d'une distinction parfaites, et qui, malgré cela, épouse une jeune fille très religieusement élevée, et qui l'aime sincè-

(1) Système Goblet.

rement, avec le secret espoir, sans doute, de le ramener à sa croyance et de le convertir.

« Le vicomte Bernard de Vaudricourt, du temps qu'il faisait la cour à Mlle de Courteheuse, s'était flatté que le séjour de Paris aurait vite raison des excès de piété de sa fiancée, et qu'il lui ôterait ce qu'on pouvait appeler le trop plein de ses vertus, tout en lui laissant le nécessaire.

» Mais si elle s'obstinait à vivre à Paris dans son originalité sauvage, uniquement occupée de Dieu, de son mari et de sa fille, c'était à désespérer. M. de Vaudricourt comprenait en homme d'honneur tout ce qu'il y aurait de délicat à paraître pousser sa femme à la dissipation ; et cependant, s'il pouvait honnêtement la dégager un peu de son excessive austérité, il lui semblait qu'elle y gagnerait beaucoup, et lui aussi.

» Mais après quelques tentatives pour humaniser Aliette et la mettre dans le mouvement de la civilisation, il y renonça. Aliette était décidément une personne remplie de mérite, mais une petite puritaine insociable. Il fallait en prendre son parti, et lui pardonner ses bizarreries en considération de ses vertus en la laissant vivre à sa mode farouche et se retirer du bal comme Cendrillon à l'heure où le cotillon commençait.

» M. de Vaudricourt, toutefois, se crut autorisé, dès ce moment, à suivre de son côté ses goûts personnels, et se laissa aller doucement à reprendre à peu de chose près sa vie de garçon, en y apportant, cependant, autant que possible, la discrétion d'un galant homme qui entend ménager le repos et la dignité de sa femme.

» Aliette se vit donc de plus en plus abandonnée dans cet intérieur charmant préparé avec tant de soins, d'espérance et d'amour pour y attirer et fixer son mari... Que d'heures tristes passées dans des attentes de plus en plus longues ! Que de baisers douloureux donnés à sa chère petite fille, inutilement parée comme sa mère pour faire fête à un oublieux et à un ingrat ! Que de brûlantes larmes tombées sur l'enfant endormie ! Bernard la surprenait souvent, les yeux rouges et encore humides, et il s'en irritait de plus en plus. Que voulait-elle enfin ?

» Il croyait ou il affectait de croire qu'elle avait la prétention de l'enlever à la vie de Paris et à ses plaisirs pour lui faire mener à côté d'elle une sorte d'existence claustrale. Aliette était trop sensée pour s'être jamais livrée à de pareilles imaginations. Mais elle n'aimait pas, pour son mari plus que pour elle-même, la violente dissipation mondaine : elle la jugeait inconciliable avec une certaine gravité de pensée.

» Elle avait donc souhaité ardemment de l'en retirer pour se créer avec lui un de ces foyers exceptionnels qui sont rares sans doute à Paris, mais

qu'on y rencontre pourtant, qui y forment une élite presque inconnue, et qui présentent réellement le modèle d'une vie digne, intelligente et heureuse. Elle appréciait vivement elle-même les jouissances élevées et délicates qu'une grande capitale intellectuelle comme Paris offre sans cesse à l'esprit sous des formes variées à l'infini. Mais elle aurait voulu les goûter dans une intimité choisie, sérieuse et paisible, à l'écart du tourbillon désordonné, de l'ivresse mondaine et de la fièvre boulevardière qui étaient pour elle comme l'écume de Paris.

» Quand elle laissait entrevoir à son mari l'espèce d'existence qu'elle rêvait, il se contentait de hausser les épaules et de murmurer les mots : *Chimériques... Hôtel de Rambouillet!* »

Cependant, le malentendu grandissait entre eux et ces deux honnêtes gens commençaient à souffrir profondément l'un par l'autre.

C'est dans ces dispositions que M. de Vaudricourt vint un jour trouver une vieille duchesse, amie de sa femme, pour faire appel à sa compétence et lui demander une consultation sur son cas particulier.

« — Ma chère duchesse, lui dit-il, vous savez ce qui s'est passé, et vous voyez ce qui se passe. J'ai fait absolument tout ce qui m'était possible pour arracher ma femme à cette espèce d'existence monacale où elle se complait Elle y a persisté... soit ! Je respecte sa manie... Mais je ne puis pourtant pas m'enfermer avec elle dans sa cellule pour passer ma vie à prier son Dieu, auquel je ne crois pas, — et à moucher ma fille !

— Mon cher monsieur, dit la duchesse, vous êtes en colère.

— Parfaitement, je suis en colère, car je n'ai vraiment rien à me reprocher... Si je vais seul dans le monde les trois quarts du temps, si j'ai repris mes habitudes de cercle, n'est-ce pas sa faute ? Et maintenant elle pleure dans son coin jour et nuit..., et comme j'ai la bêtise d'avoir bon cœur, cela empoisonne ma vie... Sans compter les commérages que les singularités provoquent : les uns disent que je suis jaloux, les autres qu'elle est timbrée !... Eh bien ! est-ce agréable, je vous le demande ?

— Vous êtes réellement, dit la duchesse, un être extraordinaire.

Vous avez, par hasard, en ce temps-ci et en plein Paris, une femme qui n'est pas une folle, et vous vous plaignez !... Mon Dieu ! que je voudrais donc vous voir, seulement pendant quinze jours, attelé de front avec une aimable personne qui a fait mon bonheur à Dieppe l'été dernier, — une vraie et pure parisienne, celle-là, une essence. Elle logeait dans mon hôtel et je ne me lassais pas de l'admirer. — Dès le point du jour, j'entendais sa canne taper dans les corridors..., je la voyais partir avec sa cour, c'est-à-dire avec quatre ou cinq gaillards de votre genre, — et avec son mari

par dessus le marché... Je la voyais donc partir, la jupe retroussée, pour la plage, pour la pêche à marée basse, pour le bain. Elle rentrait pour déjeuner, suivie, bien entendu, de ces messieurs, et je la voyais manger, pour se refaire, une salade de concombres, des rôtis à la moutarde et une jatte de fraises. Après quoi, elle allait tuer quelques pigeons au *shooting ;* puis au casino, où elle avalait deux glaces et où elle perdait cinquante louis aux Petits-Chevaux ; de là chez le photographe... Puis elle partait en break avec des grelots, et toujours avec ces messieurs, s'arrêtait au Pollet pour y manger trois livres de crevettes et allait dîner ensuite au cabaret, à Arques... Puis, retour au casino, où elle regagnait ses cinquante loui au baccara. Après quoi, elle soupait, prenait un bock, se plantait une fleur dans les cheveux, faisait un tour de valse et rentrait triomphalement à l'hôtel sur les trois heures du matin, — toujours avec ces messieurs, pâles et haletants, mais sans son mari, qui sans doute était mort ! — Eh bien ! mon cher vicomte, malgré ça on dit que c'est une femme très honnête... Mais enfin, voudriez-vous qu'elle fût la vôtre ?

— Ça me changerait, dit Bernard en riant.

— Voilà donc les jeunes femmes d'à présent, poursuivit la duchesse, car vous savez bien que celle-là n'est nullement une exception, et vous venez vous lamenter quand vous avez une perle de petite femme qui est sage, spirituelle, instruite, sérieuse, et qui n'a d'autre inconvénient que d'être une sainte ! De ce côté, il y a peu d'excès, c'est possible... Mais elle vous aime tant que vous lui feriez facilement entendre raison si vous vouliez vous en donner la peine... »

Aliette, à la suite de l'intervention de la duchesse, se dévoue à suivre son mari dans le monde afin de pouvoir l'en ramener plus sûrement et plus joyeux chez elle. Félicitons ici M O. Feuillet d'avoir résisté au courant de la littérature actuelle qui devait le porter à chercher la punition du mari dans la chute de la femme ; mais il poursuit un but plus élevé, la religion doit protéger la vertu de son héroïne. Il nous la montre, effrayée dès l'abord, de sentir que sa liberté, son temps, sa personnalité lui échappaient, que bientôt elle appartiendrait au monde et ne s'appartiendrait plus ; des dégoûts profonds lui montaient aux lèvres quand elle assistait à certains entretiens que le relâchement du sens moral a mis à la mode jusque dans les salons réputés les meilleurs ; il lui semblait être sur un bâtiment en détresse où les officiers, au lieu de faire leur devoir, s'enivraient avec l'équipage.

De plus, sa fille grandissait ; elle se demandait, avec angoisse, comment elle pourrait l'élever suivant son cœur dans ce milieu où l'air était comme

chargé, non seulement d'incrédulité, mais aussi d'impudeur. Si encore, au milieu de tant d'amers soucis, elle avait eu la consolation de gagner quelque chose sur l'esprit de son mari ! Mais pas la plus légère évolution dans le sens qu'elle désirait.

« — Ma chère, lui disait-il parfois, vous vous débattez dans l'impossible... Vous êtes une chrétienne de fait dans une société qui ne l'est plus que de nom.... Vous ne pouvez pourtant pas réformer votre siècle... Renoncez-y donc, de grâce !... et surtout, je vous en supplie, renoncez à me ramener, moi, personnellement, à vos croyances. »

Cette vie, et les souffrances qu'elle imposait à la jeune mère, devinrent de plus en plus pénibles, et les excès auxquels se livra, dans un pique-nique, à Saint-Germain, le groupe *selected* dont faisaient partie M. et Mme de Vaudricourt, provoquèrent chez cette dernière une fièvre dangereuse à la fin de laquelle nous retrouvons le mari assoupi au chevet du lit de sa femme.

« Il fut réveillé par la voix d'Aliette, qui l'appelait doucement :

— Bernard !

— Ma chère mignonne ! dit-il en se dressant brusquement et en se penchant vers le lit.

Elle le saisit avec ses deux bras et, l'attirant violemment sur son sein secoué par les sanglots :

— O Bernard ! dit-elle, ayez pitié de moi, je vous en prie !

— Quoi ! mon enfant ? que voulez-vous ?

— Je ne peux plus ! je ne peux plus ! je vous assure !... Je ne vous sauve pas... et je me perds !... Et puis ma fille ! ma pauvre petite fille !.....

Suffoquée par les larmes, elle cessa de parler pendant quelques minutes ; puis elle reprit d'un air égaré :

— Je veux partir... je veux l'emmener !

— Vous voulez me quitter, Aliette ? dit Bernard.

Elle lui jeta de nouveau ses bras autour du cou :

— Jamais !... je ne pourrais pas !... Laissez-moi seulement envoyer ma fille chez ma mère qui me la gardera... Elle, du moins, ne sera pas perdue !

— Aliette, je ne veux pas vous séparer de votre enfant... Bien que suivant moi, vous vous exagériez les dangers du séjour de Paris, tant pour vous que pour votre fille, si vous désirez quitter Paris avec elle, j'y consens.

Aliette murmura, en secouant douloureusement la tête, quelques paroles qui se perdirent dans les sanglots.

— Je vous suivrai ! ajouta Bernard avec une gravité émue.

— Vous ! s'écria t-elle, en l'interrogeant avidement du regard. Ah ! comment vous demander un pareil sacrifice ?

— Je suis père. Je vous le dois... Il s'est passé, cette nuit, en votre présence, des choses qui vous ont justement offensée, des choses auxquelles je n'aurais pas dû vous exposer... Je ne pouvais prévoir de pareilles folies... Je vous en demande pardon .. J'aurais dû vous emmener de là, mais c'eut été donner une leçon aux autres, et c'était bien délicat.. Enfin j'ai eu tort, je vous dois une réparation. »

Bernard comprenait qu'Aliette l'avait ménagé lorsque, dans ses sanglots, elle avait laissé échapper ces paroles désespérées : — « Je ne vous sauve pas... et je me perds ! » Il sentait qu'elle aurait pu dire : « Vous me perdez ! » Ce fut donc par un mouvement d'honneur qu'il se décida à racheter l'estime de sa jeune femme en lui sacrifiant ses habitudes. Le jeune ménage alla s'installer à la campagne.

Mais auprès du château où il se retira, habitait un vieux médecin, le docteur Tallevaut, un de ces honnêtes utopistes qui poursuivent, en dehors de la religion, un idéal étrange de progrès humanitaire. Il avait été amené par le cours de ses études, à cette conviction que l'œuvre divine de la création se poursuit indéfiniment dans l'univers ; que tout être intelligent est appelé à contribuer et à collaborer en quelque sorte pour sa part à cette œuvre de perfection et d'harmonie progressives ; que c'est son devoir de le faire,et qu'il doit trouver dans le pur accomplissement de ce devoir et dans la conscience de servir à un but supérieur, la récompense et la joie de sa vie.

C'est précisément à ce docteur que Bernard de Vaudricourt exposait ses vues sur le mariage, dans la conversation que nous citions en commençant et nous y avons appris que le docteur était en train d'appliquer sa théorie humanitaire à une jeune parente recueillie par lui et dont il achevait l'éducation.

M. Octave Feuillet, dans la suite de son roman, nous montre comment, dans le commerce d'un homme de bien, mais d'un songeur qui rêve un état social particulier, une jeune fille peut puiser des idées désespérantes et gagner, ce à quoi le maître ne pensait guère, une indomptable passion de jouissance égoïste qui va jusqu'à la monstruosité.

Sabine Tallevaut, qui s'est aperçue de l'impression qu'elle a produite sur M. de Vaudricourt, n'hésite pas à supprimer l'obstacle qui s'oppose à ses idées ambitieuses : Aliette meurt et Bernard ne connaît le crime que lorsque, remarié avec Sabine Tallevaut, il vient à la campagne pour y reprendre sa fille et la ramener dans son nouvel intérieur.

Écoutons-le raconter lui-même les révélations de Victoire, la femme de chambre toute dévouée de Mme de Vaudricourt.

« Elle me regarda fixement de son œil gris et ferme, et me dit :

— Monsieur le comte ne fera pas cela !

— Pardon, ma chère madame Genest, je ferai cela... J'apprécie vos qualités de fidélité et de dévouement... Je vous serai très reconnaissant de continuer vos bons soins à ma fille... Mais, du reste, j'entends être seul maître chez moi, et seul maître de ma fille.

Elle a posé une main sur mon bras :

Je vous prie, monsieur, ne faites pas cela !

— Victoire... est-ce que vous devenez folle ?

— Oh ! non, monsieur, si j'avais pu le devenir, ça serait fait !...

Son regard fixe et rigide ne quittait pas le mien et semblait m'interroger jusqu'au fond de l'âme.

— Je ne l'ai jamais cru, murmura-t-elle, non, jamais je n'ai pu le croire... Mais si vous emmeniez la petite, je le croirais !

— Mais quoi, malheureuse !... quoi donc ?

Elle baissa encore la voix :

Je croirais que vous savez comment est morte la mère... et que vous voulez que la fille meure comme la mère !

— Meure comme la mère !

— Oui,... de la même main !

Mon front s'est baigné de sueur et j'ai senti comme un souffle de mort... Cependant, je repoussais encore l'effrayante lumière.

— Victoire, ai-je dit, prenez garde !... Vous n'êtes pas folle, en effet,... vous êtes pis que cela... votre haine contre celle qui a remplacé ma première femme, votre haine aveugle vous inspire des paroles odieuses... criminelles !

— Eh bien ! monsieur, s'est-elle écriée avec une sauvage énergie, — après ce que je viens de vous dire, emmenez votre fille auprès de cette femme, si vous l'osez !

J'ai fait quelques pas à travers la chambre pour recueillir ma raison, puis, revenant à la vieille femme :

— Mais comment puis-je vous croire ?

Si vous aviez eu l'ombre d'une preuve de ce que vous me laissez entendre, comment auriez-vous gardé le silence si longtemps ?...

Comment m'auriez-vous laissé contracter ce mariage exécrable ?

Elle a paru plus confiante et sa voix s'est attendrie :

— Monsieur, c'est que madame, avant de retourner à Dieu, m'a fait jurer sur le crucifix de garder ce secret à jamais.

— Mais pas avec moi, enfin,... pas avec moi !

Et je l'interrogeais à mon tour, les yeux dans les yeux.

Elle a hésité, puis elle a balbutié :

— C'est vrai,... pas avec vous,... puisqu'elle croyait, la pauvre petite...

— Quoi ! que croyait-elle ? Que je le savais ?... Que j'étais complice, alors... Dis ?

Elle a baissé les yeux et n'a pas répondu.

— Ah ! mon Dieu ! est-ce possible, mon Dieu !... Voyons, mets-toi là, ma chère fille,... asseois-toi près de moi... et parle,... dis-moi tout... tout ce que tu sais,... tout ce que tu as vu... Quand t'es-tu aperçue de quelque chose ?... A quel moment ?... car elle était réellement malade depuis quelque temps...

— Oui, monsieur, mais ce n'était rien, ce n'était pas dangereux,... les médecins le disaient, vous savez, et moi j'avais trop l'habitude de la soigner pour m'y tromper !...

Ah ! je sais bien quand le danger est venu... M. le comte doit se rappeler le jour où madame la duchesse arriva à Valmoutiers, et où on envoya chercher mademoiselle Sabine...

C'est ce jour-là, monsieur, j'en suis sûre, qu'elle a commencé à mal faire..., c'est à partir de ce jour-là que les souffrances de madame ont brusquement augmenté... et qu'il y a eu de grands changements... Je me doutais, et je me suis mise à la surveiller, cette fille...

Un soir, cachée derrière un rideau du petit boudoir où on préparait les potions... à côté de la chambre..., je la vis tirer de sa poche un flacon et en verser une goutte ou deux dans la potion de madame.

Je me montrai tout subitement :

» — Qu'est-ce que c'est que ça, mademoiselle ?

» Elle avait beaucoup rougi, mais elle me répondit pourtant avec un grand sang-froid :

» — Ce sont des gouttes que mon oncle m'a recommandé de mêler à la valériane...

» Voilà ce qu'elle me dit, et vous saurez tout à l'heure, monsieur, qu'elle mentait...

» Quand je la surpris comme cela, il était trop tard déjà peut-être..., car ce n'était pas la première fois, bien sûr, qu'elle faisait mal,... ma première idée fut de vous prévenir,... mais je n'osai pas... Alors je prévins madame... Ah ! je crus bien voir que je n'apprenais rien à la pauvre petite,... et pourtant elle me gronda presque durement :

» — Tu sais bien, me dit-elle, que mon mari est toujours là quand elle

prépare les potions,... il serait donc coupable aussi,... plutôt que de croire cela, j'aimerais mieux cent fois prendre la mort de sa main!...

» Et, je me souviens, monsieur, qu'au moment même où elle me disait cela, vous sortiez du petit boudoir, et vous veniez lui présenter une tasse de valériane,... Elle me jeta un coup d'œil terrible, — et but..

» Quelques minutes après, elle se trouva si mal qu'elle crut que c'était déjà la fin... Elle me dit de lui donner son crucifix, et elle me fit jurer que je ne dirais jamais un mot de ce que nous soupçonnions... Ce fut alors que j'envoyai chercher le prêtre... Quand tout fut fini, M. Tallevaut... qui avait été si frappé en arrivant, vous vous rappelez, monsieur?... M. Tallevaut m'interrogea; je lui dis que les gouttes qu'il avait données à mademoiselle Sabine pour mêler aux potions de madame, m'avaient paru lui causer beaucoup de mal...

» — Quelles gouttes? me dit il, comme quelqu'un qui ne comprend pas...

» — Ces gouttes que mademoiselle Sabine a apportées dans un petit flacon brun.

» Il devint tout pâle, me regarda un moment d'un air égaré, secoua la tête comme un homme qui ne sait que dire et me quitta subitement,... et quand j'appris le lendemain matin qu'il était mort, je me dis :

» — Ce malheureux homme-là s'est tué !...

» — Voilà, monsieur, ce que je sais, ce que j'ai vu de mes yeux..., et je vous jure, sur mon Dieu, que je ne vous ai pas dit un mot qui ne soit la pure vérité !...

Elle a cessé de parler... Je n'ai pu lui répondre..., j'ai saisi ses vieilles mains ridées et tremblantes, j'y ai appuyé mon front, et j'ai pleuré comme un enfant.....»

Dans la littérature contemporaine, si constamment à la recherche d'effets de douleur matérielle, il y a peu de pages plus émouvantes que cette mort-là. Elle est d'un maître, et si parfois elle était mise à la scène, elle aurait un succès de larmes.

L'ange une fois descendu dans la tombe, voici le démon, le vrai, celui qui cache sous des attraits incomparables, l'âme la plus noire, le cœur le plus dur, un autre sphinx, en un mot, assassin de la femme pour prendre le mari et pour entrer, en plein, dans toutes les jouissances si ardemment désirées. La première, qui croyait à tout, et qui est morte sans une plainte, tout en sachant la main qui lui versait le poison et tout en croyant à la complicité de son mari, s'était toujours effacée et soumise; l'autre, dès les premiers instants de mariage, s'est affirmée. Il faut l'entendre, dans le livre de M. Feuillet, s'expliquer, au sujet du désir de son mari d'avoir un fils et

de la joie qu'il aurait de ne pas voir s'éteindre son nom ; il faut lire sa réponse à son oncle quand il apprend son crime, réponse dont la logique foudroie le pauvre utopiste.

Moralement écrasé, le mari se retourne vers le passé. Une comparaison s'établit dans son esprit, l'image de la morte lui apparaît de plus en plus séduisante et alors, de cette comparaison, surgit cette idée que la croyance vaut mieux que toutes les philosophies. C'est le triomphe de la morte ; son affection semble réagir par delà la tombe, pour exercer sa douce influence sur l'âme du sceptique qui l'a trop méconnue.

« Elle est morte en me croyant coupable !... C'est une idée épouvantable... Je ne peux pas m'y faire ! Un être si faible, si doux, si délicat !... Oui, elle s'est dit : « Mon mari est un meurtrier,.. ce qu'il me donne-là, c'est du poison, et il le sait !... » Et elle est morte sur cette pensée !... Et jamais, jamais elle ne saura que ce n'est pas vrai... que je suis innocent.. que cette idée me torture !... que je suis le dernier des misérables !... Ah ! Seigneur Dieu tout-puissant, — si vous existez, — vous voyez ce que je souffre... Ayez pitié de moi !

» Ah ! que je voudrais croire que tout n'est pas fini entre elle et moi,... qu'elle me voit,... qu'elle m'entend,... qu'elle sait la vérité !... Mais je ne peux pas ! Je ne peux pas !

» Sa dernière pensée a été que j'étais un criminel !... et jamais elle ne sera désabusée... »

Cette révélation atteint trop profondément M. de Vaudricourt pour qu'il puisse y résister. Une crise l'emporte, mais pas si rapidement, qu'il n'ait eu le temps d'appeler Mgr de Courteheuse, l'oncle d'Aliette, et d'abjurer son scepticisme entre ses mains.

C'est le triomphe de la morte ! s'écrie l'auteur ; nous dirons, nous, puisqu'il affirme que ces pages ont été vécues, c'est le triomphe de la grâce.

W. Fernout.

HISTOIRE DE CHARLES VII, par M. G. du Fresne de Beaucourt
Quatre volumes in-8°. Prix : 32 fr. ; trois volumes parus

Le règne de Charles VII est un de ces problèmes d'histoire aussi difficile à résoudre que certains problèmes de mathématique. Ce prince fut-il digne de blâme ou de louange ? Ses contemporains ne s'accordent pas sur son compte ; de nombreux travaux ont paru, à notre époque, sur ce règne qui n'ont pas tranché la question.

M. du Fresne de Beaucourt a voulu savoir à quoi s'en tenir sur ce monarque. Il s'est demandé si, en dehors des titres de *Charles le Victorieux*, que

lui valurent son triomphe sur les Anglais, il mérite les éloges que certains historiens lui ont prodigués. Dans la grande œuvre du salut de la France opérée à cette époque, quelle part faut-il attribuer à la mission providentielle de Jeanne d'Arc et aux vaillants capitaines qui l'entouraient ? La plus grande gloire en revient-elle au règne de Charles VII ou à celui de Louis XI ?

C'était entreprendre un travail peu aisé ; M. du Fresne de Beaucourt y travaillait déjà à l'époque de nos derniers désastres qui ressemblent sur tant de points à la période lamentable dont il nous donne le récit. Deux volumes ont successivement paru, le premier en 1881 et le second, l'année suivante. Voici maintenant le troisième dont l'apparition coïncidant avec l'introduction de la cause de béatification de Jeanne d'Arc en cour de Rome, est d'une opportunité et d'une actualité incontestables.

Le premier volume est intitulé le *Dauphin* et va de l'année 1403 à l'année 1422. Il comprend donc tout ce qui se rattache à la vie de Charles VII, depuis sa naissance jusqu'à son avènement au trône. Sa fuite de Paris, l'assassinat de *Jean Sans Peur* et les pourparlers avec le roi d'Angleterre y tiennent une large place.

Le second volume porte en sous-titre le *Roi de Bourges* et déroule tous les événements qui s'accomplirent sur le sol de la France, depuis 1422, date du règne de Charles VII, jusqu'à 1435, date du traité d'Arras. Tout un chapitre y est consacré à Jeanne d'Arc et au reproche que l'on fait généralement à ce prince d'avoir abandonné sa libératrice, d'avoir payé son intervention par la plus noire des ingratitudes, l'historien répond en établissant par des preuves convaincantes et des affirmations péremptoires que c'est, au contraire, au roi de France en personne qu'est dû le commencement de la réhabilitation de l'héroïne.

Le troisième volume, enfin, est le *Réveil du Roi.* Ce n'est plus le vaincu de Crevant et de Verneuil, le royal fugitif sans armée, sans argent, qui n'a plus rien à attendre de ses sujets aussi misérables que lui. C'est le brillant capitaine entouré d'un état-major aussi brillant que lui, enlevant une à une à la pointe de l'épée les provinces et les places fortes de son royaume dont les Anglais s'étaient emparés, dictant des lois à ceux de ses féaux qui s'étaient révoltés contre lui, imposant des conditions à l'étranger qui avait envahi ses terres, déjouant les intrigues qu'on cherche à ourdir contre sa personne, pardonnant généreusement à ceux qui l'avaient trahi, organisant la France qui avait été bouleversée, châtiant les coupables qui voulaient encore lui résister, se montrant, en un mot, grand général, habile diplomate, sage législateur et sévère justicier à la fois.

Ce *Réveil du Roi*, qui est d'autant plus extraordinaire qu'il était moins attendu, les détracteurs de Charles VII l'attribuent à une ignominie, à sa liaison adultérine avec Agnès Sorel, l'une des demoiselles d'honneur de la reine. M. du Fresne de Beaucourt démontre, sans réplique possible, que les premières relations d'Agnès ne remontent pas au delà de 1443 et qu'elle ne fut maîtresse en titre qu'en 1444. (Voir chap. XI, pages 273-293). Or, ces dates sont postérieures au *Réveil du Roi* qui commença en 1436. Si, après une jeunesse pure, Charles VII trahit, à quarante ans, la fidélité conjugale, cet oubli du devoir eut pour cause, peut-être, une intrigue honteuse, ourdie par un ambitieux, intrigue analogue à celle qui perdit Louis XV.

On trouvera sans doute, dans le quatrième volume, le prononcé du jugement de M. G. du Fresne de Beaucourt sur ce prince dont le règne a été l'objet d'appréciations si diverses, comme je l'ai déjà dit, et dont la figure a été étudiée avec non moins de désaccord par tous ceux qui ont eu à s'occuper de la France à cette si lamentable et si critique époque de son histoire.

HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, DUCHESSE D'ORLÉANS.

Sa vie et sa correspondance avec son frère Charles II, par le comte DE BAILLON. Un volume in-8°, avec portrait ; prix : 7.50.

M. le comte de Baillon, qui a écrit la vie de la reine d'Angleterre Henriette-Marie de France, nous donne aujourd'hui l'histoire de la princesse d'Angleterre Henriette-Anne, duchesse d'Orléans. La fille après la mère. Les deux livres se suivent et se continuent. La mort d'Henriette d'Angleterre, illustrée par Bossuet, est surtout célèbre. Sa vie, racontée par Mme de Lafayette, est un badinage où la vérité se voile ou s'accuse sous les sourires et la légèreté d'un roman, dénoué brusquement par la grande et simple tragédie de la mort. Pas de personnage plus aimable qu'Henriette d'Angleterre, pas de physionomie plus touchante ni plus propre à être *romancée*. Les contrastes abondent dans son histoire : une enfance persécutée et fugitive, une jeunesse pauvre et retirée, bien que cotoyant les premiers divertissements de la cour, dont, après la paix de 1660, la princesse devient, à Fontainebleau, la gloire et la fête ; les grâces et les amabilités de son humeur et les austères missions diplomatiques dont elle se charge et où elle triomphe. Le thème est varié et charmant, les documents piquants et agréables. Le règne de Madame a été comme l'aurore de la gloire de Louis XIV.

Le livre de M. de Baillon ne pouvait manquer d'être intéressant. Tout ce qui touche au grand siècle, à l'histoire des lettres et de la société de

ces beaux temps, ne peut moins faire qu'avoir son prix. L'historien a le coup d'œil précis ; il sait faire jaillir les faits du badinage et des calomnies où ils s'enveloppent souvent, et les ramener à la vérité historique. Il sait être justement discret ; il reconnait que les aventures du roi avec Mlle de la Motte d'Agencourt, comme avec Marie Mancini, ont été simplement platoniques ; pourquoi emprunte-t-il à d'odieux pamphlets l'ignoble légende de Mme de Beauvais, dont s'est fait l'écho Saint-Simon, il est vrai. Mais Saint-Simon n'a pas connu la jeunesse du roi, et l'on sait que dans son grand style il a recueilli bien des propos de mauvaises ruelles et de lieux plus infimes encore.

Beaucoup d'intrigues étaient nouées autour de Madame. C'est à l'aide de la correspondance avec le roi Charles II, son frère, que le livre de M. de Baillon a été tissu et ouvré. Il est une heureuse suite au premier ouvrage sur Henriette-Marie, et les lettres du roi Charles ont un véritable intérêt.

LE SACRIFICE DANS LE DOGME CATHOLIQUE ET DANS LA VIE CHRÉTIENNE, par J.-M. Buathier, curé de Buellas. Un beau vol. in-8°. Prix : 6 francs

M. l'abbé Buathier est un de ces esprits qui ne se tiennent pas à la surface des choses, mais pénètrent leur sujet de part en part, et le creusent jusqu'à fond.

Et ici quelle profondeur à pénétrer !

Ce mot de « sacrifice » est peut-être le plus grand mot des langues humaines, celui qui recouvre la plus belle et la plus vaste réalité.

Le prenant dans son grand sens, dans son sens plein et éternel, intégral et absolu, notre auteur voit dans ce mot immense toute la théologie, dogme et morale, et toute la religion en résumé.

Dans l'ordre dogmatique, l'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie, l'Église, la grâce des sacrements, le culte, ne sont autre chose que les manifestations diverses du sacrifice : toute vérité aboutit à la Croix ou en découle. De même, dans l'ordre moral, la vie chrétienne, la vie pieuse, la vie religieuse, la vie sacerdotale, la vie ascétique, la vie mystique, en un mot toute vie surnaturelle, à quelque degré qu'on la prenne, ne se nourrit que du sang du Calvaire, et n'a de puissance que dans la mesure où le sacrifice l'imprègne et l'anime : la valeur des âmes est toujours graduée sur leurs immolations.

Et non seulement le sacrifice résume le dogme et la morale, il est encore le point où la morale rencontre le dogme pour s'y greffer, et où le dogme pénètre dans la morale pour la vivifier de sa sève : il est le lien

de l'unité religieuse et la synthèse de la théologie, il est l'âme du catholicisme.

L'ouvrage se divise, on le voit, en deux parties essentielles : la partie théorique et la partie pratique : le *Sacrifice du Rédempteur* et le *Sacrifice de l'âme chrétienne*.

Idée générale du sacrifice, le sacrifice avant la chute, le sacrifice après la chute, le sacrifice de la croix, le calvaire et la croix, le sacrifice eucharistique, *mémorial* du sacrifice de la croix, le sacrifice eucharistique, *reproduction* du sacrifice de la croix et sacrifice réel ; le sacrifice eucharistique, *application* du sacrifice de la croix ; le sacrifice au ciel, le sacrifice et le Sacré-Cœur, le sacrifice et la très sainte Vierge : tels sont les titres successifs sous lesquels se déroule le plan magistral de la première partie. C'est l'histoire de l'humanité au point de vue dogmatique, depuis l'homme de l'Eden offrant au Créateur le sacrifice d'innocence, qui n'est autre que la créature libre s'offrant elle-même à son Dieu dans un triple élan d'adoration, de supplication et d'action de grâces : depuis les sacrifices sanglants et insuffisants de l'homme tombé et païen, qui témoignaient du moins de la profonde conviction de ces trois choses : que les dieux sont irrités, que le sang les apaise, et que le sang de l'innocent peut être substitué à celui du coupable ; — jusqu'à la grande victime du Calvaire, victime *volontaire*, *chargée de tous les péchés du monde*, victime *sainte*, victime *infinie*, victime par excellence en un mot, apportant enfin, après quatre mille ans d'attente, une expiation immense comme Dieu et parfaite comme lui, une satisfaction surabondante, appliquée aux hommes par le sacrifice de la messe, prolongation de celui du Calvaire.

Cette première partie se termine par deux aperçus de magnifique philosophie théologique : sur la sainte Vierge, par qui Jésus s'étant une fois donné, continue à se donner à nous, et sur le Sacré Cœur, cette source vivante de l'amour de Dieu pour les hommes, de cet amour qui est le résumé du dogme, comme l'amour de l'homme pour Dieu est le résumé de la morale.

C'est ce dernier qui remplit la seconde partie, sous le titre encore de sacrifice : *Sacrifice dans la vie chrétienne*. « Il existe, en effet, un rapport intime entre ce que la foi nous donne (le dogme), et ce qu'elle nous demande (la morale), entre la vérité qu'elle apporte et la vertu qu'elle réclame, de même qu'il y a une relation étroite entre l'œil qui voit et la main qui agit. Le christianisme n'est pas une formule, il est la vie ; il est un flambeau qui éclaire la route, mais afin qu'on y marche », et l'homme doit répondre au sacrifice de Dieu par le sacrifice de lui-même.

C'est le versant humain du Calvaire. Il y a là toute une philosophie de la vie, de la famille, de la société, de l'amour, du bonheur, véritablement sublime.

Nous nous en voudrions de déflorer par des citations ces belles pages, où tout serait à citer. J. S.

JOURNAL DU GÉNÉRAL GORDON, siège de Khartoum, préface par A. EGMONT HAKE, traduit de l'anglais par M. A B.; avec notes et documents inédits, un portrait, deux cartes et 18 gravures d'après les croquis de l'auteur; un volume grand in-8° de XLIII-456 pages Prix : 8 fr.

Dans notre numéro de novembre 1884, nous parlions ici-même des lettres adressées par Gordon à sa sœur. On y voyait le Gordon intime, simple et bon, acceptant toutes les adversités, sans un instant de colère, humoristique dans les circonstances les plus tendues où sa personne était exposée et toujours interrogeant sa conscience, pour savoir si chacun de ses actes était marqué au coin de la justice et du droit. Dans ce livre, ou plutôt dans ce journal du siège de Khartoum, on verra l'homme de foi et d'énergie, rivé à son poste, sans un instant de défaillance, malgré les complications les plus terribles et les plus accablantes désillusions. Ce paladin des temps modernes, les moins admirateurs de la chevalerie, ce fils d'une race qui ne passe pas, à bon droit, pour chevalesque, a cependant accompli des merveilles.

Son dernier départ pour le Soudan ne tient-il pas du prodige ? Le 1er janvier 1884, le général Gordon, venant de la Terre Sainte, arrivait à Bruxelles, appelé par Sa Majesté le roi des Belges pour conférer avec Elle au sujet du Congo. De là, il faisait un court voyage de famille en Angleterre et il en repartait le 16 janvier pour la Belgique, d'où il devait s'embarquer pour le Congo. Le 17, il était rappelé à Londres par dépêche; il y arrivait le 18 au matin, et le soir du même jour il était en route pour Khartoum. Il partait seul, chargé par le gouvernement anglais d'aller délivrer les garnisons égyptiennes du Soudan et de les ramener en Égypte, ainsi que les employés civils et leurs familles. Un mois après, jour pour jour, le 18 février, Gordon entrait seul à Khartoum assiégé par le Mahdi.

Il n'est pas possible de rester sans admiration, en présence de tant d'audace et de vaillance, d'une si complète confiance en soi-même, appuyée sur une foi inébranlable dans la Providence.

L'Angleterre, dans un moment difficile, crut en lui; ce qui ne l'empêcha point de l'abandonner, quand elle pensa qu'il y allait de son intérêt. L'acceptation des services de Gordon impliquait la protection éventuelle de l'homme qui osait ce qu'il osa. Or, Gordon non seulement ne fut pas pro-

tégé, mais il fut contrecarré continuellement. Si l'on s'était borné à l'abandonner à lui-même, Gordon, avec les seules ressources de son jugement, de son intrépidité, de son indomptable énergie, serait parvenu au moins à sauver les garnisons du Soudan et à protéger le départ de tous ceux qui voulaient quitter le pays. Il l'a dit et son passé garantissait l'avenir. Mais il a eu la faiblesse d'avoir foi dans autrui, noble faiblesse de l'homme loyal. Pendant ses campagnes de Chine, pendant ses séjours antérieurs au Soudan, il s'était fié à ses ennemis, et au milieu des souffrances si terribles qu'il avait souvent appelé la mort, et cette confiance lui avait réussi ; dans sa dernière mission, il s'est fié à ses amis et il lui en a coûté la vie.

Je ne crois pas qu'on puisse aller loin dans la lecture de son journal sans se sentir pénétré pour Gordon d'une admiration sympathique, car toute l'existence de cet homme singulier n'est pas autre chose qu'un héroïsme prolongé.

Nous lisons cela, nous autres, avec une admiration croissante pour l'homme qui était capable de telles choses, et qui faisait si bon marché de son existence, quand il s'agissait d'un intérêt supérieur. Il est probable que certains personnages, de l'autre côté du détroit, ne le liront pas sans remords. Les dernières phrases de l'introduction écrite par si Henry-N. Gordon, frère du héros, en disent plus long, à cet égard, que les commentaires les plus développés :

« Maintenant, écrit-il, je laisse la parole au journal de mon frère, qui expliquera, je crois, avec la plus grande clarté, sa situation, et fera comprendre pourquoi il n'a pas cru devoir quitter Khartoum sans avoir assuré le sort de ceux qui y étaient avec lui. Le 14 décembre, jour où finit son journal, il eût encore pu pourvoir à son salut personnel. Depuis ce jour, nous ne savons rien des événements. Mais lui n'ignorait pas alors que tout espoir de secours étant évanoui, les vivres s'épuisant et la trahison faisant son œuvre dans la place, la fin était proche, et, le 14 décembre, il écrivait à sa sœur :

» C'est Dieu qui est le maître, et ce qu'il fait est pour sa gloire et pour notre bien ; donc, que sa volonté soit faite. Moi, je suis heureux, car je me suis efforcé de faire mon devoir. »

W. FERNOUT.

LA VIE ET LES TRAVAUX D'ANDRÉ AMPÈRE, par C. VALSON
In-8° de 403 pages. Prix : 6 fr.

Ampère a trouvé un historien digne de lui, un historien capable de saisir et de mettre en lumière cette grande figure qui conservera une si belle place dans les annales de la science. Ampère, en effet, occupe un

rang exceptionnel parmi les inventeurs de génie, et, de plus, il gagne l'admiration et la sympathie de tous par les nobles qualités de son esprit et de son cœur. Rien n'est resté étranger à ce vaste et puissant génie : ses grandes découvertes appartiennent au domaine de la science proprement dite ; mais la philosophie, les lettres, les arts et même les questions économiques et sociales ont été l'objet de ses méditations persévérantes. Enfin, à l'exemple des savants les plus illustres des siècles précédents, Ampère avait l'âme profondément religieuse et chrétienne. Malheureusement, Ampère était né dans un siècle incrédule, il avait dévoré, dans la bibliothèque de son père, le poison de l'Encyclopédie, et par deux fois, ses croyances chrétiennes firent naufrage, Dieu le ramena deux fois par l'épreuve, et enfin il retrouva pour ne plus la perdre, la foi de son enfance, la liberté d'esprit et la paix du cœur.

C'est alors que, rentré en lui-même, il fit ses plus belles découvertes, celles qui assurent l'immortalité de son nom. La vie de ce grand homme, tourmentée par les luttes intimes de l'esprit et du cœur, offrait donc un sujet de considérations philosophiques et morales, de leçons pratiques d'une importance capitale. Elles auraient difficilement trouvé place dans le récit des faits, ou du moins elles risquaient d'en alourdir la marche. Voilà pourquoi M. Valson en a fait l'objet d'une première partie de son travail — près de cent pages — qui n'est ni la moins neuve, ni la moins intéressante de son ouvrage. Il y traite du sentiment de l'idéal et de la poésie dans la science ; du naturalisme dans la science ; de l'esprit philosophique dans la science ; enfin du présent et de l'avenir dans la science.

Nous ne le suivrons pas dans le récit pourtant si émouvant, de la vie d'Ampère.

Bien peu de ceux qui commenceront la lecture de ces pages fermeront le volume avant de l'avoir achevé. Le livre se termine par un appendice, contenant le mémoire inédit d'Ampère sur les preuves historiques de la divinité du christianisme.

LA QUESTION DU LATIN, par Raoul Frary. Un volume in-18. Prix : 3 fr. 50

M. Frary, ancien universitaire, connait autant que personne les défauts de la maison d'où il sort. Il l'aime cependant et voudrait aider à la réparer, et, par places, à la reconstruire.

Voici quelles sont ses vues et le résumé de son livre.

Il estime que l'enseignement tel qu'il est donné dans les lycées ne répond plus aux besoins de la société moderne : les études classiques — grec, latin, rhétorique ou philosophie proprement dites — n'ont aucune

utilité pratique ; l'enseignement spécial garde une marque d'infériorité indélébile et n'est que le développement plus ou moins heureux de l'enseignement primaire. Cette seconde partie de sa thèse est à peu près acceptable ; on ne comprend pas bien pourquoi, lorsqu'il y a dans une ville des écoles comme celles de Turgot, de Lavoisier, d'Arago, de Say, de Chaptal, on attire dans les lycées, en y créant une division d'enseignement spécial, une clientèle qui trouverait mieux ailleurs ce qu'elle cherche et dans le ton général, les habitudes et les visées forment, dans l'ensemble des élèves, un contraste choquant et gênant,

Pour le reste, M. Raoul Frary s'attend bien à ce que tout le monde ne soit pas de son avis, dans l'université surtout. Le grec, dit-il, n'existe que de nom ; on fait semblant d'en apprendre un peu, et personne n'en sait un mot; il n'y a qu'à constater sa mort et à l'enterrer. Le latin, ajoute-t-il, prend un temps considérable à l'élève et ne lui sert de rien ; il n'est pas besoin de savoir les déclinaisons pour devenir un grand médecin, malgré les termes en *us* dont le langage de la profession est encore encombré, ni pour être un grand avocat ou un magistrat éclairé, malgré le *Jus romanum* qui barre la route des débutants à i'école et qu'il faut reléguer sans pitié dans le cabinet des antiques. Il n'est pas nécessaire de savoir le latin pour parler et écrire le français, et l'on peut avoir des idées justes et précises sur l'origine et la formation de notre langue sans avoir passé dix ans à digérer Lhomond ou Chassang, puisque Lhomond ne suffit plus aux grands humanistes que nous sommes. La lecture des auteurs latins n'est ni une école de morale ni une école de courage patriotique ; il suffit de citer Horace, Ovide, Tacite, Suétone, etc., pour réduire à sa valeur une telle prétention ; en tout cas, on trouverait ailleurs d'aussi beaux exemples, plus capables de frapper les intelligences modernes.

Afin de combler les vides faits par toutes ces suppressions, M. Frary fait une large part aux langues vivantes. Il n'augmente pas les sciences ; il les restreint au contraire et en réserve l'étude pour les dernières années ; mais il donne le plus grand développement à la géographie dont il fait un véritable enseignement encyclopédique embrassant toutes les notions générales que l'homme moderne doit avoir sur ses semblables et sur la nature au milieu de laquelle il est placé.

Nous ne voulons pas discuter ni apprécier les vues de M. Frary ; il nous suffit de les avoir, par cette petite analyse, présentées à nos lecteurs. Ajoutons cependant que son livre est écrit avec talent, sa langue est sobre et vigoureuse, pleine de saillies nettes et justes; c'est, en un mot, un livre bien français.

LA QUESTION DU LATIN DE M. FRARY, par A. VESSIOT
Un volume in-12. Prix : 1 fr.

L'auteur de cette brochure, dégageant avec précision les points saillants et essentiels du livre de M. Frary, donne en peu de mots une vue complète de l'enseignement secondaire en France, des besoins actuels de la société, de la situation intellectuelle et morale de la France eu égard aux nations qui l'entourent. Appuyé sur des documents plus récents, plus sûrs et mieux contrôlés que les souvenirs dont s'inspire M. Frary, bien écrit et intéressant de forme, le livre de M. Vessiot est un complément nécessaire de celui que nous avons examiné ci-dessus et sera la matière des discussions qui ne peuvent manquer de s'engager sur cette question.

L'ART DES JARDINS, par A ALPHAND et le baron ERNOUF
Un volume in-4° orné de 500 vignettes. Prix : 20 fr.

Déjà en 1868, M. le baron Ernouf, un lettré et un érudit, avait écrit sous ce même titre un charmant ouvrage dont deux éditions successives ont été rapidement épuisées. Pour répondre à cet empressement, la nouvelle édition aujourd'hui mise en vente a tenu à se compléter de préceptes utiles, dus à la collaboration de M. Alphand. La partie purement historique est restée l'œuvre du baron Ernouf. Elle nous retrace toujours les splendeurs de l'Antiquité, du Moyen âge, de la Renaissance et des deux derniers siècles, dans l'embellissement extérieur des habitations.

Les anciennes civilisations de la Grèce, de l'Égypte, de Rome et des Orientaux y sont représentées par un nombre considérable de gravures et de topographies exécutées avec le plus grand soin. Le Moyen âge, la Renaissance italienne et les créations françaises du XVIIe siècle ont été l'objet d'une reproduction non moins scrupuleuse. Les jardins agrestes et irréguliers viennent clore ce brillant tableau synoptique où tous les âges et toutes les civilisations figurent avec éclat.

A un frontispice aussi étincelant il fallait une conclusion capable d'instruire les contemporains des principes qui ont présidé à la création de tant de merveilles. M. Alphand est alors intervenu. L'embellissement des grandes promenades de Paris a fait de lui, depuis longtemps, un maître dans la théorie de l'art des jardins. C'est par l'exposé de cette théorie que se termine le bel ouvrage offert au public par les deux auteurs.

P. DE BOUTAREL.

ATLAS (NOUVEL) DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE, DU MOYEN AGE ET MODERNE, contenant 100 cartes, par E. Cortambert. Nouvelle édition, entièrement refondue, avec la collaboration d'une Société de géographes et de professeurs. Un volume in-4°, 1885. Prix : 16 fr.

Les soixante-six cartes de géographie moderne de cet Atlas, réunies et reliées séparément, forment une Atlas de géographie moderne du même format et du prix de 12 *fr.*

On sait avec quel soin tout particulier, M. Cortambert, de son vivant, a tenu ses publications au courant des découvertes nouvelles et des changements politiques. Aussi est-il resté l'un de nos géographes les plus populaires. Mais actuellement les explorations des voyageurs, les expéditions militaires, les entreprises des travaux gigantesques, des débouchés nouveaux qui s'ouvrent, appellent l'attention sur des contrées, sur des villes ou des points laissés jusqu'ici dans l'ombre. D'autre part, on attache aujourd'hui plus d'importance qu'autrefois à l'étude des sciences géologiques, minéralogiques, etc. De là l'œuvre des nouveaux éditeurs. Voici le pays des Boers, la région des lacs et le Congo, la Tunisie et le pays des Kroumirs, l'Égypte et le Soudan, Madagascar, Formose, les Pescadores, l'Annam et le Tongking, etc. Là se sont passés et se passent des faits qu'il est plus facile de suivre en ayant sous les yeux les cartes de ce nouvel atlas. Il contient trente-quatre cartes de géographie ancienne et du moyen âge, et, soixante-six cartes de géographie moderne. La France y occupe, à bon droit, une large place. Vingt-deux cartes lui sont consacrées : carte de chacune de ses grandes époques, carte physique, carte hypsométrique, carte géologique : divisions comparatives des anciennes provinces et des départements actuels; France agricole, France industrielle, France administrative, Chemins de fer, etc., etc.

Ce nouvel atlas est donc des plus utiles. il est d'un maniement aisé, d'une exécution irréprochable et d'un prix qui ne laisse rien à désirer.

PETITE ANTHOLOGIE des maitres de la musique depuis 633 jusqu'à nos jours, par Léopold Dauphin. Un volume in-4° de 180 pages. Prix cartonné : 5 francs

Nous recommandons cet album, car il est parfaitement conçu et très bien exécuté. Il donne un exposé sommaire de l'histoire de la musique avant Lulli, des notes sur l'art musical contemporain. Il comprend soixante-dix morceaux de chant pour voix d'enfants (solos, duos et chœurs) avec un arrangement facile pour le piano. Chacun de ces morceaux de chant accompagne la biographie du musicien qui en est l'auteur; de telle sorte qu'après avoir lu les principaux détails sur la vie et les œuvres d'un

compositeur, on voit tout de suite, par l'exécution du morceau, quel est son genre de talent. En outre, une gravure donnant le portrait du compositeur, accompagne également ces notices. Il est bon d'ajouter que les morceaux choisis l'ont été avec tout le respect que l'on doit à l'enfance. Il serait à souhaiter que beaucoup d'autres auteurs, qui écrivent pour les enfants, prissent la convenance de cet album comme modèle.

LE NOUVEAU TESTAMENT DE N. S. JÉSUS-CHRIST, traduit sur la Vulgate, par H. Crampon, avec introduction, notes, et sommaires. Un volume grand in-8° de XII-542 pages. Prix : 5 francs

M. le chanoine Crampon a eu l'heureuse pensée de faire pour le *Nouveau Testament* tout entier ce qu'il avait exécuté déjà pour les saints Évangiles avec tant de succès. Il nous donne aujourd'hui, avec toute la parure extérieure qui leur convient (charmants types, encadrement rouge, lettrines, vignettes, beau papier), les vingt-sept livres des Évangélistes et des Apôtres, traduits d'une manière tout à la fois fidèle et élégante, expliqués par des notes substantielles dans leur brièveté qui encadrent le texte sacré à la façon antique, munis d'introductions générales ou particulières, avec des sommaires lucides pour chaque chapitre. On demande souvent au prêtre : Indiquez-nous un bon ouvrage à lire sur le *Nouveau Testament*, un ouvrage qui ne soit ni trop long ni trop savant, et pourtant qui nous explique bien les sens des Évangiles, des Épitres, etc. Le prêtre pourra désormais répondre avec confiance et renvoyer au *Nouveau Testament* de M. Crampon.

LE MEUBLE, par M. de Champeaux, inspecteur des beaux-arts à la préfecture de la Seine. Deux vol. petit in-8°. Prix : 7 francs

Dans le premier volume de son ouvrage, paru il y a déjà quelque temps, M. de Champeaux s'est attaché à faire revivre les anciennes écoles de sculpteurs sur bois qu'avaient produites les diverses provinces de la France, aux époques du Moyen âge et de la Renaissance, et à signaler les œuvres les plus importantes de nos vieux huchiers-menuisiers ; puis en face du mouvement de l'art français, il a défini les caractères et raconté les principales étapes de la production étrangère, passant successivement en revue l'Angleterre, les Flandres, l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie.

Dans le second volume, l'auteur élargit son sujet qui cesse d'être exclusivement le *Meuble* pour devenir l'*Ameublement*. On sait comment, à partir du XVIIe siècle, le génie français devint prédominant en Europe : cette supériorité incontestée, qui a duré jusqu'à nos jours, ne s'est nulle part affirmée aussi nettement que dans l'ameublement ; c'est donc rendre ser-

vice aux amateurs en même temps qu'à nos ébénistes modernes désireux de marcher sur les traces de leurs illustres devanciers, que de leur montrer la succession ininterrompue d'artistes éminents qui, depuis Boulle et Cressant jusqu'à Riesener, ont composé ces pièces, aussi charmantes de forme que délicates d'exécution, auxquelles l'art a donné droit d'entrée dans les collections particulières et dans les musées.

L'auteur n'a eu garde d'oublier ces habiles fondeurs-ciseleurs qui étaient chargés d'entourer et de sertir les incrustations de Boulle ou les marqueteries de Riesener et d'en rehausser l'effet par l'éclat de leurs cuivres dorés. Cent huit illustrations, choisies parmi les modèles les plus remarquables, complètent l'intérêt du texte où une grande connaissance du sujet est admirablement servie par un style facile et élégant.

Le *Meuble* a enfin son histoire, glorieuse pour la France et instructive pour toutes les classes de la société, elle a sa place marquée sur les rayons de l'amateur comme dans la bibliothèque de l'école et de l'atelier.

LEÇONS DE GÉOGRAPHIE, par FONCIN, troisième année

Dans sa première et sa seconde année de géographie, M. Foncin avait eu soin de s'abstenir de ce qui aurait pu faire rejeter ses livres par les catholiques : il avait même placé dans la première édition une carte de la *Palestine* pour l'étude de l'Histoire sainte.

Il est probable que les établissements religieux et les familles chrétiennes qui ont adopté cet ouvrage, en prendront la suite sans examen. C'est pourquoi nous croyons devoir leur signaler les erreurs que contient cette troisième année.

A la page 70, col. 1, on dit :

« Ils (les Anglais) durent de bonne heure à leur amour de la liberté un » gouvernement parlementaire... et le succès de la réforme religieuse qui » *affranchit l'Angleterre des papes et proclama la liberté d'examen en* » *matière religieuse.* »

Ailleurs, p. 173, col. 1, M. Foncin parle de « populations *asservies au clergé catholique* ».

Plus loin, p. 178, col. 3, voici comment il explique la hiérarchie catholique, dans une phrase qui renferme presque autant d'erreurs que d'affirmations :

« Le christianisme, né de la religion juive, ne fut d'abord qu'un ensemble » de *règles morales et religieuses* très simples. *Le travail théologique y* » *développa ensuite un grand nombre de dogmes, et l'évêque de Rome*

» *devint, en Occident*, après la chute de l'empire romain, *le chef de la* » *hiérarchie catholique...*

» Cependant la plupart des États européens échappèrent peu à peu à la suprématie papale. Le protestantisme attaqua l'autorité religieuse des prêtres ; la liberté de penser et l'essor des doctrines philosophiques ont contribué à l'affaiblissement de la domination catholique.

» Aujourd'hui, le catholicisme perd tous les jours de son importance politique. »

Pour mieux faire comprendre sa pensée et la graver davantage dans l'esprit des élèves, M. Foncin pose les questions suivantes, page 175, col. 1 :

« 13. Le christianisme a-t-il toujours été une religion *constituée avec des dogmes comme aujourd'hui ?* — 14. Le pape a-t-il toujours été le chef de la chrétienté ? — 15. Quel grand événement a détruit la suprématie politique des papes ? »

Ailleurs, il plaît à M. Foncin, *inspecteur général* de l'enseignement en France, de déclarer que l'*Allemagne est la première nation du monde !* Mais il plaira peut-être moins aux pères de famille français d'inculquer cette conviction à leurs enfants.

Sous prétexte de diplômes ou de brevets à conquérir, les catholiques se laissent vraiment trop entraîner à employer les ouvrages de leurs adversaires.

ALLOCUTIONS POUR LES JEUNES GENS, par PAUL LALLEMAND, prêtre de l'Oratoire, agrégé à l'Université. Un vol. in-18 carré, 245 pages. Paris. Prix : 4 fr.

L'auteur de ce charmant petit livre a raison de donner aux dix-sept ou dix-huit pièces dont il se compose, le sous-titre d'*Élévations*. Par la pureté de la doctrine, par la délicate appropriation des conseils, par l'ardeur des convictions et par la mâle élégance de la forme, tout y conspire, en effet, à *élever* les âmes et à fortifier les cœurs. Il circule dans ces pages un souffle d'enthousiasme qui en rendra la lecture attrayante et profitable à tous les jeunes gens : ils s'y reconnaîtront, en même temps qu'ils entendront les sages avis d'un de ces maîtres à qui ils donnent, tout de suite et sans compter, leur affection et leur confiance. Enfin, MM. les directeurs d'œuvres de jeunesse y trouveront eux-mêmes à glaner : s'inspirer n'est pas copier, et ils pourront assurément prendre là nombre d'inspirations pour leurs propres discours. C'est ainsi que ces « Allocutions » qui ont fait déjà, nous le savons, beaucoup de bien dans le milieu sympathique où elles ont été prononcées, auront leur écho ailleurs et en feront plus encore, s'il

plaît à Dieu. Nous nous estimerions heureux, pour notre part, d'avoir contribué à la diffusion de cet excellent travail. J. C.

LA FRANC-MAÇONNERIE et la politique intérieure de la Belgique de 1830 à 1885, par AUGUSTE ONCLAIR. Prix : 30 centimes

Voici une petite brochure d'une soixantaine de pages; elle ne coûte que 30 centimes; elle ne parle que des événements accomplis en Belgique pendant ces cinquante dernières années. Nous croyons cependant que sa lecture sera utile, même très utile aux lecteurs français. Ils y verront comment la franc-maçonnerie sait à propos s'y affubler de tous les masques, prêcher le libéralisme quand ses adversaires sont au pouvoir; puis, quand elle est ou se croit la maîtresse, multiplier les lois oppressives de la liberté de conscience.

Ils apprendront avec quel art la secte sait s'appuyer sur les autorités civiles, tantôt en gagnant leurs bonnes grâces à force de flatteries, tantôt en les effrayant par le bruit de l'émeute qu'elle fait gronder dans la rue.

Ils y verront surtout que la franc-maçonnerie n'est pas invincible. Grâce à leur union et à leur esprit de suite, les catholiques ont pu engager là-bas, contre elle, une lutte qui s'est terminée par la victoire que l'on sait. Aujourd'hui ils occupent, dans les corps électifs de la Belgique, la place prépondérante qui leur était due. Un judicieux emploi des mêmes moyens amènerait certainement en France un résultat identique

DROIT COUTUMIER FRANÇAIS. — LA CONDITION DES BIENS par HENRI BEAUNE. Un vol. in-8° de 616 pages

M. Beaune a conçu le projet d'écrire une histoire de l'ancien droit français, qui, on peut le dire, n'existe pas encore chez nous à l'état de synthèse générale, et ce vaste dessein est sur le point d'être réalisé. Déjà, le contemporain a rendu compte, en 1882, par la plume du savant professeur, M. Villequez, du premier volume de cette histoire : *L'introduction à l'étude du droit coutumier*. Presque à la même époque paraissait un second volume, *la Condition des personnes*, destiné à faire connaitre le régime juridique des diverses classes de la société française jusqu'en 1789. *La Condition des biens*, du même auteur, qui vient d'être mise en vente, trace à son tour le tableau de la propriété foncière et mobilière, du régime matrimonial, des successions et des testaments pendant tout le moyen âge jusqu'à la veille de la Révolution.

Sans entrer dans l'examen détaillé des nombreux chapitres de cet ouvrage, nous nous contenterons d'en signaler deux faits importants : l'un dans lequel l'auteur expose les causes de la chute de la propriété

féodale en 1789, et l'autre, dans lequel il établit que nos vieilles coutumes avaient surtout pour but d'assurer, par la conservation des biens dans la même race, la durée, sinon la perpétuité des familles. C'était une précieuse garantie de stabilité pour l'État, qui fut ainsi préservé, pendant de longs siècles, des crises sociales si menaçantes pour notre civilisation moderne.

DAVID COPPERFIELD, par CHARLES DIKENS. Un vol. gr. in-8° de 510 pages
Prix : 6 fr. 50

Des romanciers anglais modernes, Dickens est le plus populaire. C'est qu'il a la note émue et sincère. Il peint la réalité sans être réaliste. Et, à travers le dédale des aventures, comme il met bien à nu l'âme humaine! Quelle psychologie savante! Quelle pénétrante analyse de l'homme!

Dans *David Copperfield*, Dickens n'a-t-il pas voulu peindre sa propre histoire? Le récit est des plus intéressants. Le héros parle d'un bout à l'autre du livre ; il raconte sa vie.

Fils posthume, *David Copperfield* passa les premières années de son enfance avec sa mère et une vieille servante.

Restée veuve en pleine jeunesse, sa mère se remarie, et David est mis en pension chez un maître très sévère. Dans cette maison, il rencontre quelques camarades qui exercent sur lui une grande influence.

Un se distingue entre autres, et que plus tard il retrouve dans la vie.

Sa mère meurt. Il est placé à Londres chez un négociant, qui le fait beaucoup souffrir.

La nature délicate de David se révolte contre les traitements dont il est victime; il s'échappe, et, après beaucoup d'incidents, il se confie à des voleurs.

Enfin, il arrive chez une vieille tante, déjà entrevue au début du récit, et qui le fait instruire.

C'est, de toute son existence passée, le moment le meilleur. Le cœur s'éveille, chez David, et se laisse aller çà et là à quelques affections qui n'ont rien de dangereux, parce qu'elles s'adressent à des personnes âgées de plus de trente ans. Puis il voyage. Après des événements multiples, David revient en Angleterre où il retrouve et épouse son amie d'enfance, la charmante Agnès : il est heureux et il a beaucoup d'enfants, — comme dans les contes des fées.

Cette histoire, qui côtoie le drame, amène le sourire et les larmes avec je ne sais quoi de simple et d'aisé. Elle fera l'amusement de bien des lecteurs.

LE ROI DE THESSALIE, par Ary Ecilaw. Un volume in-12
Prix : 3 fr 50

Ce roman, que nous ne recommandons pas à nos lecteurs, est évidemment un livre à clef, et il n'est pas difficile de reconnaître sous des noms d'emprunt les personnages que l'auteur a voulu peindre.

L'action de ce roman est particulièrement vivante, et si Ary Ecilaw a voulu donner une leçon aux grands de la terre, ceux-ci se préoccuperont bien peu de ses objurgations. La raison d'État est une arme que les têtes couronnées ne sont pas seules à manier ; seulement, à un autre degré de l'échelle sociale, cela s'appelle : les convenances.

Certes, il faut plaindre la princesse abandonnée par le roi qui vient de l'épouser morganatiquement ; mais, avant d'aller à l'autel, n'avait-elle rien à se reprocher vis-à-vis de M. de Mineleko, son premier mari, avec lequel elle a dû divorcer pour devenir reine ?

Et toujours le même raisonnement : le mari plus âgé que la femme ; le mari jaloux comme un tigre. Bah ! et avec cela que le jour où M. de Mineleko administre des coups de cravache à la princesse sa femme, celle-ci ne sortait pas de se livrer à une flirtation des plus significatives avec le roi ?

Le roman d'Ary Ecilaw est rempli de situations dramatiques et piquera vivement la curiosité ; mais de là à s'imaginer qu'il suscitera un grand mouvement d'indignation contre le roi de Thessalie ou celui que ce nom représente, il y a loin. Ce ne sont pas les rois qu'il faudrait maudire, mais bien les juges qui, semblables à ceux de Thessalie, s'inclinent devant un ordre souverain, sans s'occuper plus de dame Thémis que s'ils ne lui avaient pas juré un culte dont leur conscience s'affranchit dès qu'il s'agit de gagner la faveur du maître.

LE CARNET D'UN OUVRIER, par César Cantu, traduit de l'Italien
Un volume in-12. Prix : 3 fr.

Sortant du cadre ordinaire de ses admirables travaux, César Cantu, l'illustre et vaillant historien qui est la gloire de l'Italie, n'a pas dédaigné, en véritable ami de l'ouvrier, de consacrer de longues heures à travailler exclusivement pour ce dernier. Recherchant avec patience tous les renseignements qui lui ont paru utiles à la classe populaire ; se mettant, avec cette bonhomie et cette simplicité qui est le propre des grandes âmes, à la portée de ceux à qui il s'adressait tout spécialement ; mêlant au récit des événements les réflexions morales qu'ils inspirent, il a su donner un puissant attrait au simple récit de la vie d'un ouvrier. Un tel travail, entrepris par un tel homme, ne pouvait être qu'un chef-d'œuvre, et c'est à ce titre

qu'il a paru utile de faire connaître aux ouvriers français le *Carnet d'un ouvrier* italien. D'ailleurs, nous n'avons pas chez nous d'ouvrage qui soit plus propre à servir cette propagande intellectuelle que nous devons faire chez les ouvriers pour les diriger vers le bien.

Ce livre fourmille de détails techniques et de renseignements intéressants qui rendent plus attrayantes les leçons morales qu'il renferme. Ce qui étonne le plus en le lisant, c'est le nombre et la variété des notions scientifiques, commerciales, industrielles, agricoles, géographiques, statistiques, politiques, sociales, et surtout des enseignements pratiques que l'auteur a su y condenser et qui en font une véritable encyclopédie populaire. D'un style familier, dont la traduction n'a pu malheureusement reproduire tout le charme, il emprunte à son origine italienne une saveur toute particulière qui contribuera à son succès, et le rendra plus attrayant encore que s'il avait véritablement pour nos ouvriers la couleur locale.

La principale louange que l'on puisse faire de cet ouvrage, disent les éditeurs milanais en tête de la quatrième édition, c'est *qu'il s'est vendu autant qu'un mauvais livre*. Il en sera de même en France, c'est certain.

GUET.

LA CONFESSION DE JOBIC, par M. TRÉVAD. Un volume in-12
Prix : 2 francs

Nous nous attendions à lire dans *la Confession de Jobic*, le récit de quelque attentat mystérieux autant qu'abominable ; à voir les soupçons de la justice s'égarer sur quelque malheureux innocent ; puis, au dénouement, le coupable découvert et le crime puni, par les soins d'un perspicace agent de police.

Grande a été notre surprise en n'y rencontrant ni innocent faussement accusé, ni policier incomparable. *La Confession de Jobic* marque chez M. Trévad, l'avènement d'une manière nouvelle, absolument différente de la première.

L'ouvrage cependant débute, lui aussi, par un crime. Mais ce crime prépare seulement l'action au lieu de la constituer toute entière par sa seule histoire.

Le nom du meurtrier a été confié sous le sceau de la confession à un prêtre. La peinture des luttes qui se livrent, en lui, entre son intérêt qui lui commande de parler, et son devoir qui lui ordonne de se taire, voilà le roman.

Inutile de dire que le devoir triomphe. Dans le livre, le prêtre reste ce qu'il est dans la réalité : un saint et un héros.

Sujet connu, traité déjà, nous l'accordons; mais sujet inusé et inusable. Le roman doit reproduire la vie, et la vie est-ce autre chose qu'un incessant conflit entre le devoir et la passion ou l'intérêt? Trouve-t-on autre chose que la peinture de cette lutte dans toutes les œuvres de nos grands classiques? Et qui, cependant, oserait les accuser de rabâchage?

Peu importe le sujet : c'est la forme qui fait l'originalité d'une œuvre, non le fond, et l'art n'est qu'une éternelle répétition, diversifiée à l'infini. Aussi, nous pouvons dire, en toute sincérité, que *la Confession de Jobic* est un ouvrage absolument original.

Ce sujet si connu, M. Trévad a su le renouveler en y apportant son génie propre, sa marque personnelle. Félicitons-le donc de l'évolution qu'il vient de commencer. Tout en gardant à son livre l'intérêt qu'il sait donner à tous ceux qu'il écrit, il y a fait preuve d'une plus grande élévation de pensée, d'une science plus profonde du cœur humain. Il a eu le courage de s'attaquer à un genre plus élevé et plus difficile. Il y a pleinement réussi. Encore une preuve que, dès notre monde même, le mérite est souvent récompensé.

CHEZ L'ONCLE ARISTIDE, par Aimé Giron. Un volume in-12 de 300 pages Prix : 3 fr.

Pourquoi cet auteur qui nous a donné jusqu'ici de bons et même d'excellents ouvrages, cherche-t-il à faire du grotesque et de l'invraisemblable? Celui-ci est d'un médiocre qui nous empêche de le recommander.

Il y a trop de maniaques dans ce volume : Victor est le nom d'un original, la fille de cet oncle qu'on veut marier à Victor est maniaque; le père de Cécile, la rivale d'Adelaïde dans le cœur du jeune premier, l'est aussi; Victor lui-même, cet étudiant sur le retour, ne l'est pas moins. Bref, c'est une série de fantoches qui paraissent sur la scène, tous atrocement chargés. La forme fera-t-elle accepter le fond ? Écoutez :

Portrait de Mlle Adelaïde : « Imaginez un parapluie... ce parapluie avait pour poignée une petite tête toute ronde avec un col qui, seul, remuait avec les décharnements d'un cou d'oie plumée... des mains rappelant deux tranches de veau cru. »

Cette délicieuse image, nous la trouvons plus loin agrémentée d'un nouveau... charme : « Victor crut qu'il allait crier au secours quand il aperçut les deux tranches de veau s'avancer vers lui. » — Le langage d'Adelaïde que l'auteur appelle « une pomme qui chante » est curieux pour une fille qui a tant de similitude avec l'animal susnommé. « Elle dit : — Moi j'ai senti, petit à petit, mon âme s'évaporer dans mes regards vers le ciel, dans mes soupirs vers le ciel, dans mes prières vers le ciel. »

A la page 30. vous trouvez une description des sirènes parisiennes; c'est Victor qui se confesse au domestique de son oncle : « A Paris, il y a des moules, il y a des crevettes partout, mais si elles sont alléchantes, elles ne sont pas gratuites : les moules appétissantes bâillent, les crevettes folichonnes pétillent, les ravissantes algues s'épanouissent engageantes, délicates, savoureuses. »

Ah! monsieur Giron, rendez-nous *la Béate!*

UN ROMAN EN PROVINCE, par M[lle] MARIE POITEVIN. Un volume in-12 de 414 pages. Prix : 3 fr. 50

M[lle] Poitevin a du talent : elle tient de son père, l'éminent grammairien, le don d'écrire purement et elle doit à elle-même ce qu'on remarque d'observation fine et vraie dans ses ouvrages. Peut-être sa plume facile abonde-t-elle en détails superflus qui enlacent et étouffent son sujet un peu maigre, comme un lierre trop robuste étouffe de ses nombreux rameaux le petit arbre qui lui sert de tuteur.

Voici le sujet du *Roman en province :* Angèle est fiancée à Gaston, mais au bout de quelque temps, elle s'aperçoit qu'elle n'aime pas son futur, que son futur ne l'aime pas et elle reconnaît en plus qu'elle aime un autre jeune homme dont elle est passionnément aimée.

Elle reste fidèle à son engagement, quoique de notre temps, les fiançailles n'aient plus la solennité qu'on leur donnait jadis, engagement que l'Église consacrait, lien qu'on ne pouvait rompre sans payer dommages et intérêts ; Angèle se considère donc comme liée et demeure inébranlablement fidèle, ce qui, dans le cas, ne nous paraît pas à encourager vu le peu de chance de bonheur qu'elle-même et Gaston auraient trouvé dans leur union. Mais toutes les difficultés se dénouent pour le mieux et on lit avec intérêt ce joli livre qui renferme des caractères bien tracés et de touchantes scènes d'intérieur.

EXIL! par M. DU CAMPFRANC. Un volume in-12 de 342 pages. Prix : 3 fr.

Une charmante nouvelle tirée de la première insurrection polonaise. L'auteur a peint deux héros de cette fatale guerre, tous deux condamnés à l'exil dans la redoutable Sibérie. Mais cet exil est bientôt consolé par l'arrivée de la femme et de la fille de l'un des deux condamnés, le comte de Rutzen ; elles obtiennent de vivre là, dans une *isba* où elles reçoivent tous les soirs le malheureux exilé au sortir du bureau où il consume sa triste vie. Serge, son jeune compagnon de captivité, se réunit à lui, et cette famille jouit par les seuls liens de l'affection d'une félicité complète — qu'on nous permette d'ajouter : invraisemblable. Le comte et la com-

tesse de Rutzen meurent en exil ; leur fille, Nadige, revient en France. Quelques années plus tard, Serge réussit à s'évader, et vient la rejoindre ; ils se marient et jouissent d'une félicité plus vraisemblable cette fois. Ce livre est le journal de Nadige elle-même, on peut donc se contenter des deux qualités qui y dominent : la grâce et la sensibilité. La forme épistolaire sous laquelle il est rédigé est particulièrement ingrate et il faut tenir compte à l'auteur de cette difficulté vaincue, et d'avoir su rester intéressant.

L'AINÉE DE LA FAMILLE, par Mlle GABRIELLE D'ESTAMPES. Un volume in-12 de 237 pages Prix : 2 fr.

On retrouve dans ce nouveau récit de l'auteur de nombreux et intéressants volumes, surtout destinés à la jeunesse chrétienne, ses qualités habituelles : un grand esprit de foi, qui s'affirme jusque dans les détails de la vie ; un respect profond de ses lecteurs. *L'Aînée de la famille*, Berthe Legoel, se trouve de bonne heure avoir charge d'âmes ; la mort presque subite de son père lui laisse la direction de deux jeunes sœurs et d'un frère ; elle accepte résolument cette lourde mission, et elle la remplit avec un dévouement qui ne se dément jamais, parce qu'il prend sa source dans sa foi chrétienne. Aucun sacrifice n'est refusé par elle, et un jour vient où elle peut se rendre ce témoignage qu'elle a assuré le bonheur des siens, même au prix de son propre bonheur. Elle le croit, du moins, mais elle se trompe ; des jours heureux luisent aussi pour elle. Le thème est simple, et les événements ne sont pas multipliés, mais cela n'empêche pas l'intérêt, et, comme nous le disions, l'inspiration est profondément chrétienne. Si toutes les aînées de famille comprenaient leur devoir comme Berthe Legoel et montraient autant de dévouement, le monde serait un peu moins vilain.

HISTOIRE DE SAINT-BONNET-LE-CHATEAU d'après les manuscrits conservés aux archives locales et départementales... ouvrage publié en collaboration par deux prêtres du diocèse de Lyon. Tome 1er. Paris.

C'est avant tout un recueil de documents historiques sur le moyen âge que MM. James Condamin, le professeur bien connu de la faculté catholique de Lyon et Langlois, archiprêtre de Saint-Bonnet, présentent ici au public en lui faisant l'histoire de Saint-Bonnet-le-Château. A ce titre seul, il faudrait déjà les remercier de leur magnifique volume. Les publications de ce genre sont à l'heure qu'il est les seules œuvres historiques possibles ; on ne pourra même commencer à écrire une histoire du moyen âge que lorsqu'il aura été fait de nombreux travaux analogues à celui-ci. Jusque-

là, on aura ce qu'on a eu jusqu'aujourd'hui, des histoires conjecturales, et les histoires conjecturales on sait ce qu'elles valent, même avec Augustin Thierry : je ne parle pas de Michelet.

Mais le livre de MM. Condamin et Langlois, tout en étant à lui seul comme une riche bibliothèque locale, extrêmement curieuse pour les hommes de science et d'érudition, est en même temps une véritable histoire, et les lettres y feront plus d'une trouvaille inattendue. Quoi de plus intéressant, par exemple, au point de vue de la langue, que la charte octroyée en 1270-1272 par Robert de Saint-Bonnet ? Bien que le Forez fût un pays de langue d'oïl, elle est écrite dans un dialecte qui relève visiblement de la langue d'oc, et témoigne ainsi de la situation si caractérisée du Forez et du Lyonnais, sur la zone frontière des différentes races qui ont occupé et peuplé la France. N'y a-t-il pas là une explication du tempérament lyonnais ou forézien, de cette sorte de tempérament moyen, également éloigné des extrêmes, dépourvu peut-être des qualités brillantes de ses voisins, mais exempt de leurs défauts, fait avant tout de modération et de sens ? On le voit, le livre de MM. Condamin et Langlois fait penser : n'est-ce point là le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un livre ?

V.-M.

HISTOIRE DE M. EMERY ET DE L'ÉGLISE DE FRANCE PENDANT LA RÉVOLUTION, par M. Élie Méric, docteur en théologie et en droit canon, professeur de théologie morale à la Sorbonne; 1re partie : la Révolution 1732-1799, in-8° de 500 pages. Prix : 6 fr.

Le cardinal Beaunet écrivait après la mort de M. Emery que « du sein de l'obscurité où il aime à se renfermer, le prêtre vénérable jette un éclat tel, qu'il est devenu le centre où viennent aboutir les sollicitudes, les consolations et les déterminations convenables à chaque circonstance ». Nous ne croyons pas qu'il puisse se trouver une vie plus consolante pour les persécutés de l'heure présente, plus fortifiante pour les martyrs de l'avenir et plus instructive pour ceux que le hasard des révolutions peut appeler à braver les mêmes dangers. Nous ne saurions donc trop recommander ces pages émues et si remplies de salutaires leçons. Si la vie de saint Ambroise nous charme quand nous le voyons repousser du sanctuaire l'empereur Théodore après le massacre de Thessalonique, la vie de M. Emery tour à tour aimé et détesté de Bonaparte, que cette nature puissante et fière attire et repousse, nous apprendra comment, dans tous les temps, l'Église forme les grands caractères et prépare à J.-C. de vrais témoins.

Le Gérant : F. Wattelier.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages ; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ANNÉE POLITIQUE (l') 1885 ; douzième année, avec un index raisonné, une table chronologique, des notes, des documents et des pièces justificatives, par André Daniel. 1 vol. in-18 Prix : 3 fr. 50.

ANNUAIRE POUR L'AN 1886, publié par le bureau des longitudes, avec notices scientifiques. Petit in-18 de 920 pages Prix : 1 fr. 50.

ATTENTATS DE MODESTE (les) par M. Pontsevrez. 1 vol. in-18 jésus de 294 pages. Prix : 3 fr. 50.

AU PAYS DE LA REVANCHE, par le Dr Rommel. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr.

AU SOIR, récits et souvenirs par Léon Aubineau. 1 vol. in-18 jésus de VI-395 pages. Prix : 3 fr.

BACCARA, par Hector Malot. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

BÉBÉ MILLION, par René Maizeroy. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

BOLIVIA, sept années d'explorations, de voyages et de séjours dans l'Amérique australe, contenant une étude générale sur le canal intérocéanique, des aperçus sur les Etats de l'Amérique australe, etc. ; par André Bresson, ingénieur chargé de missions, consul en Bolivie. Ouvrage illustré de 107 planches et vignettes par Henri Lanos, une grande vue panoramique du canal de Panama en chromolithographie, 7 cartes explicatives en couleurs et une grande carte polychrôme de la Bolivie et des régions voisines. In-4° de XX-639 pages. Prix : 20 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

CALENDRIER DES PRINCES ET DE LA NOBLESSE POUR 1886 (2me année). Petit in-8° de II-395 pages Prix : 7 fr 50.

CLÉOPATRE, par Henry Gréville. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

CURIEUSE, par Joséphin Péladan. 1 vol. in-18 jésus avec un frontispice à l'eau-forte par Félicien Rops. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

DANS L'INTIMITÉ, par Robert Caze. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

DERNIERS JOURS DE LA MARINE A RAMES (les), par le vice-amiral Jurien de la Gravière, de l'Institut. 1 vol. in-18 jésus de 256 pages. Prix : 4 fr.

DEUX MARIAGES, par Paul Bonhomne. 1 vol. in-18 de 443 pages. Prix : 3 fr.

(Bibliothèque des mères de famille)

DISCOURS ACADÉMIQUES par Edouard Pailleron, de l'Académie française. 1 vol. grand in-18. Prix : 3 fr 50

ETUDE PATHOLOGICO-THÉOLOGIQUE SUR SAINTE THÉRÈSE ; réponse au mémoire du P. G. Hahn par le P. Louis de San, S. J. Brochure grand in-18 de 150 pages. Prix : 3 fr.

ETUDE SUR LE SCEPTICISME DE PASCAL considéré dans le livre des Pensées, par Edouard Droz, docteur ès lettres 1 vol. in-8° de 397 pages. Prix : 7 fr. 50.

FEMMES DES TUILERIES (les), Marie Louise, l'île d'Elbe et les Cent Jours, par Imbert de Saint-Amand. 1 vol. in-18 jésus de 317 pages. Prix : 3 fr. 50.

FIN DE PARIS (la), par René Maizeroy. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

HISTOIRE DE LA DETTE PUBLIQUE EN FRANCE, par M. A. Vuhrer, ancien chef de division au ministère d'Etat. 2 vol. in-8° de 500 pages chacun. Prix : 15 fr.

HISTOIRE DE L'ORGANISATION JUDICIAIRE EN FRANCE : Époque franque ; par Ludovic Beauchet, professeur à la faculté de droit de Nancy. 1 vol. in-8 de VIII-503 pages. Prix : 9 fr.

HISTOIRE DES PRINCES DE CONDÉ pendant les XVIe et XVIIe siècles. Tomes III et IV par M. le duc d'Aumale, de l'Académie française. 2 vol. in-8° Prix : 15 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

JOURNAL DU GÉNÉRAL GORDON ; Siège de Khartoum ; préface par A. Egmont Hake ; traduit de l'anglais par M. A. D. avec notes et documents inédits, un portrait, deux cartes et 18 gravures d'après les croquis de l'auteur. 1 vol. in-8° de XLIII-454 pages. Prix : 8 fr.

LOUISE DE KÉROUALLE, duchesse de Portsmouth (1649-1734) ; par H. Forneron. 1 vol. in-18 jésus de 283 pages avec portrait et fac-similé d'autographe. Prix : 3 fr. 50

MADAGASCAR SOUS LOUIS XIV ; Louis XIV et la Compagnie des Indes orientales de 1664, d'après des documents inédits tirés des archives coloniales du ministère de la marine et des colonies ; par Louis Pauliat. 1 vol. in-18 jésus de XXII-408 pages. Prix : 3 fr. 50

MÉMOIRES DE LOUISE MICHEL. 2 vol. in-18 jésus de 500 pages chacun. Prix : 7 fr.

MOLIÈRE INCONNU ; sa vie. Tome I. 1622-1646. 1 vol in-12. Prix : 3 fr. 50

MUSÉES D'ALLEMAGNE (les), Cologne, Munich, Cassel ; par Emile Michel. Grand in 4° de VIII-298 pages avec 80 gravures et 15 eaux-fortes. Prix : 40 fr

ŒUVRES POLÉMIQUES DE Mgr FREPPEL, évêque d'Angers, 7me série (Discours prononcés à la Chambre des députés, du 28 mai 1884 au 12 mai 1885. 1 vol. in-18 jésus de 489 pages. Prix : 3 fr.

PAPIERS D'UN ÉMIGRÉ (1789-1829). Lettres et notes extraites du portefeuille du baron de Guilhermy, député aux Etats généraux, mises en ordre par le colonel de Guilhermy. 1 vol. in-8° de II 515 pages Prix : 7 fr. 50

PARIS INCONNU ; par A. Privat d'Anglemont. Avec une étude sur la vie de l'auteur par Alfred Delvau. 1 vol. in 8° de 362 pages avec 63 dessins à la plume par F. Coindre. Prix : 12 fr.

PAR LES CHAMPS ET LES GRÈVES (voyage en Bretagne) ; accompagné de mélanges et fragments inédits ; par Gustave Flaubert. 1 vol. in-18 jésus de III-337 pages Prix : 3 fr. 50

PÈRE (le), grand roman de mœurs par Jules de Glouvet 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

PÈRE CHARLES SIRE (le), de la Compagnie de Jésus, simple biographie composée d'après ses écrits et le témoignage de ceux qui l'ont vu de plus près ; par M. Vital Sire, son frère, professeur de théologie morale au grand séminaire de Toulouse. 1 vol. in-18 jésus de XVIII-370 pages. Prix : 3 fr. 50

PREMIÈRE INVASION PRUSSIENNE (la), 11 août-2 septembre 1792 ; par Arthur Chuquet. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

RUSSIE SOUTERRAINE (la), par Stepniak. Avec une préface de Pierre Lavroff. Traduction française de Hugues Le Roux. 1 vol. in-18 jésus de 430 pages. Prix : 3 fr. 50

SOIXANTE ANS DE SOUVENIRS ; première partie ; Ma jeunesse ; par Ernest Legouvé, de l'Académie française. 1 vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50

THÉATRE DES CHINOIS (le) ; par le colonel Theng-ki-Tong. 1 vol. gd in-18 Prix : 3 fr. 50

UN CRIME D'AMOUR ; par Paul Bourget. 1 vol. in-18 jésus de II-298 pages. Prix : 3 fr. 50

UNE FAMILLE PRINCIÈRE D'ALLEMAGNE ; mémoires intimes par Mme la veuve du prince Louis de Sayn-Wittgenstein-Sayn, née Amélie Lilienthal. 1 vol. in-18 jésus de XX-292 pages. Prix : 3 fr. 50

UNE MYSTIQUE RÉVOLUTIONNAIRE, Suzette Labrousse, d'après les manuscrits et les documents officiels de son époque ; par l'abbé Christian Moreau ; ouvrage précédé d'une préface de M. H. Taine, de l'Académie française. 1 vol. in-8°. Prix : 6 fr.

VICTOR DE LAPRADE, sa vie et ses œuvres ; par Edmond Biré 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

VIE AU FOND DES MERS (la), les Explorations sous-marines et les Voyages du Travailleur et du Talisman ; par H. Filhol. 1 vol. in-8° de VIII-303 pages avec 8 planches dont 4 en couleurs et 96 figures. Prix : 10 fr.

VIE ET AVENTURES DU SIEUR CALIBAN, 1884-1885 (décadence française) ; par Emile Bergerat. 1 vol. in-18 jésus de 403 pages. Prix : 3 fr. 50

Tome XXI. N° 3 **Mars 1886**

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

L'ÉGLISE EST-ELLE CONTRAIRE A LA LIBERTÉ ? par Georges Romain. Un vol. in-8° de XIX-467 pages. Prix : 6 francs.

Ce livre, indépendamment de sa grande valeur que nous allons essayer de faire apprécier, a le double avantage de venir à son heure, et d'être adapté, par sa forme, au goût et aux besoins de la classe de lecteurs à laquelle il s'adresse.

Dans une *Préface*, pleine de pensée et de verve, l'auteur indique le but et le plan de son travail : réfutation, par l'histoire et les faits, des mensonges stéréotypés contre l'Église, que les faux libéraux et les francs-maçons présentent aux peuples « comme l'ennemie de la science, du progrès et de la liberté, comme l'alliée de l'arbitraire et du despotisme. » Il insiste sur le caractère essentiellement « *persuasif* » de l'autorité de l'Église, qui accomplit sa mission en « *enseignant* » la vérité à toutes les nations, mais qui n'a jamais voulu violenter les consciences par la force matérielle. C'est la pensée dominante de tout l'ouvrage : un *Prologue* très spirituel en raconte l'origine.

La *Première étude* met en relief l'accord entre l'autorité infaillible de l'Église et le respect de la liberté humaine. Comme la doctrine de l'Église est la vérité sur Dieu, sur l'homme et ses devoirs envers son Créateur et ses semblables, cette doctrine est nécessairement absolue et immuable comme toutes les vérités. En mathématique 2 et 2 feront toujours 4, ni plus ni moins ; et « le tout » sera toujours « plus grand qu'une de ses parties ». Cela est aussi « absolu et immuable », sans porter atteinte à notre liberté, et sans arrêter le progrès de la science. Il n'y a que l'erreur qui soit susceptible de changement ; parce qu'étant « une vérité incomplète », elle prend mille aspects divers, selon qu'elle se rapproche ou s'écarte de la vérité même.

Mais si l'Église est nécessairement absolue dans sa doctrine, elle est pleine de ménagements et de tolérance dans sa conduite envers les hommes, ignorants et orgueilleux, auxquels elle doit enseigner l'Évangile. Comme son divin Maître, elle frappe à la porte des cœurs et elle attend. Sa juridiction

s'étend également sur tous ses enfants, princes ou mendiants ; mais elle n'admet que ceux qui se présentent librement : « Voulez-vous être baptisé ? » demande-t-elle toujours au néophyte. Les peines édictées par ses lois sont des « pénitences » qui doivent être acceptées ; la sanction suprême qui frappe les fils rebelles, c'est l'excommunication. D'ailleurs, comme le rappelle fort bien l'auteur, le concile de Trente a défini formellement que la juridiction de l'Église ne s'étend que sur ceux qui se sont faits ses sujets : *Ecclesiam in neminem judicium exercet qui prius per baptismum non fuerit ingressus*.

Cela posé, on aborde les difficultés et les objections, qui sont exposées chacune dans toute leur force, et refutées avec clarté, par le raisonnement, par l'analyse des faits et une abondance de citations choisies avec un rare bonheur, souvent chez les ennemis mêmes de l'Église. Par exemple, dans le paragraphe qui traite du *Syllabus* et des idées modernes, en expliquant ce qui concerne la doctrine de l'Église sur l'omnipotence du suffrage universel, la liberté absolue de la presse, et la liberté de conscience, on trouve ce mot bien dur de George Sand : « La majorité du peuple français est aveugle, crédule, ignorante, ingrate, méchante et bête. » Et cette sortie violente de Proudhon contre la licence de la presse : « C'est de nos jours qu'on a tiré parti de la publicité ; c'est aussi de notre temps qu'il faut dater le déluge de mensonges qui a perverti la raison publique. Sur tous les sujets la presse s'est montrée corrompue et vénale. Elle s'est fait une habitude et un métier de parler pour ou contre tous les sujets ; de combattre ou de défendre toute espèce de causes ; de prôner ou dénigrer, moyennant payement, toute idée, toute entreprise : tout lui est matière d'exploitation, de chantage, d'intrigue. »

Le parallèle entre la conduite de l'Église et celle de l'État, et plus encore celle des réformateurs et des révolutionnaires, est fort piquant. Les réponses à tous les griefs tirés du pouvoir temporel des papes, sont alertes et concluantes. Partout on trouve le ton animé de la conversation d'un homme spirituel, maître de sa matière, muni d'un arsenal inépuisable de textes précis et de témoignages aussi probants qu'inattendus.

Il en est de même pour les Études suivantes. La *deuxième*, qui traite de la force temporelle de l'Église, s'ouvre par un coup d'œil sur l'histoire. La vérité est mise en lumière sur les événements de Canossa et d'Anagni, sur Boniface VIII et sa lutte contre Philippe le Bel, sur l'empereur Henri IV et Grégoire VII. Après avoir vengé l'Église des accusations injustes dont elle est l'objet, M. Georges Romain donne quelques exemples frappants de l'oppression légale que fait peser sur elle la puissance sécu-

lière en Irlande, en France, en Suisse. Un dernier paragraphe montre. dans son odieuse réalité, la théorie du Dieu-État, soutenue en France par M. Paul Bert, et formulée en ces termes par le philosophe allemand Hegel : *Il n'y a pas d'autre Dieu que l'État, l'État c'est Dieu présent. Les individus n'ont aucun droit.*

La *troisième étude* est consacrée à l'exposition de l'action sociale de l'Église. Appuyé sur les témoignages de Gibbon et de Guizot, l'auteur établit clairement que la civilisation du monde moderne est l'œuvre de l'Église, qui a toujours secondé les aspirations des peuples à la liberté, mais non à la licence. Nous nous permettons de faire observer que ce n'est pas assez de dire, avec Augustin Thierry et Guizot, que l'Église a favorisé le mouvement communal. S'il est vrai que, dans quelques contrées, les bourgeois aient réclamé ces libertés, généralement elles ont pour origine la bonté paternelle et toute spontanée des évêques.

L'auteur est donc loin d'exagérer la libéralité de l'esprit de l'Église dans ce qu'il dit au sujet de son influence sur le développement des franchises communales. Partout, ce qui est excellent dans un ouvrage apologétique, il se tient à ce qui est admis sans conteste par les auteurs les moins suspects de favoritisme envers l'Église. C'est ainsi qu'il prouve que Rome fut le gouvernement le plus libéral au moyen âge, et que cette époque, si impudemment calomniée fut « le sommet de la civilisation morale ».

En considérant l'action sociale de l'Église, à l'époque moderne, M. Georges Romain, s'appuyant sur les documents émanés du Saint-Siège, ou approuvés par le pape, démontre victorieusement l'esprit libéral (dans le vrai sens du mot) de la cour de Rome, et la sagesse avec laquelle elle envisage les institutions modernes. Nous avons oublié de dire que la déposition des monarques a été expliquée dans ce chapitre, comme une conséquence naturelle du droit public d'alors, reconnu par les peuples comme par les princes, qui n'en contestèrent jamais la justice en soi, mais seulement l'application. L'arbitrage du pape était un fait constant, mais librement accepté, aussi bien que l'appel fait récemment à Léon XIII, par l'Espagne et l'Allemagne, au sujet de la possession des Carolines.

II

La *quatrième étude*, qui a pour titre : « *les Principes de 89 et l'Église* », prouve très bien que ce qu'il y a de vrai et de bon dans la fameuse Déclaration des Droits de l'homme n'est qu'un débris des principes chrétiens, et que la Révolution, dans son essence, loin d'être un élément de progrès et de liberté, n'est qu'un retour à l'arbitraire et à l'oppression exercés par le

plus stupide et le plus cruel des tyrans : l'orgueil populaire, exploité par des ambitieux sans générosité ni principes. Aussi, M. Georges Romain a-t-il raison de dire, comme il le prouve, que « la Révolution ne fut qu'une halte dans la boue et le sang ».

Notre passion de la vérité nous oblige de faire remarquer qu'ici encore des concessions faites aux erreurs historiques, en vogue même dans la presse conservatrice, sont excessives. Le savant auteur, dont le travail atteste les longues et judicieuses recherches, n'a pas eu l'occasion ou le loisir de lire une foule de documents, la plupart récents, qui prouvent : 1° que la France avait une Constitution très sage et très complète avant 1789; 2° que, dès le début de l'Assemblée des États généraux, la Franc-Maçonnerie imposa, par *la Terreur*, une direction fausse à la majorité. C'est Malouet, qui, dans ses Mémoires, a révélé que la majorité était avec lui, le 16 juin, pour repousser la proposition révolutionnaire de substituer aux États généraux, liés par leurs cahiers, et représentants légitimes de la France, une *Assemblée nationale*, s'arrogeant un pouvoir illimité et illégal. Mais, ajoute Malouet, quand on vit cette majorité se lever avec lui pour protester, les menaces de mort commencèrent à retentir dans les tribunes; lui-même fut presque égorgé par une sorte de portefaix qui vint le saisir au collet, en criant : « Tais-toi, mauvais citoyen ». On appela la garde, mais l'homme ne fut pas arrêté : la Franc-Maçonnerie le couvrait. Les cris, les menaces de mort furent si terribles à la sortie que, le lendemain, sur les trois cents députés qui avaient protesté la veille avec Malouet contre la violation du mandat défini par les cahiers, quatre-vingt-dix seulement eurent le courage de maintenir leur opposition. L'attentat fut consommé et l'assemblée révolutionnaire, dite nationale, commença à trahir ses devoirs, en obéissant aux injonctions de la Franc-Maçonnerie. Ce n'est pas de 1793, ni de 1792 que date le régime de la Terreur, comme le dit Malouet, c'est du 16 juin 1789.

Les concessions sur l'influence des abus de l'ancien régime sont aussi trop grandes. Le témoignage des voyageurs étrangers atteste la prospérité et le bonheur que l'on goûtait dans les villes et les campagnes. Le mot de l'un des grands coupables de cette époque, Talleyrand, mot cité par l'auteur, reflète aussi la vérité : « Celui qui n'a pas vécu pendant les vingt ans qui précédèrent 89 n'a pas connu la douceur de vivre. »

La France conservait ses libertés provinciales et ses franchises communales : Louis XVI avait employé les premières années de son règne à remettre, dans toute leur vigueur, les assemblées provinciales. La centralisation gouvernementale n'avait jamais absorbé l'administration locale. La

désorganisation de la France, la ruine de ces barrières qui rendaient le despotisme impossible, fut consommée dans la nuit criminelle du 4 août, qui vit les députés, chargés de défendre les libertés et franchises de leurs concitoyens, fouler aux pieds le mandat qu'ils avaient accepté, et livrer la France à la centralisation révolutionnaire, imposée par la Terreur. Ce fut alors, comme l'a dit si bien A. Thierry, que « les existences locales étant frappées, la France oublia la liberté ». Car elle la possédait, suivant l'aveu de M[me] de Staël, cité par l'auteur : « En France, c'est la liberté qui est ancienne, c'est le despotisme qui est nouveau. » La protestation, éloquente et longuement motivée des États du Cambrésis, montre avec quelle indignation les représentants du corps électoral condamnèrent l'abus de confiance dont les députés s'étaient rendus coupables.

Mais, encore une fois, l'excès de condescendance de l'auteur ne fera que lui ouvrir plus facilement l'oreille de ceux auxquels il démontre si bien les erreurs de la Déclaration des Droits de l'homme. C'est donc le cas de dire *felix culpa*, si faute il y a. Nos remarques critiques sont l'attestation du soin avec lequel nous avons lu ce savant travail, et aussi la garantie de la sincérité des éloges que nous nous faisons un devoir de lui décerner.

III

Nous pouvons analyser plus succinctement les cinq Études qui complètent le volume : les sujets qui y sont traités sont tellement connus que l'énoncé du titre en donne une idée suffisante, et l'auteur les a développés avec une érudition et une doctrine si sûre que nous n'avons guère qu'à louer sans réserves.

Le chapitre intitulé : « *l'Église et son Œuvre législative* », révélera à la masse des lecteurs, même aux plus lettrés, les beautés inconnues du droit canonique. M. Georges Romain fera partager aux hommes les plus prévenus son admiration pour cette législation éminemment paternelle, qui ne frappe que pour guérir, qui proscrit les duretés impitoyables du droit ancien, et supprime la torture. Elle fut rétablie plus tard par les légistes de Philippe le Bel. Les préventions injustes contre l'Église sont dissipées par la force de l'exposé de la vérité, dans les procès de Jeanne d'Arc, Calas, Sirven et Labarre. La douceur du Saint-Siège est prouvée par les reproches adressés à saint Louis au sujet de la loi qui condamnait le blasphémateur scandaleux à avoir la langue percée ; par le blâme des sévérités de François I[er] contre les protestants ; par l'appui donné au roi Henri IV, par le pape, contre la Sorbonne. En regard de cette tradition constante de douceur, l'auteur indique, par quelques traits, la cruauté des hérétiques et

des philosophes. Ils prêchent la tolérance, mais, dès qu'ils le peuvent, ils font torturer leurs ennemis personnels sous prétexte d'hérésie ; comme le ministre portugais Pombal, qui fit brûler vif le père Jésuite Malagrida, dont tout le crime était d'avoir eu le malheur de lui déplaire.

Une question délicate, mais traitée magistralement, fait l'objet de la *sixième Étude* : « *l'Église et le Bras séculier.* » M. Georges Romain, en s'appuyant sur les auteurs les plus orthodoxes, remonte à l'origine historique de l'alliance du pouvoir religieux et du pouvoir temporel. Il en démontre les avantages, à l'aide même des aveux de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau ; il prouve que les hérétiques étaient frappés par le bras séculier comme rebelles aux lois et souvent criminels. Après avoir dit un mot des cruautés effroyables des protestants et des révolutionnaires devenus maîtres du pouvoir, il répond aux déclamations stéréotypées sur la Saint-Barthélemy, les Dragonnades et la révocation de l'Édit de Nantes.

« *L'Église et l'Inquisition* », tel est le titre de l'*Étude septième* où l'on trouve les explications les plus concluantes en faveur de l'Église, dans l'examen de l'origine et du but de l'Inquisition, et la distinction entre le véritable caractère de cette institution et les abus introduits par le pouvoir civil, surtout en Espagne, malgré les réclamations du Saint-Siège. Les mensonges historiques sont rectifiés, les questions relatives à Jean Hus, Galilée, etc., sont abordées franchement et bien résolues, dans leurs grandes lignes. Tout en critiquant les abus, M. Georges Romain ne craint pas de montrer l'utilité de la répression des doctrines qui corrompent l'opinion publique et suscitent de sanglantes révolutions. « Sous l'ancien droit public, dit-il, la répression coûtait la liberté, il est vrai, à quelque rêveur, à quelque esprit faux ou chagrin. De loin en loin elle coûtait même la vie à un contempteur de la religion et des lois ; mais elle conservait la sécurité et la paix à la société ; elle sauvait la vie à des milliers d'innocents, déportés, fusillés aujourd'hui, pour s'être laissé entrainer par de folles utopies ou de coupables rêves. La société les laisse empoisonner, puis elle les tue, pour avoir écouté les empoisonneurs. »

« *Le Péril social sans l'Église* » est si bien prouvé dans la *huitième Étude*, que tout lecteur attentif, même sans être chrétien, ne peut manquer de souscrire à cette parole que nous avons recueillie récemment sur les lèvres de l'un de nos plus illustres penseurs : « Je n'ai pas la foi, mais comme j'aime la France, je défends l'Église, parce qu'elle seule peut nous rendre la liberté. »

Enfin, la *dernière Étude*, qui a pour titre « *la Coercition dans l'Église* », explique très bien comment, tout en restant une autorité spirituelle et per-

suasive, l'Église possède un pouvoir judiciaire et pénal. L'auteur concilie le texte de la XXIVe proposition du Syllabus, avec sa thèse, en invoquant le commentaire du cardinal Gousset, et il termine en montrant que les Églises protestantes, par cela même qu'elles sont politiques et nationales, sont nécessairement persécutrices, tandis que la distinction du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, dans les pays catholiques, est la garantie des libertés sociales et surtout de la liberté de conscience.

Une récapitulation substantielle rend facile, même pour le lecteur superficiel, la synthèse de cette vaste démonstration de la parole de Mgr Ketteler : « Rien n'est plus libéral que l'Église catholique dans le vrai sens du mot. »

Cette troisième édition, entièrement refondue et beaucoup supérieure aux deux premières, ne peut manquer d'avoir encore un plus grand succès. Mais qu'est-ce que cinq ou six mille lecteurs sur les millions appelés à décider du sort de la France par leurs votes ! Il faudrait que la presse, et surtout les journaux de province, eussent l'heureuse inspiration de puiser, dans ce livre si fortement pensé et si bien écrit, une série d'articles, qui répandraient sur toute la France la bonne semence de la vérité. Peut-être serait-il aussi avantageux de diviser ce volume en une série de petites brochures séparées. Notre époque est si paresseuse, et les esprits sont si superficiels qu'un gros volume épouvante. Nos ennemis le savent bien. C'est en inondant la France de millions de brochures, qu'on a préparé la révolution de 1789 ; on en jetait la nuit, sous la porte des fermes, dans les moindres villages, quand on ne pouvait pas les faire accueillir autrement. L'heure est favorable : l'imminence du péril social commence à alarmer tous ceux qui pensent, et la ruine générale des affaires secoue la torpeur de ceux qui ne savent que compter. Les préjugés, les fantômes du moyen âge, de la domination de l'Église, et de l'ancien régime retiennent encore une masse d'électeurs, surtout dans les campagnes. Voici le grand jour de la vérité qui peut faire évanouir ces fantômes. Remercions celui dont les veilles et le talent nous ont fourni ce foyer de lumière, et sachons nous en servir.

AUGUSTE CARION.

HISTOIRE DES PRINCES DE CONDÉ, pendant les XVIe et XVIIe siècles, par le duc d'AUMALE, de l'Académie française ; tomes III et IV. Deux volumes in-8° avec portraits gravés par Henriquel-Dupont. Prix : 15 fr.

En lisant ces deux derniers volumes de l'*Histoire des princes de Condé*, on sent plus encore qu'à la lecture des premiers que cet ouvrage a été vraiment écrit par un soldat qui a commandé en chef, et capable de s'élever à une grande hauteur de vue. L'auteur est un homme passionné non seu-

lement, de la grandeur des Condés, mais de l'art de la guerre. Il raisonne des choses militaires en tacticien consommé, mais surtout en homme qui les sent vivement.

Il y a dans cet ouvrage une chaleur empoignante qui vous surprend et on le lit avec un plaisir extrême jusqu'à la fin.

Les récits de bataille que M. Thiers a faits dans son histoire sont très complets, très détaillés, mais ils sont froids. Ceux du duc d'Aumale, au contraire, sont vivants ; on sent que l'auteur est ému, et cette impression donne une vie extraordinaire à ce qu'il raconte. Témoin, ce tableau animé du conseil de guerre avant Rocroy :

« Le maréchal de l'Hôpital est d'avis qu'il faut tenter le secours de Rocroy mais en évitant un engagement général. Les environs de la ville assiégée lui paraissent présenter un terrain favorable à la petite guerre ; autant il est difficile d'approcher de la place avec toute une armée, autant il est facile de pousser des partis jusqu'aux portes ; l'armée cependant prendra position sans entrer dans les bois, prête à recevoir l'ennemi si celui-ci veut franchir les défilés. Le maréchal voit un grand péril à se lancer dans une aventure dont l'issue en ce moment peut être fatale. Chacun garde le silence ; personne, Gassion, lui-même, n'ose conseiller la bataille. Le prince reprend la parole Il démontre que l'opération restreinte ferait courir à l'armée tous les risques de la défaite sans aucune chance de victoire, et que tenter le secours, sans être résolu à livrer bataille, ne mènerait qu'à un désastre. Il faut aller chercher l'ennemi sous la muraille pour lui faire lâcher prise. Au reste, il ne s'agit pas de sauver Rocroy, mais de sauver l'État de France et la couronne du jeune roi.

Le langage du général en chef entraîne Gassion ; s'il n'a pas cru pouvoir émettre le premier un avis aussi hardi, il tient le parti pour bon. Il ajoute quelques détails topographiques sur les passages, sur les lieux en général ; puis il indique par quels procédés tactiques on peut atteindre le plateau et y prendre position. Sirot, la meilleure tête du conseil, Persan, homme d'action et ami personnel du prince, opinent comme Gassion. L'Hôpital persiste dans son sentiment ; les autres officiers l'appuient ou se taisent. Le duc d'Anguien met fin à la conférence en donnant, pour le lendemain, l'ordre de la marche, l'ordre de bataille et la distribution des commandements. Ses instructions sont complètes et précises ; rien n'est omis, et « chacun, dit Sirot dans ses Mémoires, fut mis en pleine possession de ce qu'il devait faire ».

Qu'on lise encore cette narration vibrante du dernier acte de la bataille de Rocroy.

« A l'un des angles de la phalange, un homme est élevé sur les épaules de quatre porteurs ; sa longue barbe blanche le fait reconnaître : c'est le comte de Fontaine. Il a juré, dit-on, de ne combattre les Français ni à pied ni à cheval, et il tient son serment ; car il est assis sur la chaise où le clouent ses infirmités, « montrant qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime ». Tout est immobile en face de nous : Fontaine, sa canne appuyée sur son pied, les mousquetaires au port d'armes et derrière eux la forêt des piques. Les Français approchent ; si quelque coup de feu de leurs enfants perdus porte, les rangs se resserrent sans nulle riposte. Les assaillants commencent à voir distinctement ces hommes de petite taille, au teint basané, à la moustache troussée, coiffés de chapeaux étranges, appuyés sur leurs armes.

Tout à coup la canne de Fontaine se dresse, dix-huit bouches à feu sont démasquées, tous les mousquets s'inclinent, une grêle de balles et de mitraille balaye le glacis naturel sur lequel s'avance la ligne française. Celle-ci flotte un moment, puis recule, laissant le terrain jonché de cadavres. Quant le vent eut dissipé la fumée, la phalange était de nouveau immobile, les mousquets relevés, Fontaine à la même place. Le duc d'Anguien a bientôt arrêté ses troupes ; deux fois il les ramène et deux fois encore il est repoussé. Ses gardes, les gendarmes, sont décimés, son cheval blessé est tout couvert de sang; il a reçu une contusion à la cuisse et deux balles dans sa cuirasse.

Cependant quelques vides se sont faits dans les rangs espagnols, les hommes semblent toujours impassibles et résolus; mais la dernière décharge était moins nourrie; le canon s'est tu; les munitions manquent. On ne voit plus Fontaine sur sa chaise; il est là gisant, la face en terre, le corps traversé par les balles; Dieu a épargné au vieux soldat la suprême douleur de voir enfoncer cette infanterie qu'il croyait invincible. Les Français étant parvenus à relever trois ou quatre des pièces qu'ils ont reprises, le duc d'Anguien fait abattre à coups de canon un des angles de la forteresse vivante. D'autres bataillons ont rejoint et prolongent notre ligne de feu. Gassion s'est rapproché avec ses escadrons; les chevau-légers de La Ferté, ralliés, menacent les tercios d'un autre côté. M. le duc achevait ses dispositions pour ce quatrième assaut, lorsqu'on le prévint que plusieurs officiers espagnols sortaient des rangs en agitant leurs chapeaux comme s'ils demandaient quartier. Il s'avance pour recevoir leur parole; mais, soit malentendu, soit accident, plusieurs coups de feu partent, sont pris pour un signal et suivis d'une décharge à laquelle le prince échappa par miracle et qui « mit les nôtres en furie ». Cavaliers, fantas-

sins, tous s'élancent; la phalange est abordée, percée de toutes parts. L'ivresse du carnage saisit nos soldats, surtout les Suisses, qui avaien. beaucoup souffert aux premières attaques et qui font main basse sur ceux qu'ils rencontrent. Le duc d'Anguien, que personne n'avait dépassé, désarme de sa main le mestre de camp Castelvi, reçoit sa parole, celle de Garcies et de Peralta, seuls chefs survivants. Les vaincus, officiers, soldats, se pressent autour de lui, jetant leurs armes, implorant sa protection. Le prince crie que l'on fasse quartier, que l'on épargne de si braves gens; ses officiers l'assistent; le massacre cesse, les tercios viejos ont vécu!

Lorsque, le tumulte du combat apaisé, Anguien embrassa d'un coup d'œil ce champ de bataille couvert de débris fumants, ces longues files de prisonniers qu'on lui amenait, ces drapeaux qu'on entassait à ses pieds, tous ces témoins d'une lutte terrible et d'un éclatant triomphe, il se découvrit et son cœur s'éleva vers Celui qui venait de bénir les armes de la France : *Te Deum, laudamus !* »

On le voit par ce récit, l'*Histoire des princes de Condé* est intéressante comme un roman et vous fait éprouver des sensations poignantes.

Le style en est tout à fait excellent.

C'est donc une lecture bonne à faire, car on en sort le cœur plus haut; on y sent palpiter une âme militaire; c'est une histoire héroïque, racontée par un homme passionné pour l'art de la guerre.

UNE MYSTIQUE RÉVOLUTIONNAIRE. — Suzette Labrousse, d'après ses manuscrits et des documents officiels de son époque, par l'abbé CHRISTIAN MOREAU Un volume grand in-8° de VII-270 pages, précédé d'une lettre-préface de M. H. Taine, de l'Académie française. Prix : 6 francs.

Cette biographie est celle d'une névrosée de l'époque révolutionnaire qui a rempli une vie de soixante-quinze ans des événements les plus étranges et dont les manuscrits seront lus avec intérêt par ceux qui recherchent la vérité historique dans les documents originaux.

Cette malade se croit inspirée; prétend recevoir du ciel la mission de réformer le clergé et d'abaisser l'orgueilleuse puissance des grands de la terre. Elle communique aux prêtres, aux religieux, aux évêques cet immense projet, ou plutôt cette mission divine, ainsi qu'elle la nomme. Elle est considérée par le plus grand nombre comme une insensée, par les autres comme une comédienne, jusqu'à ce qu'un jour le fameux chartreux dom Gerle vienne, du fond de son cloître, rendre hommage à la *prophétesse* car elle prophétise, la nouvelle Déborah.

Comme le sphinx antique, elle propose au peuple des énigmes ; elle annonce la Révolution et les événements sanglants qui doivent l'accompagner.

Pontard, évêque constitutionnel de Périgueux, s'enthousiasme, lui aussi, pour les théories de l'*illuminée* ; c'est lui qui la fait venir à Paris. La duchesse de Bourbon, très portée aux rêveries de l'illuminisme, ne veut pas permettre que M[lle] Labrousse loge ailleurs qu'en son hôtel ; en échange de ses prédictions, elle l'initie aux sciences occultes, notamment à l'alchimie et au magnétisme, mis, pour ainsi dire, à la mode par Mesmer et le fameux aventurier Cagliostro (J. Balsamo). M[lle] Labrousse ne tarde pas à être affiliée aux sociétés secrètes ; sa protectrice, la duchesse de Bourbon, venant d'être récemment élue grande-maîtresse d'adoption

Dès son arrivée à Paris, Suzette Labrousse jouit d'un immense succès : déjà, avant son départ pour la capitale, les évêques de l'assemblée lui avaient écrit une lettre par laquelle ils imploraient ses lumières et l'interrogeaient sur l'avenir de la Révolution.

Parmi ses principaux adeptes du clergé, elle cite les évêques constitutionnels Pontard, Desbois, Fauchet, Gobel, l'abbé Grégoire, les abbés Souppe, Gouttes et Boislaurette, M[lle] Labrousse dans ses manuscrits, Pontard dans son fameux *Journal prophétique,* dom Gerle dans les *Renseignements* donnés *au public*, affirment avoir été en relation intime avec les plus célèbres révolutionnaires, tels que Robespierre, Marat, Danton. Desmoulins, Barnave, etc.

M[lle] Labrousse prend l'audacieuse résolution d'aller prêcher au pape les principes de liberté, égalité et fraternité ; elle veut le sommer d'abdiquer sa puissance temporelle, abus contraire à l'esprit du Christ, et enfin s'efforcer de lui faire admettre la *constitution civile du clergé*, qu'elle proclame chose « sainte et très excellente ».

Elle affirme qu'en ce dernier point elle fut vivement excitée et conseillée, non seulement par les membres du clergé, mais surtout par les Jacobins. Une assemblée de huit évêques se réunit pour examiner si le projet de la visionnaire n'a rien qui soit contraire à l'esprit de l'Église.

Un seul s'oppose à sa résolution, les sept autres sont d'avis qu'elle doit partir. Elle se dirige donc vers l'Italie, prêchant partout au peuple, sur son passage, les principes « sublimes » de la Révolution. Les églises lui sont ouvertes par les assermentés, elle y déclame contre le pape, contre les bulles d'excommunication, contre le clergé dit réfractaire. Tous les endroits lui conviennent pour ses conférences, les clubs, les théâtres, les places publiques, même le toit des maisons.

Elle pérore ainsi dans plus de trente villes ou villages de France, arrive à Bologne en août 1792, en est chassée par ordre du cardinal légat, s'enfuit à Viterbe, où elle est arrêtée au moment où elle excite le peuple italien à imiter le peuple français dans ses réformes.

Conduite militairement à Rome, elle subit cinq longs interrogatoires devant le cardinal Zélada, secrétaire d'État. Accusée d'avoir pénétré en Italie pour faire périr le pape par le fer ou le poison, elle se défend de ces imputations. Considérée comme folle dangereuse à cause des idées qu'elle émet, on la condamne à la détention perpétuelle ; elle est enfermée au donjon Saint-Ange.

Le Directoire s'intéresse à son sort, et demande sa liberté par voie diplomatique ; on l'obtient ; elle refuse d'en profiter, « car il est dans les desseins de la Providence, dit-elle, qu'elle ne quitte Rome qu'en 1800. » On la fait visiter par deux chargés d'affaires du Directoire à Rome, les citoyens Cacault et Thoin. Ceux-ci écrivent au ministre des affaires étrangères les résultats de leur entrevue avec l'illuminée.

En 1798, Rome étant aux mains des Français, Suzette se décide à quitter l'Italie ; elle revient à Paris, où elle trouve une partie de ses fidèles, Pontard en tête.

Elle continue son rôle de prédicante, y ajoute volontiers celui de martyre, mais tout cela fort secrètement car la détention l'a rendue circonspecte.

Elle mourut en 1821, nommant Pontard son exécuteur testamentaire. L'inventaire de ses meubles fut fait par M. Péan de Saint-Gilles, notaire à Paris. On trouva, dans sa cave, assez grand nombre de flacons remplis d'un liquide qu'on ne chercha pas à analyser ; quelques tas de cendres, des billets de loterie, etc.

On pensa qu'elle s'adonnait au grand œuvre et tentait la découverte de la pierre philosophale et de l'élixir de longue vie.

Tel est, aussi court que possible, le résumé des détails les plus importants de cet ouvrage.

LES DAMES DE CROIX-MORT. Batailles de la vie, par GEORGES OHNET
Un volume in-12 de 328 pages. Prix : 3 fr. 50

Il serait assez difficile de trouver la moralité de ce nouveau roman de l'auteur du *Maître de forges ;* plus difficile encore d'en présenter une analyse un peu détaillée à des lectrices n'ayant point perdu toute pudeur. Et cependant, il faut bien faire connaitre, ne fût-ce que pour ôter l'envie de le lire, un volume que le succès de ses aînés a déjà introduit dans tous les compartiments de chemin de fer.

Que doivent penser de nous les étrangers en ne rencontrant que des gredins ou des polissons (lorsqu'ils ne sont pas l'un et l'autre) dans les personnages que nos romanciers choisissent pour peindre, à l'époque actuelle, notre société française. N'y a-t-il donc plus de caractères virils à mettre aux prises avec les difficultés de la vie ? ou bien, les auteurs se sentent-ils incapables de se faire lire et d'émouvoir s'ils n'appellent à leur aide l'attrait des curiosités malsaines ? Deux chefs de famille, choisis dans la société d'élite, appartenant à la classe dirigeante, sont mis en scène dans ce roman : le premier, le comte de Croix-Mort, ne fait que passer pour laisser la place à la comtesse, sa femme, et à sa fille Edmée, l'héroïne du roman. Or, voici son portrait :

« Le comte, homme très séduisant, beau danseur, élégant cavalier, avait rendu sa femme assez malheureuse. Viveur incorrigible, il était de ces maris qui, ternes dans leur intérieur, sont étincelants dans le monde. Tous les trésors de son esprit, il les réservait pour les étrangers, et n'avait eu vraiment le cœur tendre que pour les femmes des autres.

» Régine, élevée par une tante pieuse dans la rigueur d'une vie claustrale, avait accepté l'offre d'épouser M. de Croix-Mort, comme un prisonnier adopte un plan d'évasion. Pour elle, le mariage fut la liberté. Sa jeune imagination rêva tout un avenir de fêtes en compagnie de ce charmant homme dont la grâce souriante et la gaîté fière eurent pour elle, naïve et ignorante, des séductions souveraines. La vie lui sembla s'annoncer comme un délicieux mélange de devoirs faciles et de plaisirs exquis. Bientôt, elle dut se convaincre que son mari avait fait, de son autorité privée, un partage dans lequel il lui avait laissé, à elle, tous les devoirs, et s'était réservé à lui tous les plaisirs. A son premier enfant, le comte se considéra comme quitte envers sa femme, et se remit à papillonner. Cette existence de mari garçon lui parut très douce. Il s'habitua à laisser la comtesse à la maison. « C'est un esprit grave, pensa-t-il, et les frivolités du monde ne sauraient trouver grâce à ses yeux. Il vaut mieux qu'elle reste dans la dignité austère de la retraite qui lui plaît. »

S'étant donné de si bonnes raisons, le comte ne crut pas utile d'en donner à sa femme. Le respect qu'il avait pour elle augmenta. Mais ses escapades ne diminuèrent pas. Il eut des aventures retentissantes, sauta la nuit par des fenêtres, se battit en duel pour une écuyère du cirque, perdit deux cent mille francs au besigue chinois en une soirée, enfin, donna l'exemple de la haute vie jusqu'au jour où, dans un steeple-chase à La Marche, un désaccord s'étant produit entre lui et son cheval, devant le petit mur de la piste, il fut rapporté sur une civière, la colonne vertébrale

cassée, et sa pauvre cervelle de fou hors de la tête. Sa veuve le pleura amèrement, et, l'ayant si peu connu, le regretta fort. Ses obsèques furent magnifiques. Et, pour la première fois, il coûta utilement de l'argent à sa famille. »

Cette dernière phrase donnera une idée des négligences de style qui émaillent cette dernière production de M. Ohnet.

L'autre chef de famille, le baron d'Ayères, dont la propriété est contiguë à celle des dames de Croix-Mort, et qui va être le principal personnage du roman, est ainsi présenté aux lecteurs avant de vivre sous leurs yeux.

« Réduit par des folies de tous les genres à une situation très précaire, ayant perdu avec les chevaux ce que les femmes lui avaient laissé, il s'était décidé, sur les sages conseils de son homme d'affaires, à vivre un an ou deux à la campagne, afin de laisser l'eau revenir au moulin. Il était aussi compromis à Paris que peut l'être un homme qui, pendant quinze ans, a couru les avant-scènes des théâtres en compagnie de toutes les filles en vue, et usé les tables des cercles à jouer au quinze ou au baccara.

Pour en arriver à se « brûler » ainsi, il avait mangé quatre-vingt mille francs de rentes. Et il était bien plus fatigué que s'il avait travaillé pour les gagner. Avec les débris de sa fortune, un habile homme, qui, rareté providentielle, se trouvait être un honnête homme, avait pris l'engagement de lui reconstituer un capital très présentable, mais à la condition expresse qu'il ferait le plongeon et que ses créanciers perdraient l'espoir de le voir accourir, les lendemains de culotte, avec un de ces besoins immédiats d'argent qui donnent aux billets de cent francs une valeur de vingt-cinq louis. Il s'était donc résolu à disparaître, mais ce n'avait pas été de gaîté de cœur. Il ne se sentait aucun goût pour la retraite, et la solitude lui faisait horreur . . . .

. . . .

« Ce naufragé de la fortune, qui se morfondait exaspéré sur son îlot, n'attendant aucun secours ni du ciel ni des hommes, poussa un cri de joie farouche en découvrant sa voisine. Une veuve de trente-huit ans, élégante, jolie, bien conservée, légèrement maniérée, c'était, dans ce trou de province, une ressource inespérée. Quelle diversion pour ce blasé, qui dormait sur les romans nouveaux et bâillait dès neuf heures du soir, lui, habitué à passer toutes ses nuits au cercle ! Avec une fatuité exquise, il ne pensa pas une minute qu'elle pût lui résister. Il n'avait pas de concurrent. La place forte qu'il allait attaquer ne devait pas être secourue. Suivant la théorie des sièges, elle était donc prise d'avance. C'était une question de temps. Et ce temps serait délicieusement employé à faire cette petite

guerre de l'amour, pleine de pièges, d'embuscades et de surprises. Il passerait ainsi son année de réclusion et la fin de l'amour arriverait comme la fin de l'exil. Il dirait adieu à sa provinciale, et s'en retournerait à Paris pour conclure quelque beau mariage qui le remettrait à flot.

« Tel était le programme que, dans son esprit, M. d'Ayères avait élaboré. S'il ne brillait pas par une modestie absolue, il dénotait chez son auteur une aimable ingéniosité. On en voyait de pareils si communément réalisés, qu'il n'y avait peut-être pas une présomption excessive à le vouloir délibérément appliquer. »

Notons encore en passant que ce n'est point comme une exception dans la société que M. Ohnet a composé ce triste personnage. Or, tout va se passer, dans cette nouvelle *bataille de la vie*, comme M. d'Ayères l'a combiné.

Sous le couvert d'un délit de chasse, (réédition du début du *Maître de forges*), M. d'Ayères s'introduit près de la comtesse, la fait tomber dans un guet-apens qui la livre à sa passion, puis, voulant concilier cette passion avec son intérêt, il épouse la comtesse, l'emmène à Paris où, après quelques mois de séjour, il reprend sa vie dévergondée. La douleur de la comtesse, l'épuisement du mari les ramènent au château de Croix-Mort. Là, M. d'Ayères retrouve la fille de la comtesse ; l'enfant est devenue grande personne ; une nouvelle passion s'élève dans le cœur de ce monstre et il se promet de triompher de l'enfant comme il a triomphé de la mère.

Second siège rendu plus difficile par le caractère de la jeune fille et parce que le sentiment maternel donne à la comtesse de Croix-Mort l'énergie qu'elle n'a point trouvée pour sa défense personnelle. Il échoue ; la découverte de son infernal projet rend sa situation impossible ; il quitte le château, essaie de se distraire à Paris en y recommençant sa vie d'orgies et de débauches ; mais le souvenir d'Edmée le poursuit tellement qu'il revient secrètement à son château, rôde la nuit, dans le parc de Croix-Mort et, n'y pouvant plus tenir, fait passer à sa belle-fille un faux avis qui l'appelle au chevet d'une paysanne dangereusement malade. Edmée, dès la première heure, s'élance à travers la neige et court à sa mission de charité, lorsque, déjà bien avant dans le parc, elle rencontre son beau-père, à dix pas d'elle ; elle s'enfuit, celui-ci s'élance à sa poursuite. Une chute va livrer la jeune fille en sa puissance, lorsqu'à son appel désespéré, un vieux garde s'élance d'un fourré, jette son fusil et saute sur M. d'Ayères en criant à la jeune fille de se sauver, mais la peur la cloue sur place et bientôt elle voit le garde, terrassé par M. d'Ayères, lui jeter un regard désespéré.

« Edmée, affolée, chercha une arme, une pierre, un bâton, autour

d'elle, aperçut le fusil, tombé au bord du fossé, le saisit avec un cri de triomphe, et, braquant le canon sur Fernand :

— Lâchez-le, cria-t-elle, ou je vous tue !

Il ne répondit pas, et resserra l'étreinte sous laquelle agonisait le garde. Un nuage de flamme passa devant les yeux de la jeune fille, un coup de feu éclata, et celui qu'elle haïssait, foudroyé, roula sur la neige ensanglantée. »

Lorsque, après six semaines de maladie, M[lle] de Croix-Mort reprit connaissance, elle vit, auprès de son lit, sa mère en grand deuil ; on lui apprit qu'elle avait eu une fièvre cérébrale. Elle voulut questionner, mais on lui imposa silence.

Cependant, un journal lui apprend que le garde Billet, s'étant reconnu coupable de l'assassinat de M. d'Ayères, va passer en cour d'assise et que, grâce à ce mensonge héroïque, la présence de la jeune fille sur le théâtre du crime, n'a pas même été soupçonnée.

Edmée ne peut supporter un pareil dévouement, elle se fait conduire chez le procureur général à qui elle révèle toute la vérité. Billet est acquitté et le garde des sceaux étouffe cette affaire.

Tel est ce roman dont les défauts ne sont rachetés par aucune qualité. L'intérêt de la situation finale trahit chez l'auteur la préoccupation du théâtre, pour lequel ces mises en scène nous semblent préparées. Une fois de plus, il sera prouvé que les fruits abondants recueillis, à notre époque, par certaines fortunes littéraires, ne sont pas un stimulant pour leur génie.

W. Fernout.

LE JEU DES VERTUS, roman d'un auteur dramatique, par le vicomte Henri de Bornier. Un volume in-12 de 290 pages. Prix : 3 fr.

M. de Bornier semble avoir pris à tâche, et ceci lui fait honneur, d'acclimater parmi nous *le Jeu des vertus*. Il nous l'avait déjà présenté en application dans la *Fille de Roland ;* aujourd'hui il en fait l'intitulé d'un livre excellent et c'est la marquise de Rillé qui l'introduit dans ses salons et le fait agréer par ses nombreux invités.

Voici en quoi consiste ce jeu : On inscrit sur un échiquier le nom de trente-six vertus ; pourquoi trente-six ? Ah ! c'est que ces vertus sont des antidotes, et que les poisons à combattre se comptent à la douzaine. Un joueur, mis en face de cet échiquier, prend un dé, le jette au hasard sur le tableau, et se trouve engagé à pratiquer, pendant le nombre de jours convenu, la vertu que le sort désigne.

On comprend que si le dé s'arrête sur la case où se trouve inscrite cette vertu, par exemple, *renoncer à la moquerie,* la personne qui devra s'y conformer pendant un certain laps de temps, pourrait bien s'accoutumer à cette excellente pratique et renoncer pour toujours à un défaut assez commun dans le monde où l'on s'amuse et même aussi dans celui où l'on s'ennuie.

C'est, dans un premier récit, *Histoire d'un veuf et d'une veuve,* le résultat poursuivi chez la future comtesse de Nolongue, par la spirituelle marquise; en effet, celle-ci a su mettre, dans son jeu, le hasard du coup de dé.

Mais tout l'intérêt du livre est dans le second récit : *Vengeance d'un auteur dramatique.* Nous ne voulons pas déflorer par une analyse cette intéressante nouvelle; sa lecture récompensera ceux que l'insuffisance du premier récit n'aura pas découragés. On jugera du charme qu'elle présente par ce début du chapitre intitulé :

LE PETIT LOCAL

« Vers le mois de mars, Poncette, ou plutôt M[me] Louise de Nolongue, eut une heureuse idée : celle de donner à son mari un bébé rose et blanc dont Robert fut le parrain.

Ce nouveau citoyen avait de l'esprit au bout de huit jours. Pourquoi si vite? Parce que son père était député, sans doute, et que le fils d'un député doit, de bonne heure, prouver son patriotisme par son intelligence. Question d'hérédité.

La première et la plus forte marque d'intelligence qu'il donnait, c'était sa façon de demander à boire. Un geste suffisait, mais un geste plein d'autorité, et Poncette, chargée de cette importante fonction, ne résistait pas à ce geste d'une sobre éloquence. Le citoyen se mettait à boire, et il ne se serait pas contenté du verre d'eau sucrée dont on se contente au Palais-Bourbon ; il trouvait mieux, et de lui-même. Il buvait avec un rare talent et déjà perfectionné par l'étude; il buvait en même temps avec ses lèvres, avec ses doigts, avec son nez, avec toute sa petite personne frissonnante et joyeuse. C'était son triomphe, pendant lequel Poncette l'admirait; quant au père et au parrain, ils admiraient la mère et l'enfant.

Ne cherchons pas à tromper l'histoire : le fils du député prenait des défauts en vieillissant; peu à peu, il dépouillait l'ange! Par exemple quand il avait bu à souhait, gonflé de plaisir, rouge, les yeux allumés, gris comme un merle, il montrait le poing, l'orateur de l'avenir se révélait. Orateur, pas encore, mais bon interrupteur déjà! Quand son père et son parrain causaient doucement, en le regardant rire dans les bras de sa nourrice,

tout à coup, ne comprenant rien à tous ces longs discours, il se mettait à crier et à interrompre comme un énergumène.

C'était intolérable. Un rappel à l'ordre ne suffisait pas, ni même la censure; alors Louis de Nolongue se souvenait des sévérités du règlement de la Chambre.

— Au petit local! criait-il, au petit local!

Le petit local était un berceau de soie et de dentelles, le nid d'un oiseau pour son arrivée du ciel.

La mère y portait l'interrupteur furieux, et l'influence du petit local était souveraine, les cris cessaient comme par magie et le coupable s'endormait tout à coup. C'est là qu'il était beau! On le regardait avec extase. Qui l'admirait le plus, du père, de la mère et du parrain? On ne sait pas. Mais le plus fier était le père. »

Et cette autre description plus loin :

« Un jour, il était assis près de Gilberte, sur un banc du parc, non loin du perron où causaient la mère et la tante. Un désir audacieux vient à l'esprit de Robert : obtenir de la jeune fille qu'elle écrivît son nom à elle, Gilberte, sur le sable, du bout de son ombrelle. Mais comment obtenir une chose si facile ou si difficile selon l'occurrence? Il y a plusieurs manières, mais Robert n'en connaissait aucune, et il dut faire appel à sa seule imagination.

Voici ce que ce grand poète, ce pétrisseur de drames, cet inventeur de scènes grandioses, imagina de mieux. Après une méditation longue et silencieuse, il dit tout à coup à Gilberte :

— Mademoiselle, je ne voudrais pas m'appeler Gontran !

— Pourquoi donc? répondit la jeune fille très étonnée.

— Parce que le nom de Gontran commence par un G.

— Eh bien ! quel malheur est cela?

— Le malheur, mademoiselle, c'est que la lettre G est très difficile à écrire.

— Pourquoi la lettre G plus que toute autre?

— Parce qu'elle est très compliquée et d'un aspect un peu bizarre ; enfin, je n'ai jamais pu parvenir à l'écrire correctement et agréablement.

— Cela m'étonne, monsieur, car rien n'est plus simple.

— J'en voudrais voir la preuve.

— Vous allez voir, monsieur.

Et du bout de son ombrelle blanche, Gilberte traça la lettre G sur le sable fin.

— Vous voyez, monsieur !

— Vous avez raison, mademoiselle, vous avez raison. Mais il y a une seconde lettre dans le nom de Gontran, que j'ai plus de peine encore à écrire ; c'est la lettre *o*, mes *o* ressemblent à des *a*. Ce n'est pas aussi facile, par exemple, que d'écrire la lettre *i*.

— Vous vous trompez encore, monsieur, la lettre *i* est très difficile.

— Je ne l'aurais pas cru, mademoiselle.

— Parfaitement. Il y a dans la lettre *i* un jambage qui demande la plus scrupuleuse attention, et c'est un travail que de placer le point à la distance réglementaire. Regardez plutôt ! La jeune fille, toujours du bout de son ombrelle, traça un *i* sur le sable.

— En effet, mademoiselle, vous y avez mis de la conscience.

Elle sourit et, sans rien ajouter, acheva d'écrire son nom : *Gilberte !* Puis elle reprit ce regard immobile et profond que Robert lui connaissait bien, mais qu'elle avait abandonné depuis quelque temps.

— Maintenant, monsieur, pourriez-vous me dire pourquoi vous teniez tant à me faire écrire mon nom sur le sable de cette allée ?

— Moi, mademoiselle ! répondit Robert, rougissant comme un écolier... Moi, mademoiselle ! Vous pensez que je tenais... Pas du tout ! Pas du tout ! C'est le hasard.

— L'explication est très claire, monsieur. »

Ces deux citations nous paraissent suffisantes pour rassurer nos lecteurs sur la valeur littéraire du *Jeu des vertus*. Et la morale ? direz-vous ! Si le nom de l'auteur ne vous rassure pas, nous ajouterons qu'elle n'a qu'à gagner à ce jeu. La passion n'en saurait être redoutée ; et pour s'y enrichir, il suffit de le jouer loyalement. On le fait bien pour se ruiner aux autres !

W. Fernout.

QUELQUES PENSÉES SUR LE CIEL, par Mme la marquise de Villeneuve-Arifat, maître ès Jeux Floraux

Je voudrais entrevoir le ciel, et, à travers mes idées finies, apercevoir l'Infini.

Qu'est-ce que le ciel ?

Se trouve-t-il dans l'intensité de la jouissance ou dans la certitude de sa durée ? Faut-il chercher son image dans ce qui parle à nos sens ou dans ce qui touche nos cœurs ? Est-ce voir, goûter, sentir ou aimer ?

Dieu a promis leur récompense au corps et à l'âme de l'homme.

Il y aura donc un éternel accord entre cet esprit immortel qui nous anime et cette prison d'abord corruptible, puis lumineuse, et devenue l'éblouissante parure de l'âme qu'elle a renfermée durant son exil.

Oh ! comment deviner ? comment pénétrer l'ineffable mystère du bonheur du ciel ?

Lorsqu'une nuée vaporeuse, légère comme l'aile diaphane de l'ange, enveloppe d'un moelleux duvet le front sévère de nos montagnes, lorsque la brise suave et parfumée des senteurs de miel et des fleurs de la bruyère pousse doucement cette nuée, et qu'apparaît, dans sa gloire et dans sa majesté, le Maître du jour, notre œil n'est-il pas ravi, et notre oreille, en écoutant la note claire et charmante de l'oiseau, au matin de la journée, a-t-elle entendu de plus joyeux concert ?

Et lorsque, dans le silence des bois, le vent murmure en caressant la cime des vieux chênes et les frais rameaux des jeunes arbres, quand tout est tranquille dans la nature, qu'un travail caché s'opère, que tout croît, que tout s'embellit et se couronne, que la gracieuse fleur s'abandonne pour se transformer en un fruit savoureux, la pensée, la vie de l'intelligence n'a-t-elle pas aussi son heure de calme et profonde joie ?

Si, vers le soir, les lointaines clochettes des troupeaux, les teintes assombries qui portent le poids du jour écoulé, les derniers mouvements de cette parcelle du temps prête à tomber dans le gouffre de l'éternité, les feux empourprés du globe qui va disparaître et jeter à la terre son royal adieu, si tout ce spectacle magnifique élève et élargit les horizons de la pensée, n'est-il pas en moi, autour de moi, ce bonheur du ciel qui épure et grandit tout mon être, le pénètre d'un charme mystérieux, lui révèle des splendeurs inconnues ?

Oui, la nature est le livre où le chrétien et le sage suivent la trace auguste du Tout-Puissant; là, on apprend à bénir, à adorer le Maître souverain, dont l'empreinte se rend visible à l'œil humblement investigateur qui la cherche. Grand Dieu ! la terre garde donc le reflet de votre beauté incomparable et vos pas sont restés gravés dans l'Éden, où un jour vous êtes apparu ! Le jardin du premier des humains a donc reçu et révélé votre image; une ombre de votre majesté divine a vivifié cette nature charmante et l'a rendue si radieuse qu'elle a ravi le cœur de l'homme.

Les siècles ont passé, les générations se sont courbées sous la loi de la mort, châtiment terrible infligé au premier crime commis : le livre est resté ouvert, toujours lumineux et pur, et nous y lisons.

Chaque trait, dans ce livre, nous montre une perfection divine, un soin paternel.

Où se précipite ce torrent des montagnes, qui d'abord se laissait mener à travers nos prairies pour en raviver la fraîcheur? Il lutte avec fracas

contre les rocs blancs qui l'entravent; il triomphe; il glisse entre ces têtes chauves ou couronnées de mousse; il s'élance : c'est une puissance qui franchit ou détruit l'obstacle. Où va-t-il porter le tribut de ses eaux frémissantes? A une calme et limpide rivière étalant son onde de cristal entre des haies de vieux buis ou de touffes d'aubépine, et la rivière va grossir le large fleuve; et l'eau qui nous donne la vie de chaque jour remontera dans la nue, d'où elle retombera sur les plantes en une bienfaisante rosée.

Que j'aime cet avant-goût du repos de la nuit, quand le soir, sur le sommet des monts, j'assiste à la fin d'un jour! Par degrés, les formes accusées des cimes des montagnes et le creuv des vallons se confondent et se dessinent en masses indistinctes, comme crayonnées sur un fond sombre où l'œil les retrouve encore. Le refrain d'une chanson naïve, l'appel aux troupeaux épars, la voix lente et saccadée du gardien des chaumières, de l'ami du pauvre, du compagnon consolateur de l'homme en sa détresse, tranche le silence au moment où, mer sans rives, la nuit va s'étendre au loin sur la campagne; un froissement léger frissonne entre les brins fleuris de la bruyère; l'azur du ciel devient plus sombre, et tout à coup, à l'opposé du point d'où à disparu la lumière, se lève un astre doux et charmant qui permet à l'œil de tout revoir, mais sous des formes plus vagues, plus incertaines.

Le réel, le solide s'évanouissent; le mystérieux, le rêvé apparaissent.

Est-ce ainsi qu'après les rudes sentiers de la vie humaine nous pénétrerons sur les plages inexplorées de la vie céleste?

Au lieu de la terre où se meuvent les corps, vivrons-nous là où brillent les âmes? Au lieu d'un monde matériel et fini, posséderons-nous un monde merveilleux et infini, et des splendeurs sans déclin, après des jours rapides que le temps aura dévorés dans son cours?

Ainsi je pensais, en élevant vers une lune radieuse et sereine, mon regard attendri.

Mais la nature est-elle l'unique miroir où se reflète la beauté du ciel?

Et lorsque notre âme émue lit à travers d'autres âmes la reconnaissance et l'amour, lorsque de triomphantes harmonies, lorsque des hymnes d'une mélancolique douceur ravissent notre oreille, lorsque les magnificences du saint temple, la voûte élancée, les fumées de l'encens, le retentissement des cloches, le recueillement de tout un peuple à genoux, la grande voix du prêtre portant à Dieu, dans des mots sacrés, l'humble et fervente prière, lorsque, dis-je, le sentiment des gloires de la Divinité, de sa bonté, de sa beauté nous envahit, nous enflamme, que notre cœur est trop étroit, que Dieu y règne en souverain et le remue de sa puis-

sante main, oh! alors, alors, les larmes coulent; nous nous ignorons, nous nous oublions, nous nous fondons comme une émanation de Dieu qui retourne à lui; notre personnalité disparaît, emportée par le flot de l'amour dans l'océan de la vérité éternelle : l'âme et ses perfections finies s'absorbent dans l'infini.

Alors, il est une minute où, de toute l'humaine nature ainsi imprégnée des parfums du ciel, seule l'enveloppe mortelle reste; la révélation de l'incréé vient d'illuminer la substance immortelle, prête à briser sa chaîne pour retourner à son suprême auteur.

Cette minute, comme l'éclair qui déchire la nue, entr'ouvre le ciel à l'âme, trop tôt, hélas! rappelée au milieu des misères de la vie!

Marquise DE VILLENEUVE-ARIFAT,
maître ès Jeux Floraux.

L'ORDRE SURNATUREL ET L'ÉGLISE SOCIÉTÉ DE L'ORDRE SURNATUREL, par le R. P. PIERRE JEANJACQUOT, de la Compagnie de Jésus. Un volume in-12 de 300 pages. Prix : 3 fr.

Ce n'est pas sans intention que nous plaçons l'analyse de cet ouvrage à la suite des *Quelques pensées* que l'on vient de lire. Il répond, en effet, à la question qui s'y pose dès les premières lignes : « Qu'est-ce que le ciel ? »

Après la lecture de ce tableau poétique du bonheur du ciel envisagé au point de l'ordre naturel, écoutons ce que le P. Jeanjacquot nous dit du même bonheur dans l'ordre surnaturel :

« Et maintenant, essayerons-nous de donner quelque idée de ce bonheur de la vision intuitive de la possession de Dieu? Mais comment le pourrions-nous, puisque, d'après les paroles de la Sainte-Écriture, l'œil de l'homme n'a rien vu, son oreille n'a rien entendu et son cœur n'a rien connu ni rien goûté qui approche des biens que Dieu réserve à ceux qui L'aiment. Et cependant, qu'est-ce que l'œil de l'homme n'a pas vu de beau et de merveilleux ? Qu'est-ce que son oreille n'a pas entendu de mélodieux, d'agréable, de ravissant ? Et surtout, qu'est-ce que son cœur n'a pas goûté ou n'a pas imaginé de satisfaisant et de délicieux ? Tout ce que cette vie-ci renferme d'avantages, de joie, de plaisir, de gloire, d'espérance, de contentement, de bonheur, tout cela, le cœur de l'homme l'a goûté. Mais rien de tout cela, et rien encore de ce que nous pourrions y ajouter par la pensée et l'imagination, ne pourrait nous donner une idée même tant soit peu approchante de ce bonheur de la vue et de la possession de Dieu.

» Ce qui pourra nous en donner l'idée la moins imparfaite, c'est la parole

de l'Apôtre saint Jean, parole d'un sens merveilleusement profond dans son admirable simplicité. « Nous sommes maintenant, dit l'Apôtre, enfants de Dieu ; et ce que nous serons un jour n'est pas encore venu. Nous savons que quand cela sera venu, nous serons semblables à Dieu, puisque nous le verrons tel qu'Il est. » Sans aucun doute, Dieu est heureux, parfaitement heureux, et rien ne manque à la plénitude de son bonheur. Il est infiniment heureux, il ne saurait y avoir de bonheur plus grand que celui dont Il jouit. Il est heureux pour toujours ; et Il n'a point à craindre de perdre jamais son bonheur ou de le voir diminuer. Enfin, Il est heureux sans mélange d'aucune peine, d'aucune souffrance, d'aucune inquiétude. Eh bien ! il en sera de même pour nous, puisque nous Lui serons semblables. Et ainsi, comme Lui, nous serons heureux, parfaitement heureux, en un sens infiniment heureux, heureux pour toujours, heureux dans une parfaite exemption de toute peine, de toute souffrance, de toute inquiétude. Nous serons heureux de son propre bonheur, riches de ses propres richesses, parfaits de sa perfection, immortels de son immortalité.

» Mais il faut nous souvenir que tout le bonheur naturel dont nous pourrions jouir, ou même que nous pourrions imaginer ne serait toujours qu'une faible image, et comme une ombre de l'indicible bonheur dont Dieu jouit de toute éternité. Or, c'est ce bonheur de Dieu, infiniment élevé au-dessus de tout bonheur naturel, qui nous sera communiqué par la vue et la possession de Dieu. Et c'est là la félicité surnaturelle. »

Comme on le voit par cette citation, l'étude que nous présente le R. P. Jeanjacquot a pour objet l'ordre surnaturel et l'Église société de cet ordre surnaturel. On a fait depuis un siècle beaucoup de bons ouvrages ayant pour objet l'utilité sociale de l'Église, et l'influence salutaire de ses enseignements sur les sociétés humaines. Tous ces travaux viennent d'être résumés admirablement et confirmés par la dernière encyclique sur la *Constitution chrétienne des États* et les avantages qu'elle renferme.

Toutefois, la considération de l'Église sous ce point de vue, quelque importante qu'elle soit, ne doit pas faire oublier le point de vue principal : il faut qu'on se souvienne et qu'on comprenne bien que si l'Église procure, de la manière la plus efficace et la plus étendue, le vrai bien des sociétés humaines, cependant ce n'est pas pour cela qu'elle est faite et qu'elle subsiste dans le monde. Dieu l'y a mise pour elle-même, pour que tous les hommes puissent venir à elle et trouver en elle d'autres biens que les biens naturels, même les plus précieux. Et c'est bien aussi ce que le Souverain Pontife nous rappelle dans cette même encyclique, en nous disant que l'*Église en soi et de sa nature a pour but le salut des âmes et la félicité éternelle*. Ce dessein de

Dieu est son unique dessein. Tout, dans les choses de ce monde, est fait pour ce dessein unique et suprême de la divine Sagesse, et tout s'y rapporte. Ce sont encore les paroles du document pontifical : *Tous tant que nous sommes, nous sommes nés et élevés en vue d'un bien suprême et final auquel il faut tout rapporter, placé qu'il est aux cieux, au delà de cette courte et fragile existence.*

Aussi, de quelque utilité, de quelque nécessité même que l'Église puisse être pour les sociétés humaines, ce n'est pas elle qui existe pour ces sociétés, mais bien ces sociétés elles-mêmes qui existent pour elle.

Or, c'est l'Église ainsi considérée qui est présentée avec quelque développement dans l'ouvrage du R. P. Jeanjacquot. Il nous la montre en elle-même, dans son excellence intrinsèque, dans les biens divins dont elle nous enrichit, et pour la dispensation desquels elle a été instituée de Dieu. Il indique bien quelques conséquences se rapportant aux choses de la société humaine, mais ce n'est dans son travail que la partie accessoire : le principal étant toujours la nature propre de l'Église, et ce qu'elle fait de nous en vue de la destinée éternelle.

L'auteur ne dit que ce qu'ont dit avant lui les maitres de la théologie catholique. Seulement, il le dit sous une autre forme pour le mettre davantage à la portée du commun des lecteurs. Quelques développements peut-être paraîtront un peu nouveaux; mais ils ne sont après tout que les conséquences nécessaires de principes incontestables, comme il sera facile de le reconnaitre.

F. D'AILLY.

VICTOR DE LAPRADE, SA VIE ET SES ŒUVRES, par EDMOND BIRÉ. Un volume in-12 de 402 pages. Prix : 4 fr.

Dans cet ouvrage, comme dans celui qu'il a publié, il y a deux ans, sur *Victor Hugo avant 1830*, M. Edmond Biré a écrit un chapitre de l'histoire de la poésie française au dix-neuvième siècle. Ce nouveau volume atteste, comme le précédent, un rare souci de l'exactitude et de la vérité : pas un fait qui ne soit appuyé de sa preuve. Les documents inédits abondent dans ces pages où revivent, à côté de la sympathique figure de Laprade, tant d'autres physionomies de poètes, d'écrivains, d'orateurs et d'hommes d'État : Chateaubriand et Napoléon III, Lamartine et Manzoni, Ballanche et Pierre Leroux, George Sand et la princese Belgiojoso, Villemain et Gustave Planche, Augustin Thierry et Mignet, Victor Cousin et Edgar Quinet, Sainte-Beuve et Armand de Pontmartin, Brizeux et Autran, Alfred de Vigny et Auguste Barbier, M. Guizot et M. Vitet, le prince Napoléon et M. Émile Ollivier, M de Montalembert et M. de Falloux.

Parmi les chapitres les plus curieux, nous signalerons particulièrement ceux qui ont trait aux *Muses d'État* et à la destitution de Victor de Laprade, au comte de Chambord et aux *Lettres à un prince exilé*, à la République de 1848 et à la guerre de 1870. Aucun ouvrage ne remplit mieux le programme que se traçait un jour Sainte-Beuve, lorsqu'il écrivait : « Ce que je voudrais, avant tout, ce serait de donner simplement des chapitres d'histoire littéraire, de les donner vrais, neufs, s'il se peut, nourris de toutes sortes d'informations sur la vie et l'esprit d'un temps encore voisin de date et déjà lointain de souvenir. »

L'ESPRIT DE MONTAIGNE, choix des meilleurs chapitres et des plus beaux passages des « Essais » disposés dans un ordre méthodique avec notes et commentaires, par le Docteur C. Saucerotte. Un vol. in-12 de 444 pages. Prix : 3 fr 50

Lorsqu'on veut connaître l'opinion de Montaigne sur un sujet donné, il faut feuilleter, parcourir bien des chapitres des « Essais »; si l'on désire connaître l'auteur lui-même, il faut les lire en entier. Or, tout le monde ne peut le faire ; les uns, et ce ne sont pas toujours des esprits incapables de les goûter, n'en ont point le temps ; d'autres, se trouvent découragés dans leur entreprise par la gangue grossière, dont sont parfois enveloppés les trésors d'originalité, de bon sens et de style que renferment les *Essais*. Enfin les étrangers, on peut le dire sans s'aventurer beaucoup, s'arrêteront plus d'une fois devant l'étendue de l'ouvrage, dont la lecture est rendue plus difficile pour eux par l'orthographe du XVIe siècle et les archaïsmes de son langage.

Il y avait donc pour les lecteurs qui composent une partie considérable du public lettré, un profit véritable à posséder un Montaigne moins volumineux que l'œuvre originale du grand écrivain. Un auteur bien connu dans le domaine des sciences médicales, et qui était à la fois un médecin et un lettré, le Docteur Constant Saucerotte, avait fait de ce travail l'occupation des loisirs que lui créait une longue maladie. Sa famille le publie aujourd'hui.

Le Dr C. Saucerotte s'est surtout appliqué dans son œuvre à coordonner les matériaux précieux dont sont édifiés les *Essais*, en usant dans cette tâche d'une méthode dont Montaigne avouait lui-même l'absence quand il disait : « Mon esprit et mon style vagabondent de même. »

Là ne s'est point cependant borné le travail de l'auteur. Il s'est livré à l'occasion à des appréciations générales sur la politique, la morale, la religion de Montaigne, appréciations tirées des entrailles mêmes du sujet. En maints endroits, il a rapproché du grand écrivain ceux qui l'ont imité ; en

d'autres, il a laissé dans l'ombre ces « vilaines taches » que la licence du langage et la grossièreté relative des mœurs au XVIe siècle avaient imprimées dans son livre. Enfin, pour remplir son but, il a dû supprimer de nombreux récits tirés des historiens, de non moins nombreuses citations empruntées aux écrivains de l'antiquité, ne conservant « de toute cette farcisseure d'exemples » (MONTAIGNE) que ce qui pouvait élucider la pensée de l'écrivain. C'est Montaigne, ce sont ses pensées personnelles, qu'il s'est attaché à faire connaître en respectant scrupuleusement le texte et l'orthographe des *Essais*.

Ce livre n'est donc point cependant un abrégé des *Essais* dans le sens habituel du mot, c'en est plutôt la quintessence.

Nous croyons que cet ouvrage aura la faveur qui s'attache à tout travail consciencieux qui a pour but de répandre, dans ce qu'elle a de bon et de sain, l'œuvre d'un important écrivain.

LE QUART D'HEURE POUR LE SAINT-SACREMENT

par l'abbé G. ALLÈGRE, aumônier à Boulogne

L'auteur des *Corbeilles d'histoires et légendes* nous avait donné un vaste recueil des auteurs modernes étudiés au point de vue de la religion, avec un goût parfait dans le choix des récits ; on y trouvait ce zèle sacerdotal qui veut le bien des âmes et la connaissance pratique des besoins de la jeunesse. Le *Quart d'Heure pour le Saint-Sacrement* est une œuvre magistrale et importante, tant au point de vue du plan que des matériaux rassemblés. Il a fallu plusieurs années pour parcourir les auteurs d'où l'abbé Allègre extrait son abondante moisson ; de fortes études théologiques étaient nécessaires pour coordonner le tout d'après le beau plan qui nous est présenté : *Présence réelle*, *Sacrifice*, *Communion*, *Culte*, et leurs divisions.

C'est d'abord le P. Lacordaire avec sa grande éloquence, Mgr Besson, à la vive parole, le P. Ventura, le dialecticien serré, l'Alphonse de Liguori avec sa douce onction. Quelle poésie pénétrante dans Mgr Gay, quel lyrisme dans le P. Hermann ; quelle belle piété dans Mgr de La Bouillerie.

Le livre se termine par deux prières de saint Thomas et saint Bonaventure, les deux émules pour l'office du Saint-Sacrement, et par une réflexion de Contenson qui semble être un écho de l'Imitation.

Les mystiques sont représentés par sainte Angèle de Foligno et Taulère, dont l'auteur a reproduit le fameux dialogue du mendiant heureux. Un grand nombre d'histoires eucharistiques viennent jeter de la variété dans l'ensemble de l'ouvrage. Ce livre sera fortement utile au clergé à qui il épargnera des recherches longues et pénibles et pour qui il sera un guide sûr.

L.

JACQUELINE, par Mme MATHILDE BOURDON. Un volume in-12 Prix : 2 fr.

Un beau livre est un ami ; aussi ne saurait-on l'accueillir avec trop de sympathie, surtout lorsqu'il est signé d'un nom aussi justement aimé que l'est celui de Mme Bourdon.

L'œuvre de cette auteur est considérable, et *Jacqueline* vient encore enrichir un écrin littéraire.

Est-il utile d'analyser ce nouvel ouvrage, de relater l'histoire de cette belle jeune fille qui a toutes les délicatesses, toutes les générosités? Il vaut mieux, croyons-nous, laisser au lecteur l'intérêt qu'inspire l'inconnu et, sans plus nous attacher à l'exposé de l'intrigue, tâcher de mettre en lumière les qualités littéraires de l'œuvre.

Dans ce roman, pas une ligne qui ne soit vrai. L'auteur de *Jacqueline* n'a jamais aimé le domaine de l'invraisemblable où l'imagination s'emporte en refusant le contrôle du jugement. Toutes ses scènes sont placées dans la vie réelle ; la vie réelle, en effet, ne bâtit-elle pas souvent mieux que les romanciers, des drames d'un intérêt puissant? Seules, les œuvres vraies, sincères, vécues, sont capables de trouver le chemin du cœur, exciter l'émotion, la pitié, l'intérêt, seules elles sont viables.

A une pureté extrême, le style de *Jacqueline* joint cette qualité si rare : la sobriété. Pas une conversation inutile, pas une description superflue, tous les mots ont une portée ; ils tracent un caractère ou expriment une pensée. La note gaie sans doute y est rare ; une ombre de mélancolie plane sur ce roman ; mais toute œuvre qui va loin et qui laissera des traces, n'est-elle pas triste? Cette trace laissée par *Jacqueline*, c'est un doux et suave exemple de dévouement. Le bon grain semé par cette jeune fille portera des fruits, nous n'en doutons pas : car on ne peut s'empêcher de l'admirer, et quand on admire on est bien près d'imiter.

MAURICE VIVIEN.

LOUISE DE KÉROUALLE, duchesse de Portsmouth (1649-1734), par H. FORNERON, avec portrait d'après L. Lely, un fac-simile d'autographe. Un volume in-18, de 280 pages (1886). Prix : 3 fr. 50

Ce livre commence par le tableau de la cour de Charles II, roi d'Angleterre, et j'ose dire qu'on ne peut éprouver une impression plus triste, plus amère que celle que laisse ce récit. Les désordres de ce fils de Charles Stuart, de celui que la raison, l'intérêt propre, la reconnaissance envers le ciel, auraient dû rendre vertueux et sage, étonnent ceux-là même qui connaissent la triste humanité, et le cortège des créatures qui exercèrent sur Charles II un si fatal empire, fait peine et honte. C'est la noire Carthmaine, Nelly Gweentt, la marchande d'oranges, des actrices, des chan-

teuses, toutes rivales heureuses de la reine, Catherine de Bragance, toutes mêlées à la politique et vendant leurs services à Colbert et à Louis XIV, qui payent ce qu'ils croient utile au bien de l'État, par des pierreries, des ameublements et des écus.

Triste revers des pages glorieuses de l'histoire. Après ces courtisanes titrées, enrichies, arrive à la suite de Mme Henriette, duchesse d'Orléans, une petite Bretonne, naïve, à la figure enfantine, c'est Louise de Kéroualle, issue d'une noble race de Bretagne ; elle plaît à l'inconstant Charles II, elle éclipse ses rivales, et, dès ce moment, la politique française eut une sûre alliée à la cour de Charles II. Colbert s'y employa de tout son pouvoir ; on lit avec douleur les lettres dans lesquelles ce grand ministre poussait à la perte, au déshonneur de cette enfant. *(Lettres de Colbert à Colbert de Croissy, son frère.)*

Elle devint favorite en titre, quoique cinq ou six autres maîtresses du roi demeurassent à la cour, et formassent le sérail de l'indigne monarque. Elle conserva ses sentiments patriotiques. Toute son influence fut employée à faire de Charles II le plus fidèle allié de Louis XIV ; grâce à elle, Charles vendit Dunkerque à la France, il poursuivit sur les mers le commerce de Hollande, la Hollande, constante alliée de l'Angleterre, les gentilshommes français se voyaient plus favorisés à la cour de White-Hall, que les lords des plus illustres races ; ce dévoiement de la politique était dû à l'or de la France que Charles recevait à pleines mains et à l'empire que la naïve Kéroualle, créée duchesse de Portsmouth, avait su prendre sur ce malheureux prince.

Cette lamentable histoire, tissu d'intrigues et de débauches, est racontée par M. Forneron d'une manière très étendue ; il a fouillé son sujet, il l'a bien étudié, il appuie sur des preuves authentiques ses révélations, car on ne connaissait que *grosso modo* les avantages que valut à la France la jeune Bretonne, les heureux résultats d'une faveur qui dura autant que la vie de Charles II.

Elle reçut de lui des titres, des terres, des honneurs inouïs ; elle avait payé de sa vertu, de son honneur, le duché, les biens, les joyaux ; elle conservait pourtant au fond de l'âme un sentiment religieux, et lorsque son royal amant fut près d'expirer, elle lui amena un prêtre catholique, qui eut le temps de l'absoudre.

Charles II était catholique de cœur et de croyance, mais il n'avait pas osé manifesté sa foi. Peut-être Dieu ne voulait-il pas que ce libertin eût la gloire de le confesser publiquement ?

Louise de Kéroualle, duchesse de Portsmouth, se retira en France, elle

y vécut, dit saint Simon, dans la pénitence ; elle fit du bien aux pauvres, aux maisons religieuses, aux églises, et toujours elle fut protégée et soutenue par Louis XIV.

Ce travail de M. Forneron est bon par le fond, par les détails nouveaux sur ces étranges rapports de la France et de l'Angleterre, entretenus par des femmes vénales et perdues ; si le style du livre était moins opaque, plus coloré, s'il avait plus de vie, nous n'aurions rien à désirer.

DEUX MARIAGES, par Paul Bonhomme. Un volume in-12 de 464 pages Prix : 3 fr.

Préconiser les mariages basés principalement sur l'inclination réciproque des jeunes gens, nous paraît être le but de ce nouvel ouvrage de M. Paul Bonhomme. Comme il ne les conçoit que sous la tutelle et avec l'adhésion libre des parents, nous ne lui marchanderons pas nos encouragements.

Deux jeunes filles de la bourgeoisie et dans une situation de fortune indépendante sont amies de longue date et de grande intimité; elles se communiquent toutes leurs pensées, se racontent leurs châteaux en Espagne et se prennent à constater qu'elles ont toutes deux le même idéal. Aussi qu'arrive-t-il? C'est que, dans une soirée qui les réunissaient, cet idéal leur étant présenté inopinément, en habit noir, les deux amies font la nuit suivante, dans une longue insomnie, le même rêve de bonheur. Or, il se trouve que Berthe et Laure rivalisent de jeunesse, de grâce et de beauté, de sorte que, de son côté, l'idéal en habit noir rentre chez lui tout émotionné mais sans savoir si c'est la brune ou la blonde qui lui fait battre le cœur si rapidement.

Dans une seconde rencontre, à la sortie d'une salle, le hasard, un incident futile, une simple question de distance, fait que c'est à Berthe, la blonde, qu'il doit offrir le bras et voilà à quoi tient le sort des empires : l'idéal a peu de fortune, mais les parents de Berthe sont amenés à reconnaître que c'est son seul défaut et le mariage a lieu.

Mais que devient Laure, la brune? On devine les angoisses qui traversent son cœur chaque fois que, dans son enthousiasme, son amie vient y déverser son trop plein de bonheur ; comme un malheur ne vient jamais seul, la mère de Laure, Mme veuve Lemercier, voit s'engloutir toute sa fortune dans une catastrophe financière et les deux pauvres femmes n'ont plus que la misère en perspective. La jeune fille se met bravement en quête de leçons qu'elle ne trouve pas. Heureusement, enfin, sur la recommandation d'une ancienne amie de Mme Lemercier, un riche propriétaire, qui a perdu sa femme et dont la fille est menacée de perdre la vue, leur

confie cette enfant. Emma trouve dans ce nouvel intérieur des soins si affectueux qu'elle s'y attache de tout cœur; plus heureusement encore, Emma a un frère qui a assez de bon sens et de fortune pour ne chercher dans sa femme que les qualités personnelles; il les trouve dans celle qu'Emma appelle sa sœur, et voilà les *Deux mariages*. W. F.

ÉTUDE PATHOLOGICO-THÉOLOGIQUE SUR SAINTE THÉRÈSE, réponse au Mémoire du P. G. Hahn. Un volume in-8° de 112 pages. Prix : 3 fr.

Le lecteur verra dans cette étude que, si le P. Hahn a pu recruter en Belgique quelques partisans de sa théorie, parmi ses confrères, c'est aussi au milieu d'eux qu'il a rencontré son adversaire le plus solide, et sainte Thérèse son plus habile défenseur. Il y trouvera, en outre, une justification scientifique des condamnations portées par les congrégations des Rites et de l'Index; car selon toute apparence, les erreurs signalées et réfutées par le P. de San sont aussi celles qui ont motivé la juste sévérité de ces tribunaux.

L'auteur a divisé son travail en deux parties. Dans la première il montre la fausseté de l'opinion soutenue par le P. Hahn, et d'après laquelle sainte Thérèse aurait été atteinte d'hystérie; dans la seconde il prouve, contrairement à l'opinion du même auteur, que les divisions « diaboliques » de la sainte ont une origine surnaturelle, et ne sont pas des hallucinations de l'hystérie. Ces questions délicates et difficiles sont traitées avec une clarté, une méthode, et un sentiment de toutes les convenances — y compris celles de la fraternité religieuse et de l'amitié — qui assureront le triomphe de la vérité dans l'esprit du lecteur, même le plus prévenu.

LE CULTE DU GRAND ARCHITECTE. — Solennités diverses des temples maçonniques; baptême des louveteaux; mariages maçonniques; pompes funèbres, banquets, etc. — Cérémonies des carbonari et des juges philosophes. — Liste complète des loges et arrière-loges de France. — Nombreux documents, argot de la secte, noms et adresses des vénérables, etc.; par Léo Taxil. Un volume in-12 de 416 pages. Prix : 3 fr. 50

Ce volume, qui fait suite aux *Frères-Trois-points*, dont nous avons récemment rendu compte, fait partie de l'ouvrage *Révélations complètes sur la Franc-Maçonnerie*. Nous ajouterons à nos précédentes réflexions, la nomenclature des sujets renfermés dans ce nouveau volume. Il fait d'abord connaître la liturgie de la secte et le Rituel des diverses cérémonies, consécration d'un temple, inauguration d'une loge, installation d'un vénérable, baptême des louveteaux, reconnaissances conjugales, pompes funèbres maçonniques, divers banquets et agapes, etc. Il donne ensuite la nomenclature complète des loges et arrière-loges de France, l'état-major

de la secte. Il fait connaître la Maçonnerie forestière ou carbonarisme, branche active et politique, ainsi que les juges philosophes, qui s'occupent surtout d'espionnage. Il donne la géographie maçonnique de la France, dévoile l'argot maçonnique et contient la puperasie sacrée ou formule des actes divers. Enfin il traite du rithme Mesraïm et de l'Ordre des chevaliers de la Maçonnerie universelle. En lisant ce volume on se convaincra de plus en plus que le but final est l'adoration de l'esprit du mal, désigné sous le nom de Grand Architecte à l'aide de cérémonies copiées sur celles qu'emploie l'Église catholique. Ce livre doit être prêté avec réserve à cause de quelques passages; voir pour s'en convaincre la page 302. Abbé S.

LEÇON DE DROIT A MA FILLE, par un avocat à la Cour de cassation Un vol. in-12, Paris 1885. Prix : 3 fr.

On reprochera peut-être à l'auteur de ce livre de vouloir enseigner aux jeunes filles une science qui ne semble pas faite pour elles. Il est facile de répondre à cette critique en citant les paroles de l'illustre archevêque de Cambrai, Fénelon, qui a dit, dans son *Traité de l'éducation des filles :*

« Il serait bon que les jeunes filles sussent quelque chose des principales
» règles de la justice : par exemple, la différence qu'il y a entre un testa-
» ment et une donation ; ce que c'est qu'un contrat, une substitution, un
» partage de cohéritiers ; les règles principales du droit... pour rendre ces
» actes valides ; ce que c'est que *propres*, ce que c'est que *communauté*,
» ce que c'est que biens *meubles* et *immeubles*. Si elles se marient, toutes
» leurs principales affaires rouleront là-dessus. »

Pénétré de la sagesse de ces conseils, l'auteur a esquissé, dans une série de leçons à sa fille, les questions juridiques qui lui ont semblé d'un intérêt direct pour son avenir. Sur la demande de plusieurs de ses amis, il s'est décidé à rédiger ces leçons et à les publier en un volume. On ne peut que l'en remercier. Il suffit, en effet, de parcourir ce petit livre pour voir que son auteur, modestement caché sous le voile de l'anonyme, est familiarisé de longue date avec le droit et la jurisprudence, et sait exposer avec précision, en un langage toujours clair et facile à saisir, les parties de cette science qui conviennent plus spécialement à la jeune fille.

Selon le vœu de l'auteur, ce livre complètera d'autres éducations que celle de son enfant. Quoiqu'il soit destiné aux jeunes filles, il ne rendra pas de moindres services à bien des hommes du monde. Combien en est-il parmi eux qui ont oublié ou qui n'ont jamais bien su leur droit? Ceux-là seront heureux de trouver, groupé dans un ouvrage élèmentaire, un ensemble de notions juridiques dont la connaissance est à peu près indispensable pour le gouvernement de la famille et la bonne administration des biens.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages ; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ANCIENS ET MODERNES, par Paul de Saint-Victor. 1 vol in-8°. Prix : 7 fr 50
(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

ANNÉE LITTÉRAIRE (l'), 1885, par Paul Ginisty. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

ANNÉE SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE (l'), ou exposé annuel des travaux scientifiques, des inventions et des principales applications de la science à l'industrie et aux arts accompagné d'une nécrologie scientifique par Louis Figuier. 29me année (1885) 1 vol. in 18 jésus de 580 pages avec gravure. Prix : 3 fr. 50

ANNUAIRE DE L'ENSEIGNEMENT LIBRE POUR 1886. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr.

ATLAS D'HISTOIRE MILITAIRE CONTEMPORAINE (1854-1871), contenant 45 planches, plans ou croquis dressé sous la direction du Lieutenant-Colonel Fr. Canonge. 1 album in-4° cartonné. Prix : 30 fr.

A TRAVERS L'EMPIRE BRITANNIQUE (1883-1884), par M. le baron de Hubner, ancien ambassadeur, ancien ministre. 2 vol. in 8° ; tome I, 507 pages et carte ; tome II, 572 pages. Prix : 15 fr.

BERNARD L'ASSASSIN, par Edmond Tarbé. 1 vol. in-18 jésus de 391 pages. Prix : 3 fr 50

BRUNE AUX YEUX BLEUS, par Mrs Edwardes, traduction de Mme C. du Parquet. 1 vol. in-18 jésus Prix : 3 fr. 50

COSAQUES (les), souvenirs de Sébastopol par le comte Léon Tolstoï traduits du Russe. 1 vol. in-16 Prix : 3 fr.

CULTE DU GRAND ARCHITECTE (le), par Léo Taxil. 1 vol. in-18 jésus de IV-420 pages. Prix : 3 fr. 50

DAMES DE CROIX-MORT (les), par Georges Ohnet. 1 vol. in-18 jésus de 317 pages Prix : 3 fr. 50
(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

DE LA DÉVOTION AU TRÈS SAINT SACREMENT ; par Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans. 1 vol. in-18 jésus de 123 pages. Prix : 1 fr.

DESCRIPTION DE L'ÉGYPTE (deuxième partie), Alexandrie et la Basse-Egypte par H. de Vaujany, directeur des études à l'école des langues du Caire. 1 vol. in-18 jésus de 287 pages avec gravures et 3 cartes Prix : 4 fr.

DEUX MARIAGES, par Paul Bonhomme. 1 vol. in-18 jésus de 449 pages. Prix : 3 fr.
(Bibliothèque des mères de famille)

DIAMANT, BRONZE ET OR ; par Mme de Stolz. 1 vol. in-18 jésus de 299 pages Prix : 3 fr.

ÉDUCATION D'ACHILLE (l') par Charles Narrey. 1 vol in-18 jésus de II-271 pages Prix : 3 fr. 50

EGLISE ET L'ETAT (l') par le marquis de Gabriac, ancien ambassadeur auprès du Saint-Siège. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

ÉTUDES SOCIALES ; Misère et remèdes par le comte d'Haussonville, ancien député 1 vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50.

FÉLIX ARVERS 1806-1850 ; étude par M. Charles Glinel. 1 vol in 8° de 54 pages. Prix : 6 fr.

FILLE A BLANCHARD (la) roman par Jules Case. 1 vol. in-18 jésus Prix : 3 fr 50.
(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

FRANCE ECCLÉSIASTIQUE (la) almanach-annuaire du clergé pour l'an de grâce 1889 (36me année) 1 vol. in-18 de 871 pages. Prix : 4 fr.

HANTISES (les) par Edouard Dujardin. 1 vol. in-18 jésus de 179 pages. Prix : 3 fr. 50.

HYGIÈNE DE L'ORATEUR ; par le docteur A. Riant. 1 vol. in-18 jésus de XVI-276 pages. Prix : 3 fr. 50.

MARCELLE MAUDUIT ; par A. Matthey (Arthur Arnould) 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

MARIÉS ; par Eugène Faivre. 1 vol. in-18 jésus de 307 pages. Prix : 3 fr. 50.

MAUVAISE AVENTURE (la) histoire romanesque par Camille de Sainte-Croix. 1 vol. in-18 jésus de 317 pages. Prix : 3 fr. 50

MÉMOIRES SUR LES RÈGNES DE LOUIS XV ET LOUIS XVI et sur la Révolution, par J.-N. Dufort, comte de Cheverny, introducteur des Ambassadeurs 1731-1882. 2 vol. in-8° ornés de deux portraits. Prix : 16 fr.

NÉGRESSE (la), par Vast-Ricouard. 1 vol. in-18 jésus de 325 pages. Prix : 3 fr. 50.

NEVEUX DE LA CHANOINESSE (les), roman patriotique par Tony Lix. 1 vol. in-18 jésus de 312 pages. Prix : 3 fr.

NOS OISEAUX par André Theuriet. Avec aquarelles de Giacomelli. Première patrie. Grand in-4° de XII-24 pages avec 9 planches hors texte, en tête et culs-de-lampe en fac-similé d'aquarelles tirés en taille-douce. Prix : 60 fr.
(L'ouvrage comprendra 5 parties)

NOUVEAU DICTIONNAIRE DES CHASSES ; vocabulaire complet des termes de chasse anciens et modernes, introduction par le marquis G. de Cherville. 1 vol. grand in-8° de 452 pages, orné de 50 vignettes et culs-de-lampe. Prix : 15 fr.

ONCLE LOUIS (l') par Paul Féval. 2 vol. in-18 jésus. Prix : 6 fr.

ORDRE SURNATUREL (l') et l'Église, société de l'ordre surnaturel par le père Pierre Jean-Jacquot de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr.

PORTE CLOSE, par Fortuné du Boisgobey. 2 vol. in-18 jésus de 605 pages. Prix : 7 fr.

PREMIÈRE PAGE DE MOISE (la), et l'histoire de la terre, par le R. P. Castelein, S. J. 1 vol. in-12 de 536 pages. Prix : 3 fr. 50

PROCHAINE RESTAURATION MONARCHIQUE (la), par Tyball-Wachsam. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

QUELQUES PENSÉES SUR L'ÉDUCATION MORALE, par le baron de Lenval. 1 vol. in-8° de 192 pages. Prix : 5 fr.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE, par Charles Ligot. 1 vol. in-16 Prix : 3 fr. 50

REINE MARIE-CAROLINE DE NAPLES (la), d'après des documents nouveaux ; par A. Gagnière. 1 vol. in-18 jésus de VII-327 pages. Prix : 3 fr. 50.

RÉVOLUTION DU 31 MAI (la), et le fédéralisme en 1793 ou la France vaincue par la Commune de Paris, par H. Wallon. 2 vol. in-8° Prix : 15 fr.

SAINT-PIERRE et les premières années du Christianisme par l'abbé C. Fouard. 1 vol in-8° avec cartes et plans Prix : 7 fr. 50

SOUVENIRS D'UN IMPÉRIALISTE ; journal de dix-ans par Fidus. Tome II, 1 vol. in-18 jésus de 371 pages Prix : 3 fr. 50

SOUVENIRS D'UN JOURNALISTE FRANÇAIS A ROME, par Henri des Houx. 1 vol. in-18 jésus Prix : 3 fr. 50

UN PARISIEN, comédie en trois actes ; par Edmond Gondinet. 1 vol. in-18 jésus de 177 pages. Prix : 2 fr.

VALBRIANT (le), par Mme Augustus Craven. 1 vol. in-16 de 323 pages. Prix : 3 fr. 50

VIE ET LA MORT (la), par Jean Rameau. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Le Gérant : F. WATTELIER.

Tome XXI. N° 4 **Avril 1886**

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SAINT RAYMOND DE PENNAFORT ET SON ÉPOQUE. Études sur les temps primitifs de l'ordre de Saint-Dominique, par le R. P. ANTONIN DANZAS, religieux du même ordre. — Deuxième série. Un volume in-8°. Prix : 7 fr.

Sous le titre de : *Saint Raymond de Pennafort et son époque*, le R. P. Antonin Danzas a commencé la seconde série de ses études sur les temps primitifs de l'ordre de Saint-Dominique. Saint Raymond fut maitre général de l'ordre au XIIIe siècle. « Cet âge, dit le R. P. Danzas, est chrétien comme pas un autre ; il s'est placé dans l'*absolu de la foi.* » Aussi, pour nous catholiques du XIXe siècle, qui gémissons sous les humiliations du *relatif* et de l'*hypothèse*, il n'est pas d'étude plus intéressante que celle de cette époque héroïque. C'est pourquoi je ne résiste pas au désir de signaler à l'attention des lecteurs de la *Revue* le beau livre que vient de publier le R. P. Danzas.

Dans cette histoire de la période chrétienne du moyen âge ils retrouveront, traitées avec une conviction éloquente et une rare puissance de démonstration, les hautes questions qui sont la préoccupation ordinaire de leur esprit.

La conspiration du mensonge a accumulé les calomnies contre ce temps où le Christ a véritablement régné. — *Christo regnante* disent les actes publics — contre ce siècle qui « vit s'élever nos cathédrales, qui entendit l'enseignement de saint Thomas et qui goûta les prospérités du règne de saint Louis. » L'historien de saint Raymond prouve que ce siècle de foi fut aussi un siècle de liberté. « La liberté déborde, dit il, elle envahit tout ; vous diriez l'exubérance d'une forêt vierge. » Quelle surprise pour les *libéraux* de 1886 ! Et cependant après avoir lu les pages consacrées à la liberté corporative, à la liberté d'association, aux corporations enseignantes, il faut se rendre à l'évidence ; c'est jusqu'au pied des chaires du haut enseignement que la liberté déborde et envahit tout... L'auteur nous conduit à Bologne à la suite de saint Raymond, étudiant d'abord, puis professeur à l'illustre université Il nous fait assister à l'une de ces leçons du soir où les objections pouvaient se produire, et où s'engageaient des

discussions parfois fort animées. C'est une bulle pontificale qui sert de texte à la conférence ; la bulle *solitæ benignitatis* dans laquelle Innocent III proclame la suprématie de la puissance spirituelle sur le pouvoir civil, de l'Église sur César. La foule attirée par la renommée du professeur et l'importance du sujet est nombreuse, animée, bruyante. La lutte s'engage entre théologiens et légistes. On croirait, par moments, assister à une discussion contemporaine sur les rapports de l'Église et de l'État. Le lecteur suit le mouvement des esprits, entend les clameurs et les protestations, s'émeut avec les orateurs, se passionne avec l'auditoire et applaudit avec cette foule enthousiaste au triomphe du saint *canoniste* et de l'orthodoxie.

A Bologne, en effet, deux tendances opposées sont représentées, celle de la liberté chrétienne patronnée par l'Église et celle du Césarisme renaissant. L'historien les suit, les compare, discute et renverse les sophismes, oppose à l'absolutisme des légistes la thèse de la liberté du droit chrétien et expose avec une magistrale autorité, les conditions de l'harmonie des deux pouvoirs. Il y a là sur « l'Église et *le droit romain* » une dissertation particulièrement intéressante pour les jurisconsultes et qui met en lumière la sagesse profonde « la haute et remarquable équité de l'Église ».

Le R. P Danzas écrit dans son avant-propos : « Nous n'avions que cette seule occasion de traiter d'une manière tant soit peu sérieuse un sujet fort discuté et, de sa nature fort ardu, celui de l'Inquisition. Il n'en est point, chacun le sait, qui se rattache d'une manière plus directe à l'histoire primitive des Frères-Prêcheurs. Comment dès lors la laisser à l'écart ou à l'état de question inexpliquée ? » Il consacre donc une partie considérable de ce premier volume aux préliminaires indispensables de cette question « ardue ». Il prépare ses lecteurs à l'intelligence de l'explication qu'il leur a promise ; par l'exposé des « *principes en matière de répression* » et la comparaison entre les *lois répressives de l'État* et celles de *l'Église*. Il écrit ensuite l'histoire de l'hérésie ; il montre sa puissance et les dangers dont ses faux dogmes, ses négations et sa morale impie menaçaient la chrétienté et l'ordre social ; il prouve, enfin, la longue patience et la maternelle commisération de l'Église. Le volume se termine par le récit de la croisade contre les Albigeois et un court chapitre intitulé : *Préludes de l'Inquisition*, annonçant que nous allons voir naître l'Inquisition « à l'état d'institution définie, de tribunal d'exception. » C'est dire d'avance quel puissant intérêt offrira le second volume dont le R. P. Danzas fait espérer la prochaine publication.

Cet ouvrage vient à propos. On le dirait écrit pour fournir des armes de choix aux défenseurs actuels des droits de Dieu contre la Révolution, aux champions de la liberté de l'Église contre les asservissements dont la secte rationaliste la menace. Pour justifier cette appréciation et louer ce livre comme il mériterait d'être loué, j'aurais voulu en donner des extraits; mais il faudrait tout citer. J'espère que les lecteurs de cette notice feront crédit à ma parole.

Saint Raymond docteur, maître ès arts, maître-général, chapelain et confesseur d'un pape; saint Raymond si peu connu quoique si digne de l'être, semble, dit son historien « avoir fait un pacte avec l'obscurité. » La plume du R. P. Danzas a déchiré ce pacte d'humilité et désormais ce n'est plus seulement le saint qui sera vénéré par les âmes dévotes, c'est le grand jurisconsulte qui sera admiré pour la hauteur de sa science et loué pour la solidité de sa doctrine. Cela importe peu au bienheureux sans doute, mais cela importait à la justice, à la vérité historique, et le pieux et docte fils de saint Dominique peut se réjouir d'avoir, après six siècles, illustré d'un éclat nouveau la noble figure d'un saint de son ordre.

Il n'aura pas moins raison de se féliciter d'avoir, dans la crise que l'Église traverse, évoqué le souvenir de la plus glorieuse époque de la chrétienté, montré les conditions nécessaires de l'ordre et les causes de la prospérité ou de la décadence des peuples. *Veritas liberabit.* Il a fait une œuvre qui éclairera beaucoup d'intelligences, dissipera des préjugés, fortifiera des cœurs défaillants, fera aimer « l'absolu de la foi ». Nul homme, j'entends des plus savants, ne lira ce livre sans reconnaître qu'en le lisant, il a beaucoup appris.

LUCIEN BRUN.

ÉTUDES SOCIALES, misères et remèdes, par M. le comte d'HAUSSONVILLE ancien député. Un volume in-8° de 432 pages. Prix : 7 fr. 50

Sous ce titre général : *Études sociales*, M le comte d'Haussonville poursuit ses recherches intéressantes sur l'économie de Paris au point de vue de la misère et des remèdes possibles. La plupart des études qui composent ce livre, sinon toutes, ont paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, et ont vivement intéressé les lecteurs au fur et à mesure de leur publication. Le public est bien mal renseigné sur les choses qui lui importent le plus directement, entre autres sur la misère. Il sait que la mendicité est interdite dans le département de la Seine, et il a bien le droit de s'étonner de voir tant de mendiants et d'infirmes sur la voie publique. Ce qu'il ne sait pas, c'est que la misère à Paris prend des proportions de plus en plus considérables et que les moyens d'y faire face deviennent de plus

en plus insuffisants. On en peut juger par l'exposé suivant, que nous empruntons au livre de M. d'Haussonville :

Le projet de budget de l'assistance publique pour 1886, établi d'après les données de l'année précédente, évalue au chiffre total de 465 260 le nombre des indigents de toute catégorie aux besoins desquels ce budget est dans l'obligation de pourvoir. Pour ne pas trop nous effrayer de ce chiffre énorme, hâtons-nous d'en décomposer les éléments et d'indiquer les réductions qu'il convient de lui faire subir, si l'on veut arriver à une évaluation approximative de la misère. Remarquons d'abord que les enfants assistés y figurent pour 44,000. Or, bien que l'abandon des enfants soit souvent un résultat de la misère, cependant les enfants qui sont placés hors Paris ou qui reçoivent, dans leurs familles, des secours destinés surtout à prévenir leur abandon, ne sauraient, au point de vue qui nous occupe, figurer dans la statistique de la misère parisienne. Les 421,260 restant se décomposent en deux grandes catégories : les indigents secourus à domicile, au nombre de 267,000 et les indigents traités ou entretenus dans les hôpitaux ou hospices, au nombre de 154,260. Mais ces chiffres présentent inévitablement des doubles emplois et ne répondent pas à autant d'individualités distinctes. En effet, parmi les malades admis dans les hôpitaux, figurent un nombre plus ou moins grand d'indigents qui étaient déjà secourus à domicile. Le chiffre des admissions dans les hôpitaux n'est pas, au reste, un criterium auquel il faille s'attacher beaucoup, dans l'évaluation de la misère, ces admissions subissant surtout l'influence de l'état sanitaire général et des épidémies. La même observation s'applique aux 43,000 malades qui figurent parmi les 267,000 indigents secourus à domicile. Quant aux 20,000 accouchées qui y figurent également, le secours momentané qu'elles reçoivent ne doit pas les faire classer toutes dans l'indigence habituelle. Restent les indigents inscrits sur les contrôles des bureaux de bienfaisance et les nécessiteux momentanément secourus.

Comme on le voit, le chiffre est énorme, et bien au-dessus de tout ce qu'on pourrait croire. Il a surtout progressé, depuis quelques années, dans des proportions formidables. C'est une conséquence nécessaire de la crise qui sévit d'une façon si intense, qui a produit le chômage et laissé, dans Paris, des familles entières d'ouvriers sans ressources, et qui n'ont pas d'autre récours que l'assistance publique. Celle-ci, quoique très largement dotée, est au-dessous des exigences ; et, si l'initiative privée ne lui venait point en aide, elle ne s'en tirerait pas. Les œuvres charitables, à Paris, ne se comptent pas. La charité publique est, on le dirait, à l'affût des moindres misères, pour y porter remède, et les atténuer, sinon pour les faire

disparaître. Mais, c'est bien insuffisant, dans cette marée montante contre laquelle la charité la mieux étendue, ne lutte qu'avec tant de peine. Et c'est, cependant, le meilleur moyen de lutter ; c'est la conclusion même du beau livre de M. d'Haussonville, qui, après avoir passé en revue toutes les misères parisiennes, soupesé les déficits forcés, signalé les chômages terribles et montré même la grande part de la paresse et du vice, dans cette croissante et ténébreuse misère, rend la justice qu'ils méritent aux soldats infatigables de la charité, dont on ne se passera jamais :

« De tous les remèdes contre la misère, écrit-il, le plus efficace sera toujours de donner : donner non pas seulement de son argent, ce qui n'est pas possible à tout le monde et doit, en tout cas, être fait le plus rarement possible sous la forme d'aumône directe, mais donner de son temps, de sa sollicitude, de son cœur, de soi-même enfin ; il faut donner beaucoup. Oserai-je ajouter que l'accomplissement de ce grand devoir social serait également le meilleur remède à cette rechûte de pessimisme dont les générations nouvelles sont ou se croient si fort atteintes. Il se peut, en effet, qu'ici-bas tout soit vanité, sauf l'effort tenté pour soulager la souffrance d'autrui. Sans doute, il y aura toujours loin de la condition humaine, même ainsi améliorée, à cet idéal de justice et de bonheur dont l'esprit a besoin, dont le cœur a soif, mais la distance n'est-elle pas aussi grande entre la cime du monument humain le plus élevé et la plus proche des étoiles qui parsèment la voûte des cieux ? »

MÉMOIRES SUR LES RÈGNES DE LOUIS XV ET LOUIS XVI ET SUR LA RÉVOLUTION, par J.-N. Dufort, comte de Cheverny, introducteur des ambassadeurs, lieutenant-général du Blaisois, (1731-1812), publiés avec une introduction et des notes par Robert de Crèvecœur. Deux volumes in-8° de xvi-448 et 470 pages, illustrés de deux portraits en taille-douce. Prix : 16 francs

Les mémoires autographes du comte Dufort de Cheverny, après être restés en possession de sa famille jusqu'en 1862, passèrent à cette époque entre des mains étrangères qui en firent hommage à la bibliothèque de Blois. C'est là que l'éminent auteur des *Origines de la France contemporaine*, M. Taine, vint les explorer après plusieurs autres écrivains qui y avaient déjà puisé, et il y trouva à recueillir, pour son troisième volume, des citations nombreuses qui attestent la valeur documentaire de ces souvenirs.

Un arrière petit-fils du comte de Cheverny, M. Robert de Crèvecœur, vient de les livrer au public.

L'auteur, né en 1731, n'a écrit ces mémoires qu'en 1795, au sortir de la

Terreur ; il ne s'agit donc pas de souvenirs écrits au jour le jour. Cherchant dans le passé une diversion aux tristesses de l'heure où il écrivait « c'est pour lui seul et pour son seul plaisir » qu'il a rédigé l'histoire de sa vie.

Cette indication explique les défauts comme les qualités de ce document. M. Dufort écrit au courant de la plume, sans grand souci de l'ordre ni des transitions, sans recherche de style, souvent même avec une négligence qui nuit à la clarté, mais en même temps avec une ingénuité, une simplicité bien rares dans les écrits de cette époque qui fatiguent trop souvent, par leur pathos sentimental ou leur légèreté cynique. Mais il a surtout une qualité inestimable, c'est la sûreté de sa mémoire ; on le trouve bien rarement en défaut sur les personnages qu'il met en scène.

Et ce ne sont pas seulement des parents ou des amis, ou quelques personnalités connues ; c'est, dans la première partie de son récit, la société tout entière qu'il fait défiler sous nos yeux, presque depuis le commencement du règne de Louis XV jusqu'à la Révolution. Princes et grands seigneurs,abbés et magistrats, financiers et militaires, philosophes, lettrés, savants, artistes, jusqu'au dernier comparse, sont là devant nous, dans leur vie de chaque jour, dans leur milieu respectif, parlant et agissant avec le naturel le plus parfait.

Qu'on ne cherche pas, d'ailleurs, dans ces récits de l'histoire proprement dite ; s'il y touche par instants, ce n'est que par le côté anecdotique. Il s'inquiète bien, çà et là, des querelles de la cour et du parlement, parce que ses parents ou ses amis s'y trouvent mêlés, mais il ne s'intéresse en aucune façon à la marche du gouvernement, pas plus qu'à la politique extérieure.La guerre de Sept-Ans,la guerre de l'Indépendance américaine, passent pour lui presque inaperçues. Il ne faut pas beaucoup s'en étonner : le souci de la politique générale est une préoccupation toute moderne.

Mais ce qui paraît plus surprenant, c'est qu'il n'a pas même l'air de soupçonner ce grand mouvement des esprits qui a préparé lentement et sûrement l'explosion révolutionnaire. Écrivant en 1795, il pouvait, à peu de frais, se donner des airs d'augure en notant après coup les symptômes précurseurs. Mais non ! la Révolution pour lui est une sorte de cataclysme imprévu dont les origines réelles lui échappent absolument. Nous avons donc ici, sur cette époque du XVIIIe siècle, un observateur un peu superficiel, mais sincère, qui raconte sans conclure, et se borne à nous présenter les faits en nous laissant le soin de les apprécier.

La dernière partie de ces Mémoires revêt, par la force même des choses, une physionomie toute différente. Après 1789, il n'est plus possible de

se désintéresser de la politique; aussi, ce ne sont plus alors des études de mœurs ou des anecdotes piquantes, c'est la vie d'un homme aux prises avec toutes les difficultés, avec tous les dangers de l'époque.

L'auteur n'a pas émigré; il a passé le temps de la crise à Blois ou dans son château de Cheverny, et il décrit, jour par jour, toutes les phases de la Révolution dans sa province. On sait combien sont rares les documents de ce genre; celui-ci est un des plus complets et des plus curieux que l'on connaisse, et il mérite la sérieuse attention des historiens.

Le prologue de la Révolution est assez terne dans le Blaisois ; mais, à partir du 10 août, l'émigration s'accentue et il y a courage à résister au courant. Chaque jour la situation se tend davantage un noyau d'énergumènes, venant on ne sait d'où, sans but bien défini, passe comme une trombe, entraînant tout sur son passage, nobles, paysans, bourgeois, municipalités C'est un véritable exode qu'arrêtent seuls les canons de la garde nationale d'Orléans.

Voici la date fatale, le grand crime et la grande faute de la Révolution : la mort du Roi! Et alors, c'est le débordement et le chaos, l'omnipotence des clubs et des comités, les réquisitions, les arrestations, les vexations de tout genre. Le Blaisois n'échappe pas à la tourmente, et pourtant c'est un brave petit pays où, chose rare, les honnêtes gens résistent vaillamment, et arrivent presque à maintenir un ordre relatif. Mais que faire contre un pouvoir qui gouverne avec la pire populace, casse les élections sans vergogne, et administre par ses proconsuls?

La crise est dans la période aiguë, et la guillotine frappe sans relâche; on la trouve encore trop lente. Un convoi de huit cents prisonniers : paysans, prêtres et suspects est parti de Saumur pour Orléans. Six cents périssent en route, fusillés, égorgés ou noyés par l'ordre des chefs de l'escorte; on en fusille dix à Blois, simplement « pour donner un exemple au peuple ». L'auteur, alors, vit retiré chez lui, sans relations, sans correspondances (on ouvre toutes les lettres). Il n'a plus de nouvelles que par les journaux; le cœur serré, il parcourt le nécrologe quotidien, et chaque jour c'est un nom aimé ou connu qui vient s'ajouter à la liste funèbre. Ses amis de Blois n'échappent pas à la proscription. M de Salaberry, son beau-frère, un optimiste, un homme à idées généreuses, qui a accepté toutes les fonctions électives, qui est adoré dans le pays, est envoyé au tribunal révolutionnaire et n'en revient pas. Qui en revenait? Plus prudent, par caractère, M. Dufort s'est tenu à l'écart; mais son tour vient aussi. On l'arrête à Cheverny pour le conduire à Blois dans le *repaire des suspects*. Il y reste près de quatre mois; puis la France respire un moment, au 9 thermidor.

Les prisons se vident peu à peu et M. Dufort retourne à Cheverny.

La Révolution est finie et le livre se termine avec elle. M. Dufort touche, du reste à ses derniers jours, et ils sont loin d'être heureux. Ruiné sans avoir émigré, par le seul fait des mesures révolutionnaires, il a le chagrin de voir vendre sa belle terre de Cheverny, mais il n'a pas le courage de donner à ses mémoires cette triste conclusion; il cesse brusquement d'écrire au milieu de 1801, sept mois avant sa mort.

En six ans, il avait terminé, avec une patience et un esprit de suite merveilleux, un récit qui embrasse plus des deux tiers d'un siècle, et qui, malgré ses imperfections, restera comme un document précieux pour l'histoire du temps, parce qu'il est honnête et vrai.

L'AUTRE FRANCE, voyage au Canada, par L. DE LA BRIÈRE
Un volume in-12 de VI-150 pages. Prix : 2 fr

L'Autre France! Pourquoi point la Nouvelle France, comme nos pères appelaient jadis leur colonie, ou bien encore l'Ancienne France, comme le Canada mériterait d'être qualifié plus justement de nos jours, tant il est resté fidèle aux vieilles traditions de la mère-patrie? Voici: M. de la Brière visitant, l'automne dernier, avec plusieurs de ses compatriotes, ce pays hospitalier, a pu voir dans l'accueil cordial des Canadiens, des Français bien reçus par *d'autres* Français : d'où, sans doute, le titre donné à ses notes de voyage. Il a pu aussi s'entendre dire là-bas : Vous êtes un Français de France, — expression touchante qui suppose nécessairement les Français d'au delà l'Océan. Quoi qu'il en soit, ce dont l'auteur a été témoin outre-mer, il le raconte d'une façon simple et précise, et qui n'exclut pas l'entrain. On sent encore sous sa plume la vivacité de telle ou telle impression réellement éprouvée, et on ne fait point difficulté de le croire lorsqu'il dit : « Qu'aimant le Canada, il voudrait le faire aimer. »

Désirez-vous savoir ce qui lui a plu surtout chez ce jeune peuple : c'est d'abord sa jeunesse même, son tempérament si voisin du nôtre, ses institutions sagement pondérées tout en admettant le plus haut degré de liberté; c'est aussi son religieux attachement à la foi des ancêtres, attachement récompensé d'ailleurs par les bénédictions qui viennent du ciel, c'est-à-dire par les bénédictions des familles nombreuses et par celles qui rendent fécondes les sueurs du laboureur. Point de service militaire forcé, point de système écrasant d'impôts, la protection gratuite de l'Angleterre : que peuvent envier les Canadiens aux autres nations? Mais dans un pays si heureux en comparaison de nos vieux pays d'Europe, n'y aurait-il pas place pour qui voudrait fuir soit les bouleversements toujours immi-

nents de la révolution, soit les menaces plus pressantes encore de la misère? Si le sol ne fait pas défaut, il faut cependant se garder d'oublier qu'on ne peut vous offrir que le sol, et sur ce sol, ce sera à vous de tout créer, voire même de construire votre propre habitation, car il n'y a pas de maisons vides au Canada. Avez-vous des bras vigoureux? avez-vous quelque argent? Alors, vous pouvez tenter de coloniser. Ceci nous amène à signaler, comme particulièrement caractéristique, le chapitre intitulé : La colonisation et le roi du Nord. Le roi du Nord, c'est le grand colonisateur canadien, le curé Labelle, comme on le nomme là-bas. Combien a-t-il déjà fondé de villages, combien a-t-il encouragé d'émigrants! Le but qu'il veut atteindre, c'est la propagation de la race française et catholique, et il n'épargne, pour *cette bonne œuvre*, ni ses pas, ni ses peines. Grâce à l'activité de ce guide infatigable, le groupe de visiteurs français, dont M. de la Brière faisait partie, a parcouru les provinces de Québec et d'Ontario du 16 août au 4 septembre 1885, c'est-à-dire une distance de 400 lieues aller et retour dans l'espace de trois semaines. Nous tirerons de là une conclusion, c'est que tous les Français qui en ont les moyens devraient eux-mêmes, un jour ou l'autre, faire connaissance avec le Canada ; et ce voyage, aujourd'hui si aisé, si instructif et en même temps si consolant, assurément, ils ne le regretteront pas. Pour ceux qui ne sauraient songer à l'entreprendre, qu'ils consacrent du moins quelques instants à lire le petit livre de M. de la Brière, et ils ne les regretteront pas non plus.

H. D.

A TRAVERS L'EMPIRE BRITANNIQUE (1883-1884), par M. LE BARON DE HÜBNER, ancien ambassadeur, ancien ministre. Deux volumes in-8° de 502 et 566 pages, accompagné d'une carte. Prix : 15 francs

On se rappelle l'intérêt qu'éveilla dans le monde européen la publication de l'ouvrage de M. le baron de Hübner, intitulé : *une Promenade autour du Monde*. L'impression produite par son nouvel ouvrage : *A Travers l'Empire britannique*, sera aussi très grande.

N'est-il pas intéressant de pénétrer le secret de la force et de la faiblesse de ce grand corps aux membres épars, disséminés sur toute la surface du globe, et qui s'appelle : l'Empire Britannique ? Les passions, les intérêts qui s'agitent autour de l'expansion des races, expliquent bien le sentiment de curiosité de l'homme d'État, tout autant que la curiosité du voyageur, qui a poussé M. le baron de Hübner à affronter encore une fois les fatigues d'un nouveau voyage autour du monde. Il y a plaisir et profit à l'entendre exposer les résultats de cette grande enquête personnelle, conduite avec

la sûreté de jugement d'un diplomate consommé, dans le langage le plus frappant qui se puisse imaginer. Il semble que ce soit avec un burin et non avec une plume que M. le baron de Hübner communique ses impressions, tant elles se gravent fortement dans l'esprit de ses lecteurs ; le dessin est sobre, quelques traits seulement, mais le portrait est vivant, le tableau animé ; on le voit, on l'a vu, on le reconnaîtra à la première occasion ! Les jugements qu'il porte ne sont ni moins sûrs, ni moins remarquables par les conséquences qu'il prévoit pour l'avenir, dans cette lutte de tous les instants où chaque peuple combat vraiment pour l'existence. En Afrique, dans l'Inde, en Australie, dans la Nouvelle-Zélande, en Amérique, partout où nous mène M. le baron de Hübner, nous remarquons ces symptômes de réveil des races liées au sol qui se préparent à secouer l'étreinte de la vieille Europe, et tout en parcourant ces contrées si diverses dont les paysages nous apparaissent aussi nets que si nous les avions sous les yeux, nous assistons aux luttes de la conquête, au développement pacifique qui la suit, aux sacrifices qu'elle réserve à l'avenir.

Le récit de son voyage, dégagé des considérations si remarquables qui l'accompagnent suffirait seul, d'ailleurs, à intéresser les plus indifférents. Comme chacun de ses tableaux a une couleur propre qui le fait aisément distinguer de celui qui précède et de celui qui le suit, on est bien convaincu qu'on a sous les yeux ou devant l'esprit, l'image vraie des pays qu'il vous fait traverser à sa suite. Aussi, après avoir lu le nouvel ouvrage de M. le baron de Hübner, on jugera aussi bien que si on y avait été soi-même : la colonie du Cap, les républiques du Transvaal et d'Orange, habitées par les Boërs, le Basutoland et le Zululand, l'Inde avec ses grandes présidences et les résidences princières des rajahs du Rajpoutana, la Nouvelle-Zélande, l'Australie et les îles Fidje et Samoa, sans parler de l'Amérique du Nord ni du Canada.

DE L'ÉGLISE ET DE SA DIVINE CONSTITUTION, par dom A. Gréa, docteur en théologie, ancien vicaire général Un volume in-8° de 517 pages. Prix : 7 fr. 50

Ce livre n'est point, à proprement parler, un traité didactique; mais, quoiqu'il en possède toutes les qualités, sa forme plus littéraire et vraiment originale lui donne un cachet particulier de distinction, qui invite à l'étude. Il est écrit en français, afin d'être plus à la portée de ceux qui ignorent la langue de l'Église et qui s'effrayeraient d'un surcroît de difficultés, et il apportera au lecteur avec une jouissance intellectuelle, un important profit de connaissances acquises.

Rien de plus utile et de plus opportun qu'une pareille publication. Les

derniers efforts du gallicanisme expirant, les théories naturalistes et libérales de notre siècle, et la propagande infernale des idées maçonniques ont accumulé tant de nuages autour de cet important sujet, que beaucoup d'esprits, même parmi les catholiques, acceptent à leur insu, quantité de notions fausses sur l'Église, son origine, sa nature, sa constitution, sa place et sa mission parmi les sociétés humaines. Depuis les organes infimes de la presse quotidienne, jusqu'aux régions supérieures des pouvoirs publics, il circule un courant d'erreurs et de préjugés qui s'infiltre partout et vient souvent se manifester là où on n'en aurait pas soupçonné l'existence.

C'est ainsi qu'on a vu, aux approches du concile du Vatican, se former un parti d'opposition contre la proclamation dogmatique de l'infaillibilité et des prérogatives que Jésus-Christ a conférées à son vicaire ici-bas, comme s'il se fût agi d'une périlleuse nouveauté ou d'un bouleversement de la société chrétienne.

La place restreinte dont nous pouvons disposer ici ne nous permet pas de signaler en détail les nombreuses et importantes questions soulevées et résolues par l'auteur.

Nous croyons, d'ailleurs, qu'il suffira, pour attirer de nouveau l'attention de tous, prêtres ou laïques, instruits, théologiens ou canonistes, de reproduire les paroles par lesquelles dom Gréa, arrivé au terme de son étude, en résume les grandes lignes et la fin principale.

« Notre but, dit il, a été de montrer au lecteur l'ensemble du plan divin de l'Église, l'harmonie de toutes ses parties, et la beauté de la nouvelle Jérusalem.

» Puissions-nous avoir accompli notre tâche et contribué à accroître en quelques-uns leur amour pour cette cité sainte, leur mère, et l'épouse de l'Agneau...

» Nous avons successivement contemplé l'Église universelle dans son chef, le vicaire de Jésus-Christ, et ses membres, les évêques ; puis l'Église particulière, dans son évêque et le ministère de ses prêtres.

» A la fin, le Souverain Pontife nous est apparu de nouveau, évêque au-dessus des évêques, exerçant immédiatement dans toutes les parties, son auguste principat.

« Toute vue de ce divin ouvrage commence par lui, dans la beauté de l'Église universelle dont il est le chef, et finit par lui dans l'intime activité des églises particulières, qu'il soutient par son apostolat, et recueillie pour ainsi dire, en son sein paternel.

» Vicaire de Jésus-Christ, inséparable de Jésus-Christ, un seul pasteur,

un seul chef avec Jésus-Christ, il est, avec Jésus-Christ, le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga du mystère de l'Église.

« Nous avons parlé faiblement de toutes les beautés de la hiérarchie, qui commencent et finissent en lui ; et, au moment de déposer la plume, nous ne pouvons que soumettre humblement une dernière fois, tout cet écrit à sa paternelle et suprême autorité. » (Pages 477-478.)

On le voit, l'intérêt qui s'attache aux diverses parties du livre ne s'affaiblit nulle part.

Après l'exposé lumineux des notions théologiques les plus relevées sur la procession et la mission des personnes divines, le mystère de la hiérarchie est, pour ainsi dire, dévoilé, et les faits de l'histoire viennent à leur tour rendre témoignage à la vérité des principes.

Il se rencontre néanmoins çà et là, nous ne voulons pas le dissimuler, quelques thèses secondaires (par exemple, celle de la juridiction universelle que chaque évêque possèderait en vertu de son ordination même et d'une succession complète aux prérogatives de la mission des apôtres) sur lesquelles il est loisible de ne pas partager l'opinion du pieux et savant écrivain, soit parce qu'elle ne semble pas une déduction rigoureuse des documents de la tradition, soit parce qu'elle s'écarte, sans une évidente nécessité, du sentiment communément admis par l'ensemble des théologiens modernes, à la suite de Suarez, de Bellarmin, de Zacaria et de Gerdil. Mais, si ces points de moindre importance demeurent sujets à controverse, il faut reconnaître, d'autre part, qu'ils sont toujours proposés avec beaucoup de réserve et de modestie, et appuyés sur des raisons qui ne sont pas dépourvues d'une certaine valeur.

Le mérite principal de l'ouvrage n'en est pas amoindri. Il serait difficile, en effet, de trouver ainsi réunies à un plus haut degré les qualités qui en sont la meilleure recommandation : élévation de la pensée, solidité de la doctrine dans son ensemble, netteté de la disposition méthodique, accent de conviction profonde et amour enthousiaste de l'Église et de sa divine hiérarchie.

SUR LE VIF ; remarques et pensées, par Amica-Mathilde
Préface par Henri Escoffier. Un volume in-18 de XII-296 pages. Prix : 4 francs

Comment ce petit recueil mignon a-t-il pu être l'objet d'appréciations si opposées? d'aucuns l'ont accusé d'être clérical, d'autres lui reprochent de ne point accentuer assez la note religieuse. Quant à nous, nous sommes heureux de pouvoir affirmer que tout ce recueil est honnête et élevé.

Les auteurs, car elles sont deux, la mère et la fille, justifient l'une de leurs maximes :

« La femme qui écrit est presque toujours poussée par son cœur. »

Cette communauté de sentiments leur a fait mettre en commun leurs réflexions. Elles ont toutes un air de famille, je ne sais quelle délicatesse touchante, mais elles ne se confondent pas pourtant au point de ne pouvoir se distinguer : *Non facies omnibus una, nec diversa tamen.* Quand je trouve une remarque vive et caustique, celle-ci par exemple :

« Dans la plupart des mariages actuels, l'association est basée sur le » raisonnement suivant : je n'ai rien, tu as quelque chose, partageons »; je l'attribue sans peine à la jeunesse. Au contraire, si l'on rencontre une pensée indulgente, et l'on a souvent ce bonheur, c'est évidemment le bénéfice de l'expérience. Le temps inspire la miséricorde ; et comment une telle mère ne serait-elle pas miséricordieuse ? Elle est heureuse dans sa fille, car, « Elles ne sont jamais tout à fait malheureuses, les mères qui ont des » filles les aimant assez pour comprendre leurs souffrances et s'identifier » avec leurs aspirations. »

Complétons cette constatation par une autre pensée : « Voulez-vous » savoir si un homme a le cœur élevé et s'il peut être un mari fidèle ? » Informez-vous s'il entoure sa mère de tendresse ou s'il est fidèle à son » souvenir. »

En somme, ce petit livre nous fournit toujours des pensées délicates, et souvent d'excellentes instructions sur ce qui convient à l'éducation des femmes . Quelques maximes ont un peu moins de relief que celles de certains recueils du même genre, mais elles ont sur ces dernières l'avantage du naturel. Quelque original que soit le titre, on ne peut méconnaître que la plupart de ces pensées sont bien prises *sur le vif.*

LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES PENDANT LA GUERRE DU TONKIN, par le P. ADRIEN LAUNAY. In-8° de 96 pages. Prix : 1 franc.

Jusqu'ici les *Missions catholiques* et les *Annales de la Propagation de la Foi* ont raconté jour par jour les épisodes terribles et glorieux de la funèbre tragédie dont l'Indo-Chine vient d'être le théâtre. Il manquait un cadre à ce tableau, c'est l'objet du travail du P. Launay.

La Société des Missions étrangères de Paris a presque seule porté le poids de tous ces désastres ; les dix-sept missionnaires massacrés sont ses enfants, la plupart des églises dévastées sont confiées à ses soins.

Voici 225 ans que cette société travaille sur les plages de l'Extrême-Orient, la Providence a béni ses persévérants efforts ; les 25 vicariats apostoliques qui lui appartiennent sont administrées par 700 missionnaires et comprennent 900,000 chrétiens.

Au début de la guerre du Tonkin, dans les huit missions qui ont subi les effets de la colère des vaincus, parce qu'elles étaient le théâtre des hostilités ou en étaient limitrophes, la prospérité la plus éclatante couronnait comme partout ailleurs, les labeurs de l'apostolat.

En Chine, ils avaient, d'après le recencement de 1883 : 4 évêques; 99 missionnaires, 24 prêtres indigènes, 60,000 chrétiens, 136 églises ou chapelles, 328 écoles avec 5,637 élèves.

En Indo-Chine : 4 évêques, 110 missionnaires, 143 prêtres indigènes aidés par 485 catéchistes; on y comptait 240,707 chrétiens, 934 églises, 8 séminaires, 605 écoles et 8,906 élèves.

Chaque année, dans ces vastes régions, où tous les pouvoirs sont aux mains des ennemis du nom chrétien, des milliers de païens devenaient fils de Dieu et de l'Église. Sans aller chercher des chiffres dans un passé déjà lointain, qu'il nous suffise de dire que de 1880 à 1883, les missionnaires baptisèrent 35,415 païens adultes et 382,379 enfants à l'article de la mort.

Partout c'était le succès et partout l'espérance.

En quelques mois, la haine a renversé ce que l'amour, un amour humble, patient et fort, avait mis deux siècles à élever : 17 missionnaires, 15 prêtres indigènes, 200 catéchistes et plus de 40,000 chrétiens ont été massacrés; d'autres, chassés de leur pays, ont dû demander à une terre étrangère le pain amer de l'exil et une protection peut-être précaire; 500 églises ont été détruites ou pillées, des milliers de maisons incendiées, les pertes matérielles s'élèvent à plusieurs millions.

Telle est, en traits affaiblis, l'esquisse du tableau que nous trace le P. Launay.

Et ces dix-sept missionnaires dont le martyre met en deuil dix-sept familles sur la terre de France, il faut lire les notices trop courtes dans lesquelles l'auteur burine leur portrait à la manière de Tacite.

« Vous allez au Cambodge, disait au P. Guyomard l'un des amis de ce vaillant Breton, vous ne serez jamais martyr. »

« — Les martyrs sont des paresseux, répliqua-t-il, ils vont au ciel en » une heure; moi, je veux bien marcher pendant trente ans. »

Il devait être un de ces paresseux.

Et ailleurs :

« Au milieu de la nuit, un des brigands entra dans la chambre du P. Le- » vert, il se plaça près du lit un poignard à la main : « Je fais ma prière, » écrit le missionnaire, je me recommande à mon ange gardien, et je » m'endors profondément, jusqu'au lendemain matin. » S'endormir profon-

dément sous le regard d'un assassin prêt à vous frapper ! quels hommes !

Plus loin, c'est le P. Séguret, dont on disait au séminaire : » L'abbé Séguret est un saint ; et parfois, quand on s'entretenait des pays lointains, un ami se tournait vers lui pour lui demander : « Eh bien ! Séguret, quand allons-nous au martyre? »

Le P. Lazard, lui, sauve toute sa paroisse, à force de génie. Il fait établir au milieu du fleuve, large de 1,500 mètres, un immense radeau sur lequel il construit des maisons pour ses chrétiens. Il eut fallu toute une flotte pour l'en déloger.

Le P. Macé avait bien souvent demandé à la sainte Vierge de mourir martyr. « C'est, de toutes les grâces que j'ai demandées à Marie, la seule qu'elle ne m'ait pas encore accordée, » écrivait-il aux siens. Il fut exaucé.

Si les missionnaires résistent quelquefois, c'est lorsqu'il s'agit de sauver l'honneur des femmes, la vie des enfants, et parce que les persécuteurs sont des brigands qui massacrent, alors que le gouvernement du pays vient de signer la paix avec la France. Au petit séminaire de la Cochinchine Septentrionale, trois missionnaires pour sauver 4,000 chrétiens qui s'y sont réfugiés, soutiennent un siège héroïque de cinq semaines. Enfermés dans un espace de quelques pieds carrés, derrière des haies de bambous, ou des levées de terre sans consistance ; pour toute arme, *un fusil*, quelques piques et des bâtons durcis au feu, ils repoussent sept assauts ; et cependant, parmi ces Annamites dont il est parfois de mode de célébrer la lâcheté, il y a de dignes descendants de ce Nguyen-Huu-Dât, qui se battait avec son armée pendant dix-huit heures et faisait allumer des torches pour continuer le combat.

Il faut lire les détails de ce siège, où l'ennemi appuie de quinze cents coups de canon ses efforts pour envelopper dans un immense incendie les chrétiens qu'il ne réussit pas à entamer.

Et tout cela après la signature de la paix ! Car, il est utile de le rappeler, c'est au mois d'août 1885 que le télégraphe apportait de la Cochinchine Orientale cette terrifiante nouvelle : Poirier, Guégan, Garin, Macé, Martin, massacrés avec 10,000 chrétiens. Quelques jours plus tard, une seconde dépêche : Barrat et Dupont massacrés et jusqu'à ce jour 24,000 chrétiens ; puis une troisième : Iribarne et Châtelet, 10 prêtres indigènes et 7,000 chrétiens massacrés.

La mission de Cochinchine Orientale était anéantie. Ses débris cherchent un refuge à Qui-Nhon auprès de quelques soldats français gardiens du fort ; ils sont là par milliers, parqués sur la plage, privés de toute nourriture. Quelles durent être les angoisses des vicaires apostoliques assistant

à un pareil désastre ! Mgr Colcombet réussit à recueillir les fugitifs ; ils débarquent à Saïgon, semblables à des cadavres ambulants. A son éloquent appel tous les colons se sentirent émus : Français, Annamites, et jusqu'aux païens eux-mêmes.

« Un jour, seul dans sa chambre, l'évêque songeait tristement à tous ces malheureux qui l'entouraient. Un homme est introduit : c'est un marchand de bois païen. Dans son regard étonné se lit l'embarras d'approcher pour la première fois un évêque catholique. « Seigneur Père, dit-il, voici 250 fr. pour les chrétiens de Qui-Nhon. » L'évêque regarda son visiteur, il voulut le remercier ; il hésita, balbutia, ses lèvres tremblaient ; subitement sa tête retomba sur sa poitrine, et deux grosses larmes roulèrent sur son visage amaigri par la fatigue et pâli par l'inquiétude. Le sectateur de Boudha comprit l'immensité de cette douleur ; par certains côtés, toutes les grandes âmes se touchent ; il tomba à genoux, et les larmes du coreligionnaire des bourreaux se mêlèrent à celles du protecteur des victimes. Puis le payen se leva, d'un geste il tira de nouveau de sa ceinture 250 francs, les ajouta aux premiers, et sans prononcer une parole, presque sans saluer, il se retira. »

Est-il rien de plus touchant que le récit de cette visite, dans sa grande simplicité ? Eh bien ! quelque chose m'émeut plus encore en lisant le travail du P. Launay, c'est la foi invincible de son auteur.

Comme le prophète, il est venu s'asseoir sur les ruines de cette autre Jérusalem et nous a fait entendre ses lamentations ; mais l'écho en résonne encore au fond de nos cœurs que déjà l'ardent apôtre se dresse sur ces ruines et entonne un hymne d'espérance, que dis-je, un chant de triomphe.

Écoutez-le :

« Il y a quelques mois, dans une des paroisses dévastées, le missionnaire venait de rentrer. Autour de lui, les fidèles en pleurs gémissaient sur les malheurs de leur Père et sur leurs propres souffrances. Parmi eux se trouvait une femme vénérable par son âge et ses vertus, elle se tenait silencieuse ; quand les plaintes furent calmées, elle se tourna vers les assistants : « — Allons donc, jeunesse, fit-elle, j'ai 80 ans ; j'ai vu les grandes persécutions d'il y a 40 ans et celles d'il y a 25 ans ; eh bien ! croyez-moi, après l'orage vient le beau temps. »

Telle est la réponse de l'expérience, telle est aussi celle de la foi : L'Église de l'Extrême-Orient participe à la solidité de la barque de Pierre ; elle peut être secouée par les tempêtes, elle ne sombrera pas.

Et plus tard, quand à la lutte aura succédé le repos, à la défaite la

victoire ; quand au pied de la croix glorieuse et respectée se prosterneront les fils et les petits-fils des bourreaux, alors sur ces tombes des quarante mille chrétiens massacrés, des quinze prêtres indigènes et des dix-sept missionnaires tués, l'Église du ciel et l'Église de la terre s'uniront pour chanter le cantique immortel de la reconnaissance de l'allégresse et du triomphe : *Te Deum laudamus !* » W. Fernout.

LETTRES INÉDITES DE LA REINE MARIE LECZINSKA ET DE LA DUCHESSE DE LUYNES AU PRÉSIDENT HÉNAULT, publiées avec portraits, fac-simile et introduction, par M. Victor des Dignères. Un volume in-8° de 470 pages. Prix : 10 fr.

Nous dirons peu de chose du président Hénault. Ses biographes le présentent comme un homme aimable qui n'avait de son vivant aucun ennemi. Mais la spécialité d'homme aimable a bien ses servitudes. Qui ne s'est trouvé en présence de ces esclaves d'amabilité dont les attributions consistent à ménager les sentiments extrêmes, à plaider les circonstances atténuantes, et à persuader aux adversaires les plus acharnés qu'ils ne sont séparés que par des nuances. Ils seraient gens à essayer de nous convaincre que la République de 1886 a du bon, que le général Boulanger est un aristocrate incompris, que nos finances florissent puisqu'on danse chez monsieur le président de la Chambre et que Mme Floquet fait les honneurs de ses salons avec la grâce et l'élégance d'une duchesse de l'ancien régime.

Comme son congénère, M. Renan, qui, voulant donner égale satisfaction aux athées et aux déistes, continue en ce moment contre la Bible le travail de termite entrepris jadis contre la divinité de Jésus-Christ, M. le président Hénault, lui aussi, eut des velléités monastiques. Par quel prodige d'équilibre parvint-il à ménager les encyclopédistes du XVIIIe siècle, à rester en coquetterie avec Voltaire tout en devenant l'ami de cette princesse impeccable ? Qu'importe, nous ne voulons rechercher dans les 255 lettres publiées par M. Victor des Dignères que la glorification de cette reine angélique, plus malheureuse peut-être que Marie-Antoinette ; car, quelle femme, ayant l'âme et le cœur haut placés, n'aimerait mieux être guillotinée à trente-neuf ans, après avoir eu un mari vertueux et fidèle, que d'être outragée chaque jour, pendant un quart de siècle, dans sa dignité de reine, dans sa tendresse d'épouse, dans ses sentiments de chrétienne ?

Il y a deux parts à faire dans cette correspondance de Marie Leczinska. Sans doute elle abonde en détails qui pourraient sembler un peu puérils, si l'on n'y reconnaissait le signe d'une incomparable et infatigable bonté. Mais à

côté de ces détails touchants dans leur simplicité, quelle grandeur morale ! Quel admirable mélange de sagesse, d'esprit de sacrifice, de respect pour le roi,qui ne se respectait plus! Comme on comprend à cette lecture, ce que disaient, il y a soixante ans, des vieillards dont les pères, tout en se laissant charmer par les grâces irrésistibles de Marie-Antoinette, regrettaient parfois la tenue supérieure, la dignité de manières et de ton, imposées par Marie Leczinska à son entourage ! Songez donc à cette situation unique dans ses cruautés et ses tristesses : être la première femme du royaume et avoir moins de crédit que le dernier des pourvoyeurs de honteuses amours ! Être la Cendrillon de la royauté, tandis que d'indignes rivales entrainaient un flot de courtisans autour de leur char de triomphe ! Avoir donné au roi des filles pieuses comme leur mère, un fils doué de toutes les vertus et de toutes les qualités qui manquaient à son père ; — et voir ce voluptueux monarque absolument insensible aux joies et aux affections de famille!

Et cependant, à la vue de son fiancé, moins majestueux que Louis XIV, mais plus séduisant, elle l'aima, comme savent aimer les âmes chastes et pures, heureuses d'accorder leur devoir avec leur tendresse, et sûres qu'elles n'auront jamais rien à réserver de leurs trésors pour des passions moins légitimes. Les premiers temps justifièrent ses illusions. Louis XV parut se contenter de l'ordinaire conjugal. Chaque année, un nouveau berceau se serrait autour de la couche royale, et elle en put compter jusqu'à dix avant de se voir trahie. Aussi, les premières infidélités du roi la frappèrent au cœur. Cette nature angélique, qui ne croyait pas au mal, fut forcée d'y croire.

C'en était fait. Le paradis de neige s'était fondu à la flamme infernale. Mais Marie Leczinska, chrétienne digne de la primitive Église, après avoir pleuré, se résigna. Bientôt sa résignation toucha de près à l'indifférence. Elle était trop pure pour ne pas mépriser quelque peu ces gouffres d'impureté. Ses pleurs se changèrent en prières, et elle s'aperçut que ce qui l'affligeait le plus dans les désordres du roi, ce n'était pas d'être délaissée mais de trembler pour l'honneur de Louis XV en ce monde et pour son salut dans l'autre. L'épouse avait donc à peu près vidé le calice d'amertume.

Le martyre de la mère va commencer. Il faut lire, dans sa correspondance avec le président Hénault, le récit de ses angoisses maternelles. Les consolations, qu'elle avait cherchées et trouvées dans les affections de famille, deviennent une douleur de plus. La mort entre en scène, et n'en sortira plus. Cette vengeresse, qui va jouer le premier rôle tragique jusqu'à la fin du siècle, commence par frapper à côté ; les innocents payent pour les coupables

Les cercueils se multiplient, les sépulcres se creusent, les fosses restent béantes pour des proies toujours nouvelles ; un immense drap noir, marqué au chiffre royal, s'étend sur une partie de la cour, tandis que l'autre s'enivre et s'étourdit dans tous les vertiges du plaisir. Ces jeunes morts, ces jeunes mortes, que l'on pourrait regarder comme des victimes expiatoires, ne suffiront pas, hélas! à l'expiation. La mort est-elle aveugle ? Est-elle, au contraire, impitoyable par excès de pitié ? Déléguée de la Providence, peut-être ne réclame-t-elle comme siens ces jeunes princes et princesses que pour les ravir à l'exil, à la prison ou à l'échafaud.

Parmi ces petits enfants, il y en eut deux qui, par exception, ne moururent pas des maladies qui inquiétèrent la tendresse de leur grand'mère. Le plus âgé allait s'appeler Louis XVI ; la plus jeune, Mme Élisabeth !

Cette sainte femme, que les flatteurs du roi, les courtisans des courtisanes, taxaient d'intelligence médiocre, de dévotion d'éteignoir et de vertu bourgeoise, nous étonne par ses lueurs prophétiques. Elle est au chevet de ses chers malades ; elle rend compte au président Hénault de ses alternatives d'inquiétudes, d'espoir, d'angoisse, qui finissent toutes ou presque toutes par un dénouement sinistre. Puis, quand elle n'a plus qu'à placer un crucifix sur la poitrine du mort ou de la morte, ce qui la console, ce n'est pas seulement la certitude que ses anges sont remontés au ciel ; c'est aussi l'idée qu'ils échappent à un péril prochain, à un avenir mystérieux, fatal.

Cette naïve et douce créature, qui n'a jamais étudié la politique, devine par avance les États généraux, en présence des parlements, si turbulents, si factieux, précurseurs de la Constituante, ancêtres de nos modernes parlementaires, qui nous ont fait tant de mal. Cette croyante est une voyante. L'odieuse persécution organisée contre les jésuites par la franc-maçonnerie, la philosophie et le libertinage, lui révèle les dangers que la religion va courir. Pourtant, dans ce calice dont nous parlions tout à l'heure, Dieu lui a épargné la dernière goutte, plus amère que toutes les autres. La nausée eût été trop horrible ! Elle meurt avant le règne de Mme Du Barry.

Deux mots encore à propos de cette dévotion d'éteignoir dont nous parlions plus haut.

Si l'on s'imagine que cette piété inébranlable impliquait, chez Marie Leczinska, faiblesse ou étroitesse d'esprit, on se trompe. Ouvrez, à la page 49, l'excellente notice de M. des Dignères. Voici quelques pensées que ne désavoueraient pas nos moralistes les plus ingénieux :

« Les bons rois sont esclaves et leurs peuples sont libres. »

« La miséricorde des rois est de rendre la justice, et la justice des reines, c'est d'exercer la miséricorde. »

« Souffrir que le peuple méprise les lois de Dieu, c'est l'absoudre d'avance du mépris qu'il fera des lois de l'État. »

« Si les courtisans sollicitaient les grâces du ciel comme celles de la cour, ils seraient de grands saints. »

Impuissants à enlever des lecteurs aux glorifications du vice qui pullulent à notre époque, en aurons-nous amené quelques-uns à cette réhabilitation de la vertu entreprise par M. des Dignères ?

Nous devions le tenter ; Dieu ne nous demande pas de réussir.

G. DE F.

PAPIERS D'UN ÉMIGRÉ, 1789-1829. Lettres et notes extraites du portefeuille du baron de Guilhermy, député aux États-Généraux, conseiller du comté de Provence, etc., mises en note par le colonel DE GUILLERMY. Un volume in-8° de 512 pages. Prix : 7 fr. 50

Député aux États-Généraux, attaché à la Légation du roi à Londres, M. de Guilhermy, d'une vieille famille noble, non titrée, du midi de la France, a joué un rôle important pendant l'émigration. Les papiers d'où sont tirés ces lettres et ces notes demeuraient oubliés depuis sa mort, en 1829. Son fils, M. le colonel de Guilhermy, a fait une œuvre utile en les livrant à la publicité, car si l'on y rencontre des détails de la vie de son père, dont l'intérêt ne s'étend pas au delà du cercle de la famille, ces détails sont étroitement mêlés à des faits et à des correspondances d'un réel et général intérêt au point de vue historique. Ce n'est pas en vain qu'un homme de quelque valeur se trouve avoir pris une part active à tant de choses : il en résulte que le récit de sa vie présente un tableau remarquable de l'époque agitée, si féconde en grands hommes et en grands événements où elle s'accomplit.

La droite de la Constituante et l'émigration, en dépit de leur dévouement à la royauté, eurent des faiblesses qui amenèrent bien des regrets. On en retrouvera l'expression loyale dans les papiers de ce royaliste courageux et fidèle, politique clairvoyant, homme de bon conseil et patriote sincère. Des lettres, tout à fait intimes, du futur roi Louis-Philippe et du duc de Kent, père de la reine Victoria, ajoutent à l'intérêt de cette publication.

LES ARTISANS ET LES DOMESTIQUES D'AUTREFOIS, par ALBERT BABEAU. Un volume in-8° de xv-365 pages. Prix : 6 francs

Mettre en lumière la vie intime et le sort des travailleurs d'autrefois, que l'histoire laisse presque toujours dans l'ombre, tel est le but de cet ouvrage.

L'étude de M. Albert Babeau montre chez les travailleurs des deux derniers siècles bien des traits qu'on retrouve encore chez les travailleurs de notre siècle. Elle constate que fréquemment les artisans des villes avaient plus de privilèges que n'en ont ceux d'aujourd'hui ; que leur sort, tout précaire qu'il pût être, n'était point si misérable, et qu'ils avaient, pour en sortir, plus de facilités qu'ils n'en ont actuellement.

Ils n'avaient point toujours des droits municipaux, ils étaient astreints à des réglementations professionnelles parfois excessives ; mais le pouvoir central leur demandait beaucoup moins que l'État moderne ; la monarchie exigeait moins d'eux que la démocratie centralisatrice, qui, suivant un économiste contemporain, *G. Molinari*, prélève le tiers et peut-être la moitié du produit du travail de la population valide de la France, « pour solder les frais et servir les dettes de l'énorme et informe établissement politique que la Révolution a institué (1). »

En somme, si l'on suit M Albert Babeau dans son étude si substantielle, on reconnaît que le sort des classes laborieuses ne paraît pas s'être sensiblement modifié depuis cent ans, bien que leurs membres aient pu profiter en grande partie des découvertes industrielles et scientifiques dont notre siècle s'honore. Ces classes ont acquis de nouveaux droits et de nouvelles jouissances ; elles en ont perdu d'autres. L'ancienne France avait ses qualités et ses défauts, comme la nouvelle. Nos pères, à tout prendre, n'étaient ni plus malheureux, ni plus heureux que nous. Si nous jouissons de progrès qu'ils ne connaissaient pas, ils ne souffraient pas de ne pas en jouir.

On parle beaucoup, et avec raison, de l'amour de la patrie. Mais ceux-là mêmes qui veulent faire de l'idée de patrie une sorte de religion supérieure à la religion proprement dite, oublient que la patrie veut dire la terre des pères et qu'ils manquent à ce qu'ils doivent à la mémoire de leurs pères, en cherchant à inspirer pour eux le mépris ou la pitié. Sans doute, il ne faudrait pas admirer nos pères sans réserves ; mais si l'on pénètre dans leur vie intime de même que dans leur vie publique, on reconnaîtra que, s'ils n'ont pas été sans défauts, ils nous présentent encore des exemples à suivre et qu'ils méritent, à bien des égards, l'estime et le

(1) G. de Molinari : l'*Évolution politique et la Révolution*, page 338.

respect. On a dit avec raison que « le respect du passé est la piété filiale des peuples ».

Les travaux de M. Babeau, et ce sera sa gloire, auront puissamment réagi contre l'affaiblissement de ce respect qui caractérise la France moderne.

Dans son nouvel ouvrage : *les Artisans et les Domestiques d'autrefois*, une série de chapitres, qui se succèdent comme autant de tableaux tracés d'après nature, nous introduisent dans la chambre de l'ouvrier, décrivent son mobilier et son vêtement, initient à ses plaisirs et à son travail, le montrent se groupant par l'association et les grèves, font connaître sa situation sociale. Puis, pénétrant chez les maîtres artisans, l'auteur en dépeint la maison, l'atelier, la chambre de famille ; il étudie l'éducation de l'enfant, le rôle de la femme, et, après avoir analysé leur gain et mis en relief leur caractère, il nous expose leurs droits et leurs privilèges, plus considérables qu'on ne se le figure communément.

Les domestiques d'autrefois sont aussi présentés sous des couleurs vraies, qui ne sont pas toujours celles sous lesquelles on les dépeint ordinairement. Nous les suivons, avec l'auteur, dans les grandes maisons, dans les maisons bourgeoises ; nous apprenons à connaître leurs rapports avec les maîtres, leurs gages et leurs profits, leur rôle et l'avenir qui leur était réservé.

Il n'est pas nécessaire de faire valoir l'intérêt que présentent ces études sur les classes laborieuses au XVII[e] et au XVIII[e] siècle. Écrites d'un style net et imagé, d'après les documents les plus authentiques, elles nous fournissent des éléments de comparaisons utiles pour la recherche des problèmes sociaux dont notre époque se préoccupe à juste titre et pour la solution desquels elle est d'une impuissance effrayante.

LE VALBRIANT, par M[me] AUG. CRAVEN. Un volume in-18 de 323 pages Prix : 3 fr. 50

Le nouvel ouvrage que publie M[me] Craven est moins romanesque que certains de ses volumes précédents. Est-ce pour cela qu'on lui a reproché d'être un peu terne. Cependant la fabrication en est intéressante, les acteurs bien dessinés, les caractères suffisamment venus. L'idée fondamentale est tirée de ce qu'on a appelé la répulsion de la noblesse attachée aux idées anciennes pour la noblesse adhérant au développement des découvertes modernes. Qui rétablira l'harmonie entre ces deux groupes? Qui réconciliera le comte de Bois d'Harnay, pauvre, mais inactif, avec le vicomte Gautier d'Arcy, riche, mais d'une richesse reconquise par l'industrie? Ce sera l'amour.

M. de Bois d'Harnay a une fille qu'il a mariée à un marquis d'Avernoy pour satisfaire et tranquilliser sa femme, malade et inquiète du sort de Lucie. Ce marquis, joueur et débauché, rend sa femme très malheureuse, mais il a le bon goût de disparaitre assez tôt, tué en duel, avant que la marquise n'ait perdu sa jeunesse. Elle revient ruinée, triste, mais toujours jolie, au château paternel : elle a vingt-quatre ans. Un événement dramatique la remet en présence de Gautier d'Arcy, gentilhomme converti au nouveau régime (cela se passe après la funeste révolution de 1830), et qui a transformé en mine son domaine de Valbriant. Ils se sont connus enfants; ils se revoient avec plaisir; ils sentent l'amour les reprendre. Gautier n'a même jamais cessé de penser à Lucie. Il espère donc la réalisation d'un rêve longtemps caressé, quand un incendie éclate dans son usine ; pour sauver des malheureux menacés, il accomplit des prodiges de courage et son dévouement n'est pas récompensé d'abord : il reçoit des brûlures affreuses qui le défigurent et qui plus est le rendent complètement aveugle.

Il croit, et vous croyez peut-être aussi , que Lucie va s'écarter de lui, et vous vous attendrissez déjà sur l'infortune du courageux vicomte ? Mais vous auriez de l'amour dans une âme noble une idée inférieure que Mme Craven ne saurait préconiser. Lucie ne voit plus que les héroïques qualités de M. de Gautier d'Arcy, elle lui pardonne d'avoir dérogé pour s'enrichir industriellement Cela lui est d'autant plus facile que c'est plutôt pour ne pas rester un être inutile et travailler à l'amélioration des classes souffrantes que le vicomte a entrepris son exploitation. Lucie ne veut pas rester inférieure à celui qu'elle aime et maintenant qu'il est laid et aveugle, elle ambitionne d'en faire son époux afin de remplir auprès de lui la mission d'un ange consolateur et d'une sœur de charité.

MON PREMIER CRIME, par Gustave Macé, ancien chef du service de la sûreté. Un volume in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

On sait avec quel succès fut accueilli le premier livre de l'auteur : *le Service de la sûreté,* ouvrage théorique, consacré tout entier à montrer comment fonctionnent les rouages de la préfecture de police et à signaler les améliorations, les perfectionnements susceptibles d'être apportés à cette administration.

Avec *mon Premier Crime,* M. Macé aborde un genre nouveau pour lui, le roman judiciaire. Quand nous disons roman, le terme est impropre, car c'est à vrai dire le récit exact et détaillé de la première affaire qu'il eût à instruire, que nous présente l'ancien chef du service de la sûreté. La

donnée du livre est simple; nous la trouvons relatée tout au long dans la *Gazette des Tribunaux* du 28 janvier 1869. La voici en peu de lignes :

« Depuis trois semaines plusieurs locataires d'une maison située rue Princesse, remarquaient en tirant de l'eau dans un puits situé au fond de la cour, que le seau, en flottant à la surface liquide, semblait heurter un objet assez volumineux. Hier, à cinq heures après midi, le sieur P., rôtisseur, voulut constater la nature de cette épave et ramena à terre l'objet en question qui se trouva être un paquet enveloppé d'un morceau d'étoffe noire.

L'enveloppe étant défaite, le sieur P... aperçut alors une jambe humaine, ployée en deux et couverte d'un morceau de pantalon. Cette jambe était en état de décomposition et son immersion paraissait remonter à une date assez éloignée. Le sieur P... se hâta de prévenir M. Macé, commissaire de police du quartier de l'Odéon... »

Des premières constatations faites par le jeune commissaire, il résultait clairement qu'on se trouvait en présence d'un crime. Quand avait-il été commis ? Quel en était l'auteur, le mobile ? Autant de questions qui apparaissaient comme insolubles, étant donné, d'un côté, l'assassinat remontant déjà à une date relativement éloignée, et, de l'autre, le manque presque absolu de renseignements pouvant mettre sur la piste du meurtrier. Comment M. Macé parvint-il à dégager l'une après l'autre les inconnues du terrible problème ? A la suite de quelles patientes recherches, de quelles judicieuses remarques, de quelles savantes déductions en arriva-t-il à soupçonner d'abord un sieur Voirbo d'être le meurtrier et à lui arracher ensuite des aveux ? On le verra en lisant ce livre plus attachant en sa terrifiante réalité que nombre de romans soi-disant vécus, romans « parisiens » ou « naturalistes » dont les auteurs estiment, la plupart, qu'on ne peut captiver le public qu'en lui présentant sous une forme triviale des peintures plus triviales encore.

M. Macé nous permettra-t-il de formuler une critique ? Tout attrayant qu'il soit, son livre ou, pour mieux dire, son procès-verbal eut gagné, croyons-nous, à être plus condensé. Il y a, en plusieurs endroits du récit, des considérations, des remarques sur la police parisienne, qui peuvent être fort judicieuses et doivent l'être, venant d'un juge aussi compétent, mais qui sont autant de hors d'œuvre entravant la marche du drame et, par suite, lui enlevant de son intérêt. M. Macé n'a point dépouillé le vieil homme, et la plume du romancier trahit souvent les désespérances de l'ancien magistrat dont les capacités indiscutables et le bon vouloir furent, dit-on, maintes fois paralysés.

LE MARI DE SIMONE, par GEORGES DU VALLON. Un volume in-12 de 310 pages. Prix : 2 fr. 50

Le mari de Simone (je parle du héros et non du roman) n'est rien moins qu'intéressant et l'on se prend à regretter, en fermant le livre, qu'après avoir fait pendant 300 pages le malheur de ceux qui l'entourent, Alban de Valsaert ne soit puni et malheureux que le temps de tourner un rapide feuillet. Simone est cependant bien à plaindre : elle s'est donnée tout entière, et son mari, ne l'a épousée que pour se venger du dédain d'une fiancée infidèle; toutes les généreuses ardeurs de la jeune femme sont venues se briser contre la glace d'un cœur occupé par un premier amour sans espoir, et lorsque Simone connaît enfin, par des révélations *amies*, la cause de l'abandon qui la tue, son mari n'a déjà plus qu'un désir : reconquérir sa liberté par un divorce, afin d'aller la déposer aux pieds de son infidèle redevenue libre par la mort de son mari.

Au moment où Simone, sous le coup de cette nouvelle, va quitter le domicile conjugal, on lui rapporte son mari qu'une fièvre violente a terrassé en chemin de fer ; la petite vérole se déclare et l'épouse délaissée s'installe au chevet du malade qu'elle arrache à la mort. Mais elle-même tombe alors victime de la contagion, et ce n'est qu'après une longue convalescence qu'elle voit enfin son infidèle mari revenir à elle sincèrement.

La monotonie de cette infortune prolongée sans incident bien tranché dans la vie du jeune ménage, est heureusement rompue par les péripéties du mariage de Robert, le frère de Simone, avec la jeune sœur de son mari. Robert est un personnage des plus sympathiques ; sa juvénile affection égaye ces pages un peu sombres et c'est surtout la composition de ce caractère qui trahit le sang généreux qui coule dans les veines de l'auteur les Anglais diraient *authoress*).

Signalons aussi la page la plus émouvante de ce roman, celle qui nous fait assister à l'entrevue suprême de Simone avec celle qui tient dans sa main le cœur de son mari.

Une leçon sérieuse se dégage de ce récit ; et l'auteur mérite des éloges pour n'avoir pas hésité, en affirmant la note chrétienne, à chercher, au delà de l'honnêteté naturelle, la force nécessaire à son héroïne pour vaincre les difficultés de sa situation. W. F.

LE CONGÉ DU CAPITAINE (Algérie et Tunisie), par E. GRIMBLOT Un vol. in-12. Prix : 3 francs

Nous n'apprendrons rien à personne en disant que M. Grimblot possède une plume vive et élégante. Dans le *Congé du Capitaine*, nous pouvons

admirer les qualités de l'écrivain, car il a choisi un cadre favori, et il s'y est donné libre carrière. L'action se déroule en Algérie, dans cette province d'Oran sur laquelle la révolte de Bou-Amena a dernièrement attiré l'attention. On sent que M. Grimblot nous peint en connaisseur les séductions de cette contrée enchanteresse qu'il a longtemps habitée ; il nous raconte *de visu* les mœurs et les coutumes de ces peuples nomades chez qui la civilisation a de la peine à s'implanter.

C'est toujours avec un réel intérêt, qui ne fait que s'accroître, qu'on suit les péripéties du drame émouvant et peut-être un peu sombre qu'il déroule devant nous.

Analysons-le en peu de mots :

René Montmérail, père du héros de ce récit, était lieutenant-trésorier au 1er chasseurs d'Afrique. Marié à Jeanne Landry, jeune femme, qu'il aimait profondément, et qui méritait cet amour, il en avait eu un fils nommé Jean-René, allait être nommé capitaine et rien ne semblait devoir troubler son bonheur, quand un nommé Maxime Deris et son beau-frère, Pierre Landry, jaloux tous deux de sa félicité, se liguent pour le perdre : Ils l'enivrent, lui volent l'argent de sa solde. Il va passer devant un conseil de guerre : sa condamnation est inévitable. Deris apporte à René un pistolet pour qu'il puisse échapper à la honte. Le nouveau capitaine, qui est profondément chrétien, recule devant le suicide et découvrant la fourberie de son faux ami s'avance menaçant contre lui. Celui-ci décharge le pistolet sur René et le tue, mais laisse croire qu'il s'est suicidé. Jeanne arrive à la prison au moment de ce dénouement fatal et tombe sur le corps de son mari : elle est folle.

Voilà le prologue.

Jean Montmérail, le jeune orphelin, est rentré en France. Il a, comme son père, embrassé la carrière des armes et comme lui il est devenu capitaine commandant au 12e chasseurs à Meaux ; au moment où commence notre récit il reçoit une lettre renfermant dix mille francs. Cette lettre lui est envoyée par le fameux Pierre Landry que nous avons vu dans le prologue et qui, obéissant à ses remords, restitue au fils l'argent qu'il avait volé au père et lui confie divers secrets sur la fin tragique du pauvre René Montmérail.

Nous n'entrerons pas dans le détail des mille et une péripéties de la course que va entreprendre le capitaine Jean pour retrouver l'assassin du père, l'affreux Maxime Deris. Aidé de son vaillant et si dévoué Philoctète, le modèle des ordonnances, il parcourra successivement les provinces d'Alger et d'Oran, et finira par découvrir et par faire punir le traître qui

avait cru se soustraire à toute poursuite en se faisant appeler Rusicada. Tel est l'aperçu de ce récit on ne peut plus émouvant : ces sortes de volumes ne s'analysent pas : il faut les lire.

LES PREMIERS PAS, par JEAN DE KERLYS et PIERRE DUCHATEAU
Un volume in-12. Prix : 2 francs

Il me semble que, s'ils n'avaient pas eu la crainte d'établir une confusion avec un livre paru il y a quelque temps et qui eut grand succès, les auteurs des *Premiers Pas* auraient pu intituler leur œuvre : *Tristesses et Sourires*.

Ce titre eût parfaitement résumé l'ensemble de l'ouvrage.

D'avance, il eût préparé le lecteur à ces alternances de larmes, de mélancolie et de gaîté que l'on trouve dans les *Premiers Pas*, et qui en font le charme en en constituant l'originalité.

Ce mélange de sentiments a l'avantage de tenir toujours le lecteur en haleine. Une page où les auteurs ont semé l'esprit et le rire à pleines mains, le sépare de la précédente, qui lui a arraché des larmes, et de la sorte, son plaisir se renouvelant toujours, et toujours de façon différente, il arrive sans fatigue à la fin du livre.

Mérite plus important encore, cette diversité rend l'ouvrage plus vrai ; elle le fait plus semblable à la vie, continuelle succession, elle aussi, de douleurs et de joies, de tristesses et de sourires.

Cette constante recherche de la vérité est certes un des plus grands mérites des auteurs du présent roman. En bien des endroits, ils ont réussi à l'atteindre. Ne sont-elles pas bien vraies, ces deux jeunes filles, aux prises, dès leur sortie du couvent, avec les difficultés de la vie, conservant cependant la gaîté naturelle à leur âge, et laissant le sourire renaître sous les larmes, dès que l'angoisse des douleurs diminue ?

Cette force d'âme qui résiste aux plus terribles coups de l'adversité, est d'un bon exemple. Les *Premiers Pas*, et c'est là leur moralité, en même temps qu'ils montrent aux jeunes filles la vie telle qu'elle est, c'est-à-dire difficile toujours, douloureuse parfois, et non pas toute rose, comme on la conçoit au couvent, leur enseignent à ne pas se laisser abattre par ces difficultés et ces douleurs, mais à les subir, fortes et confiantes en Celui qui console, comme le font Angèle et Jeanne, les héroïnes de cette attachante intrigue.

CAUMERY.

NOTRE DEMOISELLE, par Pierre Duchateau Un volume in-12. Prix : 2 fr.

Ce second ouvrage n'est plus signé que par Pierre Duchateau. En rapprochant celui-ci du précédent, nous constatons chez cet auteur la préoccupation de dégager toujours de ses publications quelques utiles préceptes d'éducation. Cette fois il s'attache à montrer quels désastreux résultats peut produire sur une jeune fille une éducation au dessus de sa position.

« Avant d'emplir l'esprit de connaissances, disaient au XVII[e] siècle » Fénelon et M[me] de Maintenon, tâchez de former le cœur et l'âme, de » leur inspirer avec le respect de Dieu, l'amour du vrai, du beau et du » bien. Préoccupez-vous plus de l'éducation que de l'instruction. »

Elle n'est plus malheureusement la préoccupation de nos éducateurs officiels. Par la raison que toute science est bonne à acquérir, ils bourrent les cerveaux de leurs élèves jusqu'à les faire éclater. Pauvre ou riche, enseignement primaire ou secondaire, tout subit cet empâtement forcé. Les inconvénients d'un pareil système sont surtout sensibles quand on l'applique aux classes laborieuses de la société.

Prenez garde, dit aux parents l'auteur de *Notre Demoiselle*, vous n'avez pas d'argent, vous n'avez pas de dot à donner à votre fille, elle n'aura pas de domestique pour faire la besogne de sa maison. Il faudra qu'elle soit bonne femme de ménage ; et, pour obéir à je ne sais quelle manie d'instruction, vous en faites une savante et une pianoteuse. Comment supposer qu'une femme qui croit posséder les secrets de la chimie, de la physique, de l'anatomie même, une femme capable de jouer l'ouverture du *Tannhauser*, daigne accorder assez d'importance au pot-au-feu pour y veiller elle-même?

Mais, va-t-on dire, c'est un livre à thèse, cela. Non, c'est seulement un livre qui intéresse par une intrigue bien menée, amuse par une verve de bon aloi, charme par un style correct tout en cherchant à faire quelque bien par d'utiles conseils à ses lecteurs.

Caumery.

LE MARI D'IANTHE, imité de l'anglais, par M[me] Berthe Neulliès
Un volume in-12 de 266 pages. Prix : 2 fr. 50

Cet ouvrage est imité de l'anglais. L'histoire se passe, d'ailleurs, en Angleterre où les lignes de démarcations des diverses classes composant la société sont restées jusqu'ici plus tranchées qu'en France. Voici la trame de ce récit original et intéressant :

Lord Carre a perdu du même coup, dans de fausses spéculations, sa fortune et celle qu'un neveu lui avait confiée. Mais Herman Culross, fils

d'un riche manufacturier mort depuis peu est le créancier du lord, dont il aime la fille unique, Ianthe. Pour devenir son gendre, il offre au père de lui reconstituer sa fortune. Par amour filial, la fière Ianthe se résigne à ce qu'elle regarde comme une mésalliance, de plus, elle ne veut être que de nom la femme d'un plébéïen. Confiant dans la puissance de son amour pour gagner le cœur de celle qu'il aime, le jeune homme se soumet à cette condition. Devenu le mari d'Ianthe, il lui prodigue inutilement toutes les marques de la plus touchante affection ; enfin, désespéré, il part pour l'Amérique, où bientôt une grave maladie met ses jours en danger. Alors, ce que n'avaient pu faire les soins les plus tendres, l'absence et le remords le firent : l'amour entra dans ce cœur que l'orgueil et le préjugé avaient rendu jusque-là insensible.

Ainsi se termine cette lutte opiniâtre dont les péripéties constituent à elles seules la substance de cette attachante lecture, comme le dénouement en fait toute la moralité.

MADEMOISELLE BRÉVAL, par S. de Lalaing. Un volume in-12 de 292 pages. Prix : 2 francs

La conception de ce roman repose sur une invraisemblance que les dispositions les plus bienveillantes ne sauraient faire accepter. Mme Bréval est totalement ruinée, et ses deux enfants, pendant de longues années, lui cachent sa position. Bien qu'elle n'ait pas perdu la raison, ils lui font accroire que les millions, l'hôtel, la villa somptueuse existent toujours et lui appartiennent. Sa fille la fait vivre en peignant des éventails, son fils en occupant un petit emploi ; et rien ne les trahit, rien ne révèle la vérité à cette mère trop facile à abuser. Un bon mariage récompense la jeune fille et Mme Bréval meurt dans un bel hôtel, dont elle se croit propriétaire, et y meurt dans l'illusion la plus complète jusqu'à la fin.

Sans accumuler plus de mensonges et sur une donnée moins invraisemblable, Édouard Ourliac a écrit jadis une intéressante nouvelle : la jeune fille vendéenne qui lit à son père aveugle des bulletins de victoires imaginaires gagnées par les Vendéens et qui n'avoue ses subterfuges que lorsqu'ils sont au pied de l'échafaud, laisse bien loin derrière elle *Mademoiselle Bréval.*

UN LACHE, par lady A. Noël. Un volume in-12 de 414 pages. Prix : 2 fr. 50.

Cet ouvrage n'est pas aussi calme que la plupart des œuvres d'imagination anglaise : tout le roman roule autour d'une mystérieuse tragédie : le jeune Ronald Douglas a tué à la chasse son propre père, par le plus

malheureux accident ; à son juste désespoir, vient se joindre la douleur et la colère de sa mère, qui ne peut lui pardonner la mort d'un mari profondément aimé. Ronald voit s'écouler bien des années sombres et malheureuses; il n'est pas chassé de la maison de sa mère, mais son cœur lui semble aliéné à jamais. Tout à coup, une révélation inattendue change cette pénible situation ; Ronald sauve d'un grand danger un de ses cousins, Kenneth, qui jadis assistait à ses côtés à la chasse fatale qui lui coûta la vie de son père. Kenneth, poussé par le remords et excité par une généreuse jeune fille, dépositaire de son secret, avoue que c'est de son fusil qu'est partie la balle qui a frappé lord Douglas, et que c'est l'affirmation d'un garde tout dévoué à Kenneth qui a imputé à Ronald ce coup funeste. Tout est réparé : Ronald reprend ses droits sur la tendresse de sa mère, il pardonne à Kenneth, il épouse une jeune fille qu'il aime ; et Kenneth répare son lâche silence par la plus noble conduite dans la révolte des Cypaies.

Ce roman renferme de belles scènes ; il développe de beaux caractères, mais il est un peu délayé. Sans que l'auteur l'ait voulu, les remords cuisants de Kenneth et de son serviteur, démontrent le besoin de la confession pour l'âme humaine.

NOUVELLES, par Carmen Sylva Un volume in-16 de 314 pages. Prix : 3 fr.

Carmen Sylva est le pseudonyme d'Élisabeth, reine de Roumanie, née princesse de Wied, et qui a, comme son père, voué aux lettres et à la poésie un culte enthousiaste : sa vie, pure et noble, est racontée dans une intéressante notice qui précède *les Nouvelles* et les citations extraites de son journal et de ses poésies révèlent une âme tendre et un esprit vigoureux.

Ce volume, que la librairie Hachette a fait traduire de l'allemand, aura du succès, car il est rempli de choses charmantes, intéressantes, émouvantes même. Les nouvelles ont pour titre : *une Prière ; une Feuille au vent ; le Dégel ; Sirène ; le Hêtre sanglant*, etc. Il en est de particulièrement réussies, *le Dégel*, par exemple. Mais toutes ont un cachet de grâce simple et d'originalité réelle, qui fera prendre un vif plaisir à les lire. Les descriptions de l'auteur, qu'il s'agisse du monde extérieur ou des sentiments intimes, dénotent surtout un rare talent. C'est observé, c'est fouillé ; l'idée est toujours morale quoique la forme soit quelquefois trop passionnée.

MANUEL PRATIQUE DES INDULGENCES accordées par le Saint-Siège aux Prières, Dévotions, Confréries, Tiers-Ordres, Bonnes Œuvres, etc. —Un vol in-18. Broché, prix: 1 fr. 25 —Un vol. in-18, relié toile, prix : 2 fr.

Le Pape Léon XIII, qui connait les trésors incalculables des indulgences prodiguées aux fidèles depuis des siècles, gémit de voir le dédain suprême de tant de chrétiens pour ces richesses divines, pendant que la génération actuelle poursuit avec frénésie les biens frivoles de la terre ; pourquoi des faveurs nouvelles en présence des largesses antiques des pontifes romains, à peine connues des multitudes ? Sous son active direction, la Sainte-Congrégation des Indulgences s'occupe continuellement *de faciliter* aux fidèles le gain des indulgences ; *ce bienfait est sans prix.*

La même pensée a produit cet opuscule, c'est-à-dire le désir de faciliter aux chrétiens la pratique des indulgences. Il semble à tout le monde pieux, que l'une des causes qui empêchent la plupart *d'entre nous* de profiter des indulgences de l'Église, c'est d'abord et surtout la difficulté de *les bien connaître*. Jugeons-en ici : le *petit manuel* tout incomplet qu'il est (et doit être) résume plusieurs milliers de pages (de 3 à 4,000) ; or, comment la plupart des fidèles pourraient-ils jamais se procurer ces volumes nombreux, les étudier à loisir, et les graver dans leur mémoire sans oublier les détails précis et compliqués ? Il semble qu'il y avait là une lacune.

Le manuel ne prétend pas remplacer les ouvrages savants et complets, trésor de l'Église. — Les pasteurs des âmes et les chrétiens d'élite continueront à les consulter et à s'instruire pour le bien général ; mais les chrétiens sans loisir ni moyens, auront un guide pratique et sûr qui leur facilitera les moyens de gagner des indulgences. Le purgatoire sera plus souvent visité et consolé par la charité et la miséricorde.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages ; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ABIME (l'), poésies par Maurice Rollinat. 1 vol. in-18 jésus. Prix : » fr. 50
(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

ANNALES DU THÉATRE ET DE LA MUSIQUE (les), 11me année, 1885, avec une préface par Ch. Gounod, par Édouard Noel et Edmond Stoullig. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

AUTOUR D'UNE HÉRITIÈRE, par Georges du Vallon 1 vol. in-18 jésus de 311 pages. Prix : 3 fr.

BAGUE NOIRE (la), origine, instruction judiciaire, péripéties d'un crime, par Auguste Cordier. 1 vol in-8° de 572 pages. Prix : 7 fr. 50

CAUSES CRIMINELLES ET MONDAINES DE 1885, par Albert Bataille 1 vol. in-18 jésus de 514 pages. Prix : 3 fr. 50

CONTES SANS « QUI » NI « QUE », par Henry de Chennevières. 1 vol. in-18 jésus de 297 pages. Prix : 3 fr. 50

COSTUME HISTORIQUE ; cinq cents planches; trois cents en couleurs, or et argent, deux cents en camaieu ; types principaux du vêtement, de la parure et de l'habitation, dans tous les temps et chez tous les peuples ; recueil publié sous la direction de M. A Racinet, avec des notices explicatives et une étude historique. 19me livraison. Prix : 12 fr.
Édition de luxe à grandes marges. Prix : 25 fr.
(L'ouvrage formera 20 livraisons)

COURS DE PHILOSOPHIE, complètement adapté au programme officiel de 1885, par P. Bouat, professeur de philosophie. 1 vol. in-8° de x-938 pages. Prix : 10 fr.

DÉMOCRATIE (la), et son avenir social et religieux, par Mgr Guilbert, archevêque de Bordeaux. Brochure in-8°. Prix : 1 fr.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DES CONTEMPORAINS, par G. Vapereau, 5me édition entièrement refondue et considérablement augmentée. 1 vol. grand in-8°. Prix : 30 fr.

DOMESTIQUES ET MAITRES, ou sécurité de la famille, à propos de crimes récents ; par Bouniceau-Gesmon, juge d'instruction à Paris. 1 vol. in-18 jésus de XI-359 pages. Prix : 3 fr 50

DON CARLOS DANS LES INDES, par le Prince de Valori. 1 vol. in-8° carré avec un beau portrait de don Carlos. Prix : 7 fr. 50
(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

ELLE ET MOI, suivie de la vengeance d'une reine, par Et. Marcel. 1 volume in-18 Prix : 2 fr. 50
(*Bibliothèque des mères de famille*)

ESPÉRIT CABASSU, exploits d'un mousse au Tonkin, par A. de Lamothe. 1 vol in-18 jésus de 387 pages avec croquis Prix : 3 fr.

FOIRE AUX CONSEILS (la) par Charles Leroy. Illustrations et eau-forte de Ferdinandus. 1 vol. in-18. Prix : 5 fr.

FRANCE JUIVE (la), essai d'histoire contemporaine par Édouard Drumont. 2 vol. in-18 jésus. Prix : 7 fr.

GRAZIELLA, par A. de Lamartine. Avec une préface par L. De Ronchaud Dessins de Bramtot gravés par Champollion. Petit in-8° de XLIV-244 pages et 6 gravures à l'eau-forte. Prix : 30 fr
(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

HAITI ou la République noire par Sir Spenser Saint-John ; traduit de l'anglais par M. J. West, capitaine de frégate en retraite. 1 vol petit in-8° accompagné d'une carte. Prix : 5 fr.

HENRI HEINE ET SON TEMPS, par Louis Ducros, professeur à la faculté des lettres de Poitiers. 1 vol. in-18 Prix : 3 fr

HISTOIRE CONTEMPORAINE DE LA FRANCE, par G.-A. Petit. Tome IX. Charles X. 1 vol. in-8°. Prix : 6 fr.

ITALIE MODERNE (l') par Eugène Loudun 1 vol. in-18 jésus de 351 pages. Prix : 3 fr. 50

JADIS, souvenirs et fantaisies ; par Alexandre Piedagnel. 1 vol. in-8° de 388 pages avec 6 eaux-fortes. Prix : 24 fr.
(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

LANGUE COMMERCIALE INTERNATIONALE ; cours complet de volapük, contenant des thèmes et des versions avec corrigés et un vocabulaire de 2,500 mots, par Aug. Kerckhoffs, docteur ès lettres, professeur à l'école des hautes études commerciales. Petit in-8° de 144 pages. Prix : 3 fr.

LETTRES INÉDITES DE LA REINE MARIE LECKSINSKA et de la duchesse de Luynes au président Hénault, publiées avec portraits, facsimilé et introduction, par Victor des Dignères. 1 vol. in-8°. Prix : 10 fr.

LIGUE ET LES PAPES (la) par le comte Henri de l'Epinois, ancien élève de l'École des Chartes 1 vol. in-8° de VIII-672 pages. Prix : 7 fr. 50.

MADAME ELISABETH, SŒUR DE LOUIS XVI, par Mme la comtesse d'Armaillé. 1 vol. in-12 de V-509 pages. Prix : 4 fr.

MAIN SANGLANTE (la), par Henry Cauvain. 1 vol. grand in-18 Prix : 3 fr. 50.

MALADIE DE L'EMPEREUR (la), avec des pièces et des documents nouveaux, par M. Alfred Darimon, ancien député de la Seine. 1 vol in-18 jésus de V-131 pages. Prix : 2 fr.

MANFRED ; le gant de Conradin, par Émile Moreau 1 vol. petit in-8° de 402 pages. Prix : 3 fr. 50.

MAUPRAT ; par George Sand. 1 vol in-8° de 408 pages et 10 gravures à l'eau-forte. Prix : 25 fr.
(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

MER (la) par Armand Dubarry. 1 vol. in-18 jésus de 260 pages avec 90 gravures. Prix : 2 fr 25.

MES MÉMOIRES ; seconde jeunesse ; 2me série, par A de Pontmartin. 1 vol. in-18 jésus de 394 pages. Prix : 3 fr. 50

MONSIEUR DE BOULOGNE, archevêque-évêque de Troyes ; par l'abbé A. Delacroix, chanoine honoraire. 1 vol. in-18 jésus de 420 pages. Prix : 4 fr.

NOS AMIS LES LIVRES ; causeries sur la littérature curieuse et la librairie, par Octave Uzanne. 1 vol. in-18 jésus de 320 pages. Prix : 5 fr.
(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

NOUVELLES PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES : Horace et Virgile ; par Gaston Boissier, de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. 1 vol. in-18 jésus de 381 pages et 2 cartes. Prix : 3 fr. 50
(*Bibliothèque variée*)

ŒUVRE (l'), par Émile Zola. 1 vol. in-18 jésus de 492 pages. Prix : 3 fr. 50
(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

OPPOSITION LIBÉRALE SOUS L'EMPIRE (l'), 1861-1863, par Alfred Darimon, ancien député de la Seine. 1 vol. in-18 jésus de 423 pages. Prix : 3 fr. 50

ORDRE SURNATUREL ET L'ÉGLISE SOCIÉTÉ DE L'ORDRE SURNATUREL (l'), par le P. Pierre Jeanjacquot, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-18 jésus de VIII-296 pages. Prix : 4 fr.

ORIGINES DE LA CIVILISATION MODERNE (les), par Godefroid Kurth, professeur à l'Université de Liège. 2 vol. in-8°. Prix : 12 fr.

PAGES RETROUVÉES, par Edmond et Jules de Goncourt. Préface de Gustave Geffroy. 1 vol. in-18 jésus de XIX-334 pages Prix : 3 fr. 50
(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

PARIS VIVANT, par Robert Caze. 1 vol in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

PAULIN TALABOT sa vie et son œuvre (1799-1885), par le baron Ernouf. 1 vol. in-18 de 209 pages Prix : 3 fr.

PETITE REINE ; par M. Maryan. 1 vol. in-18 jésus de 270 pages Prix : 3 fr.
(*Bibliothèque du dimanche*)

QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE (les) 1634-1886, par Charles Barthélemy. 1 vol in-18 jésus de XXVIII-244 pages Prix : 2 fr. 50

RÊVE DE PADDY (le) et le cauchemar de John Bull ; notes sur l'Irlande, par H. Saint Thomas. 1 vol in-18. Prix : 3 fr. 50

RÉVÉRENDE MÈRE JAHOUVEY (la), fondatrice de la Congrégation de Saint-Joseph de Cluny ; histoire de sa vie, des œuvres et missions de la congrégation par le R P Delaplace, de la congrégation du Saint-Esprit. 2 vol. in-8°. Prix : 10 fr.

RICHARD WAGNER, par Catulle Mendès 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

SENSATIONS D'ART, par J. Barbey d'Aurevilly. 1 vol in-8°. Prix : 7 fr 50
(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

SOUVENIRS 1785-1870 du feu duc de Broglie Tome I. 1 vol in-8° Prix : 7 fr. 50

SUPPLÉMENT A LA 5me ÉDITION DU DICTIONNAIRE DES CONTEMPORAINS, par G. Vapereau. 1 vol in 8°. Prix : 2 fr.

TARTARIN SUR LES ALPES, par A. Daudet. 1 vol in-18 illustré. Prix : 3 fr. 50

THÉATRE EN LIBERTÉ ; Prologue ; la Grand'-Mère ; l'Épée ; Mangeront-ils ? Sur la lisière d'un bois ; les Gueux ; Être aimé ; la Forêt mouillée, par Victor Hugo. 1 vol. in-8° de 327 pages. Prix : 7 fr. 50
(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier.*)

TROIS CONTES DE NOËL par S. Blandy. 1 vol. in-18 Prix : 2 fr. 50
(*Bibliothèque des mères de famille*)

Le Gérant : F. WATTELIER.

Tome XXI. N° 5 **Mai 1886**

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

LA FRANCE JUIVE Essai d'histoire contemporaine, par ÉDOUARD DRUMONT. Deux volumes in-12 de xx-580 et 608 pages. Prix : 7 francs

« Saint Pierre, fuyant la persécution, aperçut tout à coup sur la voie Appia, son divin Maître qui se dirigeait vers Rome en portant sa croix.

» — Où allez-vous, Seigneur ? lui demanda l'apôtre.

» — Je vais me faire crucifier de nouveau.

» Saint Pierre comprit et retourna à Rome.

Sur nos boulevards qui ressemblent tant,avec leur mouvement incessant et le spectacle du luxe étalé partout, à cette voie Appia, que sillonnaient les litières de pourpre des courtisanes et les chars dorés des praticiens, il n'est pas de jour que je ne rencontre aussi la douloureuse image du Sauveur. Il est partout, pendu aux vitrines populaires, exposé aux huées des faubourgs, outragé par la caricature et par la plume dans ce Paris plein de juifs aussi obstinés dans le déïcide qu'au temps de Caïphe ; il est le même qu'autrefois, consolant et doux, accomplissant des miracles, cheminant avec nous à travers les rues tumultueuses.....

» Tel le Christ était à Jérusalem, tel il est à Paris. La Passion pour lui se reproduit sans cesse. Qui n'a rêvé, en lisant le récit de cette agonie effroyable, de s'être trouvé sur le passage de Celui qui allait mourir pour nous, de lui épargner une souffrance, d'étancher un peu de sang qui coulait sur son front déchiré par la couronne dérisoire, d'adresser tout au moins à la sainte Victime un regard qui pût la consoler ? Chaque jour, le Juste monte au Calvaire devant nos yeux et la plupart le regardent passer indifférents, songent à leurs plaisirs, à leurs affaires. Quelques-uns auraient des velléités de protester ; ils n'osent pas, ils craignent de se mettre en évidence, ils se disent : « Je suis tranquille : si je m'avoue chrétien, toute la canaille franc-maçonnique et juive va s'acharner sur moi. »

Heureux qui a surmonté ce premier mouvement de faiblesse ! J'imagine quelle sera sa joie au jour de la justice quand, devant la face lumineuse du Christ, il se rappellera le léger effort qu'il aura fait pour défendre ce Tout-Puissant auquel les cieux obéissent.

Quelle minute que celle où sera mis à découvert l'immense et complexe

fourmillement de toutes les pensées humaines, où tout ce qui se cache apparaîtra, *quidquid latet apparebit*, où le monde verra ce qu'on ne voit pas: le secret des âmes, les mobiles des actions, les crimes inconnus, les infamies dissimulées, les dessous à peine soupçonnés, la grandeur des calomnies, l'abjection de ceux qui ont marché dans la vie entourés de l'estime de tous!

Heureux alors celui qui, écrasé sous le poids de ses fautes, pourra se relever et dire : « Seigneur, je ne suis pas digne d'entrer dans votre maison, mais, tel jour, quand vous passiez au milieu des outrages et que tant d'hommes se taisaient, j'ai essayé, moi, impuissant et chétif, d'alléger votre fardeau et de vous aider à porter votre croix ! »

Heureux qui pourra répéter en mourant ce que disait Veuillot :

> J'espère en Jésus : sur la terre,
> Je n'ai pas rougi de sa loi ;
> Au dernier jour, devant son Père,
> Il ne rougira pas de moi ! »

Nous avons placé en tête de notre compte rendu, cette belle page de M. Drumont, afin que nos lecteurs puissent se former, d'eux-mêmes, une appréciation personnelle de son ouvrage.

Après l'avoir lu tout entier, ils diront comme nous :

Enfin! voici un livre vraiment français; il soulage la conscience publique!

Montrer par quel cauteleux ennemi la France est envahie, corrompue, abêtie au point de briser, de ses propres mains, tout ce qui l'avait faite jadis puissante, respectée et heureuse, tel a été le but de l'auteur. Il lui a fallu, pour l'atteindre, beaucoup de travail, de talent et surtout de courage.

Comme une colombe sous l'action de l'oiseau de proie, la France semble subir de plus en plus une fascination irrésistible ; c'est en vain que, à diverses reprises, des sentinelles vigilantes comme : Toussenel en 1847, le chevalier des Mousseaux en 1869, ont fait retentir à ses oreilles le cri d'alarme et lui ont signalé le Juif planant sur elle et attendant son engourdissement complet pour la dévorer. Rien ne secoue sa torpeur.

M. Édouard Drumont sera-t-il plus heureux ?

On doit s'attendre à de puissants efforts pour annihiler son action. Ne pouvant, à cause des incidents tragiques qui ont ouvert cette campagne, user, à l'égard de son livre, de la conspiration du silence, on veut l'accabler sur le poids du mépris. Le mot de pamphlet est l'arme choisie pour le discréditer.

C'est très facile de répéter, avec les journaux qui ont reçu le mot de

passe, que la violence n'ajoute rien à la force des arguments et que ce livre, plus modéré, eût gagné en valeur ; c'est très facile, mais à cela il y a une toute petite objection : il n'aurait pas été lu ; or, la lecture de cet ouvrage sera un réveil pour beaucoup, et de malheureux incendiés, réveillés par le cri d'alarme d'un ami, ont mieux à faire que de critiquer la justesse de sa voix. Écoutez l'un de ces cris de M. Drumont :

« Le seul être auquel la Révolution ait profité en France est le Juif. Tout vient du Juif ; tout revient au Juif.

Il y a là une véritable conquête, une mise à la glèbe de toute une nation par une minorité infime mais cohésive, comparable à la mise à la glèbe des Saxons par les soixante mille Normands de Guillaume le Conquérant. Les procédés sont différents, le résultat est le même.

On retrouve ce qui caractérise la conquête : tout un peuple travaillant pour un autre qui s'approprie, par un vaste système d'exploitation financière, le bénéfice du travail d'autrui. Les immenses fortunes juives, les châteaux, les hôtels juifs ne sont le fruit d'aucun labeur effectif, d'aucune production, ils sont la proélibation d'une race dominante sur une race asservie.

Il est certain, par exemple, que la famille de Rothschild, qui possède ostensiblement trois milliards rien que pour la branche française, ne les avait pas quand elle est arrivée en France ; elle n'a fait aucune invention, elle n'a découvert aucune mine, elle n'a défriché aucune terre, elle a donc prélevé ces trois milliards sur les Français sans leur rien donner en échange.

Cette fortune s'accroît par une progression en quelque sorte fatale.

Le Dr Ratzinger l'a dit très justement :

« L'expropriation de la société par le capital mobile s'effectue avec autant de régularité que si c'était là une loi de la nature. Si on ne fait rien pour l'arrêter, dans l'espace de 50 ans, ou, tout au plus, d'un siècle, toute la société européenne sera livrée, pieds et poings liés, à quelques centaines de banquiers juifs. »

Toutes les fortunes juives se sont constituées de la même façon par une prélévation sur le travail d'autrui. « La spéculation, dit Schæffle, qui fit partie du ministère conservateur de Hohenwarth, en Autriche, a touché, grâce à l'agiotage, deux milliards six cent vingt-six millions de francs en sus du prix d'émission sur les actions des six grands chemins de fer français. Ces actions étaient ensemble au nombre de trois millions et le prix total de leur émission ne s'élevait qu'à 1,529,000,000. »

A ce gain fabuleux, mais qui n'est qu'un détail dans l'ensemble, ajoutez

les innombrables affaires financières et industrielles qui ont attiré l'argent des actionnaires avec des pompeuses promesses; songez à ce qu'ont apporté à ces entreprises des centaines de milliers de petits rentiers, d'ouvriers économes et vous aurez une faible idée de ce que le juif, maître absolu de la finance, a pu extraire depuis soixante-dix ans de cette France laborieuse, qui recommence toujours un nouveau miel, quand on l'a dépouillée du précédent.

L'emprunt du Honduras, pour prendre un autre exemple que celui des Rothschild, est un de ces faits typiques que les Taine de l'avenir ne se lasseront pas d'étudier. Il ne s'agit pas ici d'une spéculation séduisante, au premier abord, et qui n'a pas réussi. Jamais situation ne fut plus nette.

Le Honduras est un minuscule pays de 500,000 habitants, dont le tiers au plus appartient à la race blanche; il ne possède aucune espèce de ressources, et quand ces gros emprunts furent émis, il était depuis cinquante ans hors d'état de payer un sou d'intérêt sur une dette qui s'élevait à 400,000 francs.

C'est dans de telles conditions que les Bischoffsheim, les Scheyer, les Dreyfus ont pu enlever à l'épargne, en Angleterre et en France, une somme de 157 millions, cent cinquante-sept millions, sur laquelle le Honduras a toujours affirmé n'avoir absolument rien reçu.

Les hommes mêlés à cette entreprise n'ont jamais été l'objet d'aucune condamnation, ils ont continué à vivre au sein du luxe. Un d'eux était pour la gauche de nos assemblées, dans la dernière Chambre, le représentant de l'austérité républicaine opposée à la corruption des cours. C'est dans la villa qu'il possède sur les bords de la Méditerranée que Léon Say va avec sa famille passer ses vacances. »

Un critique littéraire, en parlant de la *France juive* de M. Édouard Drumont, disait que cet ouvrage devrait porter en sous titre : *Martyrologe de la fortune nationale*, nous y ajouterions volontiers : *et du bon sens français*. Car ce n'est pas seulement notre fortune qui a sombré depuis l'envahissement de la France par l'élément juif, au commencement de ce siècle, c'est encore et surtout le caractère français. Ce qui fait l'immoralité des jours actuels, ce n'est pas tant le nombre et l'audace des mauvais que la complaisance des honnêtes gens qui leur tendent la main et qui acceptent l'exploitation et l'injustice lorsqu'elles opèrent légalement.

M. Drumont, pour faire toucher du doigt ce qu'il y a d'effrayant dans notre situation vis-à-vis des juifs, a accumulé les faits, et multiplié les personnages en scène (la nomenclature de ces derniers s'élève à plus de

1,500). C'est pour cela qu'on a accusé son ouvrage d'être un pamphlet. On épiloguera tant qu'on voudra sur telle ou telle de ces turpitudes dont le récit bourre les 1,200 pages de ces deux volumes; il y a un fait indéniable, c'est que les juifs qui, avant la Révolution, ne possédaient rien en France puisqu'ils n'y étaient même pas admis, y sont maintenant puissamment riches, tandis que la France s'est endettée depuis lors de 25 milliards. Un autre point incontestable, c'est que la France subit à cette époque, plus qu'aux époques antérieures à la Révolution, le prestige de la richesse, et cela au détriment de l'influence des mobiles nobles et généreux qui firent autrefois sa gloire. Il y a donc péril en la demeure et péril de ce côté.

Espérons, avec l'auteur, que chacun, éclairé par son travail, pourra se rendre mieux compte désormais de la situation ; les hommes qui ont fait si grandes la France et l'Espagne du passé n'ont été ni des scélérats ni des imbéciles; les mesures qu'ils ont prises et sur lesquelles on voudrait nous apitoyer n'ont pas été des fantaisies de tyrans en délire, mais elles ont correspondu à des nécessités évidentes, à des périls qui se manifestaient aux yeux de tous. Le chrétien n'a pas voulu qu'on jetât, comme aujourd'hui, le Christ aux gémonies ; l'Aryen n'a pas voulu subir l'oppression du Sémite, être condamné à travailler pour l'enrichir. Une race, c'est-à-dire une réunion d'individus pensant de même, un ensemble représentant un certain nombre de sentiments, de croyances, d'aspirations, d'aptitudes, de traditions, s'est défendue contre une race qui représentait des sentiments, des croyances, des aspirations, des aptitudes, des traditions absolument contraires.....

Sans doute, une telle démonstration semble n'avoir plus guère qu'un intérêt doctrinal devant le résultat accompli. L'examen de ces questions assurera, du moins je le souhaite, le croyant dans sa foi en lui montrant que tout se tient dans cet ordre et que l'amour de la Patrie et l'amour de Dieu ne font qu'un.

L'histoire vraie détruira certaines objections élevées contre l'Église par ceux qui ont refusé l'histoire ; elle dissipera certains scrupules qui viennent parfois aux âmes tendres qui connaissent mal les ennemis auxquels nos ancêtres ont eu à faire.

La vérité complète, cependant, ne se révèlera qu'à la clarté horrible des dernières catastrophes. C'est lorsqu'il erre sous la pluie, à la lueur des éclairs, dans la lande inhospitalière, que le roi Lear songe, pour la première fois, aux petits et aux déshérités et qu'il s'écrie : « Pauvres indigents tout nus que vous êtes, têtes inabritées, estomacs inassouvis, comment, sous vos guenilles trouées, vous défendez-vous contre des temps

pareils ? Ah ! j'ai trop peu pris souci de tout cela ! » C'est dans le grondement de la tempête que les privilégiés, les insouciants des classes dirigeantes songeront, sous l'aiguillon de leur propre angoisse, aux âmes qu'ils auraient pu sauver.

« Saint Paul l'a dit : « Il faut espérer contre toute espérance. » Espérons encore que, malgré tant de présages contraires, cette destinée sera épargnée à ceux qui l'auront méritée ! Peut-être, au dernier moment, le courage endormi se réveillera-t-il chez quelques-uns ? Peut-être un de nos officiers, que l'on voyait, la moustache cirée, humer tranquillement leur absinthe meurtrière après avoir, le matin, aidé à expulser quelques vieux prêtres, sentira un jour le rouge lui monter au visage et repoussant son verre à demi plein, s'écriera : « Mieux vaut la mort qu'une telle honte ! » La parole de celui qui parlera le premier s'achèvera, on n'en peut douter, dans une acclamation formidable. Toute la France suivra le chef qui sera un justicier et qui, au lieu de frapper sur les malheureux ouvriers français, comme les hommes de 1871, frappera les juifs cousus d'or et dira aux pauvres attroupés autour de ce Pactole s'échappant du Sémite décousu : « Si vous avez besoin, ramassez ! »

W. Fernout.

SOLIMAN-PACHA, colonel Sève, généralissime des armées égyptiennes ou Histoire des guerres de l'Égypte de 1820 à 1860, par Aimé Vingtrinier. Un volume grand in-8° de 592 pages, avec un portrait. Prix : 10 francs

M. Aimé Vingtrinier, bibliothécaire de la ville de Lyon, publie un ouvrage historique qui fera revivre une des grandes figures de l'histoire égyptienne, *Soliman-Pacha.* L'homme qui a le plus contribué à l'organisation de l'armée égyptienne et qui fut le héros des guerres de l'Égypte de 1810 à 1860 est le fils d'un simple charpentier lyonnais, qui fit campagne avec Napoléon Ier et, après une existence des plus aventureuses, se fixa en Égypte, y prit le commandement des armées et jusqu'à son dernier jour, victorieux toujours, modèle de fidélité et d'honneur, est aujourd'hui oublié de ses compatriotes, inconnu même chez eux, mais regretté dans sa patrie d'adoption.

Raconter la vie du colonel Anthelme Sève, devenu Soliman-Pacha, c'est dire, dans tous ses détails curieux, l'histoire si mouvementée de cette Égypte, de 1820 à 1860, de ce peuple qui a su conquérir son indépendance et qui, aujourd'hui, par les fautes des successeurs de Soliman-Pacha, est à deux doigts de sa perte sous la direction étonnante de l'Angleterre. Cependant, si Soliman-Pacha se fit un grand nom en Égypte, il eut l'occasion, lors de la guerre de Crimée, où il commanda le contingent égyptien,

il eut, dis-je, l'honneur et la gloire de combattre à côté de l'armée française.

Le livre de M. Vingtrinier est bourré de faits bien curieux sur la politique de Louis Philippe et celle de son ministre, M. Thiers, et, au moment où l'Égypte tient une si grande place dans les préoccupations de la politique générale, cet ouvrage est le bienvenu pour expliquer les causes qui ont amené des désastres imprévus dont l'Europe, et tout particulièrement la France, ont toutes raisons de s'émouvoir.

DON CARLOS DANS LES INDES, par le prince HENRI DE VALORI
Un volume in-8° de IV-295 pages et 4 portraits. Prix : 7 fr. 50

Ce livre est le récit fidèle du voyage du duc de Madrid aux Indes, récit suivi d'une étude de l'auteur sur le brahmanisme et le boudhisme.

Le prince de Valori a eu assez de tact pour comprendre qu'il ne s'agissait pas d'écrire un poème, de placer son héros dans une sphère intermédiaire entre le fantastique et l'impossible, d'illuminer de feux de Bengale cette martiale figure, qui ne perd rien, Dieu merci ! à être vue en plein soleil. Ce n'était-là ni le but du voyage, ni l'idée maîtresse du livre. « Étudier la puisance anglaise dans les Indes, admirer le chef-d'œuvre de la colonisation moderne, et, en même temps, s'assurer, avec les nouveaux travaux de la science catholique, que la tradition biblique est la plus ancienne : voilà ce qui attirait par-dessus tout le petit-fils de saint Louis et des rois catholiques... En touriste sans prétentions, il voulait s'assurer que l'Inde n'est pas la source première, le foyer de toute civilisation, de toute religion, de toute science... Don Carlos n'est-il pas, d'ailleurs, le premier petit-fils de Louis XIV qui ait foulé le sol immortalisé par Dupleix ?... »

On croit rêver, lorsque, après avoir lu ces belles pages, si nettes et si vraies, on se souvient des prédilections de quelques-uns de nos illustres pour l'Inde, pour sa religion, sa morale, ses philosophes, ses législateurs et ses apôtres. M. Ernest Renan, par exemple, nous a parlé de Çakya-Mouni avec plus de déférence que de saint Paul et peu s'en faut que ce Çakya-Mouni ne lui ait paru professer et pratiquer une morale plus pure que celle de N. S. Jésus-Christ. M. Michelet, dans une grosse tartine, s'est extasié sur les vertus divines du beurre sacré.

M. Leconte de Lisle, le nouvel académicien, est plus à l'aise dans les jungles ou sous les cocotiers, avec les tigres ou les singes, que dans les allées du Luxembourg avec les cygnes et les palombes. Après un instant de réflexion, nous revenons vite de notre surprise. Nous sommes dans un tel état de décomposition, de dissolution, que le titre le plus méritoire qui puisse s'offrir à notre esprit blasé, c'est d'éveiller notre curiosité et de solliciter notre orgueil. L'ancien et le nouveau Testament sont trop

simples, trop grands, trop beaux, trop divins, pour être curieux. On les enseigne, ou du moins on les enseignait jadis aux enfants. Ils ne sont ni au-dessous des plus sublimes génies, ni au-dessus des intelligences les plus ordinaires. Il suffit d'y croire pour aller droit son chemin d'un bout à l'autre de la vie sans avoir jamais à se débattre contre l'inconnu ou l'imprévu. Ce ne sont pas là des conditions acceptables pour nos beaux esprits de boulevard ou d'académie. Leur foi étant éteinte, il leur faut un stimulant, un je ne sais quoi qui leur assure le plaisir de voir ce que peu de gens ont vu, de comprendre ce que personne n'a compris. Les religions de Brahma, de Vichnou et Siva leur offrent le double avantage de ne les engager à rien et de les mettre en présence de monstruosités encourageantes pour leurs vices. Le joug léger de l'Évangile, comme a dit quelque part le duc Albert de Broglie, est encore un joug. Mais nos modernes admirateurs des Védas, du Ramalaya, du beurre sacré et de Çakya-Mouni savent très bien qu'ils peuvent se faire Hindous jusqu'au bout des ongles, se plonger jusqu'au menton dans le Gange, sans avoir jamais à pratiquer le moindre devoir d'après les préceptes ou les rites de Brahma, de Vichnou ou de Siva; et si ce culte les faisait songer au paradis, ce serait au paradis d'Hindra, dans le *Roi de Lahore*, musique de Massenet.

Siva ne se refuse rien. Il a une femme; et quelle femme! « Pour honorer cette horrible Kali, dans les environs de Calcutta, on établissait un cirque, ou, si vous aimez mieux, des chevaux de bois. Des hommes et des femmes tout nus remplacent les chevaux de bois: un crampon de fer enfoncé dans leur chair et fixé au bout d'une corde les tient attachés à l'axe du cirque. On tourne la manivelle; femmes et hommes tourbillonnent, et, dix minutes après, ils sont en lambeaux. Kali adore ce genre d'exercice. Le jour à la mode, c'était le samedi. » — Comme qui dirait les mardis de la Comédie-Française.

Et c'est en face de ces prodiges d'horreur, de folie ou de ridicule, que l'on ose nous vanter le brahmanisme, à nous dont la religion est un miracle de pureté, de vérité, de douceur? Le prince de Valori avait bien le droit de terminer ainsi son beau livre: « Le caractère du récit du duc de Madrid n'échappera pas aux catholiques de tous les pays. »

Don Carlos, ce prince chevaleresque qui ne craignit pas de revendiquer son héritage l'épée au poing est, en dehors de toute question de parti, une des figures les plus sympathiques de notre époque pessimiste; il a la foi ardente et le courage des paladins. Dans la lettre suivante, il s'est plu à présenter lui-même l'ouvrage de M. de Valori; cette lettre est superbe de fierté.

« Mon cher Valori,

» En parcourant les premières pages de votre livre, je n'ai pu maîtriser un sentiment de tristesse. Je pensais avec amertume que ma vie, depuis dix ans, est renfermée dans les étroites limites de mes déplacements, que son histoire est un journal de voyage, au lieu d'être la chronique d'un roi dont la vie, le cœur, l'intelligence et l'autorité n'ont d'autre but que la grandeur de son peuple. Combien de fois n'ai-je pas rêvé pour des actions glorieuses, des historiens comme Hernando del Pugar, Mondéjar ou Solis ! Heureusement, j'ai la foi, mes Espagnols sont avec moi, mon droit est immortel, et Dieu permettra qu'un jour tous les hommes de bonne volonté viennent se grouper autour de moi pour sauver ma bien-aimée patrie.

» Qu'il me soit donné alors de compter sur le noble enthousiasme de votre cœur, sur l'élégance de votre plume, sur la vivacité de votre esprit et sur le dévouement historique de votre famille et de votre personne à toutes les légitimités. Alors vous pourrez, à côté de nos écrivains, raconter les entreprises que je mènerai à bonne fin avec l'aide d'un grand peuple.

» Vous dire que la manière dont vous avez présenté votre livre me plait infiniment, ce serait vous renouveler l'assurance de la haute estime que j'ai pour votre intelligence et les services que vous me rendez. A cette occasion, vous avez voulu faire voir mon besoin de mouvement. Vous n'avez pas voulu me présenter comme un touriste parcourant le monde pour admirer la nature en Suisse, l'esprit en France, l'histoire en Europe, l'antiquité en Asie, mais comme un voyageur avide d'étudier toutes les croyances, tous les efforts humains dans tous les pays, pour en tirer profit à l'avantage de sa patrie, et pouvoir la doter de tous les progrès légitimes et féconds.

» Vivant dans les tristesses de l'exil, comme vous le dites avec tant d'à-propos, j'ai parcouru le monde, cherchant ma patrie dans ses souvenirs et dans son histoire. J'ai cherché Charles-Quint à Tunis, Cisneros et « Cervantès à Alger; au Mexique, Grisalsa et Hernand Cortez, qui unissaient à la souplesse politique l'énergie virile du cœur. J'ai salué dans le Pacifique les noms de Balboa, Pizarro et Almegro, et partout j'ai prié aux saints autels élevés par nos sublimes missionnaires.

» Après avoir traversé les glaces de la Norwège et de la Russie, les sables de l'Afrique, je suis allé saluer le souvenir de l'antiquité dans la mystérieuse Égypte, dans les Indes, me rappelant, dans la première, le voyage prodigieux de Benjamin de Tudela, et me trouvant à plusieurs des endroits visités par Alcano dans les secondes.

» Vous connaissez tous les détails de mon dernier voyage : je n'évoque pas leurs souvenirs. Ils sont vivants dans votre beau livre ; rehaussés par vos connaissances et par le charme de votre style.

» Habitué à vous raconter en détail mes voyages, je suis peut-être un peu long dans cette lettre ; mais vous avez réveillé mes souvenirs dans le premières pages de votre livre, quand vous y mêlez, avec des noms espagnols, et les gloires de ma patrie, l'histoire de ma famille, celle de ma branche, l'aînée des Bourbons, la fille royale de la France monarchique

» Le but que je me suis proposé, en prenant la plume, est de vous remercier de tout cœur, mon cher Valori, pour votre livre. Il sera toujours considéré par moi comme une nouvelle preuve de dévouement et comme un gage certain de votre amitié. (*Signé*) : CARLOS. »

Quelle est belle, cette lettre ! Grandeur, patriotisme, confiance en Dieu, foi dans l'avenir, sentiment invincible d'un droit méconnu, tout s'y réunit. Elle n'est pas seulement, pour le prince de Valori, la légitime récompense de son œuvre ; elle porte plus haut encore et plus loin. Elle replace sous son vrai jour le véritable don Carlos ; elle répond victorieusement à ses détracteurs, qui lui reprochaient parfois de se distraire trop aisément, qui nous disaient, le sourire aux lèvres : « Il y a un peu de tout dans les palais en Espagne : il y a la salle d'armes et la salle de bal ; l'oratoire et le boudoir ; la guitare et l'épée, le fusil et l'échelle de soie. »

Après avoir lu le livre du prince de Valori et la lettre de don Carlos, on ne voit plus, on ne veut plus voir que la salle d'armes, la chapelle, — et la salle du trône.

G. DE F.

JEANNE D'ARC en face de l'Église romaine et de la Révolution, par M. l'abbé MOUROT. Un volume in-12 de 130 pages, *chez l'auteur à Grand* (*Vosges*). Prix *franco* : 1 fr. 40

A quelque chose malheur est bon. Tout le monde connaît l'abbé Mourot, ce prêtre courageux qui envoya naguère du papier timbré à M. Goblet. Le ministre se débarrassa des revendications du pauvre curé par un déclinatoire. On s'y attendait. Le tribunal se déclara incompétent pour juger le ministre ; mais l'abbé, qui est très compétent pour vivre, doit demander à sa plume le pain qu'on lui refuse maintenant au ministère des cultes, et je doute fort que M. Goblet s'applaudisse de lui avoir donné des loisirs, quand il lira cette vaillante brochure.

C'est une actualité écrite au pas de charge et provoquée par l'accueil significatif que la défunte Chambre fit à la motion du député J. Fabre, si sagement renvoyé depuis à ses chères études. Il s'agissait de coiffer

Jeanne d'Arc du bonnet phrygien en lui décernant les honneurs d'une apothéose républicaine et laïque. On croit, dans ce monde-là, qu'on laïcise une mémoire comme un monument, en effaçant le signe de la croix qui rayonne à son front. Aussi personne d'entre eux ne doutait du succès.

On décrète, au nom de la nation, que Jeanne d'Arc est une fille du peuple, qui incarna un jour en elle l'âme vierge de la démocratie et sauva sa patrie en arborant un nouvel étendard. Les naïfs croyant qu'elle a fait une révolution, crient : « Vive la République ! » et le tour est joué.

— Une fois que nous l'aurons traînée dans la rue, se sont-ils dit, l'Église n'osera plus lui dresser des autels.

Allons donc ! répond l'abbé Mourot ; mais nous lui en dresserons dans nos cœurs. L'héroïne, deux fois martyre, aura demain trente millions de sanctuaires, et vous saurez enfin qu'il est des sanctuaires au monde à l'abri des crocheteurs. »

Prêtre, Français et Lorrain, l'abbé Mourot a bien fait de combattre pour la noble fille de la France. Sur ce champ de bataille, tout Français est soldat, et qui a de la poudre dans son fusil doit tirer. Or, il tire bien, et sous ses coups plus d'une des gloires de la République mordent la poussière.

« La France n'est pas une enfant trouvée sur le trottoir révolutionnaire, s'écrie-t-il. La France est fille de famille ; elle a père et mère, nom et dot, tradition et honneur. » (Page 92.)

Au milieu des désastres qui l'accable de toutes part, la France chrétienne, hier si glorieuse et si fière, cherche parmi ses enfants s'il n'en est plus qui puisse la sauver ; mais les héros s'en vont. Et que feraient-ils, les héros ? Ils seraient grands, sublimes, ils sauraient encore mourir, comme Courbet, en glorifiant la patrie ; ils ne peuvent plus la sauver. C'est pourquoi elle s'écrie, comme le P. Lacordaire : « Mon Dieu, donnez-nous des saints ! »

C'est à ce cri, nous dit l'abbé Mourot, que Rome a répondu en prenant la cause de Jeanne d'Arc, pour la mettre sur nos autels, et réveiller parmi nous l'étincelle de la foi, la passion de l'honneur et la flamme du patriotisme.

C'est à ce cri encore, ajoute-t-il, que la Révolution a répondu quand elle s'est jetée sur cette mémoire deux fois sacrée, pour la marquer de ses stigmates, la déflorer, lui enlever son auréole, son prestige en l'affublant de ses livrées.

Elle demande compte à l'Église, de la condamnation de Jeanne d'Arc, comme si ce n'étaient pas les révolutionnaires du parlement qui ont

consommé l'attentat sous les yeux de l'Angleterre. L'auteur le prouve avec une logique accablante. Puis il poursuit nos petits hommes d'État de sa verve indignée et les accable d'un superbe dédain, nous les montrant mendiant partout des patrons et n'en trouvant plus, venant enfin frapper à la porte de l'Église et demander l'aumône de l'une de ses gloires.

« Que veulent-ils en Jeanne d'Arc ? La vierge ? Mais ils ne croient pas à la vertu. La chrétienne ? Mais elle les accuse. La martyre ? Mais elle les condamne. La guerrière ? Mais elle les renie comme elle renie tous les lâches. Sa bannière ? Mais elle porte : *Jésus ! Maria !...* Non, elle n'est pas des leurs. »

Nous ne pouvons suivre l'auteur dans les différents chapitres où il nous montre Jeanne réhabilitée par l'Église, le 7 juillet 1456, travestie par l'opportunisme aux abois, glorifiée par la France catholique. Il règne surtout dans le dernier : « Jeanne d'Arc et la résurrection de la France chrétienne, » une émotion vraie, un souffle de patriotique espérance qui réconforte.

Mais concluons avec lui : « La France a cherché partout des alliances et partout elle a trouvé des refus » (116). Il lui reste le ciel. Pourquoi ne frapperait-elle pas à cette porte ?

« A l'œuvre donc toutes les âmes qui aiment la France : prêtres, religieux, fidèles de tout âge et de toute condition ! La cause de Jeanne d'Arc, intéresse au plus haut degré notre malheureuse patrie. La vierge libératrice est la sœur de chaque Français et de chaque Française. Il faut que chacun d'entre nous demande la canonisation de Jeanne d'Arc.

CH. PIERFITTE.

CONTES SANS « QUI » NI « QUE », par M HENRY DE CHENNEVIÈRES
Un volume in-18 jésus de 291 pages. Prix : 3 fr. 50

Très amusants, ces contes. *La déclaration de guerre à Quiqui* et à sa famille est à faire trembler tous les conjonctifs et relatifs de la langue française. Dans les quatre contes suivants, ils ont tous mordu la poussière, ils sont pulvérisés ! La maîtresse de diction de *Blanche Legué* ne daigne pas, dans les séances données chez elle par ses élèves et décrites d'une façon si divertissante, recueillir un seul de ces malheureux *Quiqui. L'abat-jour* est trop bien baissé dans le salon de Mme Lecomte et Charles de Braye est trop myope : *Quiqui* est invisible dans la société. Bachelet, le héros du *marron du ministère* ne le cache pas dans ses poches et il ne roule pas avec les marrons aux pieds du ministre indigné Enfin, il ne dépare pas les péripéties bien vécues du *Premier article*.

C'est fort bien pour des contes pimpants et alertes, où la verve se débar-

rasse volontiers des mots gênants afin d'arriver plus vite au but. Dire *faut*, *faudra*, au lieu de *il faut*, *il faudra; c't enfant* au lieu de *cet enfant;* répéter *ça* plusieurs fois dans une phrase et à presque toutes les pages, c'est signe de gaieté et preuve d'indépendance. Du moment où l'auteur et les lecteurs rient, le critique ne peut froncer le sourcil.

Pour se rendre compte de la valeur du système, *faut* aller lui demander ses secrets dans les *Dessins du Louvre*, le grand ouvrage de M. de Chennevières. Là, il ne s'amuse pas, il instruit, il est sérieux, comme le comporte son sujet.

Il convient maintenant de dire, en peu de mots, notre avis sur la campagne *antiquiste* de l'éminent directeur du Louvre.

Les maitres en l'art d'écrire nous ont enseigné cette théorie : les phrases doivent se succéder dans la variété et non dans l'uniformité. Après une courte, une longue; la même tournure ne peut servir à deux ou trois phrases consécutives; des oppositions, des comparaisons doivent être ménagées ; les liaisons doivent fortement emboîter les membres de phrases les uns dans les autres.

Or, la pratique de M. de Chennevières le condamne aux phrases écourtées, au style haché, à l'uniformité. Presque toutes ses phrases sont coupées en deux par des *et*, des *car* et des *mais*. Privé du puissant auxiliaire des *qui* et des *que*, il manque de cohésion, de conjonction, il lui est interdit de toucher au subjonctif, expression de subordination, de dépendance d'un verbe envers un autre verbe, et, par conséquent, l'un des liens les plus solides de la période, génie de la phrase française. Les comparaisons sont impossibles sans *que* et les oppositions affectent toujours les mêmes tournures.

Malgré tout, cet exercice de style a du bon : si M. de Chennevières se réconcilie un jour avec *Quiqui*, sa phrase plus française n'aura rien perdu de sa verve ni de sa vigueur.

Le lecteur ne doit pas, d'ailleurs, s'exagérer la difficulté de cette nouveauté de style; nous n'avons pas sué sang et eau pour l'adopter dans ce petit compte rendu.

E. FLORENTIN.

AU PAYS DE LA REVANCHE, par le docteur ROMMEL, deuxième édition Un volume in-12 de 278 pages. Prix : 3 fr. 50

Nous n'avons rien dit de cet ouvrage lorsque parut la première édition, parce qu'il nous paraît n'être qu'un réquisitoire passionné contre la France. Si l'on meurt du poison de l'infatuation nationale, il semble que la nation allemande commence à le prendre à hautes doses.

Cependant, en dehors des appréciations morales, des critiques générales

que l'auteur formule contre la société française, nous trouvons dans cette deuxième édition des documents véritables qu'il nous a paru utile de signaler à nos lecteurs. *Fas est ab hoste doceri.* Il est vraiment regrettable que dans un pays de suffrage universel, c'est-à-dire, où la direction des affaires est donnée par la masse, celle-ci ne connaisse pas même les grandes lignes de sa situation ! Demandez, par exemple, au premier venu, à combien s'élève la dette de la France ; c'est-à-dire sa dette, à lui, comme Français. Est-ce cinq milliards ? est-ce dix ? est-ce cinquante ? Il n'en aura pas la moindre idée. Et cependant le chiffre en est assez important et lui coûte assez cher chaque année, pour qu'il s'en préoccupe.

En effet, nous lisons *page 143 :*

« La dette, que rien ne vient amortir, progresse dans la même propor-
» tion. De 1,266,152,740 fr. en 1815, elle s'élevait à 20,355,794,596 en 1879,
» et à 23,246,530,606 fr. en 1884, sans compter la dette flottante. C'est, en
» un mot, la dette la plus formidable que l'on ait jamais connue. L'Angle-
» terre est distancée et de beaucoup. »

La France avait déjà, en 1884, un milliard 283 millions à dépenser rien que pour payer l'intérêt de ce qu'elle devait alors, et en plus 321 millions pour recueillir l'argent des contribuables. Ce qui fait un milliard 600 millions de dépenses improductives chaque année !

Sur notre situation commerciale, nous trouvons, à la page 10, un chiffre qui n'est guère plus consolant :

En 1875, nous achetions à l'étranger pour 860,747,000 fr.

En 1883, nous lui achetions déjà pour 1,815,118,000 fr.

Si du moins, nous lui vendions un milliard aussi en plus ? Hélas ! loin d'augmenter sur ce point, nous baissons chaque année :

« En 1875, nous avions exporté : 1,147,616,000 de francs.

» En 1883, nous n'exportons plus que : 899,279,000 de francs. »

Mais nous ne nous appauvrissons pas seulement sous le rapport commercial et financier ; le mouvement de notre population se ralentit d'une façon effrayante.

Nous lisons, *page 232 :*

« En résumé, la population française s'est accrue pendant les dernières années dans la proportion suivante :

De 1821 à 1830 de 8.89 0/00 par an ;
De 1831 à 1840 de 5.07 0/00 »
De 1841 à 1850 de 4.49 0/00 »
De 1851 à 1860 de 2.59 0/00 »
De 1861 à 1866 de 1.82 0/00 »

» Nous passons sous silence la période exceptionnelle qui comprend » 1871 et 1870 et constatons en 1880 un accroissement de 1.80 0/00 par an. » Ce taux a depuis constamment baissé. A raison de 1.80 0/00 par an, » c'est en 433 ans seulement que la population doublerait . . . . . .

. . . .

» En 1820, l'Angleterre ne comptait que 16 millions d'habitants, et la » France 32 millions. En 1885, la population des deux pays est égale ou » peu s'en faut, malgré l'émigration anglaise, la plus considérable du » monde. »

Nous trouvons, à la page 179, un document curieux, sur la stabilité de notre action politique :

« Depuis 1870, plus de cent quinze hommes politiques ont pris le porte- » feuille, et la plupart à des reprises différentes, dans les *combinaisons* les » plus variées..... »

« En quatorze ans, nous avons eu :

A la guerre 15 changements ;
A la marine 15 changements ;
Aux finances 16 changements ;
Aux affaires étrangères 14 changements ;
A l'intérieur 27 changements.

Pendant ce temps-là, en Angleterre, il y a eu seulement quatre ministères.

En Allemagne, un *seul* depuis 1871; le ministre des affaires étrangères n'a pas changé. Il y a eu *deux* ministres de la guerre et de la marine parce que le premier est mort.

Depuis 1871, la France a eu :

7 ambassadeurs en Italie ; l'Italie, 4 chez nous depuis 1861 ;

7 ambassadeurs en Autriche ; l'Autriche, 4 chez nous ;

6 en Russie ; la Russie, 2 chez nous, et elle n'a changé que pour cause de la mort du prince Orloff ;

En Allemagne, nous avons eu 3 ambassadeurs depuis 1874 ; l'Allemagne, 1 chez nous ;

En Angleterre, nous avons eu, depuis 1871, 14 ambassadeurs ; les Anglais, 1 chez nous, depuis 1867.

« Et vous voulez que nos affaires, notre organisation militaire, notre marine, nos colonies, nos finances, nos intérêts nationaux à l'étranger, marchent bien avec un pareil système ? »

Enfin, voici, page 128, quelques renseignements curieux au sujet de notre organisation administrative :

« Nos administrations centrales coûtaient en 1876 : 22,177,279 fr.
Elles coûtent en 1885 . . . . 31,261,881 »
Pourquoi ?

» Les traitements civils figuraient au budget de 1876 pour . . . . 279,940,000 fr.
Ils sont inscrits aux budgets de 1885 pour . . . . . . 373,209,980 »
Pourquoi ?

» Est-il possible que la besogne ait augmenté dans de telles proportions et qu'on nous donne pour *cent millions* d'ouvrage de plus en 1885 qu'en 1876 ?

. . . .

» Depuis 1876, il a été créé dans les divers ministères, 10 directions nouvelles, 19 postes de sous-directeurs, 50 places de chefs de bureau, 74 de sous-chefs, arrivant ainsi, dans certains ministères, à une proportion invraisemblable entre ceux qui dirigent ou surveillent le travail et ceux qui l'exécutent.

C'est ainsi que l'on trouve :

Aux beaux-arts : 30 chefs pour 70 employés ;

Aux cultes, 20 chefs pour 31 employés ;

Aux contributions directes, 11 chefs pour 19 employés ;

A l'enregistrement, 36 chefs pour 42 employés ;

Aux manufactures, 15 chefs pour 22 employés, etc., etc. »

Ajoutons, qu'en cherchant bien, on trouverait peut-être, à la Monnaie, un gros état-major, *sans employés*, cette fois.

Il nous a semblé que la reproduction de quelques-uns des documents donnés par l'auteur du *Pays de la revanche*, serait plus utile que la lecture des commentaires dont ils sont accompagnés. Étaler les fruits, c'est mettre à même de juger l'arbre. Ponctuer la ligne suivie, c'est indiquer le terme fatal où elle aboutit. D'ailleurs, le sentiment public en dépit de l'ignorance publique, ne s'y trompe pas. Qui oserait affirmer que la volonté de la revanche, si puissante jusqu'en 1876, ne s'est point considérablement affaiblie depuis ? W. F.

LES FRAUDES ARCHÉOLOGIQUES EN PALESTINE

par Ch. Clermont-Ganneau. Un volume in-18. 1885. Prix : 2 fr. 50

Une bonne revanche sur le terrain scientifique ! « Les doctes » Allemands avaient acheté pour la bagatelle de 75,000 francs quelques misé-

rables poupées d'argile qui remontaient soi-disant aux vieux Phéniciens, et le Musée national de Berlin était fier de si rares antiquités; mais le marchand, le fameux juif Schapira, n'était qu'un vulgaire faussaire, ainsi que l'a démontré M. Clermont-Ganneau. « Ce fut une chose bien amère pour ces savants germaniques distingués, dit une revue anglaise, de découvrir qu'ils avaient été ainsi dupés, et de voir leur simplicité dévoilée par un consul français. » Mais il n'a tenu qu'à un fil que ces bons Anglais ne fussent dupés à leur tour de la même manière, et, sans M. Clermont-Ganneau, le Britisch Museum étalerait, dans quelqu'une de ses brillantes vitrines, plusieurs sales fragments de peau transformés par le même Schapira en un manuscrit du Deutéronome. L'opuscule de notre savant compatriote est non seulement intéressant, mais aussi tout à fait utile, en ces jours où les fraudes archéologiques abondent presque autant que les collections.

CONFIDENCES DE LAMENNAIS. Lettres inédites de 1821 à 1848 publiées avec une introduction et des notes, par ARTHUR DU BOIS DE LA VILLERABEL. Un volume in-18. Prix : 3 fr. 50.

On aurait pu intituler ce livre : *Correspondance de Lamennais avec un ami resté catholique*. En effet, ces *Confidences* inédites sont les lettres adressées à un voisin, à un ami, M. Marion, une de ces belles âmes qui ne se reprennent plus après s'être données. M. de la Villerabel nous apprend à aimer cet homme de bien de la forte race malouine, qui aurait pu, sous la Restauration, grâce à MM. de Chateaubriand et de Lamennais, venir à Paris, occuper un poste important, avoir sa part de crédit et de célébrité, mais qui aima mieux être utile que puissant, ne consentit jamais à quitter sa terre de Mordreuc, voisine de la Chênaie, et préféra les humbles fonctions de marguillier de sa paroisse à celles de conseiller d'État. Il y a quelque chose de touchant dans cette fraternité de deux intelligences inégales, mais dignes de s'apprécier et de se comprendre, dont l'une, la moins douée, reste droite et pure tandis que l'autre s'aveugle et s'égare. C'est la fable des *Deux pigeons*, avec cette différence que l'un des deux pigeons est un aigle.

Le Lamennais de tout le monde, il faut bien l'avouer, est le contraire d'un homme aimable. Sombre, sinistre, fielleux, atrabilaire, mécontent d'autrui parce qu'il est surtout mécontent de lui-même, on se demande à quelle phase de sa vie on devrait le prendre pour entrevoir un sourire d'approbation sur ses lèvres contractées par une douloureuse ironie. Sous la Restauration, qui devrait être son gouvernement de prédilection, il est

déjà aussi agité, aussi *grincheux*, aussi irascible, que si MMgrs l
nous et de Quélen le blessaient dans ses convictions les plus chère
La colère est son état chronique. Il se plaint — et ses plaintes s
invectives, — qu'on n'en finisse pas avec le Gallicanisme, qu'on pr
sérieux le Concordat, qu'on épargne de vieux évêques, échapp
Révolution et à l'Empire. C'est un indépendant avant d'être un ré
un irrégulier avant d'être un déserteur. La discipline lui pèse, alors e
qu'elle favorise les croyances dont il s'est fait le champion, son orgu t
si gigantesque, qu'il étouffe son ambition. Toutes les dignités de l'É ,
sont au-dessous de son rêve. Volontiers, il dirait : « Pape ne puis, é e
ne daigne, Lamennais suis. » Cette religion qui vit d'obéissance, il v it
que, dans ses mains, elle devint à la fois un élément d'indépendance e un
instrument de domination.

Que dirons-nous du Lamennais des dernières années ? Ah ! il ne don ait pas envie de le suivre à travers les sentiers du schisme et de l'hérési Il n'avait ni la sérénité doucereuse de M. Ernest Renan, ni l'aplomb hâbl ur du Père Hyacinthe. Jamais prêtre apostat ne garda plus profondém ent l'empreinte de cette estampille terrible, indélébile, qui fait les réprouvés quand elle ne fait pas les élus. Jamais nostalgie sacerdotale ne fut plus étroitement unie à la négation radicale de tout ce qui constitue, consacre, divinise le sacerdoce. Ce caractère ineffaçable dont il avait essayé de s'affranchir, il le portait incrusté sur son pâle visage. Cette soutane dont il s'était dépouillé, on eût dit qu'elle s'était collée à sa peau comme la robe de Nessus. Oreste avait tué sa mère ; lui, n'avait pu qu'affliger la sienne, qui ne peut pas mourir ; et cependant, il semblait, comme Oreste, poursuivi par des furies invisibles. Son abattement enseignait à quelles conditions un ministre du Seigneur peut marcher tête haute, et regarder en face les ennemis de son Dieu. Cette image de l'amputé qui souffre encore dans le membre qu'il n'a plus, recevait ici son application exacte. Lamennais avait mal à la religion qu'il n'avait plus.

Eh bien ! ce désespéré, ce damné dantesque, dont je n'ai aperçu que le spectre, et à qui on ne peut songer sans frisson, deux sortes d'avocats plaident pour lui les circonstances atténuantes : l'immensité de son malheur, et la persistance des sympathies que lui ont gardées quelques catholiques, restés fidèles tout ensemble aux préceptes de l'Église et aux souvenirs de la Chênaie.

Il lui suffit de correspondre avec M. Marion, ce Breton, ce chrétien de la vieille roche, pour retrouver les accents attendris, affectueux, doux, mélancoliques, d'un temps plus heureux. Il redevient presque le Lamennais

d'autrefois, non pas, hélas ! de fait, non pas même d'intention, mais par la magie des regrets, par le mirage des souvenirs.

Lisez cette supplique de l'absent en faveur de vieux arbres que l'on songeait à abattre, à la Chênaie, parce qu'ils dépérissaient :

« Quoique je ne doive jamais, selon toute apparence, revoir la Chênaie, j'y tiens toujours par mes souvenirs, et je n'ai pu me représenter ce jol coteau, si soigné par moi, dépouillé de sa parure, nu en partie, sans en éprouver une vive peine. Qu'est-ce qu'un peu d'argent près de cela ? C'est ce que je me suis dit. J'erre encore, en imagination, sous ces arbres dans la sève desquels coule ma vieille vie. Eux partis, il me semble que je resterais seul en ce monde. D'autres les abattront, je le sais bien, mais alors je ne serai plus. Je demande donc grâce pour ces pauvres arbres : leur caducité ne ressemble que trop à la mienne, et ceux qui m'ont vu naître, je ne veux pas les voir mourir. » (31 décembre 1844.)

Quel style ! Quelle sobriété ! Comme tous les mots portent !

Si enraciné qu'il soit dans son incrédulité et son impénitence, il ne peut pas faire que ces arbres qui l'ont vu naître, et pour lesquels il demande grâce, ne l'aient pas vu aussi, en soutane, s'agenouiller, prier et bénir. Il ne peut pas faire que chaque paysage, chaque buisson, chaque rocher, chaque ruisseau de son pays, ne soit pas associé, dans sa mémoire, à une scène de sa vie cléricale, à un épisode du temps où de pieux et admirables jeunes gens entouraient avec amour l'abbé *Féli*, recueillaient ses leçons, écoutaient avidement sa parole, s'inspiraient de sa foi et de son génie, et peut-être, à son insu, lui préparaient des médiateurs auprès de la miséricorde divine. C'est pour cela que ces images le hantaient ; c'est pour cela qu'il ne voulait pas revenir à la Chênaie. Était-ce seulement de peur d'être, pour ces populations catholiques, un sujet de scandale ? N'était-ce pas aussi une vague appréhension, la crainte que le passé ne le ressaisit, ou du moins ne reprît sur lui trop d'empire ? Le doute seul est un hommage au Dieu qu'il avait renié. Aussi ne saurait-on assez remercier M. de la Villerabel d'avoir publié ces lettres.

G. DE F.

DOM FRANÇOIS RÉGIS, fondateur et premier abbé de N. D. de Staouëli par M. l'abbé BERSANGE. Un volume in-12 avec portrait. Prix : 4 francs

Une page de ce livre, donnera mieux que tout ce que nous pourrions dire, une idée de l'intérêt qu'il présente.

En 1853, l'illustre peintre Vernet avait voulu revoir l'Algérie qu'il avait déjà visitée quelques années auparavant. Une rencontre fortuite le mit en présence du R. P. Dom François Régis, abbé de la Trappe africaine de

Staouëli. Voici comment le biographe du saint religieux raconte cette entrevue et ses suites :

« Le R. P. Régis, passant sur la place du Gouvernement, à Alger, vit venir à lui le général Randon, gouverneur de l'Algérie, suivi du général Yusuf et d'un étranger que le Père ne connaissait pas. Cet étranger était Horace Vernet. Présenté au religieux par le gouverneur, il dit gracieusement : « Mon Père, je suis parti de Paris avec l'intention d'aller vous » voir à Staouëli. — Et moi, ajouta Yusuf, je cherchais l'occasion de vous » connaître. Nous irons vous visiter. »

« Quelques jours après on vint avertir le P. Régis qu'un étranger demandait à lui parler. L'abbé se trouvait alors dans les champs. S'empressant de retourner au monastère, il vit venir au devant de lui un beau chien qui, le nez au vent, précédait un chasseur équipé de neuf avec buffleterie et magnifique havresac en bandoulière : « Me reconnaissez-vous ? » dit Horace Vernet en se présentant. — Mais oui, monsieur, répondit » l'abbé avec une parfaite courtoisie, et je suis fier que vous n'ayez pas » oublié l'engagement que vous avez bien voulu prendre envers moi. »

« Aussitôt, s'offrant à lui servir de guide, le bon Père lui fit parcourir le monastère et ses alentours. La visite terminée, on continua la promenade dans la campagne Le grand artiste avait pris le bras du religieux, et peu à peu, s'ouvrant à la confiance, lui dévoilait les préoccupations douloureuses qui agitaient son cœur.

» François Régis l'écouta d'abord avec étonnement, admirant l'abandon plein de franchise et de vivacité de ce premier entretien. Bientôt cette confiance sans réserve le toucha, et il eut la pensée d'en user discrètement pour le bien du nouvel ami qui se jetait dans ses bras.

» Monsieur, dit-il tout à coup, comme frappé par une idée lumineuse, » nous sommes à la veille du dimanche des Rameaux. Vous avez déjà » fait les deux tiers de ce qu'on a coutume de faire à cette époque de » l'année... Il ne vous reste plus qu'à vous incliner pour dire : *Benedic* » *mihi pater*. »

» La brusquerie de ce dénouement ne devait pas déplaire à Vernet, dont l'imagination prompte et le caractère résolu s'accommodaient peu des prudentes transitions de la timidité.

» Eh bien ! mon Père, répondit-il avec une simplicité d'enfant, si vous » le voulez, j'y consens.

» — N'allons pas si vite en besogne, reprit le Père avec son aimable » familiarité... Je vous laisse ce soir à vos graves pensées et je retourne » à mes affaires. »

« Et il s'engagea dans le chemin qui conduisait à l'abbaye. Le soleil se couchait, et de la mer s'élevait une vapeur légère qui couvrait le rivage d'un voile transparent.

» Le bon Père s'en retournait lentement, joyeux au fond de son cœur du succès inattendu que Dieu accordait à son zèle. Il regardait derrière lui de temps en temps pour voir ce que faisait Horace Vernet. Le peintre était assis sur une pierre, la tête dans ses mains, immobile, ayant la mer à ses pieds, et disparaissant à moitié dans la brume du soir.

» Cette méditation solitaire dura jusqu'à la nuit. En rentrant à la Trappe, il se présenta au Père abbé : « Me voici, s'écria-t-il, faites de moi » ce que vous voudrez. »

» Dom François Régis qui désirait retenir son illustre néophyte, pour donner à cette conversion des bases solides et durables, l'engagea à remettre sa confession au lendemain.

» Quoique Vernet fût venu dans la pensée de faire une simple partie de chasse, il n'hésita pas cependant à accepter l'invitation du Père abbé.

» Le lendemain il assista à la messe et sortit de l'église tout ému de la solennelle attitude des religieux au chœur, de la majestueuse lenteur de leurs chants, de leur air pieux et recueilli. Après s'être agenouillé aux pieds de son confesseur, il ne songea plus à rentrer à Alger, et accepta avec ravissement la proposition de passer toute la semaine sainte à Staouëli, pour se préparer dans la retraite à accomplir son devoir pascal.

» Pendant ces huit jours, tout entier à de pieux exercices, il oublia ses amis d'Alger qui s'inquiétaient de sa disparition. Toute la colonie se demandait ce qu'était devenu le joyeux et aimable causeur que la société algérienne se disputait. Quand on apprit qu'il vivait à la Trappe avec toute la régularité d'un religieux, ce ne fut qu'un cri de surprise et d'incrédulité.

» Peu préoccupé de l'émotion dont il était la cause involontaire, Horace Vernet se disposait à faire ses Pâques, édifiant les habitants du monastère par son ardente piété.

» La veille du grand jour, ne pouvant presque pas croire au bonheur qu'il éprouvait : « Je veux, dit-il au Père Régis, offrir à Dieu tous les *colifichets* que j'ai reçus, et sanctifier ainsi cette vaine gloire de l'homme. »

» Sur son ordre, on apporta d'Alger l'écrin qui renfermait les plaques et les croix des divers ordres dont il avait été décoré... Il les étala sur sa poitrine qui en fut couverte, prétendant en faire hommage au Dieu de l'Eucharistie.

» Lorsqu'il se leva pour aller communier, des larmes de délicieuse

émotion tombaient de ses yeux. Le même soir, on lui permit sur ses instances, de s'asseoir à la table commune, à côté du Père abbé, et de prendre part au maigre repas de la communauté.

» Il partit ensuite, et en quittant la maison saintement hospitalière où son cœur avait retrouvé la paix, il dit avec émotion aux religieux qui l'accompagnaient : « Ce jour est le plus beau de ma vie. »

L'ENTRÉE DES ISRAÉLITES dans la société française et les États chrétiens, d'après des documents nouveaux, par l'abbé JOSEPH LÉMANN. Un volume in-8° de XI-510 pages. Prix : 7 fr. 50.

M. l'abbé Joseph Lémann vient de publier ces jours-ci, sous ce titre, un travail qui aurait pu avoir la prétention de chercher à répondre au cri de guerre courageusement poussé le mois dernier par M. Drumont, si l'auteur n'avait eu l'heureuse précaution de dater son travail de décembre 1885.

SUS AU JUIF, disait avec raison M. Drumont et déjà, il y a quinze ans, M. G des Mousseaux avait, dans une étude philosophique aujourd'hui introuvable, fait comprendre que tôt ou tard ce cri serait fatalement poussé par les consciences catholiques.

M. l'abbé Lémann a cru devoir plaider les circonstances atténuantes. Il sait bien, lui, prêtre catholique, qu'il intercède pour un coupable et chaque phrase de sa longue plaidoirie est un aveu de culpabilité. Aussi, n'est-ce point son travail qui pourra arrêter le succès de l'ouvrage de M. Drumont. Il est plutôt fait pour l'accroître. M. l'abbé Lémann est forcé de reconnaitre l'impartialité du mémoire adressé à Louis XVI en 1784, et qui représentait, dit-il, les Juifs « *très nuisibles aux chrétiens* » (page 36); mais, avec sa charité de prêtre, il demande pour eux l'indulgence qu'une politique prudente devrait leur refuser.

Hélas! ce n'est pas l'indulgence que les Juifs demandent aujourd'hui. Maitres absolus de la fortune de la France, c'est le silence sur leurs agissements qu'ils réclament et qu'ils imposent. Alliés à la franc-maçonnerie, ils ont mis la France en coupe réglée, et espèrent arriver à l'anéantir soit avec l'aide des athés soit avec la complicité inconsciente des catholiques qui, au nom de l'indulgence et du pardon, ferment les yeux sur le mal qui est fait au pays.

Il y a de bonnes choses dans ce livre, mais elles sont perdues dans un tel parti pris de mansuétude pour le coupable qu'on les cherche longtemps et qu'on les trouve difficilement.

Où nous ne pouvons, par exemple, absolument pas suivre M. l'abbe Lémann, c'est lorsqu'il nous présente les grands ennemis de l'Église égale-

ment acharnés contre les Juifs. Ici, il est absolument en dehors de la vérité, et l'auteur de la *Législation primitive*, M. de Bonald, lui répond d'avance que « les Juifs ont toujours été l'objet de la bienveillance des philosophes » et de l'attention des gouvernements ».

Voltaire est le seul ennemi de l'Église qui ait eu en même temps la haine du Juif, et de nos jours il n'est pas besoin d'aller bien loin chercher les exemples pour trouver les grands ennemis actuels de l'Église, c'est-à-dire les francs-maçons, faisant cause commune avec le Juif pour chercher à écraser et à anéantir le catholicisme.

M. l'abbé Lémann réunissant dans un sentiment que nous ne pouvons absolument blâmer, son origine israélite et son caractère de pêtre catholique, rêve une société nouvelle dans laquelle il voit le reste de la nation Juive venant se fondre et se confondre avec les débris de la société chrétienne. Telle n'est point la vérité. La société Juive ne cherche point à se fondre dans la société chrétienne, elle cherche actuellement à se l'assimiler et à l'anéantir, pour la remplacer par une société juive dont nous voyons aujourd'hui les premières assises et contre laquelle il faut lutter si nous ne voulons pas en même temps voir anéantir les restes de la grandeur et de la gloire nationale.

Cet état violent de la société actuelle, M. l'abbé Lémann l'entrevoit dans les dernières pages de son œuvre, il se croit providentiel, et espère que les Juifs sont appelés par la volonté divine à redevenir un grand peuple après avoir absorbé la société chrétienne actuelle.

Que Dieu nous préserve d'un semblable malheur et puisse M. l'abbé Lémann, comme tant d'autres, avoir été un faux prophète en Israël.

P. C.

EN ANGLÈTERRE. **Anglęterre, Écosse (les Orcades, les Hébrides), Irlande. — Le pays, les habitants, la vie intérieure, par Félix Narjoux. Ouvrage illustré de 16 dessins par l'auteur. Un volume in-12. Prix : 4 fr.**

M. Félix Narjoux a déjà publié un volume intitulé : *En Allemagne*. Celui-ci en est, pour ainsi dire, le pendant. L'auteur s'attache surtout à donner la note juste. Comme il le déclare dès le début, avec modestie et fermeté, il ne veut ni admirer ni dénigrer ; il veut seulement montrer l'Angleterre et ses habitants tels qu'il les a vus et compris. Il le fait dans un style spirituel et pittoresque et des croquis lestement enlevés ajoutent encore du piquant à des descriptions qui, par elles-mêmes, n'en manquent pas. M. Narjoux voit bien et raconte de même. Les maisons où il a séjourné, les lieux qu'il a visités, les scènes dont il a été le témoin sont reproduits dans son livre avec une netteté et une exactitude qui, chez les

voyageurs, devraient être la règle, mais qui sont l'exception. Les traits caractéristiques, les dialogues, les phrases prises sur le vif abondent et font pénétrer le lecteur plus avant dans les mœurs et l'esprit du peuple que les longues dissertations. Le *cant*, l'abîme qui sépare les classes, le mercantilisme, le confortable et ses incommodités, la vie des riches à la campagne, l'horreur de la misère et la corruption dans les villes. M. Narjoux a vu tout cela et nous le peint de main de maître. Le reste, il ne l'a qu'entrevu en courant, et, à part quelques épisodes de voyage, je n'y trouve guère que l'effort d'un homme d'esprit pour retracer en traits précis ce qui ne lui est apparu que confusément. Il y a même, je gagerais, des choses qui lui sont apparues seulement dans la conversation ou le récit de ses hôtes et de ses compagnons de voyage ; et, je le dis à l'honneur de l'auteur, mais non au crédit des autres, ce sont ces choses qui sont les plus exagérées et les moins vraies. Il me suffira pour me faire comprendre de citer le passage où M. Narjoux raconte, sur la foi d'autrui évidemment, qu'à Édimbourg, les sergents de ville *(policemen)* ont dans la poche les clefs de tout le quartier qu'ils surveillent, et ouvrent aux bourgeois attardés les portes de leurs propres maisons. Pour en finir avec les critiques, les fautes d'impression, dans les mots anglais cités, sont un peu trop nombreuses.

Tel qu'il est, *En Angleterre* est un ouvrage intéressant et qui, mieux que bien des livres à hautes prétentions, nous fait connaître et apprécier nos voisins.

PASSÉ ET PRÉSENT. Récits de voyages, par Xavier Marmier de l'Académie française. Un volume in-16. Prix : 1 fr.

M. Xavier Marmier nous conduit dans la Saxe, en Suède, en Finlande, en Hongrie, en Alsace, au Canada, dans l'Archipel et en plusieurs autres pays, tant à l'aide de ses souvenirs personnels, qu'à propos de livres nouveaux consacrés à des récits de voyages ou à des descriptions géographiques. Une étude d'une certaine longueur sur la Suède et Bernadotte présente, par les anecdotes et les dessous historiques qu'elle révèle, un véritable intérêt. Pour juger le Béarnais devenu roi, notre académicien se place un peu trop au point de vue suédois et pas assez au point de vue français, à mon avis ; mais je n'ai ni le loisir ni la volonté d'entonner ici une discussion patriotique. Dans un morceau intitulé « Calais », je signale un amusant exposé de la grandeur et surtout de la décadence du brave Brummel, ainsi que l'histoire en raccourci des amours de Nelson et de lady Hamilton. Le tout est très distingué et fort bien écrit, comme il convient à un livre d'académicien.

LE MAROC ; voyage d'une mission française à la cour du sultan, par le Dr Marcet. Ouvrage orné de gravures et d'une carte spéciale. Un volume in-18 de VIII-298 pages. Prix : 4 francs

De l'Afrique septentrionale, il ne reste plus aux Africains que le Maroc. Cet empire, préservé encore de toute entreprise hostile, grâce à de puissantes et rivales compétitions, n'en est pas moins devenu, dans ces dernières années, l'objet d'une attention sérieuse et redoutable. On se dispose à « brouiller son sang, à chavirer ses idées, » comme dit Onésime Reclus.

L'empereur ou sultan actuel, se défend à sa manière. Il réside tour à tour à Fez, à Mequinez ou Maroc, transportant le siège du gouvernement de l'une à l'autre de ces trois capitales, suivant les intérêts de sa politique ou les caprices de sa volonté. Obligé de subir, sur son territoire, la présence de ministres ou consuls de différents États, il les relègue sur le littoral, à Tanger, dont il est toujours éloigné de plusieurs journées de marche. Hors les cas exceptionnels et au prix d'un déplacement long et difficile, ils ne peuvent communiquer avec lui que par l'entremise d'un agent spécial, délégué auprès d'eux, avec le titre de ministre des affaires étrangères. Celui-ci, par devoir ou par calcul, se disant, d'ordinaire, obligé d'en référer au maître, il en résulte, pour les moindres négociations, des lenteurs et des difficultés à peu près insurmontables. Cette situation, imposée aux représentants des grandes puissances, est, je crois bien, dit M. Marcet, unique dans le monde entier. Rien, d'ailleurs, ajoute-t-il, ne saurait mieux caractériser la terreur qu'inspire en ce pays, l'approche de la civilisation et la résistance qu'on oppose à sa marche envahissante (p. 2).

Quelques Européens trafiquent sur les côtes. Aucun ne réside dans les villes de l'intérieur.

Au printemps de 1882, le Dr Marcet, associé, comme médecin, à une mission diplomatique française, parcourut ce pays, et alla visiter le sultan alors en résidence à Maroc, l'une de ces capitales la moins connue et la plus reculée dans l'intérieur, éloignée de vingt à vingt-cinq jours de marche de Tanger et de six à sept de Mazagan, sur la côte occidentale de l'Afrique. La caravane part de cette dernière ville, suivant une route qui court à peu près du nord au sud, perpendiculairement à plusieurs lignes de montagnes et, après une quinzaine de jours passés à Maroc, au lieu de remonter vers Mazagan et refaire le chemin parcouru, prend la direction de l'ouest vers Mogador, voyageant le long d'une vallée comprise entre l'Atlas et le Djebilat, arrosée par l'Oued-Tensift et ses affluents.

Le Dr Marcet, placé dans d'excellentes conditions pour bien voir, nous fait connaître l'administration du Maroc, laquelle, hélas ! comme dans cer-

taines contrées de l'Europe, est autoritaire et fantaisiste. La peinture des paysages, de villes et d'indigènes est facile et brillante. Mais certains détails « non inédits » sur la vente des esclaves et la vie intime au Maroc et quelques paroles empruntées à Voltaire sur les interventions surnaturelles ou divines (p. 188) ne permettent pas de conseiller à la jeunesse la lecture de ce livre. — Une carte spéciale, due au capitaine Martin, associé également à la mission, un plan configuré de la ville de Maroc et de gravures complètent l'ouvrage du Dr Marcet.

CHATEAUVILLAIN, le 8 avril 1886. — Récit des faits. — Les fautes et les responsabilités des divers agents du pouvoir. — Mobiles, attitude du pouvoir, de ses agents et de ses amis. — Droit ; examen complet de la question juridique et conclusion, par ALBERT DESPLAGNES, ancien magistrat ; in-8° de 36 pages. (Extrait de la *Revue des Institutions et du Droit*.) Prix : 50 centimes *franco*

Nous ne pouvons mieux faire connaître le travail de M. Desplagnes, qu'en reproduisant son entrée en matière :

« Un long cri de douleur et d'indignation a retenti dans le pays tout entier. Le franc-maçon que la République a infligé à la France catholique comme ministre des cultes, l'homme qui a élevé la spoliation des prêtres à la hauteur d'un moyen normal de gouvernement et a fait de la persécution des catholiques ce qu'il appelle l'exécution du Concordat et la paix religieuse, (voir la séance du Sénat du 17 avril) a voulu, pour se débarrasser d'un pauvre vicaire, faire fermer une chapelle particulière desservie par ce prêtre ; pour faire exécuter ses ordres, il a fait violer un domicile privé par un sous-préfet à la tête d'une escouade de gendarmerie ; les agents de ce ministre ont tiré à bout portant sur le représentant du propriétaire et sur des femmes désarmées et sans défense : ils ont tué une pauvre ouvrière, blessé gravement celui qui défendait son domicile, blessé et maltraité des femmes inoffensives, arrêté une femme qui avait échappé au révolver des gendarmes. Après quoi, le régime de justice et de liberté républicaines a ouvert une instruction judiciaire, et ceux qui, aux termes de l'article 184 du code pénal, devraient être sous la main de la justice, font poursuivre criminellement leurs victimes.

» Il ne faut pas s'étonner que le pays entier ait frémi d'indignation et qu'il reste, à cette heure encore, suspendu dans l'attente des suites de cet événement. Depuis 1878, on a fait bien des pas dans la persécution légale. Les décrets du 29 mars avaient été la grande étape des loges maçonniques devenues maitresses du gouvernement ; on a vu, depuis huit ans, Dieu sait quelles violences et quels scandales présider à l'exécution de ces

mesures ! Mais on n'avait pas vu jusqu'à cette heure massacrer des hommes et des femmes pour empêcher un prêtre de dire la messe dans un oratoire particulier ; on n'avait pas assisté à ce spectacle nouveau en France, d'un sous-préfet à la tête d'agents de police et de sept gendarmes, assiégeant et prenant d'assaut une maison, brisant les portes d'un domicile privé, faisant tuer ceux qui défendaient leur propriété, tout cela, sur les ordres d'un ministre ou d'un préfet, et pour fermer une chapelle ouverte depuis 43 ans !

» Et à cette heure encore, ministre, préfet et sous-préfet sont tranquillement à leurs postes, se félicitant réciproquement de leur triomphe ; et une pauvre famille d'ouvriers pleure son enfant tuée par un gendarme ; une autre famille est au chevet d'un mourant que le juge d'instruction interroge comme un coupable ; d'autres familles ont des blessés ou des enfants sous la main de la justice. Véritablement, devant pareils faits, on croit rêver ! Et ce n'est pourtant qu'une triste réalité. Nous voulons adresser à nos lecteurs le récit exact de cet événement, travesti comme tous les autres par la presse républicaine, et dénaturé par les mensonges officiels ou officieux. Nous voulons ensuite l'examiner au point de vue légal, en attendant que des protestations, plus autorisées, en fassent justice devant l'opinion, et qu'une répression nécessaire puisse remettre chacun à sa place. »

LES SŒURS MAÇONNES. La franc-maçonnerie des dames et ses mystères, entière divulgation des cérémonies secrètes des loges de femmes ; les apprenties, les compagnonnes, les maîtresses, etc. Banquets, amusements et cantiques des maçonnes ; par Léo Taxil. Un volume in-12 de 392 pages. Prix : 3 fr. 50

Il nous est impossible de rendre compte de ce quatrième volume des *Révélations complètes sur la Franc-Maçonnerie*, publiées par Léo Taxil.

L'auteur lui-même a senti la nécessité de ne donner qu'en latin certaine partie de son livre, la clef des symboles secrets. On jugera des turpitudes dont est rempli ce volume et du crédit qu'il mérite, par cette citation de la page 353.

Il s'agit de la réception d'une sœur maçonne dans l'Ordre des Mopses. « Lorsque la candidate est arrivée à l'occident, son voyage terminé, le grand maître donne trois vigoureux coups de sifflet, et le silence se rétablit aussitôt. »

Le grand maître, au Mopse inspecteur. — Frère inspecteur que signifie ce bruit que je viens d'entendre ?

Le Mopse inspecteur. — Grand maître, ce bruit provient de ce qu'il

vient d'entrer ici une chienne qui n'est pas Mopse et que les Mopses veulent mordre.

Le grand maître. — Demandez-lui ce qu'elle veut, etc., etc.....

Le Mopse inspecteur (page 354) après l'examen. — Grand maître, cette chienne possède la qualité requise pour devenir Mopse.

Le grand maître. — Fort bien. Il ne nous reste plus alors qu'à lui faire subir la dernière épreuve. Posez à cette chienne la question que vous savez.

Le frère inspecteur s'approche de la récipiendaire et lui demande brusquement si elle accepte d'embrasser le derrière d'un chien mopse ou celui du grand maître à son choix (1).

LE RÈGNE DES CHAMPIGNONS, par ALPHONSE KARR. Un volume in-18 de 374 pages. Prix : 3 fr. 50

Ce volume est un recueil d'articles publiés, nous croyons, dans *le Moniteur*. *Le Règne des Champignons* est le premier d'une série de vingt et un, qui, tous, sont la satire de nos politiciens et des tentatives de remède contre ce virus.

On connait la verve et le bon sens de M. Alphonse Karr ; on trouvera ici les qualités si remarquables du vieux, mais infatigable écrivain. Comme spécimen, écoutez ceci ; nous ne donnerons que cet exemple : « On raconte qu'il y a deux cents ans un petit bossu se présenta devant les gens du roi chargés d'engager les soldats.

« Mon ami, lui dit-on, ça ne se peut pas.

» — Pourquoi ?

» — Parce que vous êtes bossu.

» — Mais M. de Luxembourg est bossu.

» — Ah ! mais lui c'est différent, il est général.

(1) Je n'invente rien. Cette dégoûtante question est en toutes lettres dans le rituel de la maçonnerie d'adoption ou Franc-Maçonnerie des dames. Ce rituel, imprimé en 1866, édité à Paris, figurait encore en 1885 sur le catalogue de la librairie officielle maçonnique établie au siège du Rite écossais, rue Jean-Jacques Rousseau ; il est intitulé *Manuel complet de la Maçonnerie d'adoption* ou *Maçonnerie des Dames* et est remis, moyennant une contribution de 4 francs, aux Vénérables et Orateurs des Loges androgynes. Au surplus, tout le monde pourra vérifier l'exactitude de ce que je rapporte ; un exemplaire de ce manuel existe à la Bibliothèque nationale ; on trouvera, aux pages 125 et suivantes, les détails de l'initiation au grade de Mopse, et l'on constatera que le rituel emploie même les termes les plus malpropres. C'est tellement ignoble que j'ai dû adoucir les expressions employées par ces sectaires obscènes. (*Note de l'auteur.*)

» — Qu'à cela ne tienne, dit le petit bossu, faites-moi général. »

Il n'y avait pas là autant de quoi rire qu'on l'a cru longtemps. C'est notre histoire. Présentez-vous pour être employé à 1,500 francs dans un ministère, on vous demandera savez-vous ceci, savez-vous cela? un tas de choses. Si, au lieu de commencer au bas de l'échelle, vous vous arrangez pour tomber d'en haut, comme un aérolithe ou la grêle, vous pouvez être ministre là où, comme science, vous n'auriez pas été admis pour expéditionnaire, ni comme moralité, pour garçon de bureau.

HISTOIRE DE LA RESTAURATION (1815-1830)
par Charles Barthélemy. Un volume in-12 de 320 pages. Prix : 3 francs

Dans une lettre à J. de Maistre, en date du 22 mars 1816, M. de Bonald écrivait : « La grande erreur de l'Europe est d'avoir regardé Bonaparte comme toute la révolution et d'avoir cru qu'en le chassant tout était fini : c'était le contraire. Il comprimait la révolution, tout en s'en servant ; et dès que cette main de fer n'a plus pesé sur elle, elle s'est relevée plus forte que jamais. » Cette pensée pourrait être le thème de la préface de l'*Histoire de la Restauration*, par Charles Barthélemy.

Aujourd'hui que de nombreuses recherches historiques ont apporté plus de lumière sur le mouvement révolutionnaire, je crois qu'il serait plus facile de prouver que Bonaparte n'a été que le serviteur de la révolution et par ce mot nous entendons l'action maçonnique au commencement de ce siècle. Lorsque Bonaparte lui eut donné des preuves de sa docilité en saccageant Toulon et en mitraillant les royalistes, elle le porta sur son pavois et lui ménagea d'immenses succès. Lorsqu'ébloui par sa fortune il s'en cru le seul auteur et voulut établir son gouvernement personnel, elle le renversa comme un capucin de carte.

On connaît les nombreux volumes que l'auteur de cette nouvelle histoire de la Restauration a déjà publiés, sous le titre général de : *Erreurs et mensonges historiques*. Son nom seul est donc une garantie du bon esprit de celui-ci et de l'intérêt qu'il présente.

LES MILLIONS DU BEAU-PÈRE, roman de mœurs et d'actualité
par Olivier des Armoises. Un volume in-12 de 330 pages. Prix : 3 francs

Le banquier Flavien, poussé par le démon de l'ambition nobiliaire, a marié sa fille au prince de Clet, un viveur ruiné. Une dot de plusieurs millions et la remise d'une forte dette ont été l'enjeu de ce mariage. A peine en possession du coffre-fort du beau-père, le prince jette le masque,

délaisse sa femme et reprend de plus belle sa vie de garçon. Flavien comprend trop tard sa folie et en meurt de chagrin ; mais avant il a eu soin de sauvegarder ses derniers millions en les passant sur la tête de ses petits-enfants : Lydie et Gaston. La princesse ne peut résister à son horrible existence. Elle meurt en confiant Gaston à Lydie, plus âgée de quelques années, et en laissant entrevoir à sa fille, pour la mettre en garde contre les dilapidations paternelles, une partie de la vérité.

Toute la suite du roman nous fait assister aux luttes poignantes du prince et de la jeune fille disputant pied à pied les épaves de l'héritage de l'aïeul, et finissant par se dépouiller de toute sa fortune et par renoncer à épouser l'homme qu'elle aime pour sauver l'honneur de son père. Mais après d'émouvantes péripéties M[lle] de Clet, ruinée, devient quand même la femme du fiancé de son choix. Cette œuvre est des plus dramatiques. Les caractères étudiés avec soin sont marqués chacun des traits distinctifs qui leur sont propres. Le dessin et le plan en sont habilement conçus. Les incidents qui en forment le fond sont ménagés avec art et disposés de façon à tenir la curiosité du lecteur en éveil jusqu'à la dernière page.

MARCEL CAMPAGNAC, par Francis Melvil. Un volume in-18 de 314 pages. Prix : 3 fr. 50

Le héros de ce livre est huissier dans une petite ville du Gévaudan, à la veille de 89, et il devance les années révolutionnaires par sa haine contre la monarchie, contre la noblesse et surtout contre la religion, ce qui n'empêche pas Marcel Campagnac d'être le miroir de toutes les vertus publiques et domestiques ; il fera, n'en doutez pas, partie des Notables, partie de la Constituante, partie de la Convention. Son passé pourtant est étrange : cet homme probe, juste, cet homme irréprochable porte un nom qui n'est pas le sien, occupe une position usurpée, est époux et père sans en avoir le droit : il est né dans cet ordre de la noblesse qu'il hait, il est marié à une femme de son rang, sage et belle, il a deux enfants légitimes, mais le dégoût que lui inspirent les scandales de la cour, l'a engagé à tout quitter et à se retirer, non à la Trappe, mais dans une étude d'huissier, et là, ce *monsieur en noir jupon*, se marie à une bergerette, a d'elle un enfant et voit croître chaque jour sa renommée civique. Sa famille le croit assassiné et le cherche ; ces recherches sont le sujet du roman, qui n'est pas mal conté, mais qui abonde en déclamations révolutionnaires.

L'ÉCONOMIE POLITIQUE DEVENUE SCIENCE EXACTE

par M. Du Mesnil-Marigny, un vol. in-8°, 4e édition. Paris.

L'innovation apportée par cet ouvrage dans le domaine de l'économie politique en a fait le succès.

Jusqu'à présent en matière économique on a écrit beaucoup plus de théories ingénieuses que présenté des moyens pratiques d'application, et c'est pourquoi la majeure partie de ces séduisantes théories n'ont obtenu dans la pratique que des résultats absolument contraires au bien général qu'on en attendait.

L'auteur de ce livre a pensé avec raison qu'il était grand temps de sortir du mirage des théories pour entrer de plain-pied dans la science. Il s'est donc proposé de donner à l'économie politique le caractère d'une scienco exacte comme l'Algèbre. Aussi, pour atteindre cet objectif, il a étudié et résolu dans son important ouvrage toutes les questions économiques si controversées de crédit, de richesses (richesse d'*usage* et richesse *évaluée*) de commerce intérieur et extérieur, de taxes de douanes. Il a ainsi démontré que la vérité scientifique pouvait seule réglementer toutes les relations internationales d'échange entre les divers peuples.

A ce titre, comme on le voit, le livre de M. Du Mesnil-Marigny est une véritable transformation en science exacte de ce qu'on appelle l'économie politique.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandution de ces ouvrages ; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

Boulet (le), roman de mœurs, par René Maizeroy. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Célérité et discrétion, une Agence parisienne, par E. Légé-Bersœur. 1 vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

Comment un sou devint vingt mille francs, par E. Tanneguy de Wogan. 1 vol. in-18. Prix : 2 fr

Correspondance inédite entre Lamennais et le baron de Vitrolles, publiée avec une introduction et des notes par Eugène Forgues, 1819-1853. 1 vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50
Il a été tiré des exemplaires sur grand pap ier)

Crépuscule des dieux (le), par Élémir Bourges. 1 vol. grand in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Diable (le), mœurs toscanes par E. Magherini-Graziani ; préface par Henry Cochin 1 vol. in-12 illustré. Prix : 4 fr.

Ecarts législatifs (les), par Émile Worms, professeur à l'école de droit de Rennes 1 vol in-18 jésus. Prix : 3 fr.

Éducation d'un mari (l'), par George Japy. 1 vol. in-18 jésus de 376 pages Prix : 3 fr. 50

Entrée des Israélites (l') dans la société française et les Etats chrétiens, d'après des documents nouveaux, par l'abbé Joseph Lémann 1 vol. in-8° de xi-506 pages. Prix : 7 fr. 50

Evolution et la vie (l'), par Denys Cochin. 1 vol in-18 jésus de 311 pages. Prix : 3 fr.

Fêtes et spectacles du vieux Paris, par Edmond Neukomm 1 vol. grand in-18 jésus. Prix : 3 fr.

Fils du siècle (les), par Édouard Delpit. 1 vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

Financiers d'autrefois; fermiers généraux, par la vicomtesse Alix de Janzé. 1 vol. in 8° Prix : 7 fr. 50

Foire aux conseils (la), par Charles Leroy. 1 vol. in-18 jésus de 316 pages avec gravures et frontispice à l'eau-forte Prix : 5 fr.

Fragments d'histoire ; Philippe II ; Catherine de Médicis ; Coligny; Don Juan d'Autriche ; Alexandre Farnèse ; Gustave ; Adolphe et Richelieu; par Auguste Laugel. 1 vol in-8°. Prix : 7 fr. 50

Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, sa vie et sa correspondance avec son frère Charles II, par le comte de Baillon. 1 vol in-8° de 463 pages et portrait. Prix : 7 fr. 50

Hésitations de M. Planard (les), par Léon Barracand. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

Histoire de la liberté en France depuis les origines jusqu'en 1789, par Augustin Challamel, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève. 1 vol. in-8° de 500 pages. Prix : 7 fr. 50

Histoire de la Lune, par Wilfrid de Fonvielle 1 vol. in-12 orné de 75 gravures sur bois. Prix: 2 fr. 25

(*Bibliothèque instructive*)

Iskender, histoire, persane par Judith Gautier, avec un sonnet-préface de Leconte de Lisle. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, chambellan du grand électeur, d'après des documents nouveaux et inédits, par Charles Joret, professeur à la Faculté d'Aix. 1 vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50

Ligue et les Papes (la), par le comte Henri de l'Epinois, ancien élève de l'École des Chartes. 1 vol. in-8° de VIII-672 pages. Prix : 7 fr. 50.

Loup dans la bergerie (le), par Alfred Destournelles. 1 vol. in-18° jésus de VII-219 pages. Prix : 3 fr.

Lutte future pour la possession de l'Inde (la), aperçu des progrès de la Russie dans l'Asie centrale et des difficultés qui en découleront pour l'Angleterre ; par Arminius Vambéry. 1 vol. in-18 jésus de VI-296 pages et carte Prix : 3 fr. 50

Madame Villeferon jeune, par Léon de Tinseau. 1 vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

Mademoiselle Bréval, par S. de Lalaing. 1 vol. in-18 jésus de 295 pages. Prix : 2 fr. 50

(*Bibliothèque des mères de famille*)

Mariages d'aujourd'hui (les), par la baronne de B***. 1 vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

Mari d'Ianthe (le), imité de l'anglais par Mme Berthe Neulliès. 1 vol. in-18 jésus de 269 pages Prix : 2 fr. 50

(*Bibliothèque des mères de famille*)

Mari de mademoiselle Gendrin (le), roman par Paul L'Heureux. 1 vol in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Mari de Simone (le), par Georges du Vallon. 1 vol. in-18 jésus de 282 pages. Prix : 2 fr. 50

(*Bibliothèque des mères de famille*)

Mémoires d'un Parisien, la gloire à Paris, par Albert Wolff. 1 vol. in-18 jésus de VI-334 pages. Prix : 3 fr. 50.

Ménage Bolsec (le), par Gustave Toudouze. 1 vol. in-18 jésus. Prix: 3 fr. 50

Mensonges conventionnels (les) de notre civilisation. Traduit sur la 12me édition allemande, par Auguste Dietrich. 1 vol. in-8°. Prix : 6 fr.

Mois de Marie, par la princesse Olga Cantacazène Altieri. 2 vol. in-18 jésus de 381 pages. Prix : 4 fr.

Nos frontières perdues (formation du territoire français), par Auguste Lepage. 1 vol. in-12 orné de 80 gravures sur bois et accompagné de 13 cartes. Prix : 2 fr. 25

(*Bibliothèque instructive*)

Nos grandes colonies, Amérique, les Antilles, la Guyanne, par Fernand Hue et Georges Haurigot. 1 vol in-12 contenant 35 gravures et 3 cartes. Prix : 3 fr. 50

Nos oiseaux, texte et poésie, par André Theuriet, aquarelles de H. Giacomelli ; 2me partie. Prix : 60 fr.

(*L'ouvrage formera 6 parties*)

Paris vivant, par feu Robert Caze. 1 vol. in-18 jésus Prix : 3 fr. 50

Pas encore ; réponse à Avant la Bataille sans aucune préface de Paul Déroulède, par le commandant Z... 1 vol. in-18 jésus de 108 pages. Prix: 2 fr.

Petite Roque (la), par Guy de Maupassant. 1 vol. in-18 jésus. Prix: 3 fr. 50.

Questions d'enseignement secondaire, par Charles Bigot. 1 vol. in-18 jésus de XV-317 pages. Prix : 3 fr. 50

(*Bibliothèque variée*)

Raphael et Gambrinus ou l'Art dans la Brasserie. Étude sur la décoration des brasseries, caves et cabarets, en France et en Allemagne, par John Grand-Carteret. 1 vol. in-16 grand jésus, orné de gravures. Prix : 7 fr. 50.

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

Reliure moderne (la), artistique et fantaisiste, par Octave Uzanne. 1 vol. in-18 jésus illustré de nombreuses planches tirées en noir ou en couleur et reproduites d'après les originaux par les nouveaux procédés de M. P. Albert-Dujardin, orné de spécimens de papiers japonais et de dessins inédits. Prix : 25 fr.

République et l'Avenir (la), par Dubosc de Pesquidoux. 1 vol. in-18 jésus de 215 pages. Prix : 2 fr.

Sac a papier, par Gyp et Trois Étoiles. 1 vol. in-18 jésus de 315 pages. Prix : 3 fr. 50.

Salon-Artiste (le), album petit in-4° comprenant 200 dessins originaux d'après les œuvres exposées exécutées par les artistes exclusivement pour cet ouvrage Prix : 5 fr.

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

Souvenirs du Vénézuéla, notes de voyage, par Jenny de Tallenay. 1 vol in-18 illustré. Prix : 4 fr.

Terre-Neuve et les Terres-Neuviennes, par Henri de la Chaume. 1 vol in 18. Prix : 3 fr. 50.

Théatre de P. Corneille. Texte de 1682, avec notice et notes par Alphonse Pauly. Tome VII. Petit in-12 de 455 pages. Prix : 5 fr.

(*Petite bibliothèque littéraire*)

Trop belle, roman par Henri de Pène. 1 vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

Tzar, archiduchesses et burgraves, fantaisies historiques; par le prince J. Lubomirski. 1 vol. in-18 jésus de 346 pages. Prix : 3 fr. 50.

Un lache (From generation to generation) ; par Lady A. Noel. Traduit avec l'autorisation de l'auteur, par A. Chevalier. 1 vol. in-18 jésus de 417 pages. Prix : 2 fr. 50.

(*Bibliothèque des mères de famille*)

Un Parisien a Constantinople, par le vicomte René Vigier. 1 vol. in-18 jésus de 293 pages. Prix : 3 fr. 50.

Un Salon a Paris. Mme Mohl et ses intimes, par K. O'Meara. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

Une décadente modernité, par Georges de Peyrebrane. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

Le Gérant : F. Wattelier.

Tome XXI. N° 6 **Juin 1886**

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

LE JUIF; le judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens, par le chevalier GOUGENOT DES MOUSSEAUX, 2e édition. Un volume in-8° de XLIV-544 pages. Prix : 7 fr. 50

Prouver que les Juifs ont conservé à travers les siècles et jusqu'à nos jours les traditions pharisaïques, qu'ils nourrissent contre l'Église catholique la haine que les Pharisiens avaient conçue contre son divin fondateur, tel est l'objet du livre de M. des Mousseaux.

Il démontre ainsi que les Juifs sont les adversaires nés de la civilisation chrétienne. En effet, les disciples de Jésus-Christ et les philosophes incrédules s'accordent à reconnaître que la doctrine enseignée par ce divin Maître fit faire à la civilisation un progrès immense. Or, les Pharisiens se montrèrent tellement opposés à cette doctrine et à son enseignement, qu'ils en arrachèrent le Maître aux mains de l'autorité romaine pour le crucifier comme infâme. S'il est donc démontré que les rabbins juifs professent encore, à l'heure qu'il est, les erreurs des Pharisiens et restent leurs disciples, n'est-il pas prouvé qu'ils sont, pour l'Église catholique perpétuant l'enseignement de Jésus-Christ, des ennemis mortels.

En lisant l'ouvrage de M. des Mousseaux, on acquiert bientôt cette preuve ; les Pharisiens, tout en enseignant la loi de Moïse, suivaient, dans la pratique et dans leurs commentaires, des traditions tellement différentes que lorsque Jésus-Christ vint accomplir la loi écrite, ils refusèrent de le reconnaître et mirent tout en œuvre pour que le peuple ne le reconnût pas davantage.

Ces traditions, qui constituaient une loi orale commentant la loi de Moïse, ne furent mises en écrit que cent ans environ avant la venue de N. S.; elles forment encore aujourd'hui, sous le nom de TALMUD, le code religieux des Juifs.

« Le Talmud, dit le rabbin converti, Drach, est le *code complet, civil et religieux, de la synagogue*. Son objet est d'expliquer la loi de Moïse conformément à l'esprit de la *tradition verbale*. »

Or, écoutons le pape Honorius IV :

« Nous n'avons pu apprendre, sans nous en affliger, que les Juifs

» mettant de côté l'ancienne loi que Dieu leur avait donnée par son
» serviteur Moïse, aient adopté une autre loi qu'ils prétendent tenir du
» Seigneur, ce qui est une fausseté, et qu'ils nomment Talmutz. Tissu
» d'innombrables indignités, cette œuvre énorme contient, outre une
» multitude d'abominations, des malédictions et des imprécations horribles
» que les Juifs perfides et ingrats envers les chrétiens, profèrent chaque
» jour contre eux dans leurs prières et leurs exercices de dévotion. »

De nos jours, Renan, le publiciste anti-chrétien, écrit :

« Insociable, étranger partout, sans patrie, *sans autre intérêt que ceux*
» *de sa secte*, le Juif talmudiste a souvent été un fléau pour les pays où le
» sort l'a porté. »

Le Talmud est placé par les rabbins non seulement au-dessus de Moïse, mais au-dessus de Dieu lui-même ; c'est-à-dire qu'il proclame la supériorité des rabbins sur leur créateur. Confirmons par un exemple cette parole, car elle doit sembler plus que douteuse.

Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, écrit contre les Juifs un traité en cinq livres ; et, dans le cinquième, il les confond en se contentant de tourner contre eux les fables absurdes et impies du Talmud. Dans l'une d'elles, à cette question : Que fait Dieu dans le ciel ? les feuilles du livre magistral répondent : Il n'y fait autre chose que de lire assidûment le Talmud, et d'en conférer avec les savants juifs qui l'ont composé. Or, un jour, dans une de ces conférences, il fut question de différentes sortes de lèpres, et quelqu'un demanda si telle maladie était ou n'était point une lèpre. Dieu fut d'un avis, et, malheureusement pour lui, les rabbins furent d'un autre. A la suite de chaudes discussions, la décision du cas fut référée d'un commun accord à Rabbi Néhémias, que la terre avait encore le bonheur de posséder. L'idée vint alors à Dieu d'y faire descendre l'ange de la mort, avec mission d'amener au ciel l'âme de ce sage ; mais l'ange trouva ce rabbin lisant le Talmud, et le Talmud est une lecture si sainte que quiconque s'y plonge ne peut mourir. L'ange se vit donc obligé d'user de ruse ; et, d'après l'ordre du Seigneur. il fit au-dessus de la maison du rabbin un tel vacarme, que celui-ci détourna un instant les yeux du Talmud et put être frappé.

L'âme de Rabbi Néhémias s'éleva sur-le-champ vers les demeures célestes ; elle y trouva Dieu tout occupé de discuter la question et de la soutenir contre les saints docteurs du judaïsme, et s'écria de prime abord : Non, certes, cette maladie n'est point une lèpre ! — Dieu rougit de sa défaite, mais il n'osa se soulever contre la décision d'un si grand docteur, et bientôt on l'entendit s'écrier : Ah ! mes enfants m'ont vaincu ! Na-zahouni benaï.

« Telle est une des fables rabbiniques dont *fourmille* le Talmud. On y voit l'orgueil satanique du Pharisien, qui met sa parole au-dessus de la parole de Dieu, sa science au-dessus de la science de Dieu, lui-même au-dessus de Dieu », et, par conséquent, lui-même et son Talmud au-dessus de Moïse et de la loi mosaïque !

Si nous nous sommes étendus sur ce point, c'est que M. des Mousseaux, dans son livre du *Juif*, explique tout d'abord qu'il n'attaque point l'Israélite en tant que disciple de Moïse, mais uniquement le Juif sectateur du Talmud et des doctrines de l'orthodoxie pharisaïque, aujourd'hui, par son or, le maître du monde. Il dénonce au concile œcuménique de 1869 les dangers que les menées judaïques font courir à l'Église, aux peuples et aux gouvernements.

Il prend le Juif déïcide à sa sortie de Jérusalem, emportant à travers les siècles et les peuples la malédiction divine, qu'il a lui-même attirée sur sa tête, et possédé par le démon de la haine que cette malédiction a incarné en quelque sorte dans son sein. Il le montre associé depuis dix-huit siècles à l'œuvre ténébreuse de l'esprit du mal. Successivement, il nous le fait voir pratiquant les théories gnostiques et les sortilèges de Simon le Magicien ; astrologue au moyen âge et propagateur des criminelles illusions de la cabale ; plus tard, l'inspirateur de la franc-maçonnerie ; aujourd'hui pontife suprême, initiateur du spiritisme et fauteur de la libre pensée.

Nous le voyons avec horreur descendre, sous l'influence diabolique, aux plus abominables crimes, idolâtre du démon, assassin, livré à des désordres contre nature. Les contrats qu'il signe sont des parjures. S'il s'occupe de négoce, il se montre usurier. Pour lui, aujourd'hui, plus de prêtres, plus de sacrifices. Ses rabbins ne sont que des docteurs interprètes du Talmud et casuistes qui peuvent en même temps occuper dans la société et qui occupent souvent la plus humble situation. Nous voyons des rabbins bouchers, aubergistes, colporteurs, et moins encore. La Bible, oubliée et, en tout cas, travestie par le Talmud, est transformée en une tradition pleine d'erreurs morales et grossières. Le temple n'est plus, et la synagogue ne peut avoir la prétention de le remplacer, car le sacrifice est suspendu, et la synagogue n'est plus qu'un lieu de réunion. Les rabbins, assimilés au sacerdoce par le bon plaisir de Napoléon Ier, qui en fait des espions de l'empire, réclament et acceptent cette assimilation, afin de bénéficier de la loi civile, mais sans rien abjurer de leurs préjugés de race.

Des faits nombreux cités par l'auteur viennent appuyer la théorie du Juif se faisant assassin afin de se procurer du sang chrétien pour ses azymes. L'assassinat du P. Thomas, capucin de Damas, en 1840, est relatée en

détail et d'après le rarissime volume de Laurent, sur les affaires de Syrie. paru en 1846, car les pièces relatives à cet affreux attentat ont disparu du ministère des affaires étrangères pendant la seconde république, alors que Crémieux faisait partie du gouvernement provisoire, et que, par suite, *le roi de France était Juif !*

Par une sorte d'inspiration prophétique que les événements n'ont que trop vérifiée depuis quinze ans, M. G. des Mousseaux nous montre, dans un avenir prochain, le Juif talmudiste maître du monde par son or, et par son génie sans conscience ni scrupule. Arbitre suprême de la paix ou de la guerre au sein de tous les gouvernements de l'Europe, on le voit agir comme le vrai roi des peuples par la crainte qu'inspire à tous sa puissance. Fondateur de la franc-maçonnerie, où il s'est réservé cinq sièges dans le grand conseil supérieur, tout-puissant dans l'Association internationale, maître absolu de la presse, le Juif talmudiste cache sous des dehors conservateurs le but inavoué qu'il poursuit depuis dix-huit cents ans et qui est la ruine de la société chrétienne et la judaïsation du monde.

Ce livre, publié il y a dix-sept ans, voit aujourd'hui une grande partie de ses prévisions réalisées et sa thèse se trouve puissamment démontrée dans l'éloquent et courageux ouvrage de M. Ed. Drumont (*la France juive*). Mais M. des Mousseaux, lui, aura eu la gloire d'avoir poussé le premier cri d'alarme retentissant aux oreilles de la société européenne, et d'avoir signalé, en s'appuyant sur l'histoire et sur la science, le plus grave et le plus terrible danger que, depuis dix-huit siècles, la civilisation chrétienne ait eu à courir : celui de sombrer tout entière dans la judaïsation talmudique.

L'assassinat du P. Thomas que nous citions plus haut prouve que les Juifs ne peuvent et ne doivent pas plus se faire scrupule de tromper et de tuer les chrétiens qu'ils n'ont de remords et de repentir d'avoir tué le Christ. Il faut lire dans le livre de M. des Mousseaux le récit de cet assassinat commis par les principaux Juifs de Damas qui *passaient pour des hommes de bien* et qui, depuis plusieurs années, comblaient ce religieux capucin de politesses et de prévénances.

« Le 5 février 1840, ce Père est appelé dans une maison juive, sous prétexte de vacciner un enfant, opération dans laquelle il excelle; mais l'enfant est malade, et le Père est sur le point de se retirer. Il cède cependant à l'invitation pressante d'entrer dans la maison voisine, « celle de D* (1),

(1) Quoique nous trouvions les noms *écrits en toutes lettres,* nous les supprimons autant que possible lorsqu'une accusation s'y attache: telle est notre horreur pour les personnalités. Il est facile à qui le veut de les savoir.

le plus pieux des Juifs de Damas! un Juif que les chrétiens eux-mêmes regardent *comme un honnête homme,* et que le Père Thomas *compte au nombre de ses amis.* » Le soir commence : on l'accueille avec affection, et bientôt surviennent les deux frères de D*, puis un de leurs oncles, et deux Juifs qui comptent entre les plus notables de Damas. Tout à coup, le Père Thomas, saisi par ces gens à l'improviste, est bâillonné, garotté, puis enlevé, transporté dans un appartement éloigné de la rue, et l'on y attend la fin du jour. La nuit tombe, et avec elle arrive un rabbin, accompagné du barbier-saigneur S*, sur lequel les sacrificateurs ont compté pour l'accomplissement de leur projet. — « Allons, S*, égorge-nous cet homme, nous t'attendions. » — Mais le barbier pâlit, le cœur lui manque, et il se récuse. Les sacrifiants, déçus dans leur espoir, prennent le parti d'étendre à terre le Père Thomas, et le plus pieux des Juifs de Damas, l'honnête D*, faisant contre fortune bon cœur, se résigne à lui scier lui même la gorge avec un couteau. La main lui tremble cependant! bientôt même il faut que son frère A* le remplace, tandis que le barbier se contente de tenir la barbe du Père, dont *le sang est recueilli* dans un vase pour être envoyé plus tard au grand rabbin. Il s'agit ensuite de faire disparaître les traces de ce meurtre. Les officiants se mettent donc à brûler les habits de la victime, dont les chairs sont hachées en menus morceaux et les os brisés sous le pilon; après quoi cette pâte humaine est jetée dans un cloaque.

Cependant, les recherches commencées par le domestique du Père Thomas ont alarmé les Juifs, et sept des plus notables de Damas, entre lesquels trois rabbins, décrètent l'urgence de faire disparaître cet homme. Ils le guettent, le saisissent, le sacrifient de la même manière qu'ils ont sacrifié son maître, et ne conservent de sa personne que tout juste ce que convoitait leur foi talmudique : *son sang!*

Déjà « *plusieurs de ces divers attentats,* nous dit le même historien, *quoique connus et prouvés,* étaient restés sans poursuites de la part de la justice, à cause de la prépondérance de certains Juifs dans le gouvernement » Mais, cette fois, la justice, informée par le consul de France, obtint après « les procédures ordinaires et légales du pays, » et sur les débris presque fumants des victimes, les aveux des coupables.

A cette nouvelle qui les bouleverse, « les Juifs d'Europe jettent les hauts cris, non contre les coupables, mais contre la victime, mais contre le consul français, mais contre la justice. » Digne du noble pays qu'il représente, le consul de France « a fait courageusement son devoir en dépit *de leurs offres,* de leurs promesses et de leurs menaces. Les Juifs demandent à son gouvernement sa flétrissure et sa destitution... Ils offrent en

même temps *des sommes énormes* aux employés des consulats français pour supprimer les pièces de procédure (1);... » mais la vérité ne se laissera point étouffer, elle bravera tous les efforts.

Après avoir extrait de la grande histoire de l'Église ce récit sommaire et ces traits généraux, nous croyons devoir entrer dans quelques-uns des détails caractéristiques de cette monstruosité, que jamais les Juifs ne nièrent avec une unanimité plus audacieuse qu'à l'époque actuelle; et, sans parti pris que nous voulons être, nous puiserons nos documents aux sources mêmes de la justice, et sous la garantie de M. Laurent, qui publia les pièces du procès.

Le premier interrogatoire, et c'est par là que nous entrons dans notre sujet, est celui du barbier. Pressé qu'il est de questions, il se décide, « après de nombreux faux-fuyants et de manifestes hésitations, à franchement avouer ce qui suit » :

« D* me fit venir; j'allai chez lui, j'y trouvai le khakam (rabbin), M*, etc., etc., et le Père Thomas, qui était lié. D* et son frère A* me dirent : « Égorge ce prêtre. » — Je répondis que je ne le pouvais pas. » Attends, » me dirent-ils, et ils apportèrent un couteau. Je jetai le Père par terre, et, le tenant avec un des assistants, je plaçai son cou au-dessus d'une grande bassine. D* saisit le couteau, l'égorgea, et A* l'acheva. *Le sang fut recueilli* dans la bassine, sans qu'il s'en perdît une goutte; après quoi, le cadavre fut traîné de la chambre du meurtre dans la chambre au bois. Là, nous le dépouillâmes de ses vêtements, qui furent brûlés; ensuite arriva le *domestique* M*,» et les sept sus-nommés nous dirent « de dépecer le prêtre ». Nous demandâmes comment s'y prendre pour faire disparaître les morceaux; ils nous répondirent : « *Jetez-les dans les conduits.* » Nous les dépeçâmes; nous en mîmes les débris dans un sac, et, au fur et à mesure, nous allâmes les jeter dans les conduits, puis nous retournâmes chez D*. L'opération terminée, ils dirent qu'ils marieraient le domestique à leurs frais, et qu'ils me donneraient de l'argent. Alors je m'en fus chez moi.»

...Fort bien, mais les ossements pouvaient vous trahir; qu'avez-vous fait de ces os? « Nous les avons cassés sur la pierre, avec le pilon du mortier. » — Et de la tête? — « Nous l'avons également brisée avec le même instrument. — Vous a-t-on payé quelque chose? — On m'a promis de l'argent, en me disant que si je parlais on déclarerait que c'est moi qui l'ai tué. Quant au domestique, on lui promit de le marier, comme je viens de le dire. »

(1) Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église*, t. XXVIII, p. 683; Paris, 1852.

— Et comment était le sac dans lequel vous mettiez les débris? — « Comme tous les sacs à café, en toile d'emballage et de couleur grise. » — ...Qu'avez-vous fait des entrailles? — « Nous les avons coupées, nous les avons mises dans le sac, et nous les avons jetées dans le conduit. — Le sac ne laissait-il pas dégoutter les matières contenues dans les entrailles? — Un sac à café, lorsqu'il est mouillé, n'est pas sujet à laisser dégoutter ce qu'il renferme... — Le portiez-vous seul? — Le domestique et moi nous nous entr'aidions, ou nous le portions tour à tour. — « Lorsque vous avez dépecé le Père, combien étiez-vous? combien aviez-vous de couteaux et de quel genre étaient ces couteaux? — Le domestique et moi nous le dépecions, et les sept autres nous indiquaient la manière de s'y prendre. Tantôt je coupais, et tantôt c'était le domestique; nous nous relayions lorsque l'un ou l'autre était fatigué. Le couteau était comme ceux des bouchers; c'était le même qui avait servi pour le meurtre... — Sur quel pavé avez-vous brisé les os? — Sur le pavé entre les deux chambres. — Mais en brisant la tête, la cervelle dut en sortir? — Nous l'avons transportée avec les os... » — A quelle heure, à peu près, le meurtre a-t-il eu lieu, et combien s'est-il passé de temps jusqu'à complète effusion de sang?... — Je crois que le meurtre a eu lieu vers le *letchai*. « Le Père est demeuré au-dessus de la bassine jusqu'à l'entière effusion du sang, l'espace d'une demi-heure ou de deux tiers d'heure... Quand nous eûmes terminé toute *l'opération*, il pouvait être environ huit heures, plus ou moins (1) ».

Le domestique M* fut à son tour interrogé, et ses réponses concordèrent exactement avec celles de S*, avec les réponses des autres accusés, et avec tous les faits de l'enquête (2). La justice se mit alors en devoir de vérifier l'endroit où les Juifs avaient jeté les débris: la pâte d'os et de chair de leur vieil ami le Père Thomas. « On découvrit le canal, et l'on trouva à l'entrée des traces de sang et des filaments de chair... Les ouvriers qui descendirent dans le conduit en tirèrent plusieurs fragments de chair, une rotule, un morceau du cœur, des débris du crâne, d'autres morceaux d'os et des parties *de la calotte du Père*. On mit le tout dans une corbeille,

(1) Dépouillement des pièces authentiques, *qui sont déposées au ministère des affaires étrangères*, à Paris, et, par conséquent, faciles à vérifier. T. II, p. 24 à 31, *ibid.*, 390; *Relation historique des affaires de Syrie, depuis* 1840 *jusqu'en* 1842, *et procédure complète dirigée en* 1840 *contre les juifs de Damas*, etc., etc., par Achille Laurent, membre de la Société orientale; Deux vol., Paris. Gaume frères, 1846.

(2) Lire à la suite, t. II, *ib.*

et on consigna ces débris au consul de France pour les faire examiner par des médecins, après que le pacha les eut vus, qu'il les eut montrés aux accusés et en eut fait constater la nature (1)... »

.....Cependant, après l'assassinat du Père Thomas, il avait été décidé chez les Juifs de se débarrasser de son domestique, dont les investigations devenaient compromettantes; et ce domestique disparut. Le lecteur connaîtra, par les pièces que recueillit et que nous livre M. Laurent, les menus détails du complot judaïque dont l'exécution mit fin aux premières terreurs des Juifs. Nous nous bornerons à relater quelques parties des interrogatoires qui concernent le second acte de cette tragédie. Ainsi, par exemple, l'un des accusés, M*, pressé de questions et craignant de se compromettre, adresse cette demande : « Quelqu'un a-t-il confessé avant moi? — Certainement il a été fait des aveux; dites la vérité à votre tour. — M* : Lorsque je retournai chez mon maître, il me demanda: *As-tu donné avis pour le domestique?* Je répondis oui; sur ce, il me dit: *Retourne, va voir s'ils l'ont pris ou non, et qu'est-ce qu'on en fait.* — J'allai chez M*, je trouvai la porte fermée aux verrous; je frappai; le mâallem M* F* vint m'ouvrir : — Nous le tenons; *veux-tu entrer, ou t'en aller?* — J'entrerai pour voir, lui dis-je. » J'entrai et je trouvai I* P* et A* S*; on s'occupait à lier les mains du patient derrière le dos, avec son mouchoir, après lui avoir « bandé la bouche avec un linge blanc. La chose se passait dans le petit divan qui est dans la petite cour extérieure, où se trouvent les latrines, et c'est dans ces latrines qu'on jeta la chair et les os. On avait barricadé la porte avec une poutre; et, après qu'I* P* et A* S* lui eurent lié les mains derrière le dos, il fut jeté par terre par M* F* et M* F*, fils de R*, etc., » c'est-à-dire par les sept qui étaient présents à *l'opération*. Il y en avait parmi eux qui regardaient faire les autres. On apporta une bassine de cuivre étamé; on lui mit le cou sur cette bassine, et M* F* l'égorgea de ses propres mains. Y*, M*, F* et moi, nous lui tenions la tête. A*, fils de R*, et I* P* tenaient les pieds, et étaient *assis dessus*. A* S* et les autres tenaient le corps solidement, pour l'empêcher de bouger, jusqu'à ce que le sang eût fini de couler. Je demeurai encore un quart d'heure, en attendant qu'il fût bien mort. Alors je les laissai, et je me rendis chez mon maître, auquel je donnai avis de ce qui s'était passé. »

.....« Quelqu'un de ces sept individus est-il sorti pendant que vous étiez encore là? — Personne, avant qu'il fût égorgé et le sang écoulé. » ..... « Au

(1) *Ib.*, p. 37, 38.

moyen de quel expédient a-t-on fait entrer le domestique? — J'ai déjà dit que j'avais compris des paroles de Y* M* F* qu'ils étaient réunis cinq dans la rue, près la porte; que le domestique vint demander après son maître. et que Y* M* répondit: *Ton maître s'est attardé chez nous; il vaccine un enfant; si tu veux l'attendre, entre, va le trouver*. Il entra par ce moyen, et il en est advenu ce que j'ai déclaré. » — « Qu'a-t-on fait du sang, et qui l'a pris? » — Après quelques tergiversations, l'accusé répond: « La vérité est qu'A* S* *a versé le sang dans la bouteille* qu'il tenait à la main. On se servit d'un entonnoir neuf en fer-blanc, comme ceux en usage chez les marchands d'huile. Ce fut Y* M* F* qui prit la bassine pour le verser dans la bouteille. Après qu'elle fut remplie, A* S* la confia à Y* A* (1). »

Il serait difficile d'imaginer une abondance et une précision de détails plus remarquables.

Cette affaire, portée par le consul de France devant le gouverneur général de la Syrie, amena la condamnation à mort de dix des accusés. Et, à ce sujet, nous lisons dans l'ouvrage intitulé : *l'Égypte sous Méhémet Ali*, Paris, 1843, que « la fin tragique du Père Thomas *n'a pas occasionné d'étonnement* en Égypte, car les habitants y sont persuadés, et tous ont cette conviction, que les Juifs égorgent parfois des esclaves chrétiens *dont ils prennent le sang* pour le mêler aux pains azymes. » Et M. Achille Laurent, répète sous une autre forme cette pensée lorsqu'il s'écrie :

« Est-il un voyageur ayant parcouru l'Anatolie, l'Archipel, l'Asie-
» Mineure, Salonique, Smyrne et Constantinople, qui n'ait entendu le récit
» d'assassinats semblables à celui de Damas (2)? »

Ces immolations accomplies par des Juifs franchement orthodoxes sont de tous les siècles. La loi religieuse du Talmud leur en fait un devoir. Ce sont les *Juifs du moyen âge* retrouvés pleins de vie, dans le plein milieu du dix-neuvième siècle, et tous vaillants de leur sève judaïque! Oui, ces Juifs du moyen âge, cette *réalité de toutes les époques* convertie par l'histoire moderne en un mythe absurde, ces hommes d'autrefois qu'elle a niés, sur le sort desquels on a cherché encore tout récemment à nous apitoyer, nous les voyons à l'œuvre! Nous les rencontrons en train de s'assimiler tout le monde moderne. N'est-il pas étrange que nul à peu près ne s'étonne, au sein des nations chrétiennes, du plus curieux des phénomènes; que nul ne soit frappé de voir que toutes les sociétés secrètes ne pensent

(1) *Ib.*, tome II, p. 148 à 152.

(2) *Affaires de Syrie*, tome II, p. 264.

que ce que pense le Juif, ne disent et ne taisent que ce que tait et dit le Juif, ne veulent, n'exaltent et n'exècrent que ce que veut, exalte et abhorre le Juif.

D'où ce fait de splendide évidence : que le révolutionnaire n'est autre qu'un chrétien judaïsateur parce qu'il a été judaïsé, parce que l'éducation révolutionnaire, ou antichrétienne, infusa dans son âme le cœur et l'esprit du Juif moderne, qui ne saurait régner si le christianisme ne succombe.

Voilà tout ce que fait ressortir d'une façon évidente le livre de M. des Mousseaux. Nos lecteurs nous sauront gré de terminer ce compte rendu par la conclusion même de l'ouvrage ; nous la donnons en entier afin de leur permettre d'apprécier avec quelle largeur de vues la question juive y est traitée.

« Résumons-nous donc, et reprenons-nous à nous le demander : cette nation *universelle*, aidée de tout ce que notre monde contient et produit de mécontents et de mécréants ; aidée de tout ce qui se dit et se croit philosophe; aidée par tous les hommes de philanthropie naïve; par tous les rêveurs vides d'une croyance déterminée, ou dont l'ignorance ne prend pour guide qu'un catholicisme sentimental; aidée par l'association *latente* de la maçonnerie *universelle*, dont les principaux directeurs du judaïsme sont l'âme et la vie; aidée par l'association *patente* de *l'Alliance israélite universelle* qui rallie et soude à son corps les éléments désagrégés de tous les cultes; cette nation, disons-nous, n'est-elle pas en voie, ne se trouve-t-elle pas à la veille de devenir la première force du monde? Maîtresse de la presse et de l'enseignement; maîtresse de l'or et de l'industrie dans la plupart des royaumes; maîtresse de la vapeur qui donne des ailes à des nations entières formées en corps d'armée, et les vomit sur un point de l'espace, sans plus d'efforts qu'il y a peu d'années une diligence jetait d'une ville à la ville voisine quelques familles bourgeoises; en un mot, recrutant toutes les forces vives des peuples, cette nation pourrait-elle éprouver un embarras sérieux à laisser, un beau jour, tomber comme des nues un essaim de population sur un point donné de l'Europe: sur la Palestine, si tel est son but; sur cette terre désolée, plongée dans un deuil ineffable depuis qu'elle est veuve d'Israël, et que nous verrions si promptement restaurée, reprendre ses sourires et sa joie, si, derechef, elle s'ouvrait au peuple opulent et industrieux qui jadis féconda son sein?

Le jour où il plairait à Israël de mettre à profit, pour opérer ce rapatriement, l'une des grandes crises que la politique révolutionnaire prépare au monde, avec quelle facilité les légions et les millions des Juifs ne se laisseraient-ils point couler vers la Terre sainte! Et que le lecteur, mis sur

la voie de se convaincre par sa propre raison, nous permette une hypothèse dans laquelle nous ne ferons entrer pour éléments que les faits rendus possibles par l'état actuel et la marche des esprits et des choses.

Supposons, par exemple, non point une de ces crises où il s'agit pour un ministre tel qu'était feu M. de Cavour, de débuter à la sourdine, et de rallier à sa politique les coureurs d'aventures malsaines des États limitrophes, pour les jeter sur tels et tels territoires de voisins, objet de ses convoitises; supposons, non point encore une de ces crises plus grandes où il s'agit, pour un ministre tel que M. de Bismark, de briser une seule et unique puissance, en soulevant à la fois contre elle ses voisins et ses propres sujets; car ces deux suppositions seraient trop mesquines; mais admettons une de ces crises épouvantables, immenses, une de ces tourmentes européennes dont la fermentation qui commence à travailler tous les peuples donne au monde entier le présage, et qui, tout à coup se déchaînant, précipite et fracasse les royaumes les uns contre les autres (1). Notre hypothèse est bien posée, bien comprise, nous y sommes! Tout s'agite et se soulève; un bruit affreux de ruines retentit, car les premiers coups sont portés. Mais pour un instant la mêlée cesse; on s'arrête, on se recueille, la lassitude et l'étourdissement donnent un semblant de calme : calme sinistre pendant lequel les cœurs se préparent à reprendre la partie jusqu'à ce qu'il en sorte un vainqueur, jusqu'à ce que s'accomplisse l'écrasement final d'une moitié d'un continent.....

Un cri part à ce moment et se répète de bouche en bouche : Les Juifs, les Juifs entrent en lice! Voici, voici se mouvoir et apparaître les Juifs, qui tout à coup se dégagent du sein des nations étrangères, et se dessinent en corps de nation. Une faveur croissante les accueille, car nous savons que les Juifs, au milieu de ces foules dont les coups sont suspendus, comptent de nombreux, d'intéressés et de chaleureux amis. Ils comptent ceux que les sociétés secrètes ont enrôlés dans toutes les ténèbres et dans les conciliabules des deux mondes; et nous savons, depuis un siècle, quelle fut dans les grandes guerres l'action terrible de ces sociétés (2); ils comptent tout ce qui maudit avec eux le Christ, tout ce qui rêve avec eux le bouleversement des institutions et des sociétés chrétiennes; ils ont enfin à compter, bon gré mal gré, tout ce qui souffre du mal de la convoi-

(1) Mélange, par exemple, des questions d'Orient et d'Europe, auxquelles s'immiscent l'Amérique et une partie de l'Asie, entraînées par la Russie et l'Angleterre, etc , etc.

(2) Lire le protestant Eckert, l'abbé Gyr, etc.

tise et de l'envie; tout ce qui se nourrit de songes malsains et d'utopies démagogiques ; tout ce qui fermente dans le monde des idées fausses et des sentiments vicieux ! — Eux? les Juifs, arriver ? c'est un rêve ! Où cela donc ? — Un rêve? nous allons le voir. Regardez ; car le télégraphe a donné ses mots d'ordre, et la vapeur a chauffé. Les uns, là-bas, favorisés par des populations ou par des partis, arrivent du pas des avalanches, après s'être condensés dans certaines régions de la terre, où, comme dans la proximité des rives danubiennes, les espérances dont les flatte l'avenir les ont accumulés par centaines de mille. Du nord et de l'est, de l'ouest et du sud, dans les champs de bataille de la guerre et de la politique, voici venir, voici tomber en troupes grossissantes, et comme la sauterelle du désert, des Juifs de toutes langues, les arbitres improvisés du monde !... Ces nouveaux venus, ces inattendus, sont-ils les alliés du Russe, de l'Anglais, de tout autre? Nous l'ignorons... Mais tournez les yeux du côté de la mer, et, dans ces nefs que berce la vague, n'apercevez-vous pas de nouvelles recrues encore? Sur ces puissants vaisseaux? — Oui. — Sur ces flottes immenses ? – Oui... Les premiers cinglent des havres de l'Amérique ; ils sont chargés d'*auxiliaires* et de *stipendiés*. Les ports de tel et tel État de l'Europe ont laissé s'échapper les autres. Équipées par les Juifs, ces villes flottantes s'avancent chargées de leurs émigrants ramassés sur telle et telle côte, et du ramas des Garibaldiens de l'époque, heureux de militer aux gages d'Israël et de couper un accès de leur fièvre cosmopolite en se livrant à quelque désespérée croisade contre la Croix, dont se signent quelques peuples encore (1) !

Les yeux des hommes se tournent vers le théâtre grandiose des événements ; et les uns frémissent d'une impuissante indignation, tandis que les

(1) L'histoire des conquêtes de l'Alexandre tartare, de Tamerlan, ressemble à un conte oriental. En nous rappelant ce que le monde a vu, songeons à ce qu'il peut voir, aujourd'hui que les événements ne marchent plus, mais qu'ils bondissent et couvrent la terre à la façon des torrents. Une campagne de quinze jours vient de transformer l'Europe centrale ; et, d'un coup, fut brisé l'empire autrichien comme un verre, grâce aux indécisions et aux lâchetés, grâce aux trahisons ménagées par les sociétés occultes de l'Europe entière, et malgré la force, malgré le courage héroïque de ses armées. Depuis ce jour sinistre et merveilleux, et c'était hier, que de nouveaux, que d'effrayants progrès dans l'art de détruire et de dompter les hommes !

Nous avons évité de nous appuyer sur les antiques prophéties de l'Église, que nous examinerons dans un autre ouvrage, et dont les textes annoncent en termes positifs les faits grandioses qui nous semblent en voie de s'accomplir. A plus

autres battent des mains. C'est alors que, pacifiquement ou non, les expéditions successives d'Israël s'unissent aux armées des peuples qui s'unifient pour donner au monde son maître, et que ses flottes s'abattent sur le littoral à demi délaissé de la Palestine, où, voyage par voyage, elles jettent leurs essaims triomphants.

Oubliant qu'en temps de tourmente et de vertige révolutionnaire les plus étranges conceptions se trouvent être quelquefois les plus réalisables, on sourit de l'hypothèse. On sourit, on lève les épaules ; moyen facile et banal de trancher les questions ardues ! et cependant, pour sourire, il faut avoir perdu la mémoire des faits dont on vient d'être le témoin ; il faut ne vouloir point se rappeler qu'hier encore, une des plus puissantes nations du monde, la première puissance maritime de la terre, tremblait devant un fantôme moins redoutable, à coup sûr, que celui du judaïsme ; fantôme qui, se dressant devant l'Angleterre, chaque jour menaçait de prendre corps, et *privait de leur sommeil ses hommes d'État et ses marins*. Oui, c'était hier ; et comment oublier que, d'un bout à l'autre de ses rivages, l'empire britannique, attendant et redoutant des avalanches de navires hostiles, braquait ses lunettes vers la mer, où le vent qui soufflait du côté de l'Union se contenta cette fois d'apporter des menaces ! Est-ce que ces bandes aventurières et improvisées, connues sous le nom de Fénians, ne furent point, en un moment, la terreur de l'Angleterre ? Est-ce qu'en un clin d'œil, tout absurdes qu'on les eût déclarées la veille, l'Angleterre ne se prit pas à trembler devant elles ? Si, laissant de côté les prophéties *sacrées*, qui donneraient au chrétien un trop facile gain de cause, nous nous bornons à suivre de l'œil la marche actuelle des événements, est-ce que le progrès des doctrines, des influences et des forces judaïques ne nous montre pas, arrivant sur nous des hauteurs de l'avenir, une nou-

forte raison laissons-nous de côté les prophéties de toute origine qui, de nos jours surtout, tourmentent le monde (*). Notre unique dessein, sous le tyrannique et atroce empire de la politique des faits accomplis, qui date de la ruine du droit chrétien ; en d'autres termes, notre but unique, sous le règne émouvant de l'imprévu qui désole aujourd'hui les peuples arrachés du sol fixe et solide de la foi chrétienne, c'est de faire apparaître, aux yeux sains et limpides, un coin du tableau vivant dans lequel se heurtent et s'essayent au mouvement les événements que tout observateur peut juger possibles.

(*) La plupart sont contenues dans trois volumes de 1861, 1862 et 1863, que nous fîmes revenir du Piémont : *I futuri destini*, — *Commenti alle predizioni*, etc., — et *Il Vaticinatore*, Torino, Martinengo. — Un recueil français, l'oracle de M. H. Dujardin, avait précédé ces ouvrages ; Paris, 1840, Camus.

velle sorte de fénians que, soit de la Roumanie, soit de tel ou tel autre point du globe, le judaïsme aura tirés de son sang? Et, tôt ou tard, que dire à ces mots, à ce cri : Les voici lancés par la vapeur dans leurs chariots de guerre, ou sur des navires armés de leurs millions, couverts de leurs soldats, et côte à côte desquels il faudra sans douter compter les flottes et les armées de quelque coalition de puissances.

« Grand spectacle, et qui, sous cette forme ou sous toute autre, *n'importe laquelle*, s'accomplira quelque jour, à la surprise immense de ceux que la nature de leur esprit et la force de leurs études préparent si fortement à ne rien voir. — Les Juifs! les Juifs! criera-t-on presque soudain de toutes parts, dans une des crises grandioses où les peuples jetés, lancé les uns contre les autres, se mêlent ainsi que des corps broyés. Et les Juifs avancent! Ne viennent-ils pas de mettre à leur tête un des leurs? ou du moins ne viennent-ils pas d'acclamer, et sans lui demander quel est son sang, un conquérant, un homme doué du génie des fourberies politiques, un sinistre fascinateur autour duquel se pressent des multitudes fanatisées? Tous ensemble ils se prennent à l'appeler le Messie ; écoutons, écoutons! Tous ensemble ils l'appellent frénétiquement le sauveur, la gloire, la paix et la joie du monde. Porté sur le flot roulant de cette force militante, l'étrange triomphateur apparaît, et ces cris le précèdent : Gloire et bonheur à la terre délivrée! Le voilà donc enfin le vrai Messie ; celui qui maudit et chasse ignominieusement le Christ, cet austère et sombre ennemi de l'homme ; celui qui écrase l'infâme, celui qui en purge le monde. Il est l'apôtre et le prince de la fraternité universelle ; sa sainte mission est d'unir les hommes, d'unifier les peuples, et de les combler des biens de la terre La jouissance de tous les biens et de toutes les voluptés, voilà sa loi suprême, méconnue, outragée jusqu'à ce jour par tous les fourbes et tous les hypocondres qui, sous le signe détestable de la croix, et sous la crosse des évêques, dociles au gouvernement de la tiare, ont tyrannisé la terre !

« Un instant étonné, le monde s'arrête, hésite ; puis de toutes parts, les peuples en armes, et à demi brisés, s'écrient : A nous, à nous le Messie des Juifs ; qu'il vive et qu'il règne ! A nous la paix et la joie dont il comble les hommes, et que toutes les nations de la terre ne soient qu'une nation sous son sceptre. Il est le roi des rois. Heureux et fiers d'être ses lieutenants, que nos souverains de toutes dates s'abaissent sous la force de son bras. Qu'il soit notre monarque, notre père ; non, qu'il soit notre Dieu ! Peuples, genoux en terre, et croyons à sa parole : que l'humanité, le seul et vrai Dieu de la terre, s'adore elle-même dans ce représentant du plus admirable et du plus divin de tous les hommes !

» Mais à quoi bon ce tableau de fantaisie, dans lequel, *évitant toute intervention surnaturelle et toute impossibilité politique*, on remarquera le soin que nous avons pris de réunir certains traits que *les traditions des peuples* attribuent aux jours tourmentés de l'Antéchrist ? A quoi bon ces éléments réunis, et auxquels notre plume semble donner par anticipation la forme définitive de l'histoire ? Car s'il est indubitable pour l'observateur qui tient à se placer *en dehors de toute prophétie* que quelque chose de nouveau, *d'incroyable, d'immense, se prépare, se brasse dans le monde*, s'annonce même en faveur de la nation juive par des indices avant-coureurs, il n'est guère moins certain, lorsqu'il s'agit de révolutions dont la fougue longtemps comprimée menace de bouleverser le monde, que l'événement attendu sous un aspect, aime à se présenter sous un autre, et ne fait son entrée sur la scène que par une des portes dont les battants semblaient devoir refuser de s'ouvrir. A quoi bon cette peinture, répéterons-nous donc, si ce n'est à constater que, dans le monde révolutionnaire nouvellement éclos, les événements indiqués, loin de revêtir le moindre caractère d'impossibilité, sont possibles de tous points, *et le sont de mille manières* (1) !

» Et c'est devant les chances de cet avenir que, tout en conservant pour les Juifs les sentiments de sincère fraternité que l'homme civilisé doit à tout autre homme, nous provoquons quiconque a daigné s'initier aux choses et aux personnes de ce monde, à se former l'idée du rôle immense et subit que pourrait y jouer le plus tenace et le plus sagace, le plus antichrétien et le plus cosmopolite des peuples, celui qui, présent en tous pays, ne cesse d'y rester citoyen d'une nation étrangère ; celui dont un signe télégraphique peut, en un instant, agglomérer sur un même point ses flots pressés ; en un mot, celui qui tient entre ses mains le prix de toute chose, et, si l'histoire moderne ne nous trompe, celui qui tient à peu près le prix de tout homme, le signe de toute puissance et de toute jouissance, le talisman universel, le roi des métaux et des empires déchristianisés : l'or. »   W. Fernout.

(1) Soigneux que nous fûmes de ne tenir compte, en faits d'éléments historiques, que de réalités palpables, nous ne nous sommes préoccupés que des Juifs, et nous avons omis, dans la construction de notre hypothèse, l'existence et l'intervention des dix tribus d'Israël. Quelques hommes sérieux et savants prétendent, et nous ne l'ignorons nullement, que le noyau de ces dix tribus, relégué dans l'une des oasis intérieures de l'Afrique, y forme un peuple à part, tout prêt à venir, un beau jour, et par une nouvelle exode, jeter un poids inattendu dans la balance des événements.....

LE DROIT CHRÉTIEN ET LE DROIT MODERNE, par Mgr d'Hulst recteur de l'Institut catholique de Paris. Un volume in-12 de 160 pages. Prix: 2 francs

Mgr d'Hulst a fait paraître, sur l'encyclique *Immortale Dei*, une étude à laquelle il a donné pour titre : *le Droit chrétien et le Droit moderne.*

Ce prélat dont on aime la parole vive et insinuante, dont on admire les ouvrages où la finesse d'observation et le bon goût savent donner des charmes aux sciences même les plus arides, a entrepris, à la suite du Saint Père, d'éclaircir une des questions les plus obscures et de résoudre un des problèmes les plus difficiles de notre temps. Il s'agit de ce que l'on a appelé le *Libéralisme*, vaste dédale où tout se côtoie et se confond, la vérité et l'erreur, l'immuable et l'éternel avec l'incertain et l'éphémère, les idées les plus élevées de la justice avec les situations politiques les plus changeantes et les plus variées, le droit sévère inexorable avec l'indulgence et la bonté, l'humanité avec ses misères et ses faiblesses, la divinité avec ses droits inaliénables. Ce mot a été pendant longtemps, et tout à la fois, un signe de ralliement et un brandon de discorde, un symbole d'espérance et un objet de terreur; c'était pour quelques-uns la plus terrible cause de guerre et pour d'autres le moyen le plus puissant pour amener la paix; pour ceux-ci un progrès vers la civilisation, pour ceux-là un pas vers la barbarie. Aussi n'était-il pas facile de débrouiller ce chaos, et de faire naître la lumière au milieu de ces ténèbres.

C'est ce qu'a fait Léon XIII dans son encyclique *Immortale Dei.* De sa main ferme et sûre, il pose les principes immuables de la vérité, et avec son œil clairvoyant qui pénètre l'âme même des sociétés, il en restreint l'application suivant la parole de son Maître qui défend d'éteindre la mèche qui fume encore. Le céleste Médecin est venu pour guérir les sociétés malades; mais les remèdes les plus efficaces peuvent devenir les plus nuisibles si on ne sait pas les approprier à la faiblesse, au goût, à l'inclination, à l'humeur même du malade. Savoir ce qui est bon partout et toujours, c'est un art; mais l'art le plus grand est, dans la circonstance où l'on se trouve, de choisir ce qu'il y a de meilleur.

Pour bien comprendre les enseignements du souverain Pontife, il faut lire l'encyclique en oubliant pour un moment ses propres idées ; sans cela on serait exposé à négliger ce qui les contrarie pour voir uniquement ce qui paraît les appuyer. C'est ce qu'a fait Mgr d'Hulst, et il s'en félicite lui-même à cause des avantages qu'il en a retirés.

« S'il est permis d'apporter ici un aveu, nous dirons que cette disposition sincère nous a procuré à nous-même un avantage immédiat. Très

opposé depuis longtemps à la *thèse libérale*, nous n'étions pas éloigne d'admettre que le régime rigoureusement conforme à la *thèse catholique* relevait plutôt de l'idéal que de l'histoire, n'ayant pu entièrement prévaloir à aucune époque sur les passions des princes ou des peuples. Nous avons été très frappé en rencontrant dans l'encyclique l'affirmation contraire : *Fuit aliquando tempus quum Evangelica philosophia gubernaret civitates*. Nous avons entrepris pour nous-même une revue rapide des âges de foi et nous avons constaté que le jugement historique qui relègue le droit chrétien dans la catégorie de l'idéal, est un jugement sommaire qui mérite revision. Entreprendre cette revision pièces en mains, époque par époque et province par province (car le règne du bien ici-bas est malheureusement épisodique), serait un travail digne de la science catholique. Nous n'avons pu qu'indiquer cette tâche et souhaiter de voir des érudits consciencieux et sincères s'attacher à la poursuivre. Mais il nous a été doux de reconnaître qu'à faire taire ses préjugés devant la parole du pape, même sur une question de fait, on trouve, avec le mérite de la soumission, le bénéfice d'un accroissement de lumières.

Quand on étudie dans cet esprit l'encyclique *Immortale Dei*, on y trouve d'abord un résumé substantiel et lumineux de tout l'enseignement traditionnel du Saint-Siège sur le droit public; puis des vues pleines de sagesse sur l'application des principes immuables à des situations changeantes; des éclaircissements destinés à prévenir de déplorables confusions; enfin, des conseils pratiques donnés avec autant d'autorité que de douceur.

Il y a tout cela dans l'encyclique. Prenons garde de n'en voir qu'une partie. Ce serait trahir la pensée du pape. Son œuvre, dit-on, est pacificatrice. — Assurément. Mais ce qu'il a voulu faire c'est la paix dans la vérité totale, dans la vérité bien comprise, dans la vérité sagement appliquée. S'attacher seulement à l'un de ces éléments, le montrer à part et dire : C'est là toute l'encyclique, serait dénaturer l'œuvre de Léon XIII et rallumer les guerres éteintes. Les uns isoleront tel passage où le pape fait une place assez large à la tolérance et s'écrieront : Voilà l'absolution du libéralisme ! Les autres, avec plus de raison, mettront en lumière des passages décisifs en faveur des droits de la vérité et s'écrieront : Voilà la condamnation de la société moderne ! Et, pour avoir séparé ce que le Pontife avait uni, on moissonnera la discorde là où il avait semé la paix. »

Il ne suffit pas, toutefois, de lire l'encyclique dans une entière bonne foi et avec un désintéressement parfait ; ce serait peu encore d'accepter docilement tout ce qu'elle enseigne. Il faut aller plus loin et croire que le pape ne combat pas des erreurs imaginaires. Léon XIII, comme Gré-

goire XVI et Pie IX ont lutté contre des ennemis réels, les ennemis de Jésus-Christ, qui altèrent ses enseignements et qui amoindrissent sa doctrine. Il n'est pas respectueux de penser que l'Église se crée à elle-même des obstacles pour se donner la peine ou le plaisir de les renverser. Quand le pape élève solennellement la voix pour condamner une erreur, on serait difficilement admis à dire que cette erreur n'existe pas. Ce serait là une affirmation qui se concilierait malaisément avec sa dignité de docteur chargé d'enseigner toute l'Église.

On peut soutenir et on le fait à juste titre, que les grands chrétiens qui ont exagéré les droits de la liberté, ont toujours eu l'intention de combattre les combats du Seigneur et de servir l'Église. Cela ne peut faire de doute pour personne, et Mgr d'Hulst établit ce point d'histoire avec une autorité qui ne laisse rien à désirer ni pour la vérité du fond ni pour le charme de la forme.

Que cette erreur fût de bonne foi ; qu'elle s'alliât chez d'admirables chrétiens à une foi vive, à un zèle d'apôtres, à un amour de l'Église dont plus d'un parmi nous leur envierait les ardeurs, il n'est pas permis d'en douter. Mais il y avait dans leur esprit une conception fausse : ils intervertissaient les rôles respectifs de la liberté et de la vérité. La vérité est le but, la liberté le moyen : ils faisaient de la liberté le but, et la vérité gardait alors ce qu'elle pouvait.

Nous avons entendu contester ce fait. Non, nous disait-on, les chefs de l'école catholique libérale n'allaient pas si loin. Ils laissaient bien à la liberté son rôle de moyen. Ce qu'ils voulaient c'était se servir d'elle pour faire pénétrer dans la société moderne, pervertie par la révolution, tous les éléments de vie chrétienne qu'elle était capable de recevoir.

On nous a cité, à l'appui de cette assertion, deux écrits de circonstances qu'il nous a été tout ensemble doux et pénible de relire ; car, à comparer ces pages ardentes, ce style éclatant, cet accent sincère et généreux aux pauvretés de la polémique contemporaine, on mesure avec tristesse l'espace parcouru depuis trente ans sur le chemin de la décadence.

Le premier en date est une brochure de Montalembert publiée en 1852 sous ce titre : *des intérêts catholiques au* XIXe *siècle.* Cet admirable pamphlet est consacré à l'éloge de la liberté politique et de la liberté de conscience. Mais il est juste de reconnaître que ces libertés, même la seconde, ne sont pas présentées comme autant de droits absolus. Le contraire même est nettement affirmé dans le passage suivant :

« Encore une fois, je n'entends professer ici aucune théorie absolue,
» universelle, exclusivement applicable à tous les siècles et à tous les

» peuples. Je prétends seulement que, chez la plupart des peuples chré-
» tiens et dans l'état actuel du monde, la liberté est un bien, *un bien relatif,*
» *non absolu.* Sauf en ce qui touche aux lois directement établies et révélées
» par Dieu, je tiens que l'absolu est en tout l'ennemi de la vérité, telle
» qu'elle s'adapte à l'infirmité humaine (1). »

Le second écrit parut en 1856. C'est un coup d'œil rétrospectif jeté par le comte de Falloux sur l'histoire du parti catholique pour expliquer comment ceux qui, de 1845 à 1849, avaient marché la main dans la main, s'étaient séparés depuis 1850 et étaient devenus des adversaires. La loi consacrant la liberté de l'enseignement avait été pour beaucoup dans cette scission funeste. L'avènement de l'empire et le partage des catholiques en autoritaires et libéraux avaient fait le reste.

L'école de *l'Univers* avait trouvé que la loi de 1850 ne donnait pas assez à l'Église et laissait trop à l'État. On aurait voulu l'abolition de l'université et, pour l'enseignement catholique, une pleine autonomie rehaussée de privilèges.

M. de Falloux, avec Mgr Dupanloup, M. Thiers, M. Molé et les autres, croyaient qu'aller jusque-là c'était tout compromettre; qu'à trop demander on risquait de tout perdre. Il y avait là une divergence politique sur une question d'opportunité.

Mais, en préparant la loi du 15 mars, M. de Falloux écartait expressément le principe rigoureusement libéral qui consiste en ceci : déclarer à la vérité que la puissance publique l'ignore comme telle et ne lui fait sa place au soleil qu'au nom du droit commun. Écoutons-le exposer lui-même la théorie qui l'a guidé.

« Un partisan notoire de la liberté religieuse, entrant pour la première
» fois dans un ministère, avait à opter entre deux lignes parfaitement
» distinctes : laisser subsister l'enseignement de l'État sans s'en mêler,
» sans y toucher, et autoriser l'Église, par le petit nombre de mesures qui
» dépendaient uniquement de la signature ministérielle, à créer au sein du
» pays de petites oasis d'éducation catholique ; ou bien entreprendre
» d'une façon plus régulière et plus efficace la réforme de l'enseignement
» public en y comprenant l'enseignement de l'État. » L'auteur expose les inconvénients du premier système qui n'aurait pas survécu au cabinet. Puis il reprend :

« Le second parti était plus complexe, exposé à plus d'obstacles, mais

(1) *Des Intérêts catholiques au* XIXe *siècle*, par le comte Montalembert, 3e édition, p. 86. Paris, Lecoffre, 1852.

» compensait ces obstacles par l'étendue et la solidité. *En entreprenant*
» *de faire pénétrer les salutaires influences de la religion dans l'ensei-*
» *gnement général de la société*, on rencontrait tout d'abord le contact de
» l'université, corps puissant, etc.....; on rencontrait du même coup la
» nécessité de tenir compte de l'état de la société elle-même, de lois et de
» mœurs qui n'étaient nullement préparées à une réforme radicale. »

Et plus loin : « Si le bienfait de la législation nouvelle ne s'était étendu
» que sur eux (les fils des vrais chrétiens), ce bienfait, quelque grand qu'il
» eût été en lui-même, n'eût produit que des effets imperceptibles par
» rapport à l'ensemble de la nation. *Or, est-ce le rôle de l'Église, dans un*
» *pays comme la France, de se borner à former de petites phalanges*
» *sacrées?* Est-ce le rôle des catholiques de se cantonner d'avance et
» d'eux-mêmes dans un coin de la société française? Cela peut être imposé
» à l'Église comme une épreuve, cela répugne à son esprit large et à son
» cœur maternel... L'Église n'est point une secte, c'est une famille et une
» patrie. *Quand on veut la servir à son exemple et selon ses vues, c'est*
» *l'expansion qu'on ambitionne pour elle. On s'applique à lui faire*
» *prendre dans l'éducation et le gouvernement de toutes les âmes la part*
» *qui se concilie, dans l'intérêt même de la foi, avec le respect des cons-*
» *ciences, le droit public et l'état général de la nation.* On ne la cantonne
» pas dans de petites citadelles...; on ne rêve pas pour elle, comme un
» bien idéal, le sort des protestants sous l'édit de Nantes en attendant
» qu'il fût révoqué (1). »

Voilà certes de nobles paroles, voilà des pensées dignes d'un vrai catholique. La loi de 1850 est bien présentée ici dans son vrai jour, comme une loi non de liberté seulement, mais de patronage chrétien.

Il était juste de rendre cet hommage à deux des plus illustres chefs de l'école libérale. Il fallait leur donner acte de ces déclarations importantes qui montrent la pureté de leur foi. Et cependant ces citations ne suffisent pas à nous convaincre qu'avant 1864 le libéralisme eût déjà cessé d'exister à l'état de doctrine erronée dans l'esprit de tous les catholiques.

D'abord on se mettait en règle avec l'encyclique de Grégoire XVI en ne se déclarant pas partisan d'une liberté absolue et illimitée. La trace de cette préoccupation se retrouve sans cesse sous la plume des écrivains à la fois libéraux et catholiques qui ont écrit avant le *Syllabus*. Nulle part elle n'est plus visible que dans cette page de Montalembert qui précède immédiatement le morceau que nous venons de citer : « Faut-il maintenant que

(1) *Le Parti catholique*, par le comte de Falloux, p. 39-44. Paris, Bray, 1856.

» je m'explique sur ce que j'entends par liberté ! Serai-je soupçonné de
» vénérer sous ce nom ancien et sacré les inventions de l'orgueil moderne,
» l'infaillibilité de la raison humaine, la sotte hérésie de la perfectibilité
» indéfinie de l'homme, la consécration de l'envie sous le nom d'égalité,
» l'idolâtrie du nombre sous le nom de suffrage universel et de souve-
» raineté du peuple ? En serai-je réduit à me défendre de toute complicité
» *avec les prédicateurs de la liberté illimitée, absolue ?* J'espère que non.
» Ce que j'aime et ce que je désire, c'est la liberté réglée, contenue,
» ordonnée, tempérée, *la liberté honnête et modérée;* la liberté telle que
» l'ont proclamée, recherchée, conquise ou rêvée les grands cœurs et les
» grandes nations de tous les temps dans l'antiquité comme depuis la
» Rédemption ; la liberté, qui, bien loin d'être hostile à l'autorité, ne peut
» coexister qu'avec elle, mais dont la disparition fait trop souvent dégé-
» nérer l'autorité en despotisme. »

La liberté *réglée* vaut mieux que la liberté illimitée. Dans l'ordre politique cette liberté réglée est même, selon nous, *absolument* préférable au despotisme. C'est aussi la pensée de Léon XIII dans son encyclique. Mais dans l'ordre politico-religieux, la liberté de conscience et des cultes, même réglée par les lois civiles, peut ne pas faire à la vérité chrétienne les avantages auxquels elle a droit. Si l'on s'en tient là pour se plier aux nécessités des temps, l'Église l'approuve, c'est la tolérance. Si l'on rationnait ainsi la vérité sans y être contraint par les circonstances, il faudrait reconnaître dans cette conduite l'influence de l'erreur libérale qui met le *droit commun*, ou le droit des hommes, au-dessus du droit de Dieu.

Et puis cette sagesse, cette mesure que nous avons signalées avec bonheur sous la plume de MM. de Montalembert et de Falloux, se retrouvent-elles dans tous leurs écrits ? N'ont-ils pas été emportés par l'ardeur des controverses bien au delà des limites qu'ils avaient su reconnaître ? La liberté n'est-elle pas devenue pour eux l'objet d'une passion, d'un culte, et n'en sont-ils pas venus à penser que, si un autre régime avait pu convenir à l'enfance de la civilisation chrétienne, le régime du droit commun convenait seul à son âge adulte ; que sans excuser les crimes qui ont accompagné l'émancipation des sociétés modernes, cette émancipation même marquait un progrès sur le passé des âges chrétiens, et réservait à l'Église une situation préférable à celle qu'elle a toujours revendiquée ? »

Il est impossible de mieux débrouiller une question aussi complexe : car l'admiration s'impose quand on se trouve en face de pareils talents mis de tout cœur au service d'une mère ardemment aimée qui s'appelle l'Église, et l'on ne peut, d'autre part, suivre ces vaillants lutteurs dans leur enthou-

siasme excessif pour des opinions erronées, encore qu'ils les croient nécessaires au salut de la société moderne. Aussi, Mgr d'Hulst nous paraît-il avoir exposé cette situation délicate dans toute sa vérité.

« Nous posons, dit-il, ces questions aux lecteurs assidus des écrits de cette brillante école, à tous ceux qui, comme nous, ont bu avec avidité dans leur jeunesse à ces sources d'éloquence trop tôt taries. N'est-il pas vrai que l'impression générale produite par cette lecture répondait à ce que nous venons de dire et faisait de nous des partisans convaincus de la *thèse* libérale? On plaidait en faveur du passé les circonstances atténuantes, on excusait saint Grégoire VII, on défendait timidement saint Pie V, mais on glorifiait l'ère nouvelle, on lui faisait un mérite d'avoir remplacé la protection du bien par une liberté commune au bien et au mal.

L'encyclique de 1864 a trouvé beaucoup d'entre nous dans cet état d'esprit. Elle fut pour plusieurs une épreuve, mais une épreuve salutaire. J'étais à Rome quand elle parut, j'achevais mes études théologiques, et je n'oublierai jamais la surprise, l'émotion, l'inquiétude où me jeta la lecture de ce document doctrinal. Je vis clairement qu'il y avait quelque chose à changer dans ma conception de la société. Le premier moment de stupeur passé, je relus l'encyclique *Mirari vos*, si profondément oubliée depuis quinze ans, je la rapprochai de celle de Pie IX; il n'y avait pas de doute possible : la tradition catholique était incompatible avec la théorie impliquée dans le libéralisme: pour demeurer fidèle à la première, il fallait réformer profondément la seconde.

Le souvenir de cette évolution intérieure sera ineffaçable dans mon âme. Commencée dans la tristesse et dans le trouble, elle s'acheva dans la joie et dans la paix. Mais depuis lors il m'a été impossible d'admettre que l'erreur libérale n'eût jamais existé; car j'avais à la fois conscience et de l'avoir constatée en moi-même et de ne l'avoir pas inventée. »

Le point d'histoire est donc parfaitement éclairci. Il y a eu des partisans de la *thèse libérale;* ils étaient de bonne foi, ce serait un crime d'en douter; ils ont toujours combattu vaillamment pour l'Église, et de fait ils ont rendu à la religion des services signalés. Dans la mêlée, et aux prises avec des adversaires qui oubliaient eux-mêmes les sages tempéraments de l'esprit de Dieu, ils ont un peu outrepassé les bornes; mais qui peut, dans l'ardeur de la bataille, se flatter d'avoir toujours suivi les plus pures règles de l'escrime la plus sévère?

Le pape Léon XIII a parlé. Il a su distinguer dans les tendances libérales ce qui est bon, ce qui est indifférent, ce qui est dangereux et mauvais, marquer ainsi avec netteté le terrain de l'accord nécessaire, et circons-

crire celui de la liberté permise. « Honneur au Pontife. dit Mgr d'Hulst, honneur au Père à qui nous devons ce bienfait ! »

Nous engageons beaucoup ceux qui veulent connaître à fond une question aussi importante et aussi actuelle à lire attentivement cette étude du savant recteur de l'Institut catholique. Ils y trouveront résolues avec une grande clarté les difficultés que l'on se plaît à accumuler de nos jours sur l'origine du pouvoir, sur les rapports de l'autorité civile et de l'autorité religieuse. Ils y verront les devoirs de ceux qui commandent et les bienfaits qui résulteraient pour la société du retour au droit chrétien, comme les malheurs introduits dans le monde par le droit moderne. Toutes ces questions si difficiles et si intéressantes sont traitées avec une aisance et une autorité telles que la lecture en est aussi attrayante qu'instructive. Aussi faisons-nous des vœux pour que ce remarquable travail se répande de plus en plus : la diffusion de la vérité, comme la lumière du soleil, ne porte avec elle partout que la chaleur et la vie.

ALPH. DE CALONNE.

MADAME ÉLISABETH, sœur de Louis XVI, par Mme LA COMTESSE D'ARMAILLÉ. Un volume in-12 de v-509 pages. Prix: 4 francs

Mme la comtesse d'Armaillé est bien connue déjà par ses travaux sur Marie Leckzinska, Catherine de Bourbon, Marie-Thérèse et Marie-Antoinette ; mais son œuvre d'aujourd'hui l'emporte de beaucoup sur les précédentes.

La touchante figure de la princesse y est présentée, pour la première fois peut-être, dans toute sa vérité et toute sa grandeur. Un journal tiré de sa propre correspondance nous la montre d'abord à l'époque heureuse de sa vie à Versailles et à Montreuil. Puis, nous la suivons à travers les terribles événements de la Révolution, au milieu des souffrances de la famille royale qu'elle partage jusqu'au bout avec un courage héroïque et une admirable résignation.

Des documents inédits tirés des archives des affaires étrangères, l'analyse de travaux qui n'avaient pas encore été utilisés ont fourni à l'auteur des sources nouvelles d'information et lui ont permis d'établir avec autorité des faits demeurés douteux jusqu'ici, notamment en ce qui regarde Louis XVII et le rôle de Robespierre dans le procès de Madame Élisabeth.

L'auteur a retracé, avec une vérité saisissante puisée dans ces documents, une courte existence, qui commence au milieu des fleurs, se poursuit au milieu des orages, s'éteint sur l'échafaud, après la plus amère agonie. Les vertus, la grâce, la ferme dignité de Madame Élisabeth, res-

sortent des faits mêmes, sans que l'auteur ait pris le ton du panégyrique.

On aimera surtout les derniers chapitres : la prison, le jugement, la fin de la victime, de cette princesse de trente ans, si grande devant ses bourreaux, si profondément chrétienne. encourageant ses compagnes dans la funèbre charrette, et leur disant au pied de la guillotine. « A tout à l'heure, dans le sein de Dieu, avec notre famille! » Ces scènes palpitantes sont présentées avec une simplicité noble et de haut goût. Pas de récriminations : des faits, plus éloquents que tous les réquisitoires.

On ferme le livre sur ce sang qui coule, si pur, au moment où la sœur de Louis XVI, calme, sereine, et récitant à haute voix la dernière strophe du *De Profundis,* se livre aux valets de la guillotine. On l'entend adresser à l'exécuteur qui voulait lui arracher son fichu blanc cette dernière et touchante prière: « Au nom de votre mère, monsieur, couvrez-moi! » Et quand on cherche à la dernière page quelle sépulture a honoré cette sainte mémoire, l'auteur rappelle à ses lecteurs, tout remués, que les restes de Madame Élisabeth jetés sans linceul et sans bière dans un charnier du quartier Monceau, attendent perdus et oubliés la résurrection, comme si l'attention de la Providence avait voulu leur continuer cette obscurité si chère à la fille de France.

TROP BELLE, par Henry de Pène. Un volume in-18 jésus de 317 pages
Prix : 3 fr. 50

Tout est prétexte à maladies pour notre pauvre humanité; ses qualités mêmes concourent au détraquement de notre faible cervelle; ainsi la beauté, regardée avec raison par nos charmantes contemporaines comme un don précieux de la nature, est quelquefois pour la femme une des causes prédominantes de sa déchéance morale. C'est ce qu'a voulu démontrer un éminent publiciste, M. Henry de Pène, dans l'ouvrage qu'il vient de publier sous ce titre : *Trop belle*. Oui la beauté, trop de beauté est fatal, parce que la femme qui ne vit que pour faire valoir cette qualité, veut que tout le monde s'incline devant ce qu'elle pense être un avantage; elle voudrait faire oublier qu'à côté de la beauté physique, il est une autre splendeur, la beauté morale qui l'éclipse.

M. Henry de Pène n'a eu qu'à regarder autour de lui pour faire défiler dans cette étude fine et bien observée, nombre de personnages copiés sur des types réels coudoyés par lui dans certains de nos salons. Toute petite, Louise Vautain a été habituée aux hommages que lui attirait sa radieuse beauté. De cette beauté sa mère, la première, a eu l'adoration : quand Louise est devenue jeune fille, on lui a fait quitter la province pour l'amener à Paris, dans un cadre digne d'elle. Un gentleman, M. de la Cabanne,

s'est épris d'elle et a obtenu sa main. Cela a d'abord été un enivrement, puis la maternité est venue : Louise en a peur pour sa beauté à laquelle elle tient orgueilleusement. En effet, la mère de notre héroïne a,elle aussi, été belle jadis mais elle est devenue laide en la mettant au monde, et a conservé un masque que sa fille craint de voir un jour s'étendre pareillement sur son visage. On comprend sans peine quelles terreurs assiègent M[me] de la Cabanne chaque fois qu'elle va devenir mère. Aussi, désire-t-elle que cet... accident ne se reproduise pas souvent. Elle a un fils et une fille, elle pense que c'est assez.

Peu à peu, elle a réduit son mari à vivre comme un étranger ; et les années se sont passées, dans des triomphes pour elle de bals et de salons. Comment, après avoir été longtemps si froide et si dédaigneuse, en arrive-t-elle à provoquer l'amour d'un ami de son mari, M. de Brébeuf? C'est surtout pour essayer encore le pouvoir de ses charmes, à l'heure où elle a peur de n'être plus toujours la fière dominatrice d'autrefois. L'âge n'a rien altéré, cependant, de son éclatante splendeur, mais elle a besoin de s'en convaincre. Et pourtant, même en acceptant des rendez-vous dans un petit appartement loué par Brébeuf, elle n'a rien accordé encore. L'amour par lui-même l'ennuie ; elle ne se plaît qu'aux témoignages de déférence passionnée qu'il lui procure.

Le hasard fait découvrir ces rendez-vous à M. de la Cabanne. Celui-ci trouvant par trop ridicule d'être trompé par une femme de quarante ans, se contente de traiter les coupables « *d'imbéciles* » et exige que son rival, qui est lui-même marié, quitte Paris. Mais M. de Brébeuf n'entend pas de cette oreille-là, il veut se battre avec La Cabanne. Un duel a lieu entre les deux hommes, dissimulé sous une cause futile et le Tout-Paris des cercles et du boulevard s'étonne de la générosité de M. de la Cabanne qui, après avoir essuyé le feu de son adversaire, et avoir été blessé, tire en l'air son coup de pistolet. C'est du dédain plus encore que de la générosité.

Après cet éclat, M. de la Cabanne, pour détourner les soupçons, exige que sa femme l'accompagne dans ses terres. C'est ce châtiment qui semble le plus cruel de tous à Louise ; ne plus briller, ne plus être adulée ! Cela lui semble la mort même. Un jeune officier devient l'assidu de la maison, et, par une habitude ancienne, elle déploie à son égard mille coquetteries. C'est un coup très dur pour elle quand elle apprend que le lieutenant est amoureux non pas d'elle, mais de sa fille. Dans une scène curieuse, on voit Louise se placer avec anxiété devant sa glace, et s'examiner minutieusement. Sa beauté est intacte encore, et pourtant, dans son culte d'elle-même, elle se sent pleine de terreurs. Elle tombe dans une sorte de folie

mystique, suppliant le ciel de lui garder sa grâce souveraine, et, pour le fléchir, elle s'habille en religieuse, avec des raffinements de costume, comme une comédienne. Enfin, un infime accident, — une dent qui s'abîme, — la remplit d'épouvante, et bientôt, en proie à des crises nerveuses violentes, son état moral s'aggrave à ce point qu'il provoque une maladie dont elle meurt.

Telle est, dans ses grandes lignes, la donnée du roman, autour duquel passent de multiples figures très parisiennes, qui sont un peu la bohême du grand monde. Une belle chose, au milieu de cette histoire, est le testament de M. de la Cabanne qui, à la veille de son duel, repasse sa vie inutile et oisive, et s'en effraye.

Comme on le voit, l'action est des plus nulles. C'est dans le détail et la peinture des situations que se trouve toute la valeur de l'ouvrage. Quel accueil faut-il lui faire? Nous en avons dit assez pour que l'on sache que sa lecture ne pourrait être utile qu'à celles dont la beauté ne saurait être mise en doute, qui le savent et qui en abusent.

E. FLORENTIN.

LA FOIRE AUX CONSEILS, par CHARLES LEROY. Un volume petit in-8° illustrations de Ferdinandus. Prix : 5 francs

Que dira-t-on, grand Dieu! lorsque, dans quelques centaines d'années, un bibliophile retrouvera un exemplaire de cet ouvrage de l'impayable Charles Leroy? On nous prendra pour des Hurons, écoutez plutôt :

« Pour ne pas être embêté toute la semaine par des individus qui viennent vous moucharder, les gens intelligents ont inventé *le jour de réception*.

» Je ne sais pourquoi on a casé cette cérémonie dans les choses de bon ton, car, dans le fait, cela signifie : *Je veux bien vous recevoir* tel jour, profitez-en, j'avalerai ce calice, mais les autres jours, *f..... moi la paix*.

» Mais je ne discute pas, je constate et je passe.

» Puisque vous avez tant fait que d'accepter cette corvée, il faut vous en tirer convenablement. Ce serait mal s'en tirer que d'aller se promener ce jour-là et de laisser les visiteurs se *casser le nez* à la porte. On aurait l'air de les prendre pour de vulgaires paillassons. Si, par hasard, une cause majeure vous éloignait de chez vous, écrivez dès le lendemain une lettre d'excuse aux personnes qui se sont présentées, en leur donnant une raison convenable.

» Par cas de force majeure, j'entends n'importe quoi, tout ce que vous voudrez; votre excuse c'est celle que vous donnerez. La vraie raison ne regarde personne.

» Il serait inconvenant d'écrire, par exemple :

» *J'ai préféré passer ma journée au Sénat que de vous attendre.*

» Ce serait crûment dire aux gens : *Jugez si vous m'embêtez !*

» Non moins mauvais serait votre raison si vous écriviez : *J'ai été forcé d'aller au Mont-de-Piété.*

» Mes lecteurs sont trop bien élevés, du reste, pour s'absenter jamais. Cependant, il peut arriver que l'on soit réellement malade.

» Là l'excuse est certaine, car il est évident que si vous êtes forcé de vous purger, vous ne pouvez recevoir les gens pendant que vous êtes sur le ... point d'en souffrir. »

Pendant trois cents pages, Charles Leroy en raconte de cette force-là et pour corser encore l'ouvrage, Ferdinandus l'a illustré de dessins non moins humoristiques que le texte.

ENFANTS D'ALSACE ET DE LORRAINE, par Mlle ÉMILIE CARPENTIER ; in-8° illustré; *Pauvre Petite,* par la même; in-8° illustré; *Le Secret du Docteur,* par la même; in-12 illustré. Prix : 2 fr. 25

Le nom de Mlle Émilie Carpentier est connu de nos lecteurs ; depuis plusieurs années, nous ne manquons pas chaque année de leur recommander de cet écrivain des volumes fort intéressants, où une forme élégante s'unit à un fond irréprochable. Ces qualités se retrouvent dans les trois ouvrages dont nous nous occupons.

C'est d'une pensée à la fois patriotique et chrétienne qu'est sorti le volume consacré aux *Enfants d'Alsace et de Lorraine* et adressé aux enfants de France ; il ira certainement à son adresse. Dans une courte préface, l'auteur expose son but et rappelle les gloires des deux provinces en deuil, gloires trop nombreuses pour être toutes présentées dans son recueil, à moins de se borner à une sèche nomenclature. Jeanne d'Arc, la chaste héroïne, ouvre la marche avec sa merveilleuse histoire. Puis vient la légende de sainte Odile, la patronne de l'Alsace. Le surnaturel a sa grande place dans ces deux récits, et l'auteur a le mérite de ne pas le dissimuler.

Nous voyons ensuite défiler des hommes de guerre, Henri de Guise, avec son père François, les deux guerriers catholiques du seizième siècle; Abraham Fabert, Drouot ; des artistes : Jacques Callot, Claude Gelée dit le Lorrain, Ligier-Richier, si longtemps oublié, et auquel maintenant on rend justice ; le poète Gilbert, vaillamment tombé en luttant contre le philosophisme du siècle dernier ; l'industriel Oberkampf, etc. La galerie est bien choisie et les portraits sont bien dessinés.

Les deux autres volumes sont de toute autre nature. Dans *Pauvre Petite*, Mlle Carpentier nous raconte l'histoire émouvante d'une pauvre enfant, recueillie en pleine mer par les matelots de la *Coquette,Julie!* puis oubliée par eux et tombant entre les mains d'une mégère qui l'accable de travail et de coups, et la nourrit à peine. Un moment, la petite Dolly trouve le repos auprès de braves marins qui l'ont prise, mais ils lui manquent et elle part pour Paris, où elle va chercher d'autres protecteurs. Que de souffrances encore dans ce voyage, jusqu'au jour où, dans une charitable châtelaine qui lui a donné asile par charité, elle retrouve sa mère, qui la croyait perdue.

Le *Secret du Docteur* s'appelle aussi la *Maison fermée;* un savant docteur, Nicolas Braah, s'est calfeutré dans sa maison ; frappé dans ses plus chères affections, il s'est révolté et a pris l'humanité en horreur ; à tous il tient sa maison fermée, refusant ses soins. Comment un charmant étourdi, Marcel Graindor, pénètre-t-il jusqu'au docteur? Comment le vieux savant est-il ému de la démarche de l'enfant qui vient demander ses soins pour un pauvre enfant dont l'état est désespéré? Inutile de le raconter ; il suffit de dire que la misanthropie de Nicolas Braah disparaît peu à peu et que la maison fermée devient la maison ouverte à tous ceux qui ont besoin de soins. De sympathiques personnages se groupent autour des deux personnages principaux. Dans ce volume, comme dans le précédent, l'heureuse influence de la religion est franchement indiquée.

Mlle Carpentier a eu ses *Enfants d'Alsace et de Lorraine* récompensés par l'Académie ; on ne choisit pas toujours si bien à l'Institut.

MANUEL ÉLÉMENTAIRE DE DROIT CIVIL, par E. Colmet de Santerre, professeur à la Faculté de droit de Paris, tome III. Un volume in-12. Prix : 4 fr. 50

Ce troisième et dernier tome dément pas la bonne opinion que les deux premiers avaient fait concevoir de ce *Manuel.* C'est le répertoire le plus abrégé et le plus sûr qu'on puisse trouver sur l'ensemble des matières du code civil. Le tome III traite du contrat de mariage (conventions pécuniaires), de la vente, de l'échange, du louage, de la société, du prêt, du dépôt, des contrats aléatoires (jeu, pari, rente viagère), du mandat, du cautionnement, de la transaction, de la contrainte par corps, du nantissement, des privilèges et hypothèques.

Ces diverses et multiples matières ne sont pas traitées avec développement dans un volume in-12 de 300 pages, mais sur chacune la définition sûre, les notions claires et les points principaux de la doctrine sont indiqués avec la précision, le discernement et la clarté que donnent une

solide expérience de l'enseignement éclairée par la philosophie et le sens chrétien. Ces trois petits volumes forment un excellent complément au chapitre *de justitiâ et jure*, généralement un chapitre vieilli de la plupart des théologies d'usage courant.

LE PATRON. Sa fonction, ses devoirs, ses responsabilités, par CHARLES PÉRIN, correspondant de l'Institut de France. Un volume in-12 de 190 pages. Prix : 2 francs

Les émeutes dont la Belgique vient d'être le théâtre, les grèves désolantes qui se prolongent en France et en Amérique, les troubles de Londres récents encore, tous ces événements, qui accusent coup sur coup la fermentation qui travaille les couches profondes des classes laborieuses et semblent les indices d'une immense révolution sociale, donnent à ce livre une vive actualité.

De tous côtés, dans les classes dirigeantes, se trahit la préoccupation de trouver un remède à la situation, mais si les bonnes volontés ne font pas défaut, beaucoup sont annihilées par le manque de direction. Le terrain est si dangereux qu'on hésite à s'y orienter sans guide.

Le livre de M. Périn sera ce guide pour tous les patrons chrétiens.

Le nom de l'auteur, dont la science économique fait autorité, nous dispense de faire l'éloge de l'ouvrage.

LE LIVRE DES PATRONAGES. Conseils aux jeunes filles apprenties, employées, ouvrières, engagées en service, qui composent les patronages, par M. DE GRANSAËRT. Un volume in-12 de 315 pages. Prix : 1 fr. 85

Les personnes qui s'occupent des patronages de jeunes ouvrières, ont pu constater que dans les nombreuses publications à l'usage des jeunes filles, aucune ne répondait absolument aux besoins de leur œuvre.

Les manuels d'enfants de Marie, les recueils de conseils, etc., s'adressent pour la plupart aux jeunes filles vivant dans le monde ou aux élèves des pensionnats ; aucun livre n'a encore paru qui ait été fait spécialement pour la classe, cependant si nombreuse, où se recrutent les associées des patronages : ouvrières, employées de commerce, domestiques.

L'auteur du *Livre des Patronages* s'est proposé de combler cette regrettable lacune et tout en donnant à ses conseils la forme de causeries gaies et familières, il a tenu à s'inspirer des auteurs les plus sûrs en matière de foi et de morale. De nombreuses citations, appropriées au besoin moral de la classe ouvrière, et choisies avec soin dans les écrits des saints ou ceux des maîtres de la vie spirituelle, sont, aux yeux de l'auteur du *Livre des Patronages*, la meilleure garantie du bien qu'il espère lui voir produire.

LA MÈRE DE FAMILLE OU LA MAITRESSE DE MAISON

Un volume in-12. Prix : 1 fr 50

C'est le manuel de la science du ménage, le livre de la mère de famille; sans doute, l'auteur ne dit rien de bien nouveau, mais il présente ses conseils sous une forme neuve, attrayante, et tout à fait appropriée au besoin de notre temps. Dans un style plein de charme et de naturel, il tempère l'austérité du devoir par un excellent choix d'exemples, comme il relève les soins les plus vulgaires en apparence par de nobles pensées. L'expérience. la raison, la religion, voilà ses guides; ils ne peuvent l'égarer. Ne craignons donc pas de le dire, la famille bien pénétrée de l'esprit de cet ouvrage, nous offrirait souvent l'image d'un paradis terrestre.

Dans ce livre utile à tous, que de pages délicieuses sur la bonté et la grâce de la mère, sur la beauté du repas de famille, sur l'économie, sur l'importance de l'éducation maternelle et de la vie de famille. Les familles d'une *fortune médiocre* surtout trouveront ici les conseils les plus salutaires et les plus pratiques. A. R.

LE PETIT MARQUIS, par Willia. Un volume in-12 de 268 pages. Prix : 3 fr. 50

Sous ce pseudonyme se cache une femme du monde qui, sous un autre nom, publia une étude historique mentionnée par l'Académie française. Cette nouvelle œuvre, qui est pleine de grâce et de fraîcheur, peut être mise entre toutes les mains. On voit que l'auteur est une personne de mérite, ayant de l'instruction, le goût des vers, l'habitude du monde, mais le don créateur n'est pas joint à tant d'excellentes qualités. Les sentiments élevés, les saines et fortes idées règnent dans tout ce récit; mais il ne vit pas et intéresse peu : le petit marquis naît, se développe, devient un homme, fait des vers et en inspire, meurt sur le champ de bataille en 1870, est pleuré de tous, sauf du lecteur, aux yeux de qui il n'a pas vécu.

Le volume se termine par *le Peintre de fleurs,* une courte nouvelle d'une agréable originalité mais qui n'a pas plus de souffle ni de vie. C'est grand dommage. Pourquoi écrire des romans, quand l'essence du roman, son principe, l'art d'intéresser, fait complètement défaut ? Des auteurs très vulgaires le possèdent parfois, témoins Ducray-Duménil et Paul de Kock ; parfois il est refusé à des plumes distinguées qui devraient, semble-t-il, appliquer à d'autres genres leur travail et leurs efforts.

ESQUISSES PROVINCIALES, par M. C. Meunier. Un volume in-12 de 345 pages. Prix : 2 fr. 50

Ces *Esquisses provinciales* sont au nombre de onze; ce sont des nouvelles, d'importance et de valeurs diverses, dont quelques-unes ne justifient

que fort imparfaitement l'épithète de provinciales, car certains types et certaines situations sont plutôt parisiens. Cela importe peu, du reste, si le livre est de facile et saine lecture. Or, la lecture est facile, et généralement l'inspiration est bonne. Il est telles nouvelles, comme *la Médaille de Saint-Benoît, les Prétendants de Monique*, deux récits de 1870, ou *la Bonne d'enfants*, qui procèdent d'une excellente inspiration. D'autres, sans cesser d'être honnêtes, mais d'une honnêteté mondaine, sont plus légers. Dans un des récits, le plus important peut-être au point de vue de la leçon qui s'en dégage, — l'auteur montre que dans le mariage, l'extrême tolérance du mari et l'extrême rigueur ont leurs dangers, — des situations sont dépeintes qui, possibles à Paris, sont absolument impossibles en province. Tout cela n'empêche pas l'ensemble d'être, comme nous le disions, de lecture agréable et honnête.

PAULIN TALABOT, sa vie et son œuvre (1799-1885), par le baron ERNOUF
Un volume in-12 de 215 pages. Prix : 3 francs

M. le baron Ernouf raconte en deux cents pages, très compactes, très nourries de faits, la vie de M. Talabot, ancien directeur de la Compagnie de Paris-Lyon-Méditerranée. Paulin Talabot, né en 1799, entré jeune à l'école polytechnique, mêlé aux saint-simoniens et, comme plusieurs d'entre eux, jeté dans le mouvement industriel qui a pris depuis des proportions si formidables, a donc connu presque toutes les affaires importantes du siècle. Il a pris la part la plus active, la plus décisive à quelques-unes, et entre autres à la création des chemins de fer, à l'organisation du système financier de ces grandes exploitations. Le récit de M. le baron Ernouf, parfaitement compris à ce point de vue d'utilité, est du plus grand intérêt.

Le volume convient également aux jeunes gens, qui peuvent y trouver des motifs d'émulation et d'ambition généreuse, en tous cas l'exemple de ce que peuvent la persévérance et l'énergie, et aux hommes mûrs désireux de connaître mieux une importante partie, et la moins vulgairement connue, de l'histoire contemporaine.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages ; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ABIME (l'), poésies, par Maurice Rollinat. 1 vol. in-18 jésus de 296 pages. Prix : 3 fr. 50

ALLEMANDES ; grandes et petites dames, par l'auteur de *l'Impératrice Wanda*. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

ARMÉES MODERNES (les) par le lieutenant-colonel Hennebert. 1 vol. in-18 jésus de VIII-348 pages. Prix : 3 fr. 50

CAMPAGNE DE 1870-1871 : la première armée de la Loire ; par le général d'Aurelle de Paladines. 4me *édition*. 1 vol. in-18 jésus de VIII-330 pages. Prix : 4 fr.

CAPITALE DE L'ART (la) par Albert Wolff. 1 vol. in-18 jésus de X-384 pages. Prix : 3 fr. 50

CARRÉS MAGIQUES (les) nouvelle étude ; par M. Frolow, ingénieur, in-8° de VI-46 pages, avec 7 planches. Prix : 3 fr.

CHEVALIER DE KÉRAMOUR (le), la Bague de chanvre, par Paul Féval. 1 vol. in-18 jésus de 454 pages. Prix : 3 fr.

CITÉ CHINOISE (la), par G. Eugène Simon, ancien consul de France en Chine. 1 vol. in-18 jésus de 399 pages. Prix : 3 fr. 50

COALITION DE 1701 CONTRE LA FRANCE (la), 1700-1713, par le marquis de Courcy. 2 vol. in-8° avec portraits. Prix : 16 fr.

CONTEMPORAINS (les). Études et portraits littéraires ; 2me série ; Leconte de Lisle ; José ; Maria de Heredia ; Armand Silvestre ; Anatole France ; le Père Monsabré ; M. Deschanel et le romantisme de Racine ; la comtesse Diane ; Francisque Sarcey ; J.-J. Weiss ; Alphonse Daudet ; Ferdinand Fabre, par Jules Lemaître. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50
(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

CONTE DE L'ABBÉ FERRET (les), Pauvre fou ! le Pavé, l'Enfant adoptif, le Témoin, etc. 1 vol. in-18 jésus de 281 pages. Prix : 3 fr.

COSTUME HISTORIQUE (le), 500 planches, 300 en couleurs, or et argent, 200 en camaieu, avec des notices explicatives et une étude historique, par A. Racinet ; 19me livraison ; in-folio de 112 pages et 23 planches dont 2 doubles. Prix : 25 fr.
Edition in-4°. Prix : 12 fr.
(*L'ouvrage formera 20 livraisons*)

DERNIERS DISCOURS POPULAIRES, par Édouard Laboulaye. 1 vol. in-18 jésus de 396 pages. Prix : 3 fr. 50

DISCIPLINE, par Alphonse de Launay. 1 vol. in-18 jésus de 331 pages. Prix : 3 fr. 50

DISCOURS PARLEMENTAIRES (les Cinq), 1859-1860, par Ernest Picard. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr.

DU SENTIMENT MORAL ET RELIGIEUX ; Droits et devoirs du cœur dans l'ordre des croyances, par l'abbé H. Avoine. 1 vol. in-8° de VIII-423 pages. Prix : 7 fr. 50

ÈVE FUTURE (l') par le comte de Villiers de l'Isle-Adam. 1 vol. in-18 jésus de IX-379 pages. Prix : 3 fr. 50

FEMMES DES TUILERIES (les) Marie-Louise et le duc de Reichstadt, par Imbert de Saint Amand. 1 vol. in-18 jésus de 424 pages. Prix : 3 fr. 50

FILS DU SIÈCLE (les) par Albert Delpit. 1 vol. in-18 jésus de 309 pages. Prix : 3 fr. 50

FIN DE SATAN (la) par Victor Hugo. 1 vol. in-8° cavalier de 340 pages. Prix : 7 fr. 50
(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

FRÉDÉRIC-FRANÇOIS-XAVIER DE MÉRODE, ministre et aumônier de Pie IX, archevêque de Mélitène, sa vie et ses œuvres, par Mgr. Besson, évêque de Nîmes, Uzès et Alais. 1 vol. in-18 jésus de VII-436 pages et portrait. Prix : 3 fr. 50

GANT DE CONRADIN ; Manfred ; par Emile Moreau. Petit in-8° de XX-402 pages. Prix : 4 fr.

GERMINIE LACERTEUX, par Edmond et Jules de Goncourt, édition illustrée de dix compositions par Jeanniot, gravées à l'eau-forte par L. Muller, tirées hors texte avec une deuxième préface inédite préparée pour une édition posthume. 1 vol. petit in-4°. Prix : 25 fr.
(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

HISTOIRE DE LA MARINE FRANÇAISE sous la première République, par E. Chevalier, capitaine de vaisseau. 1 vol. in-8°. Prix : 7 fr 50

IRÈNE, par la princesse Olga Cantacuzène-Altieri. 1 vol. in-18 jésus de 323 pages. Prix : 3 fr 50

JUIF (le), le Judaïsme et la Judaïsation des peuples chrétiens, par le chevalier Gougenot des Mousseaux. 2me édition. 1 vol. in-8° de XLIV-513 pages. Prix: 7 fr 50
(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

MADEMOISELLE POMME, roman, par Mlle Alice Regnault. 1 vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

MADONE (la), roman parisien, par Jacques Normand. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

MARC LE NIHILISTE, par Gontcharof. Traduit du russe et adopté par Eugène Gothi. 1 vol. in-18 jésus de 303 pages. Prix : 3 fr.

MARIAGE D'AFRIQUE, par Marcel Frescaly. 1 vol. in-18 jésus de 397 pages. Prix : 3 fr. 50

MÉMOIRES D'UN SEIGNEUR RUSSE, par Ivan Tourgueneff. Traduits par Ernest Charrière. 2 vol. in-18 jésus. Tome I, XXX-255 pages ; t. II, 247 pages. Prix : 2 fr. 50

MONSIEUR DE MORAT, par Edmond Tarbé. 1 vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

MONSIEUR JEAN, par Ferdinand Fabre. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

MILLE ET UNE NUITS DU THÉATRE (les), par Auguste Vitu. 2me série. 1 vol. in-18 jésus de 392 pages. Prix : 3 fr. 50

NOS ENFANTS ; Hélène, par André Theuriet. 1 vol. in-18 jésus de 335 pages. Prix : 3 fr. 50

OPIUM (l'), roman, par Paul Bonnetain. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

ORNEMENT POLYCHROME (l') 2me série. 120 planches en couleurs, or et argent (art ancien et asiatique, Moyen Age, Renaissance, XVIIe, XVIIIme et XIXme siècles) ; recueil historique et pratique, avec des notices explicatives, publié sous la direction de M. A. Racinet. Livraison 6. Grand in-4° de 26 pages et 12 planches. Prix : 20 fr.
(*L'ouvrage comprendra 10 livraisons*)

PAPA FORTIN, par Louis Ulbach. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

PATRON (le), ses fonctions, ses devoirs, ses responsabilités, par Charles Périn, correspondant de l'Institut de France. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 2 fr.

PENSÉES D'UN PAPE, publiées par la marquise de Blocqueville. 1 vol petit in-32 de 144 pages. Prix : 2 fr.

PORTRAITS HISTORIQUES ; Philippe de Commynes ; le Grand Condé ; Mazarin ; Frédéric II ; Louis XV et Marie-Thérèse, par R. Chantelauze. 1 vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50

QUERELLES DE PHILOSOPHES ; Voltaire et J.-J. Rousseau, par Gaston Maugras. 1 vol. in-8° de VIII-607 pages. Prix : 7 fr. 50

RICHARD WAGNER, par Catulle Mendès. 1 vol. in-18 jésus de VII-298 pages. Prix : 3 fr. 50

ROMAN DE FOLLETTE (le), par Aurélien Scholl. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

ROMAN RUSSE (le), par le vicomte E. Melchior de Vogüe. 1 vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50

ROMANTISME DES CLASSIQUES (le). 5me série. Le Théâtre de Voltaire ; par Émile Deschanel, professeur au Collège de France. 1 vol. in-18 jésus de 448 pages. Prix : 3 fr. 50

SCIENCE ET PHILOSOPHIE, par M. Berthelot, sénateur, membre de l'Institut. 1 vol. in-8° de XX-496 pages. Prix : 7 fr. 50

SORCIER DE KERVISTEL (le), par Gabrielle d'Ethampes. 1 vol. in-18 jésus de 297 pages. Prix : 2 fr.

SOUVENIRS DE GUERRE, par le marquis de Belleval. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

SOUVENIRS ET RÉFLEXIONS POLITIQUES. Documents pour servir à l'histoire contemporaine, par Gaston de Saint-Valry. 2 volumes grand in-18. Prix : 7 fr.

STYLES (les), 700 gravures classées par époques ; notices par Paul Rouaix. 1 vol. in-4° de 330 pages. Prix : 30 fr.

TOURS DE BARCHESTER (les) ; par Anthony Trollope. Roman traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par L. Martel. 2 vol. in-18 jésus. Tome I, 259 pages ; t. II, 268 pages. Prix : 2 fr. 50
(*Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*)

TOUT PRÈS D'UNE FAUTE, par Gérald. 1 vol. in-18 jésus de 327 pages Prix : 3 fr. 50

TROIS COUPS DE FOUDRE, par Ludovic Halévy. 1 vol. in-16 illustré de 1 frontispice, 3 grandes gravures, 3 entêtes et 3 culs-de-lampe dessinés par Kauffmann et gravés à l'eau-forte par T. de Mare. Prix : 12 fr.
(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

UN BULGARE (A la veille), par J. Tourgueneff. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Le Gérant : F. WATTELIER.

Tome XXI. N° 7 . **Juillet 1886**

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

UN CRIME D'AMOUR, par Paul Bourget. Un volume in-18 de II-300 pages 1886. Paris. Prix : 3 fr. 50

On ne saurait, sans une réelle injustice, nier le grand talent qui éclate dans le nouveau livre de M. Paul Bourget ; une pénétration profonde, une puissance d'analyse rare, une intuition de tous les ressorts des passions, se manifestent plus et mieux même ici que dans son premier livre, *Cruelle Énigme*.

L'auteur n'a dans son drame que trois personnages : l'amant, la femme, le mari ; l'histoire est celle d'une séduction, elle paraît inspirée par les premières scènes d'un autre roman, *M. de Camors ;* on y trouve l'amant noble et charmant, le mari, honnête homme et confiant, la femme légère et passionnée, les mêmes scènes d'amour, de mépris et de douleur.

Feuillet est dépassé par la vigueur de M. Bourget ; l'un dessine les lignes extérieures d'une figure, l'autre fouillera jusqu'aux entrailles.

Armand de Guerne est donc l'amant d'Hélène, femme de son ami d'enfance, de l'ingénieur Alfred Chazel, elle l'aime passionnément, lui la domine, et lorsqu'elle s'est donnée à lui, son esprit sceptique se met en défiance et il pense que faible pour lui, elle a pu l'être pour d'autres. Hélène jouit quelque temps de son coupable bonheur, mais, à la fin, les soupçons de son mari s'éveillent, il souffre cruellement, blessé dans ses deux affections : son amour d'époux et sa loyale amitié ; enfin, avec la droiture d'un homme d'honneur, il va trouver Armand de Guerne et lui avoue sa jalousie.

Armand, troublé jusqu'au fond de l'âme, le rassure, le console, en se jurant à lui-même de ne plus tromper cet ami si loyal et si bon, il rompt avec Hélène, et cela d'une façon cruelle, fatigué qu'il est de cette longue intrigue. Elle est folle, désespérée, et elle cède à la séduction d'un autre homme ; voilà, non pas un crime d'amour, mais trois crimes.

Elle révèle tout à Armand, en lui criant ce mot de l'enfer : Vous m'avez perdue.

Armand s'éloigne, et ici, se trouvent de belles pages sur les douleurs engendrées par le doute et la négation de Dieu. Il est bien près de croire,

d'élever les yeux au ciel et de crier : Notre Père ! Mais l'auteur n'a pas voulu ce dénouement consolant.

Armand se repent sans se confesser, il retrouve Hélène qui, elle aussi, en voyant son mari désolé, son petit enfant négligé, frappée dans son amour, dans son orgueil, abaissée par le souvenir amer du passé, est revenue au bien, veut être une honnête femme. Espérons qu'elle y réussira, et

« Qu'un vrai remords, né de douleurs »

suppléera au repentir, à la confession, à la pénitence du chrétien.

Inévitablement, le livre de M. Bourget devrait aboutir à une conclusion chrétienne ; il a démontré la vanité des passions, le trouble et la douleur qu'elles laissent après elles ; ses héros sont aussi malheureux que criminels, ils veulent vivre, réparer, et ils se fient à leurs propres forces, dont l'expérience a démontré la faiblesse ! Ils sont nés sous la foi chrétienne, ils la connaissent et ils ne se tournent pas vers elle ! C'est une inconséquence ; conduit de déduction en déduction à cette inévitable fin, l'auteur s'est arrêté ; l'esprit du siècle, la négation obstinée, l'esprit sectaire qui règnent aujourd'hui l'ont emporté — et c'est grand dommage, non pour le livre, mais pour l'écrivain.

Si la jeunesse était sage, *Crime d'amour*, aussi bien que *M. de Camors*, pourraient lui donner un sérieux enseignement, mais elle ne verrait pas le fiel qui est au fond de la coupe des voluptés, elle n'en verrait que les bords. Donc, certainement, ce livre n'est pas fait pour elle.

NOUVELLES PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES, *Horace et Virgile*, par GASTON BOISSIER, de l'Académie française. Un volume in-12 de 378 pages et deux cartes. Prix : 3 fr. 50

Voici un livre bien fait pour protester contre les idées par trop exclusives de M. Raoul Frary, à l'endroit du latin, et pour enchanter tous les esprits distingués, curieux des lettres anciennes, et toujours empressés d'accueillir quelques révélations sur les grands hommes d'autrefois, que leurs œuvres éternelles rapprochent de nous. L'empire romain est mort, succombant sous sa puissance même, on pourrait dire sous sa masse. Que nous reste-t-il des plus grands empereurs ? Quelques traits gravés sur les tablettes de l'histoire par des annalistes dont le temps n'a même pas intégralement respecté les œuvres. C'est ainsi qu'ils vivent, morts cependant, après tant de siècles d'omnipotence. Et leur existence souveraine n'est même pas très scrutée par les savants. C'est aux poètes que ceux-ci vont

tout droit, aux poètes immortels, qui furent l'honneur de leur temps, et qui restent le charme éternel du monde.

M. Gaston Boissier se plaît dans la résurrection romaine, ou plutôt dans l'auscultation très posthume de cette formidable puissance. Dans un précédent volume, il a remué bien des cendres; il a fait parler le sol, pour ainsi dire, à des endroits jadis célèbres et ensevelis maintenant sous la poussière des siècles. Son œuvre est une œuvre d'évocation, et par là même extraordinairement intéressante. Il compte parmi les modernes les plus hardis qui, peu satisfaits de la chronologie, ont cherché à rétablir la vie même des anciens. Dans un autre ordre d'idées, c'est un peu une besogne à la Cuvier, et qu'il faut accomplir, avec des données en quelque sorte immatérielles. Je comprends cette passion, car c'en doit être une, et bientôt tout à fait dominante. Seulement, outre une divination pour ainsi dire native, il y faut une dose extraordinaire de savoir.

M. Gaston Boissier, avec une pénétration sans pareille, a ressuscité déjà la vie romaine, partout où elle s'est manifestée. Ce n'est pas un écrivain de cabinet qui soupçonne des choses. C'est un voyageur qui, ses auteurs en main, a parcouru toute l'Italie, interrogeant un sol bien métamorphosé par les siècles, souvent muet, mais dont le mutisme même était pour lui d'une souveraine éloquence. Rome fut si grande, que morte elle impose encore. Est-ce que nous ne retrouvons pas ses traces partout, jusqu'aux extrêmes limites de nos possessions africaines, où se tiennent encore debout les ruines majestueuses, attestations posthumes de sa prépondérance? M. Gaston Boissier, dans son précédent volume, a fait parler les choses mortes, les villes usées, désertes ou ensevelies, le port d'Ostie comme l'aristocratique Pompéï. Aujourd'hui, ses promenades le conduisent vers les lieux chantés par les poètes, ou bien que les poètes les plus célèbres, Horace et Virgile, ont rendus à jamais célèbres.

Dans son livre, le savant académicien semble s'être donné un double but. Chez Horace il a étudié l'homme, tout aussi curieux que le poète ; chez Virgile, il a étudié l'œuvre, suivant le poète pas à pas, dans cette autre odyssée où sont énumérés, d'une façon épique, tous les titres de noblesse de Rome et son origine légendaire, dont l'histoire s'est montrée impuissante, d'ailleurs, à fixer les premiers épisodes, d'une façon précise. Tout appartenait à la conjecture, et la poésie avait bien le droit d'user et même d'abuser de cet état de choses. L'Énéide est le poème de Rome, le plus parfait qui ait été jamais composé; toutes ses pages n'atteignent pas, sans doute, la même hauteur, mais il serait bien difficile d'y signaler des faiblesses. Dix-huit siècles et plus ont passé là-dessus, et le poème a eu

raison du temps. Il vivra éternellement, c'est-à-dire aussi longtemps que ce monde aura souci des choses de l'esprit, et qu'il y aura des hommes enthousiastes et qualifiés pour entretenir, dans l'élite, ce feu sacré qui est le culte des belles choses.

Il appartenait à notre époque de faire revivre les civilisations antiques, sous leur double face, idéale et matérielle. Grâce aux savants et aux chercheurs, l'histoire la plus reculée n'est plus une simple chronologie; les peuples vivent, et leurs mœurs comme leurs coutumes sont en partie connues. L'investigation historique, fille de ce siècle, a déjà accompli des merveilles, et le passé, si éloigné qu'il soit, commence à n'avoir plus de secrets. La critique a suivi ce mouvement fécond, et ce livre en est une preuve prépondérante. Marcher avec l'Énéide pas à pas, montrer la partie réelle de ce grand poème légendaire, retrouver les traces du héros troyen partout où le conduisit la destinée, partout où le conduisit Virgile, tel est le but que s'est proposé M. Gaston Boissier. Et si, précédemment, grâce à son culte pour l'antiquité romaine, il a pu nous ressusciter des villes mortes, ensevelies même sous les sables, son très remarquable et très intéressant livre d'aujourd'hui, suivant, partout, les étapes virgiliennes, évoque, sur les lieux mêmes, toutes les phases de la genèse romaine. Il sera désormais indispensable à quiconque voudra se donner la jouissance du même pèlerinage.

LA LIGUE ET LES PAPES, par HENRI DE L'ÉPINOIS. Un volume in-8°
Prix : 7 francs

Les dix années écoulées de 1585 à 1595 peuvent assurément être mises au nombre des plus agitées de notre histoire.

En 1585, le manifeste du cardinal de Bourbon, du duc et du cardinal de Guise, indique le commencement de l'action militaire de la Ligue. En 1595, l'absolution donnée au roi Henri IV par le souverain Pontife, Clément VIII, en marque la fin.

Quels ont été alors les pensées et les actes du roi et des ligueurs?

Quels ont été surtout les pensées et les actes des souverains Pontifes, de leurs nonces et de leurs légats? Voilà ce que M. de l'Épinois a voulu rechercher dans l'étude qu'il publie sous ce titre : *la Ligue et les Papes*.

On en comprend l'intérêt, car cet ouvrage nous reporte au XVIe siècle, à la fin de la Renaissance : c'est l'époque de Catherine de Médicis et du dernier des Valois. Autour de Henri III on rencontre non seulement ses favoris : les ducs de Joyeuse et d'Épernon, mais aussi ses conseillers : Bellièvre et Villeroy et ce duc de Nevers, français par le bon sens avec toutes les grâces italiennes. A côté, paraît le brillant duc Henri de Guise,

puis ses frères : le cardinal, les ducs de Mayenne et de Nemours, ses lieutenants : Brissac, La Chastre, Laval-Bois-Dauphin; un peu à l'écart se tient le duc de Montmorency, quasi roi dans le Languedoc; plus loin, Henri de Bourbon, roi de Navarre, avec son âme guerrière et sa verve béarnaise, rencontrera comme adversaire Alexandre Farnèse, un petit-fils de Charles-Quint. Sur l'arrière-plan, on aperçoit ces figures d'Espagnols : Bernardino de Mendoza, J.-B. de Tassin, Diego d'Ibarra, agents fidèles de Philippe II.

En face de tout ce monde qu'ils dominent du haut de la chaire de saint Pierre, nous voyons les papes : Sixte-Quint, avec son coup d'œil de politique, Grégoire XIV, avec sa résolution d'empêcher à main armée l'avènement au trône d'un prince protestant, et ce Clément VIII qui a pour la France les tendresses et les inquiétudes d'un père; ils ont tour à tour comme nonces et comme légats dans notre pays un Frangiponi, un Morosini, un Sega, un Landrians, un Médicis.

Les événements sont à la hauteur des personnages.

Voici la prise d'armes des Guise, l'invasion des réîtres allemands arrêtés aux combats de Vimory et d'Auneau; voici les barricades élevées soudain dans les rues de Paris; le duc et le cardinal de Guise frappés dans le château de Blois; Henri III tombant, six mois après, sous le poignard; puis les grands coups d'épée donnés à Arques et à Ivry, à Paris et à Rouen; les émeutes populaires et les manifestations bourgeoises, les conférences dans les États généraux prétendant à l'abjuration de l'héritier de la couronne au seuil de l'église de Saint-Denis.

On voit quelles scènes et quels souvenirs, quelle hauteur et quelle fierté des âmes ! Combien les esprits sont résolus et les cœurs ardents ! C'est qu'en fin de compte, il y a ici en jeu deux causes sacrées : la religion à défendre contre les protestants et la patrie à protéger contre les Espagnols. Opposées alors l'une à l'autre et ennemies, toutes deux doivent triompher pour que l'on retrouve plus tard, heureuse et forte, la France catholique et monarchique d'Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV.

M. de l'Épinois a eu à sa disposition, pour mener à bien cette grande étude, non seulement tous les documents conservés à la bibliothèque nationale et aux archives, mais encore ceux des archives du Vatican qui ont servi de point de départ et de fondement à son excellent travail.

LES INSTITUTIONS DE SPARTE, par M. Victor Canet, professeur à la Faculté catholique des lettres de Lille. — Un volume in-8° de XVIII-488 pages. Prix : 4 francs *franco*.

Ce livre n'était point facile à faire, et il a nécessité de longues et délicates recherches. Le nom de Lacédémone, il est vrai, n'est étranger à

personne. Tout le monde connaît Lycurgue, Léonidas, Agésilas et Nabis. Le plus humble bachelier se souvient du combat des Thermopyles et de la bataille d'Œgos Potamos : il saura répondre aux questions qu'on lui posera sur les Ilotes, sur l'éducation militaire et étrange donnée aux enfants de Spartiates, et sur les repas en commun, où l'on mangeait le brouet noir ; il ne sera point embarrassé pour répéter les mots plus ou moins authentiques et plus ou moins sublimes que l'on place sur les lèvres des mères lacédémoniennes ; mais cette science ne suffit pas. Il nous faut aujourd'hui plus de détails sur le caractère de ces institutions sociales et politiques, sur l'autorité plus ou moins absolue de ces rois et de ces tyrans ; sur l'action exercée par le culte, par l'éducation, par les assemblées populaires. Nous voulons apprendre la raison des choses, et savoir pourquoi Athènes, la reine intellectuelle et civilisée, fut battue par la barbarie relative des montagnards de la Laconie, et pourquoi ceux-ci furent subjugués à leur tour par la discipline des légionnaires et la fortune de Rome.

Ceux qui liront le volume de M. Canet apprendront tout cela. A l'école de ce chrétien, doublé d'un érudit, ils trouveront même la solution des problèmes qui agitent notre société actuelle. Pour inspirer aux jeunes Spartiates l'horreur de l'ivrognerie, on leur présentait le hideux spectacle d'un ilote enivré ; n'est-il pas utile aux fils de nos générations actuelles de contempler ces peuples esclaves de l'erreur, possédés par les démons de la luxure et de la cruauté, et de nous dire à nous-mêmes : Voilà ce que nous serions, si le Christ n'était pas venu ; voilà ce que nous serons demain si nous oublions l'Évangile et si nous nous éloignons de l'ombre tutélaire de la croix.

Avec sa constitution inhumaine qui annihile l'individu au profit de la patrie, Sparte ne représente-t-elle pas l'idéal rêvé par nos libéraux d'aujourd'hui, d'autant plus affamés de despotisme qu'ils parlent davantage de liberté ? Nos théoriciens modernes ne commencent-ils pas à redire que l'enfant appartient à l'État, avant d'être à sa famille, avant d'être à lui-même, avant d'être au Dieu qui l'a créé ?

De là, à jeter à l'égoût la faible créature qui naît difforme ou mal venue, à faire disparaître du foyer domestique la tendresse, l'affection, la pudeur, à immoler les intelligences, les âmes, les cœurs à ce Moloch, aux doigts crochus et aux entrailles de bronze, qui s'appelle l'État, il n'y a plus qu'un pas à franchir. Regardons attentivement les peuples antiques assis à l'ombre de la mort, et nous bénirons Dieu avec plus d'effusion de ce qu'il est venu ici-bas racheter et guérir non seulement les individus, mais les nations et les sociétés.

L'ABBÉ A. PILLET.

TRENTE-DEUX ANS A TRAVERS L'ISLAM, par Léon Roches, (1832-1864). Tome I : Algérie ; Abd-el-Kader. — Tome II : Mission à la Mecque ; le maréchal Bugeaud en Afrique. Deux volumes petit in-8°. Prix : 12 francs

La première partie des souvenirs de M. Léon Roches, parue il y a quelques années, concernaient l'émir Abd-el-Kader dont il était le secrétaire intime ; ces souvenirs étaient fort intéressants par les révélations qu'ils apportaient sur un personnage des plus curieux qui a joué un grand rôle. Dans sa seconde partie, M. Léon Roches met en scène le vainqueur d'Abd-el-Kader, le maréchal Bugeaud, dont il a été l'interprète de confiance. Si les révélations sont moindres, le vainqueur d'Isly étant plus connu qu'Abd-el-Kader, l'intérêt persiste, et de nombreuses anecdotes, lestement racontées, piquent la curiosité du lecteur.

Mais, ce n'est cependant peut-être pas dans les pages consacrées au maréchal que se trouve le plus grand intérêt du nouveau volume de de M. Léon Roches ; pour bien des gens, il sera surtout dans celles où il raconte ses hardis voyages à Kairouan et à la Mecque ; là se continuent les révélations sur « l'Islam ». Connaissant le monde musulman, M. Léon Roches avait compris que, si une autorité révérée du mahométisme tout entier affirmait aux Arabes que, le jugement de Dieu se prononçant dans les victoires des Français, ils pouvaient se soumettre à leur domination, l'émir Abd-el-Kader perdrait immédiatement une grande partie de son influence ; de là sa proposition au général Bugeaud d'aller à Kairouan et à la Mecque, dans les deux villes saintes, faire signer un « fettoua » en ce sens. Certes l'entreprise était hasardeuse, mais elle pouvait entraîner les plus heureuses conséquences pour la domination française en Algérie ; M. Léon Roches, familiarisé avec la vie arabe, pouvait réussir et, d'ailleurs, il le dit lui-même, il n'aurait pas été fâché de terminer, par une mort utile au service de la France, une vie qui lui pesait lourdement.

Voilà donc le hardi interprète, de nouveau déguisé en musulman et se rendant à Kairouan, la ville sainte de Tunisie, dont l'entrée était interdite à tout *Roumi* et sur laquelle on ne prévoyait guères alors que flotterait le drapeau français. Il réussit pleinement dans cette première partie de sa mission difficile, et cela l'encouragea à tenter la seconde ; cette fois le but, la Mecque, était plus difficile, les dangers étaient plus grands. Chemin faisant, il s'arrête au Caire, où il fait approuver son « fettoua », et cet arrêt fournit au voyageur l'occasion de pages intéressantes sur Mehemet-Ali et sa civilisation de parade, dont l'Europe a été trop facilement dupe. Le voyage de la Mecque faillit mal tourner pour l'imprudent ; reconnu comme roumi, il aurait payé de sa vie ce que les musulmans regardaient

comme un sacrilège, si un ami dévoué n'avait prévenu les assassins et ne l'avait fait brusquement enlever, en apparence pour le punir, en réalité pour le sauver.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'intérêt que présente ce volume, ce simple exposé suffit pour l'indiquer. On voit le monde musulman peint par un homme qui le connaît. Peut-être serait-on en droit de lui reprocher un peu de partialité pour les mahométans, mais cela ne nuit pas à l'exactitude des tableaux, et l'on comprend que la reconnaissance ait disposé M. Léon Roches à l'indulgence. Tel qu'il est, son voyage de trente-deux ans à travers l'Islam constitue l'une des plus curieuses peintures de ce monde musulman qui s'impose plus que jamais à l'attention ; il vient donc bien à son heure.

A. R.

MAÇONNERIE PRATIQUE. — Rituel du trente-troisième et dernier degré de la Franc-Maçonnerie, rite écossais ancien et accepté, par le Très Puissant Souverain grand commandeur d'un des suprêmes conseils confédérés à Lausanne, en 1875. Édition sacrée s'adressant exclusivement aux Francs-Maçons réguliers; ornée d'une planche mystérieuse avec explication et d'une collection de portraits maçonniques; suivie de l'encyclique *Humanum genus ;* publiée par un profane. Tome second, seconde édition, in-12 de VII-532 pages. Prix : 6 francs.

Nous avons rendu compte du premier volume de la *Maçonnerie Pratique*, ouvrage le plus instructif et le plus complet qui, depuis longtemps, ait été publié sur le Rite Écossais. Le second volume a plus de valeur encore, parce qu'il contient le secret même de la maçonnerie, qui n'avait pas été révélé jusqu'à ce jour au public et que l'immense majorité des Maçons eux-mêmes ne connaissent pas. Car, il faut bien le savoir, ces hommes qui ont sans cesse à leur bouche dans leurs réunions, les mots de lumière et de liberté, sont un grand troupeau de gens qui laissent leur esprit à la porte des loges et suivent les yeux fermés des chefs coupables. Voici, en effet, quelles révélations sont faites au franc-maçon qui est admis au plus haut grade, le trente-troisième. C'est l'initiateur qui parle :

« La Maçonnerie, n'étant rien moins que la Révolution en action, la conspiration en permanence contre le despotisme politique et le despotisme religieux, ne s'est pas affublée elle-même de ces décors ridicules (cérémonies et insignes de la Maçonnerie).

» Il fallait déjouer les intrigues des prêtres et des rois qui voulaient pénétrer dans la Maçonnerie pour la détruire. C'est pour cela que « les chefs de la Maçonnerie » virent sans sourciller la Maçonnerie transformée en apparence en une société, aussi insignifiante que possible, de bienfai-

sance et de charité, dont ces puissants de la terre croyaient tenir le haut bout, et leur laissèrent déclarer que la religion et la politique étaient complètement étrangères à la Maçonnerie.

» Il y a donc lieu pour vous, Frère, à subir et à accepter toutes ces absurdités ridicules, qui sont pour l'ordre le pavillon protecteur à l'ombre duquel elle peut, acceptée partout, travailler dans l'ombre et le secret au sublime but qu'elle est destinée à atteindre.....

» Notre grand maitre (l'homme) est tombé sous les coups de trois assassins, (qui sont : la loi, la propriété, et la religion...).

» De ces trois ennemis infâmes, c'est la Religion qui doit être le souci constant de nos attaques meurtrières; parce qu'un peuple n'a jamais survécu à sa religion et que c'est en tenant la religion que nous aurons à notre merci la loi et la propriété. »

Ainsi la maçonnerie c'est la guerre sociale, c'est surtout la guerre religieuse ; préparée dans l'ombre par quelques criminels ; des millions de séides, plus habituellement hallucinés que les esclaves du Vieux de la Montagne, en exécutent le plan qu'ils ne connaissent pas, autant que les circonstances le permettent, employant comme armes, la parole, la plume, l'enseignement, les relations de famille, les relations sociales, l'influence pratique, « la richesse, la ruse et la violence ».

Voilà ce qu'est la Maçonnerie. La voilà tirée de ses antres au grand jour. L'auteur de la *Maçonnerie Pratique*, en opérant cette révélation, rend un service insigne à la société.

Son second volume contient : le formulaire d'initiation du trente-troisième degré, qui est la partie la plus importante ; le compte rendu officiel du Grand congrès de Lausanne en 1875, où l'on voit siéger pour la France M. Crémieux et le sénateur Guiffrey, le Tuileur des trente-trois degrés de l'Écossisme ; un abrégé de l'histoire du Rite français ; l'encyclique *Humanum genus*.

Il va sans dire qu'un tel ouvrage ne peut être mis qu'entre les mains des personnes graves. La Maçonnerie dévoilée est loin d'être propre.

CROMWELL ET MAZARIN. Deux campagnes de Turenne en Flandre. La Bataille des Dunes, par le lieutenant-colonel Jules Bourelly. Un volume in-12 de VIII-336 pages. 1885. Paris. Prix : 4 francs

L'estimable biographe du *Maréchal de Fabert*, M. le lieutenant-colonel Bourelly, vient d'ajouter à ses études historiques une nouvelle page tirée des relations diplomatiques entre la France et l'Angleterre sous le

ministère de Mazarin. Guizot et M. Chéruel avaient, à des points de vue différents, traité le même sujet. Mais ni l'un ni l'autre n'avait pu entrer dans les détails que comportent les opérations de Turenne en Flandre. C'est à en raconter les péripéties que notre auteur s'est de préférence attaché.

Il n'a rien négligé pour mener à bien son œuvre. Le riche dépôt des affaires étrangères mettait à sa disposition nombre de documents lettres, dépêches, relations, mémoires : M. Bourelly a tout compulsé. Et l'on ne se plaindra pas de la longueur du récit, si l'on considère la quantité de renseignements précieux dont il est tissu. La prise de Saint-Venant et le siège de Mardick, l'investissement de Dunkerque, sa remise aux Anglais après la victoire des Dunes, cette bataille même forment les traits principaux de l'ouvrage. Quant aux personnages qui agissent devant nous, est-il besoin de les esquisser? Ce sont deux fins politiques, Cromwell et Mazarin occupés à se partager les dépouilles de l'Espagne avant de l'avoir vaincue ; Louis XIV déjà grand et payant de sa personne.

Turenne et Condé jamais si différents de génie que lorsqu'ils sont aux prises ; Vauban qu'on ne fait qu'entrevoir à Mardick, mais qui, dès lors, révèle sa personnalité et sa valeur ; enfin à la cantonnade le perpétuel agitateur Retz élevant *dans sa très humble remontrance au Roi* l'invective à la hauteur de l'éloquence.

Un des mestres de camp qui commandait l'aile droite de l'armée française aux Dunes, Bussy-Rabutin (1) s'escrimant sur les historiens qui « parlent ou écrivent des batailles » et s'en rapportant aux mémoires d'autrui, n'a pas assez de dédain pour ces (gens qui n'ont jamais été à la guerre). Le lieutenant-colonel Bourelly aurait trouvé grâce aux yeux de Bussy. Car son récit de la bataille, écrit avec chaleur, composé d'après les documents originaux, avec la compétence militaire, se lit avec plaisir après celui du témoin et acteur de la glorieuse journée. Le style est bon, simple, on le voudrait plus coloré par endroits.

Une relation inédite du siège de Dunkerque par le chevalier de Clerville, qui commandait les travaux d'attaque, et deux planches gravées accompagnent le volume.

(1) Discours du comte Bussy-Rabutin à ses enfants sur le bon usage des adversités et les divers événements de sa vie, 3e édition. Paris, 1701. (2°) Je signalerai pour une seconde édition une erreur qui s'est glissée page 4 où il faut lire « un siècle » au lieu de « deux siècles auparavant ». Broglia doit être également remplacé par Broglio.

L'ÉVOLUTION ET LA VIE par Denys Cochin. Un volume in-16 de 308 pages. 1886. Prix : 3 francs

On appelle évolutionnisme une théorie cosmologique que le positiviste Herbert Spencer a mise en honneur. Elle consiste à expliquer toutes choses, depuis la formation des astres jusqu'aux phénomènes de conscience, par « l'intégration » des atomes. « L'évolution, dit M. Denys Cochin, n'est qu'une concentration, soit de la substance flottante des nébuleuses, soit des gaz carbonés autour d'une cellule végétale, soit des bêtes en un troupeau, soit des hommes autour d'un chef, soit des idées éparses et vagues qui se réunissent pour constituer une œuvre. » Rien de nouveau sous le soleil ; la philosophie de Herbert Spencer ressemble étrangement à la physique des stoïciens ; on sait que ces théoriciens du passé constituaient toutes choses par la concentration du feu, et détruisaient par la dilatation, les ramenant ainsi dans le feu; ce double mouvement était leur grande année; M. Spencer n'en a gardé que la moitié : il construit, il ne détruit pas.

Rien n'est commode, amusant même pour l'esprit, comme ces constructions *a priori*, où les données de l'expérience ne jouent qu'un rôle d'agrément. Seulement, il faut avoir grand soin de ne pas les mettre à l'épreuve rigoureuse des faits. Ce sont de beaux vases que le moindre contact de la dure réalité réduit en poudre. M. Denys Cochin abandonne à la vertu de la « concentration » des phénomènes qui relèvent proprement de la physique : il est bien bon. Mais, pour la chimie qui est, si nous sommes bien informé, son étude de prédilection, il ne se montre pas si conciliant, tout au contraire. Il démontre que beaucoup de phénomènes s'accomplissent suivant des procédés tout opposés à ce que suppose la théorie évolutionniste. Il en donne plusieurs exemples et nous croyons que cette démonstration est la partie la plus neuve, la plus intéressante et l'une des plus solides de son livre. En tout cas, elle suffit à elle seule pour faire rentrer l'évolutionnisme au rang des rêveries.

La faiblesse de cette conception est plus éclatante encore en présence de l'origine de la vie. M. Denys Cochin résume, à ce propos, l'histoire des travaux de M. Pasteur sur les générations spontanées. Il démontre fort bien que la vie ne peut, en aucune hypothèse, jaillir d'une matière qui a toujours été morte. On trouvera ici encore des aperçus originaux sur la vie et sur ses produits. Pendant longtemps on a considéré plusieurs composés chimiques donnés par les êtres vivants comme des produits propres de la vie. Ce point de vue semble devoir être abandonné. En général, tout ce que l'organisme rejette fait retour, par une série de réductions

subordonnées, aux substances inorganiques ; et cesse dès le premier instant d'appartenir à la vie ; ce sont, au contraire, des effets des forces physico-chimiques opérant sur le véritable composé organique. Par conséquent les chimistes s'abusent, s'ils espèrent atteindre la vie en reconstituant ce qu'ils ont appelé les produits organiques, tels que l'alcool, l'urée, etc. Le produit propre de la vie, de son action positive, constituante, est le protoplasme, surtout dans la cellule qui le contient, qu'il forme et qui le forme. La cellule, élément essentiel de tout organisme, est engendrée par une autre cellule vivante suivant des procédés que la chimie ne connaît pas ; à l'origine la cellule qui engendre prend le nom de germe. Pas de germe vivant sans germe vivant, pas de vie sans vie : la plus savante « concentration » n'y peut rien.

Nous ferons ici une petite querelle à notre auteur. Il écrit que la vie est une, la même dans la plante et dans l'animal, et il appuie ses assertions sur l'enseignement de Claude Bernard. Fort bien, si l'on ne prétend parler que de la vie végétative. Mais il n'est pas permis de réduire toute vie à celle-là. La vie végétative est, au contraire, tout ce qu'il y a de plus infime dans les formes de la vie. La vie sensitive et la vie intellectuelle sont depuis des siècles en possession de leur titre. Pour les en dépouiller, il faudrait au moins montrer qu'on a le droit de le faire. M. Cochin ne semble point avoir songé à cette obligation, qu'il n'aurait point, du reste, remplie sans peine.

Si M. Cochin condamne préremptoirement sans appel l'évolutionnisme, il n'est peut-être pas très éloigné d'admettre le transformisme tel qu'il a été propagé par Darwin. Il est vrai que la chimie n'a pas d'argument bien concluant contre cette doctrine. M. Cochin trouve même, dans l'étude des microbes, quelques faits dont les transformistes pourraient, d'après lui, tirer parti : telles sont les modifications physiologiques que ces organismes contractent rapidement par la culture. N'est-ce point-là la variabilité des espèces prise sur le fait ? Que M. Cochin nous permette de le lui dire, s'il y a quelque chose qui nous paraisse prompt ici, c'est sa conclusion. Elle demanderait, pour être convaincante, la solution de quelques questions préalables : il voudrait savoir ce qu'est l'espèce ; ce qu'est l'espèce parmi les microbes ; il faudrait examiner si la variabilité physiologique constatée dans le microbe est autre chose que la manifestation de la plasticité étrange de ces petits organismes, comme on en voit l'exemple dans les amiles. Jusque-là, toute induction pourra raisonnablement paraître prématurée.

M. Cochin raconte une légende laponaise sur l'origine du monde : « Au commencement des âges coulait à travers l'espace un fleuve de

feu; le fleuve peu à peu se concentra et se refroidit jusqu'à donner un amas de glaçons : c'était la terre... Un beau jour un glaçon se redressa ; il se mit à parler, à marcher ; c'était un homme. »

M. Cochin ajoute que la doctrine des générations spontanées et celle de l'évolutionnisme « ne fournissent pas de ce grand problème une solution beaucoup plus scientifique ». C'est fort bien dit; mais le transformisme est-il beaucoup plus sage ? N'est-il pas un effort insensé, tenté par des gens d'esprit, pour relever le culte du plus sot des dieux antiques et du plus impuissant, du dieu *hasard ?* pour expliquer l'être par le rien.

Mais nous serions désolé qu'on soupçonnât dans nos observations la plus légère intention de déprécier *l'Évolution et la Vie.* C'est un de ces ouvrages, si rares en tout temps, qu'on lit perpétuellement, comme on disait autrefois, avec un vif intérêt et avec un grand fruit. Si tout n'y est pas absolument parfait, quel écrivain ne paye pas tribut à l'humaine nature ?

J. DE BONNIOT, S. J.

MES MÉMOIRES, *seconde jeunesse,* par A. DE PONTMARTIN
Deuxième série. Un volume in-18 jésus de 394 pages. Prix : 3 fr. 50

L'histoire s'est refaite et se fera à l'aide de mémoires et de souvenirs. On a beau vouloir prendre une pose vis-à-vis de la postérité, on ne parvient guère à dénaturer son caractère, à présenter sous un faux jour les événements auxquels on a été mêlé. Les efforts qu'on fait pour dissimuler ses fautes, les atténuer, leur chercher des excuses, sont trop visibles pour donner le change. Les mémoires sont des confessions générales et suprêmes où la tentation de cacher ses péchés ou de calomnier autrui fait bien peu de victimes. A cette heure-là, généralement, les haines sont apaisées, les polémiques ont cessé. Qu'y a-t-il de plus trompeur pour écrire l'histoire que les polémiques des journaux? Un but politique à atteindre est, la plupart du temps, le mobile qui inspire la plume du publiciste, et tel qui a écrit dans son journal un virulent article, expliquera dans ses mémoires qu'il faut en prendre et en laisser. D'ailleurs, à la manière dont un événement est raconté par deux hommes placés aux antipodes de la politique et tous deux très sincères, on peut juger du crédit que méritent des articles de journaux comme documents historiques. Les mémoires servent à réformer des jugements rendus hâtivement au lendemain d'une bataille, alors que la fumée de la poudre obscurcit encore l'horizon.

Ces réflexions peuvent également s'appliquer aux mémoires littéraires. Dans cet ordre d'idées, il est impossible d'être mieux servi que par les *Mémoires* de M. de Pontmartin. L'éminent critique y a prodigué une verve

sans pareille, que ne parviennent pas à assombrir les premiers chapitres, où il révèle à ses contemporains une petite infirmité connue seulement de ses intimes. M. de Pontmartin est aphone depuis l'âge de seize ans.

« Alors je voulus crier, explique-t-il avec horreur! *Vox faucibus hœsit!* En quelques minutes, le timbre de ma voix avait subi une altération inexplicable... C'est la *mue*, dirent le soir mes parents... Hélas! j'ai soixante-quatorze ans, et cette *mue* dure encore! »

C'est à cette mue que la France doit de compter un politicien de moins et un littérateur de plus, ce dont nous lui sommes infiniment reconnaissants. Heureuse *mue*, qui nous a valu tant de *causeries littéraires*, de *semaines littéraires*, de *samedis* et de *nouveaux samedis*, sans oublier les fameux *Jeudis de Madame Charbonneau* et une dizaine de romans, contes ou nouvelles.

Mes Mémoires ne sont pas tendres pour Berryer et nous montrent avec autant de vérité que d'impitoyable malice les petits côtés d'un grand homme, qui ne s'en trouve pas, d'ailleurs, rapetissé.

M. de Pontmartin aurait peut-être été mieux inspiré d'imposer à sa plume la *mue* de son larynx plutôt que de s'accuser lui-même d'injustice après avoir mis en relief les travers du grand orateur. Mais le moyen, quand on a connu Berryer, de ne pas dire les circonstances, fussent-elles défavorables, qui ont fait naitre ces relations! M. de Pontmartin rappelle le mot si fin de Berryer, quand il fut élu à l'Académie française : « Je ne sais ni lire ni écrire. » En effet, Berryer, suivant l'heureuse comparaison de M. de Pontmartin, restera dans la mémoire des hommes le grand orateur, comme les noms de Malibran, de Duprez, de Roger « éveillent des échos qui ne se tairont jamais et que nul ne songe à discuter », mais le style de Berryer est bien inférieur à son éloquence, et il se tira, paraît-il, assez mal de la lecture de son discours de réception.

Souhaitons, en terminant, de voir bientôt paraître la fin de ces intéressants Mémoires.

E. FLORENTIN.

UN SALON A PARIS ; Mme Mohl et ses intimes, par K. O'MÉARA
Un volume in-18. Prix : 3 fr. 50

« Un milieu où des gens distingués aiment à se retrouver et à causer ensemble », c'est en ces termes excellents que M. O'Méara définit l'institution essentiellement française que l'on nomme « un salon ». Dans ses trois ou quatre pages qu'il consacre dès le début du livre à cette définition, il dit encore avec une égale justesse : « Un salon suppose une maîtresse, mais n'a pas besoin d'un maître. » L'institution, d'ailleurs, a

vécu. Ses plus beaux moments du siècle furent les quinze années que dura la Restauration. Mais le règne qui suivit lui porta le premier coup par le développement soudain de la spéculation financière dans un monde qui, jusque-là, professait le dédain de l'argent. Depuis, le mouvement ne fit que s'accélérer et s'élargir, le désastre Bontoux en marqua de nos jours l'apogée. Le souci de l'argent chez ceux qui se rencontrent, le désir de paraître chez la maîtresse de maison, sont incompatibles avec la présence d'esprit et l'abnégation de soi nécessaires à celle-ci, comme avec la liberté d'esprit des premiers. L'esprit des spéculations est meurtrier des spéculations de l'esprit. Le très grand luxe, même de bon aloi, ne fournit pas à la conversation le cadre le plus favorable au battement d'ailes de cet oiseau léger, indépendant et capricieux, qu'effarouchent les barreaux de toute cage d'autant plus apparents qu'ils sont plus dorés. Aussi s'ébattait-il à l'aise au modeste foyer de la jeune anglaise dont les vives saillies déridaient le morne ennui du Châteaubriand de l'Abbaye-au-Bois, et qui, formée à l'école de Mme Récamier et ayant épousé Jules Mohl, le savant orientaliste, ouvrit à son tour, rue du Bac, le salon dont M. O'Méara retrace aujourd'hui la physionomie avec une émotion attendrie, contenue et sincère, qui gagne le lecteur et lui fait revoir une fois de plus avec intérêt le personnel, cent fois décrit pourtant, d'une société lettrée, polie, disparue de nos mœurs, regrettée malgré ses petits côtés et ses étroitesses qui sont, dit-on, tout ce que lui ont pris les bureaux d'esprit qui prétendent à la continuer. J'ai déjà nommé Châteaubriand et Mme Récamier; après leurs profils, on rencontre de page en page dans *Un Salon à Paris* ceux d'Ampère, de Mérimée, de Tocqueville, de Mme Ristori, de la reine de Hollande, du duc de Broglie, de Thiers, de Guizot, de Jules Simon, de Renan, d'Edgard Quinet, etc. Quand on a lu le livre récent de M. Drumont, on se surprend à faire d'étranges réflexions sur l'incurable insouciance de notre société française adoptant pour terrain commun de ses épanchements, de ses causeries d'intimité, le salon d'un Allemand tenu par une Anglaise.

SOUVENIRS ET RÉFLEXIONS POLITIQUES; documents pour servir à l'Histoire contemporaine, par GASTON DE SAINT VALRY. Deux volumes in-18. Prix : 7 francs

Ces deux volumes vont du 20 septembre 1870 à l'Exposition universelle de 1878; huit ans, dont chaque saison eut son illusion, son mécompte, sa faute, son crime et ses angoisses, et qui nous semblent aujourd'hui, par comparaison, des idylles et des madrigaux.

M. Guizot a qualifié Royer-Collard de *grand spectateur*. L'épithète ne

saurait s'appliquer à Saint-Valry, qui ne prétendait ni à la grandeur, ni aux grandeurs. Mais il fut un spectateur ingénieux, avisé, pénétrant, doué d'une sagacité telle que sa clairvoyance est parfois de l'intuition et a des éclairs de seconde vue. Est-ce à dire que son biographe, son éditeur, M. G. F., n'exagère pas quelque peu quand il écrit : « Là sera la gloire immortelle de Gaston de Saint-Valry. Je dis gloire immortelle : c'est à dessein et après réflexion. Son âme planait d'avance, *sur les deux ailes de la science et du patriotisme,* au-dessus des constestations misérables et des haines criminelles. »

Ce sont là des phrases bien ambitieuses pour caractériser un esprit juste et fin, d'un honnêteté et d'une loyauté parfaites, dégagé des passions de parti, mais manquant de cette envergure qui donne l'idée d'un aigle planant sur les hauteurs. La science et le patriotisme ont-ils des ailes ? Je n'en ai jamais vu, sauf chez les *patriotes* de l'école gambettiste, ferryste et jacobine, à qui elles servent pour voler. Ailleurs la préface nous dit : « Nous ne croyons pas être téméraires en affirmant qu'il faut remonter jusqu'aux *Mémoires* de M. Guizot pour trouver, pour admirer, dans notre littérature contemporaine, des pages historiques aussi remarquables, aussi *puissantes* que celles que nous a léguées Gaston de Saint-Valry. »

Tout cela est au-dessus du ton. Ce n'est pas par la puissance que brillent ces *Souvenirs et réflexions politiques*. C'est par la perspicacité, l'atticisme, l'ironie finement déguisée, la malice tempérée par une telle politesse, qu'elle devient une grâce de plus. On ne saurait comparer les deux volumes de Saint-Valry aux *Mémoires* de M. Guizet, quoi qu'en dise le sous-titre : « *Documents pour servir à l'Histoire contemporaine.* » M. Guizot, homme d'État de pied en cape, étroitement lié à la politique de la Restauration et surtout à celle de la Monarchie de juillet, président du conseil des ministres pendant huit ans, tombé brusquement du pouvoir sans consentir à s'avouer qu'il avait coopéré à sa chute, racontait et commentait à sa manière, dans sa vieillesse et sa retraite, des événements où il avait été tour à tour acteur et témoin ; événements discutables, mais accomplis, authentiques, qu'il était plus facile d'éclaircir que de changer, d'expliquer que d'assouplir, et qui sont entrés dans l'Histoire sans en demander la permission à personne. Gaston de Saint Valry, écrivant au jour le jour, sous la pression d'épisodes dont la plupart sont des surprises, et qui se croisent, s'enchevêtrent, se démentent du soir au lendemain, ne pouvait procéder que par induction, par conjectures, par calcul de probabilités. Il juge admirablement le fait en lui-même ; il en tire les conséquences vraisemblables ; mais le fait est inconséquent. Produisant le

contraire de ce qu'il semblait devoir produire, il déjoue les prévisions des savants et des sages. Saint Valry s'est trompé souvent, et il ne pouvait pas ne pas se tromper. Je ne citerai qu'un exemple : M. Thiers meurt subitement le 3 septembre 1877, pendant les cinq mois de répit accordés par la République au coup de tête du 16 mai, à l'heure même où le vindicatif octogénaire, mis à son aise par sa chute, s'apprêtait à mener la campagne contre le maréchal et son groupe. « Quelle chance ! dîmes-nous en guise d'oraison funèbre. Cette mort providentielle assure le succès des élections prochaines. La politique de la rue du Sentier (sentier de traverse), qui eût marché, comme un seul homme, sous le drapeau du malin petit bourgeois, ne consentira jamais à accepter M. Gambetta comme chef de file. »

C'était la vraisemblance, c'était le bon sens. Gaston de Saint Valry écrit : « Le personnage véritablement désemparé par ce coup, c'est M. Gambetta. M. Thiers, en effet, s'il avait fourni les quelques années qu'on espérait encore de son extraordinaire vitalité, donnait à M. Gambetta le paravent, l'abri sous le couvert duquel il pouvait achever de se faire une enveloppe relativement conservatrice. M. Thiers accoutumait peu à peu la bourgeoisie à M. Gambetta, et celui-ci était disposé à une multitude d'atténuations de formes pour aider à cette habitude. Présentement, le délai intermédiaire est brusquement supprimé. La moyenne de l'opinion française n'en est pas encore à M. Gambetta. M. Thiers aura deux héritiers : le maréchal et le Centre gauche. »

On ne saurait ni mieux penser ni mieux dire, et ces cinq ou six pages sur M. Thiers sont vraiment d'un maître. Mais c'était trop présumer de la sagesse d'un pays qui semble ne recevoir des leçons que pour ne pas les suivre. C'était voir la bourgeoisie, c'est-à-dire le Centre gauche, là où il n'y avait déjà plus que la démocratie, c'est-à-dire la Révolution. L'événement nous prouva notre erreur. M. Thiers couvrait Gambetta, mais il le gênait. Ce qui restait de conservateur dans l'esprit de l'ancien ministre de Louis-Philippe, paralysait, chez le tribun de Cahors, l'instinct, l'essor révolutionnaire. Son orgueil s'accommodait mal de cette tutelle, de ce rôle de doublure, de ce poste de coadjuteur avec future succession ; servi par cette présomptueuse outrecuidance qui lui avait livré la France de 1870 et nous avait coûté si cher, il lui déplaisait de rester à demi caché dans la coulisse, d'avoir un intermédiaire, un modérateur auprès de cette République, qu'il jugeait cuisinée à point pour son prodigieux appétit. Délivré de la férule de ce vieux magister qui avait consenti à être à la fois son initiateur et son précurseur, il fit les élections du 14 octobre 1877 ; on sait avec quelle

audace et avec quel succès ; succès d'autant plus décisif et plus insolent, que ce meneur effronté de la bande des 363 connaissait assez à fond la conscience, l'équité, le désintéressement, la belle âme, la bonne foi, la hauteur d'idées de ses collègues pour être sûr que si le scrutin du 14 octobre ne les lui rendait pas tous, les invalidations lui en donneraient davantage.

Ajoutons pourtant que la mort de M. Thiers eût probablement produit un autre effet, si elle avait trouvé M. Jules Simon premier ministre, si l'absurde et fatale aventure du 16 mai n'avait placé les partis monarchiques dans l'alternative ou de sortir de la légalité, ou d'en être écrasés, ou de dompter par la force des adversaires exaspérés de cet ajournement de leurs odieuses espérances, ou de voir ce fragile barrage, emporté à la première crue, changer la rivière en torrent.

J'ajoute encore que Gaston de Saint-Valry avait trop d'esprit pour admettre que des hommes de talent et d'expérience, supérieurs sur d'autres points, fussent si complètement aveugles ; qu'un maréchal de France, héroïque sur les champs de bataille, fût, en politique, de la force d'une ganache du théâtre du Palais-Royal, et que M. de Fourtou, salué comme un homme de bronze, n'eût de bronzé que ses chaussures.

Ce qui est au-dessus de tout éloge dans ces deux volumes, ce sont les jugements de Saint-Valry sur les personnages en vedette. Là sa clairvoyance n'a pas à craindre les péripéties du lendemain. Le caractère provisoire de ses appréciations n'offre pas le même inconvénient que lorsqu'il s'agit des événements. Les événements se déjugent ; les hommes ne se déjugent pas. Leurs opinions peuvent varier avec leur intérêt ; sauf quelques rares exceptions, le fond reste à peu près le même.

En somme, on consultera ces deux volumes avec plaisir et profit, toutes les fois qu'on voudra savoir ce qu'un honnête homme, un homme d'esprit, a pensé et écrit durant cette phase transitoire où les conservateurs accomplirent des prodiges d'habileté pour fonder la République.

G. DE F.

AU DELA. Nouveaux contes étranges, par M. HENRY MOREAU
Un volume in-12 de XXII-290 pages. Prix : 3 fr. 50.

M. Henry Moreau, en nous donnant ses premiers contes étranges, nous laissait pressentir la publication d'une seconde série qui les compléterait. En effet, la curiosité qu'éveillait l'exposé de théories fantaisistes sur le surnaturel, demandait à être satisfaite par une explication sérieuse et rationnelle. L'auteur l'a parfaitement compris et nettement expliqué dans ce passage de sa préface :

« Dans le premier volume, j'ai pris tous les genres du suprasensible,
» depuis la naïve légende ou l'allégorie philosophique jusqu'aux thèses
» scientifiques du jour; je les ai gradués, m'élevant peu à peu, dépouil-
» lant à mesure les *supposita* trop grossiers, mais laissant toujours
» subsister, en y insistant autant qu'il était possible sous cette forme,
» l'incohérence qui naît de la matérialisation de l'esprit. Aujourd'hui, me
» dégageant des idées passées, je cherche l'explication raisonnable de la
» légende; je cherche à la justifier et à la faire comprendre, à écarter le
» faux, l'impossible, l'absurde, pour faire ressortir le vrai, le possible et
» le certain..... »

D'après M. Henry Moreau le suprasensible a pour modes divers de manifestation : le pressentiment, l'apparition, la vue directe de l'âme sur l'âme, la suggestion et l'action de l'esprit sur la matière. Au fond de tout phénomène se retrouve un double élément qui ne varie point. C'est cette base que l'auteur a prise pour fonder sa propre théorie.

« Les deux qualités maîtresses des esprits quels qu'ils soient, l'intelli-
» gence et la volonté, profondément étudiées, deviennent les deux sources
» d'où découlent tous les faits de la légende; l'intelligence qui n'est pas
» seulement le mode d'existence des esprits, mais leur mode de corres-
» pondance par l'assimilation des conceptions; — la volonté qui est leur
» mode d'action et leur soumet tous les êtres secondaires; la volonté qui
» peut-être est le grand levier destiné à soulever le monde. — Faites
» procéder votre raisonnement de cette double influence de la pensée et
» de la volonté sur la matière et sur les esprits inférieurs et l'explication
» se présentera à vous le plus naturellement..... »

Quelle que soit l'opinion qu'on professe à l'égard des conclusions de M. Henry Moreau on doit reconnaître qu'elles sont le fruit d'études sérieuses et approfondies.

Elles ont, en outre, aux yeux du public, le grand mérite d'être développées sous la forme de contes extrêmement intéressants. Chaque récit a son caractère propre; il apporte sa sensation particulière et donne une note originale. Mais partout on retrouve le même attrait dans la narration et le même charme dans les détails. Ajoutons y une préoccupation constante du style, qui, net et précis, d'une sonorité toujours irréprochable, est rendu vivant et coloré par les images.

Les qualités auxquelles M. Henry Moreau a dû l'accueil favorable fait à son premier volume, assurent le succès du second. La curiosité avec laquelle celui-ci a été reçu, les éloges qu'il a déjà recueillis en sont un sûr garant.

La critique est heureuse, à une époque où la littérature verse dans le commerce à ontrance, de rencontrer un écrivain soucieux de son art, dont l'œuvre fortement conçue ait été soigneusement travaillée et heureusement rendue.

BIBLION.

LES POSTES FRANÇAISES, par ALEXIS BELLOC. Un volume in-8°
Prix : 12 francs

Bien intéressant ce gros volume, nourri d'histoire, de chiffres et de faits. L'auteur commence par un aperçu des postes dans l'antiquité. Puis il arrive à ce passage des *Commentaires* de César qui marque le point de départ de notre organisation postale et nous apprend qu'en réalité les facteurs ruraux peuvent se dire les ancètres de tous les autres :

« Des coureurs, disent les *Commentaires*, étaient placés de distance en distance ; l'un courait à l'autre de toutes ses forces, le second portait immédiatement le message reçu avec la même vitesse et ainsi de suite jusqu'au dernier. Les nouvelles ou les ordres étaient transmis d'un point à un autre avec une telle rapidité que ce qui fut fait à Genabum (Orléans) fut connu le même jour chez les Arvernes. »

Allons-nous plus vite à l'heure actuelle? Partie d'Orléans à 11 h. 35, une lettre arrive à Clermont-Ferrand à 10 h. 33 et n'est distribuée que le lendemain à 8 heures du matin. Qu'on nous rende les coureurs ou courriers gaulois !

Rien n'a échappé aux investigations de M. Belloc : Histoire de la création des postes sous Louis XI, tarifs appliqués aux divers objets de correspondance depuis l'origine jusqu'à nos jours, tableaux statistiques de la circulation postale, mystères du cabinet noir, piquantes anecdotes. Il y a de tout dans cet important ouvrage et tout est plein d'intérêt.

MANFRED *(le Gant de Conradin)*, par ÉMILE MOREAU
Un volume petit in-8° de 400 pages. Prix : 3 fr. 50

Jadis, après le succès, bien supérieur à leur mérite, des scènes historiques de M. Vitet sur le seizième siècle, la mode fut quelque temps aux dialogues ; mais elle avait passé, et nous ne croyons pas qu'il y eût lieu de le regretter. Des ouvrages de ce genre sont d'une exécution difficile ; ils ne comportent pas la médiocrité. On n'aura pas oublié l'insuccès de M. de Rémusat lorsque, après la mort de cet *amateur* en histoire comme en philosophie et en politique, on publia un dialogue où il mettait en scène Henri de Béarn et Coligny et où abondent les fausses notes de tout genre.

La mode reviendrait-elle? Les lauriers de M. Renan, qui use volontiers du dialogue, mais en restant sur le terrain de la fantaisie pure, trouble-

raient-ils le sommeil de quelques écrivains? Il n'y a pas de quoi cependant, et M. Renan, alors même qu'il se garde de ces doucereux blasphèmes plus odieux peut-être que les violences des énergumènes, ne réussit pas toujours; on l'a vu dans cet à-propos en l'honneur de Hugo, si malvenu qu'on serait tenté de croire que le panégyriste a voulu diminuer son héros, pour lequel il ne pouvait éprouver qu'une admiration des plus médiocres.

Qu'il ait été ou non excité par les peu enviables succès de M. Renan, M. Émile Moreau, dans son *Manfred*, a voulu mettre en action un des plus intéressants événements du treizième siècle, la lutte de Charles d'Anjou et de Manfred et la disparition des Hohenstauffen, justement punis de leur guerre acharnée contre l'Église à laquelle ils devaient tout. Il a complètement échoué; il serait difficile de faire un tableau moins exact de ce grand siècle chrétien qui se résume dans saint Louis. L'auteur ne veut voir que le mal. Il se montre de parti pris hostile à tous les personnages chrétiens: son héros est Manfred le bâtard, usurpateur des États de son neveu, allié des Sarrasins, ces ennemis de l'Europe chrétienne, violateur des lois divines et humaines. Il ne comprend ni le rôle de la papauté, qui défendait avec l'Église la civilisation, ni la grande figure de Charles d'Anjou. Les hommes d'Église surtout sont fort maltraités. Cela suffit pour fausser d'une manière irrémédiable un tableau du treizième siècle.

Ajoutons que, abstraction faite de toute vérité historique, au simple point de vue du dilettantisme littéraire, l'œuvre ne se distingue que par une grande supériorité nécessaire dans un travail de ce genre; l'auteur serait, à notre avis, bien inspiré de s'arrêter là.

UNE DÉCADENTE MODERNITÉ, par Mme DE PEYREBRUNE

Un volume in-18 jésus de 327 pages. Prix : 3 fr. 50

Cette « Décadente » est une jeune fille, qui porte le nom d'Hélione, et qui s'est éprise de pessimisme et d'excentricités poétiques. Quand on s'appelle Hélione, on est bien excusable d'avoir un goût prononcé pour l'originalité. Notre héroïne se déclare donc lasse de la vie, jure que le cœur n'est qu'un viscère, se plaît à l'affirmation de théories décourageantes, qu'elle résume dans un livre de philosophie, écrit avec des mots d'initiée, entremêlé de citations empruntées à la poésie « suggestive » qui a cours dans quelques cénacles. Elle estime que notre race est finie, et qu'il faut la laisser s'achever sans prolonger son agonie. Pour elle, elle répète sans cesse que son existence lui semble déjà avoir été assez longue.

Un brave cœur, le docteur Marcus, s'est épris d'Hélione, et il lui faut une bonne dose de persévérance, pour continuer à l'adorer, après toutes les

bizarreries auxquelles elle se livre. Avec l'aide d'un vieux médecin, il imagine un stratagème pour la guérir. Il lui persuade qu'elle est malade, dangereusement malade, et c'est ainsi qu'il lui donne le goût de la vie.

Les théories dont se grisait Hélione, lui semblent absurdes, lorsqu'elle commence à avoir peur, réellement peur. L'ingénieux docteur arrive à temps naturellement, pour recueillir les fruits de sa ruse, et l'ancienne Décadente transformée, deviendra une mère de famille modèle.

A dire le vrai, on ne retrouve pas dans cette histoire paradoxale le charme habituel des livres de Mme de Peyrebrune. Il y a là une note un peu forcée, et il s'en dégage une impression presque pénible. Nous voilà loin de ce simple et si joli récit des *Frères Colombe.*

E. FLORENTIN.

LES CONTES de l'abbé Feret. In-12, illustré de 275 pages. Prix : 2 fr. 50

Dans un avis placé en tête du volume, les éditeurs rappellent que les *Tracts illustrés* de M. l'abbé Feret ont été tirés, en quelques mois, à plus de 200,000 exemplaires. Cela les a encouragés à publier les *Contes* du même écrivain « qui ont, comme ceux du chanoine Schmid, le double avantage d'être d'une lecture intéressante et d'une incontestable moralité ».

Ces contes sont au nombre de huit : Pauvre fou; le Paria ; l'Enfant adoptif; le Témoin ; les Deux amis d'enfance; l'Indiscret; une Mâchoire démise; les Deux compagnons. Ils ne manquent certainement pas d'intérêt et sont d'une irréprochable moralité; à ce dernier point de vue, les noms de l'auteur et des éditeurs sont une complète garantie. Seulement, ne sont-ils pas un peu trop poussés au noir? Presque tous les récits sont plus ou moins tristes; ceux même qui, par la nature du sujet, expliqueraient et même demanderaient une exécution légère, comme l'*Indiscret,* par exemple, ont encore la note sombre. N'y a-t-il pas là un excès? Certes, dans la vie humaine, la tristesse a sa grande part, mais il y a aussi la part des joies, et souvent les lecteurs cherchent dans le livre une distraction qui leur fasse oublier un moment les tristesses de la vie. De plus, l'auteur des *Contes* s'adresse surtout aux jeunes gens, qu'il n'est pas nécessaire d'attrister; la désillusion viendra bien assez tôt. Le chanoine Schmid, ce « maître incomparable », dont les éditeurs évoquent le souvenir avec d'autant plus de raison qu'ils ont publié la première édition de ses *Contes* en 1834, sans dissimuler absolument les côtés sombres de la vie, avait une bonhomie souriante qui a grandement contribué à son succès.

Si nous faisons cette observation, peut-être en y insistant un peu trop, c'est que très certainement M. l'abbé Feret donnera une suite à ses *Contes,*

à la fois intéressants et moraux, et que nous regretterions qu'une note un peu trop sombre ne leur permît pas d'avoir auprès des jeunes lecteurs auxquels ils sont destinés le succès qu'ils méritent.

LES FILLES DE JOHN BULL et JOHN BULL ET SON ILE
par MAX O' RELL. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Le nouveau livre de l'auteur de *John Bull et son île* est ce qu'on pouvait attendre de M. Max O' Rell et d'un pareil sujet. C'est une étude longue, minutieuse même, mais sans intérêt, sans sel, de la petite bourgeoisie anglaise. L'auteur, quoi qu'il en dise, ne connaît pas l'Angleterre, et, qui plus est, ne la connaîtra jamais bien, tant qu'il abordera cette étude avec les préjugés français qui semblent chez lui plus incurables que chez tout autre.

Nous avons une trop haute idée de son bon sens français pour croire que le public aura été trompé sur la valeur du livre.

On voit tout de suite que M. O' Rell ne décrit pas des faits, mais des fantaisies de son imagination. Nous tenons à dire à ceux qui n'ont jamais vu de dame anglaise que M. O' Rell n'est pas plus avancé qu'eux.

Pour les filles de magasin et les filles de service, c'est autre chose : personne ne contestera que M. Max O' Rell ne soit très au courant de leurs mœurs.

Les mêmes critiques pourraient s'appliquer au premier livre de M. Max O' Rell : *John Bull et son île*.

Un Français qui veut étudier l'Angleterre, pays de tradition et de hiérarchie sociale, avec les idées de 1789 et du code civil français, ne la comprendra jamais ; et puis, pour juger une société, il faut l'avoir vue de près, il ne suffit pas de lire les débats du tribunal du divorce; or, M. Max O' Rell ne connaît pas les classes dirigeantes de l'Angleterre. Nous ne lui faisons pas notre compliment de la société qu'il paraît fréquenter à Paris et à Londres.

LE RÊVE DE PADDY ET LE CAUCHEMAR DE JOHN BULL.
Notes sur l'Irlande, par H. SAINT-THOMAS. Un volume in-18 de IV-368 pages. Prix : 3 fr. 50

Ce livre a une intention très sérieuse : il veut réclamer les droits de l'Irlande à la liberté, il veut même exciter les Irlandais à la vengeance par une cruelle oppression séculaire, mais un projet aussi grave ne devrait pas être entouré de tant de plaisanteries, trop souvent dignes d'une table d'hôte entourée de commis-voyageurs. Pour parler d'une terre catholique et qui doit sa gloire et ses malheurs à la constance de sa foi, il faut être

catholique, et si les Irlandais lisaient le livre de M. Saint-Thomas, ils ne verraient pas avec plaisir saint Patrick tourné en ridicule, ni les bons prêtres qui les consolent devenus l'objet de vulgaires facéties.

L'auteur semble connaître son sujet, il paraît aimer l'Irlande, il désire pour elle l'indépendance et la prospérité, mais des questions si importantes mériteraient une note plus grave.

L'auteur ne fait pas rire quoiqu'il plaisante toujours, et il n'émeut pas, quoiqu'il touche à des questions tragiques, enfin il ne fait pas réfléchir quoiqu'il remue à la fois de grands problèmes et de terribles souvenirs.

PREUX ET JOUVENCEAUX. Récits en vers par LUCYAN
Un volume in-18 de 152 pages. Prix : 2 fr. 50 franco

Le poète délicat, qui se cache sous le pseudonyme de Lucyan, mérite mieux qu'un éloge, une recommandation banale. Plus d'un lecteur, au seul mot de vers, serait tenté de passer outre, fatigué des innombrables productions qui, chaque saison, nous inondent, toutes également parées de ce beau nom de poésie. On ne saurait le blâmer : quoique

la fleur de poésie *éclose* à chaque pas,

il est peu de mains assez habiles pour la cueillir et la présenter avec grâce. Mais c'est une raison de plus pour applaudir à l'artiste qui réussit dans cette entreprise. L'auteur de *Preux et Jouvenceaux* est cet artiste. Point de prétentions, de raffinements, de subtilités dans cette œuvre claire, saine, vraiment française. Ce sont de simples récits, empruntés aux diverses époques de l'histoire, aux divers âges de la vie, mais où toujours s'épanouissent de belles âmes et de grands cœurs. A tous, ces récits plairont par l'aisance et le charme de la narration, par l'agrément des peintures, par la profondeur de l'émotion des sentiments, par la note douce, mélancolique et légèrement voilée qui résonne dans tous les vers, surtout par ce cachet absolument personnel où se reconnaît le poète digne de ce nom ; tout, forme et fond, lui appartient dans son œuvre, qui ne perd, pour cela, rien de sa grâce ni de sa force.

L'âme de ses *Preux* a vibré dans la sienne ; la voix de ses *Jouvenceaux* chante dans sa voix.

Mais ici — car la critique doit trouver sa place à côté de l'éloge — le défaut touche de près la qualité. A regarder avec soin, on constaterait une parenté un peu trop étroite entre tous les personnages, si divers pourtant, qui se succèdent dans ces récits : on sent trop le lien de famille qui les rattache à l'auteur ; pour parler une langue bien étrange lorsqu'il s'agit de vers, un critique exigeant pourrait trouver trop *subjective* la

façon de concevoir et de rendre les sujets; les hommes et les choses ne conservent pas toujours assez toute leur valeur objective.

Mais qu'importe aux lecteurs qui cherchent surtout, — et c'est leur droit comme leur honneur —, une pensée élevée, habilement voilée sous un récit attachant? Ceux-ci regretteront seulement, — encore n'est-ce que par intervalles — que la grande facilité du poète lui soit quelquefois funeste, et que le développement, flottant parfois autour de la pensée, n'en accuse pas assez nettement les contours. Est-ce à dessein que sont introduites certaines négligences de forme? et l'auteur s'autoriserait-il, dans ces libertés que nous ne saurions approuver, des regrettables exemples de quelques maîtres contemporains?

Nous ferons, en terminant, un reproche plus grave à Lucyan : pourquoi se présenter au public le visage couvert? On n'aime pas à presser une main gantée; avec tant de réserve la connaissance ne peut être complète et l'on voudrait frayer tout à fait avec un esprit aussi délicat et aussi fin. Nous espérons que, en reparaissant bientôt avec un abord plus élégant, *Preux et Jouvenceaux* lèveront le masque du poète : il n'a pas à rougir de les avoir produits au jour.

L'INDIANA, suite d'une femme apôtre, par le même auteur
Un volume in-12 de XII-472 pages. Prix : 3 fr. 50

L'auteur de cet ouvrage dit avec raison : « Depuis l'heure où Christophe Colomb planta la croix sur le sol américain, depuis cette heure jusqu'à nos jours, on peut dire que l'œuvre de la civilisation dans ce Nouveau Monde est due, pour la plus grande partie, au courage, à la persévérance, au martyre d'un grand nombre de prêtres qui se sont dévoués pour la conversion de ses habitants. On croit remonter le cours des siècles, ou retourner aux âges apostoliques, lorsqu'on lit la vie des missionnaires qui évangélisèrent le Canada, l'Illinois, les provinces septentrionales des États-Unis, et les glorieux martyrs de la primitive Église trouvent des frères dans les Brébaux, les Lallemant, les Jogue, qui périrent sous la main des *Peaux-Rouges*, dans des supplices inouïs. Cette histoire trop peu connue élève l'âme. L'*Indiana* fut amenée à la foi catholique par des moyens plus doux : le zèle, la charité s'y employèrent, mais on comprend que ces ardents apôtres l'auraient volontiers arrosé de leur sang s'il l'eut fallu.

Les Français ne s'établirent dans cette contrée qu'au milieu du dix-huitième siècle; le P. Gibault évangélisa seul, pendant vingt et un ans, ce vaste territoire. L'abbé Haget lui succéda; devenu évêque, il amena

dans son cher et sauvage diocèse, l'abbé Brûlé, l'ami des deux Lamennais. La vie de Mgr Brûlé, évêque de Vincennes (*Indiana*), est racontée de la façon la plus intéressante dans l'ouvrage qui nous occupe ; en lisant ce que cette grande âme a fait pour Dieu, on dirait volontiers : « Ne sentons-nous pas le feu céleste brûler dans notre cœur ? » Et ce qui est vrai pour le saint évêque, l'est aussi pour les admirables religieuses qu'il amena de France, et qui s'employèrent avec tant d'ardeur à la conversion des Indiens et à l'éducation des enfants européens. Il est difficile de trouver une figure plus attachante que celle de la mère Théodore, des deux sœurs Le Fer, et de leurs compagnes.

Ce livre, bien écrit, fera beaucoup de bien et répondra ainsi aux désirs de son auteur.

L'AGONIE D'UNE RACE, par CHARLES SIMOND. Un volume in-12
Prix : 3 francs

L'Agonie d'une Race est une adaptation française d'une composition qui figure au premier rang parmi les chefs-d'œuvre des littératures contemporaines. L'auteur du roman original est Kraszewski, de nos jours le plus illustre des écrivains de la Pologne. M. Charles Simond ne s'est pas borné à traduire le texte : il l'a *transposé*, en y apportant toutes les modifications nécessaires pour répondre aux exigences légitimes de ses lecteurs. Le travail qu'il leur offre constitue donc, à beaucoup d'égards, une création personnelle. *Mettre au point* un ouvrage étranger et lui donner une allure essentiellement française est une tâche extrêmement délicate, qui réclame des qualités peu communes. M. Charles Simond n'avait plus à faire ses preuves sous ce rapport.

L'Agonie d'une Race est un de ces livres qui ne peuvent manquer d'exercer une action salutaire, grâce au courant de vérité qui y circule et aux enseignements nombreux qu'il renferme. Dans un récit dramatique et saisissant, l'auteur montre par quel enchaînement de circonstances les anciennes familles aristocratiques, quoique entourées d'éclat, de prestige, et dotées des plus hautes vertus, peuvent être fatalement conduites à la ruine, lorsqu'elles s'attachent trop exclusivement au culte du passé et ferment avec dédain les yeux sur les réalités du présent. Il fait voir comment ces chênes gigantesques et séculaires s'étiolent et périssent quand on n'empêche point la sève de s'alanguir dans leurs rameaux. En même temps, il indique quel doit être l'idéal nouveau des grandes races, gardiennes des fortes et nobles traditions, de l'honneur, de la foi, en leur représentant qu'elles ont pour devoir de se transformer par le travail en

éléments du progrès, au lieu de s'immobiliser dans une inertie funeste, avant tout, à elles-mêmes.

Il y a, croyons-nous, peu de romans qui égalent celui-ci en intensité comme étude de mœurs ou de caractères et comme fidélité de portraits. Réaliste dans la juste et saine acception du mot, il joint la profondeur de l'analyse psychologique à l'élévation des vues morales. Cet ouvrage de premier ordre a été traduit dans toutes les langues ; la réputation de Kraszewski en Pologne date de loin et va grandissant d'année en année. Son œuvre est immense et comprend déjà plus de cinq cents volumes. Il n'a pas écrit une seule ligne qui ne fût inspirée par l'idée de faire le bien et de servir l'humanité, en l'arrêtant sur la pente de l'erreur ou du mal.

L'Agonie d'une Race est le plus célèbre des romans de cet infatigable pionnier de la littérature polonaise. M. Charles Simond ne pouvait faire un meilleur choix pour nous mettre à même d'apprécier le talent de ce grand écrivain.

M. DE PRÉMARTIN.

DE L'IMPORTANCE DES BAGATELLES. — *Comment un sou devient vingt mille francs. — Ce qu'on peut faire avec un franc. — Histoire d'une poignée de laine. — Histoire de deux vieilles bouteilles. — La fondation d'une république,* par E. TANNEGUY DE WOGAN. Un volume in-12. Prix : 2 francs.

M. E. Tanneguy de Wogan, qui nous a enseigné le moyen de vivre pour 50 centimes par jour, mais qui n'a pas pu nous donner le goût exclusif des galettes de blé non décortiqué, nous engage aujourd'hui à nous faire, en peu d'années, 20,000 francs avec un sou, quatre ou cinq filatures avec une poignée de laine, et une fortune de nabab avec deux bouteilles, dont une fêlée. Le petit livre qui contient toutes ces belles choses mérite d'être lu ; on y trouvera avec quelque décousu dans le plan et quelque confusion dans l'expression, une foule de bons conseils et de vues utiles. Bien entendu, le sou du pauvre continuera à acheter un morceau de pain insuffisant, la poignée de laine ne fournira qu'un maigre appoint à la quenouille de la vieille fileuse et les bouteilles passeront pour quelques centimes des mains du chiffonnier dans la boutique du regrattier.

Quoi qu'il en soit, l'idée de M. Tanneguy de Wogan, a propos de l'établissement de magasins destinés à l'approvisionnement des classes pauvres, paraît d'une application facile et pourrait rendre les plus grands services. Je signale aussi ce qu'il dit des assurances, tout le monde en peut faire son profit.

M. Tanneguy de Wogan qui doit, comme il le reconnaît lui-même, les principaux traits de son histoire au livre anglais : *How a penny became a thousand pounds*, n'a pas toujours su se dégager des diffuses

digressions de l'ouvrage anglais. Le sien gagnerait à être élagué, et, par places, rédigé en un français plus correct.

MARC LE NIHILISTE, par GOUTCHAROFF, traduit du russe adapté par EUGÈNE GOTHU. Un volume in-18 de II-296 pages. Prix : 3 fr. 50

L'auteur de ce livre, Goutcharoff, jouit en Russie d'une grande réputation, d'autant plus méritée que sa plume défend virilement la cause de la morale et de la société, menacée par *ceux qui veulent faire table rase de tout*, sectaires dangereux, enthousiastes et imités à froid par nos anarchistes.

Le danger de ces doctrines subversives est parfaitement exposé dans ce roman, une jeune fille spirituelle, vive, pleine d'imagination, repousse le bonheur qui s'offre à elle, au sein d'une famille unie et dans l'espoir d'un mariage plein de promesses, elle se livre à l'influence néfaste d'un nihiliste, qui n'est pourtant ni aimant, ni aimable, elle abandonne tout pour lui, elle sacrifie les amitiés les plus tendres, elle sacrifie l'honneur, qu'obtient-elle en retour ?

Rien ; pas même le plus vulgaire amour. En revanche, elle désespère sa famille entière, et surtout une parente qui lui a tenu lieu de mère et dont la miséricordieuse bonté donne lieu à des scènes dramatiques.

Nous reprocherons deux choses à ce roman, sa longueur, et le peu de développement donné par l'auteur au caractère et aux opinions de *Marc le Nihiliste*.

On voit bien le mal se produire, on ne voit pas assez les rouages qui ont agi.

L'HOMME DE LA TOUR, par ERNEST LIONNET. Un volume in-12 de 242 pages. Prix : 2 francs

Le docteur Burton, un fier original, riche, presque richissime, demande en mariage Mlle Arnault, la fille d'un banquier parisien. L'imagination du docteur considère comme un refus ce qui n'était qu'un ajournement et il s'exaspère à l'idée que Mlle Arnault désire épouser le vicomte de la Schesvraye ; il quitte Paris, s'embarque pour l'Amérique et finalement vient échouer en France dans un pays solitaire, il s'installe dans une vieille tour abandonnée ; l'auteur a tracé un tableau charmant et pittoresque de cette campagne où vit un médecin chrétien, sa femme et sa fille, charmante demoiselle qui se laisse persuader que le docteur Burton est épris de ses charmes.

De cette situation naissent des quiproquos fort amusants.

La vie du docteur se passait dans le calme, et quelque peu dans l'ennui

lorsqu'un événement vint l'animer tout à coup; il sauve la vie à une jeune fille égarée dans la montagne et précipitée au fond d'un ravin. Or, cette jeune fille est Mlle Arnault, devenue pauvre et sacrifiant sa jeunesse, sa santé pour soigner son vieux père. — On devine le reste.

Ce livre est fort bien fait; c'est notre conclusion.

ELLE ET MOI, suivi de la *Vengeance d'une Reine,* par Étienne Marcel
Un volume in-18 de 280 pages. Prix : 2 fr. 50

Très jolie nouvelle hongroise, écrite avec délicatesse et simplicité; elle retrace les mœurs des paysans magyares, leurs coutumes, leurs habitudes religieuses, leurs traditions ; tableau bien touché et qui a pour centre une idylle dans le genre des romans où Henri Conscience a si bien peint la Flandre et la Campine. Elle, est bohémienne, une fille de ces tribus errantes qui sillonnent l'Orient de l'Europe, moi, c'est la jeune fille qui écrit cet aimable récit. La jeune paysanne est jalouse de la pauvre tzigane, elle se croit abandonnée par son fiancé pour cette fille aux noirs cheveux, mais tout s'explique et l'œuvre finit par un chant nuptial.

Nous recommandons ce joli et original volume.

LE PAVÉ DE L'ENFER, par Maurice Drack. Un volume in-18 de 338 pages
Prix: 3 fr. 50

Que de romans, et quelle plaie! Œuvres dénuées à la fois de style, d'originalité, d'invention, n'ayant d'autre but que d'exciter l'imagination et les sens par les plus libres peintures, voilà de quoi se compose le flot impur qui nous inonde. Ce sont là les livres que l'on débite dans les gares, que le voyageur emporte pour se distraire, que l'écolier cache dans son pupitre, qu'on laisse traîner sur la table des salons, et l'on s'étonne des dépravations nombreuses, des erreurs ou folies si précoces qu'on voit de tous côtés. Celui-ci, *le Pavé de l'Enfer*, n'est pas pire que tant d'autres ; il roule comme les autres, sur l'éternel amour.

Un jeune homme, René d'Armentières, d'un caractère faible et léger, aime une actrice, Sabine, fille parfaite, à part ses chutes et ses péchés qui ne comptent pas aux yeux des romanciers; sa mère, inquiète pour son avenir, l'arrache à cet attachement et ferme les yeux trop complaisamment sur les relations de René et d'une femme mariée expérimentée et d'âge mûr. Celle-ci enlève le jeune éphèbe, et le roman finit sur les regrets de Mme d'Armentières.

Nous avons cherché sans les trouver ces bonnes intentions rappelées dans le titre, celles dont l'enfer est pavé, mais ce que nous voyons trop ce sont les scènes de libertinage, les vilaines peintures dont le

volume de Maurice Drack est émaillé. Mauvais au point de vue moral, faible au point de vue littéraire, nul au point de vue dramatique, ce roman ne saurait être recommandé à personne.

MILLE AMES, par A. Pisemski, traduction de Victor Derély. Deux volumes in-18 de 316 et 352 pages. Prix : 7 francs

Ce titre, dont l'écrivain cosaque Gogol, nous a révélé le sens, ne semble pas très applicable au présent livre, où ne figurent ni serfs, ni moujicks, ni aucune de ces pauvres créatures que les Russes désignent sous le nom d'âmes : le prince X. K. possède tant d'âmes.

Le héros du livre, Kalinovith, est un pauvre hère qui cherche à gagner sa vie et qui est embarrassé dans les liens d'un amour de jeunesse bien refroidi dans son cœur et dont il sent le poids et non le charme. Le roman nous promène de monde en monde, de scène en scène, chez les princes, les hauts fonctionnaires, les littérateurs, les comédiens, mais le pauvre étudiant ne rencontre pas ce qu'il cherche, le pain quotidien, et à bout d'espérances et de ressources, il se laisse marier à une veuve riche qui avait souillé son nom, et il abandonne la malheureuse fille qui a quitté tout pour lui. Ce mariage peu honorable est aussi peu fortuné, et le lecteur suivra Kalinovith dans les méandres de sa nouvelle existence, brillante et orageuse. La société russe, dans des rangs élevés, défile le long de ces deux volumes et ne se montre pas sous des couleurs favorables ; ce ne sont plus les âmes naïves, pieuses des pauvres paysans, ce sont les fonctionnaires rusés et rapaces dont les aventures n'intéressent pas et dont le caractère a quelque chose de repoussant. Kalinovith perd position, fortune, femme, il épouse Nastenka, l'objet de son premier amour, et il n'est pas plus heureux pour cela.

D'après cette trop longue analyse, les lecteurs pourront juger du peu de charme qu'offre cet interminable ouvrage ; la pauvre Russie a bien des plaies, le Nihilisme, les Allemands, les Juifs et les romans ! Plaignons-la.

CHRISTINE SOREL, par l'auteur de *l'Héritier de Redcliffe*
Deux volumes in-18 jésus. Prix : 6 francs

Christine Sorel est un ouvrage intéressant à un double point de vue : le romanesque et l'histoire.

L'action se passe au xve siècle, au temps de la féodalité qui y est dépeinte d'une façon attrayante et exacte. Les luttes continuelles des seigneurs allemands pour se déposséder et se déchirer les uns les autres y sont décrites dans un style agréable et facile.

L'héroïne, jeune fille douce, bonne et élevée à la ville, est amenée, pour

soigner une jeune fille, dans la famille d'Adlerstein, barons sauvages et quasi bandits dont le caractère grossier et rude contraste étrangement avec celui de Christine. Elle devient néanmoins la femme du jeune baron d'Adlerstein qui est tué, peu de temps après son mariage, dans une escarmouche. Veuve, Christine donne le jour à deux jumeaux qui, quoique possédant dans leur enfance un peu de la dureté et de la sauvagerie des Adlerstein, s'adoucissent et s'humanisent au contact de leur bonne et sainte mère et consacrent leur vie à l'aimer et à lui faire oublier les mauvais traitements dont elle est en butte de la part de leur grand'mère qui détestait sa belle-fille.

Ils travaillent de toutes leurs forces à abolir la féodalité et à alléger leurs vassaux des impôts énormes et nombreux qui pèsent sur eux.

L'un d'eux meurt jeune encore, laissant à son frère le soin de mener à bonne fin la lourde et noble tâche qu'ils avaient entreprise, tâche que celui-ci voit couronnée de succès, après avoir fait sa soumission à l'empereur d'Allemagne, Maximilien.

Christine Sorel est presque un ouvrage historique et donne une intéressante idée de l'Allemagne au XVe siècle et de la vie et des mœurs des barons allemands.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages ; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

AGONIE D'UNE RACE (l'), par Kraszewski, adapté du polonais par Charles Simond. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr.

ALLEMAGNE TELLE QU'ELLE EST (l'), par Jacques Saint-Cère. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

AMI DES JEUNES FILLES (l') d'après B. C. G. D. G.; par Théo-Critt. Un vol. in-18 jésus de 199 pages avec vignettes. Prix : 3 fr. 50

AU PAYS DES BROUILLARDS (mœurs britanniques) par Fernand de Jupilles. Avec préface par Hector France. Un vol. in-18 jésus de XI-342 pages. Prix : 3 fr. 50

AU PAYS DU RHIN : Metz, Hombourg-les-Bains, Autour de Hombourg, Francfort, Strasbourg et l'Alsace; par J.-J. Weiss. Un vol. in-18 jésus de XIV-313 pages. Prix : 3 fr. 50

AU TONKIN ET DANS LES MERS DE CHINE; souvenirs et croquis par Rollet de l'Isle, ingénieur de la marine. Un vol. grand in-8° de 352 pages, illustré de 500 dessins en noir et en couleurs. Prix, élégamment cartonné : 15 fr.

BANDE ROUGE (la), par Fortuné du Boisgobey. Première partie : Aventures d'une jeune fille pendant le siège. Deuxième partie : Aventures d'une jeune fille pendant la Commune. Deux vol. in-18 jésus. Tome I, 376 pages ; t. II, 418 pages. Prix : 6 fr.

BEAU DANS LA NATURE ET DANS LES ARTS (le) : par M. l'abbé Gaborit, ancien directeur du petit Séminaire et membre de la Société académique de Nantes. Deux vol. in-8°. Tome I, (le Beau dans la nature), XXI-255 pages; t. II, (le Beau dans les arts) 312 pages. Prix : 12 fr.

BUREAU DU COMMISSAIRE (le), par Jules Moinaux. Préface par M. Alexandre Dumas fils. Un vol. in-18 jésus de XXXVI-341 pages, avec 130 dessins de Bombled. Prix : 5 fr.

CENT ANS DE RÉPUBLIQUE AUX ÉTATS-UNIS; par le duc de Noailles. Tome I, de LI-427 pages. Prix : 7 fr. 50

CITÉ ANTICHRÉTIENNE AU XIXme SIÈCLE (la) par Dom P. Benoît, docteur en philosophie et en théologie, ancien directeur de séminaire. La Franc-Maçonnerie. Deux vol. in-12 de 554 et 556 pages. Prix : 8 fr.

CONQUÊTE DE FLORIANE (la), par Adolphe Racot. Un vol. in-18 jésus de 468 pages. Prix : 3 fr.

COURONNE D'ÉPINES, par Claude Vento. Un vol. in-18 jésus de 360 pages. Prix : 3 fr. 50

CRI DU SANG (le), par Fortuné du Boisgobey. Deux vol. in-18 jésus Tome I, 319 pages ; t. II, 279 pages. Prix : 6 fr.

DAMES ET DEMOISELLES, et fables choisies mises en prose (scènes de la vie) ; par Théodore de Banville. Un vol. in-18 jésus de 354 pages avec frontispice de Rochegrosse. Prix : 3 fr. 50 (*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

DERNIÈRES ANNÉES DU DUC D'ENGHIEN (les), (1801-1804), par le comte Boulay de la Meurthe. Un vol. in-18 jésus de VIII-363 pages. Prix : 3 fr. 50

DOIT-ON SE MARIER ? par ***. Un vol. in-18 jésus de III-268 pages. Prix : 3 fr. 50

DORIA ET BARBEROUSSE, par le vice-amiral Jurien de la Gravière. Un volume in-18. Prix : 3 fr. 50

Education maternelle dans l'école (l'), par Mme P. Kergomard, inspectrice générale des écoles maternelles. Un vol. in-18 jésus de VI-316 pages. Prix: 3 fr. 50
(*Bibliothèque variée*)

Empereur Guillaume et son règne (l'), par Edouard Simon. Un vol. grand in-8°. Prix: 7 fr. 50

État politique de la France en 1886 (l'), par M. Henri Germain. Brochure in-8° de 47 pages. Prix: 1 fr.

Etude historique et critique sur le P. Lacordaire; sa première prédication dominicaine à Bordeaux, son œuvre, son école, son libéralisme, par Auguste Nicolas. Un vol. in-8° orné d'un portrait. Prix: 4 fr.

Faiseurs (les), par Alexis Pisemski. Traduit du russe par V. Derély. Un vol. in-18. Prix: 3 fr. 50

Fiancée de Lammermoor (la), suivi de: le Nain noir. Traduction de M. Daffry de la Monnoye. Un vol. grand in-8° de 607 pages avec gravures. Prix: 10 fr.

France socialiste (la), notes d'histoire contemporaine par Mermeix. Un vol. in-18 jésus de VII-348 pages. Prix: 3 fr. 50

Franc-maçonnerie (la) sous la 3me République, d'après les discours maçonniques prononcés dans les loges; par Adrien Leroux, ex-33me, souverain grand-commandeur du Rite Ecossais. Deux vol. in-12 de 900 pages. Prix: 7 fr.

Gantelet blanc (le), par le capitaine Mayne-Reid, traduit de l'anglais par Marie Guerrier de Haupt. Un vol. in-18 jésus. Prix: 2 fr. 50
(*Bibliothèque des mères de familles*)

Histoire Coutenceau (l'), par Georges Pradel. Un vol. in-18 jésus de 427 pages. Prix: 3 fr. 50

Histoire de l'Europe pendant la Révolution française; par H. de Sybel, directeur des Archives royales. Traduit de l'allemand par Mlle Marie Dosquet, inspectrice générale des écoles maternelles. Édition *revue* par l'auteur et précédée d'une préface écrite pour l'édition française. Tome IV, in-8° de 506 pages. Prix: 7 fr.

Krotkaïa, par Ach. Dostoïevski. Traduit du russe par E. Halpérine. Un vol. in-18. Prix: 3 fr. 50

Lettres du R. P. Lacordaire à Théophile Foisset, précédées de la notice dictée par le Père sur son lit de mort, publiées par M. J. Crépon. Deux vol. in-8°. Prix: 12 fr. 50

Mémoires de Saint-Simon, nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau et de notes et appendices, par A. de Boislisle, membre de l'Institut, et suivie d'un lexique des mots et des locutions remarquables. Tome V. Un vol. in-8°. Prix: 7 fr. 50
(*Les Grands Écrivains de la France*)

Millions du beau-père (les); par Olivier des Armoises. Un vol. in 18 jésus de 334 pages. Prix: 3 fr.

Mois aux champs (les), par G. de Cherville. Préface de M. Jules Claretie. Un vol. in-18 jésus de XI-352 pages. Prix: 3 fr. 50

Mystérieuse disparition de lord Blackenbury, par Miss Amelia B. Edwards, imité de l'anglais par Mme Ch. Poncet. Un vol. in-18 jésus. Prix: 2 fr. 50
(*Bibliothèque des mères de famille*)

Naturalisme (le), par Emilia Pardo Bazan. (Traduction par Albert Savine). Un vol in-18 jésus de IX-319 pages. Prix: 3 fr. 50

Nouveaux contes étranges au delà; par Henry Moreau. Un vol. in-18 jésus de XXII-291 pages. Prix: 3 fr. 50

Nouvelle méthode de coupe, et manière de faire ses robes soi-même, par Mme Alice Guerre, professeur de coupe. Un vol. in-18. Prix: 3 fr.
(*Bibliothèque des mères de famille*)

Obock, le Choa, le Kaffa, récit d'une exploration commerciale en Ethiopie, par Paul Soleillet. Un vol. in-18 jésus de 322 pages. Prix: 2 fr.
(*Bibliothèque d'aventures et de voyages*)

Œuvres complètes d'Alfred de Vigny. Théâtre. Tome II. Quitte pour la peur; la Maréchale d'Ancre; Chatterton. Petit in-12 de 425 pages. Prix: 5 fr.
(*Petite bibliothèque littéraire*)

Œuvres de François Coppée. Théâtre (1881-1885). Severo Torelli; les Jacobites. Petit in-12 de 251 pages. Prix: 5 fr.
(*Petite bibliothèque littéraire*)

Pêcheur d'Islande, roman par P. Loti. Un vol in-18 jésus de 325 pages. Prix: 3 fr. 50

Petit dictionnaire logique de la langue française, contenant: 1° tous les mots du Dictionnaire de l'Académie avec leurs étymologies et leurs définitions, plus un nombre considérable de mots nouveaux, groupés d'après le sens et l'étymologie; 2° un dictionnaire historique et un dictionnaire géographique disposés d'une manière méthodique, par M. Elie Blanc, professeur de philosophie aux facultés catholiques de Lyon. Un vol. in-18 de 1,100 pages à 2 colonnes, cartonné. Prix: 3 fr. 50

Populations bretonnes (les), par Yves Kano. Un vol. in-18. Prix: 3 fr. 50

Pour être aimée; conseils d'une coquette, secrets féminins; par la duchesse Laurianne. Un vol. in-18 jésus de 328 pages. Prix: 3 fr.

Première année de musique (la). Solfèges et chants. — Leçons. — Résumés. — 154 exercices. 50 devoirs. — 55 chœurs à l'unisson ou à deux parties. — Questionnaire. — Lexique, par M. A. Marmontel, ancien professeur au Conservatoire de Paris. Un vol. in-8°. Prix: 1 fr. 25

Procès-verbal de la vie (le), par M. Maurel-Dupeyré, chef des secrétaires-rédacteurs de la Chambre des députés. Un vol. in-8° de 299 pages. Prix: 5 fr.

Question juive (la), par Jacques de Biez. Un vol. in-18. Prix: 3 fr. 50

Recueil de deux cents motifs d'architecture depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, par Daniel Ramée, architecte. Un vol. in-4°. Prix: 6 fr.

Régence (la) et le Cardinal Dubois, relations anecdotiques; par Fontaine de Rambouillet. Un vol. in-18 jésus de II-381 pages. Prix: 3 fr. 50

Relations et Commerce de l'Afrique septentrionale ou Magreb avec les nations chrétiennes au Moyen Age, par le comte de Mas-Latrie. Un vol. in-18. Prix: 3 fr.

Sacrifice (le) dans le dogme catholique et dans la vie chrétienne; par l'abbé J.-M. Buathier, curé de Buellas. Un vol. in-8° de XIX-490 pages. Prix: 6 fr.

Souvenirs de la maison des morts, par Th. Dostoïevski. Traduit du russe par M. Neyroud. Préface par le vicomte E. Melchior de Vogüe. Un vol. in-18 jésus de XVI-363 pages. Prix: 3 fr. 50

Souvenirs de Saint-Cyr et de l'École d'État-major, par le baron du Casse. Un vol. in-18 jésus de 414 pages avec gravures. Prix: 5 fr.

Trésor des Bacquancourt (le), par François Oswald. Un vol. in-18 jésus de 357 pages. Prix: 3 fr. 50

Une invasion prussienne en Hollande en 1787; par Pierre de Witt. Un vol. in-18 jésus de XXVIII-304 pages. Prix: 3 fr. 50

Vie de Lazarille de Tormès, traduction nouvelle et préface d'A. Morel-Fatio. Un vol. in-8° de XXIV-151 pages avec nombreuses illustrations et eaux-fortes par Maurice Leloir. Prix: 30 fr.
(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

Vie partout (la); la Petite Lambton, scènes de la vie parisienne; par Philippe Daryl. Un vol. in-18 jésus de 362 pages. Prix: 3 fr.

Le Gérant: F. WATTELIER.

Tome XXI. N° 8 **Août 1886**

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

HÉLÈNE, par ANDRÉ THEURIET. Un volume in-18 jésus de 330 pages.
Prix : 3 fr. 50

Hélène des Réaux n'avait encore que quatorze ans, lorsque, assistant à la messe de Saint Hubert célébrée pour une ouverture de chasse, et après un examen rapide des invitées resplendissant sous leur costume de chasse, elle se dit : « Je suis mieux qu'elles. — Pourquoi ne suis-je pas invitée comme elles ? »

Aussi chez cette enfant, petite-fille d'un émigré espagnol, fille d'une mère mondaine que ses excentricités ont éloignée de son mari, naît cette résolution subite : — Et moi aussi je veux être admirée, — je me ferai ma part dans cette vie d'élégance et de plaisirs.

Il ne suffit pas à Hélène, pour atteindre ce but, de la beauté du diable que lui donne l'auteur : cheveux d'un roux châtaigne mûre, yeux verts changeant, teint semé de quelques taches de rousseur, il faut, pour que ce monde où elle veut entrer lui soit ouvert, qu'elle ait une situation régulière. Aussi son premier effort sera de tenter la réunion de son père et de sa mère. Le premier s'y refuse et meurt subitement alors que sa fille était venue s'installer chez lui pour vaincre ses résistances.

Le but n'en est pas moins atteint et la mère d'Hélène des Réaux peut maintenant être reçue dans le monde et y présenter sa fille. Déjà celle-ci a essayé le pouvoir de ses charmes sur un jeune artiste de talent, Raymond Descombes, dont elle a entretenu les illusions tant que le monde lui est resté fermé; elle subit même l'influence de cet amour vrai et dévoué; mais à mesure que les obstacles s'abaissent et que sa beauté se développe, ses chimères ambitieuses la reprennent. Raymond est un trop petit personnage pour devenir jamais le héros du roman qu'elle entend réaliser et lorsque celui-ci se hasarde à aborder la question de mariage,

« — Mon cher, lui dit-elle d'une voix ironique, avez-vous cent mille francs de rente ?

Et, comme il restait stupide, abasourdi : — Non, n'est-ce pas ? continua-t-elle..... eh bien ! n'en parlons plus !.....

Après un moment de silence et lorsqu'il fut revenu de son ahurissement, Raymond la regarda avec ses yeux tristes :

— C'est vrai, reprit-il amèrement, je n'ai pas cent mille francs de rente..... Mais pensez-vous que ce chiffre soit bien nécessaire pour se bien aimer et être heureux?..... Je crois que vous vous faites une fausse idée de la vie, Hélène..... Elle n'est pas toute en plaisirs, comme on se l'imagine dans ce monde superficiel que vous fréquentez ici.... Elle est sérieuse, elle est dure parfois, on ne la rend clémente qu'à force de tendresse, d'affection et de dévouement.... Ces trésors-là valent bien cent mille francs de rente, et si vous consentiez à partager ma modeste fortune, je me sentirais capable de vous les donner.

— Vous prêchez bien, répliqua-t-elle railleusement; il me semble entendre feu mon père me répéter que la vie est une misère et une farce; mais je n'en crois pas un mot et vous prêchez un cœur endurci.— Mon pauvre ami, s'écria-t-elle, en lui reprenant les mains et les serrant un peu convulsivement, je ne suis pas une femme possible pour les gens qui, comme vous, ont leur avenir et leur fortune à faire. Je suis une créature de luxe, il me faut les pompes et les vanités du monde, un train de maison, des toilettes coûteuses, des fêtes comme celle que nous avons eue ce soir..... Vrai, me voyez-vous dirigeant le ménage d'un artiste, comptant avec la cuisinière et entretenant notre linge?... En six mois, je vous aurais ruiné, nous vivoterions chichement et, au bout d'un an, nous nous en voudrions à mort de nous être épousés.....

Il secouait la tête d'un air navré, et il était très pâle; elle s'en aperçut, et très affectueusement :

— Croyez-moi, poursuivit-elle, ne vous butez pas à une pareille idée... Vous êtes le cœur le plus droit, le plus honnête, le plus naïf que je connaisse, et il m'en coûte de vous faire de la peine.... Contentez-vous de ce que je vous offre : une amitié solide, fidèle et ne vous obstinez pas à me demander une chose que je ne puis vous donner:

C'est qu'Hélène avait rencontré à cette fête, Philippe de Préfaille, un jeune baron très lancé dans la haute vie mondaine, réputé pour ses duels et ses bonnes fortunes, et qu'Hélène s'était dit : « Voilà l'homme dont je » voudrais être aimée ! c'est celui-là qu'il faudrait conquérir et épouser ! »

Pourquoi pas? Elle se savait belle, et elle avait expérimenté la force d'attraction que pouvait exercer sa beauté. Elle avait de l'esprit et de la naissance ; pourquoi n'aspirerait-elle pas à la conquête du seul homme qui lui parût digne de marcher de pair avec elle dans la vie?

Malheureusement, Hélène s'est prise elle-même dans ses propres filets

et à la douleur poignante qu'elle éprouve lorsqu'un jour, à l'issue d'une de ces fêtes dont elle se croit la reine, elle surprend le baron de Préfaille en conversation criminelle avec la maîtresse du château, elle s'aperçoit que ce n'est pas seulement la tête qui avait décidé chez elle son mariage avec le beau Philippe, le cœur était pris. Ce fut son premier échec et son premier châtiment.

Un combat terrible s'engage entre son orgueil et son amour. Celui-ci fut étouffé; la jeune fille disparut pour faire place à la femme et elle se releva le lendemain décidée à retourner à la bataille de la vie pour y prendre sa revanche.

Voulant une vie large et somptueuse elle sacrifia son amour pour l'obtenir. Un magistrat richement renté, M. de la Roche Élie, dont les soins avaient été repoussés jusqu'alors ne sût jamais à quelle circonstance il dût de les voir subitement accueillis.

Voilà donc Mme de la Roche Élie au comble de son ambition ; mais l'intérieur de sa nouvelle famille ne lui donne point les satisfactions qu'elle s'était promise, et après quelques années de désillusions elle retrouve le baron de Préfaille. Celui-ci fatigué de son ancienne intrigue, brûle d'en entamer une nouvelle, et Mme de la Roche Élie sacrifie tout à son cœur après avoir tout sacrifié à son orgueil. Son mari la renvoie. Cela la touche peu dès l'abord, mais elle ne tarde pas à sentir le vide d'un amour qui n'a d'autre base que la beauté. Philippe de Préfaille se lasse des sacrifices que la sienne lui impose et l'abandonne à son tour.

En vain le hasard remet-il sur sa route son ancien ami, Raymond Descombes, parvenu à la gloire artistique qu'elle n'a pas eu le courage de l'aider à poursuivre. La maladie et la misère réduisent l'ambitieuse Hélène à la dure nécessité d'accepter un asile chez son ancienne femme de chambre. C'est là qu'elle meurt en reconnaissant qu'elle n'a jamais été véritablement aimée que par celui dont elle a repoussé la main.

F. DE WASQUEHAL.

LE JUIF, le Judaïsme et la Judaïsation des peuples chrétiens, par le chevalier G. DES MOUSSEAUX; 2e édition. Un volume in-8o de XLIV-544 pages. Prix : 7 fr. 50

Il y a quinze ans, un érudit qui était aussi un penseur, le chevalier G. des Mousseaux, avait entrepris d'expliquer comment le monde civilisé est un champ de bataille sur lequel les honnêtes gens sont contraints de lutter, non point pour le progrès, hélas ! mais bien pour chercher à conserver du moins les éléments les plus essentiels de la société. Derrière la société

secrète, cette puissance redoutable, il nous avait montré la maçonnerie des arrières-loges, celle-là même qui est aujourd'hui maîtresse des destinées de la France. Il nous avait montré le Juif, d'abord exclu de ces loges réussissant à y pénétrer et bientôt après à y régner en maître.

Preuves en main, l'écrivain catholique a donné le secret du mal sous l'étreinte duquel agonisent les sociétés modernes. Un vampire suce le plus pur de leur sang; c'est le Juif talmudiste. La race maudite abusant du libéralisme inconscient et de la tolérance coupable d'un gouvernement de peu de foi, a redressé la tête, est parvenue à dominer les nations par l'accaparement des richesses qui a pour conséquence l'accaparement du pouvoir politique lui-même.

Le livre du chevalier des Mousseaux était bien fait, sa forme était attrayante. Une causerie où mille aperçus piquants se joignaient à la profondeur des pensées et à la gravité des révélations, promettait à l'œuvre un succès assuré. Israël vit le danger et fit disparaître l'édition. Quelques années après, l'auteur vint à mourir et l'*alliance universelle Israëlite* put se croire sauvée. Mais voilà que dans les pays orientaux de l'Europe commence un mouvement de révolte contre l'exploitation de la grande famille Chrétienne par cette poignée d'hommes qu'on peut appeler justement des *étrangers* puisqu'ils se qualifient eux-mêmes de *nation*.

La France subissait, sans trop y songer, le joug juif et la publication d'une revue antisémitique hebdomadaire assez imparfaite d'ailleurs et trop voltairienne pour être acceptée des catholiques, faisait peu de bruit, lorsqu'un jeune écrivain, M. Drumont, lança dans la publicité son livre : *la France Juive*. Israël habituellement prudent, a l'insigne maladresse de lui faire la réclame de deux duels retentissants, et voilà, tout à la fois, le livre en train d'arriver à la centième édition et la question juive ouverte avec fracas.

Cet ouvrage étincelant de verve pose la question avec un rare bonheur. Il appelle l'attention universelle et pique la curiosité, marquant au front et à l'épaule le grand exploiteur de la société moderne dans des anecdotes contemporaines semées à pleines mains. Ce que le chevalier des Mousseaux avait prédit, M. Drumont le constate. Mais des anecdotes, quelque piquantes qu'elles soient, ne peuvent suffire; le livre disparu manquait à la démonstration, il devenait urgent de le rééditer, la famille de M. des Mousseaux le comprit et une seconde édition vient de paraître. Ce livre est plus complet que celui de M. Drumont. Il remonte aux origines, il explique les faits actuels par l'histoire secrète des siècles précédents. Il montre par quels moyens le Juif est arrivé à régner sur les nations européennes et il

indique les moyens efficaces de résistance. Nous l'avons relu, il n'a pas vieilli : comme le livre *Du Pape*, il n'aura pas produit tout son effet dès son apparition ; mais, comme l'ouvrage justement fameux de J. de Maistre, il va désormais prendre une place d'honneur dans toutes les bibliothèques sérieuses.

Œuvre de défense bien plus que d'attaque (et c'est là un des points qui le distinguent de *la France Juive*) l'ouvrage du chevalier des Mousseaux voit doubler son actualité par suite des circonstances ; il fourmille de révélations piquantes et de citations d'auteurs juifs ou amis des Juifs. Il initie au sabbat et aux criminelles illusions de la cabale antique. Il révèle les mystères ténébreux dans lesquels, associé à l'esprit du mal, le Juif talmudiste pratique successivement les sortilèges de Simon le magicien, l'astrologie du moyen âge et les secrètes machinations de la franc-maçonnerie contemporaine.

Le Juif dont il signale l'improbité et les dangereux agissements n'est pas le disciple de Moïse, c'est l'élève du Talmud : le premier était l'espoir des nations, l'autre est leur plus dangereux fléau. Entre le Juif de Moïse et le Juif du Talmud il y a un abîme. Or, c'est en face du Juif talmudiste que se trouve la société contemporaine. C'est celui-là qu'elle doit connaître et qu'elle connaîtra aisément si elle fait au savant ouvrage du chevalier des Mousseaux l'accueil auquel il a droit. A. DELAPORTE.

ZOOLOGIE GÉNÉRALE, par H. BEAUREGARD, aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle à Paris. Un volume in-18 de 188 pages, 1885

A ne se placer qu'au point de vue de l'art didactique, de la méthode et de l'exposition, on peut dire que ce petit livre est excellent. Étant donné le but que se proposait l'auteur, ce but, on ne saurait le nier, est admirablement rempli.

On a voulu présenter en résumé les notions générales, non plus de la zoologie en tant que décrivant et classant les animaux, autrement dit de la zoologie descriptive, mais bien de l'histoire des animaux considérés et en eux-mêmes et dans leurs rapports réciproques avec les milieux dans lesquels ils vivent : telle est la zoologie générale.

L'organisation animale, son développement suivis de l'exposé des formes plus ou moins variables des bêtes et de leurs mœurs, c'est-à-dire des phénomènes qui se passent en elles et des procédés qu'elles emploient pour vivre et se conserver tant comme individus que comme espèces, voilà les trois termes fondamentaux du travail du savant auteur. Sa théorie est celle de l'évolution.

S'il l'admet comme base et raison d'être de sa thèse, du moins s'abstient-il sagement de faire, à ce propos, de la polémique ou de la plaidoirie en faveur du fameux système. Moins encore émaille-t-il son texte de digressions philosophiques ou soi-disant telles et d'agressions directes ou détournées contre les croyances qui n'ont d'ailleurs, quoi qu'on puisse dire, nul intérêt dans la question.

Le petit livre de M. Beauregard est, par là même, conçu dans un esprit essentiellement et exclusivement scientifique. Si sa foi dans la théorie de l'évolution peut paraître trop absolue, c'est du moins, chez lui, affaire de conviction et non point engin de guerre. Moins doctrinalement, plus hypothétiquement posée, sa thèse, son travail serait plus parfait. Tel quel, il est excellent encore, parce qu'il part de faits observés qui ont d'abord été exposés avec une grande clarté et un style facile et attrayant; l'auteur les relie ensuite par une théorie et, en cela, fait œuvre scientifique de bon aloi. L'œuvre serait irréprochable si l'hypothèse était donnée comme telle et non posée, d'une façon tout au moins prématurée, comme solution acquise et définitive.

Toutefois, étant de ceux que le principe du transformisme n'effraye point, bien que ne lui accordant, jusqu'à plus ample informé, qu'une valeur théorique et relative, nous ne ferons pas à l'honorable auteur un grief d'en être le partisan dévoué et convaincu.

Le reproche que nous aurions plutôt à lui adresser serait d'avoir exagéré, d'une manière qui pourrait bien d'ailleurs être inconsciente, certaines déductions de la théorie. En décrivant les merveilles de l'instinct de quelques espèces, il ne craint pas de parler de *l'intelligence* (p. 145) *et du développement intellectuel* (p. 147) au moins chez les femelles, dans le souci de la conservation et du développement de leurs petits. Entre autres exemples des aptitudes prodigieuses des insectes à cette fin, il cite celui de l'Ammophile hérissée, cet hyménoptère dont l'aiguillon va percer le système ganglionnaire du ver gris (chenille du Noctua segetum) de manière à paralyser tous ses mouvements sans le tuer, pour le placer ensuite à porté de l'œuf auquel elle a donné naissance, afin d'assurer à la larve à venir une pâture vivante, partant fraîche et cependant inoffensive. Or, bien que l'auteur ne le dise pas explicitement, il semble résulter clairement de son contexte qu'il attribuerait toute cette série d'opérations à *l'intelligence* de l'Ammophile. Prodigieuse intelligence, en effet, et qui, sans étude préalable, par une véritable intuition de génie atteindrait d'un seul coup le niveau de celle des plus savants anatomistes du XIX[e] siècle, génie d'autant plus merveilleux qu'il est distribué à dose égale, et produit

infailliblement un résultat identique chez tous les individus femelles. Dans une foule d'autres espèces, on peut citer des traits de génie analogues toujours infailliblement les mêmes chez tous les individus, et toujours parfaitement adéquats à la fin qu'il s'agit d'atteindre.

Va t-on sérieusement soutenir que l'insecte connaît l'anatomie du ver qu'il attaque, qu'il se rend compte de l'action du système nerveux et des moyens de la paralyser, qu'il prévoit la naissance, après sa mort à lui, de la larve contenue dans l'œuf, et qu'il sait que cette larve va se nourrir de la chenille ainsi préparée? S'il a conscience de tout cela, sans l'avoir d'ailleurs jamais appris, qui donc lui en a inculqué la notion?... Il n'y a pas d'évolution qui puisse expliquer un pareil phénomène intellectuel, partout égal, et n'éprouvant de développement ou de progrès qu'en fonction rigoureuse d'un perfectionnement analogue des organes. Que l'on dise que le principe de l'instinct, de l'inconscient et infaillible instinct déposé d'une manière potentielle dans le règne animal, est constitué de manière à se développer et à s'étendre parallèlement à l'extension et au développement des organismes, la thèse serait soutenable. Mais attribuer ces merveilleuses aptitudes animales à de l'intelligence, à de la raison par conséquent, ce serait tomber dans des conséquences d'un naturalisme insensé et que probablement l'honorable auteur n'a pas prévues.

Il y a lieu d'être surpris qu'un recueil aussi considérable et aussi grave que *le Polybiblion*, qui, par l'organe d'un de ses jeunes collaborateurs, sans doute, fait un éloge, sans restriction, du livre de M. Beauregard, ait omis de faire aucune réserve relativement à des tendances naturalistes du savant écrivain.

J. D'E.

LE MINISTÈRE DE MARTIAL RAVIGNAC, par Félix Narjoux
Un volume in-18 de 296 pages. Prix : 3 fr. 50

Le dessous des cartes est toujours fort amusant à connaître. On aime voir les petits côtés des grands ambitieux, les bassesses des grands insulteurs, les intrigues de ceux qui tiennent avec tant d'orgueil le gouvernail des affaires, on aime à savoir de combien de misères morales sont bourrés les portefeuilles ; à ce titre et à beaucoup d'autres titres, M. Félix Narjoux mérite le succès qui accueille son œuvre. Celle-ci est fort amusante ou fort attristante, selon l'esprit dont on est animé.

Démocrite rit de tout, même des abaissements de sa patrie, Héraclite soupire en voyant comment et par qui la France est gouvernée. Le ministre du nouveau livre, Martial Ravignac, succombe, comme tant d'autres, à l'attrait des pots-de-vin et aux séductions de celles qui boivent ces mêmes

pots-de-vin; il néglige sa très honnête femme, il néglige ses devoirs, il se compromet de toutes les façons, et la femme légère à laquelle il a sacrifié son honneur et le repos de sa famille, se compromet d'une autre façon. Elle n'a pu résister aux tentations des étalages d'un grand magasin, elle a volé des dentelles, on l'a vue, elle est arrêtée et mise au dépôt. Elle se réclame du ministre, il arrange l'affaire, Lucy sort de prison et Martial sort du ministère — pour y rentrer plus tard.

Cette peinture des mœurs parisiennes est vivement contée; elle rappelle, par certains côtés, *Numa Roumestan*, et comme ce livre, elle laisse une vive impression de dégoût et de misanthropie.

LES LIVRES SAINTS ET LA CRITIQUE RATIONALISTE

par P. Vigouroux; t. II, p. 704, pl. 49. Prix : 7 fr 50

Ce volume de M. Vigouroux termine la première partie de son ouvrage, consacrée à l'exposé historique des attaques contre la Bible. Suivant l'ordre des temps, M. Vigouroux nous a d'abord raconté les efforts des païens, des manichéens, des hérétiques des premiers siècles et, enfin, des protestants contre les livres sacrés ; aujourd'hui il nous raconte les attaques plus redoutable des philosophes modernes depuis le XVIIe siècle. Il étudie successivement le déïsme anglais et ses entreprises contre la Bible, le philosophisme français représenté surtout par Voltaire, et enfin le rationalisme allemand représenté par Volf, Lessing, Eichhorn, Paulus, de Vette, Strauss, Baur et l'école de Tubingue. Assurément, M. l'abbé Vigouroux ne recherche ni l'originalité des idées ni l'éclat du style, que d'ailleurs la nature des sujets traités ne comporte pas; mais partout il faitpreuve de cette lucidité, de cette exactitude consciencieuse qui sont le grand mérite de toutes ses publications.

La partie aujourd'hui achevée de son ouvrage résume des bibliothèques entières, des collections de revues, de brochures, une multitude de gros volumes français, anglais, allemands, aussi difficiles à lire qu'à se procurer.

A l'histoire des attaques contre la Bible, l'auteur a cru devoir ajouter une étude critique du transformisme, et il a bien fait. Cet appendice, à la vérité, ne se rattache au reste du volume que par un lien assez lâche, mais il sera d'une grande utilité pour ceux qui veulent se mettre au courant des principes du système. Tout en attaquant le darwinisme, l'auteur admet qu'il peut, dans plusieurs de ses parties, se concilier avec la Bible, pourvu qu'on le restreigne dans certaines limites. Ainsi, il ne repousse pas absolument l'évolution, pourvu qu'on fasse une exception pour l'homme, dont la Genèse nous décrit en détail la création. Il ajoute (p. 593) : « Il

nous paraît toutefois difficile sinon impossible, d'expliquer l'Écriture en ce sens, que les animaux sont issus des plantes, et les plantes des minéraux, par voie de transformation. »

Les nombreuses illustrations dont M. l'abbé Douillard a enrichi ce volume ne contribuent pas peu à en augmenter l'intérêt. Parmi les plus curieuses nous citerons : Léviathan, ou l'État maître absolu en matière civile et ecclésiastique, frontispice de Léviathan de Hobbes ; — Essais de la nature qui apprend à former l'homme, *où l'on voit un navet singulier représentant une femme, et un champignon représentant six figures humaines*, d'après J.-B. Robinet; — l'homme fossile de Menton, etc.

UN EMPIRE QUI CROULE : *le Maroc contemporain*, par LUDOVIC DE CAMPOU. Un volume in-18 Prix : 3 fr. 50

Après avoir parcouru le Maroc en tous sens et l'avoir étudié à tous les points de vue, M. de Campou a jugé utile de résumer, dans un petit volume, le fruit de ses observations. Jadis puissant et florissant, le Maroc, de jour en jour plus dépeuplé, ruiné commercialement, appauvri par d'incessantes exactions, énervé par des mœurs et des lois absurdes ainsi que par une ignorance systématique, approche d'une catastrophe, et, sous peu d'années, sa situation aura changé de fond en comble. Ses richesses naturelles et la fertilité de son sol le rendront alors l'objet de bien des convoitises. M. de Campou estime que, si des circonstances nous empêchent d'aller nous-mêmes au Maroc, nous devons en tout cas veiller à ce qu'aucun peuple ne s'y établisse à notre détriment. Nous avons imprudemment laissé passer, il y a deux ans, l'occasion de nous immiscer utilement dans ses affaires; il importe, dorénavant, qu'au moins notre diplomatie s'applique à sauvegarder contre les entreprises des Espagnols et des Allemands un État qui n'est que la continuation géographique et stratégique de notre Tunisie et de notre Algérie.

Malheureusement, il n'est pas très facile d'entrer en relations directes avec l'empereur. Tandis que les ministres européens résident à Tanger, le sultan Muley-Hassan habite officiellement Fez, Méquinez ou Maroc, en réalité n'ayant point de résidence fixe. Aujourd'hui il est dans une ville, demain dans une autre. Souvent, il se promène avec ses troupes du sud au nord et de l'est à l'ouest de son empire pour châtier quelque tribu rebelle, insaisissable comme le dieu Protée. M. de Campou donne de très curieux renseignements à propos des rouages du gouvernement marocain. Il paraît que les chargés d'affaires résidant à Tanger, lorsqu'ils ont quelque demande à faire parvenir au gouvernement marocain, doivent s'adresser

à Si-Bargach, ministre des affaires étrangères du sultan : mais Si-Bargach n'est jamais à Tanger ; il réside d'habitude à Rabat et n'est représenté à Tanger que par son secrétaire, de telle sorte que si quelque complication se présente, que si les intérêts d'un protégé européen sont lésés, le chargé d'affaires résidant à Tanger doit faire parvenir sa plainte au secrétaire du ministre des affaires étrangères marocain.

Le secrétaire écrit à Si-Bargach, celui-ci en réfère au sultan, lequel, après mûre réflexion, répond à Bargach, qui répond à son secrétaire, qui répond à l'intéressé, tout cela pour n'aboutir à rien. Souvent les lettres se perdent en route. Quand il y a une réponse, elle arrive au bout de plusieurs mois, et elle est toujours évasive. Par conséquent, on ne pourra ouvrir des négociations sérieuses avec le Maroc, obtenir de ce pays des traités de commerce et nouer avec lui des relations régulières que lorsque les représentants des puissances habiteront Fez ou Maroc et quand ils auront journellement accès près du sultan. C'est la première réforme à exiger.

Actuellement le Maroc, qui, avec une administration intelligente, pourrait devenir plus florissant que l'Algérie, est dans la situation la plus misérable. C'est bien un empire qui croule, suivant l'énergique expression de M. de Campou. Il n'y a dans le Maroc aucune administration régulière, et il n'y règne aucune espèce de sécurité. Les voyages y sont désagréables, coûteux et dangereux. Les voies de communication consistent presque uniquement en sentiers quelquefois très accidentés ; on ne peut voyager qu'à cheval ou à mule, et, sur quelques parcours, on court le risque, si l'on n'est pas escorté par des cavaliers demandés aux caïds, d'être complètement dépouillé. Il y a même d'autres régions où nul ne peut pénétrer sans danger d'être égorgé. Dans la plupart des villes de l'intérieur, on n'est pas en sûreté quand on porte l'habillement européen. Sur un grand nombre de tribus marocaines, d'ailleurs, l'autorité du sultan est purement nominale ; la partie orientale de l'empire est même vraiment insoumise : si la partie occidentale paye également l'impôt, c'est que, comme elle est beaucoup moins accidentée que l'autre, les armées du sultan peuvent la parcourir facilement.

Les droits de douane, qui rapportent environ 4 millions par an, forment le plus clair des revenus du sultan. Le budget des recettes, si l'on peut parler de budget dans un pays où il n'existe aucune administration régulièrement organisée et où la comptabilité est tenue de la façon la plus primitive, s'élève à 7 millions de francs environ. Le Maroc n'a pas de dettes. Il n'y a pas de fonctionnaires à payer, et les travaux publics y

sont une chose inconnue. Comme dépenses, il reste au gouvernement l'armée et le harem du sultan, ce dernier surtout, car on oublie presque toujours de payer leur solde aux quinze ou seize mille hommes dépenaillés qui composent l'armée; les soldats vivent donc des contributions de blé, d'orge et de beurre qu'ils prélèvent sur les habitants. Ces réquisitions sont une source de vexations sans nombre, et ruinent le pays.

D'après M. de Campou, le commerce total du Maroc n'excède pas 40 millions de francs. Le commerce de l'Algérie est dix fois plus considérable. Et, cependant, l'Algérie contient moins de richesses naturelles que le Maroc; elle possède beaucoup moins de travailleurs, puisqu'on évalue à 5 ou 6 millions d'habitants au moins la population marocaine, composée de Maures, de Berbères, d'Arabes et de Juifs.

Les deux tiers environ du commerce sont entre les mains de l'Angleterre, qui fournit à ce pays des cotonnades et du thé, qui en importe des laines et de l'huile d'olive. Mais au Maroc, comme sur beaucoup d'autres points du globe, les maisons de commerce anglaises sont très menacées par la concurrence allemande. Les Allemands vendent aux Marocains des draps de qualité inférieure et du sucre. Dans ces dernières années, l'attention de l'Allemagne s'est portée d'une façon toute spéciale sur le Maroc, et l'on s'en est ému, non pas en France, — où l'on ne semble s'émouvoir de rien, — mais en Espagne. Il serait fâcheux que la double influence politique et commerciale de l'Allemagne réussit à prédominer dans ce pays limitrophe de notre grand établissement de l'Afrique du Nord. Il est temps que le gouvernement français se préoccupe d'une pareille situation.

Le livre de M. de Campou sera bien accueilli par nos lecteurs, et il le mérite, car il est opportun et utile.

LA PETITE LAMBTON, scènes de la vie parisienne, par PHILIPPE DARYL
Un volume in-12 de 360 pages. Prix: 3 francs

On comprend assez que l'auteur d'un roman aille chercher son héros dans une situation exceptionnelle, qu'il se plaise à le douer des qualités qui font le plus ordinairement défaut à ce genre de situation; il s'assure par là de puissants éléments d'intérêt, et nul roman ne peut vivre s'il n'est intéressant.

Mais comme, à notre époque, ce genre a absorbé tous les autres genres littéraires, que les neuf-dixièmes des ouvrages lus sont des romans, il en résulte que l'existence est présentée à la plupart des lecteurs dans des conditions exceptionnelles. Si l'on tient compte, en outre, que ces lecteurs sont souvent des jeunes gens à la veille d'entrer dans la vie réelle, qu'ils n'ont aucune expérience personnelle et tiennent en défiance celle de leurs

parents, on comprend combien d'erreurs la lecture des romans occasionne dans la vie pratique.

Mais ce n'est pas tout; et présenter l'exception comme la règle n'est pas encore le plus grand inconvénient des romans.

Sans parler des livres immoraux ou d'une moralité douteuse qui s'excluent d'eux-mêmes de tout examen, il arrive le plus souvent que le principal personnage d'un roman est placé dans une situation telle que, pour être fidèle à son devoir, il lui faut une vertu héroïque. Ne dit-on pas communément le héros, l'héroïne de tel roman?

Or, l'héroïsme dépasse les forces ordinaires de la nature. On peut le proposer comme modèle, pour exciter l'émulation, mais alors il faut le rendre vraisemblable en lui donnant les conditions propres à l'engendrer ; on ne fait pas de l'héroïsme avec les éléments ordinaires. Les Grecs et les Latins, Homère et Virgile, avaient aussi leurs héros, mais ils se gardaient bien de les priver de tout secours divin, et c'est là qu'ils allaient puiser le principe donnant aux forces naturelles la puissance de s'élever jusqu'à l'héroïsme.

Nous avons rayé cela de nos papiers; aussi qu'arrive-t-il le plus souvent? c'est que les héros présentés à notre admiration, ne sont que des phénomènes dont rien n'explique la grandeur morale.

Voici *la Petite Lambton*, l'héroïne du nouvel ouvrage de M. Philippe Daryl, c'est une jeune écuyère, fille d'une écuyère et d'un père bigame. Celui-ci travaille dans une agence de courses à Paris pendant que sa fille travaille à l'Hippodrome de Vienne. On le voit, toutes les conditions sont réunies pour que la petite Lambton devienne la terreur des familles. Eh bien! qu'on lise cette lettre où elle se peint tout entière:

« Vienne (Autriche), ce 12 mai.

» Petit père aimé, grande nouvelle!... Mais c'est une surprise, et je ne te la dirai qu'à la fin. Ne va pas tout gâter, au moins, et promets-moi de ne pas lire ma lettre à rebours. Te rappelles-tu quand j'étais petite, comme j'aurais été fâchée de savoir d'avance ce que le père Noël mettrait dans mes souliers, même quand j'ai commencé à me douter que le père Noël c'était toi!... Eh bien, fais comme je faisais alors, aide-moi à ménager la surprise... C'est ta faute, d'ailleurs, si tu attends trop longtemps, puisqu'il te faut des lettres si longues.

» Sais-tu, mon papa chéri, que ta petite fille est tout simplement en train de devenir un personnage? Mon Dieu oui, et, ce qu'il y a de plus étonnant, un personnage *politique*. Oh! rassure-toi, je ne parle pas dans les clubs! En

Autriche, ce ne serait pas du tout l'affaire. Ici, c'est par la cour qu'on arrive au pouvoir. Donc voici l'histoire:

» Lundi soir, je descendais de cheval après mes exercices, quand le directeur, M. Ryers, est arrivé tout ému et m'a dit:

» — Mademoiselle Lambton, Sa Majesté vous fait demander dans sa loge.

» Et moi de répliquer tout net:

» — Si l'empereur a quelque chose à me dire, il n'a qu'à venir ici, comme ces messieurs.....

» Je parlais, bien entendu, de tous les petits jeunes gens à la boutonnière fleurie qui se font un devoir d'assister dans la coulisse à ma descente de cheval.

» Mais, mademoiselle, c'est Sa Majesté l'impératrice qui vous réclame! » m'a expliqué aussitôt M. Ryers.

» Là-dessus me voilà partie, ma jupe sur le bras. Des bonshommes très décorés m'introduisent dans le salon de la loge impériale. Je trouve là une belle dame, toute simple et fort aimable, qui me fait mille compliments et me demande si je veux bien lui donner des leçons de haute école dans son manège particulier. C'était l'impératrice. Il n'y avait pas à dire non. Et me voici professeur en titre de Sa Majesté.

» Tu peux penser, petit père, si les journaux s'occupent de l'événement. La *Nouvelle Presse libre*, le *Tagblatt* et les autres en sont pleins. Bref, les leçons ont commencé avant-hier. Sa Majesté est vraiment écuyère-née. Je lui ai dit, parce que c'est vrai, que Ryers l'engagerait quand elle voudrait, et elle en a été extrêmement flattée. Note qu'elle va, tous les ans, chasser à courre en Irlande et dans le pays de Galles. Elle se pique d'en remontrer aux *hunters* les plus hardis et dit, sans se gêner, qu'elle passe le détroit tout exprès pour apprendre aux Anglaises comment on se tient en selle.

» Dieu sait, et toi aussi, petit père, si j'aime mon métier et si rien eût jamais pu m'en faire embrasser un autre. Eh bien, je trouve dans l'impératrice la première femme qui me semble aimer le cheval autant que moi. Je suis même tentée de croire par moment qu'elle me regarde avec envie et serait prête à échanger son sceptre contre ma cravache. Pourquoi pas, après tout? Y a-t-il au monde des joies comparables à celles de l'artiste, quel qu'il soit, qui connait bien son art et réussit à arracher à la foule des cris d'admiration.

» Sa Majesté me fait l'honneur de me parler familièrement et presque affectueusement sur toute sorte de sujets; avec le laisser-aller d'une souveraine habituée à ne pas se contraindre, elle m'a tout uniment

exprimé sa surprise de voir que j'ai de la lecture, que je parle correctement plusieurs langues et que mes manières sont irréprochables. Je lui ai conté, bon père, tous les soins que vous avez pris de m'instruire, toi et maman.

» — Mais alors, m'a dit l'impératrice, comment avez-vous pu, avec cette éducation, consentir à entrer dans une carrière qui vous condamne à tant de dégoûts et de contacts pénibles?

» — Je n'y ai pas consenti, Majesté, j'ai supplié qu'on me la laissât adopter. C'était celle de ma mère, et personne ne sait mieux qu'elle qu'on peut être une écuyère de talent et rester une honnête femme. J'avais hérité d'elle la passion du cheval, et j'ai tant prié mon père qu'il m'a laissée suivre ma vocation.

» J'ai dit alors combien tous ces braves gens, dont je vis entourée et au milieu desquels j'ai grandi, sont méconnus et calomniés par le monde; quelle chaleur de cœur, quelle générosité et quels dévouements domestiques on trouve chez eux; comme leur vie de fatigues et de périls incessants exalte toutes leurs nobles qualités; de quels respects touchants ils sont les premiers à m'entourer... Et l'impératrice de s'écrier :

» — Ah! que tu as eu raison, ma petite, et que tu t'es montrée fille d'esprit en allant bravement où t'appelait ta vocation! »

» Me voici loin de la politique. Figure-toi, petit père, que, depuis ma faveur impériale, je suis littéralement accablée de lettres et de pétitions. On implore mon appui, on me demande d'intercéder pour obtenir des grâces. Cela ne serait rien. Mais le pis, c'est que je reçois, le soir, vingt fois plus de bouquets et de déclarations qu'auparavant.

» De sorte que je ne sais plus si c'est à l'écuyère ou au professeur de l'impératrice que tout cela s'adresse. C'est un peu humiliant, tu en conviendras.

» Et pourtant, tu n'as pas idée des beaux compliments qu'on me tourne. Maman se croit obligée de me faire des discours machiavéliques pour conjurer la fumée de tout cet encens. Elle prend soin de me rappeler qu'une personne très en vue attire nécessairement l'attention et reçoit plus d'hommages que d'autres, même sans avoir la moindre supériorité réelle. Je fais semblant de la croire; mais, au fond, je ne serais pas éloignée de me laisser persuader que je suis une petite merveille. Avoue tout de suite que c'est ton avis aussi. Mais sois tranquille, va papa, on sait ce qu'on vaut et on ne l'oubliera jamais, je t'en réponds! Tu n'as pas idée comme tous ces beaux conquérants me font pitié, avec leur sotte fatuité. Naturellement, ce n'est pas à moi à rebuter le monde; il faut bien garder bon visage et faire semblant de n'avoir pas entendu les bêtises qu'on vous dit.

Mais il me prend envie, parfois, d'entamer un petit sermon qui étonnerait fort ces galants séducteurs.

» Si l'on venait vous proposer, leur dirais-je, de tourner le dos à l'ennemi sur le champ de bataille, vous vous indigneriez, n'est-ce pas ?

» Si, pour rendre la proposition plus affriolante, on vous faisait entrevoir l'offrande d'une rivière de diamants ou d'un petit hôtel, vous couperiez les oreilles au malencontreux solliciteur. Je n'ai pas une épée au côté, et je ne puis couper les oreilles à personne; est-il plus beau, pour cela, de m'inviter à déserter mon bataillon ?

» Mais je garde pour moi ces remarquables paraboles, et personne ne se doute de la sagesse de Salomon qui se cache dans la cervelle de ta fille.

» Soyons justes. Il est des hommes généreux et chevaleresques et qui, même auprès de la *petite Lambton*, savent rester des gens bien élevés. Il y a un du moins au monde : le prince de Lédényi, Max Lédényi, un jeune Hongrois de la garde, qui est déjà capitaine à vingt-cinq ans et qui a le plus bel uniforme du monde (attention, petit père, les choses vont se corser); cet uniforme lui va d'ailleurs fort bien, attendu qu'il est très joli garçon. En outre, il a l'air si noble et si bon, que je n'ai pas encore pu réussir à le mettre sur la même ligne que les autres. Tu vois que c'est grave. Il était fort assidu depuis quelque temps; mais j'étais bien loin de m'attendre à ce qu'il me tenait en réserve.

» Tout simplement l'offre catégorique de sa main, — de sa main droite s'entend, — avec tous les domaines qui en dépendent !

» J'avoue que mon premier mouvement aurait été de le remercier de l'honneur qu'il me faisait. Mais le premier mouvement... tu sais, — je me suis gardée de le suivre. J'ai le devoir, moi, d'être plus fière qu'une autre. Je lui ai répondu, avec un beau salut, que sa demande, pour être considérée, devait émaner de son père et obtenir l'agrément du mien.

» Il n'a nullement été démonté par ma réponse, et d'un air de grave politesse :

» — Mademoiselle, m'a-t-il dit, vous me faites souvenir que j'ai un peu oublié les usages de mon pays et du vôtre. J'ai été élevé en Angleterre, où un homme considère comme sa plus chère prérogative le droit de demander en personne à la femme qu'il aime si elle consentirait à partager sa vie. J'obéirai à vos instructions, quoique j'eusse préféré recevoir mon arrêt de votre bouche !

» Nous en sommes restés là; mais j'ai été contente qu'il ne se crût pas obligé à s'excuser de la forme de sa démarche, et j'ai aimé aussi la fermeté avec laquelle il l'a soutenue. Entre nous, je suis assez de son avis, et il me

paraît que ces sortes de négociations ne devraient pas se traiter par ambassadeur. Mais qu'importe, du reste ! Le prince obtiendra-t-il jamais le consentement de son père, *s'il le demande ?*

» Et s'il l'obtenait, qu'en ferais-je ? Ne serait-ce pas folie d'épouser l'héritier d'une famille princière, qui se repentirait tôt ou tard de son choix ? Si je me marie jamais, ne ferai-je pas mieux de prendre un sauteur de barrières comme moi ?

» Non. A quoi bon se rabaisser ? Si je ne suis pas l'égale du prince Max par la naissance et la fortune, mes pauvres collègues du cirque Ryers sont encore moins mes égaux par l'éducation. Vanité à part, je sens que je suis faite pour un autre destin. J'aime les livres, les belles choses, la compagnie des gens bien élevés, et je ne me sens ni empruntée ni confuse en présence de cette souveraine qui m'admet à son intimité. D'où cela peut-il venir ?... Père, te serais-tu trompé par excès de tendresse en me faisant élever comme tu l'as fait ? Je ne suis d'aucune classe, maintenant. Aussi, ce que j'aurai de mieux à faire sera de rester entre mon cher petit papa gâteau et ma chère petite maman rabat-joie, quand nous aurons des économies suffisantes, et de n'épouser ni prince, ni comédien, puisque je ne suis faite ni pour les uns ni pour les autres.

» A propos, j'y pense : tu t'imagines peut-être que c'est là la grande nouvelle et que je n'ai pas su me tenir de te la dire ? Double erreur.

» D'abord, j'ai une volonté d'acier, comme mon poignet. Et tu ne l'auras, ma surprise, qu'à la dernière ligne, c'est bien décidé !... Et puis si le prince Lédényi daigne s'intéresser à moi, y a-t-il là de quoi m'occuper plus de dix minutes, et appellerai-je cela un événement ! Allons ! Voilà que je ne suis pas franche à présent. La vérité, c'est que je me suis demandé cent fois, depuis hier, s'il est sincère et si jamais son vieil empaillé de père pourra consentir à te demander respectueusement ma main. Car je mets en fait que le vieux doit être empaillé. Pense un peu, un magnat de Hongrie, qui avait des ancêtres au couronnement de saint Étienne !... Et, foi de petite Lambton, il ne l'aura jamais, cette main, que s'il la demande dans toutes les formes, malgré son éducation britannique, — et malgré le goût que j'ai pour lui... Bah ! laissons cela.

» Mon cheval est plus gentil que jamais. Après toi et maman, c'est bien ce que j'aime le plus au monde. Tu n'as pas idée, cher père, de son intelligence et des progrès qu'il fait avec moi. Je lui parle beaucoup, et je suis sûre qu'il me comprend à merveille. Il rapporte comme le chien le mieux dressé, et fait cent tours plus jolis les uns que les autres. Quel dommage qu'il soit impossible de le loger chez nous ! Je suis sûre que

mon pauvre Spahi s'ennuie quand je le laisse dans sa stalle, en compagnie de chevaux vulgaires, qui ne pensent pas comme lui, et ne connaissent que leur provende. L'impératrice voudrait l'avoir, elle me l'a déjà laissé entendre. Mais je fais la sourde oreille, et je ne puis même pas songer, sans horreur, à écouter son vœu. Me séparer de ce serviteur éprouvé, de cet ami fidèle! Ce serait presque un crime, n'est-ce pas, petit père? Avec lui j'ai débuté, il a partagé mes dangers et mes triomphes; il les partagera jusqu'au bout.

» Mais il est temps enfin que je m'explique et que je te dise ce qui brûle depuis une heure le bec de ma plume.

» Petit père, il ne tient qu'à toi que nous soyons réunis dans quelques jours. Voilà la grande nouvelle. Une lettre de Paris m'a apporté ce matin des propositions splendides. Le directeur de l'Hippodrome offre de payer mon dédit et de doubler les appointements que me fait M. Ryers. Il faut accepter, n'est-ce pas? Maman est comme folle de joie et peut à peine croire à tant de bonheur. Nous allons être riches. Tu pourras cesser d'aller à ton maudit Divan. Adieu Vienne! adieu les princes hongrois (hélas!) adieu à mon importance de trois jours.

Et salut enfin à mon petit père chéri, à mon beau Paris!... Écris-nous vite, papa, et si tu dis oui, porte toi-même la réponse au directeur de l'Hippodrome, afin qu'il n'y ait point de retard... Bientôt nous te reverrons donc, père aimé! C'est Spahi qui va être content!

« Je me demande si le prince Max sera de retour avant mon départ, car il est immédiatement parti pour la Hongrie. A la grâce de Dieu. S'il veut me trouver, je ne suis pas invisible, et mon adresse ne sera pas un secret. »

« J. »

Ce n'est pas tout: le prince Max n'est définitivement accepté comme fiancé par la petite Lambton que lorsque celle-ci entend son père affirmer qu'elle apporte à son mari une dot de quarante millions!

On le voit, les pères de famille font fausse route en négligeant de chercher dans les hippodromes la compagne qu'ils rêvent pour leur fils.

Si vous voulez savoir par quels procédés l'auteur produit un phénomène moral aussi parfait que la petite Lambton, ne le cherchez pas dans son livre; il se contente de le présenter au lecteur et celui-ci doit se contenter de l'admirer; mais si vous voulez perdre quelques heures agréablement, prenez son livre, il vaut mieux encore que beaucoup d'autres.

W. Fernout.

ARNOLD, par L. DE CHATEAU-CHALONS. Un volume in-8° de 456 pages
Prix : 7 fr. 50

Je veux raconter les tribulations d'un critique.

L'année dernière, vers le 1er janvier environ, naissait à la librairie académique Perrin, un volume, un fort beau volume, vous en conviendrez si vous l'achetez, et un fort excellent livre, je ne désespère pas de vous décider à vous en convaincre vous-mêmes. J'appelle naissance cette production d'un ouvrage devant le jour de l'opinion publique. Celle-ci est une grande indifférente qui voit passer à la file les livres nouveaux sans y prendre plus garde que nous ne faisons attention à l'état civil des naissances qu'on inscrit dans les feuilles publiques. Pour que notre curiosité soit excitée, il faut que le bambin nous touche de près, ou bien que, porté en grande pompe au baptême, les parrain et marraine distribuent beaucoup de dragées; moyennant quoi un nouveau-né est illustre dès sa naissance. Ce que les dragées sont à l'enfant, les réclames le sont au livre. Le livre dont je vous parle, né viable, plein de santé et de force, fut baptisé du nom d'*Arnold*, nom aristocratique bien porté par son destinataire, mais qui ne peut révéler toutes les qualités du héros lui-même ni la physionomie des personnages qui l'entourent. Après la naissance et le baptême, l'état civil des journaux de Paris enregistra *Arnold;* une revue catholique de Paris fut la première à parler; elle fut favorable, mais sobre, et choisit mal ses citations. Le journal *le Monde* produisit un éloge fort court, et assez peu renseigné; le *Polybiblion* se fit attendre et fut chiche; il fit des comparaisons avec Musset, mais en les écrivant d'une main, il effaçait presque de l'autre l'encre encore fraîche. Dans une revue assez peu connue, un monsieur jaloux fabriqua sur le dos d'*Arnold* un éreintement complet, mêlé de félicitations qui valaient mieux que toutes celles des bienveillants. Les amis de la famille firent une poussée dans la presse de province en faveur d'*Arnold*. Un journal de la Creuse fut le premier à donner le branle et vanta sans restriction le mérite de l'ouvrage; la *Gazette d'Auvergne*, plus voisine de l'auteur, lui mit des lauriers au front sans marchander; le *Moniteur de la Nièvre* entr'ouvrit péniblement ses flancs pour donner place à une dizaine de lignes où l'on avait trouvé moyen de condenser une admiration sans réserve. On le voit, le petit eut un carillon de clocher de province, mais il fut sonné, comme à la campagne, par les membres de la famille. On ne jeta d'ailleurs pas beaucoup de dragées, les gros sous manquaient, la réclame ne se fit point, les gros bourdons de la capitale ne tintèrent pas ; et depuis, l'enfant a pris un an d'âge dans les magasins de la librairie académique Perrin. Les mois de nourrice nous paraissent

maintenant accomplis, révolus; il nous semblerait bon de le tirer de là pour lui faire une vie plus active.

Mais voici les tribulations du critique. Le critique, c'est moi. Avant la déclaration officielle de la naissance d'*Arnold* et son inscription au catalogue des librairies, cet état civil des livres nouveaux, j'avais assisté à la vraie naissance J'avais vu le manuscrit entre les mains de l'auteur, je l'avais entendu interpréter par lui ; je trouvais à *Arnold* une tournure qui me plaisait, une versification à large encolure, une allure franche et variée, avec des traits parfois hardiment peints, d'autres fois suavement tissés ; des personnages ou gracieux ou hideux, groupés dans une idylle charmante que le feu tragique illumine parfois. J'aimais donc *Arnold;* je sentais que cela n'était pas banal, que c'était moins guindé que la *Pernette* de Laprade, poème estimable d'ailleurs, mais dont on parait trop coiffé en certains lieux.

Je savais que plusieurs hommes de goût avaient rendu à *Arnold* le meilleur témoignage, qu'un professeur de l'Université s'en était épris, que des jeunes gens avaient dévoré le livre d'un trait, ce qui est un signe infaillible d'intérêt, qu'un prêtre professeur d'humanités avait trouvé le récit d'une fraicheur incomparable, que plusieurs abbés en raffolaient, que Pontmartin devait en parler (il est vrai qu'il n'en a rien dit), qu'un officier en avait fait ses délices, qu'une jeune dame allait partout disant : « Avez-vous lu *Arnold?* », qu'un monsieur en avait enlevé d'un coup vingt exemplaires, que de Paris jusqu'à Rome il s'était établi un courant de sympathie semblable à une traînée de poudre.

Mais voilà où mes tribulations commencent. Moi aussi, qui avais été la première fée accourue à la naissance d'*Arnold*, je voulais me faire entendre, dire du bien de mon filleul; je répétais que c'étaient des vers vigoureux, une histoire intéressante. Une autre fée jalouse a dû me jeter un sort, ou bien, comme dans le conte, à chaque parole que je dis, c'est une couleuvre ou un crapaud qui me vient par la bouche. Toujours est-il que j'étais comme la pauvre Cassandre, prophète que personne ne voulait écouter. J'en parlai à un monsieur érudit qui m'envoya promener en me traitant de naïf, comme s'il était impossible que quelque chose de bon sortît de la poésie à notre époque. Je scandalisai une dame à qui j'osai dire un mot de l'ouvrage. Je me mis à gratter doucement à la porte de plusieurs journaux en appelant d'une voix calme. Pas de réponse. Puis j'élevai la voix, je frappai du pied, je me fâchai, j'essayai de crocheter les serrures et de défoncer les portes.

Toutes les rédactions restaient silencieuses dans leurs bureaux comme la Belle au Bois dormant derrière la porte de son palais enchanté. Si bien

que tous les amis d'Arnold ont pu faire quelque chose pour son avenir; moi seul, pour expier sans doute le privilège de l'avoir connu le premier et de l'avoir aimé plus que les autres, je ne puis réussir qu'à me faire jeter des pierres quand je fais l'éloge de ce livre. « C'est immoral, me dit-on, il y a de l'amour là-dedans, des rubans, des colifichets, des descriptions intimes. » J'essaye de dominer le tumulte et de crier: « Mais l'amour est un des principaux ressorts de la vie et le plus légitime, depuis que Dieu a dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » — Non, non, crie la foule; un catholique devrait-il parler de la sorte. » Mais depuis, j'ai mis dans ma fronde un bon caillou bien ferme qui me servira à tenir tête aux assaillants. C'est un bref du Saint-Père, signé Boccali, qui loue la pensée et le talent de l'auteur. Maintenant que je brandis dans ma fronde cette pierre précieuse, je me réjouis dans mon cœur de critique, car menacé par un argument pareil, les partisans de la moralité outrée, du cœur desséché, et de l'âme sans passion, voudront sans doute se retirer en grognant. Pour les délicats qui disent que l'œuvre est longue, qu'elle est en vers, que c'est ennuyeux, je n'ose pas leur dire que je m'en suis trouvé bien, que cette épopée familière forme un drame complet dans un paysage exquis, que les grands sentiments, la conversion, la foi et la piété y courent en veines chaudes et colorées à travers des descriptions fantaisistes et des portraits charmants ou puissants. Là je sais bien que le Saint-Père n'interviendra pas et ne donnera pas un brevet qui garantisse le lecteur de l'ennui et du sommeil. Et pourtant si vous saviez quelle belle figure est Arnold, ce libre penseur qui se convertit avec tant de noblesse et d'indépendance, mais avec une si naïve bonne foi. Si vous saviez que les visages sont frais et charmants! Il y a là deux jeunes filles, Noëlla et la gitane, qui sont si honnêtes et si mignonnes, des chamois si agiles, un lion si fidèle, un si noble coursier, des monts si bien découpés, des arbres, des fleurs, des oiseaux, un lac, tout cela si enchanteur ! On y voudrait habiter, surtout avec de pareils personnages, et être aimé par leur bon cœur. On les voit s'aimer comme au paradis, souffrir par le fait de quelques traitres dont les masques hideux représentent l'enfer dans l'autre monde et la libre pensée dans celui-ci. Il y a vers la fin une catastrophe où l'on voudrait périr avec les héros, tant on les aime. Mais le roman a voulu finir par la sérénité de l'idylle pour imiter la vie de l'homme qui finit par le ciel.

Voilà ce que je pense de mon Arnold. L'auteur de ces heureuses créations dont l'une est un peu parente de la Esmeralda, s'appelle M. de Chateauchalons. C'est, dans une large mesure, un poète. Mettons, si vous le voulez, qu'il ait fait quelques vers un peu trop semblables à la prose, et qu'il ne

sache pas se tenir longtemps sur les hauteurs du lyrisme et de l'éloquence; son œuvre qui, dans l'ensemble, est variée comme la nature même, n'en est pas moins embellie par l'idéal. Il cueille le gracieux au passage, s'arrête au comique, s'élève aux belles pensées et aux grandes considérations. Sa poétique admet tous les tons. Bref! ce n'est pas un livre ordinaire. Plus je le lis, plus je l'estime; plus je dis cela, plus je le crois... Avant de finir, je veux vous faire entendre un peu de cette musique :

> On n'entendit jamais les filles de mémoire
> Sonner de la trompette autour de mon héros.
> Il s'appelait Arnold et voici son histoire :
> Cette histoire commence au château de Cirros,
> Aux monts de l'Esterel où ma muse s'éveille
> Et s'essaye à chanter sous les verts jujubiers,
> Pendant que la fleur s'ouvre aux baisers de l'abeille
> Et que les taureaux noirs sucent les caroubiers.

CRITON.

LES COMPAGNONS DE VAU-DE-VIRE, par LAVALLAY

Un volume in-18. Prix : 3 francs

Nous retrouvons ici le roman historique, non point celui qui vit de fictions, mais bien celui qui est l'histoire intime d'une génération qui a lutté héroïquement pour l'existence.

La France agonisait, saignée à blanc par la guerre civile et la guerre étrangère. Jeanne d'Arc se pencha sur la grande anémique, la ranima et l'entraîna en lui montrant sa bannière immaculée. Ce fut comme une blanche étoile dans la nuit sombre où s'agitait la danse macabre. Où l'espérance avait lui, le relèvement fut complet, la victoire prodigieuse.

De ses cendres jetées au vent, surgit toute une génération de héros, sortis du peuple comme elle.

En basse Normandie, c'est Quatrepié, un paysan de génie qui improvise une armée de soixante mille hommes, où trois seigneurs de sang illustre ne dédaignent pas de combattre sous les ordres d'un manant.

Dans le pays de Caux, c'est un paysan, Le Garnier, qui fomente une insurrection formidable et déloge l'Anglais des villes qu'il occupait sur les deux rives de la Seine. A Louviers, c'est un petit bourgeois, Guillaume Hoel, qui invente et exécute un stratagème pour s'emparer du Pont-de-l'Arche, la clé de la haute Normandie. Ce ne sont partout que places fortes emportées vaillamment d'assaut ou enlevées par surprise, si bien que ces audacieux, embarrassés de leurs succès et ne sachant comment garder tant d'enceintes fortifiées, doivent appeler à leur aide le roi de France.

Charles VII, que ces braves gens croyaient peut-être inactif, venait d'achever l'œuvre qui honore le plus son règne : l'organisation des grandes compagnies. Par un trait de génie, il avait débarrassé le pays des routiers qui l'infestaient et créé une armée en détruisant le brigandage. Et c'est alors qu'avec tous ces détrousseurs de grands chemins, improvisés soldats, il réussit à mettre garnison dans les villes dont la vaillance populaire lui avait ouvert les portes.

Mais tous ces grands cœurs, qui avaient fait obscurément la rude besogne, comment, avec si peu de ressources, avaient-ils presque achevé la libération du territoire? Voilà ce que l'histoire ne sait pas. Elle n'est même pas sûre de l'orthographe de leurs noms. Elle ignore les détails de leurs belles actions qu'elle ne connait que par l'importance du résultat ou l'héroïsme de l'effort.

Ces hommes, dont le souvenir est tellement effacé dans la mémoire de leurs concitoyens, disparaissent dans l'auréole de la monarchie qui profita, pour le bien et l'unité de la France, du courage de ses enfants.

Les impatients qui s'imaginent qu'après la défaite, il n'y a qu'à aller déposer des couronnes sur le socle de la statue de Strasbourg pour reprendre les provinces perdues, n'ont jamais fait autre chose que de lire l'histoire dans les abrégés où les faits passent avec une telle rapidité sous les yeux du lecteur qu'il lui semble que tout cela se succède sans interruption, et qu'une bataille perdue, une province envahie, un pays ravagé, se rachètent en quelques années.

Ils ne se doutent pas qu'il faut compter par siècles, et que les sociétés de gymnastique qui paradent sous des costumes de couleurs variées ne sont sans doute pas encore celles-là qui monteront à l'assaut des forteresses de Metz et de Strasbourg. Mais cet enthousiasme peu dangereux pour l'ennemi d'aujourd'hui, ce patriotisme qui s'affiche un peu trop peut-être, n'est pas perdu pour le pays.

Nos enfants, nos petits-enfants ou arrière petits-neveux recueilleront les fruits de notre éducation militaire et feront probablement sans cris, ni costumes de fantaisie, ce que d'ardents patriotes trop pressés retardent en mettant sans cesse l'ennemi en éveil par le bruit de leurs éternels clairons.

ANNUAIRE DU CLUB ALPIN FRANÇAIS, 12e année, 1885

Le dernier annuaire du club alpin français montre avec quel succès cette association, qui compte actuellement 5,300 membres en 40 sections, a poursuivi, en 1885, son but : de faire apprécier et prospérer les beaux

pays méconnus et d'accroître chez tous, par le goût des voyages, le désir et le besoin de s'instruire.

Le nombre et l'intérêt des excursions individuelles et collectives entreprises par les membres du club, l'attrait des conférences organisées par la direction centrale et par les sections de province prouvent d'une façon éclatante que ce n'est pas, comme s'exprime le rapport annuel, l'amour des maladies et des casse-cou que le club alpin cherche avant tout à inspirer à ses adeptes, mais l'amour de la vraie géographie sous une forme aimable, pratique et frappante. Il suffit, pour s'en rendre compte, de parcourir les travaux publiés dans ce dernier *annuaire*, dans lequel nous signalons tout particulièrement à l'attention de nos lecteurs l'ascension de la Meige par MM. George Leser et Claude Vieux, l'excursion de M. le comte de Saint-Sand dans les Pyrénées aragonaises, la description si intéressante de l'île de Formose, par M. A. Salles, enfin le voyage aux volcans de Java par M. Edmond Cotteau. J. L.

HISTOIRE ET LITTÉRATURE BIBLIQUE, Adam par l'abbé Laporte. Prix : 2 fr. 50

Ce livre est une sorte de commentaire sur les trois chapitres de la Genèse où sont réunis les seuls documents authentiques de l'histoire de nos premiers parents : dû chapitre II, verset 5 au chapitre V, verset 5. L'auteur y suit le texte hébreu, qu'il explique à l'aide de nombreuses et souvent intéressantes citations, empruntées à des sources fort diverses. Bossuet surtout a été largement mis à contribution, et ce n'est pas sans plaisir qu'on relit les pages où cet incomparable écrivain a su condenser en quelques mots clairs et précis une profonde connaissance des saintes Écritures. Parmi les autres témoignages invoqués, il s'en rencontre parfois qui n'ont pas une doctrine philosophique très sûre ; on peut regretter que le choix n'en ait pas été fait de façon à éliminer des expressions comme celle-ci par exemple : *La parole, instrument par lequel l'homme devient raisonnable !* Mais, en signalant ces taches qu'il serait aisé d'effacer, nous n'entendons pas méconnaître les qualités réelles du livre.

A en juger par le titre seul (car aucune préface ne nous révèle les intentions de l'auteur) ce petit volume parait être le premier d'une série où les principaux personnages de l'histoire biblique seraient successivement passés en revue, tels que nous le présente le texte sacré, dont les difficultés scientifiques seraient, à cette occasion, brièvement élucidées. Nous souhaitons à cette entreprise tout le succès qu'elle mérite auprès des lecteurs qui n'ont pas le loisir d'étudier les sources.

MÉMOIRES D'UN SÉRAPHIN, par CHARDON, vicaire général
Deux volumes in-12, 1886. Prix : 4 francs

Si le titre un peu romanesque de cet ouvrage cause de prime abord une impression de surprise, il suffit d'en parcourir quelques chapitres pour s'apercevoir que la doctrine n'a rien perdu de son élévation et de sa solidité, et que, sous la forme d'une ingénieuse fiction, destinée à la rendre plus accessible à tous les esprits, l'auteur a exposé la substance des conclusions théologiques sur la nature des anges, sur leurs prérogatives tant dans l'ordre de la grâce que dans celui de la gloire, et sur leurs relations avec le monde créé.

Il ne faut point, sans doute, lui demander la méthode rigoureuse d'un traité, ni la précision absolue des termes; mais c'est un résumé saisissant, un tableau plein d'intérêt où se reflètent les traits principaux de l'histoire des anges. La tradition catholique se fait entendre pour ainsi dire à chaque page par la voix de ses représentants : les Pères de l'Église et les maîtres de la science sacrée viennent tour à tour apporter leur témoignage autorisé, saint Thomas surtout est fréquemment cité, et c'est justice, car sa profonde et familière connaissance des Esprits bienheureux justifierait à elle seule le nom de Docteur angélique qu'il a mérité à plus d'un titre. Tous ces textes, habilement fondus par l'auteur, constituent un harmonieux ensemble, auquel vient s'ajouter la note de l'enthousiasme et de l'amour envers le Dieu qui a fait les anges et qui nous appelle à l'honneur d'être comme eux les membres d'une seule et même société éternellement unie par les liens de la charité. Aussi, croyons-nous que ce livre sera lu avec un véritable profit de l'esprit et du cœur par les fidèles auxquels il s'adresse.

MÉMOIRES DU MARQUIS DE SOURCHES SUR LE RÈGNE DE LOUIS XIV, publiées par le comte COSNAC et ÉDOUARD PONTAL, archiviste paléographe. Tome V (juillet 1695-décembre 1697). Un volume in-8° de 476 pages. Prix : 7 fr. 50

Il y a lieu de penser que dans quelques années cette publication, qui jette une vive lumière sur la fin du règne de Louis XIV, sera achevée. On connaît le caractère général de l'œuvre. Disons seulement quelques mots de ce nouveau volume.

Il comprend la période qui s'étend de juillet 1695 à la fin de l'année 1697, et dans ses lignes principales contient la reprise de Namur par Guillaume d'Orange sur Boufflers, le traité de Turin et le mariage du duc de Bourgogne avec la fille de Victor-Amédée, les succès de Vendôme en Catalogne et la reddition de Barcelone, enfin la paix de Ryswisck :

Louis XIV impose encore à l'Europe coalisée. Mais l'heure des revers est proche. Si le monarque a conservé sa grandeur d'âme et son prestige, la France commence de fléchir sous le poids des guerres. « C'était, dit Voltaire, à cette époque, un corps puissant et robuste, fatigué d'une longue résistance et épuisé par ses victoires : un coup porté à propos l'eut fait chanceler (1). »

Au milieu de ces grands événements, le grand prévôt, toujours attentif, se fait l'écho de toutes les nouvelles. Morts, naissances, maladies, mariages, nominations, il enregistre tout avec exactitude.

Le 10 juillet 1695, Fénelon est sacré archevêque de Cambrai, dans la chapelle de Saint-Cyr, par Bossuet, assisté des évêques de Châlons et d'Amiens : « Peu de gens se trouvèrent à son sacre, mais les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry y assistèrent avec leur petite cour. » Harlay meurt le 7 août suivant, à Conflans, seul dans son cabinet, sans avoir eu le temps de se confesser ; il est remplacé sur le siège de Paris par le vertueux Noailles, grâce à Mme de Maintenon. En 1695, nous assistons à la réception du cardinal Cavallerini à Versailles. Particularité digne d'être notée : le roi donna à dîner au cardinal sur la même table ; « il fut assis du même côté que le roi, mais il y avait un grand espace entre eux deux. Les deux services furent égaux et le cardinal fut servi comme le roi par les gentilshommes savants ; mais il ne lui donnèrent point à boire, ce furent les officiers du gobelet. Le roi se levant un peu, but à la santé du Pape, et le cardinal se tint debout pendant que le roi but, et ensuite le cardinal s'étant rassis se releva de nouveau et but de bout à la santé du roi (p. 104). »

Si nous relevons ce détail d'étiquette, c'est qu'il semble en contradiction avec le témoignage si affirmatif de Saint Simon, d'après lequel Louis XIV (ailleurs qu'à l'armée) n'eût fait les honneurs de sa table à aucun particulier (2).

Et nous eussions aimé à avoir l'assentiment des éditeurs sur ce point. Pour le dire en passant, les notes, plus abondantes que dans les premiers volumes, font encore trop souvent défaut. L'évêque de Langres par exemple, (p. 72) méritait bien une petite mention. Boursault lui adressait des gazettes piquantes. Il était de la maison de Simiane. « C'était, au dire de Saint

(1) Voltaire, *Siècle de Louis XIV*.

(2) Ailleurs qu'à l'armée, le roi n'a jamais mangé avec aucun homme, en quelque cas que ç'ait été, non pas même avec aucun prince de sang, qui n'y ont mangé qu'à des festins de leurs noces, quand le roi les a voulu faire. (Saint Simon, t. IX.)

Simon, un vrai gentilhomme et le meilleur homme du monde, que tout le monde aimait, répandu dans le plus grand monde et avec le plus distingué. On l'appelait volontiers le *bon Langres;* il n'avait rien de mauvais, même pour les mœurs; mais il n'était pas fait pour être évêque. »

Cette même année 1896 vit mourir Mme de Miramion, Mme de Sévigné, la Bruyère, « célèbre par les portraits de Philostrate », dit Sourches, qui ne paraît pas très au courant de la littérature contemporaine. Autrement, l'année précédente eût-il pu passer sous silence la mort de La Fontaine? En récompense, il n'omet rien de l'arrivée en France de la future duchesse de Bourgogne. Le roi était allé au devant d'elle jusqu'à Montargis, précédé de Monseigneur et de Monsieur.

Après les premiers compliments, et devant que « les viandes » fussent servies, le roi se retira quelque temps dans sa chambre, ce qui permit au prince de Conti de venir saluer la jeune princesse. Nombre de courtisans et de dames se flattaient qu'on les présenterait. Personne ne fut admis à cet honneur, à la réserve de qui? de Langlée, « que le jeu avait tellement mis à la mode qu'on ne pouvait plus se passer de lui »; de celui-là même qui avait offert à Mme de Montespan une robe d'or sur or. A ce coup, Saint Simon eût bondi; le grand prévôt, plus calme, ne peut s'empêcher de remarquer « que si la maison royale eût été curieuse de généalogie, elle n'aurait pas trouvé qu'il (Langlée) eût dû être présenté des premiers. (P. 212.)

ESPÉRIT CABASSU. Exploits d'un mousse au Tonkin
par Alex. de Lamothe. Un volume in-12. Prix : 3 francs

Alex. de Lamothe a beaucoup voyagé, et si spirituellement profité de ses voyages qu'ils lui ont permis de joindre, dans ses ouvrages, l'observation la plus exacte à l'imagination la plus féconde. Il s'assimile si bien les pays parcourus, qu'il les fait siens, et qu'il a l'air de ne les avoir quittés que pour partager avec nous les acquisitions de sa palette et ses provisions de couleur locale. Est-il allé en Chine? Oui, très probablement. A-t-il suivi en amateur notre expédition du Tonkin? On le croirait, à le voir si bien renseigné sur les épisodes de la guerre et sur les prouesses de son cher Espérit Cabassu. Il y a du d'Artagnan en vareuse bleue, chapeau ciré et col rabattu, dans ce personnage d'Espérit, « malin », pas feignant, leste comme un singe, babillard et débrouillard, gai comme un pinson, et bravant plus de dangers qu'il n'en faudrait pour faire périr un équipage. Il se sépare le moins possible de son fidèle clairon, et tel est l'art du romancier, que le clairon devient symbolique; il sonne la marche, la

retraite, la charge; il nous redit l'air favori de notre armée d'Afrique :

« As-tu vu la casquette du père Bugeaud? »

air dont la popularité guerrière a relevé plus de courages et allégé plus de fatigues que les plus savantes mélodies de Rossini ou de Meyerbeer; air de bravoure, s'il en fut jamais! Espérit s'est identifié avec l'instrument et avec la chanson. Quand on les entend, l'un portant l'autre, dans les moments de détresse et de péril suprême, on se dit : « Petit bonhomme vit encore! » C'est qu'on pourrait en douter, quand on le voit traqué, épié, capturé par un misérable Prussien, espion au service des Chinois, quand Alex. de Lamothe nous le montre garrotté, martyrisé, tué à petit feu par nos féroces ennemis. Croyez bien que le grand Dumas ne le renierait pas, lorsque, à force d'intrépidité, de sang-froid, de présence d'esprit, il échappe à cette effroyable série de pièges, d'embuscades, de tortures, où se répand le plus pur sang de la France. Le lecteur, si entraîné qu'il soit par l'intérêt, l'émotion et la vivacité du récit, s'arrête avec une douloureuse sympathie, en rencontrant les lignes suivantes :

« — Lieutenant, je ne suis pas prophète; toutefois, souvenez-vous de ce que je vous affirme : Notre glorieux Courbet souffre plus qu'aucun de nous de la conduite insensée de cette guerre coloniale, parce qu'il souffre, non pas seulement pour lui, mais pour tous ceux, soldats et marins, qui en sont les victimes. Vivant, vous ne l'avez pas entendu, vous n'entendrez peut-être jamais, tant est puissant sur cet homme de fer le respect de la discipline; mais vous l'entendrez, mort martyr du devoir comme le vaillant Rivière, et ce sera du fond de son tombeau que sortira la voix accusatrice qui ouvrira les yeux à la France en lui faisant connaître, tels qu'ils sont, les ambitieux égoïstes qui font sa honte, sa ruine et son malheur. »

C'est un docteur qui tient ce langage, après avoir exprimé des craintes pour la vie de notre brave Espérit, dont le rôle a singulièrement grandi à travers les vicissitudes de la guerre. Heureusement, ces craintes ne se réalisent pas. A la dernière page, nous revoyons Espérit dans sa famille, accompagné de l'oncle Mathieu Chaudesaigues, à qui le Tonkin et M. Jules Ferry ont coûté un bras; Espérit, fort mal en point, entouré de sa mère, de ses frères, de ses sœurs, de ses voisins et voisines, qui ont peine à reconnaître dans ce spectre héroïque le joyeux adolescent, le mousse *débrouillard*, le boute-en-train de ses camarades. Il guérira, nous l'espérons bien; en attendant, je vous recommande son histoire. Quand un récit vous entraîne à travers quatre cents pages sans un moment de langueur ou d'ennui, quand il vous rappelle un souvenir de gloire chèrement achetée,

lorsque, de temps à autre, il vous donne le plaisir d'admirer nos soldats et de maudire nos ministres, lorsque vous pouvez, en toute sécurité, laisser le volume sur la table de famille, que pourriez-vous demander de plus?

G. DE F.

LE DRAME MUSICAL, par EDMOND SCHURÉ. Deux volumes in-8°. Prix : 15 francs

Cet ouvrage s'adresse aux musiciens, aux poètes, aux esprits graves et réfléchis qui scrutent le fond des choses et sous les apparences de l'art, même les plus brillantes, en interrogent le but, la tendance et la portée morale. — Non contents du beau tel qu'il est admis par les conditions humaines, ils cherchent le beau supérieur, éternel, dans toute sa liberté, sa splendeur et sa pleine harmonie. Ce qui les passionne, en un mot, c'est le beau idéal avec ses aspirations les plus sublimes.

Peut-il exister une alliance sérieuse entre la poésie et la musique sur le terrain du drame musical. L'opéra moderne répond-il aux exigences de l'art vrai, ou bien n'est-il qu'un art faux, étroit, un art de convention, fruit malsain de nos mœurs et de nos goûts dégénérés? N'y a-t-il pas là à opérer une révolution non moins salutaire que féconde?

Pour éclairer ces hautes et intéressantes questions, M. Édouard Shüré commence par étudier la Grèce antique, source inépuisable de nos arts et de notre littérature, dans ses poètes lyriques, ses grands tragiques, son théâtre. Chez eux, il trouve le modèle du drame musical dans sa plus grande vérité et toute sa splendeur. — Il résume ensuite l'histoire de la poésie, de Dante à Gœthe, celle de la musique, de Palestrina à Beethoven. Puis il arrive à examiner de près notre opéra moderne.

Ces bases étant posées, l'auteur aborde l'œuvre de Richard Wagner auquel tout son second volume est consacré. Avec une profondeur d'idées, une poésie de sentiments très remarquable, il analyse chacune des œuvres du maître allemand. Il montre l'effort gigantesque tenté par ce musicien pour ramener l'art dramatique musical à ces conditious de vérité, d'harmonie et de grandeur morales auxquelles l'avaient porté, dès son origine, Eschyle, Sophocle, Euripide, Alcée et Sapho, desquels notre immortel Glück se rapproche le plus. Il conclut en examinant la place qui revient à Richard Wagner dans l'histoire du théâtre, et l'influence que sa généreuse tentative peut exercer sur l'alliance de la poésie et de la musique, dans l'avenir de l'art, de sa destinée morale et de la civilisation.

DE TARADE.

LA CHANSON POPULAIRE, par J.-B. WECKERLIN, bibliothécaire du Conservatoire de musique. Paris. In-8°

On a déjà beaucoup écrit sur ce sujet, mais nous ne nous en plaignons pas : M. Weckerlin nous promet une suite à l'intéressant ouvrage qu'il donne aujourd'hui au public et qui a pour objet le côté musical de la chanson populaire. La suite traitera de l'histoire des mœurs et usages populaires, d'après les chansons.

Le savant compositeur entre dans des explications techniques sur les éléments constitutifs des rythmes populaires, puis il recherche les sources des chansons parvenues jusqu'à nous, et il les découvre dans les hymnes et les proses de l'Église, les noëls, les poèmes héroïques, les mystères, les processions des Flagellants, la chevalerie et les croisades, les ballades, pastourelles, complaintes, rondeaux, fabliaux, lais des trouvères et des troubadours.

Quant à la *chanson de Malbrough*, « dont on n'a jamais pu expliquer la naissance », dit M. Weckerlin, nous nous contentons de renvoyer le lecteur au n° 4 du *Courrier de Vaugelas*, dans lequel a été résolue cette question.

M. Weckerlin mentionne à la fin du volume un recueil de *parodies* qui a dû lui faire passer un bon moment : c'est *le Festin joyeux ou la cuisine en musique*, par J. Lebas, 1738. Il cite le *godiveau de poisson* sur l'air de la Sissonne. L'auteur de cet air était Sisson, maître à danser. Voici cette poésie culinaire :

Sur de la pâte fine
Vous mettez du godiveau
Filets de bonne mine
D'un poisson frais et bien beau
Truffes, champignons,
Laitance à foison,
Des fonds d'artichauts,
Beurre tout nouveau,
Épices comme il faut.

Il y a un second couplet.

J. Lebas a noté le coulis à la reine sur l'air : *Si ton cœur, belle Iris, commence à s'enflammer*. — Les perdreaux sauce à l'espagnole, sur : *Petits oiseaux, rassurez-vous*. — Le cochon de lait en galantine, sur : *Marraine était coquette*. — La crème veloutée, sur : *Quand le péril est agréable*.

Il n'est pas bien étonnant qu'un cuisinier ait eu l'idée de mettre des ragoûts en musique, ceux-ci ne chantent-ils pas d'eux-mêmes dans la casserole ?

LA FRANC-MAÇONNERIE SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE
d'après les discours maçonniques prononcés dans les Loges, par les FF.·. Brisson, Jules Ferry, Albert Ferry, Le Royer, Floquet, Andrieux, Clémenceau, Emmanuel Arago, de Heredia, Caubet, Anatole de La Forge, Paul Bert, etc., par ADRIEN LEROUX, ex-33e, souverain grand inspecteur général.
Deux très forts volumes in-12 Prix : 7 francs

Les preuves matérielles des effroyables doctrines qu'on professe dans les Loges ne manquent plus, Dieu merci. *La Franc-Maçonnerie sous la troisième République* nous en apporte encore de nouvelles.

Les orateurs qui ont, en cent occasions diverses, prononcé ces allocutions, dont beaucoup sont parfaitement littéraires, ont tous des noms fort connus en politique ou en maçonnerie; ce sont évidemment des maîtres dont nul ne saurait contester la compétence ou l'autorité.

Le premier volume contient les discours ayant pour objet la campagne religieuse, le second ceux ayant trait à la campagne politique, que mène la maçonnerie contre la société.

L'œuvre religieuse, ou, pour dire plus vrai, l'œuvre antireligieuse s'ouvre, comme il convient, par des proclamations ou *appels* contre le cléricalisme; on montre ensuite sa mission, sa philosophie, sa théorie, sa morale et son culte; puis enfin on s'étend sur l'enseignement dont elle entend se servir pour propager ses doctrines.

L'œuvre politique est également complète. Le premier chapitre présente d'abord au lecteur la Loge en grande tenue de cérémonie ; puis, après connaissance faite, on entend développer le programme politique que doivent suivre les enfants de la veuve, raconter l'histoire des temps modernes comme la comprennent les francs-maçons; expliquer les principes politiques et les principes sociaux qui dirigent la maçonnerie ; et on la voit enfin joindre la pratique à la théorie et travailler, avec une ardeur et une persévérance dignes d'une meilleure cause, à la réalisation effective du plan qu'elle a rêvé.

On voit venir l'un après l'autre chacun de ces austères maçons, équerre et truelle en main et tablier sur le ventre, apposer, comme témoin irrécusable, leur signature authentique au bas de ces documents qui constatent l'œuvre fatale qu'ils exécutent.

Ce nouvel ouvrage : *la Franc-Maçonnerie sous la troisième République*, se recommande surtout aux conservateurs militants, aux hommes d'action, à quiconque se sent l'énergie nécessaire pour la propagande, à tous les honnêtes gens qui ont à cœur de désabuser le peuple, victime aveugle de la plus abominable des sociétés secrètes.

LES HÉSITATIONS DE MADAME PLANARD, par LÉON BARRACAND.
Un volume in-18 de 272 pages. Prix : 3 fr. 50

Mme Planard hésite, est-il besoin de le dire, entre son honnête mari et un brillant séducteur ; elle hésite, elle résiste, soutenue par un reste de foi, par un sentiment d'honneur, et ces débats donnent lieu à des scènes, moitié sentimentales, moitié licencieuses, dont nous ne conseillerons la lecture à personne. Peu satisfait de ses entreprises sur la femme de son ami, le lovelace essaie ailleurs, il séduit une jeune fille, très innocente jusqu'alors, petite faute devant le monde, crime devant Dieu et devant les honnêtes gens; le roman finit bien, il se termine par un mariage qui est une réparation.

L'auteur connaît les mœurs de la province et les décrit à merveille ; il a, chose peu commune, du naturel dans le dialogue ; il est fâcheux que les talents de M. Barrancand ne soient pas appliqués à des sujets plus purs ; nous pourrions alors recommander pleinement son livre sur lequel nous faisons au contraire de sérieuses réserves.

LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE, par le professeur ÉMILE ACOLLAS. Un volume in-12 de 112 pages, élégamment relié. Prix : 1 fr.

Ce nouveau volume vient s'ajouter à la petite bibliothèque du droit mis à la portée de tout le monde publiée par le professeur Émile Acollas.

En une centaine de pages écrites avec cette clarté qui caractérise sa manière, l'éminent professeur de droit nous donne aujourd'hui, pour les règles de la propriété littéraire et artistique un résumé beaucoup plus complet que les plus gros traités sur la même matière. Littérateurs, artistes et éditeurs, jurisconsultes et hommes d'affaires, tous ceux qu'à divers titres intéressent les questions de propriété littéraire et artistique voudront avoir ce petit livre, d'un format si commode, d'un prix si minime ; en même temps qu'une doctrine aussi précise, aussi ferme et aussi juridique qu'élevée, pour la première fois éclairant les décisions de la jurisprudence et susceptible de fournir des solutions pour tous les cas spéciaux, ils y trouveront un guide sûr et pratique.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages ; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

A LA RECHERCHE DU BONHEUR, par le comte Léon Tolstoï. Traduit et précédé d'une préface par E. Halpérine. Un vol. in-16. Prix : 3 fr.

AMOUR, AMOUR ! par Jean Malic. Un vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

ATLAS GÉNÉRAL DES CINQ PARTIES DU MONDE, par Maurice Dunan agrégé de l'Université. Un vol. texte-atlas in-4° raisin contenant 90 leçons et 30 cartes en couleurs. Prix : 3 fr. 50

AU PAYS DES MASSAÏ ; voyage d'exploration à travers les montagnes neigeuses et volcaniques et les tribus étranges de l'Afrique équatoriale, par Joseph Thomson ; traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par Frédéric Bernard. Un vol. in-16 orné de 54 gravures et d'une carte. Prix : 4 fr.

AUTOUR DU DIVORCE ; Paulette divorcée ; par Gyp. Un vol. in-18 jésus de 302 pages. Prix : 3 fr. 50

CHEMINS DE FER MÉTROPOLITAINS A NEW-YORK (les), et dans les grandes cités américaines. Conférence faite au Conservatoire national des arts et métiers à Paris le 21 mars 1886 par M. D. Banderali, inspecteur chargé du service central du matériel et de la traction à la gare du Nord, avec 21 planches dans le texte. Brochure in-8°. Prix : 3 fr.

CÔTE D'ADAM (la), par Ange Bénigne, préface par Barbey d'Aurevilly. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

DAME AUX PIERRERIES (la), par E. Marlitt; traduit de l'allemand par Mme Emmeline Raymond. Deux vol. in-12. Prix : 5 fr.
(*Bibliothèque des mères de famille*)

ÉGLISE EST-ELLE L'ENNEMI (l'). Conférences prêchées à la cathédrale de Rodez par l'abbé Achille Vidal, aumônier du lycée de Rodez. Un vol. in-12 de VII-278 pages. Prix : 3 fr.

EMPIRE DES TZARS ET LES RUSSES (l'), par A. Leroy-Beaulieu. Tome II, les Institutions. Un vol. in-8° de 636 pages. Prix : 7 fr. 50

ÉTOILE ÉTEINTE (l'), par Marcel Lémézies. Deux vol. in-18 jésus de XII-290 pages. Prix : 3 fr. 50

ÉTUDES SUR LES PRINCIPAUX PHILOSOPHES, rédigées conformément au programme du 22 janvier 1885 à l'usage de la classe de philosophie et des candidats au baccalauréat ès lettres, par Charles Adam, chargé du cours de philosophie à la Faculté des lettres de Dijon. Un vol. in-16. Prix : 4 fr.

FABIEN DU ROURET, ou Souvent homme varie... ; par Mme Reney Lebas. Un vol. in-18 jésus de 318 pages. Prix : 3 fr.
(*Bibliothèque du coin du feu*)

FINANCIERS D'AUTREFOIS (les) fermiers généraux, par la vicomtesse Alix de Janzé. Un vol. grand in-8° Prix : 7 fr. 50

FUSIL CHARGÉ, récit militaire, par Eugène Mouton (Mérinos). Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

GUERRE DE SÉCESSION (la), 1861-1865, par Ernest Grasset, inspecteur de la marine, avec une lettre-préface par Victor Duruy. Un vol. in-12. Prix : 4 fr.

GUERRES DU RÈGNE DE LOUIS XIII ET DE LA MINORITÉ DE LOUIS XIV (les), Mémoires de Jacques de Chastenet, seigneur de Puységur. Publiés et annotés par P. Tamizey de Larroque. Deux vol. in-12, t. I, XIII-304 pages; t. II, 292 pages. Prix : 6 fr.

GUIDE PRATIQUE DU GARDE-CHASSE, par Ernest Bellecroix, suivi de notions élémentaires sur l'exploitation des bois, par M. A. de la Rue, ancien inspecteur des forêts de la Couronne. Un vol. in-12. Prix : 3 fr.

HISTOIRE DE L'ART, depuis les origines jusqu'à nos jours, Architecture, Statuaire, Peinture, par William Reymond. Un vol. grand in-8° orné de gravures. Prix : 2 fr. 90

HISTOIRE DE L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS AU XVIIIme SIÈCLE, L'École royale des élèves protégés, par Louis Courajod, conservateur adjoint au Musée du Louvre. Un vol. in-8. Prix : 8 fr.

HISTOIRE DE LA LIBERTÉ EN FRANCE, depuis 1789 jusqu'à nos jours, par Augustin Challamel, conservateur à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Un vol. grand in-8° de 500 pages. Prix : 7 fr. 50

HISTOIRE DE PIE IX, son pontificat et son siècle, par M. l'abbé A. Pougeois. Tome VI et dernier, (la Captivité et la mort). Un vol. in-8° de XVI-548 pages. Prix : 7 fr. 50

HISTOIRE DU CANAL DE PANAMA ; Historique, description, conséquence économique au point de vue européen, Avenir du canal interocéanique, par Augustin Garçon, lettre-préface, par M. Ferdinand de Lesseps. In-8° avec un panorama en couleurs. Prix : 3 fr.

LIVRE DES PATRONAGES (le), conseils aux jeunes filles apprenties, employées, ouvrières, engagées en service qui composent les patronages, par M. de Gransaërt. Un vol. in-12 de 314 pages. Prix : 1 fr. 85

LIVRE (le) et les arts qui s'y rattachent depuis les origines jusqu'à la fin du XVIIIme siècle, par M. P. Louisy, ancien professeur de l'Université. Un vol. in-8° orné de 221 gravures et d'une planche en couleur. Prix : 4 fr.

MARI DE Mlle GENDRIN (le), par Paul Lheureux. Un vol. in-18 jésus de 313 pages. Prix : 3 fr. 50

MILLE ET UNE NUITS DU THÉATRE (les), par Auguste Vitu. 3me série. Un vol. in-18 jésus de 394 pages. Prix : 3 fr 50

MONDE OÙ L'ON TRICHE (le) ; Cercles, Casinos, Tripots et Bonneteurs, par Rogier-Grison. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

MONDE COMME VOLONTÉ ET COMME REPRÉSENTATION (le), par Arthur Schopenhauer, traduit en français pour la première fois par J.-A Cantacuzène. Deux volumes grand in-8°. Prix : 25 fr.

MONSIEUR X., de l'Académie française, par Paul Morel. Un vol. in-18 jésus de 303 pages. Prix : 3 fr. 50

ORIGINE DE LA LOCOMOTIVE, par M. Deghilage, ingénieur. Un vol. in-4° jésus, 45 pages de texte avec croquis intercalés et 12 planches demi-jésus collées sur onglets. Prix : 7 fr. 50

PRÉTENDANTS DE VIVIANE (les), par Jean d'Etiau. Un vol. in-18 jésus de 287 pages. Prix : 3 fr. 50

PROIE DU NÉANT (la). Notes d'un pessimiste, par Edmond Thiaudière. Un vol. petit in-18. Prix : 4 fr.

47, CHAUSSÉE D'ANTIN : Récits, contes et nouvelles, par MM. d'Alesson, Audebrand, d'Auriac, du Boisgobey, Challamel, Cherbuliez, Claretie, E^t^ Daudet, E. Gonzalès, G. Ohnet, J. Simon, P. Zaccone, etc. Un vol. in-18 jésus de XV-471 pages. Prix : 3 fr. 50

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES LOIS SOCIALES, par le duc d'Harcourt, ancien député. Un vol. in-8°. Prix : 5 fr.

RENAISSANCE RELIGIEUSE EN FRANCE (la), Vues sur l'action catholique depuis cinquante ans, par Léon Lefèbure, ancien député. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

SECOND VOLUME DE POLÉMIQUE COLONIALE (1882-1885). suivi de discours et articles divers par Victor Schœlcher. Un vol. in-8° de XXIII-412 pages. Prix : 5 fr.

SŒURS HOSPITALIÈRES (les), Lettres et discours sur la laïcisation des hôpitaux, par le docteur Armand Desprès, chirurgien à l'hôpital de la Charité, membre du conseil municipal de Paris. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

SOUVENIRS (1785-1870) du feu duc de Broglie, de l'Académie française. Tomes II et III. Deux vol. in-8°, t. II, 499 pages; t. III, 531 pages. Prix : 15 fr.

SOUVENIRS ET IMPRESSIONS DE VOYAGE DANS LES PAYS DU NORD DE L'EUROPE, Suède, Finlande, Danemark, Russie, par Léouzun Le Duc. Un vol. in-4° orné de gravures. Prix : 2 fr. 90

TRIOMPHE DE LA DÉMOCRATIE (le), ou l'Amérique depuis cinquante ans, par Andrew Carnegie. Traduit de l'anglais par Jules Combe. Un vol. in-18 jésus de IV-437 pages. Prix : 3 fr. 50

UNE PETITE FILLE DE CENDRILLON, par Gabrielle d'Ethampes. Un vol. in-18 jésus de 252 pages. Prix : 2 fr. 50

VIE EN ROSE (la), par A. Robida. Un vol. in-18 jésus illustré de dessins de l'auteur. Prix : 3 fr. 50

VOUS ET MOI, par Louis Dépret. Un vol. in-32 de 244 pages. Prix : 4 fr.

VOYANTE (la) Blanche Vaubaron, par Xavier de Montépin. Deux vol. in-18 jésus, t. I, 361 pages; t. II, 360 pages. Prix : 6 fr

ZO'HAR roman contemporain, par Catulle Mendès. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

Le Gérant : F. WATTELIER.

Tome XXI. N° 9 **Septembre 1886**

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

AU PAYS DU RHIN : Metz, Hambourg-les-Bains, autour de Hambourg, Francfort, Strasbourg et l'Alsace, par J.-J. WEISS. Un volume in-18 jésus de XIV-313 pages. Prix : 3 fr. 50

Il faudrait avoir recours à certaines subtilités d'analyse pour expliquer le genre de séduction que ce livre exerce. Poétique et historique, ces deux mots pourraient lui servir d'épigraphe : l'histoire prodigue à nous donner des leçons dont nous ne profitons pas, et la poésie, qui adoucit la rigueur de ces leçons. Chacun des chapitres de ce livre est une plaie saignante au flanc de la patrie française, et si nos malheurs ne nous forçaient pas de renoncer à l'Allemand légendaire, rêveur, enclin au fantastique, je dirais qu'il y a de l'Allemand primitif chez l'auteur d'*Au pays du Rhin* Ce qui nous attriste trop, s'idéalise, se transforme sous ses doigts. Une brume légère se glisse à travers ces récits et en émousse ce que les angles auraient de trop blessant pour notre orgueil national. Cette histoire, hélas ! trop réelle, a des allures de vision. Ces personnages ont des proportions de géants et des regards de fantômes. On dirait qu'une fatalité supérieure aux volontés humaines a dirigé, depuis des siècles, et mené à leurs fins les races et les hommes prédestinés à notre ruine. On dirait que ce fleuve, animé par une évocation de poète, heureux de se venger de Boileau, s'est peuplé tout à coup d'esprits invisibles, trop germaniques pour aimer la France

Afin qu'on ne nous accuse pas d'exagération, qu'on lise cette page :

Après une comparaison merveilleuse entre le Rhône et le Rhin, J.-J. Weiss ajoute : — « Je me souviens que, il y a cinq ou six ans, je me rendais de Schaffouse à Laufen par l'étroit sentier qu'on a frayé entre la montagne et le Rhin, et qui longe celui-ci presque à ras le flot. J'avais à peine fait vingt pas que j'étais enveloppé tout entier du plus bizarre des sentiments. C'était comme une mystérieuse religion des eaux qui m'envahissait. Je concevais l'envie de m'immoler aux divinités du fleuve. Quelque chose me poussait à l'embrasser et à périr dans ce chaste embrassement. Il était là, avec son susurrement austère et sourd, sa bonhomie

puissante, son air important et familier, et je voyais sa tunique verte qu'il ouvrait comme pour me recevoir dans son sein. Plus je le regardais, et plus il semblait m'attendre avec confiance et me tendre les bras, plus je sentais mes yeux s'égarer, mes jambes fléchir, mon esprit plonger vers ses obscures profondeurs comme vers un suprême asile de force et de paix. Quand j'arrivai à Laufen, sur la hauteur, je respirai, semblable à un homme qui a été victime d'une fantasmagorie terrible et qui retrouve la raison en revoyant la lumière du jour. Un quart d'heure de plus, et je me laissais glisser dans les bras de l'Ondine. Voilà le vertige, voilà le délire du Rhin.

» Supposez-le qui s'empare des peuples au lieu des individus ; vous aurez l'explication, poétique et historique, de l'éternelle bataille que la nature a engagée entre les Gaules et la Germanie. Ils ont fini, nos rivaux héréditaires, par l'aimer plus passionnément que nous, ce fleuve si longtemps disputé. Tandis que nous nous sommes endormis dans sa possession, ils rêvaient de lui à tous les moments de leur existence. Ils le chantaient au coin de leurs foyers, dans leurs camps, dans leurs églises. Ils le mettaient en poèmes, en ballades, en cantiques, en chansons à boire. Ils n'avaient pas une pensée qui ne fût pour la ville merveilleusement belle, assise au bord de ses eaux. La garde au bord du Rhin était, de leur part, vigilante et ardente. Et c'est pourquoi ils nous ont, à la fin, ravi et Strasbourg et le Rhin. Est-ce pour longtemps? Est-ce pour toujours? Qui peut le dire? Mais, sans le Rhin, il n'y a plus de France. »

G. de F.

SOUVENIRS DE LA MAISON DES MORTS, par E. Dostoïevsky traduit par M. Neyroud, avec préface du vicomte Melchior de Voguë. Un volume in-18. Prix : 4 francs

« Ce n'est point pour parler de moi, dit l'auteur dans sa préface, que j'ai publié ces Mémoires, mais c'est dans l'intention de donner courage aux malheureux, en exposant les maux que j'ai soufferts et les consolations qu'on peut trouver au sein même des plus affreux malheurs. »

Ce livre n'est donc ni un plaidoyer, ni une diatribe, ni un recueil d'anecdotes ; on n'y trouve pas de politique ; à peine quelque chose des motifs de cette longue et terrible persécution. Ce sont les études morales et profondes d'un prisonnier sur lui-même. Il nous peint avec naïveté ses impressions, ses angoisses, ses luttes intérieures, ses efforts, ses faiblesses, ses chutes, ses victoires.

Dans le silence de son cachot, il contemple son âme avec résignation, et l'examen qu'il fait de lui-même lui prête de nouvelles forces. A l'appui de la vertu, la religion lui apparaît comme une inspiration soudaine, et

il la saisit, il l'embrasse avec étreinte. Les hommes le font bien souffrir! et cependant il ne ressent pas de rancune; il n'éprouve aucun sentiment d'aigreur contre l'humanité, il l'excuse, il la plaint, mais il ne la hait pas; il découvre jusque sous l'écorce rude et grossière de ses geôliers des qualités faites pour honorer l'homme; son âme poétique sait embellir les objets qui l'environnent jusque sous les plombs de Venise, jusqu'au fond des cachots de Spielberg. Ce livre est parsemé de récits on ne peut plus simples, mais remplis d'émotions naturelles.

Il y règne partout une pureté d'âme en quelque sorte virginale, une délicatesse excessive d'expressions.

Dostoïevsky, dont le martyre ne fut pas moins affreux que celui de Pellico, y a puisé une grande sérénité d'âme, une résignation profonde et une sorte d'indulgence pour ses bourreaux, mais ce sont plutôt les autres qu'il étudie que lui-même. Cela devait arriver inévitablement, car tandis que Pellico ayant vécu séparé des autres hommes, avait dû se replier sur lui-même, Dostoïevsky, vivant au milieu des forçats, devait les étudier et oublier un peu ses propres souffrances en les comparant à celles de ses compagnons d'infortune.

Écoutons ce qu'en dit M. de Voguë :

« Les *Souvenirs de la maison des morts* n'empruntent rien à la fiction, sauf quelques précautions de mise en scène, nécessitées par des causes étrangères à l'art. Ce livre est un fragment d'autobiographie, mêlé d'observations sur un monde spécial, de descriptions et de récits très simples; c'est le journal du bagne, un album de croquis rassemblés dans les casemates de Sibérie. Avant de vous récrier sur l'éloge d'un galérien, écoutez comment Dostoïevsky fut précipité dans cette infâme condition.

» Il avait vingt-sept ans en 1848, il commençait à écrire avec quelques succès. Sa vie, pauvre et solitaire, allait par de mauvais chemins; misère, maladie, tout lui donnait sur le monde des vues noires; ses nerfs d'épileptique lui étaient déjà de cruels ennemis.

» Avec cela un malheureux cœur plein de pitié, d'où est sorti le meilleur de son talent; cette sensibilité contenue, vite aigrie, qui se change en folles colères devant les aspects d'injustice de l'ordre social. Il regardait autour de lui, cherchant l'idéal, le progrès, les moyens de se dévouer; il voyait la triste Russie, bien froide, bien immobile, bien dure, tout ulcérée de maux anciens. Sur cette Russie, les idées généreuses du moment passaient et ramassaient à coup sûr de telles âmes. Le jeune écrivain fut entraîné avec beaucoup d'autres de sa génération littéraire, dans les conciliabules présidés par Pétrachevsky. Cette sédition intellectuelle n'alla

pas bien loin; des récriminations, des menaces vagues, de beaux projets d'utopie. Il y a impropriété de mot à appeler cette effervescence d'idées, comme on le fait habituellement, la conspiration de Petrachevsky; de conspiration, il n'y en eut pas, au sens terrible que ce terme a reçu depuis lors en Russie. En tout cas, Dostoïevsky y prit la moindre part; toute sa faute ne fut qu'un rêve défendu; l'instruction ne put relever contre lui aucune charge effective. Chez nous, il eut été au centre gauche; en Russie il alla au bagne

» Englobé dans l'arrêt commun qui frappa ses complices, il fut jeté à la citadelle, condamné à mort, gracié sur l'échafaud, conduit en Sibérie (ne dirait-on pas Pellico commençant sa vie); il y purgea quatre ans de fers dans la section réservée, celle des criminels d'État.

» Le romancier y laissa ses illusions, mais rien de son honneur; vingt ans après, en des temps meilleurs, les condamnés et leurs juges parlaient de ces souvenirs avec une égale tristesse, la main dans la main; l'ancien forçat a fait une carrière glorieuse, remplie de beaux livres, et terminée récemment par un deuil quasi officiel. Il était nécessaire de préciser ces points, pour qu'on ne fît point confusion d'époques; il n'y eut riende commun entre le proscrit de 1848 et les redoutables ennemis contre lesquels le gouvernement russe sévit aujourd'hui de la même façon, mais à plus juste titre.

» Un compagnon d'infortune de l'exilé, Yastyemsky, a consigné dans ses Mémoires le récit d'une rencontre avec Dostoïevsky, au début de leur pénible voyage.

» Le hasard les réunit une nuit dans la prison d'étapes de Tobolsk, où ils trouvèrent aussi un de leurs complices les plus connus, Dourof. Ce récit peint sur le vif l'influence bienfaisante du romancier.

» On nous conduisit dans une salle étroite, froide et sombre. Il y avait là des lits de planches avec des sacs bourrés de foin. L'obscurité était complète. Derrière la porte, sur le seuil, on entendait le pas lourd de la sentinelle, qui marchait en long et en large par un froid de quarante degrés.

» Dourof s'étendit sur le lit de camp, je me pelotonnaï sur le plancher à côté de Dostoïevsky.

» A travers la mince cloison, un tapage infernal arrivait jusqu'à nous : un bruit de tasses et de verres, les cris de gens qui jouaient aux cartes, des injures, des blasphèmes. Dourof avait les doigts des pieds et des mains gelés; ses jambes étaient blessées par les fers. Dostoïevsky souffrait d'une plaie qui lui était venue au visage dans la casemate de la citadelle à Pétersbourg.

» Pour moi, j'avais le nez gelé. –Dans cette triste situation, je me rappe-

lai ma vie passée, ma jeunesse écoulée au milieu de mes chers camarades de l'Université ; je pensai à ce qu'aurait dit ma sœur, si elle m'eût aperçu dans cet état. Convaincu qu'il n'y avait plus rien à espérer pour moi, je résolus de mettre fin à mes jours... Si je m'appesantis sur cette heure douloureuse, c'est uniquement parce qu'elle me donna l'occasion de connaître de plus près la personnalité de Dostoïevsky. Sa conversation amicale et secourable me sauva du désespoir; elle réveilla en moi l'énergie. Contre toute espérance, nous parvînmes à nous procurer une chandelle, des allumettes et du thé chaud qui nous parut plus délicieux que le nectar. La plus grande partie de la nuit s'écoula dans un entretien fraternel. La voix douce et sympathique de Dostoïevsky, sa sensibilité, sa délicatesse de sentiment, ses saillies enjouées, tout cela produisit sur moi une impression d'apaisement. Je renonçai à ma résolution désespérée.

» Au matin, Dostoïevsky, Dourof et moi, nous nous séparâmes dans cette prison de Tobolsk, nous nous embrassâmes les larmes aux yeux, et nous ne nous revîmes plus. »

Dostoïevsky appartenait à la catagorie de ces êtres qui, tout en étant les plus forts, ont beaucoup de la nature féminine. Par là s'explique tout un côté de ses œuvres, où l'on aperçoit la cruauté du talent et le besoin de faire souffrir. Étant donnée cette nature, le martyre cruel et immérité qu'un sort aveugle lui envoya devait profondément modifier son caractère. Rien d'étonnant à ce qu'il soit devenu nerveux et irritable au plus haut degré ! Mais je ne crois pas risquer un paradoxe en disant que son talent bénéficia de ses souffrances, qu'elles développèrent en lui le sens de l'analyse psychologique. C'était l'opinion de l'écrivain lui-même, non seulement au point de vue de son talent, mais de toute la suite de sa vie morale. Il parlait toujours avec gratitude de cette épreuve, où il disait avoir tout appris.

Encore une leçon sur la vanité universelle de nos calculs ! A quelques degrés de longitude plus à l'ouest, à Francfort ou à Paris, cette incartade révolutionnaire eut réussi à Dostoïevsky, elle l'eût porté sur les bancs d'un Parlement, où il eût fait de médiocres lois; sous un ciel plus rigoureux, la politique le perd, le déporte en Sibérie; il en revient avec des œuvres durables, un grand renom, et l'assurance intime d'avoir été remis malgré lui dans sa voie.

» Notre auteur feint d'avoir trouvé ce récit dans les papiers d'un ancien déporté, criminel de droit commun, qu'il nous représente comme un repenti digne de toute indulgence. Plusieurs des personnages qu'il met en scène appartiennent à la même catégorie. C'étaient des concessions

obligées à l'ombrageuse censure du temps ; cette censure n'admettait pas qu'il y eût des condamnés politiques en Russie. Il faut tenir compte de cette fiction, il faut se souvenir, en lisant, que le narrateur et quelques-uns de ses co-détenus sont des gens d'honneur, de haute éducation. Cette transposition, que le lecteur russe fait de lui-même, est indispensable pour rendre tout leur relief aux sentiments, aux contrastes des situations. Ce n'est pas un hommage à la censure, mais un tour d'esprit de l'écrivain, c'est la résignation, la sérénité, parfois même le goût de la souffrance avec lesquels il nous décrit les tortures. Pas un mot enflé ou frémissant, pas une invective devant les atrocités physiques et morales où l'on attend que l'indignation éclate ; toujours le ton d'un fils soumis, châtié par un père barbare, et qui murmure à peine : « C'est bien dur ! » On appréciera ce qu'une telle contentation ajoute d'épouvante à l'horreur des choses dépeintes.

» A son entrée au bagne, l'infortuné se replie sur lui-même ; du monde ignoble où il est précipité, il n'attend que désespoir et scandale. Mais peu à peu il regarde dans son âme et dans les âmes qui l'entourent, avec la minutieuse patience d'un prisonnier. Il s'aperçoit que la fatigue physique est saine, que la souffrance morale est salutaire, qu'elle fait germer en lui d'humbles petites fleurs aux bons parfums, la semence de vertu qui ne levait pas au temps du bonheur. Surtout il examine de très près ses grossiers compagnons ; et voici que sous les physionomies les plus sombres, un rayon transparaît qui les embellit et les réchauffe.

» C'est l'accoutumance d'un homme jeté dans les ténèbres ; il apprend à voir et jouit vivement des pâles clartés reconquises. Chez toutes ces bêtes fauves qui l'effrayaient d'abord, il dégage des parties humaines, et dans ces parties humaines, des parcelles divines.

» On comprend maintenant pourquoi cette douloureuse lecture laisse une impression consolante ; beaucoup plus, je vous assure, que tels livres réputés très gais, qui font rire en maints endroits, et qu'on referme avec une incommensurable tristesse ; car ceux-ci nous montrent, dans l'homme le plus heureux, une bête désolée et stupide, ravalée à terre pour y jouir sans but. Dans un autre art, regardez le *Martyre de saint Sébastien* et l'*Orgie romaine de Couture*, quel est celui des deux tableaux qui vous attriste le plus ?

» C'est que la joie et la peine ne résident pas dans les faits extérieurs, mais dans la disposition d'esprit de l'artiste qui les envisage ; c'est qu'il n'y a qu'un seul malheur véritable, celui de manquer de foi et d'espérance.

» De ces trésors, Dostoïevsky avait assez pour enrichir toute la chiourme.

Il les puisait dans l'unique livre qu'il posséda durant quatre ans, dans le petit évangile que lui avait donné la fille d'un proscrit; il vous racontera comment il apprenait à lire à ses compagnons sur les pages usées. Et l'on dirait, en effet, que les *Souvenirs* ont été écrits sur les marges de ce volume ; un seul mot définit bien le caractère de l'œuvre et l'esprit de celui qui l'a conçu : c'est l'esprit évangélique.

» En quittant le bagne, Dostoïevsky jette un dernier regard aux noires poutres équarries des casernes, il donne une dernière fois la main aux forçats, et la pensée ultime qui lui remplit le cerveau est celle-ci :

» Combien de jeunesse, de forces inutiles étaient enterrées et perdues dans ces murailles, sans profit pour personne! Il faut bien le dire: tous ces gens-là étaient peut-être les mieux doués, les plus forts de notre peuple ; mais ces forces puissantes étaient perdues sans retour. A qui la faute?

» A qui la faute? Et l'auteur n'ose répondre. C'est qu'un peuple comme les individus a besoin de souffrir pour grandir et acquérir l'expérience ; c'est que les grandes idées ont besoin de martyrs ; c'est qu'en ce monde la souffrance est providentielle et que sans elle l'apathie du bien-être arrête l'effort de la pensée. »

VIE DE LA SŒUR THÉRÈSE-MARGUERITE DE L'INCARNATION, dans le monde, la princesse Catherine Farnèse, par un R. P. Carme, son confesseur, 2e édition revue avec soin par un prêtre mariste. Un volume in-12 de 420 pages avec un portrait. Prix : 3 fr.

Les commencements de la Réforme de sainte Thérèse furent signalés par des vertus peu communes et qui ne sont peut-être pas assez connues. Des personnes. d'un haut rang dans le monde, quittèrent le siècle, tant en Italie qu'en Espagne et en France, pour s'enfermer dans les monastères que l'on venait de fonder, et elles y pratiquèrent des vertus héroïques. Parmi ces âmes généreuses, la princesse Catherine Farnèse se distingua. Elle ne se laissa point éblouir par les magnificences de la Cour, ni séduire par la perspective prochaine d'un brillant avenir auprès d'un grand Roi, le plus glorieux de toute l'Europe.

L'amour de Dieu embrasa son cœur et lui inspira un profond dégoût des vanités trompeuses et éphémères de ce monde. Afin de se mettre à l'abri de toute périlleuse atteinte, elle se sépara de sa noble famille, non sans efforts pénibles à la nature et s'enferma dans le pauvre monastère des Carmes déchaussées de Parme. Dans cette rigoureuse retraite, elle pratiqua soigneusement toutes les vertus propres à son saint état et fut fidèle aux

moindres exigences de l'observance régulière, selon l'esprit de la sainte réformation du Carmel.

La princesse Farnèse reçut, à son entrée au Carmel, le nom de sœur Thérèse-Marguerite de l'Incarnation; elle y mourut en 1684. Dès l'année 1694, le R. P. Elzéar de Sainte-Dauphine faisait déjà paraître en français la traduction d'une vie de la sœur Thérèse-Marguerite écrite en italien par son confesseur, le P. Maxime.

C'est une réédition de cette vie que le zèle intelligent et dévoué d'un prêtre mariste, présente à notre édification.

« Je n'aurais osé, dit l'auteur, entreprendre de mon propre mouvement d'écrire la vie de la vertueuse princesse. Quoique morte, j'aurais craint de perdre ses bonnes grâces, sachant que, lorsqu'elle lisait les vies de quelques servantes de Dieu, elle me disait fort souvent avec sa grâce et son humilité ordinaires : « *Oh! allez, après cela, conférer de votre intérieur avec vos pères spirituels qui vous tourmentent, pendant que vous vivez pour vous obliger à le leur déclarer, et vous trahissent après la mort en rendant public ce que vous leur avez confié dans le secret.* » Son désir le plus vif était de vivre inconnue et de mourir dans l'oubli universel de tout le monde. »

« O pieuse fille de sainte Thérèse, ajoute-t-il plus loin, j'écris simplement et sans affectation les grands biens que Dieu vous a communiqués, et je publie aussi avec la même candeur vos taches et vos défauts, les vivacités et les bizarreries de votre naturel, désirant vous montrer telle que vous fûtes en réalité. J'avoue même que, pour me conformer entièrement à votre esprit, je cacherai vos vertus sous des ombres et je ne chercherai à vous faire paraître ni sainte ni beaucoup dévote; mais je me conformerai au soin que vous avez toujours pris de cacher les dons de Dieu et l'excellence de vos sentiments. »

Les mâles vertus dont la princesse donna un si constant exemple, durant les vingt-deux années qu'elle passa dans le cloître, sans vouloir jamais occuper les emplois élevés, sont d'une grande édification et très propres à porter les âmes à la pratique de la solide vertu.

On ne saurait lire une pareille vie sans se sentir pressé de devenir meilleur. Pour une religieuse tiède et peu régulière, elle servira utilement comme un censeur perpétuel de sa conduite répréhensible, et pour celle qui marche déjà avec ferveur, elle sera un aiguillon qui la fera se hâter de plus en plus et courir avec une ardeur toute nouvelle dans les voies de la perfection religieuse.

DORIA ET BARBEROUSSE, par le vice-amiral Jurien de la Gravière
Un volume in-18 de 350 pages. Prix : 3 fr. 50

L'amiral Jurien de la Gravière, dans une série de travaux de la plus haute valeur, s'est donné pour but de décrire le rôle de la marine, à toutes les époques de l'histoire.

Suivre la marine de guerre à travers tous les âges, à travers toutes ses transformations, expliquer les grands succès et les grands désastres maritimes, exposer la tactique des chefs qui commandèrent, la façon dont ils tiraient parti des instruments qu'ils avaient entre les mains, l'amiral Jurien de la Gravière n'a rien oublié de tout cela, et il s'efforce d'en tirer des enseignements pour les luttes prochaines ou futures.

La suite de ses livres est un historique complet des marines de guerre, fait par un homme que les hésitations présentes préoccupent et qui montre le grand rôle, sinon le rôle décisif que doit jouer la marine de guerre, en cas de conflagrations sur lesquelles il est toujours prudent de compter. Les doyens du métier sont assurément sollicités par ces études remarquables où un homme de mer qui a commandé en chef, et dont la carrière maritime est des mieux et des plus honorablement remplies, déploie, depuis des années, un grand luxe de savoir historique et de science pratique. Nous l'avons suivi, non seulement avec intérêt, mais avec admiration, depuis ses brillantes et si attachantes études sur la marine des anciens, jusqu'à ces pages où il a montré, avec tant de réalité, et l'on pourrait dire de pitoresque, les audacieux navigateurs du quinzième et du seizième siècles. L'œuvre achevée sera considérable et digne des méditations des hommes destinés à commander sur mer.

Il me semble discerner, parmi ces études successives, une idée fixe ou plutôt une idée maitresse, à savoir qne l'amiral audacieux a bien des chances de vaincre et qu'il est dangereux, en fait de guerre navale, de se tenir toujours sur la défensive. N'est-ce pas l'audace et la décision qui ont fait les prodigieux succès des Suffren et des Nelson ? Le livre de l'amiral Jurien de la Gravière, que nous venons de lire avec le plus grand intérêt, n'est pas fait pour diminuer cette manière de voir. Sous ce titre : *Doria et Barberousse*, l'amiral met en présence deux hommes de mer les plus considérables du seizième siècle en même temps les plus hardis, entre les mains desquels la marine des anciens semblait ressusciter et qui commandèrent presque toujours des flottes de galères, c'est-à-dire des flottes légères, évoluant avec une facilité extrême, et dont il serait possible en certaines occasions, de comparer le rôle à celui des torpilleurs d'aujour-

d'hui, c'est-à-dire toujours prêtes à se jeter, en nombre, sur des navires plus puissants, mais embarrassés par leur force matérielle même et leur lourdeur et souvent réduits à merci par ces pygmées de la mer qui fondent à l'improviste et savent se mettre précipitamment hors de portée.

La bataille de Prévésa, où Barberousse ne tint pas compte des manœuvres savantes de Doria, semblerait faire croire, cependant, qu'une force homogène est toujours préférable. Le chef, en effet, doit être plus sûr de lui, dans de telles conditions.

L'amiral Jurien de la Gravière revient en ces termes à son idée maîtresse :

« Plus les progrès de la marine nouvelle s'accentuent, plus son avenir irrésolu se dessine, plus je me suis porté à espérer qu'il ne faudra pas attendre cent ans, comme je le prophétisais en 1882, pour que Poissy soit devenu le grand arsenal maritime de la France. Approfondir autant que possible les voies intérieures par lesquelles nous avons mis en communication la Méditerranée et la Manche, diminuer en même temps, par un effort continu, par des recherches que rien ne décourage, le tirant d'eau de la flotte, voilà, depuis bien des années déjà, mon programme. Après avoir étudier la bataille de Prévésa, je m'y attache davantage encore... »

Ce n'est pas sans de bonnes raisons que l'amiral Jurien de la Gravière parle d'arsenaux intérieurs, hors de toute atteinte. On y viendra, c'est sûr; mais, pour y venir, faudra-t-il de sanglantes leçons ? Chez nous, il faut le reconnaître, rien n'a jamais été fait qu'après des enseignements coûteux. Et cependant, ce ne sont point les hommes qui manquent. L'arrivée aux affaires de l'amiral Aube n'eût-elle eu pour conséquence que ce réveil caractéristique dans les discussions navales, qu'il faudrait s'en féliciter comme d'une bonne fortune.

En toutes choses, la routine est blâmable et les préférences préconçues sont dangereuses. Il ne faut pas que des chefs militaires s'en tiennent impitoyablement au passé et se refusent à tenir compte des innovations. Outre que cela dénonce des esprits sans initiative et des caractères vacillants, cela fait aussi preuve d'une timidité incompatible avec le commandement. Où en serions-nous, à l'heure qu'il est, si nos amiraux se prononçaient pour les vaisseaux en bois à bord desquels ils firent leurs premières armes, et dont les derniers types pourrissent dans nos arsenaux ? Les transformations matérielles ont marché vite, et il a fallu les suivre. Seulement, il est arrivé ceci, que n'ayant point fait usage réel des instruments nouveaux, on hésite, on tâtonne, sans savoir au juste de quel côté faire pencher la balance.

L'amiral Jurien de la Gravière, après ses remarquables études qui ne peuvent manquer d'appeler et de retenir l'attention des hommes spéciaux, arrive à des conclusions que nous nous empressons de reproduire, et dans lesquelles il proteste énergiquement contre cette idée généralement adoptée aujourd'hui cependant, que tous les moyens sont bons à la guerre, et que le seul but à se proposer est l'anéantissement de l'ennemi, en le frappant n'importe comment, jusque dans son commerce et jusque dans la propriété privée.

« Plus l'étranger me dira que c'est là un projet chimérique, écrit l'amiral, plus je le croirai aisément praticable. On ne s'attend pas, sans doute, à me voir développer ici mon plan de campagne : le pourrais-je, d'ailleurs, ne sachant contre quel ennemi la politique viendra un jour me convoquer ? Je me borne donc à livrer aux méditations de nos hommes d'État ma pensée générale : je crois la marine impuissante à supprimer le commerce ennemi, sans s'exposer à des exécutions cruelles et à de fatales méprises ; je la crois également impuissante à maintenir des blocus, dont l'effet serait d'ailleurs de peu de conséquence ; je la crois trop généreuse pour bombarder des villes ouvertes ; je n'entrevois donc de rôle possible pour elle que dans de gigantesques opérations de descente : je dis gigantesques, pour qu'on ne m'oppose pas le dédain avec lequel « la nation armée » verrait s'agiter nos guerillas maritimes. L'effort peut être tel que ce dédain se change subitement en terreur. Voilà bientôt seize ans que je sasse et ressasse la même idée : j'ai fait peu de progrès jusqu'ici, dans l'opinion publique, mais il ne faut qu'un jour pour qu'une idée méconnue se réalise. Si jamais ce jour-là doit venir pour ma prétendue chimère, je suis prêt. Je ne me flatte certes pas d'avoir tout résolu, je puis, du moins, me rendre cette justice : j'ai songé à tout. »

Peut-être l'honorable amiral se leurre-t-il quelque peu, et très volontairement, lorsqu'il parle de la générosité de la marine, — il n'est pas question de la nôtre, cela va sans dire, — et de sa répugnance à bombarder des villes ouvertes, ou presque ouvertes, grâce à leurs moyens de défense défectueux ou très arriérés. Les exemples ne sont pas vieux de pareilles exécutions, qui ont été fêtées comme de véritables victoires. Avec des chefs tels que l'amiral Jurien de la Gravière, commandant à des officiers et à des marins comme les nôtres, on pourrait avoir la certitude d'un pareil respect. Mais on n'est pas chevaleresque sous toutes les latitudes, et nous sommes payés, en France, depuis de longues années, pour ne pas croire à la générosité de nos adversaires.

OPÉRATIONS MILITAIRES DANS LES ALPES ET LES APENNINS PENDANT LA GUERRE DE LA SUCCESSION D'AUTRICHE (1742-1748), *d'après des documents découverts par le baron Cachiardi de Montfleury*, par H. Moris. — Une carte d'ensemble ; neuf croquis. Un volume grand in-8°. Prix : 15 francs.

L'ouvrage que vient de publier M. Henri Moris, archiviste des Alpes-Maritimes, offre un intérêt tout spécial aux militaires d'abord, aux historiens ensuite. C'est la reproduction, mise en français, des documents réunis de 1750 à 1770 par un officier qui avait pris une part active aux campagnes de 1742-1748, le capitaine Minutoli.

M. H. Moris ne s'est pas borné à remanier, au point de vue du style, le texte informe mis à sa disposition par le baron Cachiardi de Montfleury qui l'avait découvert; il l'a disposé d'une façon plus claire et a dû le compléter même sur quelques points. Lorsque le cas s'est présenté, M. Moris aurait bien fait de distinguer sa part de celle de Minutoli, pour permettre aux lecteurs d'accueillir l'une et l'autre selon la mesure de sa confiance et en laissant à chacun sa responsabilité.

« La période de notre histoire militaire que nous embrassons, dit M. Henri Moris, n'est que très imparfaitement connue. Jadis on n'avait pour l'étudier que les *Mémoires* du marquis de Saint-Simon, du maréchal de Maillebois et l'intéressante *Histoire militaire du Piémont*, par Saluces. Il y a deux ans a paru le premier volume d'un ouvrage intitulé les *Guerres sous Louis XV*, par le général Pajol. Hâtons-nous de dire que notre travail ne fait nullement double emploi avec ce dernier. Ils sont comme les deux faces d'une médaille. L'auteur des *Guerres sous Louis XV* ne semble avoir eu sous les yeux que des documents français .. Nos documents à nous sont de source italienne. »

Nous n'insistons pas sur cette différence d'origine des documents : il va de soi que le but poursuivi par l'un des ennemis, dans chaque opération partielle. doit échapper à l'autre, que les mouvements sont expliqués de tout autre façon d'un côté et de l'autre, que les ressources sont différemment appréciées, que les revers, comme les succès, sont ou atténués ou exagérés selon l'intérêt de chacun des partis. C'est en contrôlant l'un par l'autre les témoignages des deux adversaires que l'on peut arriver à substituer la vérité absolue à la vérité relative. Et quelle source féconde d'instruction pour les militaires que cette comparaison !

A l'importante publication de l'ouvrage de Minutoli, revu, corrigé, complété par M. Henri Moris, sont joints une carte excellente et neuf croquis topographiques exécutés de main de maître par un officier distingué

mais trop modeste : on nous affirme qu'ils seraient l'œuvre du capitaine Krebs.

LE COMBAT POUR LA VIE, par OLIVIER DE RAWTON. Un volume in-12 illustré de 110 gravures sur bois Prix : 2 fr. 25

Sous ce titre, plus effrayant que terrible, l'auteur a groupé les plus intéressants détails sur la manière dont les êtres inférieurs de la création subviennent à leur existence.

Comme il se défend d'entrer dans la discussion de l'origine des adaptations merveilleuses qu'il décrit, son livre n'a d'autre inconvénient que celui de la neutralité. Certes, nous ne saurions approuver qu'on se livre à l'étude des merveilles du monde créé avec le parti pris de couper tous les câbles qui le rattachent au créateur ; cependant, on ne saurait être bien sévère pour un auteur qui subit cette neutralité afin d'assurer le succès de son livre, alors que des éditeurs catholiques y sont descendus pour maintenir ce succès à des ouvrages déjà en vogue. C'est une des variétés du *Combat pour la vie*. Elle est moins intéressante que celles qu'on trouve dans l'ouvrage de M. de Rawton.

Lisez, par exemple, les observations qu'il présente sur certaines plantes carnivores :

« Vivre de sucs puisés dans le sein de la terre, boire la rosée du matin, respirer en paix l'air du temps : telle était, semblait-il, l'heureuse destinée des plantes, et nous ne leur accordions d'autre souci que l'innocente occupation d'ouvrir leurs corolles aux tièdes caresses d'un rayon de soleil.

Des découvertes récentes nous obligent à rabattre un peu de nos idées poétiques sur cette existence inoffensive.

Quelques plantes, et l'observation fait grossir incessamment leur nombre, sont aussi carnivores que les animaux ; elles chassent, tuent et dévorent des proies pour se nourrir.

Leurs victimes ordinaires sont les insectes qui viennent sans défiance butiner sur les feuilles et les fleurs ; on peut même leur faire digérer des petits morceaux de viande.

Pas n'est besoin de traverser la mer pour rencontrer de ces curieux végétaux, le climat parisien en possède une collection.

Lorsque vous traverserez les prairies basses de la forêt de Fontainebleau ou les flaques marécageuses des bois de Montmorency, portez un peu d'attention sous vos pas. Parmi les herbes que vous foulerez, peut-être aurez-vous la bonne fortune d'apercevoir les touffes d'une plante modeste

tapies sous les joncs et les graminées, ayant un peu l'apparence des pieds de pâquerettes. Ces touffes sont, d'ailleurs, communes dans les marais tourbeux.

Leurs feuilles qui se dégagent du milieu des mousses, sont arrondies vers l'extrémité, étalées en rosace ; elles semblent constamment couvertes des perles d'une rosée que le plus ardent soleil ne peut évaporer. De là, le nom de Rossolis ou Rosée du soleil, donné par le vulgaire à ce curieux végétal. Les botanistes l'ont appelé la Drosère à feuilles rondes.

Cependant, ces gouttelettes si gentiment transparentes ne sont pas constituées par de l'eau, mais par un liquide visqueux, collant aux doigts, se laissant étirer en fils comme une claire solution de gomme. Chaque gouttelette est supportée par un poil d'un rouge vif, portant un petit disque sécréteur à son extrémité. Ces poils, ou tentacules, sont espacés sur la face supérieure de chaque feuille au nombre d'environ deux cents. Très courts vers le centre, ils s'allongent à mesure qu'ils s'en éloignent, et les marginaux atteignent souvent en longueur le diamètre de la feuille.

Enfin, vous avez rencontré un pied de Drosère ; il s'agit de tenter la petite expérience suivante ; elle est fort curieuse. Pour plus de facilité, enlevez la plante avec sa motte, elle est robuste, et emportez-la chez vous. Elle ne possède que des racines atrophiées et s'accommode fort bien du régime cellulaire.

Déposez délicatement un moucheron sur la gouttelette transparente maintenue à l'extrémité de l'un des plus longs tentacules. L'insecte se débat d'abord, mais le liquide gluant aura bientôt annulé les efforts des pattes et des ailes du récalcitrant.

Cependant le pilori où la pauvre victime reste attachée ne demeure pas immobile.

Lentement, il s'incline, se courbe comme un bras, entraînant sa proie vers le centre de la feuille ou son extrémité va toucher celle des poils courts qui occupent cette région ; dès lors, l'insecte réduit à l'impuissance est maintenu solidement comme dans un étau.

Bientôt les poils de toutes les parties de la feuille vont suivre le mouvement ; ils se courberont tour à tour. Tous viendront déposer leur gouttelette de liqueur sur le moucheron, puis se relèveront dans l'attente d'un nouveau gibier.

D'ordinaire, les victimes sont de faibles insectes, des fourmis ; mais quelquefois aussi des papillons, tels que ces légères phalènes qui volent dans les buissons, ou ces petits argus bleus si fréquents dans les campagnes par une belle journée de soleil. On a vu même des Drosères capturer

des libellules. Dans ce cas, la besogne est rude, la résistance opiniâtre. La feuille elle-même se contracte, se replie sur le gros insecte, bien qu'elle soit dépourvue de nervure médiane. Les autres feuilles arrivent successivement au secours et entourent l'ennemi d'un réseau inextricable. C'est un assaut général de toutes les forces générales de la plante. Mais la victoire indécise reste toujours à la Drosère, pourvu que la bataille se prolonge, parce que le sucre gommeux sécrété par les poils n'est pas seulement la glu qui retient le gibier, mais le poison qui paralyse ses efforts et commence à le digérer tout doucement. »

Passons à l'autre extrémité du livre, nous y trouverons une page non moins intéressante sur un insecte qui a déjà été l'objet de nombreuses observations et qu'on ne se lasse jamais d'étudier : la fourmi.

« Un jour que le naturaliste Huber, le grand observateur des abeilles et des fourmis, se promenait aux environs de Genève, il vit à terre une forte colonne de grosses fourmis roussâtres, qui s'avançait à marche forcée, et s'avisa de les suivre. A un quart d'heure de chemin, la colonne s'arrête devant une cité de petites fourmis noires ; un combat acharné s'engage aux portes. Les noires résistent en petit nombre ; mais la lutte est inégale, les rousses sont fortes, puissamment armées ; les noires sont faibles et sans moyens de défense, elles savent le sort qui les attend ; les plus courageuses se dévouent à une mort certaine, tandis que la grande masse du peuple attaqué s'enfuit par les portes les plus éloignées du combat, chargée du précieux fardeau de leurs larves. C'était précisément de ces petites larves qu'il s'agissait ; ce que les noires redoutaient, c'était un vol d'enfants. Huber vit bientôt les assaillants, qui avaient pris la place d'assaut, ressortir chargés de nymphes des noires. On eût cru assister sur les côtes d'Afrique à une descente de négriers.

Les rousses, chargées de leur butin vivant, laissèrent la pauvre cité, dans la désolation de cette grande perte, et reprirent le chemin de leur demeure, où les suivit l'observateur ému.

Mais combien son étonnement s'accrut quand, aux portes de leur cité, une petite population de fourmis noires, vint recevoir les vainqueurs, les décharger de leur butin, accueillir empressées ces descendants de leur race.

Voilà donc une cité mixte où vivent en bonne intelligence des fourmis fortes et guerrières et de petites noires faibles et désarmées. Mais celles-ci, que font-elles ?

Huber ne tarda pas à voir qu'elles seules faisaient toute la besogne d'intérieur ; elles construisaient seules, elles élevaient les enfants des

autres; seules elles administraient l'alimentation, servaient et nourrissaient leurs maîtres, qui, comme de gros maladroits, indolemment se faisaient donner la becquée par leurs petites nourrices. Ainsi, pour les rousses, nul travail que la guerre, le vol et la piraterie. Nul mouvement dans les intervalles, que de vagabonder oisives, et de se chauffer au soleil, aux portes de leurs casernes.

Huber fit une expérience. Il voulut savoir ce qu'il adviendrait si ces grosses rousses se trouvaient sans esclaves.

Il en mit quelques-unes dans une boite vitrée, et avec elles plusieurs nymphes. Instinctivement, les grosses fourmis se mirent d'abord à les bercer, à leur manière, avec gaucherie ; mais bientôt elles les laissèrent là par terre, où elles s'abandonnèrent elles-mêmes. Huber avait mis à leur disposition du miel dans un coin, elles n'avaient qu'à prendre. Elles n'y touchèrent pas, et la moitié mourut devant les aliments.

Alors le naturaliste s'avisa d'introduire une seule petite noire. La présence de ce sage ilote fit événement, rétablit l'ordre, et ramena la vie.

La petite noire alla droit au miel, et se mit en devoir de nourrir les gros imbéciles vivants; elle fit une case dans la terre, un couvoir, y mit les œufs, prépara l'éclosion, surveilla les nymphes, amena à bien un petit peuple qui, plus tard, devait seconder sa nourrice.

Il y a des fourmilières où l'on compte jusqu'à huit esclaves pour une grosse rousse.

Cette race de soudards disparaîtra fatalement dans quelque catastrophe, parce que le régime de l'esclavage appesantit sa funeste influence sur l'esprit du maître et dégrade sa raison. C'est le châtiment. »

Nous ne pouvons terminer l'examen de ce livre sans signaler aussi, mais avec regret cette fois, une description trop intime des mœurs de l'épinoche, qui se trouve à la page 94.

LA RÉVOLUTION DU 31 MAI ET LE FÉDÉRALISME EN 1793, *ou la France vaincue par la Commune de Paris*, par M. H. WALLON, membre de l'Institut. Deux volumes in-8° de VIII-548 et 544 pages. Prix : 15 francs

L'histoire révolutionnaire de notre pays montre que le dernier mot appartient toujours aux minorités turbulentes et audacieuses. Elles ont pour elles, le bruit qu'elles font, d'abord, et surtout la complicité tacite des gens timides et des indifférents. Les heures les plus récentes en sont la preuve irréfutable. La plupart des maîtres de Paris, je veux dire les quatre-vingts conseillers municipaux, ont été élus par une majorité dérisoire. Au lendemain des élections, lorsque le fait brutal s'est produit,

les conservateurs disent : si nous avions voulu! Seulement, malgré la répétition des exemples, ils ne veulent jamais. Il n'y a pas d'élection récente qui n'en fasse la preuve. La révolution n'a pas d'auxiliaires plus actifs et plus sûrs que les sceptiques et les indifférents. Les uns se contentent de tout, les autres laissent aller les choses; et c'est alors qu'apparait le bavard sans vergogne, disposé à parler partout, parler sur tout, le pire des courtisans de la foule, l'éternel flagorneur qui fait des boniments au lieu de prononcer des discours, qui ameute la foule, s'en fait une garde du corps et la dirige à sa fantaisie, jusqu'au jour où la foule se retourne et le hache menu comme chair à pâté.

C'est comme cela qu'on a raison de la France : on la trompe avec des phrases et on la dupe avec des mots. Tout, dans l'histoire révolutionnaire, n'est que mensonge et duperie. S'il se trouve, dans le nombre, des gens sincères, c'est qu'ils sont bien innocents et se laissent prendre au mirage d'utopies généreuses, qui bercent leur ambition et souvent leur paresse. C'est avec des mots qu'on gouverne le monde. Celui-ci est à la merci de ce qu'on appelle l'art oratoire, genre tout à fait inférieur de nos jours et qui ne dépasse pas les limites modestes du terre à terre. Ceci est presque pitoyable. Mais en y regardant d'un peu près, à quoi donc pourrait servir l'éloquence. Dans les jours contemporains, je vois bien ce qu'elle a détruit, mais je cherche ce qu'elle a fondé. C'est que la pratique des affaires est chose difficile et que n'y saurait briller qui veut. En outre, c'est un champ bien vaste que celui de la critique, et pour y trouver matière à succès, pas n'est besoin de génie. La bonne volonté y suffit, et surtout la présomption vaniteuse, la haute idée de soi-même et l'âpre désir de devenir quelque chose, ce qui ne veut pas dire que l'on devienne quelqu'un.

Dans l'histoire aussi tourmentée que remplie de la Révolution, la parole est toujours aux minorités. Ce sont elles qui s'imposent à force d'audace et de jactance. A toute heure, Paris réclame et exige la suprématie, de sorte que la France entière ne doit plus être qu'une vaste préfecture dominée par la capitale. C'est un peu ce que l'on voudrait faire aujourd'hui, sinon tout à fait. Dans cette France républicaine, puisqu'il plait de la qualifier ainsi, Paris veut tenir la tête. A force de se l'entendre dire, il se croit devenu supérieur, il regarde la province du haut de son intelligence, tandis que c'est la province qui y domine, grâce à tout ce qu'elle y envoie de plus mauvais et de pire. Paris est un cercle de la province, et pas autre chose. A force de sophismes, peut-être s'efforcera-t-on de prouver le contraire : on y perdra son temps, son encre ou ses paroles. Remarquez comme le suffrage universel y devient singulièrement restreint. Paris ne

vote plus, ou presque plus; la ville-lumière est à la merci de la minorité hardie. C'est si vrai, si réel, si palpable, qu'il n'est pas besoin d'insister et que l'affirmation se passe de preuves. Les départements, toujours surpris, ne se rendent pas immédiatement compte de cette anomalie. Dominés par des ambitieux sans vergogne, ils voient l'administration à la merci des élus qui veulent être partout les maîtres, et leur premier mouvement est un mouvement de peur. Mais ceci ne saurait avoir de durée, et ils le sauraient bientôt s'ils appréciaient le peu que valent leurs oppresseurs.

Ce mot, de couleur antique, est cependant un mot qui s'impose depuis tantôt cent ans. Il n'y a pour ainsi dire pas de pays, chez nous ; il y a des camps d'où l'on s'observe et d'où l'on se jette mutuellement à la face, les injures et les insanités. Ce que l'on doit rire, à l'étranger, des cataractes de bêtises ouvertes, depuis quelque temps, dans les colonnes de la presse française, est inénarrable. Le cabotinisme politique s'y donne libre carrière, comme il le faisait, il y a bientôt un siècle, avec ces procédés de style qui resteront des modèles d'emphase. Il y a des limites que l'on ne saurait impunément dépasser, sous peine de prêter le flanc au ridicule, arme soi-disant mortelle. Que de gens elle aurait tués, cependant, si, comme tant d'hommes, elle n'avait volé sa réputation. Mais, la peur est le plus insurmontable des sentiments humains ; c'est par la peur qu'il est possible d'avoir raison des résistances. C'est par la peur qu'elle inspira et par l'audace qu'elle eut que la Commune de Paris eut raison de la France, quoique disposée à la résistance :

Les départements, dit M. Wallon, dans la préface du livre qui nous occupe, ont accepté le 10 août, mais ils ont horreur des journées de septembre, et leurs représentants ont reçu mission d'en poursuivre les auteurs. Ils proclament la République, mais ils y veulent une place égale pour tous; ils font honneur de la Révolution à la capitale, mais ils n'entendent pas qu'elle s'en fasse un moyen de domination. C'est pour défendre ces principes que la majorité dans la Convention se groupe autour des Girondins contre les Montagnards. C'est pour se protéger sur un champ de bataille où la minorité, appuyée de la municipalité parisienne, a pour auxiliaires les pétitionnaires des sections et les interrupteurs des tribunes, qu'elle a décrété, dès le commencement, la formation d'une force départementale à son service. C'est pour n'avoir pas su organiser cette force qu'elle succomba le 31 mai devant l'insurrection sortie de l'hôtel de ville. Et quand les départements à leur tour se lèveront pour venger la Convention mutilée, qui trouveront-ils devant eux pour les combattre ? Cette assemblée même devenue un instrument entre les hommes de la Com-

mune. Défenseurs résolus de l'inviolabilité de la représentation nationale, ce sont eux que l'on accusera d'avoir voulu diviser la France ; et le mot qui exprime l'union de leurs efforts dans la pensée patriotique de maintenir intacts les droits du peuple souverain sera le vote de leur condamnation : FÉDÉRALISME !

A mesure que le temps passe et qu'il est permis d'envisager, avec plus de sang-froid, ces faits déjà vieux, l'histoire finit peu à peu par perdre son respect légendaire. Elle ne souffre plus ni enthousiasmes exagérés, ni diatribes et accusations sans preuves. C'est ainsi que le despotisme de la Commune de Paris est aujourd'hui irréfutable. Quelques-uns y virent sans doute une possibilité de salut, la plupart pas autre chose que des moyens de domination et de suprématie. Et, dans ces cas-là, suprématie veut dire tyrannie. La France d'alors s'en émut ; elle se refusait à la domination parisienne, et de tous les départements s'élevèrent des protestations énergiques. On y pressentait la fin de la République accaparée par une bande, et c'est pour cela surtout que l'on protestait. Ces choses-là se sont renouvelées depuis, et la province s'arma plus tard encore pour arracher Paris à l'insurrection et la France au socialisme. Mais alors les modérés n'avaient pas de décision, ou plutôt de résolution. Leurs adversaires avaient l'audace, ne reculaient devant aucune mesure, et l'on vit cette chose étonnante entre toutes, la représentation nationale à la merci des clubs.

Les Jacobins et les Cordeliers furent les maîtres de Paris, par conséquent de la France qui, vaincue, se taisait. Mais la conspiration couvait partout ; on sentait que cela ne pouvait pas durer. Un vent de révolte soufflait sur tout le pays fatigué d'être à la merci des énergumènes, de gens prêts à tout pour garder le pouvoir. Les généraux ne leur ménageaient point l'expression de leur mépris, et la trahison de Dumouriez s'expliquerait presque, si une trahison était excusable. La lettre qu'il écrivit à la date du 12 mars, quelques jours avant sa défaite de Nerwinden, montre bien ce qu'il pensait d'eux. Comme le dit fort justement M. Wallon, c'est de l'histoire à la façon de Tacite :

» Tant que notre cause a été juste, nous avons vaincu l'ennemi ; dès que l'avarice et l'injustice ont guidé nos pas, nous nous sommes détruits nous-mêmes et nos ennemis en profitent. On vous flatte, on vous trompe, je vais achever de déchirer le bandeau. On a fait éprouver aux Belges tous les genres de vexations ; on a violé à leur égard les droits sacrés de la liberté, on a insulté avec impudence leurs opinions religieuses, on a profané, par un brigandage très peu lucratif, les instruments de leur culte, on nous a

menti sur leur caractère et leurs intentions; on a opéré la réunion du Hainaut à coups de sabre et à coups de fusil; celle de Bruxelles a été faite par une vingtaine d'hommes qui ne pouvaient trouver d'existence que dans le trouble et par quelques hommes de sang qu'on a rassemblés pour intimider les citoyens. Parcourez l'histoire des Pays-Bas; vous trouverez que le peuple de la Belgique est bon, franc, brave, et impatient du joug. Le duc d'Albe, le plus cruel des satellites de Philippe II, en a fait périr dix-huit mille par la main des bourreaux. Les Belges se sont vengés par trente ans de guerres civiles, et leur attachement à la religion de leurs pères a pu seul les faire rentrer sous le joug espagnol.

Cette lettre marquait une rupture complète entre la Convention et le général qui pouvait seul répondre du salut de l'armée. Aussi le gouvernement, comme on l'a vu tant de fois, jugea-t-il prudent de la taire. La Convention n'en eut connaissance qu'après la bataille de Nerwinden, livrée le 18 mars, perdue par Dumouriez, et qui amenait l'ennemi aux portes de la France. Ce fut le triomphe de la Montagne et le glas des Girondins. Ceux-ci encore en majorité dans la Convention, sont en minorité dans le gouvernement. Le tribunal révolutionnaire apparait, puis bientôt le comité de Salut public. Et alors on ne se gène plus pour chercher, dans leurs rangs, des complices de Dumouriez. Dans les clubs, on les accuse directement; c'est le triomphe de Marat qui se dessine. Le fédéralisme tenta la lutte contre ces monstruosités, mais il la tenta platoniquement. Nulle part il n'y eut ce qui s'était vu en Vendée, pour la défense de la monarchie, un soulèvement terrible, et dont il ne fut possible d'avoir raison qu'avec des hommes comme Marceau, Hoche et Kléber.

Nous entrons là dans une forme nouvelle des révolutions faites par des minorités et dont l'arme principale est la terreur. Ce qui se passait alors se passe de nos jours, où le petit nombre s'impose par l'audace. Si l'on voulait se donner la peine d'établir la statistique des hommes remuants, que rien n'arrête, qui se sont donné pour but de réussir, avec la complicité d'un certain public, la surprise serait grande et l'on finirait par se demander si de pareilles tyrannies sont possibles. Elles sont cependant trop réelles. Aussi les protestations sans énergie qui se produisent contre un pareil état de choses, sont-elles un peu comme ces protestations des départements si bien mises en lumière par M. Wallon, et qui furent sans action appréciable sur la marche des événements. La conclusion de tout cela peut se résumer en quelques mots, à savoir que l'audace des sectaires n'a pas de complice plus sûr que la lâcheté ou tout au moins l'abdication du plus grand nombre.

CH. CANIVET.

LES TROIS PROPHÈTES : le Mahdi, Gordon, Arabi, par CHAILLÉ-LONG-BEY, traduction et appendice de A.-O. MUNRO. Un volume in-12. Prix: 3 francs

A diverses reprises, nous avons eu l'occasion de parler du général anglais Gordon aux lecteurs de la *Revue bibliographique*, quand parurent tour à tour sa *Correspondance* avec sa sœur et ses *Mémoires* ou plutôt son *Journal* écrit pendant le siège de Khartoum. Se dégageant de la politique anglaise qui avait motivé le séjour de Gordon *le chinois* dans la grande place forte du Soudan, ces publications mettaient plus spécialement en lumière le magnifique exemple de grandeur morale que présentait l'alliance extraordinaire de gaieté, d'esprit, de mysticisme, de vraie foi religieuse, de courage indomptable, d'indépendance, d'amour de la patrie, qui formait le caractère de cet aventurier héroïque.

C'est, au contraire, le côté politique de la mission confiée au général qu'étudie M. Chaillé-Long en ce volume, ainsi que le rôle joué par le Mahdi et par Arabi. L'auteur juge les hommes et les événements du point de vue égyptien. Officier dans l'armée égyptienne durant plusieurs années, c'est à ce titre, en effet, qu'il accompagna Gordon, quand ce dernier fut nommé par le khédive, gouverneur général des provinces équatoriales de l'Afrique. C'est au même titre qu'il a connu Arabi, alors que celui-ci était lieutenant-colonel, puis ministre de la guerre.

Chaillé-Long croit que les trois hommes dont il nous entretient ont été les machines automatiques au moyen desquelles la Grande-Bretagne a cherché à dissimuler son intention de s'annexer l'Égypte et le Soudan, et de fonder dans cette dernière contrée une Inde africaine. Témoin oculaire du bombardement du 11 juillet et du massacre d'Alexandrie, où il pénétra le premier, dès le 13, en compagnie d'un correspondant de journal anglais, l'auteur consacre les pages les plus émouvantes de son livre à ce crime sans excuse. M. A.-O. Munro, qui a traduit le travail de M. Chaillé-Long, a traduit aussi et publié en *appendice* plusieurs documents arabes inédits concernant les trois prophètes et notamment de curieux fragments des *Mémoires d'Arabi* se terminant par ces mots que tout homme politique en Orient a pu dire au moins une fois en sa vie : « J'ai été abandonné et trahi par tous. »

UNE FLEUR DE PÈLERINAGE DE BENOITE-VAUX : *Vie et écrits de Mlle Zoé Guillaume*, par le P. HENRI FOURNEL, belle édition avec portraits et vignettes. Grand in-18 de VI-342 pages. Prix : 2 fr. 50 franco. Adresser les

demandes à monsieur le directeur du pèlerinage de Benoite-Vaux, par Souilly (Meuse)

L'opinion a déjà consacré le mérite de cet ouvrage. Publié sans bruit l'année dernière, il s'est néanmoins fait connaître de proche en proche ; il a vite conquis la sympathie de toutes les âmes accessibles aux sentiments religieux et élevés, et l'on réclamait depuis quelque temps une seconde édition qui va paraître incessamment.

La pieuse et modeste héroïne dont le R. P. Fournel a si heureusement mis les exemples en lumière, présente, dans son caractère et dans sa vie, tout ce qu'il faut pour intéresser, éclairer, consoler, ceux qui veulent rester ici-bas dignes de Dieu et de leur éternelle patrie. Il est vrai qu'elle s'élève par un côté, par cet *apostolat de la souffrance* si bien dépeint dans l'ouvrage, au-dessus des vocations communes. Mais sa vertu paraît si charitable, si souriante, si ouverte à toutes les belles et bonnes impressions de la vie, qu'elle ne peut effrayer personne et qu'il faudrait plaindre ceux qui n'en sentiraient pas le charme. Le principe supérieur de l'amour divin domine tout en elle et produit toujours une juste et admirable harmonie. Elle écrit son *journal intime* avec un réel talent, qui a fait dire que ses écrits rappellent ceux d'Eugénie de Guérin, mais elle n'y laisse pas plus voir la prétention, qu'elle n'y sacrifie aux rêveries d'une vaine sentimentalité ou bien aux frivoles et ennuyeuses analyses de sentiments inspirées par une excessive préoccupation de soi-même. Dans son *journal*, dans ses *notes de retraite*, dans ses *recueils de prières*, l'élévation de ses idées et la délicatesse de son goût se trahissent sans nuire jamais à l'utilité pratique. On éprouve, en les lisant, la douce influence d'une imagination poétique, et en même temps pénètrent dans l'âme des conseils sûrs d'excellentes et salutaires vérités.

Le R. P. Fournel a joint à l'intérêt que présentent les écrits de sa pieuse héroïne, celui de ses propres souvenirs, et, à l'aide d'une science profonde des choses de Dieu et de l'âme, il a donné à son livre les deux qualités maîtresses : la lumière et l'ordre ; la lumière qui éloigne toute erreur et toute exagération, toute confusion d'idées ; l'ordre, qui permet de tout voir, de tout saisir, sans contention et sans fatigue.

LA MISÈRE AU TEMPS DE LA FRONDE ET SAINT VINCENT DE PAUL, par ALPHONSE FEILLET, 5e édition. Un volume in-12 de VIII 572 pages. Prix : 4 francs

La librairie académique L. Perrin, ancienne maison Didier, vient de publier une cinquième édition de l'ouvrage de M. Feillet, *la Misère au*

temps de la Fronde et saint Vincent de Paul. Cet ouvrage, qui a été couronné par l'Académie française, a eu un succès qui n'est pas immérité. L'auteur a fait de longues recherches, qu'il a su présenter d'une manière intéressante; il rend justice à l'action de saint Vincent de Paul, l'admirable prêtre dont le nom est devenu synonyme de charité.

Ce n'est pas que nous acceptions de tout point les conclusions de M. Feillet. Ainsi, il nous paraît bien féru de l'esprit de 89, lorsque, répétant un mot prétentieux et faux, il voit dans la Révolution française une « irruption de la justice dans l'ancienne société ». Cet engouement pour les principes de 1789 le rend injuste, sans qu'il s'en doute, pour « l'ancienne société », dont il voit surtout les mauvais côtés; il accepte trop facilement les documents, souvent exagérés, et les généralise trop; il montre en diverses circonstances certain faible pour les jansénistes et pour Port-Royal, généralement chers aux partisans avoués ou inconscients de la Révolution. Si donc on peut se servir des documents nombreux qu'il a su réunir, il faut cependant les contrôler, et il est bon de se tenir en garde contre les conséquences qu'il en tire.

Sous ces réserves, nous nous faisons un devoir de signaler cette réédition d'un livre sérieusement fait et qui peut être utile.

LES MENSONGES CONVENTIONNELS DE NOTRE CIVILISATION, par MAX NORDAU, traduit de l'allemand, sur la douzième édition, par M. AUGUSTE DIETRICH. Un volume in-8° de 600 pages. Prix : 6 francs

Il est peu de livres plus fâcheux et plus déclamatoires que celui-ci. M. Nordau développe la conception matérialiste de la vie, tant de fois développée déjà. Sous prétexte de rigueur scientifique, de positivisme, d'évolutions, etc., il conclut que tout est mensonge dans la société présente soutenue encore par le préjugé spiritualiste. Mensonge la religion, mensonge la politique quelle que soit la forme de gouvernement, mensonge l'économie politique, mensonge le mariage. En dehors même du principe spiritualiste, il ne vaudrait la peine de discuter ce tissu de banalité que si l'auteur prouvait qu'on peut éliminer la convention des sociétés humaines sans les détruire de fond en comble.

Mais l'auteur parait assez naïf dans son radicalisme pour ne pas s'être aperçu que, faute d'avoir fait cette preuve, son livre était en l'air, aussi pauvre de choses, qu'abondant en grands mots, et en éditions *allemandes*. Si l'auteur a cherché le bruit, il doit être content, mais son livre n'en est pas meilleur pour avoir eu douze éditions en allemand et avoir été traduit successivement en anglais, en italien, en portugais, en danois, en suédois

et enfin en français. Que n'avons-nous toujours été aussi rebelles aux importations allemandes!

A TRAVERS LES MANSARDES ET LES ÉCOLES, par Mme AMÉLIE POLLONNAIS, officier d'académie. Un volume de 272 pages illustré par Menta. Prix : 3 francs

L'auteur, déjà connue des *Rêveries maternelles* et de la *Philosophie enfantine*, entreprend aujourd'hui de résumer, dans ce petit volume, les deux grandes questions sociales qu'abritent la mansarde et l'école.

Dans la mansarde « illuminée par les rayons d'en haut » l'auteur peint la poésie et la philosophie de la misère; ces récits à la fois navrants et consolants sont autant de tableaux d'après nature d'une réalité saisissante. Ils se résument dans cette pensée « le meilleur bien en ce monde est de pleurer ses misères et de s'élever au-dessus d'elles ». Puis, l'auteur nous conduit à l'école, une école en plein vent, ouverte à toutes les inspirations « où la leçon a l'air de tomber du ciel avec la rosée matinale pour pénétrer dans ces jeunes intelligences ».

On trouve dans ces pages l'accent convaincu de l'action réfléchie, c'est par une série d'observations et de récits que l'auteur arrive à cette conclusion qui peint sa pensée et son but: « Si, par ce moyen, chacun dans sa sphère pouvait apporter: pensée, plume ou action, une pierre à l'édifice social, combien on arriverait plus vite et plus facilement au but de progrès, de justice, de protection des faibles et de... charité réciproque du pauvre au riche de même que du riche au pauvre!

Pourquoi faut-il que l'auteur ait, de parti pris, passé sous silence les institutions chrétiennes auxquelles nous sommes redevables, de la mise en pratique et en honneur de ces grands principes : la charité et le dévouement ?

La réponse à cette interrogation nous a été donnée à la page 261 ; il nous suffira de la citer pour que nos lecteurs reconnaissent à quelle race appartient l'auteur.

« Ces images, si nombreuses dans les chants sacrés, sont en même temps l'explication spiritualiste et positive de la foi qu'un peuple garde fidèlement et silencieusement à travers la confusion des théories nouvelles. Loin de vieillir, ces œuvres rajeunissent à mesure qu'on les comprend et qu'on cherche dans l'antiquité, après les prophètes, ceux qui, comme Platon, Socrate, Aristote ont été les porte-voix de la vérité.

» Contemplons donc à l'Occident ces rayons d'adieu qui nous parlent d'un beau lendemain et nous le donnent en illusion .. Mais regardons vers l'Orient, au lever du soleil, l'espérance de toutes les espérances. »

Les chrétiens se souviendront qu'il ne leur est pas permis d'emboîter le pas à la suite des aspirations judaïques.

LE BOULET, par René Maizeroy. Un volume in-12 de 302 pages
Prix : 3 fr. 50

Orpheline et ruinée, Mlle de Puymirol est recueillie, à dix-huit ans, par des parents de province, à peu près ruinés aussi, qui voient, dans sa beauté, un moyen de relever leur fortune, par le riche mariage qu'elle ne peut manquer de faire.

Ici interviennent les théories de l'auteur invoquant pour la défense de son héroïne la sensualité héréditaire de son père et de son oncle ruinés par des filles, et la fatalité qui la jettent aux bras d'un valet beau garçon, sans résistance.

Un premier moment de stupeur passée, loin de se révolter, elle revient d'elle-même à cet homme, et s'enfonce dans la honte avec délices.

Un jeune gentilhomme riche, portant un des plus beaux noms du pays, fasciné par sa beauté, brave pour l'épouser les malédictions de son père et les insultes de sa ville. Mais elle n'a vu dans ce mariage que la situation conquise et presque sans lutte; elle consent à se partager entre son mari qui l'adore et le drôle qui la tient.

En vain, au moment d'être mère, se transforme-t-elle, par ce que l'auteur ose appeler « l'instinct bestial de la maternité », elle est bientôt ressaisie, toujours pour se conformer aux théories, vraiment bestiales celles-là, de l'auteur, par l'hérédité du vice qui « malgré sa résistance, malgré son effroi », la ramène à ses infâmes plaisirs.

Et quand, — chassée de la maison de son mari qui l'a surprise et l'a horriblement défigurée de deux balles tirées d'une main tremblante d'horreur, — elle erre, sur le trottoir parisien, repoussée même par les vicieux qu'elle implore en vain ; quand elle voit enfin qu'elle ne pourra plus satisfaire les ardeurs qui la consument ; au moment de se jeter à l'eau pour en finir, c'est encore au valet qu'elle songe.

Pas une fois, dans sa honte où elle est noyée, cette jeune femme de noble race ne pense à sa première communion, aux enseignements des religieuses qui l'ont élevée, à sa mère qui rougirait d'elle. L'honneur de son nom sali, l'avilissement de sa fierté, la perte de sa situation si tout se découvrait ; rien ne peut la relever, rien ne peut la délivrer du *boulet* qu'elle traine et qu'elle aime.

Toutes les idées élevées, tous les principes fortifiants que donne une éducation chrétienne, sont systématiquement écartés. C'est bien plutôt à

une élève des lycées de jeunes filles qu'à une pensionnaire du Sacré-Cœur que nous avons affaire.

Mlle de Puymirol est un type de jeune fille sans principes religieux, à qui le chemin de l'église est inconnu, produit naturel de l'éducation laïque aboutissant à cette déchéance, à cette ignominie inconsciente et fatale.

Si la science moderne doit nous conduire à cette décadence morale, si ses théories nous condamnent à subir le Mal fatalement, sans qu'il nous soit possible de réagir, périssent la science et la lumière dont le siècle est si fier!

Qu'on nous ramène au moyen âge, aux ténèbres où l'on avait la Foi. L'homme alors se tenait debout, ferme dans son honneur et dans sa fierté. Et lorsqu'il tombait, il lui était facile de se relever par le repentir au lieu de gémir et de se traîner misérablement sous l'étreinte d'un fatalisme invincible.

JEAN-DE-JEANNE, par ÉMILE POUVILLON. Un volume in-16 de 258 pages, Paris. Prix : 3 fr. 50

Ceci est une jolie paysannerie, bien menée et écrite avec élégance et correction. Pourquoi faut-il que tant de réalisme se mêle à ce petit drame, et ne peut-on plaire aux jeunes gens de notre époque qu'en étant grossier avec élégance et matérialiste avec sentiment? Voici le sujet : Jean-de-Jeanne est un enfant naturel qui a de la peine à se frayer un chemin dans la vie; il est honnête et laborieux, sans ambition, et il devient un intelligent ouvrier; il serait heureux, s'il ne s'était pas pris d'amour pour sa cousine, et il souffre en voyant qu'elle est courtisée par un oiseleur, qui lui tend ses pièges où se sont prises déjà tant d'innocentes alouettes. Jean s'éloigne du village; il revient au bout de quelques mois; il apprend que sa cousine est abandonnée par l'oiseleur, qui est allé tendre ses filets ailleurs; il la voit triste, accablée, et, sans savoir à quoi il s'engage, il lui offre sa main. La jeune fille refuse et rougit. Elle avoue une faute, l'oiseleur l'a séduite et abandonnée; Jean persiste, l'enfant à naître aura un père et la fille délaissée un mari.

Le caractère de Jean est intéressant, mais on comprend combien ce sujet a pu prêter à des situations et à des paroles que la décence réprouve et qu'il eût été bien facile d'éviter. Mais le goût du jour! le besoin de plaire à un certain public, la nécessité de vendre les livres expliquent toutes ces compromissions sans en excuser aucune.

LA CHASSE AUX SOUVENIRS, par le MARQUIS DE CHERVILLE
Un volume in-18 de 365 pages (1886), Paris. Prix : 3 francs

On connait la verve et la saine gaieté du marquis de Cherville, son goût pour les aventures de chasse et pour tout ce qui regarde le sport cynégétique ; culte qu'il unit, par parenthèse, à l'amour des animaux : on retrouve ses qualités dans le présent volume, où il raconte avec un spirituel entrain les aventures d'un vieux chevalier de Malte, et sur un ton plus grave, une vieille légende allemande, *la Balle enchantée*, qui intéresse par la teinte mystérieuse donnée au récit. *Les Péchés du Chevalier* ne sont pas écrits pour les jeunes filles, mais le livre sera un amusant compagnon de voyage et ne pourra laisser aucune impression dangereuse au point de vue de la foi et de la morale. C'est déjà quelque chose et si l'on y ajoute que l'auteur est homme d'esprit et homme du monde, on verra qu'on peut recommander son livre, sinon aux adolescents, tout au moins aux hommes faits, qui, après l'étude et les affaires, cherchent dans la lecture un délassement.

A LA RECHERCHE DU BONHEUR par le comte LÉON TOLSTOÏ, traduction et préface de M. E. Halpérine. Un volume in-12 de 267 pages. Prix : 3 fr. 50

Sous ce titre général : *A la recherche du bonheur*, M. Halpérine a réuni la plupart de ces contes populaires où le grand romancier, tout en nous familiarisant, dans un style d'une simplicité merveilleuse, avec sa morale, nous initie en même temps d'une manière attrayante et dramatique à la vie et aux mœurs si curieuses des paysans russes.

En écrivant ces pages d'une grandeur biblique, l'auteur de *la Guerre et la Paix* avait encore un autre but ; il l'expliqua dans une conversation qu'il eut tout dernièrement avec l'écrivain russe Danilevsky et que le traducteur reproduit dans sa préface.

« ...Les millions de Russes qui savent lire, disait le comte Tolstoï, » demeurent devant nous bouche bée, comme de jeunes choucas, et nous » disent : — Messieurs nos écrivains, jetez-nous dans la bouche de la » nourriture intellectuelle, digne de vous et de nous ; écrivez aussi pour » nous autres, les altérés d'une parole vivante et littéraire, débarrassez-» nous de ces *Erouslan Lazarevitch*, de ces *Milord George* et autre nour-» riture de foire !

» Le simple et honnête peuple russe vaut bien que nous répondions à » l'appel de son âme bonne et juste. J'y ai beaucoup pensé, et je me suis » décidé à tenter quelque chose en ce sens dans la mesure de mes forces. »

ALMANACH DE LA RÉVOLUTION pour 1887, par CH. D'HÉRICAULT
In-32 de 112 pages, avec de nombreuses gravures. Prix : 50 centimes

Jusqu'à présent les souvenirs de la Révolution étaient restés vivants dans la mémoire du peuple. Pour lui, la persécution religieuse et les assignats représentaient l'histoire de cette époque.

A ce résumé, très exact, se joignait le souvenir des réquisitions, du *maximum*, de la banqueroute, de la misère, de la famine, des emprisonnements, des levées en masse, des contributions révolutionnaires et, suivant les provinces, le souvenir de la guillotine, des noyades, des fusillades, des dévastations systématiques, des grandes exterminations.

Aujourd'hui l'éloignement a effacé la physionomie de la Terreur; une quantité considérable de petits journaux révolutionnaires ont travaillé à altérer la vérité.

Ils ont glorifié les fautes et les crimes et recouvert le tout d'une beauté légendaire. Il faut rappeler aux ouvriers comme aux paysans ce qu'a fait réellement la révolution. C'est l'almanach qui pénètre le plus aisément dans les masses et nous ne saurions trop féliciter et encourager les éditeurs qui publient l'*Almanach de la Révolution;* l'exécution en a été confiée à M. Ch. d'Héricault. On ne pouvait mieux choisir : l'auteur a fait de cette époque l'étude constante de sa vie. On trouvera dans ce nouvel almanach une foule de faits, d'anecdotes, de renseignements, de chiffres, de documents, expliqués par de brèves réflexions.

Toutes les forces révolutionnaires préparent un effort de publicité pour réchauffer l'enthousiasme populaire, à propos du centenaire de 1789. Prenons les devants : *Montrer la vérité, c'est barrer la route au mensonge.*

LA FIANCÉE DE LA MORT, par ANATOLE POSSON. Deux volumes in-12
Paris. Prix : 6 francs

Ouvrage des plus dramatiques, et d'un intérêt toujours croissant. Il se termine par la mort violente de presque tous les personnages, et plaira peu aux lecteurs qui n'aiment pas les livres tristes.

Un vieux chouan, dont la maison a été ravagée et la femme pendue à un arbre par les bleus, a juré de se venger, et pend à l'arbre maudit tous ceux qui tombent entre ses mains. Il veut sauver un jeune marquis et sa mère, propriétaires d'un château voisin; mais celui-ci s'en va à Paris et prend part à un complot organisé pour sauver Marie-Antoinette, enfermée au Temple. On échoue grâce à la trahison du fils de l'intendant de la marquise, d'accord avec son père pour s'emparer du château. Une lutte

terrible s'engage entre les uns et les autres. La fille du vieux chouan, que le traître voudrait épouser, y prend part. Au moment où ils vont être hors de danger, ils sont cernés par les bleus, et sont massacrés sous les yeux de Pierre le vengeur, qui extermine l'intendant et son fils, mais qui périt lui-même écrasé par le nombre des soldats de la Révolution.

L'abbé S ..

LE COUSIN RUSTIQUE, par Mme HENRIETTE LARGE. Un volume in-12 Prix : 3 francs

Cette charmante histoire, qu'on pourrait appeler une idylle, est véritable, dit-on.

Un jeune homme né dans une maison située au milieu des sapins, non loin de Saint-Étienne et de Montbrison, a tellement conservé l'amour de son pays qu'il y rentre après avoir fini ses études. Son frère se marie et l'on invite à la noce une cousine, jeune veuve parisienne, qui amène sa petite fille, charmante et espiègle. Celle-ci subit l'influence de la Sapinière, comme elle avait subi l'influence de Paris. Sa mère la laisse quelque temps et se remarie. Elle vient alors la reprendre, et plus tard veut la marier à un belâtre Parisien aussi égoïste que fat. La jeune fille y consent au grand désespoir du cousin Rustique qui les rejoint aux bains de mer sans se faire connaître. Il sauve la jeune fille que son fiancé avait laissé tomber dans la mer. Celle-ci ne connaît son sauveur qu'un peu plus tard, et l'épouse redevenant ainsi pour toujours Marthe de la Sapinière.

L'HÉRITIÈRE DU COLONEL, par GABRIEL D'ÉTHAMPES (Bibliothèque du Dimanche). Un volume in-12. Prix : 3 francs

Ouvrage bon et religieux. Un vieux colonel a près de lui une filleule de sa mère, que par orgueil il n'a pas voulu reconnaître. Cette excellente enfant parvient à faire venir trois nièces de son oncle qui doivent devenir ses héritières. Les deux premières sont de vrais monstres de méchanceté, la troisième est à peu près nulle. Elles oppriment la pupille, dont on ne connaît pas la famille. Le colonel meurt et laisse un testament en sa faveur. Les autres nièces s'en emparent et, après l'avoir lu, le jettent à la rivière. Il est retrouvé par un homme qui ne s'en inquiète que longtemps après. La filleule est chassée et se fait institutrice. Enfin tout se découvre, on expulse les voleuses, l'héritière du colonel rentre au château et épouse un capitaine qu'elle avait refusé jusque-là, parce qu'elle était pauvre et qu'elle se croyait de basse condition.

LA TOUR DU PREUX, par Mlle ÉMILIE CARPENTIER (Bibliothèque rose illustrée). Un volume in-12, Paris. Prix : 2 fr. 25

Bon livre pour lecteurs de tous les âges. Une jeune dame perd subitement son mari qui lui laisse deux enfants. Un inconnu, se prétendant ami de son mari, réclame une somme considérable qui réduit cette famille presqu'à l'indigence. Elle se retire dans une ferme voisine d'une vieille tour. Là se trouvait un trésor caché pendant la Révolution, et le scélérat qui, à l'aide de faux papiers, avait volé le château, cherche à s'emparer du trésor. Son vol est reconnu, ainsi que ses crimes passés. Le trésor et le château reviennent à leurs légitimes propriétaires.

L'abbé S.

HISTOIRE DE MOUSTACHE, par MARIALYS, illustrations par Claverie Un volume in-12. Prix : 2 fr. 25

Moustache, le héros de cet intéressant récit, est un chien, un « très bon chien », comme le dit le sous-titre, *Mémoires d'un très bon chien*. Il passe par de nombreuses péripéties qu'il raconte d'une manière très agréable. Nous le voyons d'abord chez un aveugle, le père François, puis au château avec une douce et gracieuse enfant qui l'arrache à des gamins en train de le noyer et le baptise Moustache ; ce sont là ses jours heureux. Ils ne durent pas ; le voilà dans une ferme où il déjoue les complots des voleurs ; il n'y reste pas cependant et il devient saltimbanque ; avec la famille Cernaco, il parcourt les fêtes. Toutes ces péripéties donnent aux souvenirs du très bon chien une variété qui en augmente l'agrément. Tout finit par une double reconnaissance ; Moustache retrouve celle qui jadis l'a sauvé, et il n'a plus d'histoire, coulant des jours heureux.

Ce petit livre est très bien fait pour le jeune public auquel il s'adresse spécialement ; il est écrit dans un excellent esprit, l'auteur s'y montre franchement chrétien ; il est illustré avec goût. Aussi pouvons-nous le recommander de tout point.

TROIS CONTES DE NOËL, l'Épilogue d'un procès. — Sous le gué. Six pence, par S. BLANDY. Un volume in-18 de 340 pages. Prix : 2 fr. 50

Jolis petits récits, traduits de l'anglais, où la grande fête de la Rédemption ne figure guère, car le *Christmas* de nos voisins laisse dans l'ombre le divin nouveau-né ; les repas pantagruéliques célèbrent Celui qui est né

dans l'étable, les joyeuses représentations théâtrales sont données sous le nom de Celui qu'Hérode poursuivait de sa haine, et les petits livres dorés, les contes de Noël, laissent dans le plus profond oubli l'Emmanuel dont ils devraient célébrer la naissance. La seule fête qu'aient gardée les protestants n'est qu'une série d'amusements mondains, et je ne sais si les pauvres, ces grands amis de Jésus, ramassent les miettes des puddings et des rosbifs de Noël! Voilà où la suppression du culte extérieur, si touchant chez les catholiques, a amené les disciples de Luther, de Calvin, et de Henri VIII!

Les histoires de Mme de Blandy sont gracieuses, innocentes, elles sont loin d'égaler l'œuvre de Dickens, publiée sous le même titre, mais elles se laissent lire agéablement, et elles sont écrites d'un style correct et pur.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

AMOUR MODERNE (l'), par Louis Ulbach. Un vol. in-18 jésus. Prix: 3 fr. 50

ÇA ET LA. Cochinchine et Cambodge; L'ame Khmère-Ang-Kor, par Paul Branda. Un vol. in-16 de 451 pages. Prix: 3 fr. 50

CHASSES DE MER ET DE GRÈVES, par Charles Diguet. Un vol in-18. Prix: 3 fr. 50

COMBAT POUR LA VIE (le), par Olivier de Rawton. Un vol. in-18 jésus de VIII-264 pages. Prix: 2 fr. 25

(*Bibliothèque illustrée*)

CONTES D'UN COUREUR DES BOIS, par G. de Cherville; illustrations de Kauffmann. Un vol. in-18. Prix: 5 fr.

CONVERSION DE MADAME DE WARRENS (la), par M. Albert Metzger. Un vol. in-18 Prix: 3 fr. 50

DISCOURS DE M. LE PRINCE DE BISMARCK (les), avec sommaires et notes, table chronologique et index alphabétique. Tomes XIII contenant les discours des sessions 1885-1886. Un vol. grand in-8°. Prix: 15 fr.

EXPANSION COLONIALE DE LA FRANCE (l'), étude économique, politique et géographique sur les établissements français d'outre-mer, par J.-L. de Lanessan, député de la Seine. Un vol. in-8° de XXIV-1020 pages. Prix: 12 fr.

FRANCE HÉROÏQUE (la), par Paul Renan. Tome I. Un vol. in-18 jésus. Prix: 4 fr.

HISTOIRE DE LA LUNE, par W. de Fonvielle. Un vol. in-18 jésus de 260 pages avec 72 gravures. Prix: 2 fr. 25

(*Bibliothèque instructive*)

INVENTAIRE DES MARQUES D'IMPRIMEURS ET DE LIBRAIRES, Premier fascicule. Ville de Paris. Brochure in-4° de 48 pages en tableaux. Prix: 5 fr.

JEUNE FILLE BIEN ÉLEVÉE (la), par Aldo Gennari, bibliothécaire de la bibliothèque de Ferrare. Ouvrage traduit de l'italien, adapté et augmenté par Mlle Marie Favez. Un vol. in-18 jésus. Prix: 3 fr.

MANUEL PRATIQUE DE BACTÉRIOLOGIE basée sur les méthodes de Koch par Edgar-M. Crookshank; traduit de l'anglais par M. Bergeaud, médecin-vétérinaire, inspecteur de la boucherie de Paris. Un vol. in-8° de 300 pages, orné de 44 gravures sur bois et de 32 planches en chromolithographie. Prix: 24 fr.

MES VACANCES EN ALLEMAGNE, de Paris à Berlin, nouvelles impressions de voyage, par Victor Tissot. Un vol. in-18 jésus. Prix: 1 fr. 25

MORALE SANS DIEU (la) ses principes et ses conséquences; par l'abbé de Broglie, professeur

d'apologétique à l'Institut catholique de Paris. Un vol. in-18 jésus de xi-323 pages. Prix : 4 fr.

MORT (la), par le comte Léon Tolstoï, traduit et précédé d'une préface, par E. Halpérine. Un vol. in-18. Prix : 3 fr.

NOS OISEAUX, par André Theuriet. Avec aquarelles de Giacomelii. Troisième partie. Grand in-4° de xii-23 pages avec 8 planches hors texte, en-tête et culs-de-lampe en fac-similés d'aquaralles tirées en taille-douce. Prix : 60 fr.

PHYSIOLOGIE DE L'AMOUR (la), par Paolo Mantegazza, sénateur directeur du musée anthropologique de Florence, traduit de l'italien. Un vol. in-18. Prix : 4 fr.

PHYSIOLOGIES PARISIENNES, par Labruyère (Albert Millaud). Un vol. in-18 jésus de 303 pages avec 120 dessins de Caran d'Ache. Prix : 3 fr. 50

PSYCHOLOGIE DE L'ENFANT : L'enfant de trois à sept ans, par Bernard Perez. Un vol. in-8° de xii-307 pages. Prix : 5 fr. (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*)

ROBUR LE CONQUÉRANT, par Jules Verne. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr.

SAGESSE PARISIENNE (la) paradoxes féminins, par Henry Fouquier. Un vol. in-18 jésus de vii-344 pages. Prix : 3 fr. 50

SCIENCES ET LES CHAMPS (les) souvenirs de trois années d'études à Louvain, par C. R. du Val de Beaulieu. Un vol. in-8° de 170 pages. Prix : 2 fr.

SOLUTIONS DÉMOCRATIQUES DE LA QUESTION DES IMPÔTS (les). Conférences faites à l'école des sciences politiques, par M. Léon Say, membre de l'Institut. Deux vol. in-18. Prix : 6 fr.

SOUVENIRS DE GUERRE, par la marquis de Belleval. Un vol. in-18 jésus de 352 pages. Prix : 3 fr. 50

TROIS PROPHÈTES (les) le Mahdi, Gordon, Arabi ; par Chaillé-Long-Bey. Traduction et appendice d'A. O. Munro. Un vol. in-18 jésus de x-291 pages. Prix : 3 fr.

UN COUP DE FORTUNE, par Mme Gabrielle d'Arvor. Un vol. in-18 jésus de 242 pages. Prix : 2 fr. 50

UN FRANÇAIS EN BIRMANIE ; notes de voyages rédigées par le comte A. Mahé de la Bourdonnais, ingénieur. Un vol. in-18 jésus avec une carte de la Birmanie. Prix : 4 fr.

UN ROMAN SUR LE NIL, par George Fleming. Roman traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par M. M. S. Un vol. in-18 jésus de 335 pages. Prix : 1 fr. 25 (*Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*)

Le Gérant : F. WATTELIER.

Tome XXI. N° 10 Octobre 1886

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

ROSES ET CHARDONS, ou la politique au jardin, par ALPHONSE KARR
Un volume in-12 de 300 pages. Prix : 3 fr. 50

Nous connaissions jusqu'ici le jardin potager et le jardin fruitier ; depuis quelque temps même, on a réussi à importer chez nous le jardin anglais comme jardin d'agrément. Or, voici que les bouquets exposés à l'étalage de la librairie nouvelle par le poète jardinier de Nice ne tendent rien moins qu'à créer chez nous, le jardin politique.

Est-ce une gageure? le talent ne doute de rien et triomphe de tout lorsqu'il confine à l'art. Nous trouvons aujourd'hui audit étalage un bouquet de roses et de chardons cultivés dans un terrain politique. Nous n'étonnerons personne en constatant que malgré tout le talent du jardinier, les roses sont rares dans sa cueillette et les chardons nombreux. Cela tient au terrain, car, de cet assemblage ingrat, l'auteur a su composer un bouquet des plus agréables. Nous détachons quelques-unes de ces fleurs. Voici d'abord « le frais lilas qui sort d'un vieux mur entr'ouvert ».

« En ce temps-là, les petits bourgeois et les ouvriers avaient une famille, le père n'avait pas de plaisirs, qu'il ne partageât avec sa femme et ses enfants ; une des grandes joies était d'aller passer le dimanche « à la campagne » pas bien loin, parce qu'il fallait y aller à pied, et en revenir le soir, souvent en portant sur les bras ou sur le dos les plus petits, fatigués et endormis.

Dans les premiers dimanches de mai, on s'enquérait si les lilas étaient en fleurs, puis on partait dès l'aube, paré, mais non déguisé en quelqu'un de riche ; on portait un gigot froid ou un pâté, et on se dirigeait vers les prés Saint-Gervais.

Tant qu'on était dans la ville, les parents exigeaient de la « tenue » et en donnaient l'exemple ; mais une fois le mur d'enceinte dépassé, on mettait la bride sur le col aux enfants : ils riaient, chantaient, couraient, sautaient, comme de jeunes chevreaux. Arrivés, on cherchait une place sur l'herbe pour le dîner ; un cabaretier fournissait le pain, le vin et une salade qui, avec le gigot ou le pâté, composaient un festin délicieux assaisonné

par la gaieté et l'appétit. On achetait pour quelques sous de grosses bottes de lilas destinées à « fleurir », à égayer, à embaumer, doux parfum du dimanche prolongé, le logement en ville pendant toute la semaine suivante.

Les enfants des paysans, industriels précoces, se débarrassaient des hannetons, ces cruels ennemis, en les vendant à « quatre pour un liard » aux petits Parisiens. Quel plaisir le lendemain pour ceux-ci de les faire voler avec un fil à la patte en leur chantant la Marseillaise des hannetons :

Hanneton, vole, vole, vole...

Mais aujourd'hui il n'y a plus de liards, et d'ailleurs on ne pourrait rien acheter pour un liard ; il n'y a plus d'enfants qui consentiraient à s'amuser avec des hannetons ; ils préfèrent la politique, et ceux qui en vendaient vendent des journaux à un sou en attendant les beaux jours de l'émeute et de la Commune.

Le petit bourgeois va à « son » cercle ou à « son » café, l'ouvrier à « sa » brasserie où à « son » cabaret, et on laisse les femmes et les filles à la maison, parce que le cercle, le café, la brasserie, le cabaret dévorent tout l'argent disponible et même souvent l'argent indispensable, et alors il n'en reste pas pour donner à la femme et aux filles des « habits du dimanche ».

D'ailleurs, ces honnêtes habits du dimanche, dont le luxe consistait surtout en propreté et en fraîcheur, elles n'en voudraient plus aujourd'hui ; elles veulent être habillées comme les bourgeoises riches, qui s'habillent comme les grandes dames, lesquelles s'habillent comme les filles.

Si bien que de ces femmes et filles d'ouvriers, de marchands, de petits bourgeois, les unes, tristement renfermées, s'étiolent, s'aigrissent, deviennent « grognons », attendant le retour du mari et du père qui rentre souvent ivre, pour leur « faire une scène » à la suite de laquelle elles sont battues.

Les autres ne désirent pas une robe neuve pour être belles, elles veulent être belles pour se faire donner des robes neuves, et elles en ont.

Aujourd'hui, c'est précisément dans ces hameaux, jadis si joyeux, qu'habite la fameuse queue de la prétendue République ; il n'y a plus de lilas.

Nous n'irons plus au bois, les lilas sont coupés.

Mais il y a beaucoup de cabarets ; on n'y danse plus, on n'y rit plus ; le joyeux petit vin rose du cru a fait place à l'absinthe abrutissante ; on lit des journaux, on écoute de longs discours bêtes et empoisonnés ; on

pérore à son tour, on prépare des émeutes; si on chante, ça n'est plus *la vie, l'amour et la gaieté*, c'est la haine et la vengeance, c'est *la Marseillaise* et le *Ça ira!* On y est pauvre, triste, envieux, haineux, malheureux de toutes les manières.

Cette pensée m'a un peu gâté ce matin ma fête des lilas; heureusement qu'elle va durer, grâce à la variété des espèces que j'ai réunies, quinze jours ou trois semaines.

J'ai un moyen, amis lecteurs, de vous faire participer à cette fête, c'est d'enseigner à ceux d'entre vous qui ont le bonheur d'avoir un jardin, les plus belles espèces et variétés de ce charmant arbuste.

— Mais, interrompt un lecteur, nous avons *le Bon jardinier*.....

— Hélas! vous ne l'avez pas tant que vous croyez. Autrefois, ce livre était bonhomme; il avait une veste et des sabots; c'était un honnête, simple et utile compagnon; mais il a fait fortune; il est vêtu en monsieur; il a appris la botanique; il est docteur, il donne aux fleurs des noms grecs et latins; il fait des cours en trois langues aussi bien que les plus savants botanistes. Ne lui parlez pas de lilas; il ne connaît pas le lilas. Qu'est-ce que c'est que ça, le lilas? Une fleur du pauvre; vous voulez peut-être parler du syringa. Cherchez à l's, lilas ça s'écrit aujourd'hui par une s et ça se prononce syringa, syringa vulgaris, famille des oléïnées ou oléacées, section des raxinées, de la diandrie monogynie dans le système de Linnée.

Un moment même, *le Bon jardinier*, gonflé de sa doctrine récente, avait classé les fleurs par ordre de familles botaniques; si bien qu'il fallait être bachelier ès sciences pour trouver quand on doit semer le persil ou bouturer les œillets. Je me suis tant moqué de lui qu'il a adopté l'ordre alphabétique. Syringa... nous y voici. Voyons les conseils qu'il nous donne pour le choix des espèces (je copie textuellement):

« Flore rubro-rouge de Trianon. C'est le plus beau de tous les lilas connus.

» Purpurea-rouge de Marly. Autre variété plus belle.

» Lilas royal. Autre variété à fleurs plus nombreuses, plus colorées, formant un thyrse plus épais. »

Ainsi le lilas royal est plus beau que le lilas de Marly, qui est plus beau que le lilas de Trianon, lequel est le plus beau de tous les lilas connus.

Bon Jardinier, bonhomme, tu es devenu savant; mais qu'as-tu fait de ton bon sens d'autrefois?

Ne lui parlez pas d'œillets, il ne connaît plus que les dianthus; ni de marguerites, de celle des prés, celle qu'on effeuille pour savoir si on est aimée un peu, beaucoup, passionnément, ou... pas du tout. Croyez-vous

que ce grave savant s'amuse à de pareils jeux ? Marguerite, pâquerette des villageoises, des paysannes ! Allons donc ! Il y a la « bellis perennis » qui lui ressemble, mais qui met du rouge pour entrer dans les jardins. »

Plus loin, Alphonse Karr copie sur le carnet d'un savant scarabée, hôte naturel du lilas, cette note humoristique :

« L'homme, *homo* (*Primates de Linnée*), vertébré, mammifère, onguiculé, monodelphe, animal parasite, vorace, destructeur, avide de tout, et en particulier du lilas, qu'il cueille, coupe, gaspille au-delà de ce qu'il en peut vraisemblablement manger et réduisant parfois ses habitants légitimes à de cruelles famines. Il est fort à désirer qu'on puisse détruire cet animal nuisible, comme on a fait des loups en Angleterre, ou du moins en diminuer la race. Heureusement les conquérants et les héros s'en occupent. »

Des fleurs passons aux chardons ; nous en trouverons ample provision dans la botte que ce jardinier adresse au ministre de l'agriculture sous forme de protestation. (Page 241.)

« J'adresse la présente protestation à Son Excellence n'importe qui... qui se trouvera au moment où ces lignes paraîtront imprimées « ministre de l'agriculture ».

Dans la « République de Platon », Socrate dit à un de ses interlocuteurs, à propos de la constitution d'une République, d'un État, d'une société :

« Quel est le premier et le plus impérieux des besoins de l'homme ? »

Manger et boire. A quoi et à qui peut-il demander la satisfaction de ces besoins ? Ce n'est ni aux armes, ni à la poésie, ni à l'éloquence, ni à l'or et à l'argent eux-mêmes, c'est à la terre ; la terre commence par produire d'elle-même certains aliments, mais elle se fatigue et doit être entretenue, soignée, excitée ; c'est ce qu'on appelle l'agriculture. L'agriculture est donc la première des sciences, le premier des arts ; l'agriculteur, le paysan, est le plus utile des citoyens d'une république ; bien plus, il est le seul indispensable. Aucun des autres États ne peut se passer de lui ; lui seul, au besoin, peut se passer de tous les autres. C'est donc, ajoute Socrate, de l'agriculture qu'il faut d'abord s'occuper dans l'établissement d'une république.

Je ferai remarquer à Votre Excellence, qu'en effet, l'homme et même le ministre se nourrissent de pain, de légumes, de fruits et de viandes.

Que le pain, les légumes, la viande ne se trouvent pas et ne croissent pas naturellement, comme vous paraissez le croire, dans les boutiques des boulangers, des fruitiers, des bouchers, etc.

Que le pain, pour ne parler que du pain, se fait avec du blé ou du

seigle, en quelques endroits avec de l'orge, du maïs, du sarrasin, etc.

Mais que ces grains doivent être semés dans un sol préalablement labouré à plusieurs reprises, fumé, hersé, etc., que le blé doit être sarclé, scié, battu, moulu, réduit en farine, etc.

Les côtelettes, les beefsteaks, les gigots, les filets, ne viennent pas naturellement dans les boutiques des bouchers ; j'enseignerai à Son Excellence le ministre, qu'on les emprunte à des bœufs, à des moutons ; que ces animaux se nourrissent d'herbe, que l'herbe vient dans les prairies, les unes naturelles, qui demandent certains soins intelligents, les autres artificielles et faites de main d'homme.

Il en est de même des légumes et des fruits, qui ne poussent pas chez la fruitière.

Tout cela doit être demandé à la terre, quelquefois exigé d'elle. On mange le chou tout entier, on mange les feuilles de l'épinard et de l'oseille, le bourgeon de l'asperge, la racine de la carotte, de la pomme de terre, etc.; les graines des pois, des haricots, etc., la fleur de l'artichaut et de certains choux, tout cela vient de la terre et n'est produit que par les rudes travaux de l'agriculteur, du paysan.

Paysan! le plus beau nom, dont d'imbéciles citadins, qui ne connaissent la terre que sous la forme de boue, ont sottement et imprudemment fait une injure.

Si une classe d'homme doit être particulièrement soignée, encouragée, protégée, caressée, c'est celle, je le répète, qui peut se passer de toutes les classes et dont aucune ne peut se passer.

. . . .

Il faut le répéter sans relâche : dans l'agriculture consiste la vraie richesse de la France, et c'est comme à un incendie qu'il faut courir à l'agriculture ; c'est une question d'existence.

Le ministère de l'agriculture devrait être le centre du gouvernement, et les autres ministères se grouperaient autour de lui. C'est ce ministère que devrait occuper le chef du cabinet, comme le commandant d'une flotte monte sur le vaisseau le plus important et y fait hisser son pavillon d'amiral.

Je n'ai pas tout dit. Mais qui sait si, écrivant aujourd'hui à S. E. N'importe qui, je ne devrai pas adresser ma seconde lettre à S. E. N'importe quoi? »

LUCETTE, par E. Cadol. Un volume in-18. Prix: 3 fr. 50

Ce livre de M. Cadol n'est pas sans valeur. En introduisant dans ces tristes ménages à trois si souvent exploités par les romanciers, un quatrième personnage, la fille innocente, l'auteur est parvenu à estomper les tons vraiment trop crus de ce genre de situations.

Sa composition s'adapterait mieux à la scène qu'au roman, le style n'est pas assez soigné ; il y a cependant des peintures prises sur le vif qui ne sont pas sans valeur. On en jugera par celle qu'on pourrait appeler l'exposition de la pièce, s'il s'agissait de théâtre.

Combien de ménages parisiens pourront malheureusement s'y reconnaître !

» Ce soir-là il y avait une *première* à l'Odéon. Un événement considérable, dont, d'ailleurs, deux jours après, il ne serait plus question du tout.

» Mais tout ce qui appartient ou s'accroche à ce monde nerveux, susceptible, curieux, taquin, *blagueur*, — de parti pris, bien qu'au fond plus naïf *coupeur* et gobe-la-lune. que tous les autres ! — avait remué ciel et terre pour obtenir une place et voir un peu « ce que c'était que ça ! »

» On en avait fait des démarches, mon Dieu ! La poste et les commissionnaires du coin en avaient apporté des lettres, à « mon cher Chose », à « mon cher Machin », pour décrocher un strapontin, un coin, une simple entrée ; tenez, une place là-haut !

» Eh bien, voyez ! Un ménage tout à fait étranger aux choses du théâtre : M., Mme et Mlle Brughol, des bourgeois, des philistins ! occupaient une spacieuse loge de face, qu'un coulissier de la Bourse ou un *turfiste* eût payée trente louis. (A l'Odéon ! Ah ! monsieur Cadol !)

» Ce n'est pas que les Brughol fissent mauvaise figure dans cette loge. Au contraire.

» Mme Brughol, une vraie femme, jolie, fraîche, à l'œil étrange, dans tout l'épanouissement du début de la maturité, avec une physionomie affable, et non dépourvue de malice. Très correctement mise aussi ; c'est-à-dire d'une toilette strictement à la mode. Rien de voyant : « Simple et de bon goût. »

» Une femme comme il faut, ça dit tout.

» Quel âge lui donnez-vous ?

» Je vous en préviens, elle dit trente ans. Néanmoins, de par l'acte de naissance de sa fille — pièce authentique — celle-ci en a seize révolus.

» Arrangez ça comme vous voudrez.

» Mieux que jolie, sa fille, Mlle Luce, que, dans l'intimité, on appelait « Lucette ».

» Blonde, mais de ce blond franc, dont il faut que soit une femme, pour se faire pardonner de n'être pas brune.

» Ses yeux, du reste, plaidaient victorieusement les circonstances atténuantes. Ils étaient noirs, ombragés de longs, mais longs ! cils bruns, sous des sourcils de même nuance et entourés d'une teinte chaude qui se fondait en dégradé dans la matité rose de sa peau blanche.

» Un petit nez pur de ligne, à narines frémissantes, une bouche à lèvres cerises, nettement dessinées, qui, en s'entr'ouvrant, par un sourire facile, laissaient voir des dents d'un vif éclat : charmant !

» Elle était de ces créatures féminines privilégiées qui, jeunes, mûres ou vieilles, inspirent à la foule une envie inconsciente de leur rendre un tribut d'égards archi-discrets. On leur fait place, on leur livre passage. Pourquoi ?. On ne sait. C'est d'instinct, et l'on y cède avec plaisir, bien qu'elles paraissent ne pas s'apercevoir de l'hommage, comme si elles sentaient qu'il leur est dû par grâce d'état.

» Oh ! la belle honnête fille ! Aux entr'actes, les lorgnettes s'attardaient à la contempler, et des lendemainiers » (comme on dit depuis peu) demandaient :

» — Qui est-ce ?

» La fille de son père, en tout cas, tant elle ressemblait à celui-ci, qu'on apercevait au second plan.

» C'est égal ! des étrangers pour le *tout-Paris* des premières, presque des intrus.

» Ma foi ! intrus ou non, ils s'amusaient tout bravement à écouter ce que récitaient les artistes.

» Quand le rideau baissa sur la catastrophe finale, et pendant qu'on livrait le nom de l'auteur aux applaudissements du public, Luce et sa mère endossèrent leurs pardessus rapportés par l'ouvreuse.

» On descendit.

» Sous la colonnade, le père héla un fiacre.

» Il n'avait que deux places.

» Bah ! Brughol prit sa fille sur ses genoux et donna l'adresse au cocher.

» — Quinze, faubourg Montmartre.

» Au boulevard, Brughol baissa la vitre du sapin, et, tirait la houppelande de l'automédon.

» Menez-nous au café Riche, dit-il.

» Puis aux deux femmes :

» Vous prendrez bien une bavaroise, hein ?

» Volontiers, répondit madame, qui, pour ne pas arriver en retard, avait dîné sur le pouce.

» — Une fois au café, la bavaroise parut maigre régal.

» — Garçon, dit Brughol, donnez-nous trois douzaines.

» — Marennes? oui. Et puis : qu'est-ce que vous avez?

» — Va pour le perdreau froid.

» — Et avec ça?

» — Un fruit.

» — Bien, monsieur, vin blanc?

» — Qu'en dis-tu, Lucette?

» — Vin blanc, oui papa.

» — Et du café, ajouta Mme Brughol.

» Bourgeoisement, on soupa de bel appétit, tout en parlant de la pièce nouvelle.

» De temps en temps, on s'interrompait pour se montrer, aux tables voisines, des personnages connus, qu'on avait vus, tout à l'heure, à l'Odéon.

» Un peu avant deux heures du matin, la famille remonta dans le fiacre, qui avait attendu.

» Peu après on se trouva chez soi, l'esprit libre, comme d'inoffensifs citoyens qui, dans la plénitude de leurs droits, ont passé une soirée agréable sans regarder aux menus frais. Ce n'est pas tous les jours fêtes.

» Le lendemain matin, un homme vint sonner à la porte des Brughol, il était accompagné de deux acolytes de triste mine.

» Peu après, une grosse fille en cheveux, un balai à la main, vint ouvrir.

» — Ah! c'est vous autres! fit-elle,sans manifester de surprise. Eh bien! entrez. Je vais prévenir madame, monsieur vient de sortir.

» Sur quoi, plantant là les trois hommes, elle gagne la cuisine, où, en camisole, les pieds dans des babouches délabrées, Mme Brughol, debout, trempait des tartines beurrées dans un bol de café au lait.

» — Madame, c'est eux, dit la bonne.

» — Eh bien! fit la jeune femme sans s'émouvoir autrement, faites-les entrer dans la salle à manger, Virginie, ils peuvent commencer par là.

» Tranquillement elle acheva de déguster le breuvage noirâtre ; puis, s'essuyant la bouche de son mouchoir, elle suivit un petit couloir, et, doucement, entrouvrit une porte.

» — Lucette, appela-t-elle à mi-voix.

» — Maman?

» — Tu dormais, chérie?

» — Ça ne fait rien. Qu'est-ce qu'il y a ?

» — Rien mignonne. On vient saisir.

» — La jeune fille ne répondit pas, et sa mère la laissa, l'engageant à passer un jupon et un caraco.

» — Oui m'man, fit Luce.

» Du même pas indifférent, la mère de Lucette gagna la chambre conjugale, se lissa un peu les cheveux, endossa une robe de chambre terriblement défraîchie, remonta l'un de ses bas qui avait glissé, et rejoignit l'huissier, qui opérait.

» — Bonjour, monsieur, dit-elle en réponse au salut sommaire de celui-ci. C'est pour le billet Reverchon que vous venez ?

» — Non madame, non, c'est à la requête de Galtier et C[ie], banquiers, rue de Crussol.

» — Tiens, fit la jeune femme. on a donc signifié le jugement ?

» — C'est moi-même.

» — Mais il est par défaut.

» — En effet, et, si vous faites opposition...

» — Moi ? reprit M[me] Brughol en l'interrompant, je n'ai pas qualité. D'ailleurs, si Galtier s'amuse à faire des frais, il en est bien le maître. Il les payera, voilà tout.

» Les huissiers sont faits à cette réplique.

» Quand le débiteur n'est pas un consterné qui tremble comme si la fin du monde arrivait, il a toujours l'air de prétendre que son créancier se repentira de poursuivre.

» A vrai dire, ici, il y avait apparence. Le gage qu'il s'agissait de saisir ne permettait guère d'en attendre des sommes considérables, au cas où il eut été mis à l'encan.

» L'appartement se composait tout juste de quatre pièces et la cuisine. Dans la salle à manger, une table d'acajou vieux modèle, huit chaises plus ou moins raccommodées et un buffet à étagères où se prélassait sous une couche de poussière un service de thé incomplet, dépareillé. C'était tout.

» Au salon, des meubles de toutes les paroisses, de pure pacotille, et dans un piètre état. Nombre de ces carrés au crochet, qui masquent les éraillures de l'étoffe des sièges et du canapé. Aux fenêtres, des rideaux flasques, de couleur indécise, pendus de guingois à une tringle rouillée. Un tapis — une carpette — de feutre, à dessins criards, heureusement fondus par l'usure. Un guéridon boiteux ; trois portraits représentant des bons parents qui ne devaient avoir été de robe ni d'épée ; de gros joufflus, un

peu communs, qui s'étaient fait protraicturer à l'occasion par un artiste de leur connaissance.

» Un seul objet de quelque valeur; le piano. Mais, pardon. En location, s'il vous plaît, et bien en règle; défense d'y toucher !

» Venait ensuite la chambre des époux. Endroit exigu que bondait un lit à bateau — bien démodé, le lit à bateau! mais souvenir de famille; c'est sacré ; d'ailleurs la loi le réserve ! Une commode-toilette, à miroir fendu, à marbre écorné ; une petite table à ouvrage assez gentille, mais dont la marquetterie avait des manques. Une armoire en noyer, deux crapauds en perse déteinte, tachée de bougie et de pommade et une chaise basse aggravaient l'encombrement.

» On paraissait insoucieux de la marche du temps dans cette maison. Pas de pendule ici, ni là.

» La cheminée du salon s'ornait de deux vases en barbotine flanquant une imitation de terre cuite en plâtre ; une Diane manchotte, à qui le plumeau avait outrageusement noirci le bout du nez.

» Dans la chambre à coucher, une lampe modérateur et deux flambeaux disparates tenaient lieu de garniture. Mais à la glace, des photographies, des cartes, des paperasses, des exploits d'huissier, des feuilles de contributions, insérés entre le cadre et le verre. Autour, d'autres brimborions du même genre, fixés par une épingle dans le papier Sur les meubles, sièges, aux patères des rideaux, à terre, dans les coins, toute sorte de choses en fouillis ; vêtements, chaussures, vieux journaux pêle-mêle, avec des jupons, le linge revenu de la blanchisseuse, laissé là en attendant une revision projetée et problématique, remise à demain, sans faute ; le fameux demain du barbier qui rasera à crédit. Un ensemble incohérent de pauvretés, de luxes relatifs, trahissant l'abandon, l'habitude du désordre, où les chapeaux de femme posent sur le verre de la lampe, où les vieuxgants, les bouts de ruban, des chiffons s'entassent avec des paquets de tabac.

» Des fioles pharmaceutiques, les épingles; le faux chignon, et des bas à repriser un jour, quand on aura le temps, dès qu'on aura fini de lire le roman nouvellement paru; demain, tenez.....

» ... Demain, et puis demain encore.

» Et puis, toujours demain!.....

» Tout autre, la chambrette de Luce; un petit trou, s'éclairant sur la cour.

» Rien dedans : un lit en fer, une toilette en bois blanc, deux chaises, une vieille commode à ventre, des rideaux de percale imprimée et une natte faisant tapis.

» Aux murs, une étagère bourrée de livres obtenus à la distribution des prix : des cahiers d'exercices scolaires, une image de la première communion, une tête aux deux crayons d'après la bosse, et, dans un cadre doré, un Poniatowski succombant dans l'Elster.

» Sur la cheminée, une cave à liqueurs dégarnie, servant à serrer lettres et petits papiers de jeune fille, tenant lieu de socle à un saint Vincent de Paul en carton pâte. D'un côté un chandelier Louis XV, faisant pendant à une lampe à tringle.

» Mais tout cela propret, méticuleusement essuyé, luisant, jeune et d'une pauvreté avenante.

» A tout vendre à la criée, on n'en eût pas tiré trois cents francs, avec l'appoint de la cuisine, dont la batterie n'offrait rien que du fer battu. — Et dans quel état.

» Ah ça ! qui donc étaient ces gens-là ?

» Mon Dieu ! des gens, un ménage comme on en rencontre un ou deux dans chaque maison de Paris.

» Dehors, des personnes comme tout le monde, paraissant d'un milieu de moyenne bourgeoisie. Convenablement mis, de bonnes façons, fréquentant ici et là sans faire tache nulle part, et reçus partout sur le pied de l'égalité.

» Et puis, chez eux, des nécessiteux, des oiseaux sur la branche, qui demain peut-être seront sans feu ni lieu.

» Pas inquiets, cependant. Du moins se défendant de l'être bien qu'envahis malgré eux d'une résignation, d'une mélancolie peureuse dont ils ne veulent pas chercher la trop juste raison.

» Ils réagissent, au contraire, s'obstinant à compter — à propos de quoi ? — sur des jours meilleurs, une chance, un coup, n'importe quoi, qu'ils revendiquent, qui leur est dû ; le gros lot d'une de ces loteries qui promettent des millions, pour vingt sous, et dont on prend un billet par acquit de conscience.

» Que sait-on ?

» Ceux-ci croyaient fermement qu'ils auraient quelque jour — bientôt, ça pressait ! — une position à rentes, à voitures. Et comment ? Par la grâce de Dieu.

» En attendant, le mari faisait des affaires. Quelles affaires ? Toutes. Il tâchait de placer du vin, de la bijouterie, des assurances sur la vie, contre l'incendie ; jusqu'à des éditions de librairie ; une annonce, à l'occasion ; toutes opérations qui lui procuraient une commission à tant pour cent.

» Toujours trois ou quatre grosses affaires en train : une commandite de plusieurs centaines de mille francs, la construction d'un immeuble, une fourniture à tel fabricant. Qu'une seule réussît et l'on roulerait sur l'or.

» Des trois personnes composant cette famille de pauvres, toujours à la veille d'une fortune énorme, et vivant de privations en attendant, la plus jeune, qui, comme telle, eût dû être la plus accessible aux illusions, l'enfant, Luce, ne partageait pas du tout les espérances voulues des deux autres. L'avenir ne lui disait pas grand'chose de bon. Que serait-il pour elle? La médiocrité, le célibat. Eh bien! elle en prenait vaillamment son parti, rêvant seulement d'être à même d'assister ses parents plus tard, quand ils seraient définitivement vaincus.

» Elle les aimait, respectait la folie de leur confiance, bien qu'au fond elle pensait que papa ferait mieux de se placer. Elle et maman ajouteraient aux faibles émoluments en entreprenant quelque petite industrie. Le mieux eût été qu'elle passât ses derniers examens. Pourvue du diplôme nécessaire, elle eût ouvert un externat dans la banlieue de Paris.

» Quand elle en avait parlé, son père s'était attendri, un peu humilié. Mais Mme Brughol avait haussé les épaules en riant.

» Lucette y songeait-elle vraiment! Elle, Mlle Brughol, tenir une classe d'enfants de portiers? Pourquoi pas donner des leçons de piano, courir le cachet? En voilà une idée saugrenue!

» Patience! Que papa réussisse l'une des grandes affaires qu'il mijotait, et c'en serait fini des dettes criardes, des protêts, des visites d'huissier! Elle verrait, la chère et candide Lucette!

» Elle, travailler, gagner sa vie? Ah! bien alors! Autant se prendre par la main et aller se jeter à l'eau!

» Elle est folle cette Luce! répétait la mère.

» Bah! s'était dit la jeune fille, attendons les événements.

» Ce qui rendait Mme Brughol si indifférente à la saisie opérée au nom de Galtier et Cie, c'était d'abord, on l'a vu, qu'on y procédait en vertu d'un jugement par défaut, auquel il était loisible de faire opposition.

» En second lieu, la vente du mobilier n'était possible qu'au profit du propriétaire de la maison. Enfin, depuis si longtemps que le ménage se débattait contre les créanciers, toutes précautions étaient prises.

» Par une vente dite « à réméré », enregistrée, bien en règle, quoique fictive, on évitait que meubles meublants, lingerie, défroque, bibelots de toute nature, rien ne fût enlevé et conduit à l'hôtel des commissaires priseurs.

» On était devenu très savant sur les ressources, les échappatoires qu'offre le code de procédure, à qui sait en jouer.

» Le plus rassurant, d'ailleurs, était que Brughol venait de conclure l'une de ses fameuses affaires.

» Une grande entreprise de transports maritimes agréait la proposition d'une importante fourniture de vin, à l'usage des passagers et des équipages, à des conditions telles que le père de Lucette allait toucher vingt-cinq beaux billets de mille francs de commission; moitié à la signature du traité — demain peut-être, moitié à six mois. Eugène Brughol était d'accord sur tous les points avec le directeur de la compagnie maritime. C'était sûr.

» C'est dans le but de signer le contrat qu'au lendemain de la « première » de l'Odéon, il était sorti si matin. A son retour on serait riche.

» Aussi l'attendait-on à déjeuner avec impatience. Maigre encore ce déjeuner: des œufs, des côtelettes de porc, toutes cuites, achetées à crédit, chez le charcutier d'en face.

» A une heure et quart seulement, Eugène arriva, la mine longue, les joues pâles, le regard embarrassé. Crotté jusqu'à l'échine, il avait l'air éreinté, et il mourait de faim.

» L'affaire est ratée? demanda sa femme, frappée de son aspect déçu.

» — Non, répliqua-t-il vivement. Elle est remise en question.

» — Pourquoi?

» Le directeur de la compagnie est mort hier soir de la rupture d'un anévrisme. »

En ces quelques pages, M. E. Cadol a montré ce que contiennent de misères cachées et d'illusions ces immenses bâtisses qui, vues de l'extérieur, semblent souvent ne pouvoir recéler que le bonheur et la richesse. Brughol dépensant deux ou trois louis en toilettes, voitures et souper au café Riche sans avoir cent sous peut-être pour payer la vie du lendemain, est une personnalité que nous rencontrons à chaque pas. Nous avons connu mieux que cela : un ménage, qui, n'ayant point en caisse l'argent du dîner de famille et n'ayant plus crédit chez les marchands du quartier, se faisait monter un souper de vingt-cinq ou trente francs, du restaurant d'en bas qui ne connaissait pas l'état précaire de ses nouveaux clients; et cela dura toute une semaine.

Mon Dieu, être misérable à Paris c'est chose plus commune qu'on ne croit en province, mais il faut dire aussi qu'on peut assez facilement se relever. Paris offre des ressources que l'on ne trouverait jamais en province et le ménage dont nous parlions tout à l'heure, qui, n'ayant pas d'argent, man-

geait au prix de trente francs par repas, a payé tout le monde et fait figure aujourd'hui : le mari a travaillé et ne s'est pas laissé abattre.

Ce n'est point ainsi que le ménage Brughol est remonté sur l'eau. Mme Brughol est allée trouver le nouveau directeur, M. Alexandre, elle a plaidé éloquemment, paraît-il, la cause de la fourniture des vins, et Brughol a touché sa commission... et bien d'autres, car M. Alexandre est devenu le familier de la maison, son conseil, l'homme indispensable, celui qui est plus le chef de famille que le mari lui-même.

Que pensa Brughol? Cadol glisse avec art sur ce point, mais une scène avec sa femme, dans laquelle celui-ci lui reprochant très durement son fait, laisse deviner que l'auteur n'a pas voulu aborder la question et la traiter à fond. En somme, il en ressort que celui qui s'est effacé pour jouir d'un bien-être honteusement acquis, tient surtout à ce qu'on ne lui mette pas les points sur les i.

Mais ce qui donne la moralité de l'œuvre, ce qui procurerait à l'ouvrage mis en comédie des mœurs une valeur marquée, c'est la figure de Lucette. Le rôle serait difficile à tenir parce que M. Cadol a mis dans l'esprit de son héroïne une réserve extrême. Elle ne maudit personne, ne se permet pas de juger sa mère, mais elle plaint son père et éprouve une répulsion invincible pour l'« ami » de la maison.

Foncièrement honnête, la jeune fille aspire à s'échapper de ce ménage qu'elle ne peut pas définir ; ce luxe dont elle profite malgré elle lui pèse, et lorsqu'enfin, au moment de son mariage, elle voit son mari refuser la dot ou la pension que doit leur servir les époux Brughol, ce mari qu'elle connaît à peine n'ayant pu encore apprécier le fond de son âme, elle se sent fière de lui appartenir. Jusqu'à l'heure de son mariage, elle n'a pas osé pénétrer le mystère des compromis qu'elle sentait peser sur le ménage de son père ; elle se marie pour y échapper, elle s'accommode de ce mari auquel elle se réduisait, et voilà qu'il lui valait de la fierté. Son mari était un « homme » ! et quand ils furent seuls :

« — Sais-tu, dit-elle, sais-tu que je t'aime ?

» — Je l'espère bien, fit-il en souriant.

» — Sois en certain. Je te sais, à présent, et je te voue ce qu'il y a de meilleur en moi. Tu peux tout attendre de mon cœur. Je sens qu'il bat à l'unisson du tien. Aussi, ne te dis jamais : — Qu'en penserait-elle? Je ne saurais plus penser que par toi et je me réfugie sur ta poitrine avec la quiétude d'un enfant. »

Quant à Mme Brughol, elle est femme jusqu'au bout des ongles, elle est bien coupable mais n'excusons pas le mari ; c'était à lui à ne pas surexciter

les appétits de luxe de sa femme, c'était à lui de ne pas laisser entrevoir le mirage de cette richesse toujours en vue et qui reculait chaque jour.

La femme trompée dans ses espérances comme dans son amour est impitoyable au mari; le mariage ne peut avoir de force que si la femme peut dire de son époux : « c'est un homme ! »

CŒUR MALADE, par AIMÉ GIRON. Un volume in-12 de 310 pages
Prix : 3 francs

Il n'est pas possible d'avoir autant à souffrir, diront la plupart des lecteurs, et M. Aimé Giron, dans son nouvel ouvrage, a multiplié jusqu'à l'invraisemblance, les épreuves du père de son héroïne. Et cependant.....

M. le baron du Fayard a deux enfants : un fils et une fille. Le premier, Chaffret, a atteint l'âge de la conscription, mais le métier des armes n'a rien qui l'attire, aussi son père a-t-il eu soin d'économiser sur ses faibles revenus, la somme nécessaire à lui acheter un remplaçant; la seconde, Frédérique, vient d'être fiancée au fils d'une excellente voisine et pour faciliter le mariage sans rien aliéner de son petit domaine, le baron a commis l'imprudence de tenter une opération financière qui le ruine complètement.

Le château du Fayard, la dot de Frédérique, l'argent destiné au remplaçant, tout est englouti.

« J'expierai, je me relèverai, disait-il à son fils, dans la nuit de la fatale nouvelle; mais ne me maudissez pas, mes enfants, ne me maudissez pas.

Et le vieux baron éclate en sanglots.

— Oh! père! murmura le jeune homme avec un accent de reproche, pourquoi parler de la sorte? Nous méconnaissez-vous à ce point, ma sœur et moi? N'avez-vous pas toujours été le sacrifice, le dévouement, la tendresse? Vous vous êtes trompé, voilà tout, et pour nous! Moi, je me sens vous aimer davantage, s'il est possible, et mon respect se double de vos souffrances et de vos larmes.

— Merci, mon fils! merci!

— Couchez-vous, père. Essayez de dormir. La vie est ainsi faite : le bonheur ce matin, les revers ce soir. Voyons, embrassez-moi encore pour vous réconforter et à la volonté de Dieu. *Fiat!* »

C'était effectivement le jour même des fiançailles de sa fille Frédérique que le baron avait reçu la lettre de son agent de change. Or, ces fiançailles avaient été troublées par un accident dont les suites forment toutes les péripéties du volume.

Pour sauver une petite paysanne tombée dans une mare en voulant

atteindre une fleur qu'elle destinait à Frédérique, celle-ci s'était jetée à l'eau et une fièvre l'avait clouée dans son lit dès ce jour-là. Le docteur avait même prononcé le mot de rhumatisme articulaire en recommandant de ménager à ce cœur malade la moindre émotion.

Les efforts héroïques que vont dès lors tenter le père et le fils pour cacher à la pauvre enfant les épreuves terribles qui accablent la famille, amènent une série d'incidents qu'on ne peut lire sans être profondément ému.

C'est d'abord le pauvre Chaffret qui se charge de persuader à sa sœur que le métier militaire a toujours fait ses délices, mais qu'il n'a jamais osé l'avouer, et pour lui donner le change, il la supplie de se faire son avocat auprès du père afin d'obtenir son consentement au départ. Il faudrait citer cette scène dont voici la fin.

« — Pauvre père ! j'essaierai, je te le jure.

— Et tu y arriveras, j'en suis certain.

— Je l'espère. Mais, non, tu ne te doutes pas de ce que j'éprouve en ce moment dans le cœur. Il bat fort, et j'en souffre presque. Tu vas partir !

— Frédérique, ne parlons pas du départ. Tiens, parlons plutôt de l'époque où ton frère, le général, descendra dans ton logis de la rue des Pèlerins, mettra tout sens dessus dessous dans ton ménage, fera à tes enfants — non à tes petits enfants — leur fera envie avec ses nombreuses croix et peur avec ses grosses moustaches.

Et Chaffret partit d'un éclat de rire, irrésistible pour Frédérique. Elle sourit aussi, mais en séchant une seconde larme qui, cette fois, avait roulé sur sa joue pâle. Le pauvre jeune homme suait à grosses gouttes de la comédie qu'il venait de jouer. Il prit un prétexte et sortit pour ne pas pleurer à son tour. Frédérique n'avait point été trop émotionnée ; il en remercia Dieu du fond de son cœur où il ressentait une douleur poignante. »

Pendant ce temps le père était passé chez un notaire pour régler la vente du château et de la terre, il avait obtenu de son fermier qu'il viendrait à Pâques, soi-disant payer son fermage afin de ne pas donner l'éveil à Frédérique.

Chaffret part au Sénégal d'où il envoie à sa sœur des lettres pleines d'un entrain simulé jusqu'au jour où un grand pli administratif timbré du ministère de la marine vint annoncer au malheureux père la mort du pauvre exilé.

« Les deux bras pendants, la tête abîmée sur la poitrine, il se mit à fondre en larmes.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmurait-il plaintivement, que vos croix sont pressées et terribles! Mon fils! mon pauvre fils!

Le baron resta là, une heure, une heure longue comme une éternité, branlant sa tête grise et ne cessant de répéter à voix sourde: « Mon pauvre enfant! mon pauvre enfant! » N'allait-il pas mourir, lui aussi? Il entendait, sous son front, comme un bruissement confus d'eau ruisselante; il sentait dans sa poitrine comme une vis mystérieuse lui serrer lentement et impitoyablement le cœur. En lui, grondaient à la fois des remords et des terreurs. Des remords poignants avec la pensée de son fils, des terreurs folles avec l'image de sa fille. N'est-il pas coupable de tout, lui, mauvais père, qui a ruiné ses enfants, complètement, d'un seul coup? Qui n'a pu racheter Chaffret et l'envoie mourir, au delà des mers, seul, à vingt et un ans? Malheureuse Frédérique! Mais si elle apprend jamais?... Elle mourra, elle aussi. Il les aura donc tués, tous les deux, ses enfants? Car il l'a tué, son fils! Et pour cela, s'il y a un pardon au ciel, il n'y en a pas sur la terre

En répétant à voix étouffée et sans repos: « Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de nous! » il se leva et descendit à la cuisine. Catherine, sa vieille servante, le voyant entrer, la tête hérissée, les yeux hagards, le visage blême, fit un geste d'épouvante.

— Ne dis rien, ne crie pas surtout... Chaffret, il est mort!

La vieille servante poussa un râle étranglé, tandis que le baron se jetait à son cou et l'embrassait avec désespoir. Il avait besoin de serrer sur son cœur broyé quelqu'un qui l'aimât; et Catherine l'aimait, depuis trente-cinq ans qu'elle partageait leurs joies et leurs peines.

— Monsieur... Monsieur.....

Voilà tout ce que la paysanne pouvait balbutier dans un torrent de larmes.

— Chut! Tu pleureras la nuit, dans ta chambre... Mais ici, je t'en conjure, pas un mot, pas un pleur, jamais, comme moi... Tu comprends?... à cause d'elle.

Et le baron montrait du doigt le plafond au-dessus de leur tête. »

Il fallut donc simuler une correspondance avec Chaffret comme on simulait l'aisance alors que le malheureux père ne vivait que de rôles copiés par lui nuit et jour. Il avait persuadé à sa fille qu'il s'occupait de recherches archéologiques. De son côté celle-ci, par le fait même de son ignorance de la vraie situation. se laissait aller à tous les rêves de son imagination, et à tout propos, le pauvre père se trouvait en présence de demandes qui lui déchiraient le cœur par les sacrifices qu'elles imposaient.

Combien de fois a-t-il déjà fouillé dans le tiroir de son secrétaire qui

contient les bijoux de famille ? Un beau matin sa fille qui croit toujours à sa prochaine guérison et fait ses préparatifs de mariage lui donne la liste des cadeaux de noce qu'elle a établie pendant la nuit. On a écrit à Chaffret de demander un congé, pauvre Chaffret ! Frédérique l'attend ; en effet, le docteur qui voit la mort s'avancer à grands pas, a permis de fixer à tous ses beaux projets une date rapprochée car il sait qu'elle ne l'atteindra pas.

Le père, qui connaît cet arrêt, voudrait au prix de son sang réaliser ce dernier désir de sa fille. Nous le retrouvons devant son tiroir, après avoir recueilli encore quelques dernières épaves, « le baron ramène tout du fond du tiroir. C'est inutile. Plus rien! si, l'alliance de sa femme, celle qu'il lui avait passée, en souriant, au doigt le jour de son mariage, qu'il en avait retirée en pleurant le jour de sa mort ! Il la porte à ses lèvres en pleurant davantage aujourd'hui. Il s'était pourtant bien juré que cette relique... Mais son enfant ? Son enfant ?... Puisque celle-ci s'en va, qu'a-t-il à faire de la sienne et le tiroir est vide. Il enlève encore de son doigt cet anneau que la vie a fait insensiblement si ténu qu'un souffle de vent l'emporterait, comme son bonheur. Une larme tombe brûlante sur le petit tas de bijoux amassés devant lui. Que pourrait-il y ajouter de plus ? Qu'achèterait-on bien ? Il tire tous les tiroirs du secrétaire l'un après l'autre. Ils ne contiennent que quelques vieux papiers jaunis. Hélas ! cela suffira peut-être. Il ploie le tout dans un mouchoir de poche, repousse le volet du meuble dont il ne retire pas la clef. A quoi bon, désormais ?

Il descend dans la cuisine, en chancelant, aveuglé par les larmes qu'il essuie à chaque palier et du revers de la main. Catherine consulte, en ce moment, son almanach de Mathieu Lænsberg, Elle lève la tête.

— Ah ! mon Dieu ! monsieur, comme vous voilà chagrin ! Mais cela ne va pas plus mal ?

Il ne la laisse pas continuer. Debout, comme un criminel, il lui confesse tout... tout. Il a le cœur gros. Le cœur de Catherine se gonfle aussi, et ils pleurent ensemble.

— Oui, je n'ai ni le courage ni la force d'aller vendre cela. J'ai honte aussi. Tu iras, toi. Tu es connue..., l'on ne suspectera pas ta probité et l'on ne te refusera pas d'acheter. Combien t'offrira-t-on ? Ça n'a pas grande valeur. Et cependant.....

— De quelle somme aurez-vous besoin ?

— De trois cent cinquante francs à peu près. C'est beaucoup, hélas ! Pourtant il me faut tout ce que Frédérique demande.

La vieille servante entr'ouvrit le mouchoir et en jaugea le contenu d'un coup d'œil.

— Si, si. Ça vaut de trois à quatre cents francs. Nous en retirerons cette somme, vous verrez.

— Qu'il en puisse être ainsi! Eh bien, va vite! Ah! tu me rends encore là un bien réel service, ma pauvre vieille!

La pauvre vieille ne répondit rien. Elle éclatait d'émotion dans son busc. Pendant que le baron regagnait son appartement, elle quitta son tablier d'ouvrage. Elle souleva le pot fêlé qui cachait sa bourse et vida le tricot vert tout entier dans sa main. Elle eut beau le secouer, il n'en sortit jamais que deux louis, quarante francs. Elle soupira, les refoulant dans la bourse qu'elle garda. Jetant ensuite les yeux sur la porte de sa cuisine pour être bien sûre de n'être pas vue, elle détacha de son cou la croix d'or émaillée, de sa ceinture le clavier d'argent à l'image de N.-D. du Puy après en avoir retiré la chaînette de fer et les ciseaux. Croix et clavier dans le mouchoir, elle le fonça au fond de sa poche, puis sortit à la hâte. »

On voudrait tout citer. Mais il faut terminer un compte rendu déjà bien long. La suprême épreuve ne tarde guère à s'imposer au malheureux père, celle du sacrifice de sa fille. Par les citations que nous avons faites, on peut juger de l'art avec lequel l'auteur a su présenter ce terrible événement.

Tant de souffrances ne sont pas perdues : le bon docteur est ramené à la pratique de la religion et le père de Frédérique consacre à Dieu le reste de ses jours.

Félicitons M. Giron d'avoir prouvé une fois de plus que l'intérêt d'un livre n'est pas le privilège exclusif des situations fausses ou immorales.

W. FERNOUT.

SOUVENIRS D'UN VIEUX CRITIQUE, septième série
par A. de Pontmartin. Un volume in-12, de 394 pages. Prix : 3 fr. 50

Cette nouvelle série du spirituel critique de la *Gazette de France*, contient des études sur : Mgr le duc d'Aumale, *l'Histoire de la monarchie de Juillet*, par M. Thureau-Dangin, sur Victor de Laprade, Paul de Saint-Victor, le comte de Falloux, Legouvé et des articles publiés à propos de quelques romans contemporains : *la Morte*, *le Crime de Darius Fal*, *l'Œuvre*, etc.

Nos lecteurs connaissent la valeur de ces études; il nous suffit donc de leur signaler celles qui forment le fond de cette dernière série. Mais nous y trouvons, extrait d'un volume de M. Eugène Rostand, de jolies strophes qu'ils liront avec plaisir.

LE NID

Chut! Parlez bas!... Au fond de la chambre bien close,
Silencieuse et tiède, où la mère repose,
Voyez-vous s'arrondir, à côté du grand lit,
Dans l'ombre où tombe à peine un vague reflet rose,
Ces plis flottants qu'un charme ineffable embellit?

Cela, c'est le berceau; — quelque chose de frêle,
Et qui fait aux plus forts ployer les deux genoux;
Un nid, un oreiller mignon, une nacelle,
Deux rideaux blancs baissés, d'où sortent des bruits d'aile,
Et des gazouillements d'oiseau, confus et doux.

Parlez bas!... il dort là, l'enfant qui vient de naître...
Le berceau! Dites-moi, pensez-vous qu'il puisse être
Au monde un nom plus pur, plus charmant et plus saint,
Et qui soit plus suave à la lèvre et pénètre
Plus avant dans le cœur, lorsque le cœur est sain?

L'avez-vous entendu prononcer par des mères,
Ce mot! Et savez-vous ce qu'il y peut tenir
De tendres enivrements, de souriants mystères,
De dévouements sacrés, de pieuses chimères,
D'amour, de foi, d'espoir et de rêves d'amour?

Le berceau! Nom béni dans toute langue humaine,
Béni de la pauvresse et béni de la reine,
Chaste et doux, imprégné de grâce et de fraîcheur;
Nom céleste, éclairé d'une lueur sereine;
Nom vierge où l'on croit voir vraiment de la blancheur!

Oh! tenez, croyez-m'en, ceux d'entre nous qu'on loue,
Ceux qu'on appelle bons, ne sont que de la boue
Auprès de l'innocent dont l'asile est ici;
Et la rougeur devrait nous monter à la joue
En songeant à cette heure, où nous fûmes ainsi.

Écoutez. Pouvez-vous tenter l'effort suprême
Que Jésus autrefois enseigna? Pouvez-vous
Redevenir enfant, et, comme en un baptême,
Laver ce que la vie a souillé de vous-même?...
Venez, j'écarterai les grands rideaux jaloux.

Et je vous montrerai cet ange qui sommeille,
Ces blonds cheveux, si frais qu'un rayon ensoleille,
Ce front que terniront, il semble, les baisers,
Cette bouche qui rit, tout en dormant, vermeille,
Ces petits bras jetés en arrière ou croisés.

Mais, s'il restait en vous une seule pensée
Que vous ne pussiez pas à Dieu dire tout haut,
N'approchez pas. Dans l'ombre où ce Dieu l'a placée,
Laissez cette âme intacte et que rien n'a froissée;
Car il faut être pur pour toucher un berceau.

LETTRES DE L'ENFER. Confessions d'un damné, par MAX ROWEL, traduites par C. Ducros, avec l'autorisation de l'éditeur danois. Un volume in-12 de 408 pages. Paris.

Il n'est pas facile de s'expliquer comment M. Max Rowel a reçu ces lettres infernales. L'éditeur n'a pas jugé à propos de dénouer l'énigme, il a oublié que si l'imagination se plaît à être trompée, elle veut cependant l'être dans les formes, c'est-à-dire avec une ombre au moins de vraisemblance. Mais ce n'est ici qu'une question de mise en œuvre, passons.

La correspondance éditée par M. Max Rowel contient les impressions, disons mieux, les étonnements d'un mort nouvellement descendu au noir séjour. L'enfer qu'il explore, sans doute pour le compte de quelque société géographique du Danemark, car c'est un vrai récit d'explorateur, cet enfer, disons-nous, est un enfer édulcoré. Plus de brasier, plus de soufre embrasé, plus de tortures extérieures. C'est un monde semblable au nôtre, la copie même du nôtre, avec une seule différence, et c'est cette différence qui en fait un lieu de châtiment. Les apparences sont les mêmes, mais, sous ces apparences, il y a ici la réalité, là, il n'y a que le rien. D'où cette situation douloureuse pour les habitants de ce monde d'outre tombe, qu'ils ont tous les désirs, toutes les passions de leur vie terrestre avec les images des objets qui les enflamment, et cependant se trouvent dans l'impuissance d'en satisfaire aucune. Ils sont en proie à une faim toujours ardente et jamais satisfaite. Voilà leur supplice. Donnons un exemple.

Le correspondant de M. Max Rowel rencontra, dès son arrivée aux enfers, un cabaret. « Il était retentissant d'entrain et de vacarme. On y buvait et y jouait aux cartes et aux dés. Mais, qu'il est affreux le rire que faisaient entendre ces ombres sales et sordides. L'un des habitués du tripot tend un verre au nouveau venu, qui est entré pour se chauffer et qui n'a trouvé qu'une flamme en peinture. « Jamais je n'ai été un ivrogne,

dit celui-ci, et cependant si vive était en moi l'impression de la soif et du vide qui me rongeait qu'involontairement et en toute hâte, je saisis le verre. Oh! le néant! quelle horrible saveur que celle du néant! alors que dans la soif qui me brûlait, j'approchais le verre de mes lèvres, il me fallut reconnaître qu'il était vide et qu'il n'avait pas même de fond. » Le cabaret, les bouteilles, le vin, tout est l'œuvre de l'imagination des ivrognes damnés. »

« Ce qui n'était pas une imagination, mais l'implacable réalité, c'était cet instinct bestial, inassouvi, toujours vivant qui contraignait ces ombres humaines à faire en esprit et avec des gestes visibles ce qu'ils (*sic*) avaient fait sur la terre. »

Le cabaretier, lui aussi, était très réel, et il était condamné à rester toujours dans son même bouge imaginaire, « à recevoir toujours la même clientèle stupide, hébétée, blasphémant, hurlant, jouant, alors que dans le cœur elle ne connaissait et ne sentait que la morsure de l'implacable désespérance. »

Un mot nous semble devoir résumer la critique de ce livre :

Il n'est pas assez vrai.

LA VIE LITURGIQUE, ou l'âme se nourrissant, se consolant, et tendant à sa destinée, dans le culte que l'Église rend à Dieu, par M. l'abbé Eugène Chipier, licencié ès lettres, professeur de rhétorique au petit Séminaire de Montbrison. — Un volume in-12, xxiv-359 pages. Prix : 4 francs

La vie liturgique, c'est la vie par le culte divin publiquement, socialement exercée: par conséquent, c'est, pour chacun de nous, la vie individuelle du chrétien avec Jésus-Christ. La liturgie fait resplendir la vérité du catholicisme, remplit notre âme de pieux sentiments et la munit d'armes solidement trempées contre les invites et les séductions de la vie mondaine. Écrire un volume sur la liturgie et y faire, en quelque sorte, toucher du doigt les innombrables ressources qu'elle renferme pour aider à notre spirituel avancement, c'est donc faire plus qu'une œuvre utile: c'est travailler à la sanctification de ses frères. M. l'abbé Chipier, qui vient de composer ce livre, n'aura pas médiocrement servi la cause de l'Église ni celle des âmes. Après avoir dit, dans la préface, toute son admiration d'humaniste pour les Lettres profanes et marqué, avec son cœur de prêtre, ses préférences, bien fondées d'ailleurs, pour les Lettres sacrées, il entre dans le vif de son sujet, par une étude philosophique, à la manière de saint Thomas, sur la *Vie* en général. « La vie véritablement humaine, dit-il, c'est l'activité en exercice de toutes les facultés de l'âme. » Et, plus loin : « La vie est dans le mouvement. La prière est un mouve-

ment vers Dieu : la prière est donc une vie. » Comment ce mouvement naît-il ; quelles sont les attractions de Dieu sur les esprits et sur les cœurs ; de quelle façon merveilleuse la liturgie prépare et seconde-t-elle ces attractions divines ? Telles sont, pour ne prendre que la fleur du sujet, les questions principales que l'auteur se pose à lui-même et auxquelles il répond avec autant de précision que de justesse.

Là commence, à proprement parler, l'exposé de la liturgie catholique, l'explication de ses rites et de ses prières, et, simultanément, l'éloge, pieux et enthousiaste à la fois, des uns et des autres. La sainte Messe, les Vêpres, les Complies, le Salut du très Saint-Sacrement, le Bréviaire, les Époques et les Fêtes de l'année, les sept Sacrements de la loi nouvelle, tout cela est analysé, détaillé, fouillé avec des soins infinis, et, ce qui vaut mieux encore, avec un esprit de foi et une onction qui montrent que l'écrivain est doublé d'un apôtre. Ici, il fait observer que « tous les ans, au retour des mêmes pages de l'office divin, l'âme attentive remarque une idée, un sentiment qu'elle n'avait pas encore goûté » ; là, il exalte les joies de la souffrance et du martyre, ou chante l'idéale splendeur de la chasteté ; ailleurs, résumant sa pensée sur cette vie liturgique où l'activité spirituelle s'exerce par une série de mouvements : « L'Église, dit-il, rassemble toutes les voix, principalement celles des créatures capables de sacrifier ; elle les unit à la voix de la Victime du Calvaire ; et ainsi, le monde des choses visibles et le monde des choses invisibles, en un mot toute la création, répète sans fin devant le trône du Très-Haut : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! Que votre nom soit sanctifié !.....*

M. l'abbé Chipier a donc été heureusement inspiré de faire l'éloge de la littérature sacrée et de la vie liturgique : l'une et l'autre, dit-il, « m'ont fait assez de bien » pour cela. Il n'est pas douteux qu'elles en fassent beaucoup à quiconque prendra le pieux auteur pour guide, afin de tâcher d'en avoir une moins imparfaite intelligence. « Que cette étude rapide, s'écrie-t-il, nourrisse et console ceux qui voudront bien la suivre en cherchant sincèrement ce qu'on a voulu y mettre pour eux : une nourriture, une consolation, un exercice à l'activité de leur cœur, à la vie de leur âme ! » Ce souhait est de ceux que Dieu bénit et dont la réalisation est certaine.

J. C.

DE FIL EN AIGUILLE, par FRANCIS FLEURIOT
Un volume in-12 de 294 pages. Prix : 2 francs

« Bon sang ne peut mentir. » Hélas ! nous savons trop qu'il a menti quelquefois. Raison de plus pour nous réjouir lorsque nous trouvons pour le bon vieux proverbe une juste application.

M. Francis Fleuriot soutiendra l'honneur d'un nom consacré par tant de succès. Déjà nous avons signalé de ce jeune auteur un recueil poétique plein de promesses; la prose lui ouvrira une voie plus facile en notre siècle où le roman tient une si large place.

Sous ce titre très fantaisiste : *De fil en aiguille*, M. F. Fleuriot réunit huit nouvelles racontées agréablement et qui ne peuvent laisser dans l'esprit que de bonnes impressions.

Le Misanthrope des grèves nous plaît particulièrement. Il y a une émotion vraie dans l'étude de ce cœur fermé par l'amertume des longues douleurs et qui se dilate soudain devant un acte héroïque qui rend la vie à l'enfant de son adoption.

Arlequin dans l'embarras, *le Vitrail brisé*, révèlent chez l'auteur, en même temps que l'originalité de l'invention, un profond sentiment religieux.

Nous n'avons pas à craindre que M. F. Fleuriot aille grossir le nombre de nos romanciers naturalistes. Il arrivera au succès par d'autres chemins.

M. J.

MYSTÉRIEUSE DISPARITION DE LORD BLACKENBURY imité de l'anglais de miss Amélia Edwards, par Mme Poncet. Un volume in-18 de 376 pages, Paris. Prix : 2 fr. 50

Ce livre amuse et captive, surtout dans sa première partie, quoi qu'il n'ait pas grande valeur morale ni littéraire, mais le mystère intéresse toujours, on est enfant à tous les âges, les contes des fées attachent les petits, et les romans à secret se font lire des grands. On veut savoir le mot de l'énigme, la clef du rébus.

Cuthbert, lord Blackenbury, a disparu pendant un voyage de Gênes; il portait sur lui des valeurs importantes, on le croit assassiné; pendant quatre ans, son jeune frère, Lancelot, poursuit ses recherches, et se refuse à prendre le nom et le titre laissés vacants. Les instances de ses amis l'y décident enfin, et il épouse miss Winefride Langtrey, la fiancée de son frère, dont il était aimé et qu'il aimait.

Mais, durant son voyage de noces, il croit voir à Naples, au milieu de la foule le visage connu et aimé de Cuthbert, il le poursuit, l'appelle, sans pouvoir l'arrêter ni lui parler.

Cuthbert, en effet, a disparu de la société, mais non de la terre; il n'avait aucun goût pour les honneurs, ni les grandeurs, il avait deviné l'amour de son frère pour Winefride et s'il s'était effacé volontairement, se créant une nouvelle existence, un nouveau nom, une nouvelle famille, et renonçant à jamais à son nom, à sa famille et à ce frère pour lequel il avait fait de si grands sacrifices.

Je reproche à ce personnage de Cuthbert les mensonges sur lesquels il a dû échafauder sa seconde vie, les accusations de meurtre qu'il a laissé porter contre des innocents, c'est là, dans un livre qui semble écrit pour la jeunesse, une faute grave; de plus, les caractères un peu étranges des divers héros du roman, ne sont ni expliqués, ni analysés, on ne sait pas en vertu de quel sentiment ils agissent, et c'est là, pour un lecteur au goût délicat, une énigme plus intéressante à déchiffrer, que celle qui forme le nœud du roman. Si vous ne peignez pas les caractères et leurs conséquences, vos personnages ne sont que des pantins, dont vous tirez les ficelles plus ou moins à propos.

SOUVENT HOMME VARIE..., par Mme Remy Lebas
Un volume in-18 de 310 pages, Paris. Prix : 3 francs

Quoique le titre du livre ne le dise pas, nous pensons que cet ouvrage est une traduction de l'anglais, et peut-être, la traductrice eût-elle mieux fait de ne pas consacrer son talent à retracer ces scènes incohérentes, sans suite et sans couleur, où tourbillonnent grand nombre de personnages, dont les faits et gestes n'ont pas le pouvoir d'intéresser.

Le sujet du roman est celui-ci : Fabien du Rouret épousera-t-il Emma? il hésite longtemps et non sans motif, car il croit que la mère d'Emma a assassiné sa propre mère ; elle nie fortement et il la croit facilement. Il épouse et le roman est fini.

Nous devons dire que ce roman, très peu littéraire, n'a rien qui puisse offenser ni la foi, ni les mœurs.

LES PRÉTENDANTS DE VIVIANE, par Jean d'Étiau. Un volume in-18 de 282 pages. Paris. Prix : 3 fr. 50

Ce petit roman n'a de valeur que pour la façon élégante et distinguée dont il est écrit, et par une vraie connaissance du monde actuel, qui éclate dans de gentilles scènes mondaines. L'histoire de Viviane, commencée près de la forêt de Paimpol, à l'endroit où les Bretons placent les amours de l'enchanteur Merlin et de sa fée, se poursuit à Paris, au Zanzibar ; Vivianne est toujours entourée de prétendants, amoureux de sa belle dot et de sa jolie figure ; elle se défie de tous, jusqu'au moment où elle retrouve le fidèle Breton qui l'aime depuis longtemps et qui n'a pas osé le dire.

C'est donc là un vrai roman, il est honnête, pur et... profondément inutile.

LES LOCATAIRES DE M. GODILLOT, par PIERRE DUCHATEAU
Un vol. in-12. Prix : 2 francs

— Il n'y a pas d'auteurs féminins, me disait, la semaine dernière, au cours d'une conversation, un des plus spirituels collaborateurs des *Veillées des Chaumières*.

— Pas d'auteurs féminins? m'écriai-je; mais Mlle Fleuriot? mais Mme de Navery? mais tant d'autres *authoresses*, dont je pourrais citer les noms?

— Ne sont pas des auteurs féminins, reprit mon interlocuteur. Ces personnes sont du sexe féminin: elles ont, je le reconnais, beaucoup de talent. Mais trouvez-vous que leur talent diffère de celui de MM. tel ou tel? Les intrigues de leurs œuvres ne sont-elles pas du même genre? Les personnages mis en scène, les caractères étudiés ne sont-ils pas, à peu de chose près, les mêmes? Ce sont des femmes auteurs — d'un grand talent, je le répète — et non des auteurs féminins.

Selon moi, continua-t-il, l'auteur féminin serait celui qui, frappé de l'importance du rôle de la femme dans la société, s'appliquerait tout entier à l'étudier. Il peindrait la femme à tous les âges, dans toutes les positions sociales. Il analyserait les influences multiples qui agissent sur elle: éducation, milieu, croyances religieuses surtout. Il arriverait ainsi, par l'étude des causes, à la compréhension des effets; je veux dire des goûts, des aptitudes, des idées; il pénétrerait au fond même de l'âme.

Connaissant la femme, il étudierait alors son rôle. Elle a charge d'âmes: fille, épouse ou mère, elle tient entre ses mains le bonheur d'un grand nombre d'individus. Ce sont les bonne femmes qui font les bons maris; le proverbe le dit: ce sont aussi les bonnes mères qui font les bons enfants. Cette influence de la femme sur le mari, sur les enfants; ce rôle prépondérant qu'elle joue dans le ménage, voilà une source inépuisable d'études, et combien intéressantes!

La tâche n'est pas aisée, je le sais; elle demande une acuité d'analyse, une finesse de pénétration, une droiture de jugement, un développement de sens moral bien rares. Mais comme elle est belle et tentante! et quel bien pourrait faire l'écrivain qui l'entreprendrait! Aussi, j'appelle de tout mon cœur l'auteur féminin. Je le cherche... et ne le trouve pas.

Si je me rappelle ici cette conversation, c'est que son souvenir m'a poursuivi pendant le temps que j'ai mis à lire les *Locataires de M. Godillot*.

Je rapprochais de ce livre ceux du même auteur que je connaissais déjà: *les Premiers Pas* et *Notre Demoiselle*. Ces ouvrages m'apparaissaient comme le développement d'une même pensée; comme des parties d'un

grand tout, encore incomplet ; comme le commencement de cette étude de la femme et de son rôle dont mon interlucoteur de la semaine précédente signalait, avec tant de raison, l'importance et l'intérêt.

C'est la jeune fille qu'a peinte P. Duchâteau dans ses deux premiers romans. Cette jeune fille, je la retrouvais femme dans les *Locataires*, épouse et mère, maîtresse de maison. Dans les *Premiers Pas*, dans *Notre Demoiselle*, j'avais vu l'étude de ce que mon interlocuteur — toujours son souvenir gai me hante — appelait les *causes*, et surtout de la plus importante d'entre elles : l'éducation morale et religieuse.

Maintenant, j'assistais à la recherche des effets, à la peinture du rôle, dans la famille, de la femme, ou plutôt des femmes, — car il y a deux ménages, dans le roman et aussi différents que leurs directrices.

Là aussi, je trouvais cette acuité d'analyse, cette finesse de pénétration, cette droiture de jugement, ce développement du sens moral, que réclamait notre collaborateur.

Aussi, dès que j'eus terminé la lecture des *Locataires*, je m'empressai de lui envoyer ce livre, en ajoutant, en grosses lettres, sur la première page, cette mention :

Ouvrage d'un auteur féminin.

CAUMERY.

LE GANTELET BLANC, par le capitaine MAYNE-REID, traduit de l'anglais par Mlle Guerrier de Haupt. Un volume in-18, de 858 pages, Paris. Prix : 2 fr. 50

Mayne-Reid, qui a passé la plus grande partie de sa vie en Amérique, dans les savanes du Missouri, qui a guerroyé, trafiqué, chassé avec les sauvages, a écrit avec toute la vérité pittoresque que l'on peut désirer, les mœurs des tribus que Cooper avait célébrées et poétisées avant lui : *les Chasseurs de chevelures*, *le Chemin de la guerre*, *le Chef blanc*, sont des œuvres remarquables et dignes du succès qu'elles ont obtenu. Mais ce même auteur, esquissant un roman historique, voulant décrire l'Angleterre au temps de Charles Ier, pendant la guerre avec le Parlement n'est plus à la hauteur de l'entreprise qu'il a tentée, et en lisant ce roman obscur, terne, aussi denué de couleur locale que d'intérêt et d'imagination, on se souvient involontairement de Walter Scott, d'une de ses œuvres les plus faibles, et pourtant si attrayante encore ! Combien dans *Woodstock*, les personnages sont vivants, la touchante Alice Lee, le fidèle vieux cavalier de son père, le bouillant Charles II, et Olivier Cromwell, dont on ne peut oublier la sombre silhouette ! Nous renverrions volontiers Mayne-Reid

à ses forêts en le conjurant de ne plus faire d'incursion dans un domaine qui lui est parfaitement étranger.

LA MORT, par le comte Léon Tolstoï, traduit et précédé d'une préface par M. E Halpérine. Un volume in-18 jésus de VIII-303 pages. Prix : 3 fr. 50

Le nom du comte Léon Tolstoï est aussi célèbre à cette heure en France qu'en Russie. Sa dernière œuvre, traduite comme toujours avec le plus scrupuleux respect du texte original, par E. Halpérine, et dont on vient d'annoncer la publication sous ce titre empoignant : *la Mort*, ne fera qu'accroître la gloire du grand romancier russe.

C'est le plus complet tableau de l'agonie et de la fin d'un être, le plus saisissant qui soit sorti d'une plume de romancier.

Lente ou soudaine, indifférente et presque joyeuse chez la plante et la bête, simple encore et sereine chez le moujik, complète et plus effrayante à mesure que s'élève le niveau intellectuel,—émouvante toujours,—la mort est envisagée dans ce livre sous toutes ses faces, avec l'âme d'un grand poète, et l'œil d'un observateur sagace jusqu'à la cruauté.

UN SOUVENIR A M. BARON, ancien aumônier de l'École militaire

La Semaine religieuse de Paris, dans son numéro du 25 septembre dernier, raconte un épisode dont le héros fut un ancien membre du conseil supérieur de l'Œuvre des agrégations.

Nous reproduisons avec bonheur cet intéressant récit. On ne s'étonnera plus, après y avoir senti vibrer l'âme de cet apôtre, que la mesure qui l'expulsait de la caserne, ait été pour lui une sentence de mort.

« Au matin du 18 août 1870, le village de Gravelotte, qui fut le centre de la terrible bataille de ce nom, séparait les armées française et allemande ; il renfermait huit cents Français, blessés ou mourants.

Effrayé du sort qui pouvait atteindre ces blessés, le médecin en chef fit arborer, au sommet du clocher du village, le drapeau d'ambulance pour informer les armées en présence que Gravelotte était encombré d'hommes hors de combat.

Bientôt arriva un piquet de cavalerie prussienne qui, après avoir reconnu la situation, fit amener un nombre suffisant de voitures. On chargea les blessés sur ces voitures et, sous l'escorte du piquet prussien, le convoi français traversa l'armée ennemie.

Après de nombreux arrêts, à travers mille entraves, au milieu d'une nuit sombre, et d'un silence sinistre, interrompu seulement par le gémissement

des blessés, le douloureux cortège, vers minuit, arriva sur un terrain neutre.

Là, on fit halte et l'officier, qui commandait l'escorte prussienne, s'adressant aux chefs du convoi des blessés, leur dit en excellent français :

« Messieurs, ma mission finit ici ; et, maintenant, vous devez seuls continuer votre route; permettez-moi seulement de vous donner un avis ; vous n'approcherez pas sans danger des avant-postes français, si vous ne les prévenez pas de votre arrivée, on tirera certainement sur vous. Avant donc de vous remettre en marche, je vous conseille de choisir, parmi vous, un homme assez courageux pour aller, au péril de sa vie, informer vos compatriotes de l'arrivée de ce convoi. »

Beaucoup d'officiers ou soldats auraient voulu remplir une mission aussi dangereuse.

Le premier, cependant, qui élève la voix, c'est l'aumônier militaire, c'est M. l'abbé Baron.

« Mes amis, s'écrie-t-il, c'est à moi qu'il appartient de remplir cette mission ; je la réclame comme un devoir, comme un droit. Tous, plus ou moins, vous êtes malades et blessés ; vos familles vous réclament ; le pays peut encore avoir besoin de vous ; ne songez donc qu'à vous soigner. — Qu'on me donne un falot, et que Dieu bénisse mon entreprise !... »

On lui offre un infirmier pour l'accompagner ; il refuse, en disant que cet infirmier est nécessaire aux chers blessés. On insiste ; il refuse toujours ; et, muni d'une lanterne, il part seul dans la direction des avant-postes français.

Sur la grande route, le chemin d'abord libre, se hérisse de difficultés. Ici, des arbres énormes, qui ont été abattus, barrent le passage. Là, sont des ponts coupés ; ailleurs des trous de loup ; partout les défenses dont s'entoure une ville assiégée.

A chaque instant, M. Baron est obligé de multiplier les détours à travers les champs détrempés par les pluies et de franchir des fossés comblés par les eaux.

Après des fatigues inouïes, il arrive au village de Moulins ; devant lui sont deux routes : l'une à droite, l'autre à gauche. Laquelle prendre ? Laquelle conduit à Metz ? A qui demander le chemin ? Le village est désert ; pas un feu, pas un habitant.

Soudain, une lumière frappe ses regards ; loin, bien loin, il entrevoit une chaumière ; le chemin est long et difficile ; mais, absolument, il faut s'assurer de sa route. Donc, malgré la fatigue, il marche ; et, à travers mille obstacles, il arrive et se trouve en face d'un meunier qui, à sa vue, recule épouvanté.

« Que Dieu vous garde, mon brave homme, dit M. Baron ; ne craignez rien. Je suis aumônier militaire et je cherche à sauver un convoi de blessés français. Vite, mon chemin le plus court pour Metz. »

Plutôt mal que bien, le meunier explique à l'aumônier son chemin, et celui-ci est obligé de retourner au village de Moulins, où il prend la route de gauche au lieu de celle de droite qu'il avait suivie. Redoublant d'énergie, il marche, il avance.

Tout à coup, une voix crie : « Qui vive !... halte-là !... passe au large ?... »

Au risque de recevoir une balle, M. Baron avance encore.

Alors, dix hommes s'élancent, franchissent un fossé, lui croisent la baïonnette sur la poitrine et lui crient ensemble :

« Qui vive !...

— France, ami, » répond M. Baron.

On le conduit au poste de la grand'garde.

« Votre nom, votre qualité, que faites-vous ici au milieu de la nuit, dit le lieutenant.

— Je suis l'abbé Baron, aumônier au quartier général du deuxième corps de l'armée du Rhin. Je viens vous annoncer l'arrivée de soldats français blessés, qui sont dirigés sur Metz.

— Vos papiers ?

— Je n'ai pas eu le temps de les prendre. »

— Nous venons de fusiller des espions cachés sous le costume du prêtre. — Sergent, fouillez monsieur, avec le plus grand soin. »

Le sergent obéit. Il trouve : sur la poitrine du prêtre, sa croix d'aumônier ; dans sa main, son chapelet ; dans sa poche, quelques notes sur des malades ; rien de plus.

« Gardez cet homme à vue, dit le lieutenant, jusqu'à mon retour » et il s'éloigne.

Peu d'instants après, il revint avec son colonel et deux commandants qui recommencent l'interrogatoire.

En ce moment, on entend un bruit sourd et lointain ; puis, on discerne le bruit d'hommes qui crient et fouettent pour exciter les chevaux.

« Est-ce donc, se disent les officiers, un corps d'armée qui avance et installe des batteries ? »

Soudain, du même côté, on entend une sonnerie prussienne.

Tous de s'écrier : « Nous sommes trahis !... Aux armes !... A mort l'espion !...

— Qu'est-ce que tout ceci, monsieur, dit le colonel, d'un air menaçant ? Quel est ce bruit ?... Quelle est cette sonnerie ?

— Ce bruit, mon colonel, c'est celui du convoi des blessés qui approche ; la sonnerie est celle du piquet d'escorte prussienne qui retourne à son camp.

— Mais qui prouve tout cela, monsieur, et qui m'assure que je n'ai pas à recourir aux armes pour arrêter une surprise.

— Au nom du ciel, s'écrie M. Baron, mon colonel, arrêtez, Ne faites pas feu sur vos frères, blessés ou mourants. »

Soudainement inspiré, il ajoute :

« Appelez vos clairons; faites-leur sonner halte !... Si l'épreuve me trahit, faites de moi ce qu'il vous plaira.

— Soit, réplique le colonel. »

Les clairons sont rassemblés.

« A travers le silence de la nuit, à pleins poumons, ils sonnent *halte !* »

Quand ils ont cessé, on écoute.

On n'entend plus rien, les lumières s'arrêtent, le convoi a fait halte.

« Dieu soit loué, mon colonel, s'écrie M. Baron ; ils ont compris, ils sont sauvés !...

— C'est vrai, dit le colonel ; et maintenant, monsieur l'aumônier que demandez-vous de moi ?

— Je vous prie, mon colonel, de permettre qu'un officier et quelques hommes m'accompagnent pour aller à la rencontre du convoi. »

Sur l'ordre du colonel, la petite troupe se forme ; l'aumônier est mis au centre, car on le garde toujours à vue.

On se met en marche et, en moins d'une heure, on rejoint le convoi.

Alors, la scène change.

Officiers et soldats valides et blessés, tous acclament l'aumônier, Ceux qui ne sont pas cloués par la douleur s'élancent vers lui, lui serrent les mains, l'assurent de leur éternelle reconnaissance.

Enfin, le convoi sauvé put rentrer dans Metz, où les blessés, accueillis avec un respect ému, furent soignés avec le plus grand amour.

A la suite de l'acte héroïque qu'il venait d'accomplir, M. l'abbé Baron fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Ce qui fut pour lui une récompense plus douce encore, c'est le bonheur d'avoir, au péril de sa vie, donné à la France, à l'armée, aux chers soldats qui servent leur pays, une preuve de son affection et de son dévouement sans partage.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages ; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

AGONIE D'UNE RACE (l') par Charles Simond. Un vol. in-18 jésus. Prix : 2 fr.

ALMANACH DE L'AGRICULTURE, publié pour 1887 (21me année), par Henri Sagnier. In-16 de 165 pages avec gravures. Prix : 0.50

ALMANACH-ALBUM DES CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES pour 1887. In-4° à 2 colonnes de 64 pages avec portraits. Prix : 1 fr.

ALMANACH DE L'ATELIER pour 1887, in-16 illustré. Prix : 0 fr. 25

ALMANACH DU BON CATHOLIQUE pour l'année de grâce 1887 (11me année). In-16 de 174 pages avec gravures. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH DU BON PAYSAN pour 1887 (1re année). In-8° de 92 pages à 2 colonnes avec gravures. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH DU COIN DU FEU pour 1887. In-16 illustré. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH DES DAMES ET DES DEMOISELLES pour 1887 (37me année). Grand in-16 de 58 pages avec gravures. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH DES FAMILLES CHRÉTIENNES pour l'année 1887 (11me année). In-4° de 82 pages orné de nombreuses gravures. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH DE FRANCE ET DU MUSÉE DES FAMILLES pour l'année 1887 (55me année) publié par la Société Nationale. Un vol. in-16 de 149 pages avec gravures. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH DE LA FRANCE RURALE pour 1887. In-16 illustré. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH ILLUSTRÉ A L'USAGE DES JEUNES MÈRES pour 1887. Hygiène de l'enfance. Grand In-16 de 54 pages avec gravures. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH DU LABOUREUR ET DU VIGNERON pour 1887. In-16 illustré. Prix : 0 fr. 25

ALMANACH-MANUEL DE LA BONNE CUISINE et de la maîtresse de maison pour 1887 (30me année). In-16 de 2 2 pages avec figures. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH DE L'OUVRIER pour 1887. In-16 illustré. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH DES PARISIENNES pour 1887. (18me année), par A. Grévin et Pierre Véron. In-8° à 2 colonnes de 54 pages avec gravures. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH DES SAINTS CŒURS DE JÉSUS ET DE MARIE pour 1887 ; par Mgr ***, prélat romain. In 32 de 177 pages avec gravures. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH DU SAVOIR-VIVRE pour 1887. Petit code de la bonne compagnie ; par Mme la comtesse de Bassanville. In-18 de 196 pages avec gravures. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH SCIENTIFIQUE pour 1887 (16me année). Recueil des principales découvertes et applications de la science à l'industrie et à l'hygiène ; par M. Paul Laurencin. In-16 de 64 pages avec gravures. Prix : 0 fr. 50

ALMANACH DE LA VEILLÉE DES CHAUMIÈRES pour 1887. In-16 illustré. Prix : 0 fr. 50

ALTERNATIVE (l') contribution à la psychologie, par Edmund-R. Clay. Traduit de l'anglais par A. Bordeau, ancien élève de l'École Normale supérieure. Un vol. in 8° de xx-650 pages. Prix : 10 fr.

AMOUR MODERNE (l') par Louis Ulbach. Un vol. in-18 jésus de 332 pages. Prix : 3 fr. 50

ANNUAIRE MATHIEU (DE LA DRÔME) pour 1887 (24me année). Indicateur du temps rédigé par les sommités scientifiques. Un vol. in-18 de 272 pages. Prix : 1 fr.

ART JAPONAIS (l') par Louis Gonse. Un vol. in-8° de 336 pages avec gravures. Prix : 3 fr. 50 (*Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts*)

AUBANON CINQ LIARDS par Charles Buet. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr.

CABOTINAGE par Georges Lachaud. Un vol. in-18 jésus de 338 pages. Prix : 3 fr.

CŒUR MALADE, par Aimé Giron. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr.

COUPS D'ÉPINGLE, études parisiennes par Richard O'Monroy. Un vol. in-18 jésus de 331 pages. Prix : 3 fr.

DE LA SUGGESTION HYPNOTIQUE, par le docteur Bernheim, professeur à la faculté de médecine de Rancy. Un vol. in-18 jésus de VII-428 pages. Prix : 5 fr.

DEUX GÉNÉRATIONS par le comte Léon Tolstoï ; traduction de E. Halpérine. Un vol. in-18. Prix : 3 fr.

DROIT AU CAPITAL (le) ou le Testament du XIXme siècle par le Solitaire. Un vol in-18 de 500 pages. Prix : 3 fr. 50

ÉLOGE DE LA VIEILLESSE, par Mlle V. Barbier. Un vol. petit in-16. Prix : 2 fr.

ÉVADÉ (l') par Raoul de Navery. Un vol. in-18 jésus. Prix : 2 fr.

FEMMES HONNÊTES ! par le marquis de Valognes (Joséphin Péladan) avec un frontispice de F. Rops et 12 compositions de Bac. Un vol. in-8° de 112 pages. Prix : 5 fr.

FLEUR DE LIS, par le vicomte Oscar de Poli. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr.

FORCE PSYCHIQUE ET SUGGESTION MENTALE, par le docteur Claude Perronnet. Un vol. in-8° de 72 pages. Prix : 3 fr.

GRAND COMBAT CONTEMPORAIN (le) ou l'Église et la Révolution de 1859 à 1885 ; par Lucien Degron, avocat. Un vol. in-12 de XXIII-526 pages. Prix : 5 fr.

GUIDE PRATIQUE DU GARDE CHASSE, par Ernest Bellecroix, suivi de : Notions élémentaires sur l'exploitation des bois, par M. A. de la Rûe, ancien inspecteur des forêts. Un vol. in-18 jésus de 328 pages. Prix : 3 fr. 50

INSTITUTION DE DEMOISELLES, par Albert Cim. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

IRRÉLIGION DE L'AVENIR (l') étude de sociologie, par M. Guyau. Un vol. in-8° de XXVIII-484 pages. Prix : 7 fr. 50 (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*)

JOCONDE BERTHIER par Mario Uchard. Un vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

MARTYRE DE LA NELLO (les), le roman d'une diva par René de Pont-Jest. Un vol. in-18 jésus de 373 pages. Prix : 3 fr.

ORIGINES DU SOCIALISME CONTEMPORAIN (les), par Paul Janet, de l'Institut. Un vol. in-18 jésus de VI-271 pages. Prix : 2 fr. 50 (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*)

PÈRE TOPI (le), par Marie Poitevin. Un vol. in-18 jésus de 323 pages. Prix : 2 fr.

PHOTOGRAPHIE DES DÉBUTANTS (la), procédé négatif et positif, par M. Léon Vidal, professeur à l'école nationale des arts décoratifs. In-18 jésus de x-151 pages avec figures. Prix : 2 fr. 50

PUPILLE (la), roman anglais, par Frances Trollope. Traduit par Mme Sara de la Fizelière. Un vol. in-18 jésus de 287 pages. Prix : 1 fr. 25 (*Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*)

RECETTES DE FAMILLE (les), par A. Le Prieur. Un vol. in-18 jésus. Prix : 2 fr. 50

RUINES DE FOUGUEIL (les), par Mlle Gabrielle d'Ethampes. Un vol. in-18 jésus de 374 pages. Prix : 3 fr.

SI J'ÉTAIS RICHE, par Eugène Chavette. Deux volumes in-12 de 668 pages. Prix : 6 fr.

SOUS LA CHARMILLE, épisodes et récits dramatiques, par Edmond Navarre. Un vol. in-8° orné de 7 eaux fortes de Foulquier. Prix : 15 fr.

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

STAGE D'ADHÉMAR (le), par Henry Rabusson. Un vol. in-18 de 353 pages. Prix : 3 fr. 50 (*Bibliothèque contemporaine*)

THÉATRE FRANÇAIS SOUS LOUIS XIV (le), par Eugène Despois. Un vol. in-18 jésus de 428 pages. Prix : 3 fr. 50 (*Bibliothèque variée*)

TRIPLE ALMANACH MATHIEU DE LA DRÔME (le), pour 1887 in-32 de 174 pages. Prix : 0 fr. 50

ZYTE, roman, par Hector Malot. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

Le Gérant : F. WATTELIER.

Tome XXI. N°s 11-12 **Novembre-Décembre 1886**

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PRINCESSE. *Un Grand mariage; les Trois coups de foudre; mon Camarade Mussard;* par LUDOVIC HALÉVY, de l'Académie française. Un volume in-12 de 300 pages. Prix : 3 fr. 50

Les dernières nouvelles qui complètent ce volume ont déjà été publiées; c'est, si j'ai bonne mémoire, dans le volume que la Société des gens de lettres fait paraître chaque année.

Princesse est le carnet de Catherine Duval, fille d'un grand industriel du Marais à Paris, et l'on sait avec quel art l'auteur rédige ces confidences intimes! Princesse, pourquoi? c'est que Mlle Duval s'est promise de ne donner son cœur et sa main qu'à un prince et un vrai prince. L'immense fortune de son père, l'énergie avec laquelle la jeune fille poursuit sa campagne, et une adroite couturière aidant une nature déjà enrichie de tous les dons physiques, tout cela fait que Catherine Duval peut enfin lire à la première page du journal à la mode ce petit entrefilet :

Un grand mariage à l'horizon. Le prince Romanelli, chef de la branche aînée d'une des plus illustres familles de l'aristocratie italienne, épouse une de nos plus charmantes Parisiennes, Mlle Duval, fille d'un richissime manufacturier.

Jetons un regard sur ce carnet, il nous en dira plus et mieux que toutes les analyses, sur l'héroïne de ce petit roman.

10 mars 1884, 2 heures du matin.

« Nous remontons en voiture... La portière à peine fermée, maman, d'une voix légèrement étranglée par l'émotion, m'adressait la phrase traditionnelle :

— Eh bien ! comment le trouves-tu ?

Alors, moi, candide :

— Qui ça, maman?

— Ce jeune homme !

Moi, de plus en plus candide :

— Quel jeune homme, maman?

— Mon enfant, tu sais bien de qui je veux parler.

Si je le savais! Il était évidemment question d'un certain blondin, tirant sur le roux, lequel m'avait été présenté par Mme Marquesson, une marieuse enragée qui n'en est pas avec moi à son coup d'essai.

De dix heures du soir à une heure du matin, ce monsieur avait fait, entre maman et moi, une égale répartition de son esprit et de ses grâces, m'obsédant de ses invitations, m'arrachant, à force d'importunités, une valse et deux quadrilles, puis, dès que je réussissais à me tirer de ses griffes, se rejetant sur maman, qui le couvait du regard, souriait à ses discours et paraissait charmée de son éloquence. Je me méfiais de ce jeune rougeaud. C'est toujours à moi qu'ils en veulent, ces petits messieurs qui font la cour à maman... Celui-là, d'ailleurs, n'avait eu qu'à se montrer pour me prendre sur les nerfs.

Cependant, continuant de jouer les ingénues, je répondis à maman :

— Je ne sais pas du tout, pas du tout de qui tu veux parler.

— Mais de ce jeune homme avec qui tu as dansé le dernier quadrille?

Et, là-dessus, voilà maman qui s'enflamme, la voilà qui, toute frémissante et toute débordante d'enthousiasme, se met à me raconter l'existence de ce monsieur... Elle commence par passer en revue toute sa famille, une vieille et respectable famille dans laquelle il n'y a jamais eu que de bons cœurs et de braves gens. Le père, magistrat intègre, conseiller à la cour de Paris; sa mère, une sainte et digne femme, ayant admirablement élevé ses enfants... car il a deux sœurs, ce monsieur, charmantes toutes deux, et mariées, l'une à un charmant notaire et l'autre à un non moins charmant médecin.

Quant à lui, oh! lui, la huitième merveille du monde, le mérite, la sagesse et la raison mêmes!... Très intelligent, très distingué, adorant sa mère et... c'était là le bouquet!... et sorti le premier de l'école centrale!

— Le premier! répétait maman, le premier! le premier!!!

Alors, moi, je ne fus pas maîtresse d'un véritable mouvement de colère, et, prenant la parole à mon tour :

— Un ingénieur! jamais! maman, jamais! J'en ai déjà refusé sept ou huit, tous sortis de l'école centrale ou de l'école polytechnique, tous gentils comme des amours, tous sages comme des images!... Et, s'il s'en présente d'autres, je les refuserai tous, sans même prendre la peine de les regarder... Sache bien cela, et cesse de me tourmenter ainsi... Tu y mets de l'acharnement..... etc.. etc.

Elle est si bonne, maman, que sans cette rage de me faire épouser un ingénieur, ce serait une véritable perfection que maman. »

Une note du 11 mars, va nous dire pourquoi madame Duval a un faible pour les ingénieurs. Catherine n'a qu'un frère. Or,

« Octave fait danser l'argent de papa, et comme il est pleinement démontré que jamais il ne sera bon à rien, que jamais il ne pourra reprendre la suite des affaires de papa, que jamais il ne pourra diriger nos ateliers de Paris, nos usines d'Angoulême, et nos moulins de Besançon, il faut que ce soit moi, moi qui me sacrifie! ce n'est pas moi qui suis à marier, c'est la fabrique! .. A qui les grandes papeteries Duval?... Et, par dessus le marché, à qui la pauvre petite Duval, qui n'est ni trop laide, ni trop sotte?... c'est, du moins, mon très humble avis.

Et je devrais, les yeux fermés, en jeune fille bien bête, bien sage et bien obéissante, accepter le premier ingénieur venu qui saura faire marcher nos machines et tourner nos moulins... Non... Non! cent fois non! Octave s'amuse, c'est à merveille, mais moi aussi je veux m'amuser... et je m'amuserai! »

Encore un coup d'œil sur ce carnet de jeune fille; puis, nous le fermerons :

24 mars.

« Cependant, à côté de la combinaison de l'ingénieur, il y aurait bien pour maman une autre combinaison... Si j'aimais! oui, si j'aimais! Elle n'avait pas un sou de dot, maman, et papa l'a épousée par amour.....

De cette grande aventure, il lui est resté un petit fond romanesque et sentimental. S'il y avait, par hasard, dans les bureaux de papa, un bon petit commis à douze cents francs, bien pauvre, mais bien sage, bien raisonnable, bien appliqué et soutenant sa vieille mère par son travail... et si j'allais trouver maman, et si je lui disais : « Maman, voilà celui que j'aime! » maman se sentirait le cœur attendri, et, comme papa fait toujours docilement tout ce qu'elle désire, je deviendrais la femme du petit commis.

Et après? Ce serait la vie de maman... y a-t-il là quelque chose pour me tenter? La vie de maman, c'est d'être toujours levée la première dans la maison; c'est de trotter, tous les matins, pendant trois heures, un gros trousseau de clefs à la main, de la cave au grenier, pour tout régler et tout ordonner; c'est de ranger ses grandes armoires à linge qui fleurent une odeur de province, une odeur de lavende et de verveine; c'est de faire impitoyablement la guerre au plus léger grain de poussière qui s'abat sur ses chers vieux meubles d'acajou.....

En somme, toutes les petites manies et toutes les petites joies d'un petite bourgeoise économe et rangée... Maman a été, en quelque sorte,

surprise par la fortune... Elle avait jusque-là vécu très étroitement... Elle est restée ce qu'elle était. Elle ne sait pas être riche... et comme je le saurais bien, moi !

D'ailleurs, la vie de maman, avant tout et par dessus tout, c'est papa ! Courir, elle-même, dès qu'il rentre, chercher ses pantoufles et l'installer, elle-même, au coin du feu, dans son fauteuil, entre ses cigares et ses journaux ; aller, elle-même, surveiller avec amour à la cuisine les petits plats dont il est friand ; lui faire, elle-même, quand il est souffrant, du thé ou de la camomille ; enfin, avoir toujours, comme un bon caniche fidèle et tendre, les yeux plongés dans les yeux de papa pour surprendre ses moindres désirs... Eh bien ! tout cela, c'était peut-être le bonheur autrefois, mais ça n'est plus le bonheur aujourd'hui ; je me sens en goût de plaisirs plus violents. »

Décidément, M. Ludovic Halévy agit en auteur prudent lorsqu'il ferme son récit sur le mariage de Mlle Duval. Il me semble que le carnet, s'il se fût continué au delà, nous aurait raconté bien des mécomptes et des désillusions.

W. FERNOUT.

NOS PLAIES, par PAUL ROINARD. Un volume in 12 de 272 pages
Prix : 3 fr. 50

Mon cher directeur,

Vous vous êtes dit un jour, assurément : « Il faut corser ma rédaction ; voici un livre étrange, bizarre, effrayant : je ne puis pas en confier la critique à un de mes rédacteurs ordinaires, bonnes gens qui en auraient des cauchemars pendant plusieurs nuits. N'aurais-je pas parmi mes amis, mes abonnés, quelque vieux *lascar*, ayant commis des vers, parmi bien d'autres péchés, et possédant une provision suffisante d'orthographe pour ne pas mettre mes protes en déroute?... Cherchons bien!..... »

Vous avez dû songer, en première ligne, au général Pittié, bon poète, dont nous lisions les vers avec reconnaissance et respect, dans le *Bulletin de l'Académie des muses santones* ; mais, fin comme vous l'êtes, vous avez supposé que peut-être la situation officielle qu'occupait ce brave général, enfant des muses et aide-de-camp de M. le président Grévy, de la République française, l'aurait empêché de faire un compte rendu, avec toute l'impartialité que vous exigez de vos rédacteurs ordinaires et extraordinaires.

Cependant, il vous fallait choisir un ancien troupier, puisque l'auteur termine ainsi sa préface ; il s'adresse à lui-même :

« — Pourquoi êtes-vous parfois grossier?

» — Demandez à Cambronne! »

Cambronne étant mort, il fallait trouver un homme de son temps ou de son acabit.

Vous vous êtes donc adressé à moi; j'ai accepté la consigne, comme jadis, sans trop savoir ce à quoi je m'engageais; et me voilà enrôlé rédacteur de votre Revue pour rendre compte de *Nos Plaies*.

Eh bien! non, cela ne m'amuse pas!

D'abord, j'ai poussé l'héroïsme, jusqu'à lire le bouquin, tout entier, et en vers, s'il vous plaît : et quels vers!

Au clair de la lune,
La lune en zéro
A l'air d'une *thune*
Et rit de Pierrot.

Thune! Je n'y vois pas d'inconvénient; mais envoyez-moi, si vous me chargez désormais de semblable besogne, un dictionnaire de la langue verte. Je me suis laissé dire que Victor Hugo, dans *Notre Dame de Paris*, avait écrit cette phrase : « Moi, Clopin Trouillefou, roi de *Thune*, successeur du grand Coësze, suzerain suprême du royaume de l'Argot, etc... » Je veux bien le croire, par la bonne raison que j'ai pris soin de le vérifier; mais Thune ne s'applique pas à la lune! Le satellite de notre République serait-il donc un royaume? C'est offensant pour notre amour-propre national.

Ah! que j'aime mieux encore les vers d'Alfred de Musset; cette ballade à la lune, qui fait rugir les classiques du bon vieux temps!

J'ai donc l'honneur de vous dire que *Nos Plaies*, c'est un recueil de vers, fait par un bourgeois lettré, en haine des bourgeois quelconques :

« Bourgeois, qui crois ronfler sur ce que tu vas lire,
Gare à toi! Ces vers sont explosibles, dit-on!
Ferme ton œil ouvert en trou de tire-lire,

Ramène-toi le drap par dessus le menton,
Que ta face se voile et ta femme se signe,
Et coiffe l'éteignoir du bonnet de coton!

Mais si ta femme est jeune et ta fille maligne,
Cache mon livre avec ta montre en l'oreiller,
Ou pose à ces quatre yeux quatre feuilles de vigne. »

Et voilà! En avez-vous assez? Avez-vous l'intention de recommander ce livre à vos chères lectrices? Pensez-vous utile de l'introduire dans les pen-

sionnats de demoiselles, autres que les lycées de filles? Répondez-moi, afin que je sache ce que j'en dois dire ; moi, qui ne sais pas jouer de la plume et suis trop *vieux pompon*, pour apprendre à manier *l'arme de la critique?*

Seulement, entre nous, je vous dirai que je plains l'auteur : cela me fait l'effet d'un bon jeune homme fourvoyé. Ce garçon-là aurait très bien marché au Tonkin, contre les Pavillons-noirs ; il a de l'énergie, du souffle ; mais que voulez-vous qu'il fasse de ces qualités généreuses sur l'asphalte du boulevard?... Après cela, vous savez, nous avons encore le Sénégal et le Congo, où les *enfants du siècle* peuvent utilement tenter l'emploi de leurs facultés.....

Bien à vous, mon cher directeur, et sans rancune.

C[t]-JEAN DUPONT,
licencié de l'armée de la Loire.

LES MAITRES ITALIENS EN ITALIE, par JULES LEVALLOIS, lauréat de l'Académie française. Un volume petit in-4° orné de 92 gravures. Prix : 15 francs

Sous forme de lettres adressées à un docteur Aubert, M. Jules Levallois livre au public ses impressions sur l'art italien et ses grands maitres.

Nous trouvons, dans son avant-propos, une pensée qui résume bien l'utilité de cette publication et les motifs qui nous déterminent à la recommander chaleureusement à nos amis.

La confiance de l'homme en lui-même, c'est-à-dire en la fécondité de sa nature, en la noblesse de sa vocation, en la grandeur de son idéal, en l'infini de sa destinée, est ce qu'il importe le plus de maintenir à notre époque singulière où l'homme se montre à la fois trop humble et trop superbe. Ceux qui célèbrent le plus pompeusement les triomphes de l'humanité dans ses méthodes et ses machines, ne voient pas qu'ils la minent par la base en niant l'âme humaine. Par qui connaîtrons-nous la société, la nature et Dieu, sinon par ce moi dont on nous conteste l'existence?

Réconcilions-nous donc promptement avec le sentiment de la vie que l'on semble avoir juré d'éteindre en nous.

C'est précisément à cela que doit servir l'art et le beau.

« Vous m'avez souvent entendu parler de N***, poursuit le docteur Aubert. Il offre aujourd'hui un des plus beaux échantillons et comme on disait au XVII[e] siècle un des meilleurs exemplaires de la santé morale. Eh bien! il y a quelques années, avant son mariage, je l'ai vu triste, désespéré, rongé par les doctrines pessimistes, doutant des autres et de lui-même. Savez-vous comment je l'ai guéri? En le contraignant de

regarder ces preuves merveilleuses de la réalité de l'âme, qui s'appellent les œuvres des maîtres. J'ai conduit en Italie un malade, un sceptique; j'en ai ramené un vaillant, un croyant qui avait retrouvé le divin sous l'œuvre humaine et que ce divin à son tour avait rendu plus homme. »

Avec le bon docteur, nous croyons que ce procédé a sa valeur; nous ne prétendons pas que cette méthode soit la seule bonne, que ce traitement soit unique, mais il peut rendre de très grands services.

Le véritable maître, a dit un moraliste, est celui de qui l'on apprend toujours. C'est à ce point de vue que M. Jules Levallois nous présente ses maîtres italiens. A leur étude, d'aucuns en deviendront plus hommes de bien.

LE VIEUX PARIS. Fêtes, jeux et spectacles, par VICTOR FOURNEL. Un volume petit in-4° de 530 pages, orné de 165 gravures. Prix: 15 francs

Nous pouvons également recommander sans aucune restriction ce nouvel ouvrage de M. Victor Fournel dont les études sont des plus intéressantes et illustrées avec un luxe que le prix de l'ouvrage ne laisse pas présumer.

L'auteur s'est fait une spécialité du vieux Paris; on sait avec quel talent il traite tous les sujets qu'il aborde. Celui-ci est déjà par lui-même l'un des plus riches en revues rétrospectives. Paris est depuis longtemps le cœur de la France et son histoire est presque complètement celle des mœurs et des usages français.

Voici d'ailleurs quelques-uns des chapitres qui composent le volume que nous recommandons:

Représentations publiques des mystères. — Fêtes et jeux publics de l'Université. — Foires de Paris. — Longchamps depuis son origine jusqu'à nos jours. — Opérateurs. — Escamoteurs. — Acrobates. — Cirque. — Combats d'animaux. — Les aérostats et les hommes volants.

Par cet énoncé de quelques-unes des études contenues dans ce volume, on peut voir que c'est à bon escient que nous garantissons l'intérêt qu'il présente.

LES ENVIRONS DE PARIS, par LOUIS BARRON. Un volume grand in-8° de 600 pages, orné de 500 dessins d'après nature, par G. Fraipont, et d'une carte des environs de Paris. Prix : 30 fr.; relié avec fers spéciaux : 37 fr.; demi-reliure d'amateur, dos et coins maroquin, tête dorée : 40 fr.

Paris, plus que toute autre ville, possède des environs d'un charme délicieux et d'une célébrité universelle. Les touristes étrangers en con-

viennent depuis longtemps, tandis que nous commençons à peine à le soupçonner. Mais le goût des excursions pédestres, déjà si répandu chez nos voisins de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Suisse, nous gagne peu à peu; par intérêt ou par plaisir, pour chercher une villégiature, la compagnie d'un ami, ou seulement pour se promener, on se hasarde à franchir la banlieue, et les yeux étonnés en même temps que ravis découvrent, encore bien près de la capitale, une campagne d'une fraicheur incomparable, des collines agrestes, des vallées profondes, un paysage parfois enchanteur, toujours intéressant Et, chemin faisant, par les routes poudreuses, les sentiers ombreux, des noms, des sites, des monuments rappellent à l'esprit les glorieux ou poignants souvenirs de notre histoire nationale, stimulent la curiosité ou nous remplissent d'émotion.

M. Louis Barron ne s'est pas proposé dans cet ouvrage de nous donner une série continue de notices historiques ou une simple description de châteaux comme en renferment uniquement les livres, si curieux d'ailleurs, de ses devanciers : les Duchesne, les Dulaure, les Labédollière, etc., il s'agit ici d'un véritable voyage. Notre auteur a bien réellement parcouru, dans trente excursions successives, répondant à autant de sections géographiques, les départements de la Seine et de Seine-et-Oise. Il s'arrête devant les monuments du passé restés debout, il les explique; il raconte et vivifie l'histoire locale, dans le lieu même où elle s'est écoulée, d'après les documents les plus précis; il décrit longuement l'œuvre d'art, il note et peint les exquis paysages. Avec lui, les vastes horizons se déroulent sans cesse devant nos yeux; les villes, les villages apparaissent; on croit les voir ou les revoir, et les grandes figures d'autrefois, qui leur ont donné quelque lustre, se détachent en relief sur la trame vivante du voyage. Ils ne sont pas non plus oubliés, les champs de bataille, ennoblis par la défense nationale en 1870-71, et les combattants des journées du siège les retrouveront dans les pages les plus émues du livre.

Un tel ouvrage, où domine l'élément pittoresque, ne pouvait se passer d'illustrations et réclamait le concours d'un artiste d'une rare patience et d'une fécondité de ressources peu commune M. Gustave Fraipont, bien connu des amateurs pour le charme de ses compositions fantaisistes et pour le goût de ses arrangements, a été cet artiste, véritable collaborateur de l'écrivain. Tous ses dessins ont été faits d'après nature, si bien que le lecteur voit se dérouler à chaque page un panorama plein de poésie, gracieux et vivant commentaire d'un texte aussi varié qu'attrayant.

E. Florentin.

LA FRANCE JUIVE DEVANT L'OPINION: La France Juive et la critique; la conquête juive; le système juif et la question sociale; l'escrime sémitique; ce qu'on voit dans un tribunal, par ÉDOUARD DRUMONT. Un volume in-12 de 308 pages. Prix: 3 fr. 50

Le dernier chapitre de cet ouvrage en résume admirablement toute l'économie. En le mettant sous les yeux de nos lecteurs nous leur donnerons donc un fidèle compte rendu de ce nouvel effort de M. Drumont pour arracher la France à la fascination judaïque.

« Tous les Français sont égaux devant la loi. (Constitution de 1793.)

» Êtes-vous sûrs d'être allés jusqu'au bout de votre droit? (Guizot.) »

Ces deux épigraphes résument toutes ces pages. Combien de Français savent tirer toutes les conséquences du principe de l'égalité inscrit dans nos codes par la Révolution? Combien, selon l'expression de Guizot, vont jusqu'au bout de leur droit?

S'il était appliqué, ce principe de l'égalité serait la condamnation sans appel de tout ce que fait Israël, il arrêterait les juifs dans toutes leurs usurpations.

Il suffit de me lire avec bonne foi pour être convaincu de cette vérité.

J'ai affirmé que le Juif était le maître en France, qu'il jouissait de droits supérieurs aux nôtres, qu'il avait réellement accompli sur nous une conquête en s'emparant de tous les ressorts de la vie sociale.

Je ne me suis pas contenté de l'affirmer, je l'ai prouvé avec les moyens qu'un chrétien tenu, comme tous les chrétiens, en dehors du gouvernement de son pays, peut avoir à sa disposition.

Vos journaux attaquent nos congrégations religieuses et demandent qu'on les dépossède au nom de l'intérêt public. Je vous réponds qu'un seul de vous possède trois milliards avoués et que nul, dans la presse républicaine, ne songe à demander que cet argent retourne à la collectivité à laquelle il a été dérobé.

Vous prétendez que nous obéissons à un maître qui est à Rome. Je vous mets sous les yeux la liste du comité central de l'*Alliance israélite universelle*, dont la plupart des membres résident à Berlin, à Stuttgart et à Munich.

Vous soutenez qu'il est juste de méconnaître les dernières volontés d'un mourant qui lègue ses biens à une œuvre catholique. Je vous prouve par l'extrait du testament même de Crémieux, que le legs fait par un des vôtres à une association non reconnue n'a jamais été contesté.

Vous déclarez que nous devons nous abstenir d'intervenir en Orient en faveur de nos missionnaires. Je vous démontre que le gouvernement a pesé

de la plus odieuse façon sur un peuple, comme le peuple roumain qui, seul dans toute l'Europe, nous avait témoigné quelque sympathie à l'heure du rèvers, pour le forcer à naturaliser des débitants d'eau-de-vie empoisonnée et des teneurs de maisons de tolérance.

Vous alléguez que vos incroyables succès en affaires s'expliquent par votre habilité seule et que vous combattez à armes loyales. Je vous réfute en vous prouvant que, lorsque vous n'êtes pas les plus forts, vous appelez à votre aide la loi qui devrait être égale pour tous les Français et qui se met cyniquement de votre côté. Je vous rappelle, sans que vous puissiez me démentir, que l'on n'a arrêté préventivement ni Erlanger, ni Savary, ni aucun des fondateurs de sociétés suspectes, tandis que sur la plainte arrachée par un des vôtres, Loew, à un homme faible qui n'avait aucun motif de se plaindre, on n'a pas hésité à ruiner 40,000 familles en arrêtant, au mépris de tout droit, le chef d'un établissement qui gênait M. de Rothschild.

Vous insinuez que ceux des vôtres qui se jettent dans un mouvement révolutionnaire ne font qu'user de leurs droits de citoyen. Je vous réponds que, dans une insurrection, pas plus qu'à la Bourse, vous n'êtes dans les conditions des autres Français. Protégés par une franc-maçonnerie toute-puissante, vous ne courez aucun risque. Ceci, je l'ai prouvé encore.

Je vous ai mis sous les yeux la lettre paternelle qui donnait rendez-vous à la préfecture de Versailles à un Juif assassin de deux généraux, à l'heure où des femmes et des filles pleuraient, dans leur mansarde, de pauvres diables d'ouvriers fusillés uniquement pour avoir voulu gagner trente sous, afin de ne pas laisser la maison sans pain.

Même dans les manifestations secondaires de la vie sociale, dans les menus incidents de la vie parisienne, vous avez encore des privilèges.

L'impunité vous est accordée, quoi que vous fassiez. J'affirme, et nul homme droit ne soutiendrait le contraire, que si j'avais commis l'acte de déloyauté dont M. Arthur Meyer s'est rendu coupable sur le terrain, j'aurais été mis au ban de la presse, tandis que M. Mayer reste tranquillement à la tête d'un grand journal.

Il manque une démonstration encore à mon argumentation. Il dépend de vous de me la fournir.

M. Eugène Mayer, né à Francfort, de Juifs allemands, a dit qu'un magistrat français était un faussaire.

M. Eugène Mayer n'a pas été poursuivi.

M. Édouard Drumont fils, petit-fils, arrière-petit-fils de Français, ayant, à perte de vue, parmi ses ancêtres des plébéiens et des plébéiennes de

Bourges en Berry et de Lille en Flandre, accepte la responsabilité d'un propos analogue sur un magistrat.

Poursuivrez-vous M. Édouard Drumont ?

Au fond, le bruit que font ces questions vous ennuie, quoique vous affectiez d'en rire. Vous sentez que vous entrez dans la phase difficile de la conquête. Vous allez trouver des couches moins molles que celles que vous avez traversées jusqu'ici.

Vous n'aurez plus devant vous le *civilisé* qu'a peint si bien M. Taine, l'être débile, moralement et intellectuellement, pour lequel la question du Bien et du Mal se résume dans la correction d'un attelage, dans la forme irréprochable d'un habit, dans la grâce d'un salut.

Vous aurez affaire à des consciences plus solides, à des intelligences plus viriles, qui voudront juger vos actes, qui vous presseront dans une dialectique d'homme.

Pour que la *conquête jacobine* réussît, il a fallu que les Jacobins, afin de n'avoir pas le paysan contre eux, lui donnassent la terre, cinq milliards de biens, qu'il leur était, d'ailleurs, facile de donner, puisque ces biens ne leur appartenaient pas.

Que peut offrir au peuple la *conquête franc-maçonnique et juive?* Le droit de huer un vieux prêtre qui passe dans la rue, de lui cracher à la figure, de le frapper même au besoin avec l'approbation des gardiens de la paix ?

C'est bien mince.

Votre grande force a été jusqu'à présent l'admirable solidarité qui vous unit tous, qui fait agir simultanément Berlin et Paris, mais vous nous avez appris les moyens qu'il fallait employer pour vous vaincre. Vous n'ignorez pas de quels frénétiques applaudissements a été salué Jacques de Biez lorsque, au mois de septembre dernier, il s'est rendu à Bucharest, au nom du comité antisémitique français, pour y apposer la signature de la France indépendante au bas de l'acte de constitution de l'*Alliance anti-israélite universelle*, destinée à lutter contre l'*Alliance israélite universelle*.

Lui aussi n'était hier qu'un bon journaliste accomplissant du mieux possible sa tâche quotidienne. Du jour où il s'est révolté, où il a combattu, il a connu les joies de l'homme d'action, les éclatantes ovations, les promenades triomphales, qu'éclairaient des torches dont pas une n'était blanche, mais qui toutes étaient rouges, jaunes et vertes, ce qui, pour les Roumains, a une signification que vous devinez facilement.

Ce peuple, généreux et vaillant, a su gré à ce Français de venir

déchirer devant tous, les clauses du traité déshonorant par lequel l'anglais Waddington avait prétendu livrer la Roumanie aux Juifs.

Je sais que vous n'avez pas parlé longuement de tout cela dans vos journaux, mais il y a beaucoup de choses qui se passent dans le monde et dont vous ne parlez jamais.....

La constitution définitive de l'*Alliance anti-israélite universelle* annonce que l'on commence à avoir assez de vous. Le chef arabe, le soir au bord de sa tente, dans le silence embaumé des nuits d'Orient, se fait les mêmes réflexions que l'artiste et l'écrivain qui devisent ensemble sur le boulevard dans l'agitation du bruyant Paris. Le paysan hongrois comme le madgyar, le moujik comme le grand seigneur russe, pensent absolument ce que pense l'ouvrier intelligent de nos villes. Ils estiment tous qu'il vous en faut vraiment trop, que vous tenez trop de place et qu'il est impossible de vivre avec vous.

Le grand organisateur qui réunira en faisceau ces rancunes, ces colères, ces souffrances aura accompli une œuvre qui aura du retentissement sur la terre. Il aura remis l'Europe d'aplomb pour deux cents ans. Qui vous dit qu'il n'est pas déjà au travail?

Même sans l'action supérieure d'un homme de génie, nous viendrons à bout de vous.

Nous briserons votre coalition par une coalition semblable à la vôtre. Nous vous ferons ce qu'ont fait les Romains à l'incomparable stratège, qui fut le plus glorieux représentant militaire de la sémitique Carthage A la veille de la bataille décisive, au moment où vous vous attendrez à être secourus par les Juifs d'Allemagne arrivant à votre appel, nous jetterons dans vos lignes la tête sanglante de votre frère Asdrubal — pour vous signifier que vous n'aurez plus à compter sur des renforts et que le soleil du lendemain éclairera votre irrémédiable défaite....

Plusieurs d'entre nous mourront sans avoir vu la victoire, mais ils testeront avant de mourir.

Rome avait jadis ce qu'on appelait le testament sanglant. Tout légionnaire près d'expirer pouvait écrire ses dernières volontés sur son bouclier ou sur le sable avec son doigt trempé dans le sang, *rutilantibus sanguine litteris*.

Sans doute, un tel acte semble d'une exécution bien aventurée.C'est une erreur. Il se présente toujours quelqu'un qui accepte ces testaments-là et qui accomplit les dernières volontés de celui qui a testé ainsi.....

L'Église, à une certaine époque, avait adopté un usage qui se rapprochait de l'usage romain. Elle admettait qu'un soldat, qui tombait sans

avoir un prêtre auprès de lui, se confessât comme Bayard à un de ses compagnons. Celui-ci allait porter à qui de droit ce testament suprême, il allait répéter ce qui lui avait été confié au premier moine qu'il rencontrait et il lui demandait l'absolution pour un mort... Si la Papauté avait la bonne pensée de rétablir cette coutume, que d'hommes qui subissent, en se rongeant les poings, les insultes que la presse juive vomit chaque jour sur tout ce que nous aimons, seraient heureux, en attendant la prochaine guerre civile, de mettre un peu l'épée hors du fourreau pour défendre ce que les Juifs n'outragent que parce qu'ils se croient assurés de l'impunité : le Christ, l'Église et la Patrie ! »

JEAN-BAPTISTE TAVERNIER, *écuyer, baron d'Aubonne, chambellan du Grand Électeur,* d'après des documents nouveaux et inédits, par M. Charles Joret, professeur à la Faculté d'Aix. Un volume in-8° de x-410 pages. Prix : 7 fr. 50

Nous sommes du siècle des voyages et des voyageurs. C'est à celui-ci, au dix-neuvième, qu'appartient ce que Jules Verne a si justement appelé la découverte de la Terre. Toutes les nations de l'Europe ont fourni des explorateurs dont quelques-uns ont été des martyrs. C'est une preuve de plus qu'il ne se fait rien de bon, ici-bas, sans pertes d'hommes, et que le progrès laisse, derrière lui, un grand nombre de victimes. Il est cependant nécessaire de remarquer qu'autrefois on voyageait à l'étranger avec plus de sécurité qu'aujourd'hui. Marco-Polo, au treizième siècle, était reçu et fêté à la cour de l'empereur de Chine, curieux de récits étrangers, et étonné d'apprendre qu'il y avait du côté de l'occident, de grandes villes et des nations industrieuses et commerçantes. Depuis lors, tout a bien changé, et peu à peu le soupçon prit la place de la confiance. Ce sont les canons de l'Occident qui ont fait cela, et nous payons depuis longtemps, quelquefois très cher, les traités imposés par la force.

Le monde est aujourd'hui entièrement connu, et s'il se trouve quelque îlot qui ne soit pas marqué sur les cartes marines, c'est qu'il est éclos d'hier, poussé par une convulsion sous-marine. Nombre de ceux que nous connaissons à cette heure et que nous occupons, n'ont pas d'autre origine. Ils sont destinés, sans aucun doute, à disparaître, comme ils sont venus, instantanément. Mais ce qui est hors de doute, c'est que l'homme est maintenant maître de sa planète et qu'il en connaît tous les recoins, à l'exception peut-être de l'intérieur de l'Australie ; mais, avec les moyens dont on dispose, là comme ailleurs, il n'y a plus qu'à vouloir, et je m'imagine que si ce n'est pas déjà fait, c'est que l'inutilité de l'entreprise est

démontrée. Des voyageurs y ont cependant perdu la vie; jusqu'ici, les premiers pas de la civilisation dans les contrées nouvelles ont été marqués par des ossements humains.

Il ne faut pas oublier qu'à notre époque les moyens d'exploration sont relativement faciles, du moins que les explorateurs arrivent, avec une facilité extrême, à l'endroit même qui doit servir de point de départ à leur expédition. Il en était tout autrement, au dix-septième siècle, alors que tant de contrées demeuraient inconnues et que la marine à voiles, lente comme une tortue, ne prêtait et ne pouvait prêter qu'un concours bien imparfait. Il fallait se mettre en route, avec la certitude de difficultés qui commençaient dès la première heure. La vapeur a mis bon ordre à cela, et elle vous pousse avec une célérité inouïe, sur terre ou sur mer, jusqu'au point même où doit commencer l'exploration. Je ne dis pas que toutes les difficultés soient vaincues, loin de là; mais, que sont-elles, en comparaison de celles d'autrefois, quand on avait, pour se déplacer, le coche, et pour naviguer, des sabots sans vitesse, à la merci d'un coup de vent ?

Un professeur de l'enseignement supérieur, M. Charles Joret, de la Faculté des lettres d'Aix, vient d'étudier, dans un volume des plus intéressants, la vie aventureuse d'un hardi voyageur du dix-septième siècle. Le Français Tavernier, qui commençait ses pérégrinations dès l'âge de quinze ans ; plus tard, il pénétrait jusque dans l'Inde, où il était reçu à la cour d'Aureng-Zeb, après avoir parcouru, dans l'intervalle, la plupart des régions de l'Asie, l'Afrique méridionale, les îles de la Sonde et pénétré jusqu'à Sainte-Hélène, alors peu célèbre, et où il fut poussé probablement par la tempête. A ces heures-là, la dérive des navires à voiles était la cause innocente de nombre de découvertes. Alors, c'était par années que l'on comptait la durée des absences. Pendant sa vie, qui fut très longue, Tavernier accomplit six voyages, au cours desquels il fit, comme bien on pense, nombre d'observations originales, et qui lui assurent pour toujours, le premier rang parmi les explorateurs. Son historien, M. Joret, séduit par l'étrangeté et la vaillance de cette existence, s'est mis en peine de la reconstituer, autant que possible, à l'aide des documents que sa sagacité et son désir de rendre hommage à un audacieux voyageur français, lui ont permis de recueillir, surtout à l'aide des *relations de l'intérieur du Sérail* et des *six voyages de J.-B. Tavernier*, dictées par le voyageur à un nommé Chapuzeau, ou plutôt rédigées par celui-ci, sur des notes fournies par le voyageur.

Nous avons plutôt affaire ici à un commerçant qu'à un explorateur qui s'expatrie pour voir et pour apprendre. Le négoce, voilà ce qui tourmente

J.-B. Tavernier. Mais ne le rencontre-t-on point à l'origine de tous les grands voyages? Que ce soit par terre, que ce soit par mer, si l'on découvre des pays inconnus jusqu'alors, et si l'on s'implante dans des régions dont les richesses sont insuffisamment exploitées, n'est-ce pas, suivant l'expression consacrée, pour ouvrir au commerce et à l'activité de l'Occident, des débouchés nouveaux? Tavernier ne se préoccupait guère que de cela, comme Marco Polo qui, dans ses voyages, était bien plutôt négociant qu'explorateur. Quel que soit, d'ailleurs, le mobile qui ait poussé ces hommes exceptionnellement doués, les conséquences sont les mêmes pour leur pays, le trafic faisait alors, comme aujourd'hui, la fortune des trafiquants et, par dessus le marché, donnait un nouvel essor aux diverses branches de l'industrie. Bien avant les explorations de Tavernier, les armateurs réalisaient des fortunes considérables. Les Ango de Dieppe menaient un train princier, au seizième siècle. Leurs navires sillonnaient toutes les mers connues, et ils étaient assez riches pour faire la guerre pour leur propre compte, lorsqu'ils se jugeaient offensés.

Tavernier n'atteignit point de pareils sommets, mais vieux déjà, et éprouvant un besoin momentané de repos, il fut reçu par Louis XIV qui l'anoblit, et qui sait si, de cette conversation ne sortit point l'idée de la Compagnie des Indes à laquelle le grand roi, comme nous le montrait récemment M. Louis Pauliat, dans un remarquable livre, porta d'abord un si vif intérêt? Mais d'autres que lui y songeaient, entre autres le Grand Électeur de Brandebourg, Frédéric Guillaume, qui résolut d'employer, pour ses desseins, le célèbre voyageur. La relation du séjour de Tavernier à Berlin, et les négociations qui y furent entamées, dans le but de fonder une Compagnie des grandes Indes, forment le chapitre le plus intéressant du livre de M. Charles Joret. Il y donne la « teneur même de la patente de son Altesse Électorale de Brandebourg », qui fixait les conditions dans lesquelles devait se constituer la Compagnie confiée à la direction de Tavernier. Cette lettre patente porte la date du 10 juillet 1684, et montre que Tavernier avait alors près de quatre-vingts ans, si la date de sa naissance est bien l'année 1605. Toujours est-il que le voyageur français reçut alors les titres de chambellan et de conseiller de la chambre et de la marine.

Mais il fallait, pour une entreprise de cette importance, une flotte d'abord, et la flotte manquait. Tavernier, très vieux, rencontrait des ennemis acharnés, dans l'entourage du Grand-Électeur, surtout des jaloux. En outre, il lui fallait réaliser 40,000 écus exigés, d'après une des clauses des lettres patentes, pour couvrir les frais d'équipement des vaisseaux

nécessaires au premier voyage. On ne sait guère ce qu'il en advint, mais on sait bien que rien de tout cela n'aboutit. Quelle fut la cause de cet avortement, voilà ce que l'on ne saurait dire et ce que M. Joret n'a pu découvrir, malgré les recherches les plus persévérantes et les plus minutieuses. Plus tard, il retrouve encore les traces du voyageur qui, plus qu'octogénaire, songeait encore à un nouveau voyage, puisque sa présence est signalée à Moscou, où il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Il faut savoir gré à M. Joret d'avoir restitué à l'histoire, autant qu'il lui a été possible, la physionomie d'un homme trop peu connu, et qui cependant fit de grandes choses et rendit à la civilisation des services signalés.

LES SŒURS HOSPITALIÈRES, par le docteur ARMAND DESPRÈS
Un volume in-12 de VIII-288 pages. Prix : 3 fr. 50

Le titre même du livre de M. le docteur Desprès a un charme mystérieux, qui désarmerait ses adversaires, s'ils n'étaient décidés à passer outre. *Sœurs hospitalières!* Oui, c'est bien cela; ce n'est plus l'hôpital avec ses sombres images, si effrayantes pour le pauvre que parfois il aime mieux mourir isolé sur son grabat. C'est l'hospitalité, souriant à travers ses larmes, tendant la main à l'indigent, au malade, à l'infirme, au désespéré; représentée par des anges visibles, desquels Paul de Molènes a dit : « Leurs cornettes blanches ressemblent à des ailes qu'elles auraient repliées afin de prendre pied sur la terre, et, de là, faire appel à toutes les douleurs humaines pour les secourir, les alléger et les consoler. » — Sœurs! l'aimable mot, et comme il rime bien à douceur! Ces angéliques créatures ont renoncé à être épouses et mères; elles ne sont les filles de personne, puisqu'elles ont brisé les liens de famille; elles sont les sœurs de tout le monde. Le maréchal de France, le millionnaire, la grande dame, les appellent de ce nom, comme le plus humble de leurs malades. Elles sont nos sœurs à tous, par le sang de Jésus-Christ. Plus éloquent que toutes les théories égalitaires, ce nom sert de trait d'union entre le riche et le pauvre; celui-ci peut se figurer qu'il est de la même famille que les heureux de ce monde, puisqu'ils ont la même sœur.

M. le docteur Desprès, qui se déclare libre penseur, a réuni dans ce volume tous les documents de la campagne qu'il soutient au profit du budget et au plus grand soulagement des malades pour le maintien des sœurs dans les hopitaux.

A ce titre, ce livre est très intéressant à consulter; mais, s'il est un

monument d'honnêteté bien rare par le temps qui court, il ne l'est pas de la logique de l'auteur.

Celui ci part en guerre contre des adversaires qu'il refuse de suivre alors qu'il s'est mis en route avec eux, en prenant, comme eux, la libre pensée pour boussole.

« Le *prosélytisme*, dit-il, c'est le côté faible du religieux de toute nature. J'ai jadis montré qu'on le réprimait facilement, et mes convictions de libre penseur et de républicain ne m'ont pas aveuglé au point de méconnaître que, si le *prosélytisme* au chevet du malade n'était pas à surveiller, la religieuse serait, seule dans le monde, l'idéal de la perfection..... »

De quel prix n'est pas un tel éloge sous la plume d'un aussi vieux patricien? Mais comment ne voit-il pas que toute la question est là précisément: sans prosélytisme, la sœur, avec les avantages qui le séduisent, n'existerait pas; et le libre penseur, indifférent à la question religieuse, ne se trouve qu'à l'état d'exception.

M. le docteur Després prouve surabondamment par les chiffres, par les accidents et par le témoignage de ses confrères, que le service des malades se fait mieux et plus économiquement avec les sœurs qu'avec des employées; mais ses adversaires le savent bien; seulement ils ont un autre objectif et ils le poursuivent à travers les inconvénients signalés. Cet objectif, c'est l'âme de l'homme que les uns veulent amener et les autres arracher à Jésus-Christ. A l'école, comme au lit du malade, c'est le même combat qui se livre.

Les premiers se jettent dans la lutte tout entiers, sacrifiant biens, famille, indépendance, leur vie même, afin de s'asseoir sur ces bancs où l'homme apprend à bien vivre, et de s'installer à ce chevet pour lui apprendre à bien mourir.

Les autres, moins dévoués et animés d'une ardeur contraire, sacrifient les deniers publics et le droit des intéressés pour établir sur ces bancs et mettre à ce chevet des gardes chargées avant tout et n'importe à quel prix, de faire le vide religieux autour des âmes.

Encore une fois, toute la question est là, et c'est précisément ce qui en fait la gravité.

Comment, en outre, M. le docteur Després, qui aime les malades avec passion, sa campagne le prouve, comment ne voit-il pas de quel secours il les priverait s'il n'avait à leur offrir que son idéal, la sœur dépouillée du sentiment religieux? Lui qui a vécu depuis plus d'un quart de siècle dans ces sinistres domaines de la misère, de la douleur et de la mort, il a pu voir de ses propres yeux et ressentir au fond de son cœur

ce que c'est que mourir à l'hôpital. Parmi ces mourants que l'enfer dantesque réclamerait comme siens, il en est qui ont connu des jours meilleurs; ils ont été trahis, délaissés, rejetés par le monde; souvent le remords mêle son âcreté à leur douleur.

Si alors, en entendant cet abîme de misère invoquer l'abime du néant, la sœur hospitalière s'approche, si elle essaie de remplacer ce néant par un acte de foi, ce désespoir par une espérance, fera-t-elle œuvre vaine et la repousserez-vous? Au nom de l'humanité, vous ne le ferez pas.

W. Fernout.

LA TERRE DES VIVANTS, par Mme Napoléon Peyrat, avec une lettre approbative de Mgr Perraud, évêque d'Autun, de l'Académie française. Un volume de 320 pages. Prix : 2 fr. 50.

Je viens de faire, avec l'auteur de ce livre, un voyage à *la Terre des vivants*. Quelle salutaire excursion! Qu'il fait bon gravir ces cimes que l'Esprit-Saint appelle les collines ou les montagnes éternelles! Quel air vivifiant on y respire. Quels magnifiques horizons se déroulent devant le regard, tour à tour ébloui et reposé! Comme on aime à répéter sur ces sommets la parole ravie des apôtres au Thabor : « Nous sommes bien ici, nous voudrions pouvoir y fixer notre demeure! »

S'agit-il donc d'un voyage imaginaire au pays des rêves et des fantaisies? En aucune façon.

Je ne sache rien de plus exact et de plus substantiel que ce *travelling-book*.

Grâce à lui, on ne quitte pas un instant le terrain inébranlable de la divine parole. On n'y entrevoit aucun point de vue dont les éléments ne soient empruntés à ces maîtres de la vérité qui s'appellent Moïse, David, Isaïe, Paul, Jean, et le plus grand de tous, parce qu'il est lui-même la *Vérité*, Notre Seigneur Jésus-Christ.

Avec eux, et pour ôter tout prétexte à l'indécision ou à l'incertitude, marche et parle pendant tout l'itinéraire la sainte Église catholique, interprète souverainement autorisée des révélations d'en haut. Sa liturgie, ses conciles, ses docteurs viennent ajouter leurs témoignages à ceux des auteurs immédiatement inspirés.

Les voilà, nos guides vers ces régions inconnues!

Qui pourrait craindre de s'engager à leur suite dans ces sentiers à la fois si âpres et si attrayants? Qui donc, s'appuyant sur leur main vigoureuse et tutélaire, redoutera d'être pris de vertige et hors d'état de continuer sa route? Ils ont vu, ils savent, ils nous redisent leurs certi-

tudes, ils nous les font partager. Ils affermissent ainsi nos pas chancelants ; ils nous préservent des écœurements et des défaillances. Avançons : le sol ne se dérobera pas sous nos pieds. Montons et montons encore : voici que nous touchons « au seuil de la céleste Jérusalem » : il convient de chanter le cantique de David :

« Soyons en allégresse ! Nous irons dans la maison du Seigneur ! »

Je m'inspire de la métaphore qui préside à tout ce travail pour traduire les impressions fortifiantes dont je le suis redevable, et que beaucoup d'autres, après moi, auront le bonheur d'éprouver.

J'estime, en effet, un service de premier ordre rendu à ce que Bossuet appelle « l'incompréhensible sérieux de la vertu chrétienne », d'avoir condensé en un petit nombre de pages, d'une lecture non seulement facile, mais très agréable, toutes les données et toutes les certitudes de la foi au sujet de la vie future. Avec elles, plus de douloureuses hésitations ni de mornes tristesses. On sait à quoi s'en tenir. On comprend non seulement la possibilité, mais la haute moralité de ce bonheur, où se concilieront à un degré éminent l'amour de Dieu par-dessus toutes choses et l'amour du prochain dans l'éternelle survivance des affections légitimes.

L'auteur l'a très bien fait remarquer : soit par ignorance, soit par oubli des consolantes vérités très nettement exprimées dans la sainte Écriture, et admirablement mises en relief par nos grands docteurs, beaucoup de personnes, ayant cependant des prétentions à la piété, ont peur de s'ennuyer au sein d'une béatitude dont elles n'ont jamais pris la peine d'approfondir sérieusement les conditions, à la lumière même des divins oracles qui nous la promettent. Voilà pourquoi il est si utile d'avoir rassemblé comme en un faisceau, ces témoignages d'une incontestable autorité pour quiconque, professant la foi chrétienne, croit fermement que Dieu, notre Père céleste, n'a pas voulu laisser ses enfants étrangers à la science de leurs futures destinées.

A cet égard, saint Augustin a résumé en quelques mots tout l'essentiel de notre foi et de nos espérances : « Nous avons un Père, nous avons une patrie, nous avons un patrimoine. »

Puisque nous avons un Père, nous goûterons auprès de lui les joies de la famille ; puisque nous avons une patrie, nous y jouirons du droit de cité ; puisque nous avons un patrimoine, nous serons riches de tous les vrais trésors de l'intelligence et du cœur.

Restent, il est vrai, de mystérieux problèmes à résoudre sur le *comment* de cette existence nouvelle dont il nous est difficile de nous faire une

idée, même approximative, tant que nous sommes soumis aux conditions si différentes de notre existence terrestre.

Il faut se rappeler ici, avec saint Paul, que ni aucun de nos sens, ni aucune de nos facultés ne sont actuellement en état de nous rendre un compte exact de l'intensité de bonheur préparée à ceux qui auront aimé Dieu

Mais, s'il ne faut pas chercher à pénétrer par une curiosité intempestive les secrets que notre Père céleste s'est réservés, il est tout à fait légitime et très salutaire de s'exercer, par une fréquente méditation, à comprendre ce qu'il a daigné nous en faire savoir.

De là, ces retours si fréquents des saints sur la pensée et sur la contemplation du ciel. Ils avaient peine à s'en détacher. Ils y revenaient à propos de toutes les vérités de la foi.

Tout leur était occasion de reporter leurs regards vers ces hautes régions; tout leur était chemin pour y monter et y faire monter les autres après eux. « Mes frères, disait encore saint Augustin, quand je me mets à parler de cette bienheureuse cité, je ne sais plus finir. Et surtout quand les scandales et les misères de cette vie augmentent, je voudrais toujours y penser, je voudrais en parler toujours. »

Puisse la lecture de cet excellent « Guide à la terre des vivants » donner à beaucoup d'âmes le besoin, l'attrait, le désir d'avoir plus souvent commerce et « conversation avec les cieux ».

Ce sera pour elles le moyen assuré de réaliser ce triple progrès de foi, d'espérance et de charité, dont l'Église notre mère demande la grâce pour ses enfants dans une de ses oraisons liturgiques.

ADOLPHE LOUIS,
évêque d'Autun.

PÊCHEUR D'ISLANDE, par PIERRE LOTI. Un volume in-12
Prix : 3 fr. 50

Dans *Pêcheur d'Islande*, l'intrigue et les personnages sont d'une extrême simplicité. C'est l'enfance de l'art à côté de ses raffinements; c'est une paysannerie goudronnée, passant des travailleurs de la terre aux travailleurs de la mer. Gaud — en français Marguerite — est la plus jolie fille de Paimpol, comme Yann en est le plus beau garçon. Ils s'aiment; mais Gaud est presque riche, presque demoiselle; elle est allée à Paris; elle a une belle chambre, des robes élégantes. Yann, qui ne possède que le produit de sa pêche, n'ose pas se déclarer; ou plutôt il se détourne; il déclare, avec une fierté triste, qu'il n'a d'autre fiancée et n'aura d'autre épouse que

la mer. Le père de Gaud se ruine; les deux fortunes ou les deux pauvretés sont égales. Pierre Loti décrit, avec une remarquable délicatesse, cette victoire du sentiment sur le chiffre, ce retour de deux âmes revenant naturellement l'une à l'autre parce que l'obstacle qui les séparait était factice, et que l'affection qui les rapproche est sérieuse et profonde. Seulement, ce sont là des caractères primitifs, des sentiments tout d'une pièce, réfractaires à l'analyse; et l'on ne peut se défendre d'un premier mouvement de surprise devant le contraste des naïvetés de cet amour avec les subtilités de ce style.

Yann et Gaud se marient — six jours avant le départ des pêcheurs pour l'Islande. — « Ils furent mari et femme pendant six jours. » Le dénouement est triste et sombre, comme la mer, comme le ciel, que Pierre Loti a peints de couleurs si vraies. On ne saurait lire les dernières pages sans un serrement de cœur. Ce n'est plus sur la *Marie*, — avariée et condamnée au repos, — que Yann s'est embarqué; c'est sur la *Léopoldine*. Un premier navire revient : c'est le *Samuel-Azénide;* puis un second, puis un troisième, puis tous, même la *Marie-Jeanne*, la retardataire. Seule, la *Léopoldine* ne revient pas; ces journées d'attente, d'inquiétude, d'angoisse, de désespérance, sont graduées avec un art infini. — « Il ne revint jamais... Une nuit d'août, là-bas au large de la sombre Islande, au milieu d'un grand bruit de fureur, avaient été célébrées ses noces avec la mer. » — Ses noces avec la mer! Deux mois après ses noces avec Gaud! La douce lune de miel éclipsée par ce soleil sépulcral d'Islande, qui n'est ni la nuit, ni le jour, ni la lune, ni le soleil!

Ce qu'il y a peut être de plus pathétique dans ce livre, c'est l'épisode du pauvre petit Sylvestre, victime, non pas de la mer d'Islande, mais du Tonkin. Ce petit Sylvestre, cousin et confident de Gaud, ami du gigantesque Yann, est une charmante figure, un chérubin chaste et pur, qui fait le plus grand honneur à Pierre Loti. Il existe, pour ces populations maritimes de Paimpol et de Ploubazlance, plusieurs manières d'être décimées, Sylvestre n'est plus pêcheur, il est conscrit, ou matelot. désigné pour la Chine, pour l'escadre de Formose. — « De la pluie à torrent, sous un ciel lourd et tout noir: c'était l'Inde, Sylvestre venait de mettre le pied sur cette terre-là, le hasard l'ayant fait choisir à bord pour compléter l'armement d'une baleinière. »

Sylvestre est mortellement blessé. Ici l'auteur lui-même intervient, et l'émotion n'en est que plus profonde. « Aussi bien, je ne puis m'empêcher de conter cet enterrement de Sylvestre que je conduisis moi-même là-bas, dans l'île de Singapour. On en avait assez jeté d'autres dans la mer de Chine

pendant les premiers jours de la traversée; comme cette terre malaise était là tout près, on s'était décidé à le garder quelques heures de plus pour l'y mettre. »

Les pages suivantes sont d'un effet d'autant plus poignant, que pas une phrase, pas une broderie ne se mêle à la trame simple et forte du récit. En somme, si *Pécheur d'Islande* n'est pas tout à fait un roman, tel que nous l'entendions autrefois, s'il n'y a pas proportion exacte entre cette simple histoire et le style si savant, l'œuvre d'art est de premier ordre. Cette appréciation, l'Académie française vient de la consacrer en décernant, en ces termes, à l'auteur de *Pécheur d'Islande*, un prix de cinq mille francs :

« Partageant sa vie entre deux carrières parallèles, qui sembleraient devoir se nuire l'une à l'autre, le jeune écrivain auquel l'Académie décerne la dernière, la plus belle peut-être de ses couronnes, a su jusqu'ici les mener de front avec une ardeur égale, avec un égal succès. Poète et soldat, je l'aurais volontiers suivi de loin sur terre et sur mer, travaillant et veillant tour à tour, dans son cabinet d'étude et sur son banc de quart, depuis son entrée à l'École navale en 1867 jusqu'à son périlleux voyage au Tonkin en 1883 et, plus récemment, à Formose et au Japon, d'où il revient à peine, avec de nouveaux titres à notre sympathique estime. A chacun de ses retours en France, je vous l'aurais montré rapportant pour vous une de ces œuvres que tous nous aimions à lire et dont, par le souvenir seul, la dernière vous émeut encore.

» Mais à quoi bon, messieurs, vous parler de ses ouvrages quand il me suffirait de prononcer son nom qu'avant moi vos lèvres murmurent. Que dis-je, son nom ! il en a deux : un pour chacune de ses carrières ; le premier qu'il honore par sa bravoure, le second que, par son talent, il a déjà presque illustré. C'est ce dernier que l'Académie connaît ; c'est ce dernier qui figure seul sur tant de livres dont plusieurs sont de petits chefs-d'œuvre. Que M. Julien Viaud, lieutenant de vaisseau, porte avec orgueil sur son cœur la médaille que rapportent du Tonkin tous les braves qui ont le bonheur d'en revenir ; ici, messieurs, c'est à sa plume, plus qu'à son épée, que l'Académie s'intéresse ! c'est à l'ensemble de ses travaux littéraires qu'il lui appartient de rendre justice, et le nom qu'elle me charge de proclamer en finissant, c'est le nom poétique, élégant et déjà célèbre, que le jeune romancier s'est donné lui-même, en l'empruntant au premier, au plus gracieux de ses héros, c'est le nom de Pierre Loti ! »

MES PONTONS, par Louis Garneray. Un volume in-18, de 327 pages
Prix : 1 fr. 25

Ce volume m'a rajeuni d'un nombre d'années que je n'ose pas déterminer : c'est, en effet, l'un des premiers livres que mes parents me permirent de lire, pendant mes vacances, à une époque où nul ne songeait à Jules Verne et au téléphone. Je me rappelle encore l'émotion que j'éprouvai au récit des souffrances qu'endura l'auteur, et je puis affirmer que le bon La Fontaine a calomnié l'enfance, en prétendant que *cet âge est sans pitié*. Certes, *les Pontons* de Louis Garneray ont fait verser bien des larmes, il y a quelques trente ans et même davantage, aux collégiens qui pouvaient en dévorer les pages, à l'abri derrière les piles du *Thesaurus linguæ latinæ* ou autres *Quicherat*. Les pères eux-mêmes, ne demeuraient pas insensibles à cette lecture. C'est que les souvenirs du premier Empire étaient moins effacés, et que l'on eût point imaginé alors que nous nous en irions un beau jour, en Crimée, faire les affaires de nos bons amis les Anglais, et combattre la Russie, le seul pays d'Europe où l'on parle français et où l'on aime la France.

Cette réimpression des *Pontons* vient-elle à son heure et aura-t-elle le succès des premiers temps ? La négative n'est pas douteuse. Ce n'est pas que je prétende qu'en France, nos dignes voisins jouissent de sympathies bien profondes et que le récit de leurs ignobles cruautés blesse aujourd'hui le sentiment national. Il suffit de tourner ses regards du côté de l'Égypte pour voir que *la perfide Albion* n'a pas changé de caractère ; et si nous comprenions mieux nos intérêts, nous combattrions énergiquement cette nation égoïste, qui opprime l'Irlande, pressure les Indes et abrutit la Chine, pour le plus grand profit de ses coffres-forts, sans aucun souci du droit, de la liberté et de la dignité humaine.

Mais ces considérations ne sont plus à la mode : nous sommes devenus anglomanes. Dans les salons, il est du meilleur goût de porter les habits du bon faiseur de Londres ; dans les ateliers, on copie les institutions anglaises et les *Trade-unions* sont considérés comme des modèles du genre par les ouvriers intelligents de Paris. La haine contre l'Anglais est un anachronisme : Louis Garneray, ce revenant, ne fera pas dévier le cours du torrent de bienveillance qui nous entraîne. Le peuple le plus spirituel de la terre continuera à tirer les marrons du feu et se réjouira de les voir croquer par son digne et excellent voisin : spectacle touchant qui, pourtant, n'est pas apprécié, autant qu'il le mérite, par les Français d'Alexandrie.

Quoi qu'il en soit, quand bien même le livre de Garneray n'aurait d'autre

intérêt que celui d'un souvenir historique, il serait encore de nature à plaire au lecteur studieux. Cette façon de comprendre le droit des gens et de traiter les prisonniers que le sort des armes a fait tomber entre vos mains, mérite d'être connue et méditée par la génération actuelle. Si mes renseignements sont exacts, aucun soldat français n'a été interné sur des pontons en Allemagne ; et les officiers, en résidence obligée, n'étaient pas exposés à être assommés, comme le furent le capitaine de corvette S*** et le major de dragons Y***, à Bishop-Watham, par les paysans qu'ils avaient eu l'audace de regarder cultiver leurs pommes de terre. Loin de moi la pensée de louer l'Allemagne et les Allemands, quoique, paraît-il, nous ayons des intérêts communs ; mais enfin, il n'est pas venu à l'esprit d'un de Moltke quelconque de rétablir les pontons à l'usage de l'armée de Metz. Après cela, on me répondra peut-être qu'ils n'en avaient pas un assortiment à leur disposition, mais qu'autrement... Il ne faut jurer de rien !

Veut-on considérer *les Pontons* de Garneray, comme un roman vulgaire ! Je répondrai que c'est un des plus émouvants et des plus attachants.

Rien de plus mouvementé et de plus dramatique : jusqu'à la dernière heure, l'infortuné prisonnier espère sa délivrance et se lance dans des tentatives d'évasion, qu'il est impossible de lire sans partager toutes les émotions du héros. Enfin, bien que ce récit soit vrai, le dénouement intervient comme dans les bons romans de Jules Verne, au moment même où le principal personnage se trouve dans la situation la plus critique et la plus désespérée.

Laudator temporis acti, j'ai un faible pour *Mes Pontons* et je ne m'en cache pas. Dans ce temps où les livres, réputés les meilleurs, nous retracent certaines scènes, qui eussent fait rougir les gendarmes d'antan, il fait bon de rencontrer un volume que l'on peut laisser sur sa table et que votre fille peut parcourir, sans danger. Si je n'écrivais pas dans un Recueil mal noté par nos maîtres du jour, — tout au moins, je le crois, — j'engagerais les directeurs des bibliothèques populaires à inscrire *Mes Pontons* dans leur catalogue ; mais cette recommandation, venant de moi, ne porterait pas bonheur à l'œuvre de Garneray. Je lisais aujourd'hui dans un compte rendu officiel, que les deux ouvrages les plus demandés dans une des bibliothèques municipales de Paris, avaient été *les Confessions de J.-J. Rousseau* et *Mlle de Maupin*... Pauvre Garneray ! je le répète, es-tu assez démodé !!! je ne t'en dois pas moins, moi, d'avoir passé quelques bonnes heures et je souhaite à tous mes lecteurs de suivre, pour cette fois, mon exemple.

MAURICE DU MAZEL.

MANUEL DE LA BONNE SOCIÉTÉ, par la comtesse DE VABRESSON Un volume in-8° de III-108 pages. Prix : 2 fr. 50

Ce n'est pas tout pour une femme d'être belle ou de le paraître, et pour un homme de savoir entrer dans un salon; encore faut-il se rendre compte des mille et un riens qui constituent le code de la bonne compagnie, et pour cela il est nécessaire d'avoir un guide sûr. Ce guide, toutes les personnes soucieuses de paraître véritablement bien élevées le trouveront dans ce nouvel ouvrage.

Sans la moindre pédanterie, avec un tact exquis, l'auteur indique à tous la manière d'être de bonne compagnie au théâtre et au concert, aux réceptions et aux visites intimes, aux repas chez soi ou hors de chez soi, aux réunions du soir, à la campagne, en voyage, aux eaux et aux bains de mer, dans la correspondance, dans les rapports vis-à-vis des domestiques et des employés, aux cérémonies joyeuses de mariage et de baptême comme aux cérémonies funèbres, etc.

Cet ouvrage justifie parfaitement son titre et a rencontré, du reste, un accueil très sympathique auprès de la société distinguée dont il reflète les usages, car il est arrivé en peu de temps à sa 4e édition et il ne s'arrêtera pas en si bon chemin, nous le lui prédisons avec tous ses premiers lecteurs.

Désireux de prouver à Mme de Vabresson avec quel soin nous avons lu son charmant travail, nous lui soumettrons respectueusement un doute pour finir. Est-il bien juste de dire en parlant des cérémonies du mariage: « Les hommes ne portent pas d'alliance. Dans quelques provinces arriérées cela se fait cependant, mais à tort; l'alliance étant la marque de la dépendance de la femme, les hommes n'en ont que faire. » Cet échange d'alliances, encore en usage « *dans quelques provinces arriérées* », n'est-il pas plutôt un touchant emblème de l'engagement réciproque contracté par les nouveaux époux? E. FLORENTIN.

HISTOIRE DE LA MARINE FRANÇAISE, SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE, par M. E. CHEVALIER, capitaine de vaisseau. Un volume in-8°. Prix : 7 fr. 50.

M le capitaine de vaisseau Chevalier poursuit ses travaux sur la marine militaire française, depuis son effondrement Le premier volume étudiait la marine sous la première République, c'est-à-dire la désorganisation, la chute irrémédiable, malgré des semblants d'organisation nouvelle. Celui-ci, dans des pages du plus haut intérêt et qui sont pleines d'enseignements, montre qu'une marine ne s'improvise pas et qu'elle est condamnée d'avance,

lorsqu'elle présente un point faible quelconque. Sous le Consulat, il y avait des points faibles partout. Ni matériel, ni personnel!

D'abord, le temps avait manqué pour faire de bons officiers. Ce n'est pas en un jour, ni même en quelques années que se fait un homme de mer. Je ne parle pas des corsaires, les plus audacieux des marins, qui savaient commander un navire et recruter des équipages solides. Mais ces équipages étaient en nombre restreint, alléchés par la perspective des parts de prise, et sachant très bien que, de toutes façons, ils jouaient leur vie. A cette heure étrange où la marine militaire se trouve presque totalement éclipsée, la guerre de course est à son apogée. Quant à la guerre d'escadre, il n'en saurait être question. Nelson surprend Brueys à Aboukir; plus tard, il écrase Villeneuve à Trafalgar. Le patriotisme anglais, surexcité par une bonne dose d'épouvante, a fait de ces deux victoires, des sortes d'épopées. Il n'a pas tout à fait tort, car ces deux victoires sauvèrent l'Angleterre. Voilà le fait. Quant aux circonstances, en elles-mêmes, elles étaient fatales, et tout autre que Nelson eût remporté les mêmes avantages.

Le génie de Napoléon n'y pouvait suppléer. S'il est possible de gagner des batailles sur terre, avec des conscrits, comme à Lutzen, il n'en est pas de même en mer. Là, et plus que jamais, il faut une instruction complète et un entraînement de tous les jours. Or, pendant toute la période de 1793 à 1815 il n'y eut ni officiers ni matelots, et par dessus tout ni matériel. Les navires que l'on armait à la hâte n'étaient pas, la plupart du temps, capables de tenir la mer. On ne sortait point, pour manœuvrer, sans faire des avaries, et quand on sortait pour de bon, les deux tiers des équipages improvisés, en proie au mal de mer, se trouvaient par la force même des choses, rebelles à tout service. Qu'était-ce alors, à l'heure du combat? Pas de canonniers sachant leur métier!

Il n'est pas de page, dans son livre, où M. le commandant Chevalier n'en fasse la preuve. J'en détache, un peu au hasard, un exemple qui les caractérise tous:

La corvette la *Sans-Pareille*, de vingt canons, avait quitté Toulon pour se rendre à Alexandrie. Elle était chargée de boulets, ce qui n'en faisait ni un navire rapide, ni un bon navire de mer. Le lendemain de sa sortie, cette corvette fut chassée par une frégate. Elle jeta une partie de ses boulets à la mer, pour s'alléger; néanmoins, après une chasse de neuf heures, elle fut jointe par l'ennemi. La *Sans-Pareille* se trouva, pendant un moment, sur l'avant de la frégate anglaise, et en position de lui envoyer une bordée d'enfilade. Le capitaine français ne put profiter de cette occasion, qui lui eût peut-être permis de dégréer son adversaire et de le mettre dans l'impossi-

bilité de le poursuivre. La presque totalité de l'équipage avait le mal de mer. La *Sans-Pareille* amena son pavillon. Le capitaine de cette corvette, le lieutenant de vaisseau Renault, fit, devant le conseil de guerre appelé à le juger, la déclaration suivante : « J'ai omis dans mon rapport et dans mon journal, de parler de la situation de mon équipage, mais il n'est pas mal à propos, je crois, de vous la représenter. Les trois quarts ont été malades du mal de mer, depuis le départ du cap Sepet jusqu'à l'arrivée à Mahon. Joignez à cela la mauvaise volonté et une terreur panique qui s'est emparée de mon équipage, à l'aspect de la frégate. Presque tous croyaient que c'était un vaisseau. Joignez encore à cela qu'ils étaient tous mouillés par la mer, depuis vingt-huit heures, sans avoir de hardes pour se changer, puisque je n'ai pu obtenir que dix rechanges pour tout l'équipage. »

Les indécisions si remarquées de Villeneuve, avant la bataille de Trafalgar, ne tenaient-elles point pour beaucoup à la connaissance de cette infériorité ? Mauvais navires, équipages médiocres sinon tout à fait inférieurs, canonniers inexpérimentés, en voilà beaucoup plus qu'il n'en faut pour éveiller des reflexions pénibles, surtout quand on a le sentiment de sa responsabilité ! Napoléon, à Boulogne, avec son génie d'organisation, ayant d'ailleurs tout sous les yeux, faisait ou provoquait des merveilles. Mais, s'il improvisait des soldats, même des généraux, il ne pouvait improviser des marins. S'il donnait des ordres aux arsenaux, ces ordres n'étaient pas exécutés, ou bien les ressources de toute espèce manquaient. Les hommes qui commandaient alors les vaisseaux français, étaient braves parmi les plus braves, mais ils ne se battaient jamais que dans des conditions d'infériorité déplorables puisque, tandis que leurs équipages étaient décimés, les pertes, à bord des Anglais, étaient pour ainsi dire insignifiantes. Et il en était toujours ainsi. Il est évident que tout cela est fait pour diminuer des gloires bien exagérées, et que les victoires faciles ne méritent ni tant d'encens ni tant de hurrahs.

Plus loin, après avoir étudié jusque dans ses moindres péripéties, la bataille de Trafalgar et rapporté la défaite complète des quatre vaisseaux de l'amiral Dumanoir, en vue du cap Ortegal, le commandant Chevalier cite ce passage caractéristique du rapport de l'amiral : « Après avoir relaté les malheureux résultats de cette journée, le devoir le plus cher qui me reste à remplir est de rendre compte à Votre Excellence, que je n'ai que des éloges à donner à la conduite méritante de chaque capitaine, à la bravoure des états-majors et des équipages, mais malheureusement, je n'ai pas à me louer de l'adresse de nos canonniers. La maladie et les deux premiers combats nous avaient enlevé les meilleurs, et la maladresse de ceux qui

nous restaient a été, en grande partie, cause de notre dernière infortune, quoique, d'ailleurs, la force de l'ennemi fût très supérieure à celle de la division dont les mâts étaient jumelés, par suite des premiers combats. »

Et le commandant Chevalier ajoute à cela quelques lignes caractéristiques :

« Qu'on porte l'examen sur la bataille de Trafalgar, ou sur le combat du cap Ortegal, on arrive aux mêmes conclusions. Le tir de l'ennemi était excellent et le nôtre détestable, voilà ce qu'on aurait dû savoir à Paris. C'était fort bien de demander de l'audace à nos capitaines, mais avant de vouloir des combats acharnés, il fallait mettre nos vaisseaux en état de les livrer. »

C'est là même le secret des choses de la guerre, sur terre ou sur mer. Pour combattre sans désavantage, sur terre ou sur mer, il faut qu'une armée ou qu'une flotte soit en état, sans quoi, les moyens n'étant pas égaux, la victoire est, pour ainsi dire, décidée d'avance. Nelson savait cela. Tous les combats, tous les engagements qui avaient précédé Aboukir et Trafalgar l'instruisaient de notre infériorité matérielle, du tir presque inoffensif de nos canonniers, et c'est là qu'il faut chercher le secret d'une audace qui, dans des conditions différentes, aurait pu lui coûter cher. Ses officiers n'ignoraient pas plus que lui ces particularités, et, tout naturellement, ils avaient d'avance la certitude du succès. Aussi, ces engagements et ces batailles à artillerie si inégales n'étaient-elles, suivant l'expression du capitaine Gemühling, officier de terre embarqué à bord du *Duguay-Trouin*, et qui se trouvait au cap Ortegal, qu'une sorte de boucherie. « Ce n'était pas, dit-il, la guerre comme on la doit entendre, mais une tuerie abominable. » Les ennemis profitent de ces fautes, c'est tout naturel ; mais, ce qui l'est tout autant, c'est de ramener le succès lui-même à ses justes proportions.

Je me suis appesanti un peu longuement sur cette bataille de Trafalgar, au détriment des autres pages remarquables de ce livre, et notamment de cette organisation de la flottille de Boulogne, sous la direction de l'officier général le plus actif et le plus marin de ce temps-là, Latouche-Tréville, que la maladie, en quelque sorte complice des Anglais, emportait avant l'heure. Mais, partout, nous nous trouvons en présence de la même inhabileté et de la même incurie. La Convention, qui n'avait pas la moindre idée de la guerre maritime, avait porté à notre marine militaire le premier coup, un coup mortel. Le commandant Chevalier en cite un exemple topique, et qui montre bien le côté fantasque et théâtral de cette Assemblée :

Un navire marchand, de nationalité grecque, était au mouillage de

Brégançon, dans les îles d'Hyères, lorsqu'il fut attaqué par des embarcations anglaises. Un Français, le capitaine de commerce Trullet, passager à bord de ce bâtiment, se conduisit d'une manière très énergique. La Convention le nomma capitaine d'un vaisseau de guerre, par un décret portant la date du 8 janvier 1794. Le ministre envoya le capitaine Trullet, à Toulon, avec un brevet d'enseigne de vaisseau non entretenu. A la séance de la Convention du 29, un député, N. (il est ainsi désigné au *Moniteur*) fit une sortie très violente contre le ministre de la marine qui avait donné à Trullet un brevet d'enseigne non entretenu, alors que la volonté expresse de la Convention était que ce capitaine eût le commandement d'un vaisseau de guerre. L'Assemblée nommade nouveau Trullet capitaine de vaisseau et enjoignit au ministre Delbarade de lui désigner aussitôt un commandement. C'était de la folie, et c'est avec des folies de ce genre que notre marine de guerre fut, du premier jour, vouée à la ruine. Le Directoire voulut faire mieux et ne réussit pas ; et enfin le Consulat et l'Empire rétablirent l'ordre et la discipline à bord des navires ; mais il fallait du temps pour refaire un personnel, états-majors et équipages, et pour créer un matériel nouveau.

L'amiral Decrès, dit encore M. le commandant Chevalier, dans la conclusion de son très intéressant livre, pendant sa longue carrière ministérielle, s'occupa de l'administration avec une extrême sollicitude. Il fit de consciencieux efforts pour introduire l'ordre et l'économie dans les divers services de son département ; mais il négligea la partie la plus importante de sa charge, l'organisation maritime et militaire de la flotte. Nos navires, quoiqu'ils fussent en général bien construits, parvenaient rarement à se dérober à la poursuite de l'ennemi. Les mâtures mal assujetties, le peu de solidité des gréements, la médiocrité des installations relatives à la manœuvre faisaient disparaître les avantages que pouvaient donner les formes des carènes. Il arrivait fréquemment que des navires, prenant la mer, démâtaient de leurs mâts de hune. L'escadre de Toulon, d'après les rapports de l'amiral Emériau, sortait rarement pour évoluer au large, sans faires des avaries.....

En résumé, de 1793 à 1815, la marine n'est pas propre à faire la guerre ; une qualité essentielle lui manque ; elle n'est pas militaire. Les états-majors sont braves, les équipages déploient une énergie et un courage dignes des plus grands éloges mais ni les uns ni les autres ne savent se battre. Des exceptions existent, mais elles ne peuvent infirmer la règle. Dans les combats, nos pertes sont considérables, celles de l'ennemi presque nulles. Si, par notre opiniâtreté, par un grand sacrifice d'hommes, nous sauvons l'honneur du pavillon, nous ne faisons pas de mal à l'ennemi. Ce n'est pas là la guerre.

Depuis lors, la marine militaire a réalisé des progrès considérables en France. Si les états-majors sont distingués, les équipages sont admirables de courage, de discipline et d'abnégation. Et, à ce sujet, on ne saurait jamais trop citer cette pénible croisière de Formose, plus à la gloire de l'amiral Courbet que ses plus brillants combats. Plus récemment encore, après des séries de manœuvres et d'expériences, l'amiral Lafont commandant l'escadre d'évolutions de la Méditerranée, déclarait qu'avec de tels hommes sous ses ordres, un officier général pouvait se dire prêt à tout. Une telle confiance est rassurante, et si, à un moment donné, elle n'assure pas la victoire, elle présage au moins des résistances plus efficaces que celles des escadres, d'avance condamnées, de Brueys et de Villeneuve. Mais il ne faut jamais oublier ceci: qu'une marine ne s'improvise pas. Il lui faut non seulement l'expérience, mais les traditions, et c'est pour cela que les nations désireuses d'une marine et l'ayant construite tout d'une pièce, avec les perfectionnements modernes les plus achevés ne sauraient être encore redoutables sur mer.

Lorsqu'un pays compte, dans ses annales maritimes, une marine comme celle de Louis XVI, écrasée sous le nombre, après tant de victoires, par les forces combinées de l'Angleterre et de la Hollande, près de la Hougue lorsqu'elle compte des noms comme ceux des Tourville, des Jean-Bart, des Forbin, des Duquesne, et plus tard, lors d'une admirable renaissance, des d'Estaing et des Suffren, on ne peut pas dire que le tradition lui manque et il lui est plus facile qu'à tout autre de prendre un essor nouveau sinon décisif. Nous avons tout ce qu'il faut pour cela, des officiers plus instruits que les autres, à une heure où la science est maîtresse, de solides équipages, pleins d'entrain, de dévouement, et, quand il le faut, d'abnégation. La croisière de Formose est là pour démontrer ce que peuvent le devoir et la discipline sur des hommes qui se savent commandés. Mais, il ne faut pas oublier ceci qu'il y faut un entrainement de tous les instants et une attention scrupuleuse à tous les perfectionnements et à tous les progrès. « La préparation des flottes et l'organisation du personnel, officiers et équipages, sont l'œuvre du temps. Quand vient le moment de combattre, il est trop tard pour toucher aux institutions. C'est pourquoi il faut s'appliquer, sans relâche, à les perfectionner pendant la paix. »

C'est sur ces conseils aussi judicieux que patriotiques, que se ferme le très intéressant livre du commandant Chevalier. On ne saurait trop les méditer et les mettre à profit, pour s'épargner, à l'heure possible du péril, les regrets tardifs et les remords inutiles.

SOUVENIRS D'UN IMPÉRIALISTE. *Journal de dix ans*, par Fidus
Tome II. Un volume in-18 jésus de 368 pages. Prix : 3 fr. 50

Cette seconde partie des *Souvenirs* va de janvier 1876 à août 1879; le dernier épisode est le récit des funérailles du prince impérial. On comprend déjà, par ces dates, que ce deuxième volume ne le cède pas au premier pour l'intérêt. Les élections de 1876, le ministère du 16 mai 1877 et sa chute, la mort de M. Thiers, l'exposition universelle de 1878, le projet du mariage danois, la chute du maréchal de Mac-Mahon, le nouveau président de la République, les lois Ferry, la mort du prince impérial, etc., etc., tout cela, entremêlé de réflexions, de jugements ou d'appréciations, de petites narrations fort véridiques, c'est plus qu'il n'en faut pour captiver l'attention du lecteur. Fidèle à notre résolution de ne point faire de politique, nous nous contenterons de citer, presque au hasard, deux ou trois passages.

« 30 septembre 1877. — M. H. Lasserre a connu autrefois M. Thiers; il avait fait, sur un des premiers volumes de son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, un article dont M. Thiers, malgré quelques critiques, avait été frappé, et il avait invité M. Lasserre à venir chez lui. Peu à peu, M. Lasserre prit l'habitude de le voir dans l'intimité et sans façon, et il eut avec lui quelques conversations piquantes. Une des meilleures fut quand M. Thiers, en je ne sais quelle occasion, remarqua combien M. Lasserre était religieux et croyant.

» — Quoi, lui dit-il, vous croyez cela, vous, un homme d'esprit?

» — Il faudra bien que vous y croyiez aussi, dit M. Lasserre, si vous voulez être sauvé.

» — Vous pensez donc que, si je n'y crois pas, je n'irai pas en paradis.

» — Certainement non.

» — Bah! Dieu y regardera avant de damner un homme comme moi! Puis, vous, Lasserre, vous vous trouverez à la porte du paradis, et vous me ferez entrer sans qu'on y fasse attention.

» — M. Thiers, dit M. Lasserre, qui ne voulait pas blesser son interlocuteur en le poussant trop vivement, et qui s'en tira par un spirituel compliment, un homme comme vous ne peut passer inaperçu, ni ici-bas ni là-haut. »

Cette réponse mi-plaisante, mi-sérieuse, mais flatteuse, prit M. Thiers au dépourvu, ce qui n'était pas commun; il ne répliqua rien.

Lors de la fameuse famine de 1868-69, l'archevêque d'Alger, Mgr Lavigerie, recueillit le plus d'orphelins arabes qu'il lui fut possible, et fonda plu-

sieurs villages où il les établit, les éleva, les nourrit, les instruisit... Il y a peu de temps, M. le généralChanzy, gouverneur de l'Algérie, est allé visiter ces villages, il y a été reçu par Mgr Lavigerie : il les a admirés, et a demandé à l'archevêque à combien ils lui revenaient. L'archevêque lui en ayant dit le prix, le général se récria : c'est beaucoup moins que nos villages alsaciens-lorrains, et infiniment supérieur. Cependant, quand il s'est agi de voter des fonds pour soutenir cette œuvre de l'archevêque d'Alger, l'assemblée a refusé, le conseil général a refusé, le conseil municipal a refusé ; oui, tous les membres du conseil ont refusé, *excepté les membres musulmans* ; on ne s'en est pas tenu là : un député d'Algérie, nommé Varnier ou Vernier, est venu à la tribune de l'assemblée débiter je ne sais quelles allégations détestables et, pour les appuyer, a osé ajouter que l'archevêque d'Alger était de son avis : « L'archevêque d'Alger, Mgr Lavigerie, m'a exprimé, etc... » Or, huit jours après, Mgr Lavigerie écrivait à l'Œuvre des écoles d'Orient pour dire « qu'il n'avait jamais parlé à M. Varnier, qu'il ne le connaissait pas, sinon pour l'avoir vu dans une cérémonie où ils avaient échangé un salut, et que toutes ses déclarations étaient mensongères. » La lettre de l'archevêque a été envoyée à tous les députés, mais qu'importe aux républicains, le mal fait à la religion persiste.

On peut utilement rapprocher de certains chapitres de *Fidus* quelques pages de la *France juive*. Les mêmes faits, examinés à un point de vue tout autre, sont racontés avec les mêmes détails : pourtant les renseignements ont été puisés à des sources différentes.

M. Drumont nous a rappelé Gambetta nommant à une fonction importante un brasseur dont il avait trouvé la bière exquise. Écoutez Fidus : « Tout est croyable, et il faudrait rire, si ce n'était point si triste. »

— Mon cher ami, je viens vous demander une place pour l'homme le plus méritant de la terre ; c'est ainsi que parlait, dès en entrant, un conseiller à la cour des comptes à un chef de l'administration de... Celui-ci était dans son cabinet, étendu dans un fauteuil, et fumant un cigare avec un soin religieux. Il se fit expliquer l'affaire : le candidat n'avait que trois mille deux cents francs ; il servait depuis longtemps, était intelligent, capable, mais vivait dans la plus pénible gêne, ayant une femme et deux enfants. Il s'agissait d'une place bien plus importante, de six mille cinq cents francs. — C'est trop pour lui et d'un seul coup, dit l'administrateur. Le protecteur insista. « Eh bien, reprit-il, je vous la donne, si vous faites demain, en fumant, des ronds comme cela. » — Et il se mit à pousser la fumée avec sa bouche de telle sorte que la fumée formait, en effet, des ronds parfaits, un, deux, parfois trois se succédant. Le con-

seiller n'avait jamais rien vu de pareil. — Soit, dit-il, sans trop y réfléchir. A demain.

A son retour chez lui, il se mit en demeure d'essayer de faire ses ronds de fumée : il avait déjà jeté deux ou trois cigares et se désespérait. Tout à coup, se rejetant dans son fauteuil et revenant en avant, il voit un rond de fumée se dessiner devant lui ; il refait le même mouvement en avant, en arrière. Nouveau rond : il avait trouvé. Le lendemain, à midi, il était chez l'administrateur et lui disait : « Regardez, » et il faisait un rond avec la fumée de son cigare. — C'est un hasard, s'écria l'administrateur ! — « En voici un autre et un autre, et tant que vous voudrez. » L'administrateur sonna. « Dans un quart d'heure, vous aurez l'arrêté. » Un commis vint, il écrivit quelques mots, et le conseiller emporta la nomination dans sa poche. Et voilà comment les places sont données, — quelquefois au mérite.

Cette histoire, qui n'est pas un conte, m'a été racontée par le conseiller lui-même. »

Ajoutons, car l'anecdote pour être vraie n'en est pas moins invraisemblable, que le pseudonyme de Fidus cache un auteur sérieux dont l'affirmation emporte adhésion.

DANS L'TRAIN, par Gyp. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Mon cher directeur,

Encore une corvée ! Non, je n'en veux plus ! J'ai pris ma retraite, c'est pour être tranquille ! Vous avez votre jeune rédaction, usez-en ? Abusez-en, c'est votre droit ! Les officiers subalternes peuvent beaucoup plus que nous, les vieux briscards !

Si Gyp était un homme, comme vous ou moi, je lui dirais son fait ; en trois temps, deux mouvements : je lui répondrais du sac au sac, comme il dit. Mais on m'affirme que Gyp descend de Charles Martel par les femmes, tout au moins : que voulez-vous que je puisse faire, en présence d'un écrivain du *sesque ?*

J'ai consulté là-dessus le commandant Robineau avec qui je fais la partie de billard tous les soirs. Robineau, qui est un sage, m'a répondu : Gyp ! méfie-toi... J'ai connu un Gippe en Afrique ; il était dans les zéphyrs et avait fait tant de frasques qu'on ne voulait plus le recevoir dans les salons de la préfecture de Constantine ; et pourtant, tu sais, c'était sous l'Empire ; et alors, nous n'étions pas sous le régime de la République démocratique, sociale et vertueuse.....

Robineau est bon camarade, mais vous savez : l'absinthe ! Vous m'avez compris ? J'ai été trouver le vicomte de Beaufranchet, un jeune lieutenant de chasseurs, avec qui je fais la partie de bésigue. Très amusant, le bésigue; surtout, le bésigue chinois; mais on perd trop, notamment quand on a la déveine! Cela m'arrive plus souvent qu'à mon tour. J'ai dit à Beaufranchet : Connaissez-vous Gyp? — Gyp ! parbleu ! Mme de... — Assez ! qu'en pensez-vous ? — Parfaitement? pourriez-vous me présenter ? — Mais je ne la connais pas et je vous demande au contraire... — Quoi ? de vous présenter?.. Ah ! commandant! — Non ! vous n'y êtes pas ! C'est à cause de ce machin qu'elle a fait, *Dans l'train ?...* — Comment elle est dans le train! Ah ! non ! Vous savez, les tringlots ! c'est peut-être de la cavalerie; mais nous autres, chasseurs, nous ne connaissons pas cela ! Ah ! elle est dans le train!!! Jamais, je n'aurais cru cela !... Vous n'y êtes pas, mais pas du tout ! c'est un bouquin, extrait de *la vie parisienne...* — Ah ! je n'en connais pas le premier mot ! — Tant mieux pour vous... A sa quatrième édition ?... Je cours l'acheter... le bouquin, naturellement !.....

Et voilà Beaufranchet parti, comme un dard, ou comme... après une réception !

Je suis bien embarrassé !

D'abord, pourquoi Gyp blague-t-il, ou t-elle, les domestiques ? Moi, j'ai mon ordonnance depuis vingt ans : je le tutoie, il me rudoie; quand je n'ai pas d'argent, non seulement je ne lui en donne pas, mais il m'en prête ! C'est le mien, me direz-vous? Eh bien ! la belle affaire ! Si c'était le sien, il faudrait le canoniser !

Et pourquoi Gyp se moque-t-il, ou t-elle, des officiers au concours hippique? Moi, d'abord, je n'aime pas qu'on se moque des officiers ! Si cela leur fait plaisir, à ces braves garçons, de se rendre ridicules en allant faire le saut de carpe, comme les écuyers du cirque, est-ce que cela règarde Gyp? Que Gyp les regarde, bon pour eux; si toutefois... Mais cela regarde surtout le ministre de la guerre; et nous en avons un, Dieu soit loué, qui n'a pas froid aux yeux... Béni soit le jour où la sagesse de Nestor l'appela dans ses conseils !

Et puis, pourquoi Gyp a-t-il, ou t-elle, pris à tic M. Arthur Meyer, directeur du *Gaulois ?* Moi, j'aime les hommes d'épée, les hommes de fer, et pour cause ! Est-ce que *le Gaulois,* par hasard, ne serait pas l'organe de tous les gens bien pensants ? Moi, je suis abonné. Pourquoi ? Renseignements utiles; déplacements, villégiatures et rentrées à Paris... C'est charmant : on sait où se trouvent tous les amis qu'on ne connait pas. Réclame et copie, coup double ! Au café de la Comédie, nous lisons cette

rubrique tous les soirs : seulement, pas les permutations ; pourquoi ?.....

Je suis bien embarrassé, je le répète, mon cher et digne directeur et ami ! Il y a pourtant du bon *dans l'Train :* c'est le *matériel roulant des plages*. Je ne sais pas pourquoi j'ai trouvé une certaine saveur au portrait du gommeux et de la gommeuse ; il est possible que l'auteur ait pris ses ou son modèle en se regardant dans la glace. Cela, c'est très ressemblant ; moi, je me suis regardé dans mon miroir à barbe, et j'ai dit : Tiens, tiens, tiens !... Je ne sais pas si la Crème et le Gratin ont aussi droit à mes éloges. Si j'étais encore en activité, je ne les mettrais pas au rapport... D'abord, en ma qualité de vieux pompon, j'ai horreur du képi rigide.

Je n'ai qu'un seul mot à ajouter : on m'a raconté, — à la pension, — qu'un soir où Gyp rédigeait son *topo*, à la fenêtre, dans son hôtel, un malandrin lui avait tiré un coup de révolver, qui n'était pas d'ordonnance. Cela me fait l'effet d'un pétard, inventé pour les besoins de la cause ; parce que je me demande comment, sans ce coup du lapin, un aussi pauvre livre aurait pu avoir une édition ; et il en a quatre sur la couverture..... Après cela, Beaufranchet m'a dit qu'il le recommanderait dans tous les salons du faubourg ; et ce gaillard-là est un jeune Gratin, bien répandu...

Si vous trouvez que ma lettre est *Dans l'Train, dans l'Vlan, dans l'Copurchic;* allez-y gaiment, et mettez-la sous presse.

Bien à vous, de cœur.

Le commandant,
JEAN DUPONT.

LE CHRISTIANISME, SES DOGMES ET SES PREUVES. Causeries théologiques dédiées aux gens du monde, par M. l'abbé VERGER, curé d'Ausouer (diocèse de Tours). Deux volumes in-12 de 564-610 pages. Prix : 6 francs

Jamais peut-être la connaissance de la religion n'a été plus nécessaire que de nos jours. Tous nos dogmes, tous nos préceptes sont attaqués, persifflés, dénaturés par l'ignorance, la mauvaise foi et l'impiété. Cependant il semble que jamais les études religieuses n'ont été plus superficielles. L'enfant reçoit, sur les bancs du catéchisme, quelques notions rudimentaires, et pour le plus grand nombre, c'est à quoi se réduit toute l'instruction chrétienne.

Faut-il après cela s'étonner des scandales et des défaillances causés chaque jour par les blasphèmes impudents de la libre-pensée ?

Le livre que vient d'écrire M. l'abbé Verger est destiné à ces âmes si nombreuses autour de nous, dont la foi n'est pas suffisamment éclairée ou

qui ont besoin de se prémunir contre les tentations du doute et les attaques passionnées de la science incrédule.

Les travaux du même genre se multiplient depuis quelques années.

Mais il nous semble que celui-ci se recommande d'une façon spéciale aux esprits sérieux qui désirent sur les questions religieuses une solution claire et vraiment scientifique.

En face des plus difficiles problèmes de la théologie, l'auteur a cru qu'il ne suffirait pas d'esquisser quelque tableau d'imagination ou de décrire certaines rêveries sentimentales. Il a interrogé les maîtres les plus autorisés, et, sans entrer en d'interminables discussions, il a exposé avec la plus grande netteté leurs réponses et leurs preuves principales.

A ce point de vue, les chapitres consacrés au mystère de la Trinité et au péché originel nous ont paru remarquables.

Les pages où se trouvent résumées les controverses récemment soulevées, au nom de la science, autour de la Genèse, sont également pleines d'intérêt. On ne pouvait être à la fois plus complet, plus clair et plus succinct.

Après avoir félicité l'auteur de ce qu'il dit, j'oserais presque le féliciter de ce qu'il ne dit pas. Voici en quel sens.

Il est des questions si mystérieuses qu'elles déconcertent les plus vigoureux génies. Alors que le vulgaire jugeant tout par la surface, tranche sans sourciller ces difficultés qu'il entrevoit à peine, les vrais savants hésitent, ne se prononcent qu'avec une extrême réserve, et ne parlent le plus souvent que de probabilités. Le demi-savoir aujourd'hui se croirait humilié par tant de loyauté et de bon sens. C'est donc un véritable mérite chez M l'abbé Verger d'avoir su s'abstenir et douter à propos et de n'avoir pas pris pour des raisons triomphantes les seules données de l'imagination ou d'une sensibilité exaltée.

Il est à regretter que dans l'ouvrage une place n'ait pas été faite à l'étude des sacrements. Une seconde édition pourrait s'enrichir de ce nouveau et intéressant chapitre.

LA VIERGE CHRÉTIENNE dans sa famille et dans le monde, ses vertus et sa mission dans les temps actuels

La meilleure recommandation pour la *Vierge chrétienne dans le monde*, c'est sans contredit la lettre d'approbation dont ce livre a été honoré par Mgr l'Auxiliaire de Lyon. Il suffirait de citer ces pages si laudatives pour faire goûter et apprécier comme il le mérite, ce charmant opuscule. On trouvera cette belle lettre de Mgr de Roséa en tête du volume, auquel elle sert d'introduction ; on ne pouvait mettre un plus élégant vestibule à ce

gracieux monument. Si nous essayons à notre tour de formuler une appréciation sur cet ouvrage, nous ne le ferons qu'en priant le lecteur de chercher dans cette lettre épiscopale de quoi suppléer à notre insuffisance.

Nous donnerons de l'ouvrage un court résumé. Il est divisé en quatre parties.

Dans la première intitulée : *La Virginité dans le monde*, l'auteur démontre que la vie virginale dans le monde, peut être l'objet d'une véritable vocation céleste et que la mission de la Vierge ainsi appelée est des plus nobles.

« Il est sur terre, dit l'auteur, trois voies qui conduisent au ciel, trois vocations diverses qui se divisent les âmes : le mariage, la vie religieuse ou le couvent et enfin l'état de virginité au sein de la famille et au milieu du monde. Cet état est plus parfait que l'état du mariage ; il est moins sublime que l'état religieux, mais il peut être très fécond pour la gloire de Dieu et le bien du prochain... La Vierge vivant dans le monde a l'intérieur d'une religieuse et l'extérieur d'une personne du monde ; aussi peut-elle pénétrer partout, sans éveiller la méfiance. Elle peut aussi facilement jeter une parole d'édification, un bon conseil, faire accomplir une bonne œuvre, porter les âmes au bien, sans presque que ce soit remarqué. C'est là sa *mission :* elle peut être un trait d'union entre les personnes du monde et Dieu.

La Virginité dans le monde est une véritable vocation instituée par Jésus-Christ lui-même. C'est lui qui a tracé cette voie, et il s'est plu à y faire marcher un grand nombre d'âmes. La première que Dieu appela dans cette voix particulière est la très pure Vierge Marie : c'est dans le monde que s'écoula cette vie si féconde pour le salut des âmes. « O vous donc, qui vous sentez appelées dans le silence des cloîtres et qui ne pouvez réaliser votre désir, ne vous attristez pas, restez où le Père céleste vous a placées. Ce n'est ni l'habit ni la grille du cloître qui fait la Vierge, c'est l'amour. Or, votre époux habite en tous lieux ; vous pouvez donc partout l'aimer, le servir et lui plaire. »

L'auteur ayant ainsi établi la possibilité de la vie virginale, au sein même de la famille, décrit en quelques chapitres pleins de grâce, les glorieux avantages de la virginité. Nous n'essaierons point d'en donner une analyse : ces chapitres courts et substantiels sont à lire en entier.

Un appendice sur l'état de veuvage, complète la première partie de l'opuscule. La beauté morale du veuvage chrétiennement accepté, sa sainteté féconde, la fidélité que la veuve chrétienne doit à son époux qui n'est plus, le soin que réclame d'elle l'éducation de ses enfants, son zèle et son

dévouement pour les œuvres de charité, voilà quelques titres de chapitre qui suffisent à attirer sur ces pages l'attention de tant de mères et d'épouses à qui Dieu a imposé la dure épreuve de la viduité. Elles trouveront dans la lecture de cette partie du volume des enseignements consolants et de fortifiants exemples, elles y apprendront qu'il n'y a pas, pour apaiser leur douleur, de remède plus efficace que l'amour de Jésus-Christ et de ses membres les plus chers à son cœur, les pauvres et les malades.

La deuxième partie a pour titre : *Jésus-Christ, époux des Vierges.*

Dans le monde, avant de contracter une alliance, on s'informe avec soin des qualités et des biens de la personne qu'on veut épouser. Pourquoi serait-il interdit à la Vierge chrétienne de s'enquérir des qualités et des biens de son céleste époux? Révéler les attraits de Jésus, chanter sa gloire, exalter son amour, tel est le but que se propose l'auteur dans cette seconde partie.

Les vertus et la mission de la Vierge chrétienne forment l'objet de la troisième partie. Que sera dans le monde l'épouse du Christ? Comment s'y comportera-t-elle? Pour être à la hauteur de ses saintes fiançailles, que de vertus elle aura à pratiquer; et d'abord elle doit se défier d'elle et se confier en son divin époux. L'humilité sera sa sauvegarde et sa parure. Elle sera charitable, aimable, mais surtout, qu'elle ne soit pas ce qu'on appelle malicieusement une « vieille fille, » c'est-à-dire « une personne insuppor- » table, à caractère acariâtre, à manies, à mauvaise humeur, se fâchant à » tout propos, et heureuse seulement quand elle est tranquillement assise » dans un fauteuil, avec une chaufferette sous ses pieds, une tasse de café » sur sa table, et un chat à ses côtés ! » Une vierge doit être tout l'opposé de cela. Elle doit être un délicieux composé de bonne grâce, d'oubli de soi, d'amabilité et de dévouement.

De tous les chapitres de cette troisième partie, deux en particulier nous plaisent beaucoup ; ce sont ceux qui ont pour titre : « la Vierge chrétienne et les pauvres, la Vierge chrétienne et sa paroisse. » — Quel ravissant programme pour nos vierges! Que de bien à faire si elles comprennent toute l'étendue de leur sainte mission! Puissent bon nombre d'entre elles s'inspirer de l'esprit si éminemment pratique de ces quelques pages.

La quatrième et dernière partie du volume n'est qu'un simple recueil de prières, une indication des exercices de piété les plus à la portée des vierges chrétiennes! Ainsi complété, ce livre devient comme un manuel et une sorte de règle à l'usage des vierges appelées à vivre dans le monde. Elles y trouveront avec le pain quotidien des bonnes pensées que réclame leur âme, les meilleurs conseils pour la direction de leur vie et les éléments de leurs prières

Tel est ce livre. Nous ne savons si son apparition à l'heure présente n'est pas un peu providentielle. Sans doute, la virginité dans le monde s'est imposée de tout temps à beaucoup de jeunes filles ; mais par ces jours de laïcisation à outrance que nous traversons, la vie religieuse dans le couvent ou dans le cloître, devenant forcément plus rare, attendons-nous à voir s'accroître le nombre des vierges vivant dans le monde. La virginité, cette fleur du calvaire ne meurt pas dans le jardin de l'Église catholique : c'est une fleur persistante à l'abri des rigueurs des climats et qui ne craint pas l'hiver de la persécution. Mais si la vie virginale ne cesse pas, elle peut se transformer, pour répondre à une situation nouvelle dans l'Église, et à de nouveaux besoins.

Alors, que le clergé prépare peu à peu, s'il le faut, cette transformation; le livre que nous lui présentons l'aidera dans cette lourde charge. En tout cas nous croyons, avec Mgr de Rosea, que ces pages sont appelées à produire un bien considérable à l'heure actuelle, et que pour beaucoup d'âmes de jeunes filles, elles seront une vraie révélation. Si cet espoir se réalise, et il se réalisera, les pieuses ambitions de votre cœur seront satisfaites, ô vous qui avez écrit ce livre, vous, vierge chrétienne, que je ne connais pas, mais que Dieu connaît. Vous aurez semé dans la peine, mais vous récolterez dans la joie. M. B.

LES BEAUX-ARTS A ROUBAIX, Exposition de 1886, par JULES DUTHIL (Paul Amory). Un volume in-18 de 70 pages, Lille. Prix : 1 franc

Devant ce petit volume, et au seul aspect de son titre, nous n'avons pu nous défendre d'une intime émotion, non point parce que ce titre justement rappelle celui d'un de nos anciens — et rares — articles sur la peinture, mais parce qu'il ramène notre esprit, avec ce seul nom de Roubaix, sur un des grands motifs d'étonnement de notre jeunesse. Dès mes premières années, en effet, ainsi qu'il n'a point manqué d'advenir à tout enfant de Lille, le nom de Roubaix résonna constamment à nos oreilles, comme une note domestique, comme un *household word*, ainsi que parle Dickens. Cependant — et c'est ici la surprise — rien de plus loin de nous alors, au physique et au moral, que ce Roubaix, séparé à peine de Lille par douze kilomètres. C'est vraiment un autre monde, et l'on peut dire un *nouveau monde*. Certainement, il faudrait citer l'Amérique et la fabuleuse croissance de ses villes d'hier (les Chicago et les Saint-Louis) pour trouver rien qui dépassât le rapide agrandissement de Roubaix, gros village encore vers 1815, et maintenant une des capitales industrielles de l'Europe.

Malgré les incessantes communications entretenues par les alliances de

famille et les rapports de commerce, Roubaix et Lille ont conservé leur étrangement traditionnel. Le Roubaisien, merveilleusement organisé pour les affaires, hardi, fastueux, se distingue encore, dans notre province de types moyens et de physionomies effacées, par l'ampleur irlandaise de sa stature autant que par le *yankeyisme* de son entreprenant labeur. Dans nos vieux souvenirs nous apparaît le Lillois traitant le Roubaisien d'ostentueux et de casse-cou, et l'autre lui rendant sa politesse en qualificatifs de timidité et de parcimonie.

En réalité, l'un a sans doute de belles pages dans l'histoire ; mais l'autre est une figure d'avenir, à laquelle nous ne marchanderons pas l'expression de notre faible sympathie. Les beaux-arts, et en particulier, la peinture, ont toujours rencontré, dans cette géante des villes du Nord, une générosité tutélaire. L'exposition de cette année a eu, en outre, la bonne fortune d'être racontée et jugée, au jour le jour, par un de nos distingués confrères de la presse, M. Jules Duthil. Ce jeune écrivain unit à l'heureux don d'admirer le sens judicieux de la qualité des œuvres, et nos plumes les plus compétentes contresigneraient sa libre et ingénieuse critique en faisant la part de certaines indulgences commandées par le voisinage.

Or, il suffit de savoir un peu lire entre les lignes pour ne point s'y tromper une seule fois.

L. D.

L'ART JAPONAIS, par M. Louis Gonse, rédacteur en chef de *la Gazette des beaux-arts*. Un volume illustré de nombreuses gravures, Paris. Prix : 3 fr. 50

L'étude des manifestations artistiques des peuples de l'extrême Orient devait trouver place dans cette vaste et si utile encyclopédie que publie la maison Quantin, sous la direction de M. Jules Comte ; et, au premier rang de ces manifestations, se présentait tout naturellement l'art japonais. Le nouveau volume de la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts* fera pénétrer dans le grand public la connaissance de cet art exquis et raffiné entre tous ceux qu'a produit cette mystérieuse terre d'Asie.

Il appartenait à la critique française d'apporter, la première, dans le débrouillement de ces obscures et délicates questions, les méthodes scientifiques. Au moment où, en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, partout à la fois, l'art japonais est l'objet d'études passionnées, il n'est pas inutile de rappeler que, dans ce mouvement, c'est à la France qu'appartient le mérite de l'initiative.

On se souvient du grand succès, qu'a obtenu chez nous et à l'étranger, le magnifique ouvrage de M. Louis Gonse, *l'Art japonais*.

Il a été accueilli au Japon comme un véritable événement ; bien plus, il

a été, à Tokio, l'objet de conférences publiques qui ont pleinement confirmé les découvertes, les procédés d'investigation et de conclusions de l'auteur.

M. Louis Gonse a profité de ces éléments décisifs de contrôle pour donner à ses précédentes recherches un caractère inattaquable d'autorité. Il a corrigé celles-ci sur quelques points de détail et les a complétées par un grand nombre de renseignements inédits. Aujourd'hui, grâce au volume que publie la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*, l'histoire de l'art au Japon est absolument et définitivement élucidée. Toutes les manifestations de cet art charmant, toutes les créations délicates de ces Athéniens de l'extrême Orient sont étudiées dans leur histoire, dans leur technique, dans leurs principes décoratifs : peinture, sculpture, architecture, fonte, ciselure, industrie des laques, tissage des soies, broderie, incrustation du bois, gravure, etc. Le volume de M. Louis Gonse est assurément un des plus originaux, un des plus attrayants, et ajoutons aussi, un des plus richement illustrés de cette bibliothèque.

MÉTHODE DE COUPE NOUVELLE ET MANIÈRE DE FAIRE SES ROBES SOI-MÊME, par Mme Alice Guerre, professeur de coupe. Un volume in-18 jésus de xx-448 pages, 1886. Paris. Prix : 3 francs

LIVRE DE CUISINE (LE NOUVEAU), recettes pratiques recueillies et classées, par Mme Emmeline Raymond, vérifiées avec la collaboration d'Henriette Poul. Un volume in-18 jésus de ix-504 pages, 1885. Prix : 2 fr. 50

Si nous réunissons ces deux ouvrages dans un même compte rendu, n'allez pas croire que ce soit par pure fantaisie, ce péché de prédilection de la mode et de la cuisine. De la mode à la cuisine la distance est-elle bien grande ? Elles sont au moins cousines germaines, si elles ne sont pas sœurs. L'une et l'autre vivent de raffinements.

La mode est une reine capricieuse, changeante, autoritaire.

Sa royauté est parfois tapageuse. Plus heureuse que les chefs des peuples, elle voit d'un œil tranquille s'accomplir, au sein de son empire, les révolutions souvent les plus ruineuses, sûre qu'elle est de tenir toujours le sceptre, de commander toujours à des sujets fiers de lui obéir. La mode a son *Moniteur*, ses journaux, comme tout gouvernement bien établi, elle a ses ministres, et la présidence du conseil a « la coupe », dans son département.

Cet art si difficile de présider à l'habillement, Mme Guerre l'enseigne depuis de longues années; sa méthode est le résultat de recherches et d'observations constantes. « Elle embrasse non seulement l'étude des con-

formations au point de vue anatomique, chose absolument indispensable, et en quelque sorte la base de tout l'enseignement, la coupe et l'assemblage de toutes les parties du corsage, mais encore la confection et la lingerie pour dames, le costume et la lingerie pour enfants, etc. » De nombreuses gravures intercalées dans le texte et hors texte viennent en faciliter la démonstration. Donc, mesdames, dans la manœuvre des ciseaux et de l'aiguille vos doigts peuvent faire merveille. C'est à cela que Mme Guerre vous invite, au nom de l'économie.

Le nouveau Livre de cuisine enseigne : 1° la science culinaire aux personnes qui en ignorent les premiers éléments.

En fait de recettes éprouvées, perfectionnées, l'illustre Trompette ne doit pas avoir un plus riche répertoire.

Pour aider dans leur tâche les maîtresses de maison soucieuses du bien-être de leur famille et de leurs convives, l'auteur a introduit dans ce recueil ceux des mets de la grande cuisine qui peuvent être faits dans les petites cuisines.

Dans la plupart des livres de cuisine, — ils ne sont pas rares, — sont groupés en chapitres tous les mets qui peuvent être faits avec les différentes sortes de viandes, de poissons, de légumes; la méthode de Mme Raymond est, à notre avis, meilleure. Elle prend, comme base de nomenclature, l'ordre dans lequel les mets sont présentés dans le repas. Cette méthode présente un avantage réel; car, il suffit dès lors de choisir un ou plusieurs mets dans chaque division pour composer un menu correct.

De plus, la composition d'un dîner relève de quelques règles essentielles.

Comme il est établi que chacun les connaît, elles sont rarement indiquées, la suffisance didactique les dédaigne même. Et cependant toutes les femmes connaissent-elles l'art d'arrêter un menu, d'en varier les éléments, de les réunir de façon à les mettre en valeur les uns par les autres ? Au risque de froisser l'amour-propre des maîtresses de maison, l'auteur entre dans une foule de détails, utiles à connaître pour obtenir un bon résultat en faisant le moins de dépense possible. Beaucoup appelées à exercer leurs fonctions sans avoir fait un stage suffisant lui en seront reconnaissantes. Un chapitre spécial est consacré au service et au couvert de la table (déjeuner et dîner) aux préparatifs d'un dîner, aux invitations qui le précèdent, à la distribution des places, au nettoyage de l'argenterie, à la verrerie, aux vins.

Ces deux livres, on le voit, s'adressent à un public spécial. La coupe du premier est parfaite; excellente est la cuisine du second.

Ch. Toiselay.

MISÈRE ET REMÈDES, par le comte O. D'HAUSSONVILLE
Un volume in-8°. Prix : 7 fr. 50

Si, depuis une quarantaine d'années, on a écrit bien des volumes sur le paupérisme et son extension, peu d'hommes ont étudié la question sur le vif, comme M. le comte d'Haussonville.

Les moralistes, les philanthropes, les économistes, les hommes d'État ont tour à tour préconisé leur système : « Ce n'est qu'en faisant pénétrer le sentiment religieux dans les masses populaires, dit le prêtre, que vous supprimerez l'inconduite et la misère qui en est la conséquence. »

« Ouvrez des écoles, a écrit Jules Simon, et vous fermerez les prisons. »

« Favorisez l'épargne, développez les sociétés de secours mutuels, dit M. de Malarce, et vous aurez diminué de moitié le nombre des malheureux. »

Pendant sa longue carrière parlementaire, M. Laroche-Joubert a préconisé la participation des ouvriers aux bénéfices des patrons comme une véritable panacée.

D'autres ont cru trouver la solution de ce problème social dans la coopération et les syndicats ouvriers.

M. le comte d'Haussonville a examiné tous ces systèmes ; il reconnaît les services que chacune de ces institutions peut rendre, mais il nie qu'aucune d'elles constitue le remède contre la misère. Le seul remède réel, efficace et tout-puissant, c'est, suivant lui, *la charité.*

Le livre de M. le comte d'Haussonville est une œuvre magistrale qui, malgré l'aridité du sujet, a l'intérêt d'un roman.

M. le comte d'Haussonville n'est pas seulement un écrivain de grand talent, c'est un écrivain doublé d'un homme de cœur et de courage, car il faut avoir endossé la triple cuirasse d'airain dont parle le poète latin et être soutenu par une pensée généreuse, pour entreprendre le voyage que M. d'Haussonville accomplit depuis quinze ans à travers le monde de la misère.

Après avoir étudié les prisons et les hôpitaux comme personne ne l'avait fait avant lui, M. le comte d'Haussonville s'est décidé à étudier de près toutes les misères physiques et morales qui conduisent à l'hôpital et à la prison.

Il a parcouru les quartiers les plus infâmes de Paris, il a pénétré dans les cités de chiffonniers les plus immondes, il a visité les logements les plus insalubres, il est entré dans les cabarets les plus dangereux.

Nul ne connaît mieux que lui la misère à Paris, nul n'excelle davantage à nous la montrer sous son véritable jour.

On a écrit sur ce sujet des romans qui ont la prétention d'être des études de mœurs. Le livre de M. le comte d'Haussonville est une véritable étude de mœurs qui, je le répète, a l'attrait d'un roman, d'un roman éminemment utile, car en nous dévoilant toutes les plaies de la société, en étalant à nos yeux ses misères souvent méritées, mais qui souvent aussi atteignent l'ouvrier honnête et laborieux, M. le comte d'Haussonville nous rappelle à tous ce grand devoir de charité qui constitue le plus efficace des remèdes contre la misère. L. P.

NOTICES SUR LES SAINTS ET LES SAINTES MENTIONNÉS AU CANON DE LA MESSE, avec une lettre de S. E. le cardinal de Langénieux, archevêque de Reims. Un volume in-18 de 134 pages. Prix : 1 fr. 50

Nous félicitons l'auteur anonyme de ces notices ; elles sont faites consciencieusement et leur publication aura certainement pour résultat de faire mieux connaître et plus honorer les saints que l'Église propose à notre vénération de chaque jour.

L'approbation donnée à ce petit travail par S. E. le cardinal Langénieux, l'accréditera auprès des fidèles. Nous nous associons au vœu qui le termine en ces termes :

« Après avoir contemplé cet illustre cortège de Bienheureux, » dans la compagnie desquels nous prions le Seigneur de nous recevoir par grâce «, qu'il nous soit permis d'exprimer respectueusement un vœu.

» Si, dérogeant une seule fois à la règle, d'ailleurs très sage, qu'elle s'est tracée, l'Église ouvrait encore le canon de la messe au Protecteur de Jésus et de Marie, qu'elle reconnaît pour le sien, et l'y inscrivait, auprès de sa sainte Épouse, à son rang familial, elle satisferait la piété de beaucoup de fidèles, qui, parmi les plus sûrs intercesseurs auxquels ils ont habituellement recours, font dans leur souvenir et leurs prières une place de choix à l'admirable saint Joseph. »

LA PREMIÈRE COMMUNIANTE A L'ÉCOLE DU DIVIN MAITRE
Lettres sur la vie chrétienne, par M. l'abbé PAULIN MONIQUET, directeur du catéchisme de Saint-Germain-des-Prés. Ouvrage approuvé par NN. SS. les archevêques et évêques de Besançon, de Rodez et d'Anthédon. 1886. Un volume in-18 de XII-517 pages, deuxième édition. Prix : broché, 2 fr. 50 ; relié en toile percaline noire, 3 francs.

Ce livre est le résumé des avis qu'un directeur de catéchisme adresse aux enfants qu'il prépare à la première communion. Il est écrit sous forme de lettres. Chaque lettre est une étape vers le but à atteindre. L'enfant est saisi au vif avec ses défauts, ses élans généreux, son besoin

irrésistible de connaître, de s'élever vers Dieu et de s'unir à lui. L'auteur et l'enfant semblent causer en tête à tête comme deux vrais amis. Cette forme d'instruire et de toucher est remarquablement heureuse sous la plume de M. l'abbé Moniquet. Le style est noble, simple, vivant. C'est bien ainsi qu'il faut parler aux enfants pour s'en faire écouter.

Ses conseils « pleins de sagesse et de piété » révèlent une profonde connaissance de leurs besoins, et il les leur donne avec un charme et une délicatesse bien propres à les leur faire accepter. Ces lettres sont, d'ailleurs, des instructions approfondies sur tous les sujets de piété et pourraient être lues avec intérêt et avec fruit, non pas seulement par des enfants, mais aussi par des jeunes filles désireuses de persévérer. « Vous éclairez l'esprit sur les sujets que vous traitez, écrit à l'auteur Mgr Gay, évêque d'Anthédon, et vous touchez le cœur par l'onction et la piété que vous avez su joindre partout aux leçons dogmatiques. On sent dans vos pages cette science de l'enseignement catéchistique et cette connaissance de l'enfant que l'expérience seule peut donner. »

L'auteur a divisé son œuvre en trois parties. Dans la première, il montre à l'enfant ce qu'il doit faire pour se corriger de ses défauts et se préparer à une sainte première communion. Dans la seconde, il lui montre la voie du progrès dans la pratique des vertus chrétiennes. La troisième est consacrée aux exercices immédiatement préparatoires et aux grands jours de la première communion et de la confirmation.

Un travail de ce genre n'existait pas, que nous sachions. Il sera le bienvenu. Il comble une lacune réelle. Volontiers, nous appellerons ce livre le *Petit Rodriguez* de la jeune fille. Il sera son manuel *hors du catéchisme* comme le manuel excellent de Mgr Dupanloup est son livre *au catéchisme*. Nous formons le vœu que Dieu fasse fructifier le travail de l'auteur en permettant que ce livre se répande partout.

QUELQUES PENSÉES SUR L'ÉDUCATION MORALE, par le baron DE LENVAL Un volume. in-8° de 170 pages. Prix : 3 francs

Le sujet de l'éducation c'est l'enfant avec ses facultés, — il y a une psychologie de l'enfant, — et l'éducation a pour objet de permettre aux enfants d'acquérir plus aisément la connaissance des fins qu'il leur faudra poursuivre et des moyens propres à les atteindre; ensuite de les amener à poursuivre ces fins; en effet, point de système d'éducation qui ne suppose un système de morale.

S'il s'est complu à de patientes observations, à de fines analyses, quant aux premières manifestations de l'exercice des facultés et quant à leur

développement, M. de Lenval ne le laisse certes pas paraître; par contre, on n'en saurait douter, il s'est efforcé sans rien demander aux livres, sans évoquer le souvenir des enseignements naguère recueillis, d'interroger sa conscience seule, de découvrir un fondement de la morale; puis, sur ce fondement, d'édifier un système dont toutes les parties fussent bien liées; ses efforts ne sont pas demeurés tout à fait stériles; le résultat en est intéressant.

M. de Lenval est chrétien, cela est sûr, est-il catholique? nous ne le croyons pas. En tous cas il rejette l'idée d'une obligation extérieure; il tient pour une morale autonome, pour une morale indépendante de la religion.

Sa morale n'est pas celle de Massol, elle n'est pas celle de Kant et des néo-kantistes; elle est sienne.

La vie intérieure est le commencement de la sagesse, « une fois maître de cette vie intérieure, on ne tardera pas à comprendre combien il est nécessaire de veiller et fortifier en soi, ainsi que chez les autres, deux facultés auxiliaires; l'une, la force de volonté, produisant *l'empire sur soi-même;* l'autre, sorte de réflexion instantanée, qu'on peut nommer *présence d'esprit*, et qui constitue la promptitude dans les déterminations, la décision. » Les trois chapitres intitulés : *De la vie intérieure; De l'empire sur soi-même; De la présence d'esprit*, sont pleins de pensées qui ne sont pas seulement délicates; l'auteur est pessimiste, mais il est pessimiste à la façon des chrétiens, et pour échapper au mal, nous avons, il le dit, la volonté individuelle.

Il soumet le cœur à la raison (chap. V : *De la culture du cœur*); il montre (chapitre VI : *De la dignité chez la femme*), que l'homme, que la femme ne sont pas des moyens l'un pour l'autre, mais sont des fins en soi, il condamne l'oisiveté des riches et leur existence inutile, car la solidarité n'est pas un vain mot (chapitre VII : *De l'emploi utile de l'existence*) et au chapitre VIII : *De la sérénité*, il parle d'une première sanction accordée, sur la terre même, à qui s'est fait une bonne conscience et ne règle sa conduite que d'après elle.

CABOTINAGE, par M. GEORGES LACHAUD. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Cabotinage ayant paru dans un journal très répandu, je n'en rappellerai que les points importants et les principaux personnages.

La duchesse de Ventadour occupe le haut bout du *high life* parisien, du monde où l'on ne s'ennuie pas mais qui n'en reste pas moins aristocratique.

La duchesse annonce un bal qui tourne d'avance toutes les têtes et sera l'événement de la saison : le bal des fous. Or, voici l'héroïne du récit : la belle et riche comtesse de Vernesson, escortée de son mari, gentilhomme de province, doué d'une force herculéenne, et qui excelle dans les exercices gymnastiques et acrobatiques. Elle est étrange, cette comtesse de Vernesson ! sa noblesse historique, sa beauté légendaire en Auvergne, sa fortune colossale, les effets de torse et de biceps de son superbe mari, tout cela l'importune et l'ennuie, si tout cela n'est mis en lumière et en relief par un courriériste parisien. Elle réussit à se faire inviter par la duchesse de Ventadour, grâce à l'entremise d'un vieil abbé, ex-précepteur du jeune Ventadour et résigné au bal des fous dans l'intérêt d'un pauvre comédien malade, père de famille, le seul personnage du récit qui, malgré sa spécialité, ne soit pas cabotin. Je me trompe ; il y en a un autre, Pierre Férol, cousin de la comtesse de Vernesson, quelque peu épris de sa belle cousine, et qui voudrait bien la tirer de cette coterie tapageuse. Il ne prend pas le bon moyen pour y réussir. Il lui parle raison et dignité morale.

La comtesse a un très vif succès à ce fameux bal des fous, dont la folie n'est ni amusante, ni gaie. La voilà classée, en attendant qu'elle se déclasse. Elle s'amourache d'un prince napolitain, le prince de Monte-Rosa, qui la prend par son faible. Il a un grand nom, il est beau, mais absolument ruiné. Sa *ficelle*, pour plaire à Louise de Vernesson, est de faire parler de lui autant que possible, ou, en d'autres termes, de cabotiner avec fracas. Il met la main sur un sieur Monnier, autre original qui déjoue tous les souvenirs parisiens, boulevardiers et littéraires. Il est plein de talent, et, pour un médiocre salaire, il met ce talent anonyme au service de Monte-Rosa. Il écrit, sous son nom et sous le titre élégant de *Pouah !* un roman-pamphlet, bourré de personnalités, puis une *Revue* fantaisiste, dans le genre de celles qui se jouent au Cercle des Mirlitons, ou de la Crèmerie. Dès lors, il est célèbre, et sa célébrité achève d'affoler la comtesse Louise.

Mais ne supposez pas qu'il s'agisse d'une intrigue ordinaire ! Criblé de dettes, forcé de simuler la vie à grandes guides, tombé entre les griffes d'un usurier qui spécule sur ses chances matrimoniales, Monte-Rosa ne peut se ravitailler qu'en épousant une veuve millionnaire. Cette veuve, ce sera Mme de Vernesson. Pas possible ! Que ferez-vous alors de ce magnifique mari, trop robuste, trop herculéen pour ne pas atteindre l'âge de M. Chevreul ? Illusion ! mensonge ! injuste retour des choses, des biceps et des doubles muscles d'ici-bas ! Ce colosse est miné par la base, ou plutôt par la tête ; ce futur centenaire n'a pas deux ans à vivre. Un médecin, le docteur Balland, révèle à Monte-Rosa ce secret plein d'horreur. A dater

de ce moment, nous n'avons plus affaire à des cabotins, mais à des fripons et à de mauvais drôles. Ce docteur, que l'on intitule « aussi savant que charlatan et aussi charlatan que savant », est un misérable; l'usurier, une canaille; Monnier, Biron et Morin, un *trio* fort équivoque; Carnavan, une caricature sinistre; Monte-Rosa est, de plus, un imbécile. Il a dans son jeu tous les atouts, et il a recours aux cartes bizeautées. Il est beau, séduisant; Louise de Vernesson l'adore; le mari est mort, Pierre Férol expulsé comme un jésuite ou un prince. Les deux amants n'attendent plus que le délai légal ou le sursis de convenance; tous les créanciers du beau Napolitain savent que ce n'est qu'une question de mois ou de semaines, qu'il n'y a plus à s'en dédire, que Monte-Rosa va épouser une veuve trois ou quatre fois millionnaire; et le voilà qui triche au jeu, et se fait bêtement chasser de son cercle où on le prend la main dans le sac! La dernière scène est révoltante, et l'on voudra bien me dispenser d'en donner même le raccourci.

Ce que je reproche à ce livre, c'est que, publié en un temps où nous ne pouvons nous faire illusion sur les progrès du socialisme, ces récits — hélas! et bien d'autres — semblent imaginés tout exprès pour faire haïr les riches. Il est évident que, si les duchesses de Ventadour et les comtesses de Vernesson personnifient la société aristocratique; si les gentilshommes de haut parage ne sont plus bons qu'à faire concurrence à Auriol et à Léotard, si les bonnes œuvres servent de prétexte à des exhibitions de maillots roses ou noirs, à toutes les variétés du *nu*. aux rivalités mondaines des grandes dames avec les danseuses de l'Opéra et les ballerines de l'Eden, les socialistes, communistes, anarchistes, collectivistes et nihilistes ont parfaitement raison. Les réformes ne suffiraient pas. Il faut une immense refonte où la propriété se noie dans le sang et se purifie dans le feu. Il vaudrait donc mieux ne pas écrire ces livres. Mieux encore ferait-on en ne les achetant pas. G. de F.

AFFAIBLISSEMENT DE LA NATALITÉ EN FRANCE, SES CAUSES ET SES CONSÉQUENCES, par le marquis de Nadaillac, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres). Un volume in-12

Dans les deux premières parties de son étude, l'auteur analyse, interprète et discute celles des données de la statistique qui ont trait au mouvement de la population en France et dans les autres pays de l'Europe, et ces données, qu'il compare entre elles, il les rapproche d'autres données concernant l'émigration française, anglaise, allemande en Amérique, et

dans les colonies, l'immigration des habitants des campagnes dans les villes, le taux des salaires, le prix et la consommation de certaines denrées, le nombre des indigents assistés, la mortalité sur les champs de bataille, les progrès de l'alcoolisme.

Dans la troisième partie, il recherche les causes de l'affaiblissement de la natalité dans notre pays, et, déclarant entachée d'erreur cette remarque qu'a faite M. Leroy-Beaulieu touchant le nombre des naissances en France, nombre qui diminuerait en raison du morcellement des propriétés et de l'accroissement de l'aisance, il indique, sans trop préciser, comme causes vraisemblables peut-être. l'égoïsme des chefs de famille, peut-être les crises économiques. Nous sommes, nous, disposés à ne reconnaître qu'une seule cause de cet affaiblissement souvent constaté, — et la remarque de M. Leroy-Beaulieu conserve toutefois, pour nous, sa valeur ; — la cause n'est sociale ou économique que médiatement ; elle est foncièrement morale, ou immorale, si l'on aime mieux. Le mariage est trop souvent l'union de deux égoïsmes ; les dépenses d'instruction sont élevées ; et puis, que les filles soient jolies ou non (certain personnage de Molière sur ce point, pensait d'autre sorte), il y a les dots qui sont surtout considérables. Aux dernières pages du volume, M. de Nadaillac dit et résume les conséquences de la dépopulation relative de la France : « la France est menacée de disparaître. Qu'on songe au nombre d'hommes, qui, dans les deux mondes, parlent la langue anglaise, lisent les journaux anglais, s'inspirent du génie anglais ! Que l'on regarde encore à l'influence qu'exerce aujourd'hui l'Allemagne, qu'elle exercera demain, ayant des nationaux en Amérique, en Afrique, en Océanie ! Déjà la France du XIXe siècle n'est plus la France de François Ier, de Louis XIV. »

A cela, nous ne contredisons pas, et nous prévoyons d'autres conséquences qui nous inquiètent davantage, des conséquences morales encore : plus de nobles caractères, le besoin du luxe de plus en plus accusé, le goût du plaisir toujours plus vif, la convoitise et la jalousie avec la guerre des classes.

ZO'HAR, roman contemporain, par CATULLE MENDÈS. Un volume in-12
Prix : 3 fr. 50

M Catulle Mendès donne le sous-titre de roman contemporain à un livre des plus curieux qu'il présente au public sous ce nom étrange et hiératique : *Zo'Har*. Je ne sais pas si c'est tout à fait contemporain, et je crois bien plutôt que cela est tout entier sorti de l'imagination de l'écrivain. C'est une histoire d'inceste qui ressemble, de bien près, à l'histoire terrible des Ravalet de Tourlaville, dont les derniers rejetons, le frère et la

sœur, supportant les crimes de toute une race, expièrent, en place de Grève, le plus abominable des crimes.

Barbey d'Aurevilly assure que leurs restes furent ensevelis dans l'église de Saint-Julien-le-Pauvre, et qu'une plaque devenue indéchiffrable reste seule pour affirmer le dénouement sinistre du plus affreux des drames humains. M. Catulle Mendès a repris cette légende, pour l'habiller à la moderne, avec toute la fougue de son tempérament. Il est possible, d'ailleurs, que je me trompe, car, à force d'épuiser les sujets, il faut bien que les auteurs à succès trouvent du nouveau, et c'est chose à peu près, sinon tout à fait, nouvelle que la narration dans des pages brûlantes, de cette passion hors nature. Il n'y faudrait cependant pas chercher le détail matériel et la recherche minutieuse de l'obscénité, si chers à M. Zola. Le procédé n'est pas le même et je ne saurais dire lequel est le plus troublant. L'un et l'autre sont, en tout cas, des moyens d'émotion très fâcheux, qui transportent, dans le roman contemporain, l'érotisme des temps antiques. Il faut voir, — ou plutôt il ne faut pas voir, — dans ce qui nous vient de Bruxelles, la petite monnaie de ces hommes de talent. Hâtons-nous de dire qu'une certaine curiosité malsaine qui fit croire au succès, commence à être assouvie, et qu'il ne restera pas grand'chose de tout cela. Les littérateurs à la douzaine, comme les peintres modernistes, ont fait fausse route. En se jetant, tête baissée, à la suite des écrivains comme Émile Zola et Catulle Mendès, ils ont oublié que leurs modèles avaient autre chose que l'inquiétude du succès, et que les qualités qui consacrent un genre ne sont pas de produits de trottoir.

L'ABBESSE DE JOUARRE, drame philosophique en cinq actes par Ernest Renan. Une brochure in-8°. Prix : 3 fr. 50

M. Ernest Renan écrit : « J'espère que mon Abbesse plaira aux idéalistes, qui n'ont pas besoin de croire aux *esprits purs*, pour croire au devoir, et qui savent bien que la noblesse morale ne dépend pas des opinions métaphysiques. » — En vérité, il faudrait que ces idéalistes, fabriqués tout exprès pour savourer les charmes de *l'Abbesse de Jouarre*, fussent bien peu exigeants ! J'admets qu'un idéaliste en goguette et en belle humeur s'amuse des gaudrioles de Paul de Kock et du répertoire d'Eugène Labiche. Mais quel supplice pour l'Idéalisme de tomber des hauteurs immaculées qu'il habite dans un cloaque infect et d'y trouver tout ce que le sensualisme a de plus grossier ! Cette chute n'est pourtant pas sans exemples ; la religion, attaquée, reniée, insultée par ces esprits superbes qui ne la jugent pas assez idéale pour eux, les châtie en les dégradant. Michelet, idéaliste

au début de sa carrière, avait fini par repaître son cerveau sénile de toutes sortes d'hallucinations lascives. Sainte-Beuve sexagénaire se faisait raccrocher sur les trottoirs. M. Renan, persuadé que le Dieu fait homme, tel que nous le présente l'Évangile, n'est pas assez immatériel, s'était ingénieusement arrangé pour *vaporiser* cette figure divine, et l'estomper dans une brume légendaire. Aujourd'hui, non seulement le matérialisme ne l'effraye plus, mais il trouve moyen de le sophistiquer, d'y mettre un raffinement dont personne encore ne s'était avisé. Ce n'est plus un gros garçon joufflu, sanguin, crevant de santé, incapable de raisonner et de réfléchir en s'abandonnant à l'ivresse de la chair, au despotisme des sens. C'est un moribond, mais un moribond comme on n'en voit guères, qui, n'ayant plus que deux jours à vivre, sous le coup du jugement dernier, transporte l'île de Cythère dans la vallée de Josaphat et célèbre la fin du monde en un immense *lupanar*. Ainsi l'amour, qui ne peut s'ennoblir qu'en se promettant la durée en se rattachant à un sentiment de perpétuité, à la naissance d'autres êtres qui lui devront la vie, n'est plus qu'une orgie macabre, d'autant plus voluptueuse qu'elle est sûre de ne pas avoir de lendemain et d'échapper à toutes les suites comme à tous les devoirs de l'amour heureux.

S'il était permis de se réjouir d'un scandale, nous accueillerions avec joie ou du moins avec consolation cette exhilarante *Abbesse*. Les plus éloquents mandements de nos évêques, les plus énergiques protestations des écrivains catholiques sont des arguments moins puissants que les cent dix pages de cette opérette sans musique. Voilà donc jusqu'où peut tomber un bel esprit, lorsque, non content d'avoir perdu la foi, il veut infuser son scepticisme dans les veines de ses contemporains, déjà bien malades! L'auteur de la *Vie de Jésus* pouvait, en faisant violence à sa modestie, se croire le successeur d'Arius, de Luther, ou de Calvin; l'auteur de *l'Abbesse de Jouarre* n'est plus que le rival des pornographes de la littérature.

G. DE F.

ENTRETIENS DE SCIENCE FAMILIÈRE, par EUGÈNE MULLER, illustrés par Clément, Gilbert et Edmond Morin. Un volume in-8° de 235 pages. Prix : 2 fr. 50

M. Eugène Muller, qui débutait dans les lettres, il y aura tout à l'heure trente ans, par un roman champêtre qui eut un grand retentissement dans la presse, l'auteur de de *la Mionette* a, depuis, appliqué son talent à la littérature destinée à la jeunesse. Désertant le champ de l'imagination, il s'est fait une spécialité de la vulgarisation scientifique. Après deux

volumes de *Causeries*, l'une sur les grandes découvertes, l'autre sur la nature et sur les sciences, il continue dans ces *Entretiens de science familière* son œuvre de démonstrations pratiques. Il y expose, avec une parfaite clarté, le résultat des explorations sous-marines opérées à de grandes profondeurs, de 1880 à 1883, par les navires de l'État, le *Travailleur* d'abord, puis le *Talisman;* c'est ce qu'il appelle « la découverte d'un nouveau monde ». Puis il entretient ses lecteurs du moteur solaire, du chemin de fer de Paris à Londres, de Linné, de l'envahissement des ruines du conseil d'État par la végétation, de la bijouterie électrique, des pronostics du temps, de l'observatoire du Puy-de-Dôme, du radiomètre, des gelées combattues par les nuages artificiels, du sol de la France, des corps explosifs, des plantes empoisonneuses, du télégraphe à l'armée, de l'horticulture, et finalement des pluies et poussières extraordinaires.

Le volume est suffisamment illustré.

E. C.

TROIS CONTES CHINOIS, par S.-E. Robert. Illustrations par H. Scott, H. Valentin, etc. Un volume in-8° de 120 pages. Prix : 90 centimes

La librairie Delagrave est entrée dans une voie de propagande scientifique. Elle publie, coup sur coup, depuis quelque temps, des livres de vulgarisation, en beau format de bibliothèque, bien fabriqués, et d'un extrême bon marché.

Le texte ne dépare pas les qualités matérielles que je viens d'énumérer. On n'a qu'à se rappeler *l'Histoire de la typographie*, de M. Auguste Vitu, qui fait partie de la collection, pour s'en convaincre. Le volume que j'ai à signaler ici, et qui a pour titre *Trois contes chinois,* nous raconte dans trois petits drames mouvementés la naissance des trois plus importantes industries de la Chine : la soie, le thé et la porcelaine. L'auteur trouve en même temps l'occasion de donner d'intéressants détails sur les mœurs et les usages de cette contrée, si peu connue encore, et qu'il importe tant à nos commerçants et à nos industriels, plus encore qu'à nos hommes politiques, de connaître à fond.

LIVRES D'ÉTRENNES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages ; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

A LA MONTAGNE, par Mme de Witt, née Guizot. Un vol. in-16 orné de gravures. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline bleue, tranche dorée : 3 fr. 50

(*Bibliothèque des petits enfants*)

ANTIQUAIRE (l'), de Walter Scott; Adaptation et réduction à l'usage de la jeunesse, par A.-J. Hubert. Un vol. in-12 orné de 24 gravures sur bois d'après les dessins de Lix. Prix : 2 fr.

Percaline, ornements noir et or, tranche dorée : 3 fr.

ARMÉE DEPUIS LE MOYEN AGE JUSQU'A LA RÉVOLUTION (l'). Un vol. in-8° de 300 pages orné de gravures sur bois et d'une chromolithographie. Cartonné percaline, tranche dorée. Prix : 5 fr. 50

(*Bibliothèque historique*)

AU TONKIN et dans les mers de Chine ; souvenirs et croquis (1883-1885) par Rollet de l'Isle, ingénieur de la marine. Un vol. in-8° illustré de 500 dessins en noir et en couleurs. Prix cartonné : 15 fr.

AUTOUR D'UN LYCÉE JAPONAIS, par André Laurie. Un vol. in-8° illustré. Prix : 7 fr.

Cartonné toile : 10 fr.

Demi-reliure chagrin : 11 fr.

AUX BAINS DE MER D'OSTENDE, par Mars. Album in-4° renfermant plus de 100 dessins en noir et en couleurs. Prix : 10 fr

AVENTURE DE PETIT PAUL (l') par Mme F. Le Roy. Un vol. in-16 orné de gravures Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline bleue, tranche dorée : 3 fr. 50

(*Bibliothèque des petits enfants*)

AVENTURES PRODIGIEUSES DE TARTARIN DE TARASCON, par Alphonse Daudet. Un vol. in-8° cavalier de 300 pages, illustré de 200 dessins de G Jeanniot. Prix : 10 fr.

Cartonnage avec fers spéciaux, tranche dorée : 14 fr.

Reliure demi-chagrin ou reliure amateur : 15 fr.

BELLE NIVERNAISE (la), histoire d'un vieux bateau et de son équipage, par Alphonse Daudet. Un vol. in-8° jésus illustré par Montégut. Prix : 10 fr.

Reliure toile, plaque or, tranche dorée : 14 fr.

Demi-reliure chagrin, tranche dorée : 16 fr.

BLANCHETTE, par B. Vadier. Un vol. in-8° illustré. Prix : 5 fr.

Cartonné toile : 7 fr.

CAPITAINE BASSINOIRE (le), par J. Girardin. Un vol. in-8° illustré de 119 gravures d'après Tofani. Prix : 4 fr.

Cartonné en percaline à biseaux, tranche dorée : 6 fr.

(*Nouvelle collection in-8°*)

CAPITAINE TRAFALGAR, par André Laurie. Un vol in-8° illustré Prix : 7 fr.

Cartonné toile : 10 fr.

Demi-reliure chagrin : 11 fr.

CHASSE AUX LIONS (la), par Alfred Assolant, illustrations de J. Girardet. Un vol in-4°. Prix : 4 fr.

Reliure spéciale, tranche dorée : 6 fr. 25

CHEVALERIE (la et les Croisades. Un vol. in-8° de 300 pages orné de gravures sur bois et d'une chromolithographie Cartonné percaline, tranche dorée. Prix : 5 fr. 50

(*Bibliothèque historique*)

CIVILISATIONS DE L'INDE (les) par le Dr Gustave Le Bon, chargé par le ministre de l'Instruction publique d'une mission archéologique dans l'Inde. Un vol. in-4° illustré de 7 chromolithographies et de plus de 350 gravures et héliogravures. Prix : 30 fr.

Relié avec plaques et fers spéciaux, tranche dorée : 40 fr

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

CLAN DES TÊTES CHAUDES (le) par Mlle Zénaïde Fleuriot. Un vol. in-8° orné de 45 gravures d'après Myrbach. Prix : 4 fr.

Cartonné en percaline à biseaux, tranche dorée : 6 fr.

(*Nouvelle collection in-8°*)

COMBAT POUR LA VIE (le), par Olivier de Rawton. Un vol in-12 orné de 100 gravures sur bois. Prix : 2 fr. 25

Cartonné toile, plaque or, tranche dorée : 3 fr. 50

(*Bibliothèque utile*)

COMÉDIE DU JOUR (la), sous la République athénienne, par Albert Millaud, illustré de 380 dessins de Casan d'Ache Un vol. grand in-8°. Prix : 20 fr.
Cartonné, fers spéciaux, tranche dorée : 24 fr.

COMÉDIENS MALGRÉ EUX (les), par Léonce Petit. Un vol. petit in-4° illustré: Prix : 2 fr. 50
Cartonné : . 3 fr.

COMME LES GRANDS, par Mme Fresneau, née de Ségur. Un vol. in-12 orné de gravures. Prix : 2 fr. 25
Cartonné en percaline rouge, tranche dorée : 3 fr. 50
(*Bibliothèque rose illustrée*)

DAME AUX CAMÉLIAS (la), par Alex. Dumas fils, avec une préface inédite. Un vol. in-4° carré illustré, d'après les compositions de A. Lynch, d'un grand frontispice en couleur gravé par Gaujean, de 30 entêtes de chapitres en héliogravure directe, tirées en taille-douce dans des tons variés, et de 10 eaux-fortes hors texte, gravées par Champollion et Massé. Prix : 50 fr.
(*Il a été tiré des exemplaires sur japon*)

DEUX GASPARDS (les), par C.-E. Matthis. Un vol. in-4° écu orné de 33 compositions hors texte. Prix : 5 fr.
Toile rouge, plaque or, tranche dorée: 6 fr. 50

ENFANCE ET ADOLESCENCE par le comte Léon Tolstoï. Un vol. in-8° illustré. Prix: 7 fr.
Cartonné toile : 10 fr.
Demi-reliure chagrin : 11 fr.

ENFANTS DE MARIE DU XIXe siècle (les), par M. Boursin, chanoine titulaire de Coutances. Un vol. in-8° jésus orné d'un grand nombre de gravures. Prix : 15 fr.
Relié : 20 fr.

ENVIRONS DE PARIS (les), par Louis Barron. Un vol. grand in-8° de 600 pages, illustré de 500 dessins inédits exécutés d'après nature par G. Fraipont. Prix : 30 fr.
Cartonné avec fers spéciaux, tranche dorée: 37 fr.
Demi-reliure amateur : 40 fr.

ÉQUITATION PUÉRILE ET HONNÊTE (l'), petit traité à la plume et au pinceau, par Crafty. Album in-4° oblong richement illustré en couleurs. Prix : 10 fr.

ESPION (l'), par Fenimore Cooper; traduction française de M. Louisy. Un vol. in-8° jésus illustré. Prix: 10 fr
Cartonné percaline, fers spéciaux, tranche dorée : 13 fr.

FAMILLE DE MICHEL KAGENET (la), par Audeval. Un vol. in-8° illustré. Prix : 5 fr.
Cartonné toile : 7 fr.

FAMILLE DU BARONNET (la), par Étienne Marcel. Un vol. in-8° orné de 9 gravures. Cartonné percaline, tranche dorée: 4 fr. 20
(*Bibliothèque des mères de famille illustrée*)

FARCE DE MAÎTRE PATHELIN (la), comédie moyen âge arrangée en vers modernes par Gassies des Brulies, avec 16 planches en taille-douce par Boutet de Monvel. Un album in-8° élégamment relié. Prix : 10 fr.

FAUTE DU PÈRE (la), par Mme Maryan. Un vol in-8° orné de 9 gravures. Cartonné percaline, tranche dorée : 4 fr. 20
(*Bibliothèque des mères de famille illustrée*)

FIANCÉE DE LAMMERMOOR (la), suivi du Nain noir, par Walter Scott; traduction française de M. P. Louisy. Un vol. grand in-8° jésus, illustré de nombreuses gravures sur bois. Prix : 10 fr.
Cartonné percaline avec fers spéciaux : 13 fr.
Relié dos chagrin ou reliure amateur: 15 fr.

FEMME (la), sa condition sociale depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, par Mme Alice Hurtrel. Un vol. in-4° orné de chromos, de grandes gravures hors texte en couleur et de nombreux dessins. Prix : 20 fr.
Reliure toile pleine, fers spéciaux, tranche dorée : 25 fr.
Relié dos maroquin ou reliure amateur : 30 fr.

FEMME AU XVIIIme SIÈCLE (la), par Edmond et Jules de Goncourt. Un vol. in-4° illustré de 60 gravures sur cuivre, d'après les originaux de l'époque. Prix : 30 fr.
Reliure demi-chagrin, plaques, tranche dorée : 30 fr.
(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

FEMMES DE VERSAILLES (les), la cour de Louis XIV, et la cour de Louis XV par Imbert de Saint-Amand. Un vol. in-8° soleil de 600 pages, orné de 20 planches en taille-douce Prix: 20 fr.
Reliure tranche dorée, fers spéciaux : 30 fr.

FRANCE COLONIALE (la), Algérie, Tunisie, Congo, Madagascar, Tonkin, et autres colonies françaises par A. M. G., membre de la Société de Géographie de Paris. Un vol. grand in-8° orné de 93 gravures et de 24 cartes. Prix : 3 fr. 50

Percaline, ornements noir et or, tranche dorée : 5 fr.

FRANCE ET LES COLONIES (la) en France, par Onésime Reclus. Un vol. grand in-8° jésus contenant 250 gravures sur bois et 21 cartes. Prix : 13 fr.

Cartonné richement avec fers spéciaux, tranche dorée : 18 fr.

NOS ENFANTS, scènes de la ville et des champs, texte par Anatole France, illustrations par M. B. de Monvel. Un vol. in-8° contenant 36 gravures en noir et 24 planches en chromotypographie. Prix cartonné : 10 fr.

GRAND FRÈRE (le), par Paul Bonhomme. Un vol grand in-8°, avec 80 dessins dans le exte. Prix : 8 fr.

Relié fers spéciaux, tranche dorée : 12 fr.

GRANDS FLEUVES (les), par H. Jacottet. Un vol. in-12 orné de gravures. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline bleue, tranche rouge : 3 fr. 50

(*Bibliothèque des merveilles*)

HENRI IV ET LOUIS XIII : La Fronde. Un vol. in-8° de 300 pages orné de gravures sur bois et d'une chromolithographie. Cartonné percaline, tranche dorée. Prix : 5 fr. 50

(*Bibliothèque historique*)

HÉRITAGE DE CHARLEMAGNE (l'), par Charles Deslys. Un vol. in 8° illustré de 129 gravures, d'après Edouard Zier. Prix : 7 fr,

Cartonné, tranche dorée : 10 fr.

HISTOIRE DE L'ART DANS L'ANTIQUITÉ, par Georges Perrot, membre de l'Institut, et Charles Chipiez, architecte du gouvernement. Tome IV — Sardaigne — Judée — Asie mineure. Un vol. in-8° jésus contenant 8 planches en noir tirées à partet 400 gravures intercalées dans le texte. Prix : 30 fr.

Relié richement avec fers spéciaux, tranche dorée : 37 fr.

HISTOIRE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE, par G. Pinet, ancien élève de l'école polytechnique. Un vol. grand in-8°, avec 16 compositions de H. Dupray gravées par H. Thiriat. Prix : 25 fr.

HISTOIRE DES GRECS, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine, par Victor Duruy, membre de l'Institut, ancien ministre de l'Instruction publique. Nouvelle édition refondue et enrichie d'environ 2,000 gravures d'après l'antique et de 50 cartes ou plans. Tome I, depuis les origines jusqu'aux guerres médiques contenant 5 chromolithographies 600 gravures intercalées dans le texte et 8 cartes ou plans. Un vol. in-8° jésus. Prix : 25 fr.

Relié, tranche dorée : 32 fr.

HISTOIRE DES JARDINS ANCIENS ET MODERNES, par Arthur Mangin. Un vol. in-4° orné de 70 gravures. Prix : 5 fr. 50

Cartonné toile, plaque spéciale, tr. dorée : 8 fr 50

Demi-reliure chagrin, tranche dorée : 10 fr.

HISTOIRE DE LA LUNE, par Wilfrid de Fonvielle. Un vol. in-12 orné de 72 gravures sur bois. Prix : 2 fr. 25

Cartonné toile, plaque or, tranche dorée : 3 fr. 50

(*Bibliothèque utile*)

HISTOIRE DE SAINT-CYR, par un ancien Saint-Cyrien ; 52 planches hors texte en phototypie, dessins de Jazet. Un vol. grand in-8°. Prix : 20 fr.

Relié demi chagrin, tranche dorée : 25 fr.

HISTOIRE D'UNE TOURTE AUX POMMES ; illustrations en couleurs de Kate Greenaway, interprétation de J. Girardin. Un vol. in-4° oblong. Prix cartonné : 4 fr.

HÔTEL WORONZOFF (l'), par Mlle Marie Maréchal. Un vol. in-8° orné de 9 gravures. Cartonné percaline, tranche dorée : 4 fr. 20

(*Bibliothèque des mères de famille illustrée*)

ILIADE D'HOMÈRE (l'), illustrations de Henri Motte. Un vol. in-4° carré orné de 24 grandes compositions reproduites en héliogravure et en couleurs. Traduction de Émile Pessonneaux. Prix : 40 fr.

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST (l'), traduction de Michel de Marillac, garde des sceaux de France, précédée d'une préface par Louis Veuillot et terminée par une notice historique et bibliographique par Arthur Loth. Un splendide volume in-8° orné de 14 grandes planches gravées à l'eau-forte et de nombreuses gravures sur bois. Frontispice général composé par Charles Garnier, architecte du nouvel Opéra. Prix : 50 fr. net ; pour agrégé 15 fr.

Relié dos et coins maroquins, doré en tête : 60 fr. net ; pour agrégé 21 fr.

Reliure maroquin plein avec étui : 60 fr. net ; pour agrégé : 21 fr.

JEAN CARTEYRAS, par A. Badin Un vol. in-8° cartonné toile : 10 fr.

Demi reliure chagrin : 11 fr.

JEAN L'INNOCENT, par Mme Colomb.

Un vol. in-8o orné de 112 gravures d'après E. Zier Prix: 4 fr.

Cartonné en percaline à biseaux, tr. dorée: 6 fr.

(*Nouvelle collection in-8°*)

JÉRUSALEM; souvenirs d'un voyage en Terre Sainte, par J.-T. de Belloc. Un vol. in-4o orné de nombreuses gravures Prix: 15 fr.

Cartonnage de luxe, fers spéciaux: 20 fr.

Reliure demi-chagrin: 24 fr.

JOURNAL DE LA JEUNESSE (le), nouveau recueil hebdomadaire illustré, année 1886, 2 vol. grand in-8o ornés de nombreuses gravures. Prix: 20 fr.

Cartonnés percaline, tranches dorées: 26 fr.

JOURNAL D'UN OFFICIER MALGRÉ LUI, par Théo-Critt, petit, in-16 carré illustré de 17 eaux-fortes et de 150 dessins par Kauffmann. Prix: 40 fr.

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

LAC ONTARIO (le), par Fenimore Cooper; adaptation et réduction à l'usage de la jeunesse, par A.-J. Hubert. Un vol. grand in-8° orné de 24 gravures sur bois d'après les dessins de Lix. Prix: 3 fr. 50

Percaline, ornements noir et or, tranche dorée: 5 fr.

LEONE LEONI, sculpteur de Charles-Quint et Pompeo Léoni, sculpteur de Philippe II, par Eugène Plon. Un vol. in-4° orné de 60 planches hors texte, eaux-fortes de Paul Le Rat, héliogravures, etc. Prix: 50 fr.

Cartonné toile, fers spéciaux: 60 fr.

Demi-reliure maroquin: 70 fr.

LITTORAL DE LA FRANCE (le), par Charles-Félix Aubert, quatrième partie, Côtes gasconnes, de la Rochelle à Hendaye. Un vol. in-4° orné de nombreuses gravures. Prix: 20 fr.

Riche cartonnage, plaques spéciales, tranche dorée: 25 fr.

Reliure demi-chagrin, plaques spéciales, tranche dorée: 30 fr.

LIVRE (le) et les arts qui s'y rattachent depuis les origines jusqu'à la fin du XVIII° siècle. Un vol. in-8° de 300 pages orné de gravures sur bois et d'une chromolithographie. Cartonné percaline tr. dorée. Prix: 5 fr. 50.

(*Bibliothèque historique*)

LIVRE DES PETITS (le), par Jean Aicard; illustrations de Geoffroy. Un vol. petit in-4o illustré. Prix: 5 fr.

Reliure percaline, plats et tranche dorés, fers spéciaux: 8 fr.

MAGASIN D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION. Année 1886. Deux vol. in 8° illustrés. Prix: 14 fr.

Cartonné toile: 20 fr.

MAGASIN PITTORESQUE, 54me année, 1886. Un vol. grand in-8° orné de nombreuses gravures. Prix: 10 fr.

Cartonné percaline, tr. jaspée: 13 fr. 50.

MAÎTRES ITALIENS EN ITALIE (les), par Jules Levallois, lauréat de l'Académie française. Un vol. petit in-4° orné de 92 gravures. Prix: 15 fr.

Cartonné percaline, ornements en noir et or, tr. dorée: 20 fr.

Demi reliure chagrin ou reliure amateur: 25 fr.

MÉNÉTRIER DE LA RÉPUBLIQUE (le), épisode de la vie de Chérubini, traduit de l'Allemand de A. Schirmer par J. de Rochay. Un vol. in-12 orné de 15 gravures sur bois d'après les dessins de Lix. Prix: 2 fr.

Percaline, ornements noir et or, tr. dorée: 3 fr.

MER (la), par Armand Dubarry. Un vol. in-12 orné de 90 gravures sur bois. Prix: 2 fr. 25.

Cartonné toile, plaque or, tr. dorée: 3 fr. 50.

(*Bibliothèque utile*)

MERVEILLES DE L'ARTILLERIE (les), par le colonel Hennebert. Un vol. in-12 orné de gravures. Prix: 2 fr. 25.

Cartonné en percaline bleue, tranche rouge: 3 fr. 50.

(*Bibliothèque des merveilles*)

MINETTE, par Mlle J. Gouraud. Un vol. in-12 illustré. Prix: 2 fr. 25.

Cartonné en percaline rouge, tranche dorée: 3 fr. 50.

(*Bibliothèque rose illustrée*)

MISSION DE JEANNE D'ARC (la), texte par Frédéric Godefroy, ouvrage couronné par l'Académie française. Un vol. grand in-8° illustré d'un portrait inédit de la pucelle, tiré d'un manuscrit du XVme siècle en chromolithographie, de 14 encadrements en 2 teintes, frises, ornements et culs-de-lampe XVme siècle et de 14 grandes gravures hors texte en taille douce.

Relié dos chagrin, plats dorés avec fers du XVme siècle: 40 fr. net, pour agrégé: 21 fr.

Reliure chagrin plein à petits fers, tranche dorée, 60 fr. net, pour agrégé: 30 fr.

MISSION DU CAPITAINE (la), par Ch. de Charlieu; illustrations de Sandoz. Un vol. in-8° jésus. Prix: 10 fr.

Reliure toile, tr. dorée: 13 fr.

Reliure demi-chagrin, tr. dorée: 14 fr.

Mon Journal ; recueil mensuel pour les enfants de cinq à dix ans, publié sous la direction de Mme Pauline Kergomard et de M. Charles Defodon. 5me année. 1885-1886. Un vol. in-8° illustré de nombreuses gravures sur bois. Prix cartonné : 2 fr. 50.

Musée des familles ; Lectures du soir ; 53me année, 1886. 2 vol. grand in-8° ornés de nombreuses gravures. Prix : 14 fr

Reliure toile : 17 fr.

Naufragés de la Calypso (les), par Mayne-Reid. Un vol. in-12 illustré de gravures. Prix : 2 fr. 25.

Cartonné en percaline rouge, tranche dorée : 3 fr 50.

(*Bibliothèque rose illustrée*)

Nicolas Nickleby par Charles Dickens ; roman traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur. Un vol. grand in-8° illustré de 70 gravures. Prix : 6 fr. 50.

Cartonné, tranche rouge : 8 fr.

Nos chéris. — Chez eux — A la ville — A la mer — A la campagne — Dans le monde, par Mars. Album in-4° richement illustré en couleurs. Prix : 10 fr.

Nos frontières perdues, par Auguste Lepage. Un vol. in-12 orné de 80 gravures sur bois et de 13 cartes. Prix : 2 fr. 25

Cartonné toile, plaque or, tr. dorée : 3 fr. 50

(*Bibliothèque utile*)

Nos oiseaux, par André Theuriet ; Cent-dix compositions de H. Giacomelli. Un vol. in-8° jésus. Prix : 20 fr.

Riche cartonnage : 25 fr.

Demi-reliure, dos et coins maroquin : 30 fr.

(*Il a été tiré des exemplaires sur Japon*)

Nouvelle Géographie universelle, la terre et les hommes, par Elisée Reclus. Tome XII. L'Afrique Occidentale. Un vol. grand in-8° jésus contenant 3 cartes en couleurs, 150 cartes insérées dans le texte et 80 gravures sur bois. Prix : 25 fr.

Relié richement, avec fers spéciaux, tranche dorée : 32 fr.

Paquebots transatlantiques (les), par Demoulin. Un vol. in-12, orné de gravures. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline bleue, tranches rouges : 3 fr. 50

(*Bibliothèque des merveilles*)

Paris depuis ses origines jusqu'en l'an 3000, par Léo Claretie. Illustrations de Kauffmann. Préface de J. Claretie. Un vol in-8°. Prix : 12 fr.

Relié, tr. dorée, fers spéciaux, tirés en 5 couleurs. Prix : 15 fr.

Paul et Virginie, par Bernardin de Saint Pierre ; illustrations de Maurice Leloir. Un vol. in-8° jésus, orné de 120 compositions gravées sur bois, de 12 planches hors texte gravées à l'eau-forte par Boulard fils. Prix : 40 fr.

Riche cartonnage avec fers spéciaux : 45 fr.

Reliure amateur (bleu ciel) : 55 fr.

Perlette, par Mme A. Cazin. Un vol. in-12, orné de gravures. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline rouge, tranche dorée : 3 fr. 50

(*Bibliothèque rose illustrée*)

Perse (la), la Chaldée et la Susiane ; voyages effectués en 1883-1886, par Mme Jane Dieulafoy, chevalier de la légion d'honneur. Un vol. in-4°, contenant 335 gravures sur bois d'après les photographies de l'auteur, et 2 cartes. Prix : 50 fr.

Richement cartonné, tranche dorée : 65 fr.

Perruque du grand'père (la), par Mme Cheron de La Bruyère. Un vol. in-16 orné de gravures. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline bleue, tranche dorée : 3 fr. 50

(*Bibliothèque des petits enfants*)

Petite fille du vieux Thémy (la), par Mlle de Martignat. Un vol. in-12, orné de gravures. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline rouge, tranche dorée : 3 fr. 50

(*Bibliothèque rose illustrée*)

Petite Givonnette (la), par André Surville. Un vol. in-16 orné de gravures. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline bleue, tranche dorée : 3 fr. 50

(*Bibliothèque des petits enfants*)

Quand j'étais petit ; histoire d'un enfant racontée par un homme, par Lucien Biart ; illustrations de B. de Monvel. Un vol. in-8°, richement illustré en noir et en couleur. Prix : 10 fr.

Élégant cartonnage avec fers spéciaux, tr. dorée : 12 fr.

Quentin Durward de Walter Scott ; Adaptation et réduction à l'usage de la jeunesse, par A.-J. Hubert. Un vol. grand in-8°, orné de 24 gravures sur bois d'après les desseins de Lix. Prix : 3 fr. 50

Percaline, ornements noir et or, tr. dorée : 5 fr.

Récits des temps mérovingiens, par Augustin Thierry ; septième et dernier récit ; fascicule de cinq feuilles grand in-folio contenant six grands dessins de Jean-Paul Laurens, reproduits par

le procédé de MM. Goupil et Cie. Prix: 75 fr.

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

REINES DE FRANCE (les). Un vol. grand in-8° jésus, édition de luxe, orné de 12 portraits, d'après les documents historiques gravés sur bois par F. Méaulle. Prix : 10 fr.

Riche reliure anglaise, fers spéciaux, tranche dorée : 14 fr.

RELIURE MODERNE (la), artistique et fantaisiste, par Octave Uzanne. Un vol. in-8° jésus, illustré de 72 planches tirées en noir ou en couleur et reproduites d'après les originaux par M. P. Albert-Dujardin. Prix : 25 fr.

REVUE DES ARTS DÉCORATIFS ; organe officiel de la Société des arts décoratifs ; 6me année, 1886. Un vol in-4° orné de nombreuses gravures. Prix : 25 fr.

ROBUR LE CONQUÉRANT. Un billet de loterie, par Jules Verne. Un vol. grand in-8°, illustré. Prix : 9 fr.

Cartonné toile : 12 fr.

Demi-reliure chagrin : 14 fr.

RODOLPHE TOPFFER, l'écrivain, l'artiste et l'homme, par Auguste Blondel et Paul Mirabaud. Un vol. grand in-8°, illustré de 25 photogravures imprimées en taille-douce. Prix : 30 fr.

ROI DES REQUINS (le), suivi de Un brelan américain, l'Anaia du Brigand, par Karl May ; traduit de l'allemand par J. de Rochay. Un vol in-12 orné de 15 gravures sur bois, d'après Férat et Mouchot. Prix : 2 fr.

Percaline, ornements noir et or, tranche dorée : 3 fr.

ROMÉO ET JULIETTE, tragédie de W. Shakespeare, traduction en vers français par Daffry de la Monnoye. Illustré de 10 grandes compositions dessinées par Andriolli et gravées sur bois par J. Hugot. Grand in-4°, édition du Louvre. Prix : 40 fr.

Reliure amateur : 55 fr.

(*Il a été tiré des exemplaires sur Japon*)

ROZELIÈRE (la), mœurs et tribulations des habitants des eaux, par Paul Combes. Un vol. in-4° orné de 100 compositions gravées sur bois. Prix : 5 fr.

Reliure anglaise à biseaux, tranche dorée : 8 fr.

ROUZÉTOU, par Mme S. Blandy Un vol. in-8° illustré de 112 gravures, d'après E. Zier. Prix : 4 fr.

Cartonné en percaline à biseaux, tranche dorée : 6 fr.

(*Nouvelle collection in-8°*)

SAINT-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, 7me année, 1886. Un vol. petit in-4° illustré. Prix : 18 fr.

Reliure toile, tranche blanche : 22 fr.

» » » dorée : 23 fr.

SECRET DE LA VIEILLE DEMOISELLE (le), par E. Marlitt, traduit par Mme E. Raymond. Un vol. in-8° orné de 9 gravures. Cartonné percaline, tranche dorée : 4 fr. 20

(*Bibliothèque des mères de famille illustrée*)

SECRET DE Mlle MARTHE (le), par Émile Desbeaux. Un vol. in-4° écu orné de 100 compositions gravées sur bois, par F. Méaulle. Prix : 7 fr.

Riche reliure anglaise, à biseaux, tranche dorée. Prix : 10 fr.

SOURCES (les), par Mme St Meunier. Un vol. in-12 orné de gravures. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline bleue, tranche rouge : 3 fr. 50

(*Bibliothèque des merveilles*)

SUCCESSION DU ROI GUILLERI (la), par Ch. Ségard ; illustrations de B. de Monvel. Un vol. in-4°. Prix : 4 fr.

Reliure spéciale, tranche dorée : 6 fr. 25

TANTE DERBIER (la), par Mme Chéron de la Bruyère. Un vol. in-8°, illustré de 50 gravures d'après Myrbach. Prix : 4 fr.

Cartonné en percaline à biseaux, tranche dorée : 6 fr.

(*Nouvelle collection in-8°*)

TITIEN, sa vie et son œuvre, par Georges Lafenestre. Un vol. in-folio Colombier illustré de 50 planches hors texte gravées à l'eau-forte et d'un grand nombre de gravures dans le texte reproduisant les tableaux du Titien et ses principaux dessins originaux d'après les nouveaux procédés de gravure directe. Prix : 100 fr.

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

TOUR DU MONDE (le), nouveau journal de voyages publié sous la direction de M. Ed. Charton. Année 1886, 2 vol. in-4° ornés de nombreuses gravures. Prix : 25 fr.

Reliure demi-chagrin, tranche dorée : 31 fr.

TRAGALDABAS, par Auguste Vacquerie. Un vol. in-8° colombier, illustré de 54 compositions de Zier, gravées par F. Méaulle Prix : 30 fr.

Reliure de luxe : 40 fr.

(*Il a été tiré des exemplaires sur grand papier*)

TROIS ROIS MAGES (les), par Aimé Giron. Un vol. in-8° illustré de 60 vignettes, gravures d'après Fraipont et Pranishnikoff : 4 fr.

Cartonné en percaline à biseaux, tranche dorée : 6 fr.

(*Nouvelle collection in-8°*)

UN DESHÉRITÉ, par Eudoxie Dupuis ; illustrations de Sandoz. Un vol. in-8° jésus. Prix : 10 fr.

Reliure toile, tranche dorée : 13 fr.

Reliure demi-chagrin, tranche dorée : 14 fr.

UN HIVER AU CAMBODGE ; chasse au tigre, à l'éléphant et au buffle sauvage ; souvenirs d'une mission officielle remplie en 1880-1881, par M. Edgard Boulanger, ingénieur des ponts et chaussées. Un vol. in-4°, orné de 53 gravures et de 3 cartes. Prix : 5 fr. 50

Cartonné toile, plaque spéciale, tr. dorée : 8 fr. 50

Demi-reliure chagrin, tr. dorée : 10 fr.

VEILLÉE AU PAYS BRETON (la), par L. Manesse. Un vol. in-4°, écu, orné de 82 gravures sur bois. Prix : 5 fr.

Toile rouge, plaque or, tr. dorée : 6 fr. 50

VIEUX PARIS (le), fêtes, jeux et spectacles, par Victor Fournel. Un vol. petit in-4°, orné de 165 gravures. Prix : 15 fr.

Cartonné percaline, ornements en noir et or, tr. dorée : 20 fr.

Demi-reliure chagrin ou reliure amateur : 25 fr.

VIE DES SAINTS, par Mgr Paul Guérin, auteur des Petits Bollandistes. Illustrations de Yan d'Argent. Deux volumes in-4°. Prix : 60 fr.

Riche cartonnage, plaques spéciales, tr. dorée : 70 fr.

Relié demi-chagrin, plaques spéciales, tr. dorée : 80 fr.

VOYAGES, AVENTURES ET COMBATS, par Louis Garneray, peintre de marine. Un vol. grand in-8° orné de 60 gravures sur bois. Prix : 10 fr.

Cartonné percaline avec fers spéciaux : 12 fr. 50

Relié dos chagrin, plats toile, tranche dorée : 14 fr.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE XXIe VOLUME

DE LA *REVUE BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE*

ARTICLES GÉNÉRAUX

COMPTES RENDUS

LISTE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DES NOMS D'AUTEURS CONTENUS DANS CE VOLUME

Le Gérant : F. WATTELIER.